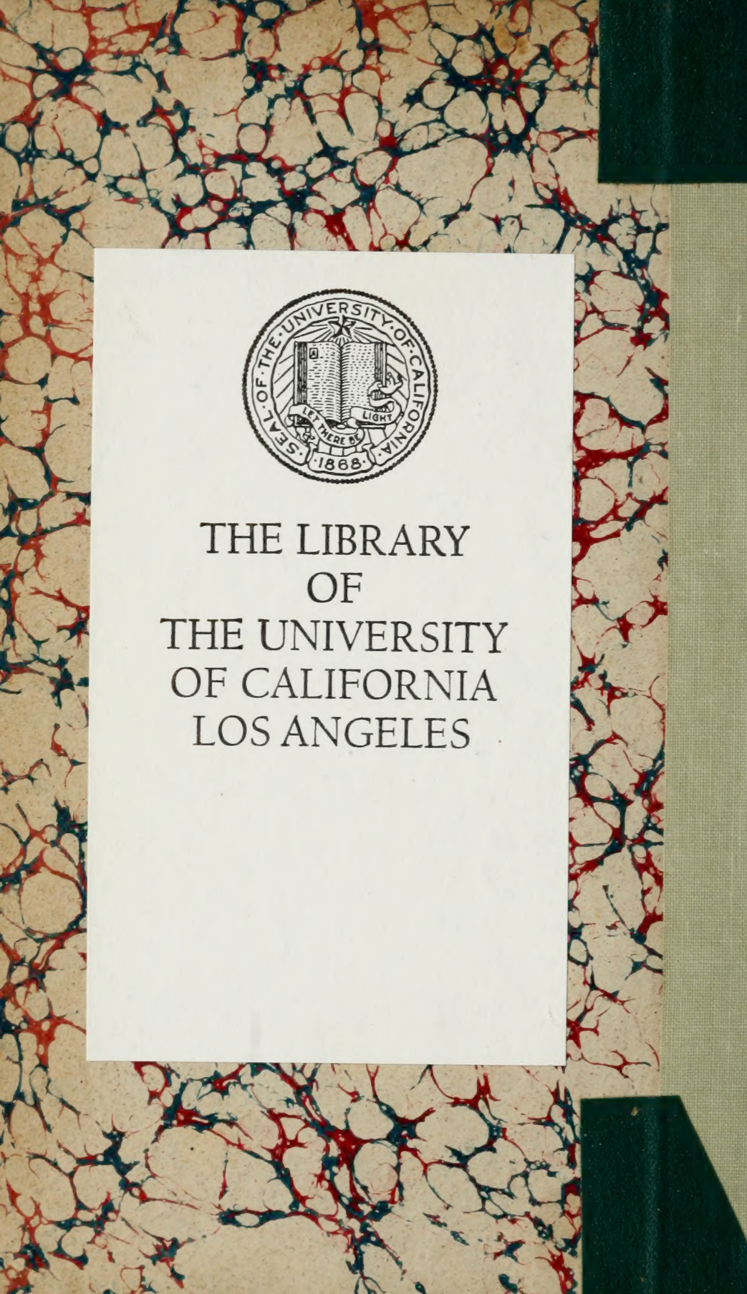
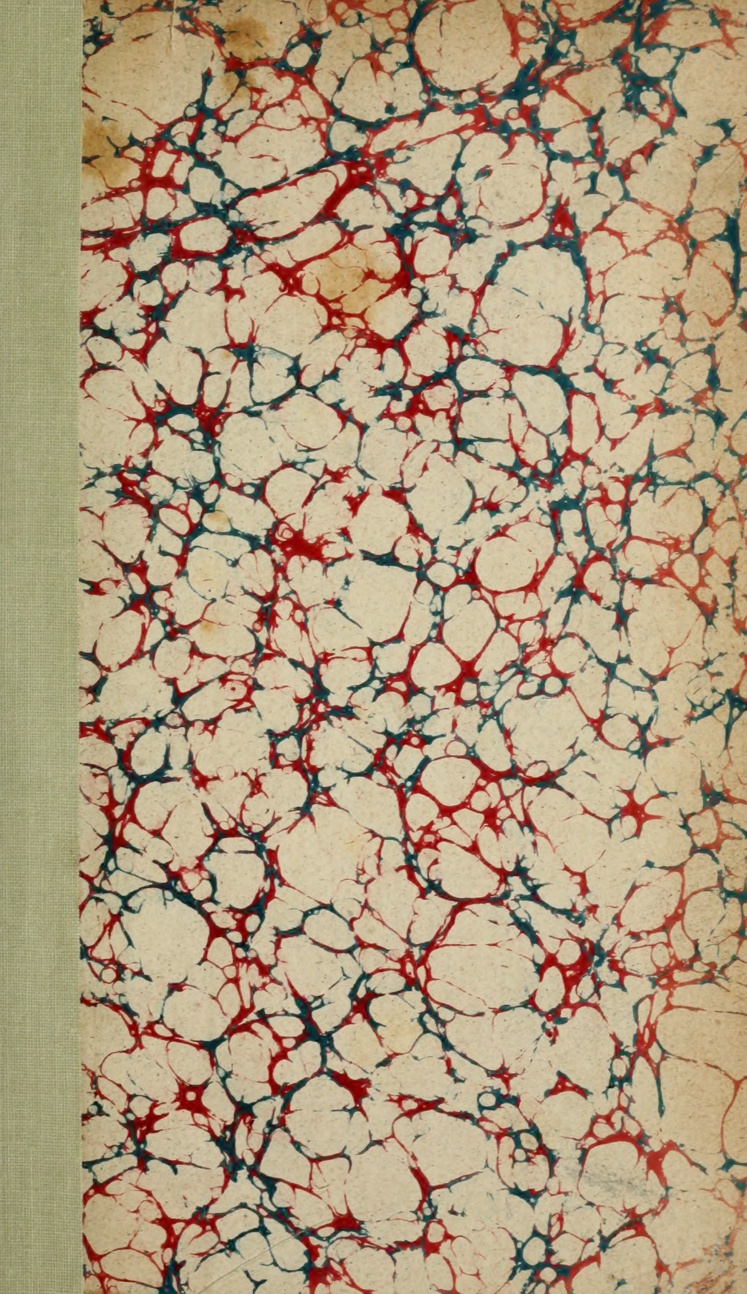



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868







VOYAGE

EN

INDO-CHINE

ET

DANS L'EMPIRE CHINOIS

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 21. (920, 1-2.)

VOYAGE

EN

INDO-CHINE

ET

DANS L'EMPIRE CHINOIS

PAR

LOUIS DE CARNÉ

Membre de la Commission d'exploration du Mékong

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR LE COMTE DE CARNÉ

De l'Académie Française

OUVRAGE ORNÉ DE GRAVURES ET D'UNE CARTE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

NOTICE

SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

Atteint déjà par la maladie à laquelle il a succombé, mon fils avait préparé la publication intégrale du voyage dans lequel se sont épuisées ses forces, et j'achève aujourd'hui ce qu'il avait commencé. Ce livre, dont la rédaction a été sa dernière joie, conservera du moins une trace de lui sur cette terre où l'attendait un grand avenir, selon des appréciateurs plus sûrs et plus désintéressés qu'un père. J'ai lieu de croire qu'on entreverra dans ce récit sincère quelques traits de la noble nature où l'ardente séve de la jeunesse s'associait à une maturité précoce, et qui laissait percer, à travers les saillies d'un esprit charmant, un fond de tristesse trop en accord avec la destinée de l'écrivain. Terminée à vingt-sept ans, sa courte carrière est venue se résumer dans la longue expédition qui fut l'objet de ses souhaits les plus vifs, et dont il ne regretta jamais ni les périls ni les fatigues, lors même qu'il ne se fit plus illusion sur le prix auquel il serait bientôt condamné à les payer.

Admis en 1863, après avoir terminé son droit, au ministère des affaires étrangères, Louis de Carné y

fut attaché à la direction commerciale. Le service consulaire présentait l'avantage d'ouvrir devant lui, en l'isolant alors de la politique, ces vastes perspectives lointaines vers lesquelles il se sentait entraîné comme par une sorte de vocation. Ayant le goût de l'économie politique et de l'ethnographie, il se voyait servi à souhait par les documents nombreux qu'il était chaque jour en mesure de consulter. C'était avec une préférence marquée qu'il étudiait les essais divers de colonisation tentés de nos jours, et les voyages publiés en Angleterre et en Allemagne lui étaient familiers. Il les lisait la plume à la main, comme le constatent les chères reliques où j'aime à rechercher, avec un souffle de son âme,la trace de ses premières pensées.

Dans des notes à peine lisibles se rapportant à ses occupations journalières, je remarque ces mots consignés à la date du 27 janvier 1864 : « Nous nous efforçons de nous défendre contre les socialistes à coup de livres, de lois et au besoin de baïonnettes, c'est fort bien; mais ventre affamé n'a pas plus de raison que d'oreilles, et les idées ne triompheront pas des appétits, surtout lorsque ceux-ci pourront disposer du scrutin.

« Si donc la France ne parvient pas à trouver au loin le *far West* que l'heureuse fortune des États-Unis a placé à leur porte, elle pourra bien voir un jour sombrer avec la liberté la civilisation tout entière. »

Cinq ans plus tard, à l'occasion d'un projet d'établissement colonial aux bouches du Songkoï, que le jeune écrivain recommande à l'attention publique, je trouve la même crainte et la même préoccupation exprimées par lui en termes presque identiques [1]. Dans l'intervalle qui sépare ces deux dates vient se placer l'expédition où il s'engagea d'un cœur si ferme, parce qu'elle semblait donner une sorte de consécration à sa pensée dominante.

Au printemps de 1865, l'amiral de La Grandière, mon beau-frère, obtint un congé pour venir chercher sa famille en France et la conduire dans la Cochinchine, dont il se préparait à doubler le territoire sans verser une goutte de sang. Mon fils intervenait dans les fréquentes conversations que provoquait entre nous l'avenir de ce riche pays, habité par une race intelligente, nullement hostile à la nôtre ; il interrogeait son oncle sur l'état du Cambodge, dont la France venait de s'assurer le protectorat, et entendait l'amiral exprimer l'espoir de voir un jour notre colonie reliée à la Chine par une magnifique voie fluviale, dont l'embouchure était placée sous la domination de la France.

Le gouverneur de la Cochinchine croyait pouvoir attirer vers Saïgon, ville dessinée pour cinq cent mille âmes, l'important commerce qui s'opère par caravanes entre le Laos, la Birmanie, le Thibet et

1. Voyez p. 519-520 de ce volume.

les provinces occidentales de l'empire chinois, et ne considérait point comme impossible de lui ménager pour principale artère le Mékong, qui vient déverser dans l'Océan Indien les eaux sorties des plateaux de l'Himalaya. Procurer à l'Europe pour ses échanges avec le Céleste Empire un vaste entrepôt d'accès facile, en affranchissant la route de la Chine, diminuée de douze cents milles, de la portion du voyage que fait surtout appréhender l'obstacle périodique des moussons, c'eût été rendre un service considérable au commerce général du globe, comme à notre jeune colonie, appelée à en devenir l'un des centres principaux.

Depuis l'établissement de la France en Cochinchine, l'Angleterre avait redoublé ses efforts pour découvrir enfin ce passage des Indes à la Chine par la Birmanie et le Yunan, si vainement cherché jusqu'alors : efforts naturels, puisque ce passage la mettrait en mesure de faire dériver vers ses possessions asiatiques ce grand courant commercial, par les vallées supérieures où coulent les fleuves de l'Indo-Chine. Devancer nos rivaux était donc un point d'une importance capitale.

Ces considérations frappèrent vivement M. le marquis de Chasseloup, alors ministre de la marine et des colonies, à l'insistance duquel la France a dû la conservation de la Cochinchine longtemps menacée dans les conseils du second Empire. Ce ministre approuva le projet d'une grande mission scientifique

chargée, en remontant le Mékong depuis son embouchure jusqu'à ses sources encore ignorées, de statuer en pleine connaissance de cause sur la navigabilité problématique de ce grand fleuve, alors à peu près inconnu au-dessus du lac d'Angcor ; il crut surtout indispensable de montrer le pavillon de la France aux nombreuses populations riveraines avec lesquelles un établissement dans ces contrées nous conduisait à entamer des relations. Cette mission d'exploration, appelée à servir simultanément l'intérêt de la science et un intérêt colonial du premier ordre, dut, d'après le plan primitif approuvé, se composer, indépendamment de quelques domestiques et d'une escorte militaire d'environ vingt-cinq hommes aguerris, du personnel suivant :

Un officier supérieur de la marine chef de l'expédition ;

Deux officiers chargés des travaux hydrographiques, des observations astronomiques, de la levée des plans et des dessins ;

Un chirurgien de marine pour la partie botanique et le service médical ;

Un agent désigné par le ministère des travaux publics pour la minéralogie et la géologie envisagées dans leurs rapports avec les arts industriels ;

Un agent délégué par le ministère des affaires étrangères, faisant fonctions de secrétaire de la commission et chargé d'étudier les affaires intéressant la politique et le commerce.

M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, s'associa avec empressement à la pensée de son collègue. Il voulut bien conférer à mon fils la mission de représenter son département, en l'autorisant à correspondre avec lui durant le cours du voyage; et si brisé que soit aujourd'hui mon cœur, il conserve de cette désignation un reconnaissant souvenir, car sur les champs de bataille de la science, on peut aussi mourir pour son pays.

Louis de Carné quitta la France dans l'automne de 1865. Il passa quelques heureuses semaines en Égypte, dont il garda ce souvenir profond que laissent d'ordinaire au cœur des jeunes gens leurs premiers pas sur la terre étrangère. Il eut la joie d'y retrouver son frère, alors attaché à la grande entreprise de M. de Lesseps, et put suivre avec lui les travaux de ce canal, dans lequel la France, alors dans la plénitude de sa confiance comme de sa force, se complaisait à voir une merveilleuse voie d'accès ouverte vers l'extrême Orient, où venait de s'élever son drapeau.

Arrivé à Saïgon à la fin de décembre 1865, le jeune attaché consacra les premières semaines de son séjour à visiter les trois provinces de la basse Cochinchine, les seules qui appartinssent alors à la France; et dans une correspondance adressée au département des affaires étrangères, il en exposa la situation avec l'entière liberté qui était dans son caractère comme dans ses devoirs. Cette visite terminée,

le gouverneur de la Cochinchine l'envoyait au Cambodge où il put durant les quelques mois encore nécessaires pour recevoir les passeports réclamés à Bangkok et à Pékin, continuer le cours de ses observations personnelles, avant de venir rejoindre à Saïgon les membres de la mission scientifique, enfin réunis.

Ce fut durant ce premier séjour au Cambodge qu'il rencontra M. de Lagrée, désigné par la confiance de l'amiral pour conduire cette difficile entreprise. On verra, dans l'introduction de cet ouvrage la rare habileté déployée par cet officier, agent militaire du gouverneur près du roi Norodom, pour déterminer ce prince à demander le protectorat de la France, après de longues hésitations provoquées par les menaces du gouvernement siamois. Nature sympathique et forte, M. de Lagrée cachait un cœur généreux sous l'inflexible rigueur du commandement militaire, dont il semblait être l'expression vivante. Toujours maître de lui-même dans les plus terribles extrémités, il prenait, afin de protéger la sûreté d'autrui, de minutieuses précautions qu'il aurait dédaignées pour garantir celle de sa personne.

Déjà menacé dans sa santé, l'éminent officier, dont le nom ouvrit la liste funèbre close par celui de Louis de Carné, n'accepta la mission à laquelle l'appelait la voix publique que par dévouement à la science, emportant, au début du voyage, le pressentiment du sort qui l'attendait. Le commandant de La-

grée requit, comme indispensables à l'unité de direction et au succès de l'entreprise, des modifications profondes au plan concerté à Paris; et, sous la discipline de bord dont il fit prévaloir le principe, la position de l'agent spécial des affaires étrangères se trouva gravement affectée, car il se vit jusqu'à la fin du voyage, privé du droit de correspondre directement avec le département auquel il appartenait. Cette injonction produite au moment du départ le plaça dans l'alternative la plus délicate. Il fallait en effet ou l'accepter contrairement au texte de ses propres instructions, ou renoncer à s'embarquer au risque de paraître déserter son poste à l'heure même où commençait le danger. L'agent comprit que ceci était impossible; il déposa une protestation et partit.

L'expédition qu'accompagnaient tant de vœux quitta Saïgon en juin 1866. Une canonnière la porta sur les eaux profondes du Mékong, qui se déploie comme un lac vaste et tranquille avant de révéler son courant de foudre, ses rapides infranchissables et l'horreur de ses gouffres sans fond. Elle prit ses dernières dispositions dans les états du prince vassal de la France, et consacra quelques jours d'étude et de recueillement aux ruines d'Angcor, aussi imposantes et plus mystérieuses que les ruines de Thèbes ou de Memphis. Bientôt on atteignit le Laos, dont les émanations putrides avaient été fatales à tous les missionnaires qui les avaient affrontées, et plus récemment encore à M. Mouhot, le seul voyageur sérieux

qui, depuis deux siècles, eût mis le pied sur cette terre mal famée.

Ce fut le moment des derniers adieux et des plus poignantes émotions. Dans ces eaux tantôt profondes, tantôt obstruées par les sables, il fallut monter sur des barques manœuvrées par les indigènes, et se séparer, en la chargeant de lettres pour la France, de cette canonnière à vapeur dont le drapeau et le noir panache symbolisaient encore, dans ces déserts, la civilisation et la patrie.

Je ne décrirai pas ce voyage durant lequel des marins d'expérience et de grand savoir durent mettre leur vie à la merci de barbares, en demandant à l'adresse de ceux-ci des secours que la science ne pouvait plus fournir : navigation sans exemple qui conduisait les voyageurs, d'une nappe d'eau dont l'œil mesurait à peine l'étendue, à des gorges insondables au-dessus desquelles surplombaient des roches géantes, et qui les faisait passer des ardeurs d'un ciel de feu à l'ombre des bois impénétrables où s'engageait le Mékong dans un méandre d'îlots, de lianes et d'arbres émergeant du sein des flots. Je n'ai à retracer ni les hasards de cette vie d'aventure principalement alimentée par la pêche et par la chasse, ni les fureurs d'un fleuve torrentiel dont l'innavigabilité ne tarda pas à s'imposer comme un fait éclatant d'évidence aux trois officiers de marine, désespérés d'avoir à le constater. Je ne dirai rien de ce long hivernage dans les marais de la Birmanie où

déjà les malheureux voyageurs, contraints de congédier la plus grande partie de leur escorte, épuisés par la fièvre et les privations, les pieds nus et les jambes déchirées, disputaient les restes d'un sang appauvri à des myriades de sangsues, vampires plus redoutables que les tigres et les serpents du Laos.

On verra, dans ce livre, ce que furent ces épreuves dont chaque journée varia, durant dix-huit mois, la nature et l'angoisse. Il révélera les ruses d'une diplomatie semi-barbare, et fera toucher au doigt les difficultés presque insolubles que rencontra le chef de l'expédition chez les petits princes indépendants de l'Asie centrale, auprès desquels les recommandations de la cour de Bangkok n'agissaient plus, et qui ne respectaient pas encore celles de la cour de Pékin. Tout cela est exposé, ce me semble, avec une précision et un naturel qui placent le lecteur en présence de la réalité même. Si le récit est coloré, c'est que le pittoresque sort du fond des choses ; si, malgré la gaieté avec laquelle sont supportées tant de misères, les yeux parfois se baignent de larmes, ce sont vraiment là ces *lacrymœ rerum* que ne provoque ni un effet de l'art, ni un calcul de l'écrivain.

Les jours durant lesquels il fallait ou lutter contre les cataractes du fleuve, ou disputer sa nourriture aux hôtes des forêts vierges n'étaient pas cependant les plus douloureux à passer, car on échappait ainsi aux angoisses de l'esprit et aux tortures du cœur. J'ai souvent ouï dire à mon fils que les membres de

l'expédition préféraient ces temps de lutte aux époques de bien-être relatif pendant lesquelles la sécurité des personnes, passagèrement assurée, remettait les voyageurs, privés depuis dix-huit mois de toute nouvelle d'Europe, en présence des tristesses qu'éveillait la pensée de la famille absente et de cette France dont le nom même était ignoré autour d'eux. Alors il se faisait de longs silences, et l'on se gardait d'aborder le seul sujet qui les touchât tous. Mais lorsqu'au bruit du tambour, on levait, à l'aurore, le campement surmonté des couleurs nationales, chacun pouvait voir sur les fronts assombris quelles chères images avaient passé dans les rêves agités de la nuit !

Cependant on avançait un peu chaque jour, et la perspective du retour, entrevue comme possible, commençait à relever les courages. S'il avait fallu renoncer à l'espérance de faire du Mékong la grande route maritime de l'Indo-Chine, et de Saïgon l'un des premiers ports du monde, si en cela le but principal de l'exploration avait été manqué, la géographie et les sciences naturelles allaient devoir aux courageux explorateurs des observations fort importantes et des collections précieuses [1]. D'ailleurs, on s'était trouvé

1. L'Europe savante sera admise à juger de l'importance des travaux de la commission du Mékong lorsque la grande publication préparée par le ministère de la marine et des colonies pourra enfin voir le jour. Retardée par les tristes événements de la guerre, elle a été reprise et se continue sans interruption sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Garnier, avec le con-

en mesure de constater la parfaite navigabilité du Songkoï, beau fleuve qui se jetant dans le golfe du Tongkin pourrait singulièrement profiter au mouvement commercial du Céleste Empire avec notre nouvelle colonie. Aussi redoubla-t-on d'ardeur pour trouver enfin ce passage vers la Chine dont la découverte réservée à la France marquerait enfin l'heure bénie où l'on pourrait se préparer à l'inexprimable bonheur de la revoir.

On apprendra dans ce récit comment les voyageurs arrivés, en janvier 1868, à travers un massif de montagnes réputées inaccessibles, jusqu'aux confins du Yunan, rencontrèrent tout à coup sans l'avoir soupçonné, le sol du grand empire. On verra de quels cris de joie ils saluèrent cette terre poursuivie si longtemps, sur laquelle, grâce à une centralisation puissante, ils furent à 800 lieues de Pékin aussi efficacement protégés par les lettres ministérielles du prince Kong qu'ils auraient pu l'être dans un faubourg de cette capitale.

Malgré l'obséquieux respect témoigné par les fonctionnaires à globules aux étrangers en haillons que couvrait, à défaut d'une mise décente, le prestige d'une dépêche officielle, ceux-ci rencontrèrent en Chine leur plus cruelle épreuve. Afin de pénétrer, selon ses instructions, jusqu'aux sources du Mékong

cours de M. le lieutenant de vaisseau Delaporte et de MM. les docteurs Joubert et Thorel.

cachées dans les derniers contreforts du Thibet, le commandant de Lagrée, alors couché sur un lit de douleur, décida qu'une partie de la commission se dirigerait par le nord-ouest dans la portion du Céleste Empire bouleversée par l'insurrection musulmane, et qu'elle tenterait, moyennant des lettres obtenues au Yunan des chefs secrets de cet étrange mouvement, de pénétrer jusqu'à la capitale du nouveau royaume fondé par les rebelles. Désigné pour cette mission avec deux officiers, l'auteur de ce livre a pu donner à l'Europe les premiers détails certains sur l'immense convulsion souterraine qui, partie du fond de l'Arabie, ébranle aujourd'hui le bouddhisme jusqu'à Pékin et jusqu'à Lhassa.

Les débuts de cette chanceuse entreprise, favorisés par un de nos dévoués missionnaires, permirent un moment d'en espérer le succès. Mais si les audacieux explorateurs purent, à travers une contrée couverte de ruines et d'ossements, pénétrer jusqu'à Tali-fou, citadelle d'une croyance égarée à mille lieues de son berceau, ce fut pour s'y rencontrer en face d'un tyran fantasque et d'une population ameutée qui réclamait leur tête. Échappés comme par miracle de cet antre sanglant, mais déçus dans leur plus chère espérance géographique, ils rentrèrent sur le territoire soumis au fils du Ciel, pour y apprendre la mort récente du chef qui, après avoir dirigé si heureusement l'expédition, venait de succomber sous le fardeau de sa responsabilité plus encore que sous le coup de

ses souffrances. Mais l'œuvre de M. de Lagrée était accomplie, et son nom y demeurera indissolublement attaché.

Arrivés, grâce à ses soins, à quelques jours de marche du *Fleuve Bleu* qui, de l'ouest à l'est, baigne l'empire dans toute son étendue, les membres de la commission purent s'embarquer avec les restes précieux qu'ils rapportaient. Une jonque chinoise, bientôt remplacée par un beau steamer américain, conduisit jusqu'à Shanghaï, en quelques semaines d'une navigation facile à travers les provinces les plus populeuses du globe, les *grands ambassadeurs* de l'Occident qui avaient eu quelque peine à se procurer des chaussures ; et les Français de cette ville accueillirent les voyageurs longtemps tenus pour morts avec un enthousiasme auquel s'associa toute la population européenne.

Quoique en dehors des provinces du Yunan et du Sutchuen il ne se fût guère arrêté que dans les cités baignées par le fleuve, Louis de Carné avait emporté de ce pays des impressions ineffaçables. Dans ses conversations journalières, il revenait sans cesse sur ces étranges contrées qu'il nommait les antipodes intellectuels du monde chrétien. La pétrification de toute une race qui n'a pas changé dans le cours de la plus longue histoire connue lui paraissait un phénomène moral inexplicable.

« Les Chinois ne sont pas seulement vieux, ils sont décrépits, écrivait-il dans ses notes manuscrites de

1869; et le prodige, c'est que ce peuple de vieillards n'a jamais eu de jeunesse, si loin que l'on remonte dans ses annales. Il parle, pense et sent aujourd'hui comme il y a trois mille ans. L'idiome, le système d'écriture, les lois et les rites, combinés pour éteindre toute spontanéité humaine, ont paralysé dès son berceau cette race fossile qui a vieilli sans grandir. »

« On s'étonne quelquefois du peu de progrès fait par les missionnaires en Chine; on ne comprend pas que des doctrines aussi élevées n'exercent pas d'action sur ces nombreux mandarins qui passent leur vie à étudier. Mais comment ne voit-on pas que, plus les Chinois sont lettrés, plus, dans ces machines perfectionnées, la mémoire gagne aux dépens de l'intelligence? Le christianisme qui aspire à développer la personnalité humaine lutte vainement dans ce triste pays contre la doctrine qui est parvenue à l'étouffer; c'est la vie s'efforçant de galvaniser la mort. La Chine c'est Lazare au tombeau : *jam fœtet;* pour la ressusciter en la rendant chrétienne, il faudrait aussi la main d'un Dieu..... Nos missionnaires me font l'effet de Daniel dans la fosse aux lions; seulement les lions sont aujourd'hui édentés... mais après leur avoir limé les dents, les puissances maritimes feront bien de leur rogner les griffes; sans cela ils ne tarderont pas à en user cruellement. »

« La question chinoise, qui est à la fois religieuse, maritime et territoriale s'imposera un jour aux cabi-

nets en dépit des économistes, car la tutelle de la barbarie est une charge obligée pour la civilisation... L'admiration qu'affectait la philosophie du dernier siècle pour la Chine, est à mon avis, un de ses plus grands crimes. Si corrompue que puisse être la dernière des nations chrétiennes, un abîme la sépare encore de la dépravation chinoise [1]. »

Ce problème moral et politique de la Chine obsédait l'esprit du jeune voyageur. C'était le sujet sur lequel il revenait le plus volontiers aux derniers temps de sa vie : il fallait que la fièvre fût bien ardente ou la prostration des forces bien complète pour qu'une conversation sur cette matière ne parvînt pas à ranimer mon bien-aimé malade, en me donnant de courts moments d'illusion. Lorsqu'il reprenait à la vie, et par suite à l'espérance, Louis de Carné se complaisait à esquisser le plan d'un travail dans lequel il aurait rencontré l'occasion naturelle d'aborder cette grande question. Il se proposait d'exposer un jour l'état du christianisme dans l'extrême Orient, et souhaitait être envoyé au Japon afin de pouvoir y étudier ce sujet sur place. Dans un tableau dont les missions catholiques auraient occupé le premier plan, il jouissait par avance de la satisfaction de consigner une foule de détails sur ces pauvres chrétientés toujours tremblantes sous un joug à peine allégé ; il aurait surtout aimé à redire ce qu'il éprouva lorsque, durant une

1. Notes inédites de 1869.

nuit de Noël, il entendit retentir pour la première fois sous un toit de bambous au centre des montagnes qui séparent la Chine du Thibet, les chants qui avaient bercé son enfance, et que, voyageur épuisé, il reçut le fortifiant viatique des mains mutilées d'un vieux confesseur.

Après un séjour de quelques semaines dans la Cochinchine qu'il trouva complétée par l'adjonction de trois belles provinces, mais où il éprouva la pénible déception de ne pas rencontrer sa famille déjà partie, Louis de Carné put enfin s'embarquer pour la France. Il y rentra à la fin de 1868, portant dans son sein, sans nul symptôme encore apparent, le germe du mal mortel par lequel l'antique Asie semble vouloir se défendre contre l'invasion de l'Europe. Je ne me trouve pas le courage de rappeler les joies de ce retour, que la Providence a rendues si courtes et que de si longues angoisses allaient suivre.

Délégué par le ministère des affaires étrangères à l'exploration du Mékong, le jeune voyageur réunit toutes ses forces pour adresser à son département dans le courant de 1869 un rapport étendu sur cette mission; il en consacra le reste à ces travaux de la *Revue des Deux-Mondes*, reproduction souvent textuelle d'un journal rédigé durant le voyage, tantôt sur le banc d'une pirogue emportée au cours du fleuve, tantôt en pleine forêt sous une tente dressée pour la nuit.

Une bonne constitution contint longtemps les pro-

grès d'un mal que le malade cachait aux autres sans se les dissimuler à lui-même, progrès sensibles toutefois, que ne purent conjurer ni les lumières de la science, ni les soins assidus dû plus cher compagnon de ses périls [1].

Afin de correspondre à la sollicitude de ses chefs qui voulaient bien lui ménager en Égypte un poste à sa parfaite convenance, il tenta, aux premiers mois de 1870, une sorte d'essai de ses forces, en faisant une courte excursion en Angleterre. Cette tentative ne fut point heureuse, et mon fils, pressentant trop bien le sort qui l'attendait, vint s'enfermer, pour ne plus le quitter, au séjour de son enfance, où nous le réchauffions sous nos tendresses, mais dont les horizons aimés souriaient à ses yeux sans ranimer son cœur.

L'agitation fébrile augmenta lorsqu'il apprit nos premiers désastres ; et quand il m'arrivait de sinistres bulletins, j'avais à supporter avec ma souffrance comme Français, celle que le contre-coup me faisait éprouver comme père. Les tortures devinrent plus cuisantes lorsque partit pour défendre le territoire toute notre jeunesse bretonne. En déposant sur le front de ses frères le baiser d'adieu, il demeura comme foudroyé par la révélation de sa propre impuissance. De ce jour-

1. M. le Docteur Joubert, membre de la commission scientifique du Mékong, aujourd'hui médecin inspecteur de l'établissement thermal de Bagnoles.

là, le monde où il ne restait aucune place pour lui dans l'extrémité des périls publics, sembla se voiler pour disparaître à ses yeux ; et, se détachant sans effort de l'avenir qui lui manquait en même temps qu'à son pays, sa pensée monta comme d'elle-même vers les seuls horizons ou l'avenir ne manque point. En parcourant, après que tout a été consommé, des feuilles éparses tracées d'une main tremblante, j'y ai trouvé ceci :

« La vie de l'homme n'a de valeur que dans la mesure où il arrive à la mépriser en s'élevant au-dessus d'elle. Se dévouer, c'est vraiment vivre ; et se dévouer jusqu'à la mort, c'est survivre. »

Ces paroles sont peut-être les dernières qu'il ait écrites avant de quitter ce monde : elles contiennent l'expression de sa confiance et de la mienne.

Comte de Carné.



VOYAGE
EN INDO-CHINE
ET
DANS L'EMPIRE CHINOIS

INTRODUCTION

ÉTABLISSEMENT DU PROTECTORAT FRANÇAIS SUR LE ROYAUME DU CAMBODGE

S'il est facile aux théoriciens d'attaquer le système colonial en mettant ce qu'il rapporte en regard de ce qu'il coûte, les hommes appelés à diriger une grande nation, à quelque école économique qu'ils appartiennent, sont conduits par une pression irrésistible à commettre ces prodigalités généreuses qui honorent la jeunesse des peuples et profitent à leur maturité. La Grèce avait colonisé l'Asie-Mineure, la Sicile et l'Italie; Rome s'était assimilé le monde par les mœurs comme par les armes, et l'Angleterre ne serait aujourd'hui qu'une nation de troisième ordre, si l'intrépide race anglo-saxonne, qui couvre les deux continents, avait appliqué la récente et peu sérieuse théorie de l'isolement. La doctrine du chacun chez soi et du chacun pour soi est radicalement contraire au génie de la France, dont l'expansion est la loi. Si nombreux qu'aient été ses mécomptes en matière

coloniale, sa foi a heureusement survécu à ses déceptions. C'est au bruit d'applaudissements unanimes que le gouvernement français nous a ouvert par une victoire les portes du Céleste-Empire, et c'est en comptant avec raison sur l'approbation de tous les esprits politiques qu'il a planté le drapeau national entre l'Inde et le Japon, à l'embouchure de l'un des plus grands cours d'eau de la haute Asie. Le Français qui arrive d'Europe après avoir vu Perim et Malacca, touché à Aden, à Pointe de Galles, à Singapore, contemple avec une joie indicible le drapeau qui flotte au sommet du cap Saint-Jacques, abritant plus de trois millions d'hommes, sujets ou protégés de la France, dont nous avons su respecter les droits, les mœurs et les intérêts en élargissant tous leurs horizons.

Je ne me propose ni d'exposer ici la situation de la Cochinchine française, ni d'en indiquer l'avenir tel qu'il apparaît à quiconque a connu et la fécondité de cette terre et les heureuses aptitudes de la race intelligente qui l'habite. C'est une œuvre déjà accomplie par des écrivains fort compétents; mais nos possessions ont une annexe, le Cambodge, dont l'importance est beaucoup moins comprise. L'éclatant succès de l'amiral Rigault de Genouilly à Touranne, l'heureuse inspiration qui le conduisit à Saïgon, la victoire décisive remportée à Kihoa par l'amiral Charner, tous ces faits sont désormais consignés dans nos fastes militaires, et n'en constituent pas les pages les moins glorieuses; mais on ignore généralement comment nous avons acquis le Cambodge, ce complément nécessaire d'un territoire dont il pouvait seul assurer la sécurité. J'essayerai de

le dire. Ce pays a été d'ailleurs le point de départ de la commission chargée d'explorer jusqu'à ses sources le fleuve immense qui le féconde ; on ne s'étonnera donc pas si, admis à y séjourner avant le commencement de ce voyage, je lui consacre une étude particulière qui formera une introduction naturelle au long récit de notre expédition.

I

Les six provinces qui composent aujourd'hui notre colonie de Cochinchine faisaient autrefois partie du royaume de Cambodge. Il n'y a pas encore deux cents ans que l'empereur d'Annam, inquiet du caractère turbulent d'un grand nombre de Chinois qui fuyaient leur pays pour ne pas se soumettre aux Tsing, victorieux de la dynastie des Ming, leur assigna fort habilement au midi de ses États des terres qui ne lui appartenaient pas. Ils s'y établirent, et chassèrent les habitants. Plus tard, le gouvernement annamite ordonna de « lever et de réunir des gens du peuple, surtout parmi les vagabonds, depuis la province de Quang-Binh, au-dessus de Hué, jusqu'au Binthuan, et de les transporter comme colons dans ces nouvelles provinces [1]. » Ces vagabonds ont fait souche d'honnêtes gens ; ils se sont multipliés en moins de deux siècles sous l'influence de la législation

1. *Histoire et Description de la basse Cochinchine*, traduction de M. Aubaret.

chinoise, qui consacre et sauvegarde le principe civilisateur par excellence, le principe de la propriété, et ils ont formé la population de trois millions d'âmes qui nous paye aujourd'hui près de huit millions d'impôts. Les Cambodgiens, refoulés vers l'ouest, ne forment plus en Basse-Cochinchine qu'une partie minime de la population. Pour étudier leur civilisation, si différente de celle qui fleurit en Annam, il fallait donc aller les visiter chez eux. Je m'y déterminai, afin de mettre à profit le temps dont je pouvais disposer avant le départ de la commission préparée par le gouverneur de la Cochinchine et chargée d'explorer le bassin de Mékong.

Je quittai Saïgon au commencement de l'année 1866 sur une de ces petites canonnières si bien appropriées à la police des *arroyos*. A bord, près d'un missionnaire à longue barbe et de quelques officiers français, des Cambodgiens formaient un groupe à part, et causaient en fumant leur cigarette. C'étaient des parents du roi Norodom retournant chez eux après avoir assisté à l'exposition industrielle et agricole qui avait inauguré en Cochinchine l'ère des fêtes de la paix. Ils avaient l'esprit tout rempli du spectacle auquel ils venaient d'assister. Ce qu'ils avaient le plus de peine à comprendre, c'est que nous pussions à la fois distribuer des récompenses et laisser aux exposants la libre disposition des objets qu'ils avaient apportés. Tant de magnanimité les confondait et leur faisait faire des retours sur eux-mêmes. Ces mandarins, puissants et riches en dépit de l'exiguïté de leurs appointements, qui ne s'élèvent guère, pour les mieux rétribués, à plus de 1,000 francs par an, se payent tous de leurs propres mains sur la bête popu-

laire, livrée presque sans défense à une impitoyable exploitation. Leurs exigences n'ont d'autre limite que celle de leur intérêt même, qu'une rapacité trop arbitraire mettrait bientôt en souffrance, puisqu'elle provoquerait l'émigration dans une province voisine. Le neveu du roi, bambin de huit ans, a des bracelets d'or aux jambes et aux bras. Son cou est orné d'un collier bigarré composé de plaques d'or réunies par une ficelle à des morceaux de verre mêlés de quelques pierres plus ou moins précieuses. Il ne porte de cheveux que sur la partie antérieure de la tête, du côté droit seulement. L'occiput est complétement rasé à l'exception de deux tresses. Son costume se compose, comme celui de tous les Cambodgiens, d'une veste courte et d'un *langouti*. Ce dernier vêtement est une sorte de jupon en étoffe de coton ou de soie qui entoure le bas du corps jusqu'aux genoux, et dont une extrémité, relevée entre les jambes, vient se fixer par derrière à la ceinture, les mollets restant nus. Cela rappelle assez les braies celtiques et le pantalon large des Grecs ou des Albanais. Cette tenue, plus virile que la longue robe des Annamites, est généralement adoptée par les Siamois et par les Laotiens.

Tout princes que sont mes compagnons de voyage, ce n'est pas sans quelque répugnance que je me vois contraint de m'étendre à côté d'eux, le soir venu, pour essayer de dormir. Après des siècles de luttes trop souvent sanglantes, les préjugés de caste et de classe ont à peu près, grâce à Dieu, disparu en France ; mais pour un Européen, si dégagé qu'il puisse se croire de préjugé, le contact avec les représentants d'une race jaune, noire ou cuivrée est toujours une épreuve. Ce

n'est qu'après de longs efforts qu'on arrive, sinon à comprimer tout à fait ces mouvements intérieurs, du moins à dominer ce qu'ils ont de trop impérieux. A ce moment, nous quittions le Donnaï pour entrer dans le Soirap. Nous étions tout près de la mer, qui envoyait jusqu'à nous ses parfums vivifiants et ses eaux agitées. Le vent venait du côté de la France avec la mousson du sud-ouest, et je l'ai aspiré longtemps avant de m'enfoncer de nouveau dans les terres. Nous franchîmes rapidement les deux *Vaïcos* pour tomber dans l'*arroyo* de la Poste, canal creusé en partie par la nature, en partie par la main de l'homme, et qui relie le grand fleuve du Mékong à la rivière de Saïgon. Il court comme une rivière de parc anglais entre deux rives couvertes d'aréquiers, de palmiers et de mille arbres et plantes aux fleurs multicolores, au feuillage varié. Ce ne sont plus ces éternels et monotones palétuviers des autres *arroyos* de la Cochinchine, arbustes amphibies, industrieux au point de conquérir sur l'eau de vastes provinces par l'enchevêtrement de leurs racines envahissantes. Les barques qui nous croisent sont, suivant la coutume, couvertes de pavois. On pourrait croire que l'équipage s'occupe de sécher son linge, si l'équipage portait du linge, et si l'on ne voyait flotter à la place d'honneur les trois couleurs françaises.

L'*arroyo* de la Poste est célèbre en Cochinchine, où le riz pousse à merveille, mais où le pittoresque fait absolument défaut. Voici Mytho, chef-lieu d'une de nos trois anciennes provinces. Cette petite ville située au confluent de l'*arroyo* de la Poste et du Mékong, prenait une certaine importance ; mais depuis l'annexion récente

de Vinh-long, les Chinois l'ont un peu désertée, et son développement s'arrête. Au milieu des cases qui se pressent sur les quais, on remarque l'établissement des sœurs de la Sainte-Enfance, qui ne sauraient manquer d'attirer les enfants rien qu'en leur inspirant le désir d'être bien logés dès ce monde. La citadelle est une vaste enceinte construite par les Annamites, et dans laquelle se trouvent renfermées presque toutes les habitations des Européens résidant à Mytho. Celle du commandant de la marine est une ancienne case transportée là et remontée à grands frais à l'époque où l'enthousiasme des premiers organisateurs de la conquête les portait à tout admirer sans réserve et à tout imiter sans discernement chez nos nouveaux sujets, leurs institutions comme leur architecture.

En s'éloignant de Mytho, on découvre un paysage superbe. Rival des plus grands cours d'eau de l'Asie, le Mékong s'étend à perte de vue, et ses eaux se confondent dans le lointain avec les nuages auxquels un ardent soleil les réunit par un rideau de vapeurs transparentes. Ce n'est pas sans une émotion profonde que je me sens porté par les eaux du Mékong. Je dois bientôt remonter ce fleuve et concourir pour ma part à recueillir des notions certaines sur ses sources ; déjà je refoule son courant par la pensée, je suis brûlé par le soleil, et je serai peut-être un jour sur ses bords paralysé par le froid dans les montagnes du Thibet. Je n'ai jamais mieux compris l'idée de l'ancienne mythologie, qui donnait aux grands fleuves un dieu ou un génie pour père. A la vue du Mékong, l'image de Camoëns, qui composa sur ces rivages sa paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis*,

me traversa l'esprit ; je partageai les tristesses du grand exilé tempérées par ses espérances viriles, et je me sentis fortifié par ce souvenir subitement évoqué.

Le Mékong coule à cet endroit entre la province de Dinh-Tuong et les trois provinces que le traité de 1862 avait laissées aux Annamites. Il est couvert d'une multitude de barques dont un grand nombre porte le pavillon français. Toutes n'ont pas droit de l'arborer ; mais elles le hissent en fraude, parce qu'il couvre la marchandise. Les Annamites français sont en effet dispensés de payer des droits à la douane cambodgienne en vertu du traité du protectorat. Les eaux étaient très-basses, et la navigation était difficile; même pour notre petite canonnière. J'arrivai enfin au lieu où le Mékong forme quatre bras, dont chacun a l'aspect d'un fleuve immense. C'est une position unique que nous dominons aujourd'hui par une concession de terrain habilement choisie sur la langue de terre qui sépare le grand fleuve descendant du Laos du bras qui conduit au lac. La ville de Pnom-Penh, où le roi venait de transporter sa capitale, s'annonce au loin par une grande pyramide construite sur un monticule, et qui fait espérer au voyageur qu'il va rencontrer une autre Bangkok reflétant dans un fleuve beaucoup plus beau que le Meïnam des monuments dont la bizarrerie n'exclut pas la grandeur. L'illusion dure peu : Pnom-Penh n'est qu'un amas de cases en planches et en bambous, la plupart élevées au-dessus du sol sur des poteaux autour desquels les chiens, les porcs et les poules vivent pêle-mêle dans une intimité qui entraîne pour les habitants des inconvénients de plus d'une sorte. Une grande rue sinueuse traverse d'un bout à

l'autre cette ville relativement populeuse et la plus considérable du Cambodge. Ce fut jadis une cité de 50,000 âmes. Les guerres d'invasion, dont sa position dans le voisinage d'Hatien la faisait particulièrement souffrir, avaient réduit à 5 ou 6,000 environ le nombre des habitants. Depuis notre protectorat, la population a presque triplé. Les indigènes s'y entassent les uns sur les autres. Il y en avait près d'une centaine logés dans les trois maisons affectées par le roi à la résidence de l'officier français qui représente auprès de lui le gouverneur de la Cochinchine. Le roi, depuis qu'il est notre protégé, s'efforce d'imiter la France, et il a signifié à un grand nombre de ses sujets l'ordre d'abandonner leurs maisons pour les reconstruire sur un plan uniforme. Il veut que sa capitale soit digne de lui ; c'est l'expropriation pour cause de caprice royal, sans qu'il soit, bien entendu, question d'indemnité. Norodom veut lui-même donner l'exemple, et il a fait marché avec un industriel français, qui de sa vie ne fut architecte, pour lui construire une villa en briques. Il n'y a pas à s'inquiéter des dépenses, ce sont les Cambodgiens qui payeront.

Je remis à un autre jour ma présentation au roi, et remontai le bras du lac jusqu'à Compon-Luon, gros village situé sur le rivage à 6 kilomètres environ de Houdon, la capitale qui venait d'être délaissée. Le résident français habitait là, ayant sa canonnière mouillée au pied de sa maison et assez près du roi pour le diriger et le surveiller. Au moment de mon arrivée, ce poste était confié à M. de Lagrée, capitaine de frégate. Secondant avec autant d'énergie que d'habileté les vues de l'amiral de La Grandière, il a planté et affermi le

drapeau français au Cambodge; c'est sous ses ordres que j'ai remonté le grand fleuve dont il avait en vain, pendant plusieurs années, essayé de sonder les mystères; les renseignements des indigènes demeuraient aussi obscurs que les flots troublés du Mékong, et, quand on lui offrit de déchirer de sa main tous les voiles, il accepta sans hésiter. J'ai séjourné chez lui en attendant que l'expédition fût complétement organisée, je lui dois sur le Cambodge, qu'il connaissait à fond, la plupart des détails que je vais extraire de mes notes de voyage. Sa maison était en bois, couverte de chaume; mais il en avait été lui-même l'architecte, et pas un mandarin ne pouvait se vanter d'avoir un palais plus élégant, plus coquet et surtout mieux tenu. A côté et dans la même enceinte, une infirmerie, un corps de garde, un magasin et quelques dépendances complétaient cette résidence, annoncée de loin par un mât de pavillon où flottaient nos couleurs. La construction de ce petit établissement français sur un terrain consacré par la présence d'un magnifique banyan, l'arbre sacré dont l'ombre ne couvre d'ordinaire que les bonzeries, les pagodes et les tombeaux, avait marqué le terme de la lutte entre les deux influences rivales qui aspiraient à prévaloir au Cambodge. Il m'a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de rappeler les principaux incidents de cette longue bataille que nous avons souvent failli perdre, mais dont nous sommes enfin sortis victorieux. Aussi bien, puisque nous sommes désormais définitivement établis dans ces parages, il importe de bien connaître et nos amis et ceux qui sont destinés à demeurer longtemps encore nos adversaires.

Lorsque, par le traité signé à Hué en 1862, l'empereur d'Annam eut reconnu les droits de la France sur les trois provinces de la Basse-Cochinchine, le premier soin du gouverneur de notre nouvelle colonie fut d'assurer la tranquillité de nos frontières. Nous venions de couper en deux les domaines de Tu-Duc, qui conservait au sud-ouest de nos possessions les provinces de Vinh-long, Angiang et Hatien. Une des conditions du traité étant en effet la rétrocession de Vinh-long, nous ne pouvions songer à étendre immédiatement notre domination jusqu'au golfe de Siam, notre limite naturelle. La nécessité de posséder ces provinces, que nous avons été conduits à occuper depuis, n'avait pu d'ailleurs apparaître à l'auteur du traité de 1862 avec l'évidence que les événements n'ont point tardé à lui donner. A l'est et au sud-est, nous étions bornés par le territoire annamite et par la mer; au nord-ouest, nous touchions au Cambodge, petit royaume alors fort ignoré. Les rares voyageurs qui l'avaient visité en passant ne nous avaient rien appris de son histoire. A la faveur de l'impénétrable mystère qui voilait, disait-on, le sens des inscriptions gravées sur les murailles des monuments en ruine, l'opinion s'était généralement répandue que l'histoire du Cambodge devait être écrite, à la façon des annales égyptiennes, sur les parois des temples, opinion désormais peu probable. J'ai vu le chef des bonzes du Cambodge lire devant moi, dans la grande pagode d'Angcor, quelques inscriptions choisies parmi celles qui semblaient, à en juger par la place qu'on leur avait assignée, devoir être les plus importantes. Il comprenait aisément les morceaux écrits dans l'ancienne langue cambod-

gienne alors qu'elle était encore pure de tout alliage, et tout cela était relatif à des pèlerinages, à des cérémonies religieuses, à des événements fort confus de la légende bouddhique, et n'offrait que peu d'intérêt au point de vue de l'histoire. Sans doute il n'est pas impossible qu'un jour quelque inscription serve à jeter une certaine lumière sur le passé de ce royaume; mais il est permis de craindre que les événements dont il a été le théâtre n'aient jamais été écrits. A moins que quelque couvent de bonzes ne garde le dépôt de ces problématiques annales, il faut renoncer à l'espoir d'être complétement éclairé sur les temps auxquels remontent la grandeur et la prospérité du Cambodge. Vers le milieu du XVIe siècle, des Portugais vinrent se fixer dans ce pays, où l'on reconnaît encore chez leurs descendants quelques traits de leur race; ils avaient laissé des mémoires qui eussent été, au moins pour l'histoire de cette époque, une source précieuse d'informations; les Siamois les ont détruits. Ces Portugais, à leur arrivée dans le pays, demandèrent au roi un coin de terre. Celui-ci leur permit de déterminer eux-mêmes l'espace dont ils avaient besoin. Ils déclarèrent humblement qu'ils en voulaient grand comme la peau d'un buffle, puis, renouvelant l'escamotage des compagnons de Didon, ils s'approprièrent un terrain considérable. Depuis ce jour, les Cambodgiens disent volontiers d'un chrétien qu'il appartient au village de la peau qui s'étire.

Quelques passages des livres chinois font mention du Cambodge comme de l'un des nombreux royaumes tributaires du Céleste-Empire. Ils le font même dépendre, antérieurement au VIIe siècle de notre ère, de la province,

alors chinoise, du Founan ou Tonkin. S'il faut en croire leur témoignage, en l'année 616 de l'ère chrétienne, sous le règne de Yongti, de la dynastie des Soui, le pays de Cambodge, qu'ils appellent Tchinla, commence à payer tribut et à envoyer des ambassadeurs au Fils du Ciel. Un des rois du Cambodge aurait secoué le joug du Tonkin, dont il se serait même emparé, ainsi que du royaume de Thsan-pan, en l'année 623. Ce dernier pays pourrait être l'ancien Ciampa, visité par Marco-Polo, compris aujourd'hui dans la province annamite du Binthuan, à laquelle nous touchons par celle de Bienhoa. Sous les Ming, les armées de Tchinla auraient soumis la Cochinchine tout entière. L'empereur de la Chine, dans ses luttes contre le Tonkin, ne dédaigne pas lui-même de rechercher l'appui du roi de Tchinla en 1076. Les rapports paraissent donc avoir été fréquents entre le grand empire et le puissant royaume. Le voyageur chinois dont Abel Rémusat a traduit la relation raconte que de son temps les habitants de Tchinla donnaient à leur pays le nom de Kamphoutchi, devenu bientôt Kamphoutche. Les Cambodgiens d'aujourd'hui s'appellent eux-mêmes Khmer, et disent, en parlant de leur patrie, Sroc-Khmer, pays des Khmer. On ne peut s'empêcher néanmoins de reconnaître dans le Kambodia des Portugais, dont nous avons fait Cambodge, une corruption évidente du mot Kamphoutche.

D'un autre côté, on lit dans les annales de Siam que le pays de Sajam a été longtemps sous la domination du roi de Kamphoxa, et lui payait tribut. Phra-Ruang, prince de Sajam, affranchit son pays, qui prit alors le

nom de Thaï, c'est-à-dire libre, et modifia l'alphabet cambodgien, exclusivement employé dans la suite pour écrire les livres de religion. Il résulterait de là que le Cambodge aurait, à certains moments de son histoire, englobé dans ses frontières élargies la plus grande partie de l'Indo-Chine. Je ne chercherai pas plus longtemps à remonter le cours ténébreux des âges. Une chose est certaine, le passé du Cambodge a été fort brillant. De gigantesques ruines en ont porté jusqu'à nous le glorieux témoignage, et nous n'avons pas tardé à en trouver la confirmation durant notre séjour au Laos. Dans un pays tributaire de la Birmanie et très-voisin de la frontière de Chine, un vieux bonze nous interrogeait avec avidité sur le sort du Cambodge, qui portait dans ses livres le nom de Tepada-Lakhon, ou royaume des anges. Quant aux Cambodgiens eux-mêmes, ils ne savent rien de leurs origines et rien de leur histoire. Déchus comme ils le sont, ils n'imaginent pas que leurs pères aient été capables de construire les monuments dont les ruines couvrent le sol de leur pays. M. de Lagrée, qui les a constamment interrogés sur ce point durant un long séjour, finit par obtenir d'un bonze réputé très-savant le nom du fondateur d'Angcor. Quand il voulut comparer ce nom avec ceux qu'il avait recueillis déjà, il s'aperçut qu'il n'avait d'autre valeur qu'une épithète de fantaisie signifiant en français architecte du ciel. Nous ignorions absolument nous-mêmes, au moment de notre arrivée en Cochinchine, non-seulement le passé, mais encore l'état présent du peuple cambodgien, et un premier examen de la situation du royaume conduisit à découvrir dans la nature de ses rapports avec ses voisins un

obstacle sérieux à la légitime extension de notre influence dans l'Indo-Chine.

II

Le Cambodge renferme aujourd'hui une population qui atteint à peine un million d'âmes. Encore faut-il comprendre dans ce chiffre 40,000 esclaves et 20,000 sauvages habitant les montagnes, où ils jouissent en fait d'une sorte d'indépendance. Ce petit royaume, moins peuplé que certains départements français, ne pouvait par lui-même être pour nous un péril ou devenir même une cause de souci ; mais le droit des gens tel qu'on le professe en Europe est chose fort peu connue en Orient, et le Cambodge confine à Siam, voisin relativement puissant qui lui a pris des provinces en employant tour à tour la force et la ruse. La cour de Bangkok et celle de Hué convoitaient toutes deux ce qui restait de ce royaume démembré. Dès 1795 en effet, le roi de Siam avait enlevé du Cambodge le jeune Ang-eng pour le soustraire aux violences de ses sujets révoltés, et il l'avait fait couronner plus tard à Houdon. Il avait pris pour se payer de ses services les provinces de Battambang et d'Angcor ; l'empereur d'Annam de son côté n'avait pas déployé une activité moindre. Le gouvernement siamois dut même tout d'abord se réjouir de notre intervention, qui faisait échec à la politique ambitieuse des Annamites. Ceux-ci, appelés en 1810 par Ang-chan

pour le secourir contre les Siamois, achevèrent la conquête des six provinces que nous possédons aujourd'hui sous le nom de Basse-Cochinchine, et s'établirent même à Pnom-Penh, d'où ils gouvernèrent directement le pays jusqu'en l'année 1834. Non contents de tenir sous leur joug les infortunés Cambodgiens, ils essayèrent encore de leur imposer leurs coutumes ; l'historien de Gyadinh, avec son triple orgueil de vainqueur, de lettré et de Chinois, ne craint pas d'écrire que l'empereur d'Annam accorda aux différents mandarins civils et militaires du Cambodge un costume de cérémonie. « Ainsi, continue-t-il, disparaissent chaque jour et peu à peu ces habitudes barbares qui consistent à se couper les cheveux, à porter des habits non fendus sur les côtés, à se ceindre le corps d'un langouti, à manger avec les doigts et à se tenir accroupi. »

L'antipathie qui sépara toujours les deux races se changea d'un côté en haine inextinguible, de l'autre en mépris profond. Une loi cochinchinoise allait jusqu'à punir de la strangulation tout Annamite qui épouserait une Cambodgienne. L'intention de conquérir le royaume entier était bien évidente chez l'empereur d'Annam, et la déclaration du ministre d'État Phan-tan-gian [1], publiée par M. Aubaret, ne tient pas contre les faits. « En principe, dit-il, notre intention n'est point de nous emparer de ce pays ; nous voulons, à l'exemple du ciel,

1. Phan-tan-gian a été ambassadeur à Paris. Il était gouverneur de Vinh-long. On sait qu'avec la résolution d'un héros de Plutarque il s'est empoisonné après la prise de cette province par la France pour ne pas survivre au serment qu'il avait fait à son maître de la lui conserver.

laisser les hommes vivre et exister en paix ; non, nous ne voulons pas la perte de ce petit royaume, comme le machinent d'autres personnes au cœur plein de fiel. » Ces hommes sont les Siamois. Non contents des deux provinces arrachées à Ang-eng, et sous le prétexte de soutenir les intérêts de Ong-duong, le roi légitime, ils s'avancèrent pour chasser les Annamites. La lutte dura plus de dix ans entre les deux rivaux. De quelque côté que se fût prononcée la victoire, le Cambodge était condamné à disparaître ; mais la paix fut signée, chacun garda ce qu'il possédait avant la guerre, et le partage définitif fut ajourné. Ong-duong s'engageait à payer à ses deux voisins un tribut périodique, et à ce prix les Siamois le placèrent sur le trône du Cambodge, non sans lui avoir imposé l'obligation de laisser ses enfants à Bangkok, où ils devaient recevoir une éducation plus digne de leur naissance. En réalité, le roi de Siam voulait dans le présent s'assurer des otages et préparer pour l'avenir des instruments à ses projets.

A la mort de son père, Norodom, grâce à l'appui de son protecteur intéressé, monta sur le trône. Si-vata, l'un de ses frères, se révolta sur-le-champ. Ce dernier prétendait au trône parce qu'il était le fils d'un roi couronné, tandis que Norodom, l'aîné, avait été conçu avant que leur père Ong-duong eût ceint la couronne dans une cérémonie solennelle considérée comme très-importante d'après les rites cambodgiens. Un oncle des princes, Senong-sôo, soutint la cause de Si-vata, agita la province de Baphnum, voisine de Pnom-Penh, et le roi s'enfuit à Bangkok sans tenter de résister. Au mois de février 1862, il fut ramené dans ses États par les soldats

du roi de Siam et rétabli à Houdon à la condition qu'il inaugurerait son règne par l'abandon des provinces de Compong-soaï et de Pursat, comme son père avait signalé le sien en se laissant dépouiller au profit du Laos de deux provinces limitrophes de ce pays, sur une partie duquel Siam exerce une souveraineté absolue. Pressé de posséder le pouvoir, Norodom souscrivit à tout, et le roi de Siam put être fier de son élève. A Bangkok, on prit acte de sa promesse, en déclarant toutefois qu'on n'en exigerait pas l'accomplissement, si le roi du Cambodge se montrait docile aux conseils de ses amis. Norodom n'était donc que trop bien disposé au rôle de roi vassal qu'on voulait lui faire jouer. L'arrivée des Français en Cochinchine enlevait définitivement aux Annamites, fort occupés à se défendre, toute idée de conquête, et le roi de Siam se mit en devoir de s'assimiler les restes d'une nation dont il avait en quelque sorte pétri le souverain de ses propres mains.

Les choses en étaient là au moment de la prise de Saïgon. Ce court exposé permet d'apercevoir l'intérêt qui devait nous contraindre à intervenir, et aussi de pressentir les difficultés qui nous ont arrêtés quelque temps. Le moment était décisif. Les Anglais, qui ne sont cependant pas à l'étroit dans les Indes, ont vu leurs desseins contrariés par notre présence dans l'empire d'Annam. La peur qu'ils inspiraient à la cour de Siam a longtemps empêché celle-ci d'accorder aux nations européennes le droit d'avoir un consul à Bangkok. Aujourd'hui ils ont gagné du terrain, et jouissent dans les conseils du gouvernement siamois d'une influence considérable. Ils eussent tenu pour un véritable succès

politique d'amener le roi Phra-maha-mongkut, fort disposé à suivre ce conseil, à s'annexer purement et simplement le Cambodge. On sait trop bien ce que cache d'ordinaire la tendresse portée par l'Angleterre à ses clients pour ne pas douter un peu du désintéressement qu'elle affecte en témoignant à Siam tant de sollicitude. Ses éclatants succès dans le passé autorisent tous ses rêves d'avenir ; elle s'irrite de rencontrer sur son chemin des rivaux qu'elle croyait avoir pour jamais expulsés de l'Asie. De Moulmein, elle guette déjà Bangkok, et, ne pouvant prendre elle-même le Cambodge, elle s'efforçait d'enrichir un ami dont elle se croyait assurée d'hériter. En attendant, on se ménageait la facilité de nous entourer d'ennemis dans notre nouvel établissement. Il y avait plus encore : le royaume du Cambodge commande la vallée inférieure du Mékong ; une batterie placée sur la pointe de la douane fermerait au commerce le passage des quatre bras de ce fleuve, et nous ne pouvions admettre que la prospérité de notre colonie de Saïgon, appelée à réunir un jour dans son port tous les produits de l'intérieur, dépendît absolument d'une nation étrangère qui, conseillée comme elle l'était, devait nous être le plus souvent hostile. Ces considérations étaient décisives, et l'indépendance du Cambodge dut apparaître bientôt comme une condition essentielle au développement et presque à l'existence de la Cochinchine française. Dans l'état de faiblesse où se trouvait réduit le royaume, l'indépendance était impossible sans un protectorat. Les droits de suzeraineté de la France, substituée à Tu-Duc, étant dès le principe au moins égaux à ceux de Siam, nous pouvions les déclarer les uns et les

autres éteints par compensation. Un traité nous créerait des droits nouveaux et exclusifs, Siam serait définitivement écarté. C'est vers ce but que durent se diriger tous les efforts des officiers français, devenus diplomates.

Un chef cambodgien, Senong-sôo, l'oncle du roi Norodom, avait cherché un refuge sur notre territoire pour échapper aux Siamois, et le premier ministre de Siam adressa immédiatement à l'amiral Bonard une demande d'extradition qui ne fut point accueillie. Cet acte dut faire réfléchir la cour de Bangkok sur nos intentions à l'égard du Cambodge; il ouvrit en quelque sorte les hostilités. Pour amener Norodom à traiter avec nous, il importait de marquer une différence entre la manière dont nous entendions user du protectorat qu'il nous accorderait et la façon oppressive dont le roi de Siam exerçait son humiliante suzeraineté. Il ne pouvait être question pour nous ni d'hommages ni de redevances; nous n'avions qu'un résultat à atteindre, l'autonomie du Cambodge. C'est selon cet esprit que furent dirigées toutes les négociations. Le roi d'ailleurs en désirait depuis longtemps l'ouverture; il avait l'instinct que Siam se relâcherait de ses exigences le jour où il lui faudrait compter avec nous. Pour les mêmes raisons, cette dernière puissance redoutait l'intervention française, et le général siamois Phnéa-rat, logé aux portes du palais royal, redoubla de vigilance. Il mit à remplir ses fonctions de surveillant et de tuteur une conscience farouche; jamais la plus scrupuleuse des duègnes ne s'ingénia davantage pour sauver son précieux dépôt. Le roi ne disait pas un mot qui ne fût entendu, ne faisait pas un geste qui ne fût surveillé, et les lettres mêmes

qu'il eut à écrire au commandant français de l'un des cercles frontières commençaient par ces mots : « le roi et le général siamois. » Il fallait éviter dans le début de nos relations avec la cour de Houdon toute manifestation éclatante, agir avec prudence pour arriver à soustraire le roi sans secousse à une sujétion aussi incompatible avec sa dignité qu'avec nos propres intérêts. Sous des prétextes divers, nos bâtiments sillonnèrent le Mékong. Les officiers évitaient de séjourner longtemps au même lieu pour ne pas soulever de défiances prématurées; ils entrèrent peu à peu en relations directes avec le roi. Leurs instructions leur défendaient de reconnaître en aucune façon la tutelle du Siamois et de souffrir un intermédiaire quelconque entre eux et sa majesté cambodgienne. L'aviso à vapeur le *Gyadinh* fut le premier navire français désigné par l'amiral de La Grandière pour stationner dans les eaux du Cambodge. Le roi accueillit avec empressement son commandant M. de Lagrée, et lui accorda sur-le-champ, pour y établir un dépôt de charbon, l'emplacement que nous occupons encore vis-à-vis Pnom-Penh. Norodom poussa même la courtoisie jusqu'à venir sans retard à bord du *Gyadinh;* il fut accompagné, il est vrai, par le Siamois. Il manifesta le désir de rendre visite au nouveau gouverneur de la Cochinchine; mais ce n'était là qu'un caprice d'enfant curieux auquel il renonça bientôt lorsque son tuteur lui eut fait comprendre la portée politique d'un pareil voyage.

A mesure que le représentant de la cour de Bangkok sentait augmenter ses craintes et qu'il entrevoyait mieux l'émancipation prochaine de son pupille, il devenait plus

exigeant. Bien qu'il fût écarté de toutes les audiences accordées aux Français, il s'arrangeait pour ne pas perdre un mot de ce qui s'y disait. Il affectait de ne se montrer en public que dans un appareil somptueux dont le luxe éclipsait celui du roi lui-même. Il prenait partout des airs de maître, et ses soldats, copiant les allures de leur chef, soumettaient le marché à un pillage quotidien. Cette manière d'agir, très-blessante pour un peuple, si déchu qu'on le suppose, faillit amener une révolution au profit de Phra-kéo-féa [1], jeune frère du roi, à qui sa haine des Siamois faisait une sorte de popularité. Notre présence seule empêcha la révolte; le général siamois le sentit, et, ne voulant pas assister plus longtemps au spectacle, si pénible pour lui, des progrès de notre influence, il saisit cette occasion pour annoncer qu'obligé d'aller chercher des ordres nouveaux il laisserait son frère pour tenir sa place auprès du roi Il jugeait d'ailleurs utile d'emmener à Bangkok l'auteur d'une insurrection qui aurait pu compromettre le repos d'un État tributaire de Siam, et il espérait qu'une année passée dans un couvent et sous l'habit des bonzes inspirerait au jeune prince de meilleurs sentiments. C'est ainsi qu'il masqua sa retraite. Quant à nous, nous venions de rendre un service, d'exercer en quelque sorte à l'avance notre protectorat. Le moment était donc favorable pour le faire reconnaître régulièrement, sauf à n'en tirer que plus tard toutes les conséquences.

L'amiral de La Grandière, mettant ces circonstances

1. Il a été depuis interné à Saïgon, et la révolte de 1866, suscitée par Pou-quambo, s'est autorisée de son nom.

à profit, arriva sur-le-champ à Houdon. Le roi, un peu surpris peut-être, et ne comprenant qu'avec peine le sens du mot protectorat, encore plus difficile à définir en cambodgien qu'en français, consentit facilement à revêtir de son sceau un traité en dix-neuf articles, dans lequel le protectorat de la France sur le Cambodge, solennellement proclamé, était entouré de toutes les garanties que nous désirions obtenir. Il fut entendu que jusqu'à la ratification de l'empereur des Français la convention n'avait qu'une valeur éventuelle. Nous venions d'amener le roi à faire acte de volonté souveraine et à prendre avec nous un engagement formel, nous pouvions croire à un premier succès. A peine cette nouvelle fut-elle parvenue à Siam qu'elle y souleva des colères dont le retentissement effraya notre nouveau protégé au point de lui faire oublier sa parole et de nous créer de véritables embarras.

Le kalahom [1] déclara nettement au commandant du *Forbin*, envoyé à Bangkok à l'occasion de la mort du consul de France, que le roi du Cambodge n'était qu'un vice-roi vassal de Siam, qu'il n'avait pas le droit de traiter avec nous, et que ses intérêts ne pouvaient se régler qu'à Bangkok ; puis, se radoucissant, il fit très-clairement entendre que son maître serait disposé à partager avec nous ce qui restait de l'ancien royaume cambodgien. Nous nous trouvions en face d'affirmations précises, la réponse dut être catégorique. Il fut en effet officiellement signifié au kalahom que cette prétendue vassalité du roi du Cambodge n'avait jamais été recon-

1. Premier ministre du roi de Siam.

nue par la France, qui était résolue à n'accepter aucun intermédiaire pour traiter avec lui. On tirait à Bangkok de la mission confiée à M. de Montigny en 1855 un argument contre nous, et l'on essaya de prouver que ce plénipotentiaire, dans ses conférences avec le gouvernement siamois, avait toujours reconnu la vassalité du Cambodge. Cette assertion était dénuée de tout fondement. Il suffit de raconter les faits pour le constater. Cette petite digression rétrospective aura un autre avantage, elle fera voir à nu les ressorts qui mettaient en mouvement la politique siamoise.

M. de Montigny ayant exprimé l'intention de faire un traité de commerce avec le Cambodge, non-seulement on ne lui fit aucune opposition, mais encore on lui conseilla de s'emparer au nom de la France, de l'île de Phu-Quoc, située en face du port cambodgien de Compot, dans le golfe de Siam, et peuplée d'Annamites. Évidemment les hommes d'État siamois avaient cherché de cette manière à susciter entre Français et Annamites un conflit dont ils auraient profité. D'un côté, le roi de Siam écrivait à M. Miche, aujourd'hui évêque de Saïgon, pour le prier de mettre au service de M. de Montigny ses lumières, sa connaissance du pays et de la langue ; de l'autre, il faisait dire secrètement au roi du Cambodge que, s'il avait le malheur de traiter avec les Français, il s'en repentirait. Le roi Ong-duong, sur la nouvelle de l'arrivée de l'ambassade française, avait ordonné de réparer la route entre Houdon et Compot, et s'était préparé à faire à M. de Montigny une réception magnifique; mais il conçut une véritable épouvante à la lecture de la lettre venue de Bangkok. Quand il apprit que le même

navire qui conduisait le plénipotentiaire français portait aussi un agent du roi de Siam, sa terreur ne connut plus de bornes ; il se garda bien de venir à Compot au rendez-vous qu'il avait donné, et commença immédiatement sa visite annuelle aux pagodes pour que M. de Montigny ne le rencontrât pas dans sa capitale, s'il se décidait à venir le chercher jusque-là.

Puisqu'en 1855 il fallait employer secrètement les menaces pour empêcher Ong-duong de traiter avec nous, on lui reconnaissait donc le pouvoir de le faire. Pourquoi le successeur d'Ong-duong serait-il déclaré déchu d'un droit qu'avait son père? Après avoir été longtemps contraint de souffrir l'intervention de Siam dans ses affaires, le roi de Cambodge nous avait, par une convention librement consentie, créé des droits et des devoirs contre lesquels les protestations du gouvernement siamois demeuraient désormais sans valeur.

Le général Phnéa-rat, qui était allé conduire Phra-kéo-féa à Bangkok, avait conquis un tel ascendant sur le roi que nous n'aurions probablement pas aussi aisément réussi, s'il fût resté à Houdon. Heureusement il n'y avait laissé que son frère, mandarin de peu d'influence, qui, se tenant à l'écart, exerçant de loin une surveillance inactive, ne sut rien prévoir ni rien empêcher. Quand il apprit que la convention était signée, il se sentit blessé cruellement dans son orgueil de Siamois et dans son amour-propre de diplomate ; il devint violent, comme tous les gens timides brusquement arrachés à leur torpeur, et menaça Norodom de la colère de son maître, dont les Français seraient impuissants à détourner les redoutables effets. Il l'engagea de plus

à joindre une lettre de regrets et d'excuses au message qu'il adressait lui-même à Bangkok pour porter à la connaissance du kalahom les graves événements qui venaient de s'accomplir. Norodom, tout éperdu, eut la faiblesse d'y consentir. Il écrivit qu'il avouait ses torts, qu'il n'aurait pas dû signer sans consulter le roi de Siam, mais qu'il avait été surpris lui-même, et qu'il n'avait pas pris le temps de réfléchir aux conséquences d'un acte dont il se repentait trop tard. Pour qui connaissait le roi, il y avait au moins autant de calcul que de terreur dans ce langage. Sa lettre pouvait passer pour un indice de la politique qu'il s'était déterminé à suivre. Il voulait paraître subir une pression de notre part, ne doutant pas que Siam ne finît par reculer devant notre volonté. Nous sachant matériellement désintéressés, parfaitement instruit du prix que nous attachions à l'indépendance de son royaume, il était résolu à nous laisser faire, à nous créer au besoin, pour sortir lui-même d'embarras, des obstacles qu'il nous savait assez forts pour surmonter, à se tenir prêt, en un mot, à jouir de la liberté que nous lui aurions rendue sans que Siam fût fondé, quoi qu'il arrivât, à lui imputer la responsabilité des événements.

L'avenir avait, il faut bien le reconnaître, certains points obscurs qui justifiaient les inquiétudes de Norodom. A cette époque, l'ambassade annamite était à Paris; son but n'était un mystère pour personne en Cochinchine, et l'on ne tarda point à en être informé au Cambodge. Les Siamois parlaient de la prochaine évacuation des Français comme d'un événement assuré, et de son côté un agent de Tu-Duc, plus affirmatif encore, venait

réclamer à Houdon le tribut triennal. Il n'était certes pas probable que Phan-tan-gian et ses collègues réussissent dans leurs négociations; cependant, lorsqu'on connaît les faits et les hésitations, fort naturelles d'ailleurs, qui ont précédé la résolution définitive de la France, on est porté à trouver dans la perspicacité de l'esprit du roi une sorte d'excuse pour la faiblesse de son caractère. Norodom était d'autant plus troublé qu'il ne se rendait pas un compte exact du temps nécessaire pour communiquer avec la France; et que Bangkok, confiante dans les ressources de sa diplomatie,annonçait que la ratification du traité serait refusée par l'empereur Napoléon III.

Cependant la colère du roi de Siam, qui venait d'apprendre les événements du Cambodge, s'apaisa tout à coup; il croyait avoir trouvé dans la lettre de Norodom le moyen de tirer de nous une éclatante vengeance, dont il remit le soin à son fidèle Phnéa-rat. L'agent habile dont le départ subit avait tant contribué à notre succès dut se préparer à retourner à Houdon. Il apportait un projet de traité qu'il avait ordre de faire signer à tout prix par le roi du Cambodge; le sachant homme de ressources et d'énergie, on lui laissait le choix des moyens. Ce traité avait pour but de définir, en l'accentuant davantage, la vassalité de Norodom, qui y était appelé vice-roi et simple gouverneur du Cambodge. Le roi de Siam avait pris la peine d'écrire de sa main le préambule de cet acte diplomatique. Il voulait, disait-il, annoncer à tous que le Cambodge est un État tributaire du royaume de Siam, auquel il doit hommage, et par lequel il est protégé depuis longtemps. Il s'était fait attribuer par l'article 6, et malgré une restriction illu-

soire, le droit de nommer désormais suivant son bon plaisir les gouverneurs du Cambodge. L'article 7 réservait également à la cour de Bangkok la nomination des gouverneurs des provinces cambodgiennes. Quant au traité français, il n'en était pas question, on ne daignait pas le discuter, on le considérait comme n'existant pas. Phnéa-rat, arrivant à Houdon à l'improviste, agit avec promptitude, habileté et vigueur. Sans laisser à Nórodom le temps de se reconnaître, il lui déclara que le roi de Siam, profondément irrité contre lui, consentait à le voir devenir sujet de la France; son traité avec nous n'avait pas d'autre signification, les consuls des autres nations l'avaient proclamé très-haut à Bangkok, et ils voyaient une preuve irrécusable de cette sujétion dans la clause qui excluait du Cambodge tous les représentants des puissances européennes. On devine facilement d'où pouvaient provenir les insinuations de ce genre. Le roi de Siam, continuait Phnéa-rat, ne prétendait rien empêcher. Seulement Norodom, abandonnant son royaume et trahissant son peuple, était par cela même indigne du trône, et Si-vata, jusque-là retenu à Bangkok, allait être mis en liberté. La couronne des rois du Cambodge était en dépôt dans la capitale de Siam; elle y resterait, et, en supposant qu'il conservât son trône, Norodom ne serait jamais un roi couronné. De plus sa majesté siamoise jugeait le moment venu d'accepter les deux provinces de Compong-soaï et de Pursat, qui lui avaient été si gracieusement offertes au commencement du règne. Phnéa-rat ajoutait que les volontés de son maître ne dépassaient pas les limites de la justice et de la modération, et ne craignait pas d'affirmer qu'elles

seraient imposées à la France même par la force dans une guerre en prévision de laquelle le gouvernement siamois s'était assuré le concours d'alliés puissants. Pour conjurer tant de périls, il restait au roi Norodom une dernière ressource : il n'avait qu'à signer un traité qu'on lui promettait de tenir secret, et qui n'était en réalité qu'une précaution prise contre les Français. Le roi de Siam daignerait alors se transporter en personne à Compot, où Norodom viendrait le recevoir, et ses torts seraient oubliés. Ces manœuvres eurent un plein succès; Phnéa-rat, avant que M. de Lagrée le sût à Houdon, emportait du palais le traité signé par le roi. On était en novembre 1863; les ratifications furent envoyées de Siam le 22 janvier suivant, et c'est seulement au mois d'août 1864 que nous apprîmes l'existence et la teneur de ce traité par un journal anglais de Singapore qui le publia en entier.

Le rusé diplomate siamois sentait bien quel intérêt il y avait pour lui à tromper la France sur le but et le véritable résultat de sa mission. L'arrivée à Houdon d'un grand mandarin de la cour de Bangkok ne pouvait manquer de préoccuper M. de Lagrée, dont l'esprit toujours en éveil commençait à s'accoutumer aux ruses de cette diplomatie orientale. Cette difficulté n'avait point embarrassé Phnéa-rat; il s'était pourvu d'un prétexte. Résolu à éviter toute conférence avec le représentant officiel de la France, qui n'aurait pas facilement pris le change sur ses desseins, il fit adresser par le roi de Siam à M. Miche une lettre informant ce dernier que le couronnement de Norodom aurait lieu dans quinze jours. Se sentant pris tout à coup d'un saint zèle pour

la religion catholique et d'un grand respect pour le chef vénérable des chrétiens du Cambodge, il vint le visiter à Pinhalu. Il avait une escorte de deux cents gardes, une suite de douze éléphants couverts de housses écarlates lamées d'or, dont l'un, le plus richement paré, le portait lui-même. Quel ne dut pas être l'étonnement de l'humble évêque missionnaire en voyant l'ambassadeur du roi de Siam arriver devant sa demeure en aussi somptueux équipage et lui remettre une lettre de son souverain! La France n'étant depuis longtemps connue dans ces contrées que par les prêtres des missions, Phnéa-rat affectait de croire que l'évêque la représentait officiellement, et passait dédaigneusement devant la porte de M. de Lagrée sans même faire arrêter son cortége. Quant à M. Miche, étranger à la politique par la nature de ses goûts comme par celle de ses fonctions, il ne vit que ce qu'on voulut lui montrer, n'entendit que ce qu'on voulut lui dire, et s'empressa d'informer M. de Lagrée du prochain couronnement. Ainsi le traité était fait, et personne n'en soupçonnait l'existence; Phnéa-rat avait réussi.

Cependant le bruit se répandit bientôt au Cambodge que le roi de Siam se déterminait à renvoyer à son légitime possesseur l'antique couronne des vieux princes cambodgiens, mais qu'il se réservait de la placer lui-même sur la tête de Norodom en lui conférant, au jour qu'il lui conviendrait de fixer, une investiture solennelle qui le constituerait définitivement son vassal. L'opinion publique donnait d'avance à la cérémonie cette signification, et chacun se demandait curieusement quelle serait notre attitude. Il devenait urgent d'éclairer le roi

et de lui rendre sa confiance en nous, qui paraissait fort ébranlée. M. de Lagrée n'hésita point à lui ouvrir les yeux sur une situation qui était pour la France pleine d'ennuis et pour lui grosse de périls : Norodom le remercia avec effusion de ses conseils. A l'en croire, c'était la première fois qu'il voyait clairement où Siam en voulait venir. La cour de Bangkok se considérerait après le couronnement comme souveraine maîtresse du Cambodge ; mais il était résolu à tromper ses calculs. Il voulait se couronner lui-même à Houdon, en présence de son peuple, et il exprima le désir de voir le gouverneur de la Cochinchine assister à la cérémonie. Il affirma en outre que l'époque n'en était pas fixée, et qu'il saurait trouver des prétextes pour la retarder jusqu'à l'arrivée de la réponse attendue de Paris relativement au traité du protectorat. « Siam, répétait-il sans cesse, est devenu tendre avec moi. » Un pareil revirement, dont il était impossible de deviner les causes, était bien fait pour nous surprendre. Le roi de Siam annonçait par un message solennel et spécial que le couronnement aurait lieu dans quinze jours, et nous apprenions d'un autre côté que l'époque n'en était pas fixée! Évidemment on se jouait de nous à Bangkok. M. de Lagrée dissimulait son inquiétude. Par la franchise de ses allures comme par la courtoisie de ses manières, il exerçait sur Norodom une influence toute personnelle, et, lorsqu'il se sentait maître de lui-même, celui-ci y cédait toujours. Il commit l'imprudence de témoigner publiquement son amitié aux officiers français avec une sorte d'expansion joyeuse. Ses visites à M. de Lagrée devinrent plus fréquentes ; il jouissait d'une

trêve dont il aurait voulu prolonger la durée comme un écolier en vacances. Phnéa-rat, à qui ne pouvait échapper ce changement dans les dispositions du roi, savait par expérience combien il était facile de l'entraîner, et il crut le moment venu de lui faire prendre envers Siam un engagement nouveau.

On se rappelle que, lors du traité secret, le roi de Siam avait promis de se rendre dans le port cambodgien de Compot pour y attendre Norodom. Phnéa-rat annonça que son maître songeait à quitter sa capitale, et allait arriver les mains pleines de pardons. Afin de ne pas empoisonner par des embarras nouveaux la joie que Norodom devait ressentir à la flatteuse nouvelle de cette auguste visite, Phnéa-rat souscrivait d'avance à toutes les exigences des Français, et ne mettait à cela qu'une condition, c'est que Norodom s'engagerait à boire l'eau du serment en présence du roi de Siam. C'est la manière de jurer obéissance et fidélité. Il s'agissait donc encore une fois pour Norodom de se déclarer sujet de Siam et simple gouverneur du Cambodge. Sur ces entrefaites, des matelots français pris de vin causèrent quelque désordre dans la ville et jusque dans la maison de la mère du roi. Le mandarin siamois exploita cet incident, en augmenta les proportions, et finit par obtenir de Norodom effrayé la promesse de se rendre à Compot. Il s'empressa de répandre cette nouvelle, de parler de l'eau du serment, et n'omit rien de ce qui pouvait compromettre le roi. Satisfait d'y être parvenu, il s'empressa de quitter Houdon, laissant M. de Lagrée aux prises avec des énigmes, et Norodom plus embarrassé que jamais, n'osant ni parler ni se taire, lié des

deux côtés par des traités, et réduit à jouer un rôle passif entre deux adversaires plus forts que lui, avec lesquels il avait tour à tour signé des engagements contradictoires.

Peu de jours après le départ du Siamois, Norodom profita de sa liberté pour se rendre à bord du *Gyadinh*. Il essaya d'être expansif; mais son courage ne put lui faire dépasser les demi-confidences. « Je connais, Siam mieux que personne, dit-il aux officiers du bâtiment; on vous y craint, on ne vous y aime point. Ne croyez pas qu'on ait à la cour de Bangkok de l'aversion pour les Anglais. On les pousse au contraire autant qu'on est poussé par eux. Depuis plus d'un an, les Siamois m'engagent à faire un traité avec l'Angleterre, et l'on m'a fait récemment à cet égard de nouvelles ouvertures. Le roi de Siam ne désire ma présence à Compot que pour essayer d'agir sur moi par l'influence religieuse. C'est lui qui à Bangkok m'a revêtu de l'habit des bonzes, je suis son filleul en religion, et c'est un lien puissant dans nos deux pays. S'il tarde à venir à Compot, la saison ne me permettra plus d'entreprendre ce voyage, et je m'en réjouirai, car je ne le ferai qu'à contre-cœur. Quand on veut m'arracher une promesse, un acte ou surtout une signature, je refuse en disant que je suis dominé par vous. » Il n'avait pas toujours trouvé la force de résister, et cette dernière phrase cachait un cuisant remords. Ses paroles témoignaient d'ailleurs d'une vue assez claire de la situaion, et ses calculs, où il entrait plus de prudence que de dignité, apparaissaient tous les jours avec plus d'évidence. Enfin le 11 janvier 1864 on apprit qu'un bateau

à vapeur siamois venait de mouiller à Compot. Le roi donna immédiatement des ordres pour son départ. Ce voyage était un échec pour notre politique, et M. de Lagrée cherchait le moyen de l'empêcher quand il apprit, non sans surprise, qu'au lieu du roi de Siam il n'était arrivé qu'un simple mandarin chargé par son maître d'une lettre pour Norodom. Sous un prétexte quelconque, le roi de Siam s'excusait de ne pouvoir assister au couronnement, ni même venir à Compot. Il annonçait néanmoins que Phnéa-rat devait apporter la fameuse couronne quelques jours plus tard.

Le roi de Siam est l'objet dans une partie de l'Indo-Chine bouddhiste d'une sorte de vénération religieuse analogue à celle qu'inspire aux musulmans le sultan de Constantinople. La perspective de recevoir la visite d'un tel personnage ne flattait pas médiocrement Norodom, et cette considération, qu'on fit valoir pour hâter la conclusion du traité secret, ne fut peut-être pas sans influence sur la signature de cet acte. Ce résultat une fois obtenu, le roi de Siam devait perdre toute envie de venir à Compot. Phnéa-rat le savait bien quand il obtint de Norodom la promesse d'aller boire l'eau du serment ; mais peu lui importait au fond que la cérémonie eût lieu ou non : tout le monde savait que le roi du Cambodge y avait consenti, et cela suffisait.

Tandis que M. de Lagrée ne voyait dans la douceur et la modération de la cour de Siam qu'un motif de plus de se tenir sur ses gardes, Norodom, oublieux de sa dignité, avait peine à contenir sa joie. On affectait de le traiter avec une légèreté dédaigneuse, mais on allait lui rendre sa couronne ! Il ne pensait qu'à cela, ne parlait

que de cela. Il donna des ordres pour que rien ne manquât à l'éclat des fêtes, et les préparatifs commencèrent. Les bonzes, consultés, se recueillirent ; ils déclarèrent que le 3 février était un jour propice et désigné par le ciel. Le gouverneur de la Cochinchine fut invité à se rendre à Houdon, ou du moins à y envoyer un représentant, qui serait reçu avec tous les honneurs usités, et occuperait une place au moins égale à celle de l'envoyé siamois, quel qu'il fût. Tout était donc réglé d'avance. Le roi se montrait joyeux de tenir le premier rôle dans une cérémonie imposante. Il attendait impatiemment les Français. C'est devant eux surtout qu'il tenait à se montrer dans l'appareil antique de la puissance, depuis longtemps disparue, des vieux rois du Cambodge.

On entrait dans la période favorable aux cérémonies religieuses ; le chef d'état-major du gouverneur de la Cochinchine était arrivé à Houdon ; rien ne manquait plus pour le couronnement, si ce n'est la couronne. Des courriers parcouraient à toute bride la route de Compot, les bonzes redoublaient leurs prières, le roi, tout agité, prodiguait les ordres et les contre-ordres. On attendit autant qu'on put attendre, mais il fallut enfin se rendre à l'évidence. Siam avait simplement voulu placer Norodom dans une situation fausse vis-à-vis de nous et nous attirer nous-mêmes dans une ridicule impasse. Notre protégé s'en tira fort habilement. Il décida que par égard pour la France, les fêtes auraient lieu, et qu'on omettrait seulement les cérémonies nécessitant les insignes qu'il n'avait pas. Nous ne pouvions exiger davantage. Aucun doute ne pouvait s'élever sur la

bonne foi du roi, qui avait réuni autour de lui tous ses gouverneurs de provinces. L'occasion était bonne pour faire ressortir aux yeux de ceux-ci ce qu'avait d'étrange la conduite du gouvernement de Bangkok, et il fut facile, en intéressant leur amour-propre dans la question, de détourner sur la cour de Siam, déjà impopulaire, le coup qu'elle voulait nous porter. Les fêtes eurent lieu en effet, ainsi que la cérémonie religieuse appelée *svettrachat* ou élévation du parasol, qui consiste à placer au-dessus du trône un parasol à cinq étages, et qui est presque aussi nécessaire pour compléter un roi que l'imposition même de la couronne. Ravi de voir pour la première fois au-dessus de sa tête cette sorte de quintuple diadème, Norodom s'écria dans un transport de reconnaissance et de joie : « Je considère l'empereur des Français comme mon père et l'amiral comme mon frère ! » Il aurait pu ajouter que Siam s'obstinait à vouloir être sa mère, mère exigeante et rusée qui n'abandonnait pas l'espoir de supplanter les mâles de la famille. Le lendemain, Norodom vint à bord de la *Mitraille* vêtu d'un uniforme d'officier de marine en drap assez frais, aux manches couvertes de broderies. Il portait en outre un pantalon blanc, une lourde casquette ornée jusque sur la visière d'une large broderie, un ceinturon doré, un sabre à poignée d'ivoire de forme européenne, et, comme protestation contre les exigences de l'étiquette qui l'emprisonnaient dans une telle tenue, des pantoufles, une chemise de fantaisie semée de fleurs roses et une cravate nouée négligemment. Le roi était d'humeur joyeuse, se permettait même de plaisanter les Siamois. « Préparez le riz , disait-

il à ses mandarins accroupis autour de lui selon l'usage, les Siamois arrivent; or vous n'ignorez pas qu'ils viennent ici sans provisions. » Et la cour d'applaudir à la gaieté du maître. Norodom ne croyait pas dire si vrai.

Notre grand ennemi Phnéa-rat, qui était en effet chargé d'apporter la couronne, débarquait à Compot au moment où la mission française arrivait elle-même à Houdon. Le Siamois apprit que plusieurs officiers venus de Saïgon, tout en contribuant par leur présence à l'éclat de la cérémonie, lui imprimeraient en quelque sorte un caractère français. Cette idée lui parut intolérable, il prit sur lui de renvoyer la couronne à Bangkok, et s'arrêta sur la route de Houdon pour n'arriver dans cette ville qu'après le départ de M. Desmoulin, chef d'état-major de l'amiral de La Grandière. Phnéa-rat conçut sur-le-champ un plan nouveau et hardi au moyen duquel il nourrissait l'espoir de joindre une défaite à la première mystification qu'il venait de nous infliger. Au moment où nos officiers de marine quittaient Houdon par une porte, un peu honteux de leur déconvenue, l'agent siamois y entrait par l'autre. Son dessein était d'entraîner le roi à Bangkok et de l'y faire couronner sans avoir à compter avec nous. L'entreprise était audacieuse, il se mit à l'œuvre avec sa fougue habituelle. S'attaquant d'abord aux mandarins conseillers ordinaires de Norodom, il leur montra les avantages que leur maître et eux-mêmes retireraient d'un voyage à Bangkok, et les risques sérieux qu'ils ne pouvaient manquer de courir en déplaisant au roi de Siam. Il sut profiter, pour agiter les populations, des intelligences qu'il avait dans certaines

provinces, notamment dans celles de Compong-soaï et de Pursat, dont les gouverneurs, créatures de la cour de Bangkok, avaient protesté contre l'alliance française. On n'a pas oublié que sans notre intervention ces deux provinces allaient subir le sort d'Angcor et de Battambang et être annexées au royaume de Siam. S'en prenant enfin au roi lui-même, il lui rappela ses promesses et son traité, qu'on pouvait produire pour le brouiller avec nous. Il lui fit redouter l'insurrection des provinces du Sud, qui demandaient, selon lui, à se séparer du Cambodge ; il lui soutint avec audace que les Français le trompaient indignement, que leur empereur avait refusé sa ratification au traité ; il lui affirma que les Anglais, d'ailleurs, étaient décidés à soutenir par tous les moyens la politique siamoise. Bref, il finit par arracher à Norodom son consentement, et lui enleva jusqu'au courage de s'ouvrir avec nous. Les préparatifs du départ furent tenus secrets jusqu'au moment où, plusieurs bâtiments siamois étant arrivés à Compot, la nouvelle éclata comme un coup de tonnerre sur la tête de M. de Lagrée. Celui-ci rencontra pour la première fois chez le roi une détermination bien arrêtée et une résistance invincible. Norodom ne voulait pas perdre sa couronne, et, puisqu'on ne voulait la lui rendre qu'à Bangkok, il irait l'y chercher. D'ailleurs les ratifications du traité du protectorat n'arrivaient point, et ce retard, dont il ne voulait pas comprendre les causes, autorisait tous ses soupçons, légitimait toutes ses inquiétudes. Il annonça son départ pour le 3 mars, et ce jour-là quitta en effet sa capitale, abandonnant à ses ministres le gouvernement du Cambodge. L'agitation de Pursat et de Compong-soaï cessa comme par enchantement.

Nous allions donc être vaincus par la cour de Bangkok dans cette lutte sourde engagée depuis le traité du mois d'août 1863. La résignation était difficile. Quand M. de Lagrée connut par la rumeur publique les arguments qui avaient décidé le roi à se laisser enlever, il n'était plus temps de les combattre, Sa Majesté était partie. L'heure était décisive. M. de Lagrée obéit à l'une de ces inspirations subites qui relèvent les causes jugées perdues. La présence d'une petite garnison siamoise dans la capitale du Cambodge nous autorisait à faire débarquer quelques soldats. Les autorités y consentirent sans peine, et nos hommes furent logés assez près de la troupe siamoise pour observer tous ses mouvements. Le pavillon français fut arboré sur la caserne du détachement d'infanterie et salué de vingt et un coups de canon. Ce fut là ce qui nous ramena la fortune.

Le roi n'était pas loin sur la route de Compot. Effrayé du bruit de l'artillerie, et s'imaginant que nous allions profiter de son absence pour nous emparer du Cambodge, il fit halte brusquement, puis rétrograda d'une étape. Phnéa-rat lui-même hésita. Le beau succès de tenir le roi et de perdre le royaume! Voici le parti auquel il s'arrêta. Il fit écrire par Norodom une lettre qui avait pour but d'amener le résident français, demeuré jusque-là vis-à-vis du roi dans les limites d'une déférence courtoise, à lui adresser des menaces dont à Bangkok on comptait se prévaloir contre nous par-devant l'assemblée des consuls réunis, suivant une expression souvent employée par le plénipotentiaire siamois. Le piége était grossier, c'est Phnéa-rat qui y

fut pris. Sans contester au roi dans sa réponse le droit de se rendre à Bangkok, M. de Lagrée lui dit tout ce que ce voyage, si blessant pour la France, avait de compromettant pour ses propres intérêts ; il rappela surtout les plaintes amères que lui avait si souvent arrachées l'ambition de Siam et les moyens dont usait d'ordinaire le représentant de cette cour à Houdon. Le général siamois se fit lire devant Norodom la lettre de M. de Lagrée. Grands furent la colère de l'un et l'embarras de l'autre en entendant cette longue récapitulation de griefs articulés devant nous contre Siam par Norodom en personne. On voulait nous conduire à des violences de langage, et nous avions la preuve que notre adversaire ne devait son succès qu'à ses menaces. Phnéa-rat entra dans un accès de rage qui le conduisit presque aux limites de l'épilepsie, puis il perdit contenance, son aplomb l'abandonna. Aussi prompt d'ordinaire à exécuter qu'à concevoir un dessein, il perdit tout à coup jusqu'à la volonté d'un ordre. Notre vengeance commençait. Arrêté à quelques lieues de sa capitale, Norodom annonçait un jour qu'il se décidait à partir pour Bangkok, et faisait savoir le lendemain qu'il songeait à regagner Houdon. Peu à peu les mandarins tremblèrent de s'être compromis, ils se prirent à regretter tout haut les conseils qu'ils avaient donnés à leur maître ; le Siamois sentit s'évanouir tout son prestige, un moment d'indécision ruina ses habiles manœuvres.

Depuis plusieurs siècles, Siam avait, suivant son intérêt, agi pour ou contre le Cambodge, et fait sentir matériellement sa puissance. Quant à nous, on ne nous connaissait que d'hier, et nous n'avions jamais donné

que des conseils. Quelque honorable qu'elle fût, cette politique avait l'inconvénient d'exciter la défiance de notre nouveau protégé, le roi Norodom, qui n'en pénétrait pas le sens. Selon les très-simples théories politiques et sociales de ces peuples presque barbares, théories consacrées par une pratique constante, la force est le meilleur de tous les arguments. S'il était vrai que la redoutable puissance de l'illustre roi de Siam ne nous inspirât pas une secrète terreur, pourquoi tant parlementer, pourquoi ne pas lui signifier nos volontés sans détour, pourquoi ne pas exiger la restitution immédiate de la couronne ? Norodom en revenait toujours là. Nous faisions preuve de modération, et il nous accusait de timidité. Le temps d'ailleurs s'écoulait sans apporter les ratifications du traité conclu avec la France. Siam le combattait à Paris, et continuait à répandre avec persistance le bruit menteur de son succès. Que serait-il arrivé du malheureux monarque, si par impossible les négociateurs siamois l'avaient emporté ? Il était perdu sans ressources; sa légèreté ne l'empêchait pas de sentir cela.

Cependant de véritables rebelles, mettant toutes ces circonstances à profit, s'étaient levés dans le Sud-Ouest; ils massacrèrent le ministre de la guerre, qu'on avait envoyé contre eux. Cette insurrection eut l'avantage de procurer au roi un prétexte honorable pour rentrer dans sa capitale, ce qu'il fit le 17 mars dans la soirée, suivi de près par Phnéa-rat, battu, furieux, confus, non découragé néanmoins, car il commença par tout mettre en œuvre pour obtenir l'éloignement de nos soldats; mais il perdit sa peine. Quant à Norodom, n'osant rien refu-

ser à l'acariâtre général, dont l'humeur était devenue plus insupportable encore à la suite de son dernier échec, il s'efforça d'arracher à M. de Lagrée la déclaration écrite que cet officier avait toujours usé de contrainte dans ses rapports avec lui. Il est inutile de dire ce qu'il advint de cette démarche, où la fourberie, perdant son nom, devenait presque aimable à force de naïveté.

Notre situation se faisait excellente de presque désespérée qu'elle était quinze jours auparavant. Cependant la partie n'était pas définitivement gagnée tant que Phnéa-rat resterait à Houdon, libre de voir le roi à toute heure, et que son influence pourrait combattre la nôtre. Enfin arrivèrent fort à propos les ratifications du traité. Cette nouvelle charma le roi. Il brûlait d'envie, disait-il, de voir la signature et le sceau de l'empereur des Français. Phnéa-rat essaya bien de lui persuader que tout cela avait été fabriqué à Saïgon ; mais le roi, séduit par la perspective d'une cérémonie nouvelle, ne prêta nulle attention aux insinuations perfides du vieux général aux abois. Celui-ci eut le désagrément de voir notre traité apporté en grande pompe au palais. L'échange des ratifications s'opéra solennellement. Le chef d'état-major de l'amiral de La Grandière, venu de nouveau à Houdon, exprima le désir de se rencontrer avec lui ; il refusa maladroitement l'entrevue. Tout le monde en conclut qu'il avait peur d'une explication publique, preuve évidente qu'il ne se sentait pas sans reproche. Phnéa-rat se décida enfin à nous laisser maîtres du terrain ; il quitta Houdon le 25 avril. Le poste de ministre de la justice dans son pays devait le récom-

penser de ses services et le consoler de sa défaite. Le pavillon siamois fut amené pour toujours au Cambodge, et rien ne s'opposa plus dès lors au départ de la petite garnison française, dont la présence pouvait inquiéter la population.

Lorsque le roi de Siam vit revenir son mandarin favori, l'homme en qui il avait placé toutes ses espérances, il comprit que, le principal étant perdu, il ne fallait pas s'obstiner sur un détail. Il eut le mérite de s'exécuter de bonne grâce, et leva tous les obstacles au couronnement en restituant la couronne. Le 26 mai, l'*Ondine* quittait Saïgon et emportait au Cambodge, avec une nouvelle mission française, le mandarin siamois Phya-montrey-suriwan. Celui-ci, par l'étendue de son esprit, par la courtoisie de ses manières, fit heureusement oublier son insolent prédécesseur, sur lequel il ne se fit pas faute de rejeter ce qu'il y avait d'odieux dans la politique siamoise. Ainsi les efforts désespérés d'un adversaire qui avait failli nous arracher la victoire étaient publiquement désavoués. Phnéa-rat, revenu à Houdon avec Phya-montrey et confondu dans la foule, dévorait son humiliation en mâchant silencieusement son bétel. Rien ne manquait à notre triomphe. L'envoyé siamois désirait placer lui-même la couronne sur la tête de Norodom; le chef d'état-major de l'amiral-gouverneur s'y opposa: Phya-montrey offrit alors de la prendre chacun d'un côté; M. Desmoulin déclina encore cette proposition, et fit adopter la marche suivante : il recevrait la couronne des mains du Siamois, et la présenterait au roi, qui s'en ornerait le chef lui-même, tout comme Napoléon à Notre-Dame. Quand il sentit enfin bien fixée sur sa tête cette

couronne qui s'était évanouie si souvent au moment où il croyait la saisir, Norodom , oppressé par le bonheur, exprima le désir de saluer son puissant protecteur l'empereur Napoléon III. Il fit quelques pas vers l'Occident, et, portant la main à sa couronne pour imiter M. Desmoulin, qui ôtait son chapeau , il répéta les inclinations profondes qu'il voyait faire devant lui. Alors Phnéa-rat indigné, fendit la foule, réclama des saluts à l'adresse du roi de Siam, et, se précipitant la face contre terre, frappa trois fois le sol du front. Norodom l'imita par courtoisie, et chacun sourit du sentiment qui inspirait cette démarche au malheureux général, dont elle fut la dernière exigence. Le roi de Siam cependant ne s'est décidé que beaucoup plus tard à reconnaître officiellement notre protectorat et à déchirer la convention secrète négociée par Phnéa-rat ; encore a-t-il réclamé certaines concessions , qui ont été acceptées par la France , notamment l'abandon définitif des deux belles provinces de Battambang et d'Angcor. Si l'arrangement conclu en 1868 n'est pas, ainsi qu'il est permis de l'espérer, destiné à régler pour un long avenir nos rapports avec la cour de Siam, il aura eu du moins l'avantage de montrer que notre puissance n'ôte rien à notre modération. En apprenant notre succès, cette partie de la colonie européenne qui nous avait été si hostile à Bangkok feignit de se montrer satisfaite.

Je savais au prix de quels efforts le pavillon français avait été arboré à Houdon, et je ne pus me défendre d'admirer l'indifférence dédaigneuse avec laquelle le roi du Cambodge parlait de ses anciens amis les Siamois. Durant la collation qu'il voulut bien nous faire servir, il

se montra plein d'entrain, de verve et de gaieté. Il paraissait plus fier de ses assiettes en faïence anglaise à grands ramages que de ses vases et plateaux en or massif. Son palais n'est d'ailleurs qu'un immense hangar couvert en chaume où peuvent loger un grand nombre de femmes et de serviteurs. Norodom est petit, on peut remarquer chez lui une tendance précoce à l'embonpoint. Il n'est assurément pas beau, même pour un Cambodgien ; mais sa physionomie est expressive, intelligente et mobile. Il s'est fait très-vite à beaucoup de nos usages, et l'on dirait qu'il a deviné notre esprit. Sa conversation, très-pittoresque, est mêlée de saillies presque voltairiennes; il méprise ses sujets dès qu'il n'en a plus peur, et se moque de Bouddha quand il se porte bien. Il foule aux pieds l'étiquette antique, seul débris subsistant de l'ancienne civilisation des Kmer, et il paraît disposé à nous donner toujours raison, sauf en un point. Les divers emplois de la vapeur, les nombreuses applications de l'électricité, l'asservissement de la lumière à la volonté du photographe, il admet tout cela, et fait pour le comprendre des efforts visibles; mais il refuse absolument de croire qu'il y ait eu ou qu'il puisse jamais exister au monde une grande nation sans un roi absolu. Le despotisme se retrouve chez lui dans toute sa candeur naïve, et il ne craint pas de répondre, quand on lui conseille d'ouvrir ou d'entretenir une route nécessaire au commerce : C'est inutile, puisque je n'y passe jamais!

Les Cambodgiens sont généralement de mœurs fort dissolues. Le voyageur chinois du XIIIe siècle que j'ai déjà eu l'occasion de citer rapporte que si un mari

s'éloigne pour une affaire et qu'il reste absent plus de dix nuits, sa femme dit : Je ne suis pas un démon, comment pourrais-je dormir seule ? Le naïf narrateur ajoute : « J'ai cependant ouï dire qu'il y avait aussi des femmes fidèles. » Je l'ai ouï dire également ; mais je doute qu'il y ait au Cambodge une vertu assez solide pour résister aux séductions du roi, qui le sait et qui en abuse. — C'est là une des causes de son impopularité trop réelle. Si nous ne l'avions soutenu en 1866, il aurait certainement perdu son trône. Les Cambodgiens ont bien quelques raisons de demander un changement de régime ; ils ne gagneraient rien à un changement de personne. On ne peut espérer que la raison politique fasse entendre sa voix dans le conseil de ces princes asiatiques tant que celle des passions parlera si haut dans leur cœur. C'est en vain que les sujets aspireront au repos tant que le maître n'aura pas connu la satiété des plaisirs. Les frères du roi, lorsqu'ils sont prétendants, affichent des programmes qu'ils oublieraient vite une fois souverains. Nous avons donc sagement agi en leur fermant l'accès du trône et en proclamant notre intention de rendre la stabilité au pouvoir. Cette révolte de 1866 nous aura d'ailleurs créé des droits nouveaux sur le Cambodge en même temps qu'elle aura imposé à Norodom le devoir d'écouter nos conseils. Ceux-ci ne sauraient lui manquer, et ce magnifique pays, dont la richesse prendrait un rapide essor sous une administration plus humaine, est un admirable complément de nos possessions annamites. C'est après avoir acquis cette conviction que je suis rentré à Saïgon, afin de m'y préparer à l'aventureuse expédition qui devait me faire ren-

contrer dans le Laos, à côté d'anciens vestiges de la domination cambodgienne, la vigoureuse empreinte de la puissance de Siam, en voie de s'appesantir, à l'insu de l'Europe, sur presque toute l'Indo-Chine.



PREMIÈRE PARTIE

INDO-CHINE

CHAPITRE PREMIER

RUINES D'ANGCOR. — STUNG-TRENG. — RAPIDES DE KHON-KHONG. — ARRIVÉE A BASSAC

Les plus grandes colonies européennes ont eu des commencements modestes ; un comptoir fortifié fut le berceau de l'immense empire qui embrasse aujourd'hui la péninsule hindoustanique tout entière et menace de déborder sur la Chine. Quelques points obtenus sur le littoral à la suite d'une guerre ou par l'effet de négociations heureuses, quelques hommes obéissant à des mobiles divers, mais tous séduits par l'irrésistible attrait de l'inconnu, tels ont été le plus souvent les causes et les instruments d'envahissements progressifs qui ont presque toujours abouti à une conquête définitive. Comme les armées en campagne, les colonies ont leurs éclaireurs. Elles ne peuvent souffrir à leurs frontières

ni les peuples barbares ni les populations indolentes ; les indigènes qui laissent en friche un sol naturellement fécond ne sont pas moins leurs ennemis que les tribus guerrières. Par une sorte de loi de la nature que l'on ne constate pas d'ailleurs sans quelque tristesse, il n'existe guère de milieu, pour les peuples placés en dehors de la civilisation européenne, entre une transformation douloureuse ou une extermination impitoyable. Les souverains orientaux qui n'ont pas encore appris cela par expérience le devinent d'instinct, et les plus sages, ouvrant chez eux carrière aux ambitions rivales, cherchent leur salut dans cette rivalité même. C'est pour cela que la clause de notre traité qui excluait du Cambodge les autres puissances européennes irritait si profondément le roi de Siam. On conçoit donc aisément le sentiment de répugnance avec lequel les princes asiatiques accueillent les projets d'expédition dans l'intérieur de leurs domaines.

L'exploration du bassin du Mékong, préparée en 1866 par ordre du ministre de la marine et par les soins du gouverneur de la Cochinchine française, ne pouvait manquer de provoquer des suspicions de cette nature, si peu fondées que ces suspicions pussent être en elles mêmes. Des passeports furent demandés à quatre cabinets. Celui de Pékin temporisa, essaya de nous détourner d'un voyage qui devait nous conduire dans une partie du Céleste-Empire où nous rencontrerions trop de périls ; celui de Hué déclara qu'il tenait à nous cacher ses tributaires de la vallée supérieure du Mékong, uniquement par amour-propre national, ces peuplades demi-barbares ne devant lui faire aucun honneur. On a

dit depuis que ce gouvernement si plein de coquetterie avait envoyé des présents aux chefs de tribus en les invitant à nous assassiner ; mais ce méchant bruit n'est peut-être qu'une de ces mystifications dont la presse civilisée n'a pas le monopole. L'empire birman accomplissait la révolution pendant laquelle le siége du gouvernement avait été transporté d'Ava à Mandalay, et les ouvertures de l'amiral de La Grandière demeurèrent sans résultat. Quant au cabinet de Bangkok, sa position vis-à-vis de nous était plus délicate. Nous avions toujours évité de reconnaître les droits du roi de Siam sur le Laos. Ce prince avait d'ailleurs dans une circonstance récente trouvé commode d'affirmer qu'il exerçait sur ce pays une souveraineté purement nominale ; il ne pouvait donc songer à nous en fermer l'accès par une défense formelle. D'un autre côté, un mauvais traitement de la part de fonctionnaires relevant de lui pouvait être un grief fourni à la France ; il redoutait que la conquête pacifique du Cambodge ne fût une étape de notre marche en Indo-Chine, et ne pouvait se défendre de considérer le voyage projeté comme le préliminaire d'une prise de possession. Les pays où nous allions d'abord pénétrer avaient été détachés de la monarchie du Cambodge ou soumis par les armées siamoises, qui y avaient exercé d'horribles ravages ; le roi de Siam n'avait sur eux d'autre droit que le droit de conquête ; nous allions, en apprenant tout cela, être mis en mesure de discuter la valeur de ses titres. Il se résigna cependant, et nous donna des passeports. Il fut convenu à Saïgon que l'expédition ferait une longue halte dans le Bas-Laos, et recevrait, quelques

mois après son départ, les lettres attendues de Pékin.

Les résultats principaux qu'on attendait de l'exploration du Mékong se résumaient en quelques mots : il s'agissait d'abord de rectifier les cartes anciennes et d'apprécier la navigabilité du fleuve, par lequel on entretenait l'espoir de relier la Cochinchine française aux provinces occidentales de la Chine. Les rapides dont on connaissait l'existence étaient-ils un obstacle absolu ? Devait-on regarder les îles de Khon comme une infranchissable barrière ? Qu'y avait-il de vrai dans l'opinion de certains géographes qui, avec Vincendon Dumoulin, croyaient à une communication entre le Méïnam et le Mékong ? Recueillir des renseignements sur les sources de ce dernier, s'il était impossible de remonter jusqu'à elles, résoudre les divers problèmes géographiques qui devaient naturellement se présenter, telle était la première partie du programme que la commission avait à remplir. On nous demandait en outre de rapporter des données générales qui pussent jeter quelque lumière sur l'histoire, la philologie, l'ethnographie, la religion des peuples riverains du grand fleuve appelé à rester autant que possible le fil conducteur de notre expédition. Nous avions pour instruction de chercher un passage de l'Indo-Chine en Chine, entreprise dans laquelle les Anglais ont toujours échoué jusqu'à présent. Il était essentiel d'ailleurs, depuis l'établissement de la France en Cochinchine, de bien connaître nos voisins du Laos, les ressources de leur pays et la nature de leurs rapports avec les puissances de l'Indo-Chine, dont on les savait vaguement tributaires. Aucune limite de temps ne nous était fixée, on ne nous désignait aucune voie de retour.

Le Laos, vaste région qui par le nord touche à la Chine et par le sud au Cambodge, passait à Saïgon pour un des pays les plus malsains du monde. Les missionnaires qui de nos jours avaient essayé d'y porter l'Évangile étaient morts après peu de temps ou revenus gravement malades. A la suite de ces désastreuses tentatives, on avait renoncé à combattre le bouddhisme dans un des centres de sa puissance. Le seul voyageur laïque qui eût tenté récemment d'explorer ces contrées, notre compatriote Mouhot, était parti de Bangkok après avoir fait de nombreuses excursions au Cambodge, et n'avait rejoint le Mékong qu'au delà du 18e degré de latitude, un peu au-dessous de Luan-Praban, où il n'avait pas tardé à succomber. Or, Crachè, le point extrême déterminé sur le Mékong par les hydrographes de la marine, est situé entre le 12e et le 13e degré. A peine à deux degrés de Saïgon, les incertitudes commençaient donc pour la science géographique, que les tracés très-inexacts du grand fleuve ne pouvaient qu'égarer. Le public sera mis en mesure d'en juger quand M. le lieutenant de vaisseau Garnier, chargé spécialement de la partie météorologique, hydrographique et géographique de l'exploration, aura terminé ses travaux.

Nous quittâmes Saïgon le 5 juin 1866 à midi. Ceux qui connaissaient l'indomptable énergie de notre chef nous serraient la main comme à des condamnés ; mais la plupart nous prédisaient un prompt retour après une tentative avortée. Pour moi, lorsque j'essaye de me rappeler aujourd'hui les impressions que j'éprouvai en voyant du pont de la canonnière s'éloigner les édifices principaux de Saïgon, la capitale naissante de la France

asiatique, je les trouve moins vives que celles ressenties quelque temps auparavant lors de mon premier départ pour le Cambodge. J'avais passé près de six mois sous le climat énervant de la Cochinchine, et l'action s'en faisait sentir par une sorte d'indifférence générale.

Il était impossible de quitter le Cambodge sans visiter les ruines qui font à la fois sa honte et son orgueil. Elles marquent le point où battait le cœur maintenant refroidi de ce grand empire khmer, dont nous retrouverons bientôt sur notre route des membres épars, et la contemplation de ces magnifiques débris était bien faite pour augmenter notre ardeur à rechercher les autres vestiges d'une civilisation disparue. Au sortir de Compon-Luon, notre petite canonnière prit donc la direction du Grand-Lac. Le Ton-le-sap, véritable mer intérieure, n'a pas moins de 20 lieues de longueur au moment des basses eaux; mais, quand l'inondation commence, il s'épanche sur la campagne, et l'étendue en est triplée. Durant les mois d'août et de septembre, les routes sont supprimées dans la partie basse du pays; les barques circulent à travers les champs, les arbres montrent leur tête au-dessus de l'eau, les animaux féroces se retirent en masse sur les hauteurs, rien ne donne une plus juste idée du déluge. Les hommes de la plaine se réfugient eux-mêmes sur les montagnes ou y envoient leurs animaux domestiques. La crue des eaux n'atteint pas tous les ans un niveau uniforme; il arrive parfois que le riz souffre de la sécheresse, parfois aussi qu'il meurt submergé dans les plaines. Il y en a cependant une espèce particulière dont la tige, se déve-

loppant à mesure que les eaux montent, maintient toujours l'épi à la surface.

Nous étions au mois de juin, les pluies commençaient à peine à tomber régulièrement chaque jour, et les eaux jaunes du lac étaient encore peu profondes. Les passes de cet immense réservoir, qui, d'après des traditions fort obscures, n'aurait pas toujours existé, sont étroites et s'obstruent sensiblement chaque année. A l'entrée, sur la gauche, une chaîne de montagnes court dans la direction de Pursat. Les nuages couronnent les hauteurs, et le soleil, qui lutte contre eux sans pouvoir les traverser, leur donne une teinte blanchâtre et transparente. Nous rencontrons çà et là quelques barques de pêcheurs attardés. De rares villages sont dispersés sur les rives, d'autres s'avancent au-dessus de l'eau, et les frêles poteaux qui supportent les cases se penchent sous l'effort des vagues sans que les habitants en paraissent effrayés. Ce sont des Annamites, et, comme le buffle, leur fidèle serviteur, si la terre venait à manquer, ils s'arrangeraient de la vase et de l'eau. Bientôt le vent se lève, il souffle avec violence, creusant des sillons profonds. La terre n'est plus sur notre droite qu'une ligne bleuâtre s'élevant à peine au-dessus des flots; à gauche, nous avons un horizon sans limite.

Une ligne imaginaire correspondant à deux poteaux placés sur les rives divise le Grand-Lac aux deux tiers de sa longueur, et marque le commencement des domaines siamois. En s'emparant des deux provinces de Battambang et d'Angcor, le roi de Siam s'est approprié une partie du lac, dont il ne peut guère profiter d'ailleurs, toutes les issues étant demeurées aux mains des

Cambodgiens. Les Annamites sont presque seuls à exploiter l'industrie de la pêche. Plusieurs milliers de barques se livrent à cette opération dans le lac lui-même et dans le bras qui met celui-ci en communication avec le Mékong. Les bateaux se chargent de poissons à pleins bords. Une partie du produit de cette pêche miraculeuse entre dans l'alimentation publique, dont elle constitue un élément considérable; l'autre est employée à faire de l'huile.

— Cette pêche annuelle est tenue pour une si bonne affaire qu'on voit des Annamites emprunter à 100 pour 100 l'argent nécessaire à l'achat du sel. Le taux autorisé par la loi cambodgienne n'est que de 40 pour 100 par an. Les Annamites exercent encore au Cambodge un autre genre d'industrie qui mérite d'être signalé. Quand les eaux sont hautes, ils remontent les *arroyos* qui se jettent dans le Mékong, et ravagent les bambous des rives. Ils en font d'immenses radeaux qu'ils livrent au courant. A l'arrivée des radeaux à Pnom-Penh les prix baissent au point qu'on a 30 ou 40 gros bambous pour une ligature [1]. Ils usent alors, pour relever la valeur de leur marchandise, d'un moyen fort simple : ils incendient un quartier de la capitale.

Le soir, au moment où notre canonnière jette l'ancre, quelques pêcheries se révèlent à la lueur vacillante de la torche qui les éclaire et dessine dans l'eau comme des serpents de feu. Nul bruit humain, rien que le clapotement des vagues et la voix faiblissante du vent. La saison de pêche est finie, et les poissons jouissent de plus de tranquillité à mesure que s'étend leur domaine.

1. Un franc.

Le lendemain, nous voyons devant nous le mont Khrôme, qui était couronné jadis d'une pagode dont nous voulons visiter les ruines avant de nous rendre à Angcor. Elles sont dissimulées par un épais rideau de grands arbres, et se composent de sept tours encore debout. A l'entrée de la dernière enceinte, il y en a deux en briques et deux en grès. Isolées, on les remarquerait sans doute; mais les trois qui s'élèvent en face d'elles absorbent toute l'attention. La plus grande, celle du milieu, est la plus dégradée; les ravages du temps ajoutent peut-être à l'effet qu'elle produit. Du côté battu par les vents et les pluies torrentielles qui durent cinq mois de l'année, elle présente l'aspect d'un rocher aux excavations bizarres sur lequel ressortent quelques fragments de la plus fine sculpture. Une foule de chauves-souris, incommodées par notre présence, sortent en tourbillonnant d'une large porte en ruine. Les deux autres tours mieux conservées sont couvertes d'arabesques et d'ornements, qui augmentent notre désir d'arriver à Angcor. Nous sommes déjà dans la province de ce nom, province perdue par le grand-père du roi Norodom à la suite d'une sorte d'escroquerie politique. L'autorité morale du petit-fils n'a pas entièrement disparu de cette terre où régna l'aïeul, et le gouverneur d'Angcor nous fit un cordial accueil; il mit à notre disposition des chevaux, des éléphants, des chars à buffles, et notre caravane, ainsi composée, arriva jusqu'à sa résidence. Une énorme enceinte, construite en pierres ferrugineuses régulièrement taillées et probablement arrachées à des ruines, rappelle les châteaux-forts du moyen âge. Une grosse pièce de

canon en fer dans laquelle nichent les oiseaux est braquée devant la porte principale, et des têtes humaines fraîchement coupées et placées sur de longues piques fichées en terre indiquent que le seigneur du lieu a droit de haute justice. Quelques chaumières cambodgiennes sont tout ce que l'on aperçoit dans l'enceinte de cette vaste citadelle. Un certain air de propreté qu'on ne voit pas d'ordinaire, même chez les grands, distingue la demeure du gouverneur. Celui-ci nous entoura de soins, fit inscrire nos noms et qualités sur une ardoise, forme de politesse et peut-être aussi mesure de police, car ce brave Cambodgien était l'agent de la cour de Bangkok. Quelques mauvaises gravures européennes décoraient les colonnes et les murailles; un portrait du pape était placé à l'entrée du gynécée.

En quittant cette maison hospitalière, nous pénétrâmes dans la forêt, et les brusques accidents de terrain qui faisaient faire à mon char mille soubresauts fantasques ne m'empêchaient pas d'admirer la puissance de cette végétation tropicale. Des arbres gigantesques se disputaient l'espace, et les branches, s'entrelaçant à cent pieds de hauteur, interceptaient la lumière du soleil. L'air circulait avec peine dans ces forêts; des bouffées de chaleur s'échappaient du sol comme d'une fournaise. Le pas des animaux soulevait le sable gris du chemin; il fallait lutter contre le malaise physique et faire un constant effort pour admirer ces immenses colonnes végétales placées là par la nature comme un magnifique prélude aux ruines d'Angcor, signalées déjà par les Portugais à la fin du XVI[e] siècle, et ensevelies jusqu'en ces dernières années dans un oubli immérité. Quelques

heures de cette fatigante marche sous bois y conduisent.

Des lions roides et fiers comme des lions héraldiques frappent d'abord les yeux. Ils se dressent à l'entrée d'une vaste chaussée pavée de larges dalles, et qui conduit à travers d'immenses fossés transformés en marécages à une galerie dont trois tours demi-écroulées interrompent la longue ligne architecturale. Je me rappellerai toujours l'impression profonde que me causa ce spectacle. De pompeuses descriptions m'avaient été faites ; je venais de relire les pages consacrées à Angcor par M. Mouhot; malgré tout, je ne pouvais dominer un sentiment de défiance. J'éprouvai comme une secousse d'étonnement. A peine avais-je franchi la porte du pavillon central, qu'une seconde avenue dallée, longue d'environ 200 mètres, se développa devant moi jusqu'à un immense édifice, dont les formes sont aussi éloignées de tous nos styles d'architecture occidentale que des chinoiseries dont j'avais déjà pu apprécier quelques échantillons. Fatigué du voyage, épuisé par la chaleur, je crus voir danser devant moi un nombre incroyable de tours aux profils étranges, que rien ne soutenait dans l'espace, et que dominait une autre tour plus élevée. Cette espèce d'hallucination disparut vite et fit place à une admiration raisonnée. Le plan général est simple. L'édifice se compose de deux galeries rectangulaires concentriques et étagées; la première, dont le plus petit côté n'a pas moins de 180 mètres, tandis qu'elle en mesure environ 250 sur les faces latérales, est décorée de pavillons aux angles. La seconde est ornée de quatre tours affectant l'aspect d'une tiare immense. Au milieu de la seconde galerie se dresse un massif élevé, terminé aussi par quatre tours.

Le centre de ce massif, qui est également le centre de l'édifice, porte une tour de même style que les autres, mais plus haute [1], et qui semble régner sur le monument tout entier. Dans la plupart des temples chrétiens, le sanctuaire, placé à l'extrémité la plus reculée et la plus sombre de l'édifice, est comme entouré de ténèbres; la lumière n'y arrive que modifiée par les couleurs des vitraux qu'elle traverse. A Angcor, le « saint des saints » est dans la tour la plus élevée, dans la partie la plus voisine du ciel et du jour. Ce saint des saints se réduit aujourd'hui à quatre très-médiocres statues de Bouddha, au pied desquelles les bonzes arrivent par les avenues qui, coupant à angle droit les deux enceintes, aboutissent aux quatre escaliers monumentaux du massif central. A l'exception des surfaces horizontales, pas une pierre de ce monument colossal n'est demeurée sans ornement. Ces sculptures sont des merveilles dues au ciseau d'incomparables artistes dont les inspirations sont gravées pour jamais sur la pierre, mais dont les noms sont effacés de la mémoire des hommes.

« L'homme le plus fait pour les arts, lisant à Paris la description la plus sincère du Colisée, ne pourrait s'empêcher de trouver l'auteur ridicule à cause de son exagération, et pourtant celui-ci n'aurait été occupé qu'à se rapetisser et à avoir peur de son lecteur. » Cette réflexion de Stendhal me revient en mémoire, et m'avertit de m'en tenir à cette esquisse rapide du beau temple d'Angcor. D'après une tradition presque légendaire, il aurait été fondé à la suite d'un vœu fait par un roi lé-

1. Elle a 56 mètres au-dessus du niveau de la chaussée.

preux qui résidait dans la ville voisine, où sa statue se voit encore. Il remonterait à une date moins éloignée que les principaux monuments de la capitale, et il est dans un état de conservation relative qui rend cette opinion très-vraisemblable; mais rien jusqu'à présent n'a permis de déterminer avec quelque certitude l'époque où il a été construit. Parmi les rois qui ont régné sur le Cambodge, beaucoup de ceux qui se tenaient pour des souverains illustres, — et cela, comme bien on pense, arrivait souvent, — changeaient l'ère cambodgienne et s'efforçaient même d'apporter des modifications dans l'alphabet. Il résulte de là une confusion au milieu de laquelle il est presque impossible de se reconnaître. On ne saurait douter néanmoins que le développement de l'art architectural dont ce temple semble la plus haute expression n'ait coïncidé avec l'épanouissement complet du bouddhisme chez ce peuple khmer, chassé peut-être de l'Inde au moment de la grande persécution religieuse. En célébrant leur foi nouvelle par des œuvres impérissables, ces émigrés leur ont imprimé le cachet des monuments de la patrie, dont au fond du cœur ils avaient emporté l'image.

Quant à la ville elle-même, Angcorthôm, Angcor la grande, les murailles seules en sont intactes. Elles sont larges de près de 3 mètres; les fortes assises, en pierres de taille posées l'une sur l'autre sans chaux ni ciment, défient les siècles, et résistent aux assauts plus redoutables encore d'une végétation vigoureuse. Des chaussées jetées sur de larges fossés conduisent aux portes de la ville, gardées par cinquante géants de pierre, sentinelles énormes et grimaçantes reliées l'une à l'autre par les replis d'un serpent monstrueux qui s'épuise en

efforts impuissants pour échapper à leur étreinte. La porte par laquelle nous pénétrâmes à l'intérieur de l'antique cité forme une voûte de 6 mètres de profondeur, et c'est avec raison que M. Mouhot l'appelle un arc de triomphe. Des têtes d'éléphant en décorent le sommet, et les trompes, déployées verticalement comme des fines colonnes, s'appuient sur une gerbe de larges feuilles.

La tristesse l'emporte encore sur l'étonnement quand, après avoir franchi cette magnifique barrière, on tombe dans l'épaisse forêt qui remplit la vaste enceinte enserrée par d'aussi fières murailles. Il faut passer à travers d'inextricables fourrés pour arriver jusqu'aux ruines des rares édifices dont on retrouve encore des vestiges, recourir à la boussole pour ne pas s'égarer dans ces solitudes, peuplées seulement d'animaux sauvages, qui s'appellent et se répondent avec des cris rauques que l'écho prolonge et qui semblent des gémissements. Nous avions dans M. de Lagrée un guide excellent. Il avait depuis longtemps découvert avec l'instinct infaillible de l'archéologue et étudié avec la passion du savant tout ce qui restait debout dans les murs de la ville, un temple, des bâtiments longs qui ont pu être des habitations princières et le palais des rois. Ce dernier s'écroule sous l'effort des racines et des lianes qui s'introduisent entre les pierres comme des coins de fer. Il paraît avoir été conçu par une imagination d'une richesse inouïe. Il était jadis surmonté d'un nombre prodigieux de tours, quarante ou cinquante peut-être, dont quelques-unes, représentant des têtes de Bouddha, rappellent les sphinx d'Égypte. Soit qu'il m'ait été impossible de bien juger ce monument, dégradé, envahi par la végétation, obstrué

de décombres, soit que cette architecture, qui fait de grosses tours avec de monstrueuses figures humaines, s'éloigne trop de nos habitudes pour ne pas dérouter nos appréciations, je ne puis consentir à placer sur le même rang cette construction bizarre et le temple dont j'ai parlé tout à l'heure, modèle de grandeur, d'harmonie et de simplicité. D'après Christoval de Jaque, l'un des Portugais qui se réfugièrent au Cambodge pendant le XVIe siècle, après avoir été chassés du Japon, Angcor n'était plus résidence royale en 1570. Il semble dire même qu'elle était à cette époque abandonnée déjà de ses habitants.

La civilisation, dans le sens complexe que nous donnons à ce mot, était-elle en rapport chez les anciens Cambodgiens avec ce que sembleraient indiquer de pareils prodiges d'architecture? Le siècle de Phidias était le siècle de Sophocle, de Socrate et de Platon; à Dante succédèrent Michel-Ange et Raphaël. Il y a de lumineuses époques pendant lesquelles l'esprit humain, se développant sous toutes ses formes, aborde tous les genres et dans tous crée des chefs-d'œuvre qui procèdent d'une même inspiration. Les peuples de l'Inde ont-ils jamais connu ces périodes d'épanouissement complet? Cela paraît peu probable, et, pour acquérir la conviction que cela n'est jamais arrivé aux Khmers, il suffit de lire le voyageur chinois du XIIIe siècle dont M. Abel Rémusat a traduit la relation. Il décrit les monuments de la capitale, qui étaient pour la plupart complétement dorés, et il ajoute qu'à l'exception des temples et du palais toutes les habitations étaient couvertes en chaume. Les dimensions en étaient réglées d'après le rang des possesseurs; mais les plus riches ne se hasar-

daient pas à construire une maison semblable à celle des grands officiers de l'État. Le despotisme entretenait la corruption des mœurs, et certains usages signalés par notre auteur dénotent une véritable barbarie. D'ailleurs, quand on parcourt ces ruines, on ne peut se défendre d'une observation générale dont quelques exceptions ne détruisent pas la portée. La forme humaine n'était pas comprise, et si le Cambodge a eu d'incomparables architectes et des ciseleurs merveilleux, il n'a pas produit de sculpteurs.

En face de ces grands débris du passé, on est frappé d'admiration; mais l'émotion fait défaut, et la jouissance n'est pas complète. Les restes d'un monastère écroulé au sein d'une forêt d'Allemagne, les murs lézardés du château désert qui abritait le baron féodal, remuent plus profondément. Des hommes de notre race ont pensé derrière ces murailles, ont combattu derrière ces créneaux ; nous pouvons reconstituer leur vie, suivre les larges traces de leurs pas. Ici, en ce point de l'extrême Orient, tout est mort, jusqu'au souvenir de cette brillante théocratie, mère d'une civilisation matérielle certainement poussée fort loin, mais qui n'a pas connu d'âge viril. Les efforts de la science, qui nous ramène peu à peu vers notre origine et nous montre des frères dans les premières castes de l'Inde, intéressent l'esprit plus qu'ils ne touchent le cœur ; la séparation remonte trop loin, et ces sépulcres nous semblent trop beaux pour la race qui y est ensevelie.

Après huit jours de courses pénibles et d'études incessantes, M. de Lagrée donna le signal du départ. Notre camp, établi dans une chaumière au pied du grand

temple, fut levé avant le jour, et notre caravane formée, comme à l'arrivée, de chevaux, de chars à buffles et d'éléphants. Un de ceux-ci, monstrueux et muni d'énormes défenses, se tient immobile entre deux colonnes du péristyle, et semble, à la lueur incertaine du jour naissant, faire partie du soubassement de l'édifice. Nous rejoignîmes la canonnière, qui nous ramena promptement à Pnom-Penh, la capitale du Cambodge. Notre premier soin alors fut de parcourir les boutiques des marchands chinois afin de compléter notre chargement d'objets d'échange. Nous avions emporté de Saïgon des pièces de velours et de soie, quelques armes sans valeur, une véritable pacotille à laquelle nous ajoutâmes alors des cotonnades de toutes couleurs, de la verroterie, du fil de laiton. Outre les sacs de *ticaux* siamois, venus de Bangkok, notre trésor se composait d'or en feuilles et en barres et de quelques piastres mexicaines, le tout représentant à peine une valeur de 30,000 francs. La commission était formée de six membres [1], l'escorte de deux matelots et de deux soldats français, de deux Tagals des Philippines, choisis parmi les meilleurs de ceux qui sont restés à Saïgon après le départ des troupes espagnoles, et de six Annamites. Nous emmenions en outre un interprète européen qui parlait facilement le siamois, un interprète cambodgien et un interprète laotien. Celui-ci, ayant séjourné longtemps au Cambodge, connaissait la langue de ce pays. M. de Lagrée d'ailleurs était seul en mesure de s'entendre avec ces deux derniers.

1. MM. de Lagrée, chef de l'expédition, Garnier, Delaporte, officiers de marine, Joubert et Thorel, médecins de la marine, L. de Carné, attaché au département des affaires étrangères.

Les Cambodgiens vinrent prendre congé de nous, et cherchèrent à nous dissuader de partir. Ces braves gens ne réussissaient point à comprendre quel intérêt pouvait pousser des étrangers demeurant au delà des mers à entreprendre un voyage qu'aucun d'eux n'oserait tenter. Ils sont retenus par des récits fabuleux nés de craintes imaginaires. Le roi lui-même, dont les prédécesseurs étendirent leur domination sur une partie du Laos, ne sait rien de ce pays, si ce n'est que l'air et l'eau en sont mortels. Notre interprète cambodgien, jeune homme plein d'intelligence et de santé qui a vécu longtemps au milieu des Européens, recula lui-même effrayé au dernier moment. Il feignit une maladie, et l'on fut obligé de l'entraîner de force. Quant au Laotien qui nous accompagnait, il semblait joyeux de revoir son pays. Fils d'un marchand ambulant, il avait longtemps suivi son père à travers les montagnes et les forêts, couchant sous les arbres ou dans les pagodes, vivant du riz que les lois de l'hospitalité accordent gratuitement à tout voyageur. Un jour, au milieu d'une de ses courses, son père mourut. Il lui ferma les yeux et confia sa cendre aux bonzes d'un village, puis, continuant son voyage à l'aventure, marchant ou s'arrêtant suivant ses caprices, il finit par arriver à Bangkok, d'où il passa au Cambodge. Il avait appris la vertu des plantes pendant son séjour dans les forêts, il arrivait d'un de ces pays lointains, et par là même merveilleux, qui bordent le grand fleuve dans le voisinage du grand empire ; il n'en fallait pas davantage pour lui attirer les respects. Il mit le comble à sa fortune en se faisant bonze, acquit en cette qualité la confiance de la mère du

roi, et vécut comblé de friandises et d'honneurs. Sacrifiant tout cela au désir de prendre femme, il avait jeté le froc jaune aux orties, et le bonze dodu et vénéré, l'oracle savant et rare qui tranchait les cas réservés, devint un homme mal nourri et fut un mari trompé. Il continuait par habitude de chanter tout le jour les louanges de Bouddha, et, craignant qu'on ne lui volât son dieu familier, petite statuette en argent doré, il me le confia, et je le serrai dans le sac qui contenait mes piastres.

Cependant le roi Norodom ne voulut pas nous laisser partir sans donner une fête en notre honneur. Dans le hangar qui sert de salle du trône à sa Majesté, des chaises rangées sur la même ligne furent préparées pour nous recevoir. Celle du roi était naturellement la plus haute. Aux premiers accords de l'orchestre, les actrices se présentèrent dans leur accoutrement ordinaire, et commencèrent un interminable ballet-pantomime accompagné de récitatifs complétement inintelligibles pour nous et psalmodiés par le chœur sur un ton nasillard. Le roi paraissait suivre avec intérêt les évolutions de ses femmes, qui s'arrêtaient souvent devant lui, et lui adressaient un salut spécial rempli de grâce sensuelle. Les danseuses accroupies élevèrent peu à peu les mains au-dessus de leur tête ; leur corps d'abord replié sur lui-même et dont un costume brillant dessinait les formes, se développa en trois secousses mesurées par l'orchestre, puis elles demeurèrent un instant agenouillées, la poitrine tendue en avant. Les costumes imitaient ceux des rois et seigneurs conservés par les sculptures des bas-reliefs ; on y remarquait beaucoup d'or et de

clinquant, de verre et de pierres précieuses, singulier mélange de luxe et de misère qui rappelait les théâtres de la foire. Le roi paraissait ravi, et ne put résister à l'envie de demander à son voisin laquelle parmi les actrices lui semblait la plus jolie. L'interprète, interrogé silencieusement, désigna de l'œil celle qui jouissait en ce moment des faveurs royales, et Norodom parut très-satisfait de la réponse. Après les toasts et les poignées de main, usages nouveaux et familiers qui scandalisent un peu les partisans de la vieille étiquette, nous quittâmes le palais ; la canonnière qui nous emporta salua de vingt et un coups de canon le pavillon cambodgien. Les misérables pièces qui composaient toute l'artillerie du roi s'efforcèrent de répondre à cette salve d'adieu, et nous entrâmes dans le grand bras du Mékong. L'instant est solennel, chacun se renferme en soi-même. Les fronts deviennent graves, les bouches muettes ; mais une joie intime illumine les regards : notre voyage était commencé.

Les provinces riveraines du grand fleuve me parurent une des parties les mieux cultivées du Cambodge. Elles produisent une grande quantité de maïs et surtout de coton. L'île de Ko-Sutin rapporte à elle seule à la mère du roi un revenu annuel de 15,000 francs, qui représente à peu près le dixième de la valeur de la production totale. Les villages, ombragés par les cocotiers, qui balancent leurs lourds panaches au-dessus des cases en bambous, ont un air d'élégance qui augmente à mesure que nous nous éloignons de Pnom-Penh. Contrairement en effet à ce qui se passe en Europe, la proximité de la capitale n'est point dans ces pays une garantie de

sécurité pour les populations corvéables. A moins de deux journées au-dessus de Pnom-Penh, la navigation du Mékong devient difficile ; la canonnière nous conduit jusqu'à Crachè, et se prépare à regagner Saïgon. Désormais la France était devant nous et non derrière ; nous étions résolus à n'y revenir qu'en traversant la Chine. C'est vers la Chine que se dirigèrent toutes nos aspirations. M. de Lagrée redoutait l'enthousiasme, parce qu'il le savait voisin du découragement, et qu'il prévoyait que notre œuvre serait surtout une œuvre de patience. Le gouverneur de Crachè, auprès de qui nous avions été devancés par une lettre du roi Norodom, employa plusieurs jours à réunir les barques nécessaires à l'expédition ; encore ne réussit-il qu'à demi. Nous étions en pays ami, les autorités montraient une bienveillance réelle, et il fallait déjà, pour ne pas subir de retard, abandonner une partie de nos provisions ! Cela faisait pressentir le dénûment complet qui nous attendait plus loin.

Ces barques sont d'étroites pirogues faites en général d'un seul arbre creusé au feu et munies d'une installation spéciale qui leur permet de remonter le courant torrentiel du fleuve. Elles sont recouvertes dans toute la longueur, sauf aux deux extrémités, d'un toit arrondi composé de larges feuilles qu'emprisonne un double treillage en lanières de bambous. Cette couverture amortit assez bien les rayons du soleil ; mais elle est trop souvent inefficace contre la pluie. De gros bambous immergés et fixés aux flancs de ces pirogues leur donnent la stabilité, qui leur manquerait sans cette précaution ingénieuse. Une planche étroite forme une galerie extérieure sur laquelle les bateliers circulent

aisément. Chacun d'eux, muni d'une longue gaffe, s'accroche aux branches des arbres ou aux aspérités des rochers tandis que le patron, assis à l'arrière, manœuvre habilement la pagaie qui sert de gouvernail. Pendant huit heures par jour, nos malheureux Cambodgiens tournent autour de nous avec la docilité de ces chevaux aveugles qu'on emploie à mouvoir une roue, et leur chef, quand ils semblent faiblir, leur crie qu'il les fera battre en arrivant. Ils sont doux et résignés, souvent même presque joyeux. Ce sont cependant pour la plupart des gens arrachés à leurs rizières, éloignés de leur famille et de leurs intérêts ; ils n'ont droit à aucun salaire, car au Cambodge, de dix-huit à soixante ans, tout homme libre doit la corvée, et nous sommes pourvus d'un ordre du roi. Je venais de quitter la civilisation, j'entrais dans un pays sauvage, j'avais passé sans transition du navire à vapeur à la pirogue. Le toit étant trop bas pour me permettre de m'asseoir, il fallait demeurer à demi renversé en arrière, et l'eau de pluie recueillie dans la cale m'envahissait à chaque instant. Le patron était cependant plein d'attentions, j'étais un grand seigneur à ses yeux, et il ne manquait jamais, pendant les grains, de plier une feuille de bananier avec laquelle il s'efforçait de vider la barque.

Le fleuve est semé d'îles qui le divisent en un grand nombre de bras. Ce n'est que dans un brumeux lointain qu'on apercevait la rive opposée à celle que nous suivions. Les eaux, se brisant contre les roches qui formaient une succession presque ininterrompue de rapides, élevaient dans l'air une grande voix mugissante. Entre les îles, ces rapides présentent un aspect sin-

gulier ; sur les rochers et les bas-fonds, une incroyable quantité d'arbustes ont pris racine, ils paraissent au-dessus de l'eau, l'échine ployée par le courant ; on dirait une forêt inondée. Quelques arbres de haute taille semblent ne tenir à la terre que par des lianes qui les unissent à la rive comme des racines aériennes. Nos bateliers faisaient preuve d'une hardiesse extrême et d'une merveilleuse agilité. Ils dirigeaient avec précision leur esquif le long des sentiers sinueux tracés par le hasard entre les arbres autour desquels l'eau bouillonnait en redoublant d'impétuosité. Équilibristes consommés, ils ne manquaient jamais de saisir le tronc rugueux ou la branche flexible qui pouvait leur servir d'appui et empêcher la pirogue de prêter le flanc au courant, qui l'eût jetée sur les écueils. Après quelques heures de ces émotions, je ne voyais jamais sans plaisir arriver le moment de la halte. Nous avions la forêt pour salle à manger, et plusieurs fois des troupeaux de sangliers ont dû nous céder la place. Notre chambre à coucher, c'était la geôle étroite et humide de nos pirogues. Le soir venu, on coupait les arbres, on arrachait les grandes herbes toutes ruisselantes de pluie, les feux finissaient par s'allumer, chacun s'évertuait, et le dîner commençait, le plus souvent très-frugal, quelquefois somptueux, suivant la fortune de la chasse, mais toujours très-joyeux. Les souvenirs de Paris, les chances de notre voyage et par accident les discussions politiques et religieuses jetaient aux échos étonnés de ces grands bois des mots bien nouveaux pour eux. Une cigale retentissante nous poursuivait de station en station, et entonnait à la même heure sa note unique et

prolongée comme pour donner le ton aux chantres ordinaires de ces sombres palais de verdure. Dans ces régions, la vie semble se ranimer dans la nature à la tombée de la nuit. Les animaux, accablés comme l'homme par la chaleur du jour, font une longue sieste jusqu'à ce que le soleil soit près de quitter l'horizon.

Un soir, nous nous étions arrêtés au fond d'une petite crique, nous croyant à l'abri du courant et du vent. Nos barques serrées les unes contre les autres et même engagées dans un ruisseau presque à sec, nous nous étions endormis tranquilles malgré le cri aigu et assez rapproché du tigre. Tout à coup un orage éclata sur notre tête, une pluie diluvienne tomba sur notre campement, une de ces pluies tropicales auxquelles rien ne résiste, qui créent en dix secondes des fleuves puissants, et transforment en impétueux torrent le moindre filet d'eau. Le ruisseau paisible où nos barques flottaient à peine s'enfla tout à coup, et ce ne fut qu'avec bien des efforts que nous parvînmes à nous rattacher au rivage. Le danger passé, nous pûmes jouir à l'aise du beau désordre de cette nature vierge à laquelle la lumière pâle de l'électricité prêtait des charmes mystérieux.

Enfin, après neuf jours de cette navigation périlleuse et lente, nous arrivâmes à Stung-Treng, premier village du Laos. Stung-Treng est situé en partie sur le grand fleuve, en partie sur la rivière d'Attopée, premier grand affluent du Mékong. La province dont il est le chef-lieu, appartenait jadis au Cambodge, et n'en a été détachée qu'au siècle dernier. Elle a une certaine importance politique, car elle est voisine de nos possessions annamites, et les mécontents chassés de Tay-ninh,

l'un de nos postes avancés, peuvent s'y réfugier pour réparer leurs pertes ou former de nouveaux plans de campagne.

Nous avions donc mis le pied dans ce terrible Laos; nous allions nous en apercevoir dès nos premières relations avec les autorités. Le gouverneur, Laotien haut de six pieds, et dont la face, hébétée par l'usage de l'opium, est supportée par un cou interminable, nous reçut sèchement et nous refusa les plus légers services, sous prétexte que nos demandes étaient contraires aux usages. L'exhibition de notre passeport siamois parut produire sur lui un certain effet; nous apportions des caisse nombreuses qu'il supposait remplies d'objets précieux, scar M. de Lagrée était qualifié grand-mandarin dans la lettre de Siam, et nous avions tous été présentés à la chancellerie de Bangkok comme de fort gros personnages. Or les gens bien appris ne reçoivent pas de cadeaux sans rendre quelques présents en retour. Il pesa tout cela dans sa sagesse, et finit par se décider à nous offrir un porc. Il lui fut immédiatement répondu que ce n'était pas l'usage chez nous d'accepter des cochons des gouverneurs de province. De plus en plus troublé, il vint humblement porter ses excuses au chef de l'expédition. Il avoua qu'ayant eu récemment la visite d'un Français dont la violence avait effrayé les populations, il s'était cru perdu en en voyant arriver six; mais la tranquillité de nos habitudes et la discipline sévère de notre escorte l'avaient promptement rassuré. Comme preuve de ses bonnes dispositions, il ordonna sur-le-champ de nous construire un petit établissement; nous n'avions d'autre logement que nos pirogues, et

l'on comprendra combien nous aspirions à les quitter pour la terre ferme. Ce fut l'affaire de deux jours. Des bambous tressés formèrent à notre habitation un plancher à claire-voie; une toiture en chaume nous préserva tant bien que mal de la pluie, et une tapisserie charmante en larges feuilles de bananiers nous mit à l'abri du soleil, dont les rayons, ainsi tamisés, se coloraient en vert au passage.

Nous avons habité quinze jours cette maison fragile, secouée par les rafales, et dont le fleuve, qui montait d'heure en heure, vint bientôt baigner le pied. Nos barils d'eau-de-vie et de vin, percés par des légions d'invisibles insectes, se vidèrent en une nuit, et nos farines, gâtées par une humidité pénétrante, cessèrent de pouvoir être employées avant que l'eau n'eût submergé le four que nous avions construit à la hâte. A peine pûmes-nous sauver de ce premier désastre quelques bouteilles de vin destinées aux malades et un peu de farine, élément essentiel des pilules de quinine dont nous faisions tous déjà une forte consommation quotidienne. En dehors des accès de fièvre, tribut inévitable payé au climat et à la saison, deux membres de la commission tombèrent gravement malades, l'un d'une dyssenterie qui lui enleva rapidement toutes ses forces, l'autre d'une fièvre typhoïde qui le fit condamner par nos médecins. La suppression forcée des distributions de vin et d'eau-de-vie, le maigre poulet indigène substitué à la viande de bœuf, engendrèrent chez les Français de l'escorte des mécontentements qui se traduisaient souvent par des murmures, et il devint évident que ces hommes avaient trop mal compris la mission à laquelle ils se

trouvaient associés pour qu'il fût possible de les conserver longtemps.

A Stung-Treng, le cambodgien n'est déjà plus parlé que par les lettrés et les commerçants voyageurs; la langue laotienne est d'un usage général, et cependant dès le premier jour notre interprète, qui n'avait jamais résidé qu'à Bangkok, se faisait facilement comprendre. C'est une preuve des rapports intimes qui existent entre le siamois et le laotien. Cette ressemblance des deux idiomes s'est confirmée à chaque station de notre voyage; elle ne s'altère sensiblement que sur les confins de la Birmanie. Jusque-là, elle est trop générale et trop frappante pour qu'il soit permis d'y voir un effet de la conquête. Vis-à-vis Stung-Treng cependant, sur l'autre rive du fleuve, il existe encore un gros village de Cambodgiens; ceux-ci nous accueillirent presque comme des compatriotes lorsque que nous allâmes chasser chez eux.

L'immense forêt qui resserre leurs cases entre ses arbres centenaires et le fleuve tumultueux est remplie d'animaux sauvages à la poursuite desquels nous mîmes au début une ardeur qui s'éteignit assez vite. Dans une de ces chasses, où plusieurs compagnies de paons avaient été décimées, je fus surpris par l'orage avec un de mes compagnons, et je ne tardai pas à m'apercevoir que nous étions égarés. Nous n'avions pas de boussole, aucun point de repère ne se présentait à nos yeux, les arbres ressemblaient aux arbres, et nous pûmes soupçonner, pendant trois heures que dura notre marche à l'aventure, ce que devaient être les émotions d'un voyageur définitivement perdu dans ces solitudes pleines d'ombres et de bruits, cent fois plus effrayantes que les

déserts de sable. Rejoints vers le soir par des Cambodgiens inquiets de ne pas nous voir reparaître, nous avons trouvé, guidés par eux, des murs en briques, derniers vestiges d'une ville importante, et visité deux monuments encore debout. Le mieux conservé est un édifice à base rectangulaire qui se termine par une sorte de tour; le soubassement est décoré d'une guirlande d'oiseaux entrelacés qui entoure le monument à environ 2 pieds de terre. Au-dessus de la porte principale, on voit, encastré dans le mur, un fronton en grès sculpté soutenu par deux colonnettes en briques de forme élégante. Ces ruines, bien inférieures à celles qui existent au Cambodge, peuvent être considérées cependant comme la signature à demi-effacée des vieux maîtres khmers qui ont possédé ce sol, et dont les habitants n'ont pas gardé le souvenir.

Siam s'est complétement assimilé ces hommes, qui parlent sa langue. Il nomme leurs gouverneurs et leur envoie des collecteurs d'impôts; sa monnaie d'argent est la seule en usage. Pour les transactions de peu de valeur, une monnaie particulière à Stung-Treng consiste en lingots de fer amincis à l'extrémité et longs à peu près d'un décimètre. Ces lingots sont fabriqués par les sauvages Cuys, qui habitent au nord de la province de Compong-soaï, et sont tributaires de Norodom. La voie des échanges en nature était pour nous la plus facile à suivre au milieu de cette population demi sauvage; des bouteilles vides et une coudée de cotonnade rouge nous attiraient les bonnes grâces des ménagères, et notre table se couvrait des productions du pays, citrouilles, concombres, accompagnés de riz à l'eau, atroce régal relevé de temps en temps par une boîte de

conserves. Il était important, à notre entrée dans le Laos, de fonder notre réputation. Nous distribuâmes donc des colliers de verre, des pipes en terre et autres objets de même valeur aux personnages principaux. Le gouverneur obtint l'un des quatre revolvers dont nous pouvions nous défaire, et ce procédé généreux l'émut au point qu'il fit préparer immédiatement les barques qui nous étaient nécessaires ; il nous supplia même de retarder notre départ parce qu'au jour choisi nous étions menacés de rencontrer en route un esprit malfaisant qui court sur les eaux, attire à lui les voyageurs assez imprudents pour le braver, et les engloutit dans un tourbillon du fleuve. En dépit de cette effrayante prédiction, nos Laotiens durent manœuvrer à l'heure fixée par nous et nous quittâmes Stung-Treng, emportant nos malades. L'un était presque rétabli ; l'autre, en proie au délire, paraissant sur le point d'expirer, n'avait, comme nous tous, d'autre lit qu'une claie de bambous aussi large que la pirogue, et recevait la pluie par les nombreuses gouttières qui ne tardaient jamais à se déclarer dans nos toitures en feuilles. Il se guérit cependant, et notre confiance s'en accrut.

Le fleuve continue à être d'une largeur immense ; les deux rives sont en certains endroits éloignées de plus de deux lieues, et rien ne peut donner une idée de la violence de l'eau. Malgré les colossales proportions du lit qui la contient, elle se tord dans les coudes trop brusques, et bat la rive avec furie ; un caïman énorme jeté contre les arbres avait été tué sur le coup, et nous vîmes son cadavre pris entre des branches et redressé presque verticalement comme celui d'un supplicié hideux.

Nous suivions d'ailleurs les voies les moins larges et les plus détournées, rampant le long des îles, nous accrochant aux lianes, aux racines ou aux troncs des grands arbres. Quand un de ceux-ci était assez penché sur l'eau pour qu'il fût impossible de se glisser dessous, la flottille entière s'arrêtait, et l'équipage travaillait sans relâche jusqu'à ce que cet obstacle fût tombé sous les couteaux. Il aurait été périlleux en effet de s'écarter de la rive ; la barque eût été emportée comme un fétu par la violence du courant.

A partir de Stung-Treng, le désert se fait sur les rives. Pas une case n'indique la présence de l'homme. Le fleuve et la forêt sont intimement unis l'un à l'autre, et l'on n'entend que le bruit du vent dans les hautes branches des arbres ou le mugissement des eaux autour des racines. Quelques rares montagnes se montrent de loin en loin à l'horizon, et nous distinguons même bientôt les collines de Khon. Les îles se multiplient à l'infini; nous avançons lentement au milieu d'elles, et nos bateliers, qui ne s'égarent jamais dans ce dédale, font halte enfin à l'entrée du lit d'un torrent. Ce torrent, à sec en été, est le seul passage fréquenté après quelques mois de pluies par les barques des négociants, passage difficile, encombré d'écueils, et qu'on ne peut franchir sans déposer plusieurs fois sur un rocher une partie du chargement, sauf à la reprendre, une fois l'obstacle dépassé, à l'aide d'une corde de rotin sur laquelle on se hale. Nous devions employer d'autres moyens. Notre lettre de Siam nous donnait le droit de requérir le concours des autorités pour organiser nos transports. Il était donc beaucoup plus simple de traverser l'île à pied et

de prendre des barques nouvelles de l'autre côté des cataractes. Les mandarins en voyage n'agissent pas autrement, et l'administration entretient un char à buffles affecté au transbordement des bagages.

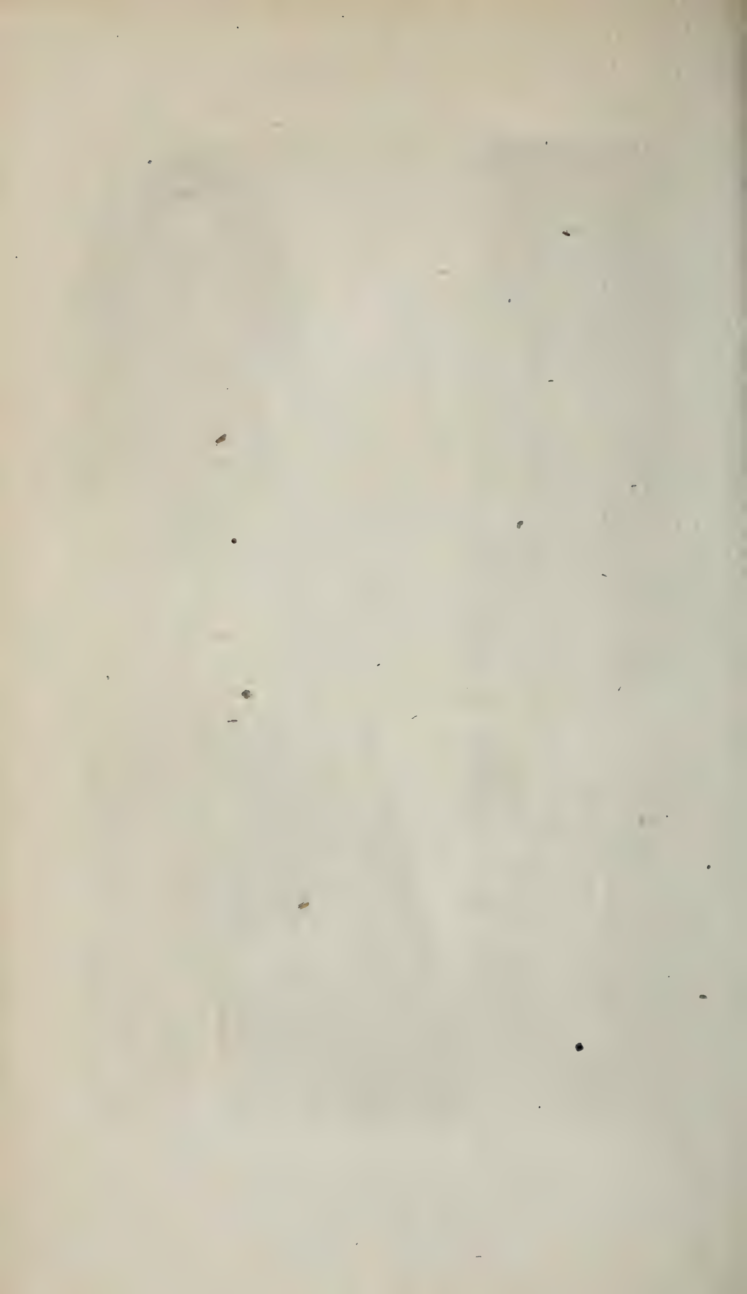
L'hôtellerie où l'on nous conduisit en attendant que tout fût préparé pour un nouveau départ se composait de deux cases en bambous fort étroites et en mauvais état. Nous ne trouvions que les restes du logement préparé pour le dernier mandarin qui avait traversé l'île, et il fallait s'en contenter, car nous avions eu le tort de ne pas nous faire annoncer. En quittant une pirogue, on est d'ailleurs peu difficile, et le paysage nous fit oublier la chaumière. Des massifs d'arbres impénétrables nous cachaient le fleuve, dont un bras considérable coulait sur notre gauche. Il s'annonçait par un bruit assez semblable à celui qu'on entend aux approches des grèves de Penmarch en Bretagne ; le spectacle que j'eus bientôt sous les yeux ne peut se comparer en effet qu'à celui que présente la mer brisant sur les côtes un jour de tempête. Un bras du fleuve, large d'environ 800 mètres, est obstrué d'une rive à l'autre par d'énormes blocs de rochers. Le courant, décuplé par ces obstacles, précipite contre eux des eaux furieuses. La roche avancée sur laquelle je me tenais était souvent couverte par un embrun ; si loin que pouvait porter mon regard, les crêtes blanches des vagues s'entremêlaient aux têtes noirâtres des roches. La nappe d'eau semblait s'élargir, se perdre insensiblement dans le lointain et n'avoir d'autres limites que les montagnes bleues de l'horizon. C'est par là surtout que les eaux du Mékong se précipitent dans la partie inférieure de la vallée ; mais elles se sont encore

frayé d'autres issues. Ici, l'eau se brise en tombant dans un gouffre, et renvoie en l'air une étincelante colonne de poussière humide à laquelle semble se suspendre un arc-en-ciel. Plus loin, une cascade largement ouverte rappelle par son cours régulier les barrages et les écluses de nos rivières ou de nos étangs; ailleurs, l'eau s'épanche à demi voilée par des arbres charmants qui, inclinés sur elle, lui abandonnent leurs feuilles toujours fraîches et leurs fleurs blanches ou roses.

Ces cataractes offrent une barrière infranchissable à la navigation à vapeur. Les difficultés commencent un peu au-dessus de Crachè : ici l'obstacle est absolu, et ne disparaîtrait qu'au prix de travaux considérables. Au XVIIe siècle, un jésuite, à ce qu'il paraît, a offert au roi un modèle pour la construction de plusieurs écluses qui faciliteraient le passage. « Le roi, dit un missionnaire italien du temps qui raconte le fait [1], a toujours eu plus d'égard à la sûreté de son royaume, dont la situation avantageuse lui sert de rempart contre les insultes de ses voisins, qu'à l'utilité du gain, dont il ne se met pas en peine par un généreux mépris qu'il en fait. Il approuva fort la proposition, mais il dit que ce serait donner la clef de ses États. » Le roi de Siam n'aura probablement pas besoin de faire valoir aujourd'hui des considérations de ce genre, car personne ne songera de longtemps à reprendre ce projet d'écluses. Nous avons encore trop à faire dans le delta du Mékong pour songer à consacrer des sommes importantes à une pareille entreprise, que justifieraient seuls les besoins d'un com-

1. *Delle Missionni dei padri della compagnia di Giesu nella provincia di Giappone.*

Vue d'une des cataractes de Khon. (P. 80.)



merce sérieux. Ce vaste ensemble d'îles, d'îlots et de rochers, qui constitue à l'époque des pluies de formidables rapides, ne se transforme en cataractes que pendant la saison sèche. Alors le niveau des eaux s'abaisse, le fleuve se resserre, et laisse voir sur les rives des marbres aussi remarquables par la finesse du grain que par l'éclat des couleurs.

L'île de Khon est peuplée d'agriculteurs. Les rizières paraissaient bien entretenues, et nous assistions au repiquage du riz. Les femmes du pays, courbées des journées entières sur les sillons fangeux, se livraient à cette opération. Les autorités nous firent prier de ne point chasser dans l'île et de ne pas battre le *gong*, parce que tout bruit insolite avait infailliblement pour résultat d'amener le tigre à dévorer dans l'année nombre d'habitants. A l'endroit où débouchent un certain nombre de bras du fleuve, la vue gagne en étendue comme au rond-point d'une forêt bien percée. La nappe d'eau est immense, unie comme un lac ; on dirait que le Mékong se recueille avant les grands désordres qui l'attendent plus bas. Des montagnes bien découpées forment l'arrière-plan du tableau, tandis que plus près de nous le regard s'arrête sur un arbre bizarre qui semble sortir de l'eau et figure, grâce à l'épais manteau de verdure qui le recouvre, un vieux pan de mur en ruine maintenu debout par les vivaces embrassements des lianes. Nous rentrons bientôt dans une voie détournée entre les îles, où nous n'avons vue sur le fleuve entier qu'à de rares intervalles, et nous nous frayons un chemin à coups de hâche dans la forêt. Un arbre qui s'avançait presque horizontalement sur l'eau et qu'il fallut abattre, mesurait

un diamètre énorme. Mes indigènes tombaient de temps en temps dans l'eau. Un bruyant éclat de rire m'informait de l'accident, qui aurait pu être grave, si les Laotiens ne nageaient à merveille, et je voyais le maladroit remonter à bord, confiant au soleil le soin de sécher son vêtement sur son corps. Un ou deux sauvages faisaient partie de l'équipage de ma barque. Facilement reconnaissables à leurs traits, ils l'étaient encore à leur mise négligée ; leur langouti se réduisait à une sorte d'étroit caleçon, par derrière tordu même comme une corde. Ces braves gens, requis pour une dure corvée, semblaient pourtant de joyeuse humeur, et je ne reprochais à leur gaieté que d'être trop expansive. Leurs éclats de rire rappelaient des hennissements de chevaux de trait. Ils les renouvelaient à chaque saillie de l'un d'entre eux, et quelquefois, pour s'exciter en cas de manœuvre difficile, ils hurlaient comme des bêtes fauves. On aurait fini par se lasser de tout ce tapage, si l'on ne s'était dit fort à propos, au moment de se mettre en colère, que tant de bonne volonté méritait quelques égards.

En approchant de la province de Khong, la vallée se rétrécit ; mais le fleuve gagne en profondeur. Le lit, enfin débarrassé de roches, devient navigable. De tous côtés sur les rives s'étendent de gros villages entourés de bananiers et de cocotiers qui donnent au pays un aspect riant et prospère. Le gouverneur, prévenu de notre arrivée, nous avait fait préparer un vaste logement ; il nous informa qu'il était prêt à nous recevoir lui-même. Nous trouvâmes un vieillard accroupi, impotent, obèse mais à la physionomie avenante. Ses cheveux blancs, son corps enduit de safran, lui donnaient quelque res

semblance avec les divinités du pays. Bien que cet excellent Laotien soit nommé directement par la cour de Bangkok comme le gouverneur de Stung-Treng, il ne paraît pas ressentir de prévention contre nous ; il a la bonhomie un peu protectrice permise à un vieillard. Il n'est pas revenu les mains vides de ses nombreux voyages à Siam. Avec un cynisme plein de simplicité, il nous invite à regarder une photographie obscène insérée dans le manche d'un couteau. Pour nous prouver ensuite que l'art laotien s'inspirait des mêmes pensées que l'art européen, il se fit apporter, par une des nombreuses jeunes femmes qui assistaient à l'entrevue, deux statuettes en bois grossièrement sculptées et indignes de la dernière place dans le dernier des musées secrets.

Les maisons des indigènes, qui se groupent, comme d'ordinaire, autour de l'enceinte renfermant le palais du gouverneur, ressemblent beaucoup aux cases cambodgiennes. Elles s'en distinguent peut-être par la hauteur et l'inclinaison prononcée des toits, ce qui semble indiquer que les pluies sont ici plus abondantes ou plus redoutées. Les fenêtres sont étroites et rares, d'où l'on pourrait aussi conclure que le Laotien apprécie les douceurs du *home* mieux que son voisin du Cambodge, qui vit presque en public. Les hommes ont, comme au Cambodge et à Siam, les cheveux rasés, sauf sur la partie supérieure de la tête, qui est ornée d'un court toupet. Les femmes, vêtues d'un jupon et d'une écharpe de nuance éclatante, moins faite pour voiler les seins que pour faire ressortir la couleur à peu près blanche de la peau, relèvent leurs cheveux en chignon; elles sont fort peu timides, deviennent bientôt familières, provocantes

même avec les hommes de l'escorte, et poussent le sans-gêne jusqu'à venir se baigner nues dans le fleuve à deux pas de chez nous. La province de Khong a donné au fleuve le nom qu'il porte pendant une partie considérable de son cours.. Jusqu'à son entrée en Chine, les indigènes l'appellent en effet Nam-Khong ou eau de Khong, fleuve de Khong, dénomination beaucoup plus rationnelle que celle de Mékong, adoptée par les géographes européens, et qui signifie textuellement mère de Khong. Elle faisait autrefois partie du Cambodge, comme celle de Tonli-Repou, qui l'avoisine, et dans une île on retrouve encore une population cambodgienne.

Le courant empruntait en ce moment une force nouvelle aux pluies torrentielles qui tombaient chaque jour. Les eaux montaient sensiblement en vingt-quatre heures, et l'on pouvait estimer à 4 mètres au moins la hauteur de la crue totale depuis un mois et demi. A mesure que le niveau s'élevait, le fleuve faisait sur ses rives submergées une ample moisson de débris végétaux qu'on recueille sur tout son parcours. La quantité en est si grande qu'à Pnom-Penh et jusqu'aux environs du Grand-Lac les indigènes trouvent dans son lit leur provision de bois. Nous voyions passer d'énormes troncs d'arbres, semblables, suivant qu'ils étaient isolés ou réunis par les racines enchevêtrées, à des îles mobiles ou aux débris monstrueux de quelque vaisseau naufragé. D'énormes bambous, encore chargés de terre à l'extrémité inférieure, descendaient en flottant perpendiculairement ; les remous , les mille tourbillons qu'ils traversaient, les faisaient tituber comme des géants ivres.

Lorsque nous allâmes prendre congé du vieux gou-

verneur, celui-ci s'épuisa en souhaits de bonheur. Il nous associa aux bonnes œuvres qu'il accumulait sur la fin de ses jours ; il s'imaginait en effet, comme la plupart de ses collègues, que, pourvu qu'on emploie saintement une partie de l'argent volé pendant une longue vie, Bouddha pardonne d'avoir gardé le reste. Notre hôte reçut avec reconnaissance une montre d'argent. Elle lui servirait, dit-il, comme ornement, car mettre un objet pareil entre les mains d'un sauvage de son espèce, c'était donner une noix de coco à un singe qui la tourne et la retourne sans savoir l'ouvrir ni s'en servir. Il nous annonça en outre qu'il avait fait partir la veille une escouade de Laotiens chargés de couper les branches devant nos barques, et de nous aplanir la route jusqu'aux limites des États de son confrère de Bassac.

Les six longues pirogues qui nous emportaient étaient montées par cinquante trois hommes, que cinq chefs d'ordre inférieur dirigeaient et surveillaient. Ces petits mandarins répondaient de nous au gouverneur qui les avait désignés, et le gouverneur à son tour était responsable vis-à-vis du roi de Siam de ce qui par sa faute pourrait nous arriver de fâcheux. Nous n'avions à nous occuper de rien tandis que nous naviguions d'un point à un autre, et M. de Lagrée se bornait à désigner le lieu qui lui semblait convenable pour la halte du soir. Les chefs de village venaient, suivant la coutume, nous offrir des présents qui ne suffisaient pas toujours à nous nourrir; mais nous trouvions à compléter tant bien que mal nos provisions. Notre cuisine se faisait sur le rivage ; la terre nue nous servait de table et de siége. Relativement aux

Laotiens qui nous accompagnaient, nous vivions pourtant grassement. Ceux-ci ne mangent ordinairement que du riz, dont ils se bourrent à plusieurs reprises dans la journée. Ils y joignent du piment, quelques bribes de poisson sec ou pourri et des légumes crus. Quand ils trouvent une occasion d'ajouter à leur repas quelques mets plus substantiels, ils ne la laissent pas échapper. Nous avons vu souvent les hommes de notre équipage, à peine débarqués, se répandre dans les villages, forcer les portes des cases et en rapporter des poulets et des canards qu'ils faisaient cuire sur-le-champ, sans même en arracher les plumes. Ils ont coutume d'agir ainsi toutes les fois qu'ils conduisent un mandarin siamois. Nous avions pris l'habitude de payer nos bateliers; nous tenions d'ailleurs à laisser derrière nous de meilleurs souvenirs que les fonctionnaires de la cour de Bangkok, et nous fîmes toujours cesser ces déprédations, ce qui ne manquait pas de provoquer chez les spoliateurs aussi bien que chez les spoliés un étonnement profond. Des mandarins qui portent une barbe touffue, qui ne mâchent pas de bétel, qui n'ont pas de femmes, qui payent les corvéables et défendent de voler! cela ne s'était jamais vu. Nous réunissions toutes les bizarreries physiques et morales. D'abord chacun se tordait de rire au récit de pareilles nouveautés; puis, la réflexion venue, nous paraissions moins ridicules, surtout aux éleveuses de volailles; cette réputation nous devançait : les portes, au lieu de se fermer à notre approche, s'ouvraient toutes grandes sur notre passage, chacun apportait ce qu'il avait à vendre, et les scrupules de notre conscience se trou aient servir les intérêts de notre estomac.

Nous vîmes enfin se dessiner devant nous, comme des colosses prêts à nous barrer le passage, les montagnes de Bassac. Elles se détachaient en noir sur le ciel empourpré, tandis que le sommet rayonnait encore des derniers feux du jour. Nous arrivions à notre première station dans le Laos. C'est là que nous devions attendre les lettres qui avaient dû être envoyées de Pékin à Saïgon depuis notre départ, et auxquelles seraient joints les derniers courriers de France. Les maladies avaient été nombreuses, quelques-unes même fort graves, parmi les membres de la commission et dans les rangs de l'escorte, mais nous étions encore au complet. Les prédictions sinistres ne s'étaient point réalisées, et nous puisions tous dans notre confiance une ardeur nouvelle. Il eût été fâcheux de s'éloigner davantage sans avoir entre les mains des passeports qui nous seraient peut-être inutiles, mais dont peut-être aussi nous aurions un jour amèrement regretté l'absence. Il fallait donc attendre et s'installer le mieux possible en prévision d'un séjour de trois mois.

Bassac était autrefois la capitale du royaume laotien, le plus voisin du Cambodge. Il ne s'est affranchi de la suzeraineté de ce dernier que dans le courant du XVIIIe siècle. D'après des renseignements assez vagues que nous avions recueillis chemin faisant, des ruines importantes subsistaient encore pour attester la domination des Khmers. Notre premier soin fut de nous y faire conduire. Après deux heures de marche à travers les rizières, nous nous trouvâmes en face d'une pièce d'eau rectangulaire dont le plus grand côté peut avoir 600 mètres environ. Cette régularité indique à coup sûr

la main de l'homme; mais déjà nous connaissions trop nos Laotiens pour leur attribuer la création de ce petit lac, admirablement situé au pied de la montagne, qui vient se refléter dans ses eaux tranquilles. Ce lac lui-même doit être une ruine. A quelques mètres en effet de l'extrémité ouest, dissimulés par des touffes de bambous et des broussailles épaisses, nous découvrîmes les degrés d'un perron monumental, sur la plate-forme duquel vient aboutir une longue avenue dont une couche épaisse d'humus recouvre presque partout les larges dalles. Des colonnes monolithes, terminées en forme de mitre épiscopale, la bordaient des deux côtés; elle conduit au pied d'un escalier très-élevé, bien conservé, mais fort raide, comme ceux qu'on remarque à Angcor. Une terrasse entourée de balustres couronnait cette première rampe, à partir de laquelle une série d'escaliers étagés et interrompus par de larges terrasses, suivant les dispositions du terrain, conduisait à un sanctuaire, véritable bijou enchâssé dans la montagne. La pierre est fouillée à une profondeur qui donne aux motifs choisis un admirable relief en même temps que la netteté des arêtes révèle une étonnante sûreté de ciseau. L'art de l'ornementation a rarement été poussé plus loin.

L'ensemble est plus dégradé par le temps et la végétation que ce que nous avons vu à Angcor; mais il subsiste des morceaux complets et parfaits comme au premier jour. Ce qui devait ajouter et ajoute encore aujourd'hui à la splendeur de ce monument, c'est le site qu'on lui a donné pour cadre. Du pied de la montagne, les constructions s'élèvent peu à peu en droite ligne jusqu'au moment où les ondulations du terrain s'arrêtent

brusquement contre une immense muraille de rochers à laquelle le sanctuaire est en quelque sorte adossé, à 150 mètres environ au-dessus du niveau du lac. Ces rochers, dont les sommets couverts d'arbres se dérobent à la vue, sont d'un aspect saisissant. Enduits par places de peinture rouge sur laquelle la piété des fidèles a collé des feuilles d'or en l'honneur de Bouddha, crevassés, rugueux, laissant suinter des sources murmurantes, ils se dressent impérissables et tristes témoins de la splendeur passée des temples qui semblent sortis de leurs flancs. Nous avons retrouvé quelques statues, mais elles sont très-imparfaites. Les artistes khmers, incomparables quand il s'agissait d'enfanter le plan d'un gigantesque édifice ou d'étendre sur chaque pierre des murailles une merveilleuse dentelle, ne savaient pas copier le corps humain. Sans leur demander d'atteindre à notre idéal, réalisé dans l'art grec, on pourrait exiger d'eux qu'ils eussent essayé de traduire les formes qu'ils avaient sous les yeux. C'est le contraire qui est arrivé. La raideur des membres et du corps, la gaucherie des poses, l'épaississement des traits, en un mot l'exagération de toutes les imperfections physiques, font de presque toutes ces statues de grossières caricatures. Rien ne surprend plus péniblement le visiteur de ces ruines que de voir dans un bas-relief un personnage grotesquement sculpté au milieu d'arabesques d'un travail exquis et d'une inimitable perfection. Chose singulière ! tous les êtres animés semblent représentés à l'état d'ébauche et participent de cette impuissance. L'éléphant seul est traité d'une manière supérieure. En miniature ou de grandeur naturelle, qu'il soit le centre d'un médaillon,

ou que, sculpté dans le soubassement d'un édifice, il ait l'air d'en supporter le poids, on le retrouve tel qu'il est dans la nature, effrayant par sa force, charmant par sa douceur, et l'homme qui en a fait un dieu semble s'oublier lui-même pour transmettre son image à la postérité.

Derrière un rideau d'arbres touffus, nous découvrîmes deux monuments qui se font pendants des deux côtés de l'avenue, au pied du péristyle qui mène au sanctuaire. C'étaient peut-être des palais habités par des rois pieux qui voulaient avoir un temple auprès de leur demeure.

Sur la gauche de cet ensemble d'édifices à demi écroulés se trouvent d'autres ruines qui furent, suivant les traditions du pays, le séjour de Sitâ ; c'est peut-être la femme de Ramâ, le héros du Ramayanâ. Il est inutile de demander sur ce point le moindre éclaircissement aux gens du pays, religieux ou laïques. Tout ce qu'ils savent pertinemment, c'est que Sitâ a eu deux fils, véritables frères ennemis, qui, non contents d'avoir passé leur vie à se livrer dans les montagnes des combats acharnés, viennent encore troubler le repos des ruines. Malheur à celui qu'une imprudente curiosité rendrait le témoin de ce duel d'outre-tombe ! Les Laotiens qui nous guidaient avançaient avec respect, se prosternaient à chaque pas, déposaient des feuilles sèches sur certaines pierres vénérées, moyennant quoi les terribles frères ne firent rouler sur nous aucun chapiteau de colonne, aucun bloc de rocher. Ces monuments, qui portent le nom de Vat-Phou, pagode de la montagne, sont les derniers, parmi ceux que nous avons rencontrés dans la vallée du Mékong, qui puissent être attribués à l'architecture cambodgienne.

Nous étions en septembre, au plus fort de la saison des pluies. Les montagnes étaient toujours enveloppées de nuages, et parfois, bien qu'elles fussent très-près de nous, la brume empêchait même d'en soupçonner l'existence. Le plus souvent elles apparaissaient assombries par le bois qui les couvrait ; des vapeurs blanches, glissant sur les flancs comme de la fumée, se confondaient avec l'écume des cascades qui tombaient entre les rochers. Les rizières qui nous entouraient étaient remplies d'eau, il fallait laisser passer ce déluge avant d'essayer quelques excursions. Nous étions bloqués dans une case obscure où le jour pénétrait à peine à midi. Nous avions, pour compenser ces ennuis, des rapports excellents avec le gouverneur de Bassac, qui a conservé le titre de roi, avec les autorités et les habitants du pays. Nous dînions en ville, même à la cour ; et notre estomac, devenu complaisant, nous permettait de faire honneur à ces festins, dont le cochon bouilli formait la base. Nous mangions par politesse les mets les plus laotiens, tels que des tiges de bambous assaisonnées au piment, ou des œufs de canard salés, tout cela haché menu et servi dans un grand nombre de bols posés à terre, sur une natte. L'eau et l'eau-de-vie de riz (liqueur nauséabonde et alcoolisée au point d'emporter le palais) sont contenues dans la collection la plus étrange de fioles dépareillées, bocaux à cornichons, flacons de vinaigre de toilette, précieusement rapportés de Bangkok. Un cousin du roi nous fit l'honneur de nous admettre dans son intimité ; il nous ouvrit peu à peu son cœur, et finit par se plaindre avec amertume de ce que ses droits au trône eussent été indignement foulés aux pieds.

Nous jouissions ici en effet d'un double prestige. A notre titre d'Européens, qui aurait suffi pour nous attirer les respects, nous joignions la qualité de protecteurs du Cambodge, et cela nous valait l'admiration. On savait que nous avions osé lutter contre Siam, et que nous l'avions emporté. Chacun voulait voir M. de Lagrée, le vainqueur de Phnéa-rat, dont les grands mandarins avaient entendu parler durant leur voyage annuel à Bangkok. Si nous avions eu le goût de nouer des intrigues ou reçu l'ordre de préparer des annexions, il eût été facile d'exploiter les sentiments qui perçaient chez certains personnages. Telles n'étaient pas nos intentions. Nous voulions seulement profiter de notre séjour forcé à Bassac pour nous faire des amis; notre case, ouverte à tout venant, était le rendez-vous des curieux, et jamais les Laotiens n'ont abusé de notre confiance. Probes par nature, ils ont des lois qui punissent sévèrement les voleurs. J'ai eu l'occasion de les voir appliquer. Le coupable, assis par terre, le cou étroitement serré dans un étau et les membres violemment tendus en avant par des cordes raidies, reçut sur le dos dix coups de rotin, dont chacun enlevait la chair. On m'assura que la condamnation à cinquante coups équivalait à une condamnation à mort. Je le crus sans peine, voyant l'effet que dix pouvaient produire. Avant de frapper, le bourreau se recueille comme s'il était pénétré de l'importance de sa mission sociale, et s'incline profondément dans la direction du palais du roi. Une fois sa tâche finie, l'exécuteur invite le patient à se coucher sur le ventre et s'efforce avec bonté, en appuyant le pied sur les chairs sanglantes, de rendre un

peu d'élasticité à ce corps contracté par la douleur. Les supplices de ce genre ne sont pas seulement réservés aux coupables. On les emploie aussi pour obtenir des aveux, et, en assistant à de tels spectacles, je ne pouvais me rappeler sans frémir que la question florissait chez nous il y a moins d'un siècle. Lorsqu'on retrouve, chez des peuples à bon droit tenus pour barbares, des usages admis par nos pères, comme la question ou le jugement de Dieu, que je vis aussi pratiquer à Bassac, on sent s'évanouir en soi l'orgueil de race, et l'un des meilleurs fruits qu'on retire des voyages, c'est assurément le respect de l'humanité.

CHAPITRE II

SÉJOUR A BASSAC. — EXCURSION A ATTOPÉE. — LES FORÊTS, LES SAUVAGES ET LES ÉLÉPHANTS. — DÉPART DE BASSAC. — STATION A UBÔNE.

Il en est de la civilisation comme de la santé, il faut être privé de ses bienfaits pour en apprécier tout le prix. Dormir dans un lit et manger du pain, ce sont là des jouissances très-vulgaires, et qui, grâce à Dieu, manquent assez rarement en Europe aux classes même le

moins favorisées par la fortune. Aussi ne se rend-on pas compte de la place qu'elles occupent dans le bien-être de la vie. Cependant, après quelques semaines d'étonnement, presque de trouble, on sent le corps se plier peu à peu à des habitudes nouvelles; mais il est des privations d'un autre genre que chaque jour rendait pour nous plus douloureuses dans notre triste campement de Bassac. Sans livres et sans journaux, à ce moment fatal où derrière les illusions qui s'envolent, à la place du rêve qui s'évanouit, on n'aperçoit plus que les formes austères d'un devoir pénible, nous vivions repliés sur nous-mêmes, attendant la fin de la saison des pluies. Les premiers beaux jours allaient nous permettre en effet de chercher au dehors des aliments à cette curiosité d'esprit qui est la seule passion capable de soutenir le voyageur. Ils arrivèrent enfin, et je les saluai comme les prisonniers de l'arche, qui étaient pourtant beaucoup mieux établis que nous, durent saluer la fin du déluge.

Dès le 25 octobre 1866, le fleuve était descendu de 6 mètres au-dessous du niveau le plus élevé qu'il eût atteint. L'immense lac qui nous séparait des montagnes n'était plus qu'une mer de boue. Cette vase, d'abord fétide, fut bientôt durcie par le soleil, et nous pûmes entreprendre autour de notre case des reconnaissances étendues. La ville se développe sur les bords du fleuve des deux côtés de la demeure royale. L'étroit chemin qui la traverse n'était encore qu'un cloaque. Par les soins des habitants, des arbres de différentes dimensions, depuis le gros palmier jusqu'au mince bambou, étaient l'un au bout de l'autre couchés dans la fange, et formaient une chaussée sur laquelle on ne marchait pas

sans fatigue. Les maisons, assez élégantes et solidement construites, sont presque toutes doubles. Elles se composent de deux cases semblables accolées l'une à l'autre directement ou réunies par une terrasse. Les aréquiers qui les ombragent donnent à la ville entière l'aspect d'un bocage planté d'arbres élancés et charmants. On rencontre à chaque pas de petits sanctuaires obscurs où de grossières statues de Bouddha reçoivent les hommages quotidiens des bonzes. Quand je songe que je suis dans une capitale où réside encore le descendant des anciens rois, je me sens envahi par la tristesse en visitant ces temples délabrés. Le palais n'est lui-même qu'un assemblage de chaumières entourées d'une haute palissade en bois. Une échelle mène à la terrasse royale; on y arrive par une chaussée mobile faite de troncs d'inégale grosseur jetés sur les fondrières. Le roi n'a conservé de la puissance de ses ancêtres qu'un titre sans valeur; n'était la corbeille, l'aiguière et le crachoir en or que portent toujours derrière lui un certain nombre de chambellans, on le prendrait pour un simple gouverneur. Ces ustensiles remplacent au Laos les plaques et les cordons; fournis par le roi de Siam lui-même, ils sont en or, en argent ou en cuivre, suivant le rang des fonctionnaires. On fabrique également à Bangkok des langoutis et des vestes de cérémonie en étoffe de soie et d'or qu'on envoie aux principaux personnages. Le roi de Bassac est un jeune homme aux manières distinguées, à la physionomie agréable et un peu triste, comme il convient au rejeton d'une race déchue. C'est un homme des forêts, nous avait dit de lui Norodom avec sa fatuité ordinaire; rien ne justifie cette

opinion. Ses ennemis l'accusent de mépriser les coutumes et d'opprimer le peuple; mais ce n'est pas sa majesté cambodgienne qui aurait le droit de lui en faire un crime.

Le royaume de Bassac a toujours eu un rôle historique fort effacé. Il était situé trop près d'un voisin puissant pour avoir pu jamais prendre une grande importance au Laos. Le Hollandais Gérard van Vhusthorf, qui remonta une partie du fleuve en 1641, ne signale même pas cette principauté, dont la capitale devait être alors au lieu nommé aujourd'hui Muong-Cao, à peu de distance de la ville actuelle. A cette époque, en effet, Bassac n'était qu'une province cambodgienne. Affranchi un siècle plus tard, ce triste royaume n'a pas tardé à perdre de nouveau son indépendance. Il a été absorbé, comme les derniers débris du Cambodge étaient menacés de l'être, par la puissance la plus jeune et la plus vivace de l'Indo-Chine. Lorsqu'on observe la ressemblance frappante qui existe entre la civilisation laotienne et la civilisation siamoise et l'identité presque complète des deux langues, on demeure convaincu qu'une conquête récente n'a pu seule entraîner un pareil résultat, et qu'il faut attribuer aux peuples groupés sur les bords du Ménam et du Mékong une origine commune. Peut-être peut-on aller plus loin et considérer les Birmans fixés dans les vallées de l'Irawady, de la Salwen, et les Cambodgiens établis aux embouchures du Mékong comme deux rameaux détachés d'un tronc unique. Dans leurs migrations, les membres de cette famille primitive auraient quitté l'Inde par les montagnes du nord-est et se seraient dirigés vers le sud en suivant le cours des

grands fleuves qui sillonnent l'Indo-Chine. Longtemps errants, ils auraient conservé sur leurs traits des signes visibles de parenté, tout en subissant, comme disent les naturalistes, l'influence du milieu. Les Cambodgiens et les Laotiens parlent des langues dont le mécanisme et le génie, sinon toujours les mots eux-mêmes, se ressemblent absolument. M. Aubaret fait remarquer que la langue cambodgienne s'écrit avec les propres caractères de la langue pâli, tandis que les caractères siamois et birmans en diffèrent un peu, quoique se rapportant au même type. Il ajoute que le bouddhisme pratiqué dans ces trois pays est exactement le même que celui de Ceylan. On peut en dire autant de celui qui fleurit au Laos. On comprend combien la plus ambitieuse des puissances indo-chinoises avait de chances pour s'assimiler définitivement toutes ces populations, à la seule condition d'être la plus forte. Elle trouvait la plupart de ses lois et de ses usages en vigueur chez les vaincus.

La religion, qui a imprimé sur l'architecture de ces pays un cachet uniforme, s'est emparée également de toutes les manifestations de la vie. Les fêtes ont lieu aux mêmes époques dans toutes les contrées riveraines du Mékong, et présentent le même caractère mi-parti religieux et profane. Pendant notre séjour à Bassac, nous vîmes un matin les bonzes affluer sur la place du village et se diriger vers le palais du roi. Tous les ans, à pareil jour, distribution leur est faite d'un vêtement nouveau. M. de Lagrée, voulant associer la commission à cette pieuse aumône, fit porter dans la salle du trône, où le clergé était réuni, deux chandeliers en cuivre, qui furent reçus avec enthousiasme. Les desservants des

deux pagodes principales, oubliant la gravité de leur caractère, essayèrent de se les arracher, et le roi, forcé d'intervenir, décida que chacune des pagodes posséderait un des chandeliers objets de la discussion.

Dans la journée, des régates magnifiques présentèrent un véritable intérêt. Les pirogues, appartenant aux pagodes et construites spécialement en vue de ces joutes nautiques, étaient pavoisées, munies d'un orchestre primitif, tambour, tam-tam, orgue en bambou, et montées par de vigoureux gaillards qui venaient soutenir l'honneur de la paroisse. La plus longue, faite d'un seul tronc d'arbre, avait 26 mètres et contenait soixante rameurs. L'équipage était exclusivement composé de sauvages, tous tributaires du roi de Siam et compris dans la circonscription de Bassac. Vêtus d'un étroit morceau de cotonnade noué autour des reins, ils semblaient occuper beaucoup les femmes ; ils n'avaient pour tout ornement qu'une blonde couronne découpée par elles dans des feuilles de maïs, ornement qui faisait ressortir la couleur noire de leur chevelure longue et soyeuse. Trois jeunes sauvages, habillés et encapuchonnés de rouge, comme nos anciens bouffons de cour, se livraient, au milieu de leurs frères courbés sur les pagaies, à je ne sais quelle danse bizarre. Comme leurs pieds ne pouvaient quitter le fond de la pirogue, les pas étaient remplacés par des contorsions de bras et de hanches entremêlées de gestes obscènes exécutés en cadence et fort goûtés des assistants. Après les courses, des lutteurs entrèrent dans la lice en face de la tribune du roi. La tête petite, la poitrine énorme, tels que l'on représente les combattants armés du ceste, ils se provoquèrent longtemps avant de

s'élancer l'un sur l'autre ; enfin, bondissant ensemble, ils roulèrent dans la poussière avant que l'œil eût pu les suivre. Le roi accorda un tical, un peu plus de 3 francs, à chacun d'eux, et voulut bien recevoir ensuite les présents en nature que tous les gros personnages lui offraient à lui-même, suivant l'usage. Ces lutteurs, ou plutôt ces boxeurs, car ils ne s'épargnent pas les horions, sont astreints à ce rude service. Je ne me suis pas assuré du fait à Bassac ; mais je connais au Cambodge tel village dont la corvée consiste à fournir des cornacs aux éléphants royaux, et tel autre qui est imposé d'un certain nombre de boxeurs. Le soir, des fusées partirent de tous côtés, des bambous chargés de poudre produisirent de violentes détonations. Des lampions flottants abandonnés au courant du fleuve scintillèrent dans l'eau comme des étoiles tombées, et de grands radeaux illuminés, véritables bateaux de feu, descendirent sans pilote, tournant sur eux-mêmes à chaque tourbillon. Dans l'intérieur des cases, des réunions nombreuses, animées par de copieuses libations d'eau-de-vie de riz, écoutaient des chanteurs convoqués par le maître de la maison, et qui se faisaient accompagner sur un orgue en bambou ou une lyre monocorde. Il y a dans le répertoire des Laotiens un certain nombre d'anciennes chansons ; mais le plus souvent c'est par des improvisations que les troubadours charment leurs auditeurs. Les circonstances, les personnes présentes, leur fournissent des sujets ; tantôt gais et railleurs, tantôt romanesques et tendres, ils prennent quelqu'un à partie dans le cercle qui les entoure. D'une imagination fertile, presque inépuisable, la voix leur manque avant l'inspiration ; ils

sont de toutes les fêtes publiques comme de toutes les réjouissances de famille. J'ai vu un de ces poëtes d'amour s'adressant à une jeune fille commencer par les accents les plus doux, les plus discrets et les plus chastes, s'animer par degrés pour atteindre en finissant des notes tellement aiguës que la belle fuyait en rougissant. La musique vocale ou instrumentale semble d'ailleurs absolument dans l'enfance. A nos oreilles d'Européens, tous les airs paraissaient être un même récitatif monotone dont les finales étaient uniformément prolongées. Il n'en est point ainsi pour les gens du pays. Ceux-ci font très-bien la différence entre deux chanteurs et deux instrumentistes.

Le lendemain, les sauvages avaient regagné leurs forêts, où nous nous proposions d'aller les visiter; la ville rentrait dans son calme ordinaire, et, le roi ayant perdu dans la nuit un grand mandarin, son parent, la cour prenait le deuil. Ce respectable personnage avait fait appeler le médecin de l'expédition; mais les bonzes lui ayant persuadé que les remèdes prescrits étaient contraires aux rites sacrés, il se laissa pieusement mourir. Un bûcher lui fut dressé en grande pompe derrière la pagode royale; les bonzes arrivèrent montés à califourchon sur le cercueil, qui était couvert de fleurs et d'ornements en cire. Quand ils en furent descendus, la bière fut placée au sommet de la pyramide de bois; chacun s'approcha pour y mettre le feu. Les flammes, mordant le bois sec, montèrent en pétillant. La foule cependant trouvait le spectacle trop long, et les bonzes, à peu près ivres, donnant l'exemple, les assistants s'emparèrent de bambous, se mirent à attiser la fournaise, et s'attaquèrent au cercueil lui-même, qui, presque con-

sumé, s'ouvrit. Les muscles du corps s'étaient contractés sous l'action du feu, et je vis au milieu des flammes deux mains se dresser vers le ciel. Ce spectacle lugubre parut amuser beaucoup les Laotiens. Je ne trouvai plus le lendemain à la place de ce bûcher qu'un peu de cendre et quelques os blanchis. Les corbeaux volaient en tournoyant au-dessus, maudissant dans leur triste langage les chiens qui les empêchaient d'approcher. Ce sont là les enterrements de première classe, et tout le monde ne saurait y prétendre ; les pauvres, les inconnus, sont tout simplement mis en terre à quelques pouces de profondeur.

Nous entrions dans le mois de novembre, le fleuve baissait tous les jours, et les rives se bordaient à perte de vue d'une longue frange de sable blanc. Les perpétuels brouillards de la saison des pluies faisaient place à un rideau transparent de vapeurs. Tandis que nous aspirions avec délices les brises plus fraîches du matin et du soir, les indigènes grelottaient sous leurs manteaux. Drapés dans ces larges étoffes aux plis flottants et aux couleurs éclatantes, les Laotiens justifient la réputation d'élégance qu'ils ont jusqu'en Cochinchine. Nous jouissions des changements opérés par les approches de l'hiver, hiver bien doux qui rappelle nos étés d'Europe. Les forces nous revenaient à mesure que les feuilles tombaient des arbres, et deux excursions furent résolues.

Le courrier de France et les passeports de Pékin ne nous étaient point parvenus. M. de Lagrée chargea M. Garnier de descendre le fleuve jusqu'à Stung-Treng, où nous avions l'espoir qu'il rencontrerait un messager. Le chef de l'expédition, le docteur Joubert et moi, nous

nous préparâmes à partir pour Attopée. Ce point, situé sur la rivière qui débouche dans le grand fleuve à Stung-Treng, est une sorte de poste avancé dans le pays des sauvages de l'est. Les Laotiens n'y vont pas sans répugnance ; ils prétendent que des fièvres mortelles y déciment les caravanes. Les marchands chinois établis à Bassac confirment eux-mêmes ce témoignage en ajoutant qu'aucun d'eux n'oserait aller chercher dans cette province l'or qu'elle produit en abondance. Dieu sait cependant ce que braverait un Chinois dans l'espoir de faire quelque profit! Nous écoutions tout ce qu'inspirait à ces braves gens le sincère intérêt qu'ils nous portaient ; mais au Cambodge on nous avait dit du Laos en général tout ce qu'on nous répétait ici d'Attopée, nous croyions avoir acquis le droit d'être sceptiques, et nous partîmes dans deux pirogues qui nous furent fournies par ordre du roi.

Après avoir remonté le Mékong pendant quelques heures, nous fîmes halte pour la nuit dans la pagode de Vat-sei. Un cordial accueil nous y attendait ; nous étions sans le savoir les bienfaiteurs de l'établissement. Vat-sei avait obtenu l'un des chandeliers offerts récemment par M. de Lagrée. Nos nattes furent étendues sur les dalles du sanctuaire, et nous nous endormîmes au bruit de l'office du soir, psalmodie généralement monotone, quelquefois interrompue par une note aiguë, sorte de hurlement qui imprimait un caractère étrange à ces prières inintelligibles pour nous et non moins incompréhensibles le plus souvent pour ceux qui les récitaient. A côté de quelques passages en langue moderne, le bréviaire contient un grand nombre de pages écrites en pâli, et les

bonzes lisent ces dernières sans en saisir le sens, comme certaines femmes de France récitent machinalement un office en latin. Les religieux bouddhistes ne s'en réunissent pas moins chaque soir pour prier avec une exactitude édifiante. Nous avons couché bien souvent dans ces caravansérails qui sont à la fois la maison de Dieu et celle des voyageurs; jamais on ne nous a fait grâce d'une antienne, les bonzes pourraient rendre des points à maint chapitre de chanoines.

Au delà du village de Vat-sei, le Mékong ne tarde pas à se resserrer. Les montagnes dont il baigne le pied ne lui laissent guère plus de 300 mètres de largeur. Cet étranglement brusque n'augmente pas sensiblement la rapidité des eaux, mais la profondeur en devient effrayante. De gros singes nous escortaient sur la rive, et grognaient familièrement en recevant des bananes. Le Sé-don, jolie rivière où nous entrâmes après un jour et demi de navigation, coule doucement à travers un véritable jardin. Des plantations de coton et de tabac, des champs de courges et de patates dans lesquels, viennent le matin et le soir picorer des paons sauvages, entourent les cases, cachées derrière de hautes touffes de bambous. Le roi de Bassac nous avait informés qu'une lettre de lui à ses chefs de village nous précédait, leur ordonnant de nous fournir vivres et moyens de transport. Cette lettre du roi n'était point parvenue. Quand les premiers rapides du Sé-don nous forcèrent à débarquer, les autorités subalternes refusèrent de nous procurer des éléphants ; prières, menaces, exhibition du passeport siamois, rien n'y fit, il fallait un ordre hiérarchique du gouverneur de la province. Pour ne pas per-

dre de temps, nous partîmes à pied après avoir envoyé un courrier à Bassac. Nous avons appris plus tard que plusieurs jours de cangue avaient puni le fonctionnaire mal disposé pour nous. L'aspect du pays était loin de répondre à ce que faisait présager la zone peu profonde qui bordait le cours d'eau. Il était couvert de grandes herbes et de grandes forêts, inculte et généralement inhabité. Il en est presque partout ainsi dans le bas Laos.

Au-dessus de la première chute du Sé-don, cataracte d'une quinzaine de mètres et d'un assez beau caractère, la rivière redevient navigable; nous eûmes hâte d'en profiter. Le retentissement de notre colère de la veille nous avait devancés dans les villages, et l'on mit des pirogues à notre disposition sans même demander à voir nos papiers. Nous parvînmes ainsi aux limites du territoire de Bassac, et à l'entrée de la province de Kantong-niaï nous trouvâmes préparé pour nous un logement confortable. Le gouverneur de Kantong-niaï était un petit vieillard de soixante-quinze ans, à la physionomie maligne, pour ne pas dire méchante. Il se fit lire la lettre de Siam, en prit copie, et, avant de nous autoriser à continuer notre voyage, ne manqua pas de nous faire, au sujet de la France,mille questions saugrenues. Nous étions attendus avec impatience dans la province voisine, celle de Simia. On nous conduisit à notre arrivée vers une charmante petite case, construite exprès pour nous en bambous et en feuilles toutes fraîches encore. Les enfants et les femmes, qui se faisaient une fête de nous voir, avaient conseillé cette attention dans l'espoir de nous retenir au moins un jour entier ; mais nous nous

étions façonné un cœur absolument insensible, et nous ne prîmes à Simia que deux heures de repos. Les autorités, déçues dans leur curiosité, blessées dans leur amour-propre, firent transporter nos minces bagages en nous laissant nous-mêmes à pied malgré nos réclamations. La terre est stérile, la pierre se montre partout à fleur de sol et ne laisse croître qu'une herbe rare et brûlée par le soleil. A midi, la chaleur était accablante ; je sentais comme des aiguilles de feu qui m'entraient dans le crâne en provoquant une sorte d'étourdissement continu. Le soir et le matin seulement, nous pouvions respirer. Une nuit, le thermomètre étant descendu à 12 degrés au-dessus de zéro, nous nous réveillâmes grelottant de froid.

Quelques rizières isolées, établies dans des quartiers de forêt incendiés, se montraient de loin en loin, cultivées par les sauvages. Pour se mettre à l'abri des animaux féroces, les propriétaires de ces misérables champs ont élu domicile à cinquante pieds en l'air. Ils ont construit au sommet de grands arbres, en partie découronnés de leurs branches, des cases grises qui ressemblent à de vastes nids d'oiseaux de proie. Ils arrivent chez eux par des échelles longues, étroites et pliantes. En cheminant à travers ce triste pays, nous rencontrâmes un troupeau de buffles : à la vue du drapeau français porté par un indigène, ces animaux s'émurent; déjà ils se disposaient à commencer la charge, quand on s'empressa de dérober les trois couleurs à leurs yeux. Ils sont d'ailleurs beaucoup moins farouches au Laos qu'en Cochinchine. Dans notre colonie, même aux environs de Saïgon, la vue d'un Français les exas-

père, comme s'ils ressentaient l'injure de la conquête plus vivement que les Annamites. Nos Laotiens refusaient à tout moment de marcher, il fallait les pousser en avant. Ils sont cependant capables de faire de longues courses à pied ; mais le temps n'a pas de valeur à leurs yeux. Ils aiment à se reposer souvent au bord d'un ruisseau pour fumer une cigarette, fabriquer une chique de bétel. Marcher sans trève, comme nous les forcions à le faire, cela dérangeait toutes leurs habitudes. Ils le témoignaient par des murmures, par des ruses toujours déjouées, par des mensonges toujours découverts' et qu'ils ne renouvelaient pas moins avec une candeur entêtée, afin d'obtenir des haltes plus fréquentes.

Saravane, chef-lieu d'une troisième province, s'annonça enfin de loin par les angles relevés du triple toit de ses pagodes. Des sauvages étaient occupés à préparer nos logements, deux maisons étaient déjà prêtes; nous les dispensâmes d'achever les autres. Les grands mandarins ne voyageant jamais sans une suite nombreuse d'hommes, de femmes et d'éléphants, le gouverneur s'attendait à voir derrière nous cent cinquante Français, et faisait construire pour eux des casernes. La modestie de notre équipage, modestie conforme à l'exiguïté de nos ressources aussi bien qu'à nos habitudes et à nos goûts, a toujours étonné nos hôtes et les a fait souvent, au premier abord, douter de notre rang. Le village était considérable, agréablement situé sur les bords du Sé-don, et ombragé par une foule de grands arbres régulièrement plantés. Les cases étaient nombreuses et soignées ; mais ce qui nous surprit surtout, ce fut de trouver dans ce coin perdu des possessions

siamoises une pagode comme nous n'en avions pas encore rencontré depuis le Cambodge. Elle était construite en briques blanchies à la chaux et couverte de plusieurs toits superposés. La façade, un peu resserrée, était précédée d'un porche soutenu par quatre colonnes élancées d'inégale hauteur et réunies au sommet par un feston en bois sculpté. Plus loin, au milieu d'un petit étang, s'élevait sur pilotis un second édifice dans le même goût et surchargé extérieurement de dorures. On y arrivait par une longue chaussée en bois un peu dégradée, dont la dernière planche avait été retirée à dessein. Ce mystérieux sanctuaire, où les bonzes ne consentirent pas sans peine à nous introduire, était la bibliothèque des livres sacrés. Ces livres étaient là, déposés sur de riches étagères, enveloppés dans d'élégants étuis recouverts de soie et dormant d'un sommeil ininterrompu, car pas un de ces religieux ne pourrait en déchiffrer le texte pàli, d'ailleurs entourés de respect et préservés par l'eau qui baigne les pieds de leur palais des deux grands fléaux du pays, le feu et les fourmis blanches. Dans les villages de ces contrées, les pagodes, édifices en briques, tranchent par un air de richesse et de solidité relatives sur les cases en bois qui les entourent; bâties au centre d'un vaste préau, elles semblent tenir à distance les habitations profanes. C'est toujours près d'elles que l'on trouve les plus beaux cocotiers, les palmiers les plus hauts, les aréquiers les mieux venus. A l'ombre de ces arbres s'abrite la bonzerie, où les enfants viennent apprendre à lire et à écrire. Comme dans l'ancienne Europe, la culture et l'enseignement des lettres sont au Laos le monopole du

clergé ; la littérature proprement dite n'existe guère d'ailleurs, et l'on a fait ses humanités quand on a lu et entendu expliquer un certain nombre de livres bouddhistes.

Les bonzes qui passent leur vie entière sous l'habit jaune, soumis aux pratiques austères imposées par la règle, ne sont pas fort nombreux. La plupart des jeunes gens qui remplissent les pagodes y font des retraites plus ou moins prolongées, suivant leurs convenances, mais dont la durée n'est pas inférieure à trois mois. Cet usage est suivi par quiconque se respecte. Le roi du Cambodge s'est revêtu du froc et s'est rasé la tête ; celui de Siam lui-même est entré en religion avant de monter sur le trône. J'ai vu le fils d'un mandarin renoncer pour un temps au monde, et j'ai pu admirer la facilité avec laquelle on est admis dans le couvent. Le postulant, vêtu de blanc, suivi de ses parents et de ses amis, se présenta devant les bonzes réunis en conseil, déposa ces offrandes qui, obligatoires dans mille circonstances de la vie, viennent à l'appui d'une prière ou d'un placet, servent de cartes de visite, et constituent en ce pays un rude impôt pour les gens pauvres. La première chose à faire quand on veut obtenir d'un homme en place, qu'il soit chef de village, grand mandarin, gouverneur de province ou roi, un acte de faveur, même de justice, c'est de lui envoyer un panier de volailles, un quartier de buffle ou de cochon.

Les bonzes, qui vivent grassement d'aumônes, n'ont garde de laisser se perdre un tel usage, et mon novice, s'y étant conformé, fut reçu. Dans l'examen qu'il eut à subir, on parut s'inquiéter bien plus de la santé de son

corps que de l'état de son âme. Il affirma qu'il n'avait jamais été ni fou ni lépreux, qu'il était autorisé de ses parents et muni de tout ce qui doit composer la garde-robe et le mobilier du moine bouddhiste, un froc jaune, une natte et une marmite en cuivre. Cela fait, le vieil homme s'évanouit, et les assistants s'inclinèrent devant le nouveau *phra*, le saint presque divinisé. On ne lui adressa plus la parole que dans une langue particulière dont les termes étaient haussés au ton de la plus extravagante hyperbole.

Le froc jaune, si respecté de tous, inspire à ceux qui le portent, même à ceux qui s'en sont revêtus hier pour le quitter demain, une sorte d'insolence bizarre. Les religieux bouddhistes prêtent leur ministère à qui les appelle et à qui les paye; mais ils n'ont pas charge d'âmes. Sans responsabilité envers le ciel, ils sont sans amour pour le prochain. Ils abusent de leurs nombreux priviléges, traitent presque d'égal à égal avec les grands de la terre, et méprisent les petits. La plupart des jeunes bonzes mettent d'ailleurs facilement en oubli les prescriptions de la règle monastique. Quelques-unes, il faut bien l'avouer, sont gênantes à l'excès. Bouddha défendait à ses disciples de toucher une femme, de lui parler dans un lieu secret, de s'asseoir sur la même natte qu'elle, de monter dans une barque qui lui aurait servi; il redoutait tellement pour ses religieux l'influence du sexe féminin qu'il allait jusqu'à leur interdire d'user jamais dans leurs voyages d'une jument ou d'un éléphant femelle.

Le calendrier bouddhiste est fertile en grandes fêtes. Tout le monde était en liesse à Saravane, et les bonzes, auxquels les fidèles sont contraints pour se sauver, de

procurer des ripailles, déjeunèrent longuement le lendemain de nôtre arrivée. Dans l'après-midi, une procession fit plusieurs fois le tour de la pagode. Elle rappelait à s'y méprendre les cérémonies catholiques de même nature. Les bonzes marchaient devant, portant emblèmes et bannières ; les laïques venaient ensuite, et enfin, fermant la marche, apparaissaient les femmes, en grande toilette et en grand chignon, les mains pleines de fleurs.

Nous échangeâmes les visites de rigueur avec les autorités. Après l'inévitable communication de la lettre de Siam, magique talisman qui nous ouvrait toutes les portes, le gouverneur nous promit six éléphants en s'excusant de ne pouvoir nous en procurer davantage ; il était obligé d'en emmener quinze dans sa visite annuelle à toutes les pagodes de sa province, visite qu'il allait commencer le lendemain. Six éléphants suffisaient à nos besoins. Une sorte de siége étroit et long comme un berceau d'enfant, posé sur plusieurs peaux de bœufs ou de cerfs, était maintenu sur le dos de nos bêtes par une forte sous-ventrière en rotin. Quand nous partions d'un village ou que nous y arrivions, des échelles appliquées à ces murailles vivantes facilitaient l'ascension et la descente ; il n'en était pas de même dans les haltes en forêt. Les éléphants, très-bien dressés, se couchaient sur l'ordre du cornac. On eût dit un mont affaissé sur lui-même ; les autres se bornaient à lever le pied de devant de façon à former une sorte d'escabeau d'où l'on arrivait comme on pouvait jusqu'à sa place. Le cornac, à califourchon sur le cou de sa bête, laissait pendre ses jambes derrière les grandes oreilles de l'éléphant, semblables à d'énormes éventails toujours en mouvement.

La parole suffisait le plus souvent pour conduire ces intelligents animaux; mais il fallait quelquefois recourir à un croc en fer qu'on leur enfonçait dans la peau du crâne assez avant pour faire jaillir le sang. En quittant Saravane, nous avons traversé deux fois le Sé-don, profondément encaissé. Nos éléphants, pour descendre les hautes berges de la rivière, eurent à s'engager dans un sentier à pic à peine aussi large que leurs pieds. Quand la terre était trop meuble, ils roidissaient les jambes de devant, laissaient traîner celles de derrière de façon à toucher le sol des cuisses, presque du ventre, et glissaient jusqu'au bas du précipice sans perdre un instant ni leur sang-froid ni l'équilibre. Quand ils débouchent ainsi d'un défilé, on pourrait les prendre pour un immense bloc de rocher qui se détache et se met en mouvement. Nous venions d'être témoins de leur force, ils nous firent bientôt admirer leur prudence. Il fallait gravir une colline en suivant le lit d'un torrent desséché, encombré de pierres roulantes. Ils interrogeaient de l'œil le gros arbre aux racines déchaussées ou le rocher surplombant, ils scrutaient la touffe d'herbe comme le grain de sable, et n'avançaient pas d'une ligne sans s'être assurés que le terrain pouvait les porter. Dans certains endroits difficiles, ils mettaient une heure à faire un kilomètre ; mais ils ne chancelaient jamais.

Quand la forêt eut remplacé les rizières, nous cessâmes de rencontrer des villages pour nos haltes du soir ; il fallut emporter avec soi les provisions de plusieurs jours. Nous marchions par des chemins qui auraient rebuté le cheval le plus agile et le plus vigoureux, nos

montures faisaient des prodiges de force et d'adresse. Parvenus enfin, non sans peine, au sommet d'une rampe escarpée, nous découvrîmes à nos pieds, à travers le feuillage, une nappe d'eau où des montagnes boisées réfléchissaient leurs formes arrondies. Nous la prenions déjà pour un de ces lacs magnifiques qui sont l'ornement souvent décrit des forêts vierges; mais nos Laotiens nous détrompèrent, c'était la rivière d'Attopée.

Nous avions passé de longs jours auprès de son embouchure à Stung-Treng ; c'était une ancienne connaissance, et nous voulûmes nous reposer sur ses rives. L'idée de cette halte fut bien accueillie pour plusieurs raisons : l'allure des éléphants est très-fatigante ; ce n'est, à proprement parler, ni le roulis ni le tangage, c'est un mélange de ces deux horribles choses, compliqué, au moindre bruit suspect, d'une réaction brusque et violente. Ces animaux, une fois domestiqués et quand ils ne sont pas spécialement dressés pour la guerre, sont timides comme des lièvres. J'en ai monté un qui, malgré ses formidables défenses et ses proportions colossales, fit un écart en apercevant un petit chien. Dans la forêt que nous avions à traverser pour arriver au bord de l'eau, ils rencontrèrent de plus sérieux motifs d'effroi : nous passâmes auprès de la bauge d'un rhinocéros, un tigre croisa notre sentier. Nous nous trouvions en effet dans un quartier où abondent les animaux féroces, et nos guides paraissaient tout aussi effrayés que nos montures. M. de Lagrée n'en donna pas moins l'ordre de faire halte. Nous choisîmes pour y établir notre campement le lit desséché d'un torrent qui se jette, pendant la saison des pluies, dans la rivière d'Attopée.

Nos Laotiens, toujours enclins à s'arrêter, résistèrent cette fois énergiquement. Ils ne cédèrent à notre volonté qu'après nous avoir fait promettre, précaution aussi impertinente qu'inutile, de ne pas nous battre, de ne pas jurer et de ne pas nous livrer à des discussions bruyantes. Pour plus de sûreté, ils élevèrent ensuite, avec des branches arrachées aux arbres, un petit autel à Bouddha. En règle avec le ciel, ils songèrent à prendre les mesures commandées par la prudence humaine, et allumèrent de grands feux autour du camp. Nous pénétrâmes nous-mêmes sous notre abri de feuillage, rendu nécessaire en cette saison par l'abondance de la rosée, et nous nous étendîmes sur nos nattes après avoir renouvelé l'amorce de nos armes. Quant à nos guides, nos cornacs et nos porteurs de bagages, ils fumaient leurs cigarettes, causaient à voix basse, mais étaient trop prudents pour fermer l'œil. Lorsque, après une pénible journée de marche, je retrouvai, sous la vivifiante influence d'une nuit fraîche, l'entière possession de moi-même, ma pensée se reporta tristement vers la France, dont aucun écho n'était parvenu jusqu'à nous depuis six mois. Ma vie nomade au milieu des forêts silencieuses, les émotions puisées dans un commerce intime avec cette grande nature, me remplissaient de joies inconnues en me laissant relativement aux chers intérêts de la patrie et de la famille ces tortures de l'incertitude dont les pointes s'enfonçaient chaque jour plus acérées dans mon cœur. Tandis que je m'efforçais de contempler à travers les branches entrelacées du *gourbi* les étoiles qui scintillaient dans un ciel pur, je voyais passer devant mes yeux comme des cau-

chemars tous les fantômes sinistres qui, sous les formes horribles de la guerre et de la mort, avaient peut-être dans l'espace d'une demi-année humilié la France ou ravagé le foyer paternel. Le courrier que nous allions recevoir nous apporta la nouvelle de Sadowa.

Malgré les craintes exprimées la veille par nos Laotiens, aucune alerte ne troubla la nuit. Le lendemain, la forêt devint extrêmement difficile. Les sentiers tracés par les éléphants sauvages, car il n'existe pas d'autres routes, s'entre-croisent sous les bambous, qui font entre les arbres un impénétrable tissu hérissé de piquants. Nos éléphants montrent une surprenante habileté dans la fatigante besogne d'enfoncer les fourrés, d'arracher les arbres, de les tordre avec leurs trompes ou de les écraser sous leurs pieds. Chacun prend à son tour la tête de la colonne, obéit ponctuellement aux indications verbales du cornac, comme s'il comprenait sa langue. Un gros arbre empêche-t-il le passage, l'éléphant appuie au tronc son large front, et, sans que l'animal semble faire un effort, l'arbre s'incline, les racines sortent de la terre, sur laquelle il se trouve étendu bientôt sous la pression du pied colossal qui achève de l'abattre. Si l'une de ces lianes immenses suspendues aux grands arbres menace de blesser le voyageur qu'il porte, l'éléphant attire à lui cette sorte de câble monstrueux, le déchire, le rompt comme un enfant ferait d'un fil, et ne s'avance jamais sans avoir ouvert un large passage pour lui-même et pour la charge qui est sur son dos, et dont il semble avoir mesuré la hauteur. Nos animaux eurent à travailler ainsi pendant plusieurs jours. Laborieux et doux, ils ne témoignaient d'humeur que lorsque les

cornacs, ne se bornant pas à les entraver, jugeaient nécessaire de les attacher. Cela arrivait toutes les fois que nous faisions halte dans des quartiers fréquentés par des troupeaux nombreux d'éléphants sauvages. Ceux-ci en effet, rougissant, dit-on, pour leur race, de voir leurs frères asservis, ne manquent jamais, quand ils les rencontrent, de briser leurs liens et de les contraindre à reprendre, en se joignant à eux, leur vie errante au sein des forêts sans limites. Nos animaux, mécontents, dépités, frappaient leur trompe contre terre avec un bruit sonore ou bien imitaient ces vibrations aiguës et métalliques qu'obtient un sonneur inexpérimenté soufflant dans un cor de chasse. Là s'arrètait toujours leur colère, qui semblait n'ètre qu'une protestation timide.

Nous arrivâmes enfin sur la lisière des bois, et nous vîmes dans le lointain une chaîne de montagnes pelées. C'était la haute barrière naturelle qui a empèché les Annamites de se répandre dans le Laos en les parquant au bord de la mer. Nous avions atteint le point où la rivière d'Attopée, qui a probablement sa source dans ces montagnes, commence à devenir navigable. Un gros village s'est élevé en cet endroit, et nous y prîmes vingt-quatre heures de repos. Un mandarin siamois, collecteur d'impôts, qui s'y trouvait en même temps que nous, s'empressa de nous rendre visite, et se montra fort reconnaissant d'une pipe en terre que lui offrit le chef de l'expédition et dont le fourneau représentait une tête de zouave. La rivière d'Attopée est fort jolie et rappelle certaines rivières de France. Elle coule rapide entre des forêts magnifiques et profondes. Nos légères pirogues, emportées sans bruit par le courant, n'ef-

frayaient pas les animaux sauvages qui venaient au bord de l'eau chercher la fraîcheur et l'ombre. Les sangliers, les cerfs et surtout les paons réveillaient nos instincts de chasseur; et notre table, si souvent dégarnie, aurait fait envie parfois aux chevaliers du moyen âge.

La rivière d'Attopée nous avait été signalée comme un autre Pactole. On trouve en effet de l'or dans le sable de son lit et de ses rives; mais le soin de le rechercher a été laissé aux sauvages. J'ai vu sur un banc de sable récemment abandonné des eaux un petit village improvisé par les malheureux qui se livrent à cette industrie. Ils logent dans des huttes en bambou deux fois grandes comme des niches à chiens, dont elles ont à peu près la forme. Chacune de ces cabanes est habitée par une famille. Plusieurs générations de femmes y étaient accroupies, depuis la vieille aux longs cheveux blancs qui retombaient sur ses maigres épaules en encadrant ses joues creuses jusqu'à la petite fille qui suçait avec sécurité la mamelle rebondie de sa mère, un peu effrayée de notre visite. Quant aux hommes, ils ne l'avaient pas attendue, et, du plus loin qu'ils nous avaient aperçus, ils s'étaient hâtés de prendre la fuite. Désirant voir d'autres établissements de sauvages, nous nous avançâmes dans l'intérieur sous la conduite d'un Laotien.

M. de Lagrée fut pris d'un de ces violents accès de fièvre qui commencent par glacer le sang dans les veines et finissent par y faire couler du feu. Nous fîmes aussitôt requérir dans un village voisin les couvertures en feutre, les manteaux, les langoutis, tout ce qui pouvait servir à ramener la chaleur dans son corps refroidi,

et après deux heures d'inquiétude mortelle nous acquîmes la certitude que la vigoureuse nature de notre chef l'emporterait sur le mal. Nous le laissâmes reposer, et nous pûmes continuer notre voyage. Il fallut marcher longtemps dans les jungles, traverser des cours d'eau larges et profonds sur de minces troncs d'arbres, ponts primitifs qui n'avaient pour tout parapet qu'une liane flexible. A la vue d'un misérable caravansérail enfoui dans les broussailles, nous reconnûmes que nous étions arrivés. Il ne se forme pas en effet, dans ces pays où l'hospitalité est la première des lois parce qu'elle est le premier des besoins, un groupe de dix habitants sans que ceux-ci n'élèvent un abri pour les voyageurs. Chez les Laotiens, à défaut d'une autre case, c'est la pagode qui sert d'auberge ; mais les sauvages n'ont pas de pagodes. Ils croient aux fées et aux génies, lesquels n'habitent pas dans les temples. Autour du village où nous nous trouvions régnait une palissade destinée à écarter les esprits malfaisants ; elle ne résisterait pas au coup de pied d'un homme en chair et en os. Un morceau de bambou couvert d'inscriptions et de conjurations pendait au-dessus de notre porte. Les cases étaient disposées en demi-cercle. Nous en avons compté soixante-dix ou quatre-vingts, toutes bâties sur un modèle identique et le plus simple qu'on puisse imaginer. Elles ont 2 mètres de largeur, 2 mètres de hauteur et 3 mètres de profondeur environ. Deux portes étroites et basses se correspondent dans les pignons. Ces pauvres demeures sont perchées sur des poteaux qui ménagent aux poules et aux porcs une habitation commode au-dessous de la famille qu'ils doivent nourrir. Ici ce sont les femmes qui

se sont enfuies à un signal de leurs maris. Nous ne trouvons plus que les aïeules. Au village des chercheurs d'or, nous les avions vues mélancoliquement assises sur le seuil de leur porte ; leur âge les fait considérer comme n'appartenant plus à aucun sexe. Les hommes sont en général grands et bien faits ; leur front proéminent est encadré de cheveux longs qu'ils laissent retomber en désordre ou tordent derrière la tête. La pointe du nez descend très-bas, et les ailes sont fortement relevées. Les Laotiens au contraire ont le nez court et coupé en biseau. En somme, le type de ces derniers serait moins agréable que celui de leurs tributaires, si ceux-ci n'avaient pas la véritable expression sauvage empreinte surtout dans leurs yeux timides, hagards, rendus stupides par l'étonnement. Ces sauvages ont des habitudes d'élégance qui sont peut-être d'anciens souvenirs. Ils portent des bracelets de fil de laiton, des colliers de verroterie, et se font aux oreilles une ouverture assez large pour pouvoir y passer de gros cylindres en bois. Ce dernier usage n'existe chez les Laotiens qu'à un moindre degré. Jadis le plus puissant roi du Laos, le seul qui semble avoir vraiment mérité ce titre, faisait consister sa gloire dans le diamètre extraordinaire de ces vides obtenus peu à peu dans le lobe inférieur de ses oreilles. On se servait pour la première fois d'un petit poinçon d'or qui restait un mois dans la chair. On en introduisait successivement d'autres, ayant soin d'en augmenter la grosseur jusqu'à ce que l'extrémité des oreilles tombât enfin sur les épaules. Les sauvages ne craignent pas aujourd'hui de se donner un luxe jadis exclusivement réservé au roi.

Quelle est l'origine de ces tribus que nous avons trouvées partout juxtaposées aux Laotiens le long du Mékong? Dans un voyage aussi rapide que le nôtre, il était impossible de se livrer à un travail ethnographique approfondi. Pour arriver à un résultat scientifique, il aurait fallu séjourner longtemps au milieu des tribus, gagner la confiance de quelques sauvages intelligents et causer avec eux. Les moyens d'ailleurs nous manquaient. Nous ne faisions que passer, et nous n'avions pas d'interprète qui comprît les différents idiomes des peuplades. C'est donc à peine s'il peut nous être permis de hasarder des conjectures.

Les Laotiens n'occupent sur les deux rives du fleuve, et surtout sur la rive gauche, qu'une lisière fort étroite. Entre leurs villages et la grande chaîne qui borde l'empire annamite, de nombreuses tribus sont dispersées dans l'intérieur, depuis le Tonkin jusqu'à nos provinces de la Basse-Cochinchine, dont quelques-unes comprennent même dans leurs limites administratives plusieurs campements de sauvages. Les tribus qui avoisinent les Laotiens, et qui relevaient probablement jadis des souverains du Laos, ont pris le parti de se soumettre au roi de Siam; elles lui payent une légère redevance. Cette vassalité, purement nominale ou peu s'en faut, est compensée par certains avantages très-réels. Ainsi ces pauvres gens n'ont plus rien à craindre des incursions des marchands d'esclaves, qui se livrent sur le territoire des tribus indépendantes à une véritable traite. Au Cambodge et probablement aussi à Siam, comme au Laos, il existe plusieurs catégories d'esclaves, les esclaves pour dettes, les esclaves

du roi et les esclaves des pagodes. L'esclavage pour dettes n'est pas, à proprement parler, un esclavage. C'est une aliénation temporaire de la liberté. Quand on ne peut pas solder une somme dont on se reconnaît débiteur, on se livre soi-même à son créancier ou bien on lui livre un de ses enfants. Le travail fourni par l'esclave équivaut aux intérêts de la dette, mais l'on n'est libéré que par le payement du capital entier. Si l'on est mécontent de son maître, on emprunte pour le rembourser, et l'on passe par ce seul fait sous une domination nouvelle.

L'esclave du roi est réellement esclave, qu'il soit pris à la guerre ou qu'il soit réduit à cet état par un jugement. L'homme qui, poursuivi pour un délit ou pour un crime, cherche un refuge dans une pagode, est protégé par le droit d'asile, à la condition de devenir esclave ou plutôt bonze à perpétuité. Le véritable esclavage dans toute l'horreur du mot, l'esclavage sans autre cause qu'une indigne capture, sans autre issue que la mort ou l'évasion, n'est appliqué qu'aux sauvages. Ceux-ci, tombés dans un piége ou forcés comme des bêtes fauves par les chasseurs d'hommes, sont arrachés à leurs forêts, enchaînés et conduits sur les places principales du Laos, de Siam et du Cambodge. A Pnom-Penh, la capitale actuelle de ce dernier royaume, ils sont particulièrement recherchés et payés plus cher que les esclaves de race annamite ou cambodgienne. Ils valent là 800 francs, tandis que le Cambodgien n'est guère estimé au delà de 500, et qu'on ne donne pas plus de 200 francs d'un Annamite. La différence dans les conditions de l'esclavage entre bien pour quelque chose dans la différence de valeur ; mais c'est surtout au degré de

confiance que le maître peut placer dans la probité de l'esclave, suivant la race à laquelle il appartient, qu'il faut attribuer un aussi grand écart dans les prix. Les Annamites d'un côté, les Laotiens et les Cambodgiens de l'autre, se livrent à ce honteux trafic. Lorsque j'interrogeais un mandarin sur la valeur des principales marchandises dans son village, il ne manquait jamais, après m'avoir parlé du riz, du coton ou de la soie, de mentionner les esclaves, dont le prix varie comme celui des autres choses, suivant les lois de l'offre et de la demande. Les jeunes filles belles et vierges sont vendues aux gens riches, qui achètent une maîtresse aussi cher qu'un éléphant de luxe.

Parmi les tribus qui ont préféré les chances de leur existence presque nomade à la sécurité fondée sur un vasselage peu gênant, quelques-unes, devenues féroces, poursuivent les étrangers de leur haine, et les frappent de leurs flèches empoisonnées. Sur la rive gauche du Mékong, à la hauteur du Tonkin, les Laotiens, si convaincus cependant de leur supériorité, nous avouaient que cent d'entre eux n'oseraient pas se mesurer avec dix de ces farouches enfants des forêts. Ceux-ci usent d'ailleurs de représailles, et trafiquent aussi à l'occasion de la liberté de leurs ennemis. J'ai vu un Annamite des environs de Tourane, pris par les sauvages des montagnes, vendu, revendu et devenu, en fin de compte, la propriété d'un mandarin laotien. Ces tribus portent un grand nombre de noms différents. Dans la partie inférieure et moyenne du bassin du Mékong, on remarque les Moïs, les Chiâmes, anciens habitants du royaume de Tsiampa et qui professent la religion musulmane, les Stiengs, les

Penongs, les Cuys, les Charaïs ou Giraïes, etc. Ce sont là peut-être les anciens possesseurs du sol, battus et chassés dans les bois par les envahisseurs établis sur les bords des grands fleuves et des rivières principales.

Des différences radicales séparent du cambodgien et du laotien les divers idiomes sauvages, idiomes qui paraissent pour la plupart unis entre eux par des traits frappants de ressemblance générale. D'après les renseignements fournis à M. Mouhot par les Stiengs, chez lesquels il a séjourné, les Chiâmes comprendraient le charaï et les Cuys parleraient la même langue que les Stiengs eux-mêmes. Les tribus qui ont accepté la suzeraineté de Siam ou du Cambodge présentent une ébauche d'organisation analogue à celle qu'on trouve dans les villages cambodgiens ou laotiens. Celles qui ont tenu au contraire à demeurer indépendantes pratiquent l'égalité absolue et ne reconnaissent pas de chef. Leurs membres vivent dans une sorte de communisme, partagent la disette ou l'abondance, et se font remarquer par ce défaut caractéristique des enfants et des sauvages, l'imprévoyance, qui est une des formes de la confiance absolue dans la nature.

Les Charaïs entourent de vénération deux personnages de leur tribu qui portent l'un le nom de roi du feu, l'autre celui de roi de l'eau. Le roi du feu est le plus important. Un grand sabre rouillé sans fourreau est le signe de sa puissance, et l'on ne sait pas bien si les respects s'adressent à l'homme ou à la relique. On assure que les rois du Cambodge et de la Cochinchine lui envoient des ambassades périodiques. Il est connu et honoré de toutes les tribus sauvages jusqu'aux frontières de la Chine. Un

missionnaire qui écrivait au XVIIe siècle l'histoire du Tonkin hésite à comprendre dans les limites de ce royaume, à l'époque où il embrassait la Cochinchine elle-même, les peuplades des montagnes soumises aux rois du feu et de l'eau. Peut-on reconnaître dans ce fait singulier le signe d'une souveraineté ancienne marquant encore, après tant de siècles, la famille dépouillée des vieux rois du Laos? La tribu des Charaïs, comme autrefois celle de Juda, cache-t-elle en son sein quelque Joas? Sans écriture et sans mémoire, sans histoire comme sans tradition, les sauvages que nous avons interrogés en laotien comprenaient peu le sens de nos questions, et refusaient le plus souvent d'y répondre.

Attopée, où nous étions arrivés, n'est qu'un petit village d'assez triste apparence. C'est un des centres principaux du commerce d'esclaves. J'ai vu des barques chargées de ce triste bétail humain descendre la rivière pour rejoindre le Mékong à Stung-Treng et gagner de là le Cambodge. Les malheureux captifs paraissaient plus accablés encore par la douleur que par les fers dont ils étaient chargés. Dans les sentiers de leurs forêts, fuyant au plus léger bruit comme des daims sauvages, tapis comme des bêtes fauves au fond de leur hutte de bambou et tremblant à notre vue, ils semblaient dans l'échelle des êtres plus rapprochés de la brute que de l'homme. Ici au contraire, immobiles dans leur étroite prison flottante, laissant errer au hasard leurs regards mornes, ils portaient empreint sur leurs traits ce caractère de noblesse qu'un malheur irrémédiable profondément senti imprime partout à la figure humaine. On peut regretter sans doute qu'un marché public d'esclaves

puisse se tenir à Pnom-Penh, à l'ombre de notre pavillon ; mais il ne faut pas oublier que nous ne sommes encore que les protecteurs du Cambodge. Notre ingérence dans les affaires de ce pays ne peut, sous peine de nous créer des périls, s'exercer qu'avec une extrême réserve. C'est du roi Norodom lui-même qu'il faudra s'efforcer d'obtenir la suppression de cet odieux usage consacré par les siècles.

Les habitants d'Attopée fondent dans de petits creusets de terre l'or recueilli dans les sables, et envoient annuellement à Bangkok une certaine quantité de ces lingots. Ils s'acquittent ainsi en nature de leur impôt envers Siam. Ici encore, on le voit, le roi de Siam s'est enrichi en feignant de rendre un service. Ses armées ont chassé les bandes de soldats qui, sortis des montagnes annamites, s'étaient abattus sur Attopée au moment de la révolte des Taysons [1], et cette province a été depuis détachée du Cambodge.

Nous avions hâte de regagner Bassac et de mettre à profit, pour continuer notre voyage vers la Chine, les mois précieux de la saison sèche. A quelques heures au-dessous d'Attopée, sept éléphants nous attendaient ; deux femelles étaient mères, et leurs petits les accompagnaient. Soixante hommes nous furent donnés pour escorte, ou plutôt nous furent imposés, car il nous répugnait d'arracher tout ce monde à sa famille et à ses travaux ; mais des voleurs infestaient, disait-on, les forêts que nous allions traverser, et le gouverneur ré-

1. Montagnards célèbres dans l'histoire de Cochinchine. C'est contre eux que Gia-long demanda et obtint, par l'intermédiaire de l'évêque d'Adran, le secours de Louis XVI.

pondait de notre sûreté. On nous annonça un voyage de cinq jours. Nous nous enfonçâmes sous bois, cheminant dans une sorte de bas-fond marécageux où séjournent les eaux qui s'écoulent des montagnes environnantes. Nous eûmes à traverser une foule de ruisseaux; quelques-uns sont de véritables rivières qui apportent à celle d'Attopée un tribut considérable. Ma monture partage ses soins entre les sérieuses difficultés de la route et son petit, qu'elle ne perd pas de vue un instant. Celui-ci, espiègle et colère comme un enfant qu'on mène à la promenade malgré lui, hurle et trépigne. A ses cris, la mère devient insensible au fer que le cornac lui enfonce dans le crâne; elle s'arrête et se retourne pour calmer son fils; quand il veut boire, rien ne la déciderait à faire un pas en avant, et le rusé choisit toujours pour demander la mamelle le moment où sa mère, engagée sur la pente d'un précipice, se laisse péniblement glisser sur le ventre. Si l'eau est trop profonde, elle aide son petit du pied et de la trompe, le soutient à la surface. Jusqu'au bout, cet admirable animal ne s'est pas un instant démenti, remplissant avec tendresse ses devoirs de mère et avec conscience ses devoirs de bête de somme. Quant aux mâles, ils se mettent en frais de galanterie. Ils cachent au plus profond des bois leurs mystérieuses amours; mais ils n'en laissent pas moins, tout en marchant, aller leur trompe au plus indécent badinage. Après avoir rencontré en pleine forêt des torrents d'eau limpide et courante, nous nous arrêtions chaque soir au milieu de vastes clairières herbeuses contenant dans une dépression centrale une mare infecte, où tous les animaux de la forêt étaient venus se désaltérer et faire

leurs ablutions. Nos éléphants trouvaient là d'abondants pâturages, et il fallait bien penser à eux.

Enfin nous arrivâmes à d'immenses marécages; le pays s'était découvert devant nous. Nous distinguions nettement, après trente-deux jours de marche, les sommets des montagnes de Bassac. Un pic original, qui affecte la forme du sein d'une femme, se dressait sur l'azur profond du ciel, et nous cherchâmes des yeux bien longtemps avant de pouvoir le découvrir le mât qui portait au-dessus de notre campement le pavillon français. Au pied de ces montagnes, nous allions nous trouver réunis, lire ensemble les journaux de France, discuter les nouvelles, décacheter nos lettres et puiser un nouveau courage dans ces dernières communications avec la patrie. Les fatigues, les fièvres, dont nous avions été atteints en traversant les bois et les marais, tout fut oublié dans les premiers transports que nous causa cette perspective. La déception qui nous attendait allait être bien amère. M. Garnier n'avait rencontré à Stung-Treng ni message ni messager. La révolte des Cambodgiens coupait nos communications avec le bas du fleuve, et ceux-ci avaient envoyé à notre poursuite des bandes chargées de nous enlever. Ce bruit s'était vite répandu parmi les Laotiens de Bassac, qui annoncèrent plusieurs fois à MM. Delaporte et Thorel, demeurés seuls au campement avec une partie de l'escorte, la prochaine arrivée de l'ennemi. Un matelot et un soldat français, impatients des privations matérielles que les circonstances imposaient à tous, avaient dérobé des armes, semé la terreur dans la ville et refusé de rentrer dans le devoir. M. Delaporte dut recourir au roi, qui arma de bâtons

vingt Laotiens. Ceux-ci, conduits la nuit par un mari complaisant, surprirent les fugitifs, que nous retrouvâmes les fers aux pieds. Malgré ces menaces d'invasion dont nous étions la cause, malgré ces désordres intérieurs provoqués chez lui par des Français, le roi de Bassac ne cessa pas de se montrer plein de cordialité pour nous. Il connaissait nos intentions, il mesurait l'étendue de nos embarras, et s'efforçait de les diminuer. Quant aux Cambodgiens rebelles, lassés de leur poursuite inutile, ils n'ont pas dépassé Stung-Treng, sur la rive gauche du Mékong, et Tonli-Repou sur la rive droite.

Si nous n'avions attendu que des lettres et des journaux, nous en aurions sans doute profondément regretté l'absence; mais le succès du voyage n'aurait pas été compromis. L'impossibilité de communiquer par le fleuve avec l'officier français résidant au Cambodge nous jetait dans des inquiétudes sérieuses. Elle menaçait d'entraîner pour nous les plus désastreuses conséquences. Nous n'avions pas les passe-ports de Pékin. Y renoncer après une expérience aussi récente et alors qu'il était manifeste que nous n'aurions pu faire un pas dans les provinces siamoises, si nous n'avions été en mesure de montrer aux gouverneurs des lettres impératives de Bangkok, c'était se condamner volontairement à ne pas sortir du Laos. M. de Lagrée donna cependant l'ordre de se préparer à quitter Bassac, bien résolu à faire une tentative nouvelle pour se procurer des papiers qu'il jugeait, comme nous, indispensables.

Quand il eut appris notre prochain départ, le roi redoubla pour nous d'attentions délicates. Nous lui avions offert des portraits de l'empereur et de l'impératrice, et il donna

sur-le-champ l'ordre de les suspendre aux murs de la grande pagode. Dans la visite d'adieux que nous allâmes lui faire, il nous dit ces mille choses aimables qui n'eussent été en France que des banalités polies, mais qui avaient du prix dans sa bouche. Si peu enthousiaste que l'on puisse être en effet des sauvages et des demi-sauvages, on leur sait gré de ne dire que ce qu'ils pensent. C'était un véritable plaisir de parler de la France à ce jeune Laotien. Il semblait frappé d'admiration au récit des miracles enfantés par le génie européen ; il écoutait avec une confiance naïve, jetant au milieu des descriptions des questions embarrassantes, car il eût été difficile de lui fournir des explications à sa portée. Il se faisait l'interprète des regrets de sa capitale. Nos médecins étaient suivis par les vœux et la reconnaissance des malades qu'ils avaient soignés. Des familles entières allaient porter des offrandes aux pagodes, prier le ciel de faciliter leur voyage et de leur accorder mille ans d'existence. Ils avaient en effet distribué quelques pilules et frappé les imaginations en faisant des opérations heureuses. Les bonzes seuls dissimulaient leur dépit; ceux-ci avaient condamné les malades, et de ces guérisons résultait pour eux un double dommage, atteinte à leur prestige et perte sèche pour la pagode. Les funérailles ne se font pas sans largesses de la part de la famille, et le mort n'est jamais mieux honoré que lorsque les vivants festoient autour de son bûcher.

Le roi vint lui-même nous conduire à la plage où nous attendaient les barques qu'il avait fait préparer, et nous partîmes dans les derniers jours de décembre. La navigation était devenue facile; les berges du fleuve ne pré-

sentaient plus d'obstacles comme au commencement de notre voyage. Les arbres et les broussailles au milieu desquels il aurait fallu passer six mois plus tôt étaient maintenant à 10 mètres au-dessus de notre tête. Un de mes rameurs, pour échapper à la corvée de me conduire, s'est jeté à l'eau, a gagné la rive et a disparu dans les hautes herbes. Voilà un malheureux destiné aux plus rudes châtiments, s'il est pris ; s'il échappe, sa famille payera pour lui.

Notre flottille s'arrêta, et nous allâmes à pied visiter les ruines de Muongcao, l'ancienne capitale du royaume de Bassac. L'immense plaine qu'il fallait traverser avait un aspect désolé ; les indigènes y avaient mis le feu. Le soleil nous embrasait le crâne, tandis que des cendres encore chaudes nous brûlaient les pieds. Quelques arbres sans feuilles, à demi calcinés, se dressaient de loin en loin dans ce désert comme des géants en deuil ; d'autres, complétement carbonisés, gisaient à terre, et nous ne pouvions que regretter l'ombre précieuse qu'ils nous auraient donnée et maudire une coutume barbare qui détruit pour détruire. Les Laotiens brûlent parfois des quartiers de forêt afin d'y établir des rizières sèches ; mais ils les incendient souvent pour satisfaire cet instinct qui pousse l'homme à la dévastation, instinct stupide qui promène les ravages du feu sur des milliers d'hectares. En Cochinchine, l'administration française a dû prendre des mesures pour protéger les forêts, qui sont une des principales richesses de l'État. En brûlant ainsi au hasard, les indigènes arrivent à créer sans s'en douter d'impénétrables fourrés de bambous. Cet arbuste, grâce aux racines vivaces qu'il pousse en terre, est le seul qui sur-

vive, et, ne rencontrant plus d'obstacles ni de rivaux, il finit par couvrir d'immenses espaces à travers lesquels hommes, chars et éléphants ne passent plus qu'avec une extrême difficulté.

Il reste de Muongcao peu de chose, des murs d'enceinte en brique , des pagodes , une petite pyramide élancée, sculptée comme une de ces aiguilles gothiques qui décorent nos cathédrales, une rue assez large et de grands arbres régulièrement plantés. Le Mékong , à l'endroit où nous reprîmes nos barques, était coupé de bancs de sable. Il faisait un coude brusque qui lui donnait l'aspect d'un immense lac fermé derrière nous par une série de montagnes étagées, bizarrement découpées, baignées de vapeur. Plusieurs îles verdoyantes émergeaient au milieu des eaux, qui les entouraient d'une blanche ceinture d'écume. Nous avions quelques rapides à franchir à travers des masses de grès entassées en désordre, affectant les formes étranges de monstres accroupis. Le fleuve a gravé sur les flancs polis de ces roches le niveau séculaire de ses crues périodiques. Les collines qui courent sur les rives sont boisées; mais les feuilles avaient perdu leur fraîcheur. Des plaques jaunes étaient jetées çà et là sur les masses de verdure. Bientôt le Mékong se rétrécit; sur la rive droite, que nous suivions, les blocs de grès élevaient une véritable muraille cyclopéenne, des roches encombraient le lit du fleuve, qui présentait à certains endroits une immense profondeur ; la sonde se perdait dans des abîmes sans fond.

Six jours après notre départ de Bassac, nous aperçûmes l'entrée de la rivière d'Ubône, appelée Sé-mun

par les indigènes, et qui semble n'être qu'une bifurcation du Mékong. Celui-ci était à peu près impraticable jusqu'à Khemarat, et M. Delaporte fut chargé d'aller faire seul cette difficile exploration. Le gros de l'expédition tourna vers l'ouest, et remonta la rivière d'Ubône. On nous annonça dix rapides à franchir, et nous prîmes des hommes de renfort au village de Pacmoun. Cette précaution n'était pas inutile. La rivière fut bientôt obstruée par une énorme barrière de grès tourmentés, hachés, déchirés par l'eau. Le grès est percé de trous, sortes de puits aussi ronds que s'ils avaient été forés de main d'homme, et produits au moment des crues par les tourbillons de l'eau chargée de cailloux. Il fallut faire passer toutes nos barques à sec par-dessus ces obstacles, et pour cela les décharger complétement. Le soleil échauffait les pierres, il n'y avait pas un abri possible contre ses rayons verticaux décuplés par la réverbération. On s'attela aux barques; un chanteur entonna des couplets à tue-tête; un long cri poussé par tous les travailleurs servait de refrain; ceux-ci faisaient alors un grand effort et la charge avançait de quelques pouces. La nuit était tombée depuis longtemps déjà, et la dernière barque n'était pas encore passée. Nos indigènes étaient demeurés une journée entière dans l'eau; après tant de fatigues, ils n'avaient pour nourriture qu'un peu de riz, pour lit que la pierre nue. Le feu, ce précieux ami, en petillant les réchauffa et les égaya.

La rivière n'est à cet endroit qu'un vaste torrent large de 400 mètres. Elle est d'ailleurs très-pittoresque; les bords sont couverts d'arbres. Près de l'eau, les broussailles sont d'un beau vert, tandis qu'au second plan des feuilles jaunes

et rouges, tenant à peine aux arbres flétris, sont au plus léger souffle emportées par le vent. On voit de semblables paysages en automne dans certaines contrées de la France. Celui-ci est un peu plus sauvage peut-être ; mais rien ne rappelle les tropiques, si ce n'est le soleil. Nos barques n'avançaient guère de plus de 3 kilomètres en douze heures, et pendant que des Laotiens les halaient péniblement au milieu des rapides, nous essayâmes de chasser dans la forêt, habitée par des animaux sauvages de toutes les tailles et de toutes les espèces, depuis le tigre, l'éléphant et le sanglier jusqu'au lièvre et au chevrotin. Les bords de la rivière et des plus petites flaques d'eau dans les bois avaient été piétinés par eux ; mais nous ne vîmes autre chose que leurs traces. Tous fuient l'homme ; ils ont pour retraite d'impénétrables fourrés et d'immenses espaces déserts. Il faudrait épier leurs habitudes et les surprendre à l'affût ; le temps nous manquait pour l'essayer. La pêche, plus facile, fut plus fructueuse. Le poisson est très-abondant dans la rivière d'Ubône, et certaines espèces seraient certainement en Europe recherchées des gourmets.

Le 3 janvier 1867, nous arrivâmes au pied du dernier rapide ; d'autres barques devaient venir nous prendre au delà de cet obstacle : nous nous arrêtâmes pour les attendre. Nous payâmes nos hommes sur le pied de quatre sous par jour. Malgré les rudes fatigues qu'ils avaient subies, ces largesses les étonnaient, et le bruit allait se répandre dans le pays, comme cela était arrivé déjà, que nous jetions l'or à pleines mains. De grands arbres nous protégent contre les rayons du soleil ; le bruit un peu triste et monotone de l'eau qui tombe

s'harmonise avec nos dispositions d'esprit au début de l'année nouvelle, et nous nous reposons dans nos barques. Ces pirogues laotiennes, étroites et démesurément longues, recouvertes d'un toit bas et arrondi, prennent la nuit un singulier aspect. Quand le sommeil me fuyait et que je n'apercevais plus devant moi que des hommes à la tête rasée, aux figures étranges, accroupis et veillant autour d'une torche qui projetait des lueurs rougeâtres, je me croyais transporté dans les basses fosses voûtées de quelque *burg* des bords du Rhin. Les fenêtres avaient deux pieds carrés, j'entrevoyais par là un coin du ciel, et le grondement de l'eau rendait encore l'illusion plus complète.

Nous étions auprès du village de Pimoun, village à peine formé. De grandes herbes, des troncs d'arbres coupés à hauteur d'homme, subsistaient encore autour des cases, et disputaient le terrain aux cultures maraîchères. Le chef de cette bourgade naissante envoya chercher des corvéables occupés aux rizières, et nous remontâmes paisiblement dans des barques nouvelles la rivière d'Ubône, très-navigable jusqu'à cette ville, où nous arrivâmes le 6 janvier. Quinze chevaux du pays, à peine plus grands que les chiens des Pyrénées, sellés, enrubannés, le front orné d'une plaque d'argent, nous attendaient derrière la haie formée par la foule des mandarins de tout grade en tenue d'apparat. Malgré tout ce que peuvent avoir d'imposant des Européens à grande barbe et au vêtement fripé, nous nous sentions un peu écrasés par la solennité d'une telle réception; nos redingotes en flanelle bleue, déjà salies et trouées, contrastaient trop avec l'éclat des vestes d'or

et des langoutis de soie pour ne pas infliger à notre amour-propre une humiliation réelle. Ce ne fut pas sans quelque surprise que nous trouvâmes dans la maison qui nous avait été préparée une table couverte d'une blanche nappe, ornée de verres à pied, de gargoulettes, et entourée de bancs confortables. Une tenture en calicot imitait les plafonds en plâtre : c'était à se croire transporté dans une ferme de la Normandie. Des envoyés du gouverneur arrivèrent en foule chargés de présents.

Tout cela annonçait que celui-ci était un homme frotté de civilisation. Nous nous empressâmes de lui rendre visite avec toute la pompe que nous pouvions déployer. Le palais ressemblait à un véritable bazar où l'on voyait entassés des glaces, des étoffes, des tapis européens récemment apportés de Bangkok. Ces objets curieux étaient destinés à rehausser l'éclat des fêtes du couronnement, auxquelles nous allions bientôt assister. Le gouverneur en effet avait obtenu le titre de roi. Il appartient à la famille des princes de Vien-Chan ; emmené à Bangkok lors de la conquête de ce royaume par les armées du roi de Siam, il s'est efforcé de gagner la faveur de ce dernier, qui l'a placé à la tête de la province d'Ubône. Il nous a conté naïvement que ce sont les présents magnifiques offerts par lui à son suzerain qui ont assuré sa fortune. Sa physionomie n'est pas attrayante ; d'une taille moyenne, il est sec et anguleux ; ses yeux brillants jettent par instant comme de fauves lueurs sur la peau parcheminée de sa face féline. Ils est d'ailleurs fort bien disposé pour nous. Dans une des excursions que nous eûmes l'occasion de faire aux environs de la ville, le roi ordonna à un certain nombre

d'hommes de suivre nos chevaux. Pour être bien assuré que rien ne retarderait leur marche, il leur interdit de porter avec eux leur petit sac de riz. Le chef qui les accompagnait avait mission, dans le cas où ces malheureux se permettraient d'avoir faim et de le dire, de leur donner des coups de bâton.

La cérémonie du couronnement présenta un caractère à la fois civil et religieux. Le roi traversa pour se rendre au nouveau palais qu'il s'était fait construire toute la plaine au milieu de laquelle nous campions. La musique ouvrait le cortége. Quelques cavaliers venaient ensuite, et derrière eux marchaient, entre deux files de Laotiens armés de lances ou portant des bannières, une troupe imposante de vingt-deux éléphants. Sur le dos du premier était assis le roi, vêtu d'une tunique en velours vert, coiffé d'une couronne assez semblable à un casque de soldat prussien, et abrité par un grand parasol en fils d'argent. Le peuple suivait en foule, et avait l'ordre de s'amuser. J'ai vu des habitants du village rassemblés de force et poussés à coups de rotin vers le royal cortége. La grande salle du palais était remplie de bonzes, et leur chef commença les longues prières d'usage. Des lustres en bois doré, imitation assez réussie d'un modèle vu à Bangkok, pendaient au plafond; des cierges brûlaient, envoyant au ciel leur fumée confondue avec celle des cigarettes et les parfums des bois de senteur. Les prières seules ne semblaient pas ardentes; chacun causait, fumait ou mâchait son bétel, hormis le vieux bonze qui, ses lunettes sur le nez, déchiffrait péniblement son pâli. A de rares intervalles, l'auditoire s'associait à lui par une inclination générale ou un mur-

mure qui rappelait assez bien les répons de nos prières. Le prince héritier jouait aussi son rôle dans la cérémonie. Richement vêtu d'un langouti en drap d'or et d'une tunique de tulle constellée de paillettes d'argent, il avait, malgré son jeune âge, l'air hautain, solennel et ennuyé d'un bambin qui sent son importance. Il se préparait à subir l'opération de la *tonte du toupet*, opération en usage à Siam et au Cambodge aussi bien qu'au Laos, et qui indique que l'enfant a franchi la limite qui le séparait de l'adolescence. Quand le ciel eut été suffisamment imploré, le souverain alla se placer sous une espèce de dais élevé dans la cour sur un rocher artificiel et communiquant de plain-pied avec la terrasse du palais; là, se dépouillant de ses riches habits, il revêtit un blanc costume, et les bonzes firent pleuvoir sur lui un déluge d'eau lustrale et parfumée. Quatre colombes captives reçurent successivement la liberté des mains du nouveau roi ; elles s'envolèrent en passant par-dessus la tête du peuple agenouillé. Ce gracieux symbole paraissait être une cruelle ironie. Tout cela, en somme, était plus curieux qu'imposant, et j'évoquais malgré moi l'image de ces pompeuses cérémonies orientales rêvées jadis après la lecture de quelque écrivain abusé ou menteur. Les femmes étaient complétement exclues de la solennité. On pratique des fentes dans les murailles pour qu'elles puissent en pareille circonstance satisfaire le plus impérieux de leurs besoins, la curiosité. Ce n'est pas la jalousie des hommes qui les force à se cacher comme en Turquie. On ne les juge pas dignes de paraître dans les fêtes de ce genre, voilà tout. Des réjouissances furent offertes le soir au public dans la cour du

palais ; quand nous nous y rendîmes après notre repas, tout venait de finir, et la foule s'écoulait. A peine le roi nous eut-il aperçus qu'il fit fermer les portes de la cour, força tout le monde à reprendre sa place et les artistes à recommencer leurs exercices. Personne n'avait dîné, si ce n'est nous et Sa Majesté ; mais cela suffisait. Quelques acrobates exécutèrent devant nous des tours élémentaires , deux d'entre eux méritent cependant une mention spéciale. Le premier se fit placer successivement sur la tête, sur le dos et sur le ventre une de ces lourdes auges qui servent à piler le riz, et trois vigoureux gaillards, armés de pilons, se mirent à manœuvrer de façon à prouver qu'ils n'étaient pas compères. On nous apporta le riz, réduit en farine comme s'il sortait du moulin. Le second passa et repassa sur un large tapis de braise incandescente aussi tranquillement que s'il avait marché sur de l'herbe.

La province d'Ubône, créée par les fugitifs de Vien-Chan, cette capitale détruite dont nous allions rencontrer plus loin les ruines, paraît avoir une population d'environ 100,000 âmes. La richesse principale de cette contrée consiste en des gisements de sel, exploités autour de la ville principale sur une étendue d'environ 15 lieues. Les eaux pluviales, qui se saturent dans les couches inférieures du terrain, montent à la surface sous l'influence de la chaleur solaire pendant la saison sèche, et déposent le sel sur le sol, qui semble couvert par des traînées de givre. Les indigènes écrêtent leurs champs, lavent la terre et font évaporer l'eau. Cette récolte du sel n'empêche pas la production du riz dans le même terrain, que les premières pluies ont bientôt purifié.

Quant à la ville, c'était la plus considérable que nous eussions encore rencontrée. Les rues sont larges, assez bien percées, parallèles ou perpendiculaires à la rivière. Dans les plus importantes, on a même établi des trottoirs en bois, qui rendent de grands services aux habitants lorsque les pluies ont délayé l'épaisse couche de sable dont est partout recouverte la voie publique. Nos relations avec le roi étaient fréquentes, et il venait souvent nous voir *incognito*. Il nous fit prier un jour d'intervenir au milieu d'une bande de colporteurs birmans qui troublaient l'ordre et qu'il n'osait faire arrêter, parce qu'ils étaient munis d'une lettre émanée des autorités anglaises de Rangoon. Le chef de l'expédition fit observer que, n'étant pas Anglais, il n'avait pas qualité pour se mêler de cette affaire. Il fallut plusieurs jours pour déraciner de l'esprit du roi l'idée fausse qu'il avait conçue de notre nationalité; encore ne suis-je pas bien assuré que nous ayons réussi. Cet incident, qui s'est reproduit plusieurs fois durant notre voyage, suffirait à lui seul pour en prouver la nécessité. Puisque nous sommes résolûment établis en Indo-Chine, il importe à notre honneur que les populations de l'intérieur apprennent à connaître notre nom comme celles du littoral, déjà instruites à le respecter, et que l'Angleterre ne soit plus considérée par ces peuples ignorants comme la seule puissance occidentale. A Ubône, ce titre d'Anglais, qu'on s'obstinait à nous infliger, nous valait une considération plus grande ; mais plus loin cette regrettable confusion a failli, deux fois surtout, amener des conséquences fatales.

Il devenait indispensable de nous défaire des éléments

européens qui composaient notre escorte ; les Français qui nous avaient déjà créé des embarras à Bassac, pouvaient, dans certaines circonstances, faciles à prévoir, faire surgir par leur mauvaise conduite des complications plus sérieuses. M. de Lagrée se résolut à renvoyer ces hommes à Pnom-Penh ; il voulait en même temps faire un dernier effort pour se procurer les lettres de Pékin, si longtemps et si vainement attendues. Dans l'ignorance absolue où nous étions de ce qui s'était passé au Cambodge depuis notre départ, il n'était pas prudent d'y arriver par le fleuve, qui en est la route ordinaire, et le chef de l'expédition chargea M. Garnier d'atteindre Pnom-Penh par l'intérieur des terres en contournant les provinces du protectorat. Ce voyage, aussi périlleux que pénible, allait avoir en outre l'avantage de mettre en lumière l'existence à peine soupçonnée d'un grand pays demeuré absolument cambodgien, malgré la domination étrangère. Dans les provinces de Suren, Coucan, Sanka et Tchonkan, cette dernière limitrophe d'Angcor, la population conserve la langue de l'ancien royaume dont nous protégeons les débris. Ce territoire sépare des autres possessions siamoises les provinces situées sur le Mékong jusqu'à la hauteur du 15e degré de latitude nord environ; il a conservé une sorte d'autonomie, car le roi de Siam, ménageant les patriotiques susceptibilités des habitants, ne leur donne que des gouverneurs de leur race.

La nature semble donc avoir pris soin de délimiter elle-même le champ que nous aurons à défricher dans la partie inférieure de la vallée du Mékong. Des deux côtés du grand fleuve, le Sé-mun ou rivière d'Ubône et le Sé-don bornent la zone dans l'intérieur de laquelle

notre influence est appelée à prévaloir. Sur la rive droite, les anciennes provinces cambodgiennes que je viens de nommer paraissent être d'une fertilité remarquable. La production de ces provinces, surexcitée par des débouchés nouveaux, par l'ouverture de routes que la constitution géologique du pays rendrait faciles à faire, viendrait augmenter le commerce d'exportation de Saïgon. Sur la rive gauche, en deçà du Sé-don, la contrée est moins favorisée, comme nous l'avons constaté pendant notre excursion à Attopée; mais derrière la lisière occupée par les Laotiens, derrière l'étroit territoire où vivent éparses dans leurs forêts quelques tribus sauvages, se trouvent les Annamites, auxquels on ne peut s'empêcher de songer en voyant un sol naturellement fertile à peine habité et à peine cultivé par une population indolente, que le mandarinisme dévore. La race intelligente dont nous avons tiré déjà un merveilleux parti dans les six provinces de la Basse-Cochinchine franchira peut-être un jour les montagnes qui la séparent du Laos, et transformera cette contrée par ses œuvres comme par la salutaire influence de son exemple.

CHAPITRE III

DÉPART D'UBÔNE. — VOYAGE PAR TERRE. — HALTE A KHEMARAT SUR LES BORDS DU MÉKONG. — ARRIVÉE A VIEN-CHAN. — VISITE AUX RUINES DE CETTE ANCIENNE CAPITALE.

On nous avait prédit un séjour de quelques mois dans le Laos, région mal famée, défendue contre la curiosité ou l'ambition de ses voisins par les roches dont son fleuve est hérissé, et surtout par les miasmes que le sol exhale. Ce n'était donc pas sans un sentiment de joie mêlé de quelque fierté qu'en mesurant le chemin déjà parcouru nous nous rappelions nos souffrances, comptant les maladies comme des soldats comptent leurs blessures, et n'en trouvant pas de mortelles. Nos rangs cependant venaient de s'éclaircir, mais c'était par un acte de notre volonté. Ne conservant dans notre escorte qu'un seul Européen, M. de Lagrée avait renvoyé les autres ; ils étaient plus capables de courage que de résignation, mieux faits pour lutter contre des ennemis visibles que pour souffrir les lenteurs forcées de notre marche et les ennuis du climat. Attirés d'abord par l'espoir d'une vie aventureuse, ils entrevirent bientôt l'énervante monotonie de l'existence qui leur était réservée, et leur énergie descendit dès lors au niveau de leur désenchantement. Nous estimions d'ailleurs n'avoir rien à craindre des Laotiens. Leur caractère d'une extrême

douceur nous laissait libres d'inquiétudes de ce côté. Nous étions appelés, il est vrai, à passer au milieu de populations de mœurs fort différentes ; mais elles étaient encore très-éloignées de nous. Il était sage d'ailleurs, puisque nous n'aurions pu en aucun cas imposer par la force nos volontés aux mandarins, de nous assurer au moins la sympathie des indigènes par une conduite irréprochable et une discipline sévère.

Près de 3 degrés en latitude et 1 degré en longitude nous séparaient déjà de Crachè, ce village cambodgien où nous avions substitué les pirogues au navire à vapeur, et que nous considérions comme notre véritable point de départ. Les sinuosités du fleuve augmentaient encore la distance. Nous étions arrivés aux limites du Bas-Laos. Il ne me semble pas inutile, avant de quitter Ubône pour pénétrer dans le Laos moyen, de résumer en quelques mots les résultats acquis pendant la première partie du voyage. Ainsi qu'on a pu le remarquer déjà, ces résultats, en ce qui concerne les moyens d'utiliser le grand fleuve comme voie commerciale, sont malheureusement négatifs. Les difficultés qu'il oppose aux voyageurs commencent à partir de la frontière cambodgienne, difficultés sérieuses, pour ne pas dire insurmontables. Si l'on essayait jamais d'appliquer la vapeur à la navigation dans cette partie du Mékong, le voyage de retour serait certainement plein de périls. A Khon s'élève une barrière absolument infranchissable dans l'état actuel des lieux. Entre Khon et Bassac, les eaux sont libres et profondes ; mais le lit s'obstrue de nouveau à une courte distance de ce dernier point. Depuis l'embouchure de la rivière d'Ubône, que nous avons

remontée jusqu'à Khemarat, c'est-à-dire sur un espace qui comprend à peu près les deux tiers de 1 degré de latitude, le Mékong n'est plus qu'un impétueux torrent dont les eaux se précipitent par un canal profond de plus de 100 mètres et à peine large de 60. La vérité commençait donc à s'imposer même aux plus optimistes. Des *steamers* ne sillonneraient jamais le Mékong comme ils sillonnent les Amazones et le Mississipi, Saïgon ne serait jamais relié aux provinces occidentales de la Chine par cette immense voie fluviale que le volume de ses eaux rend si puissante, mais qui semble n'être qu'un magnifique ouvrage inachevé. A d'autres points de vue, nos recherches avaient été moins stériles. Si les grandes perspectives se fermaient, s'il n'était pas vraisemblable que les produits du Setchuen et du Yunân vinssent jamais s'entreposer sur les places de la Basse-Cochinchine, il devenait certain du moins que le commerce du Bas-Laos tendait à se diriger vers Pnom-Penh, et qu'il n'existait, comme on paraissait le craindre à Saïgon, aucune dérivation forcée vers Bangkok. Les grands radeaux formés de bambous rassemblés, même les pirogues dirigées d'une main sûre par des marins hardis, tels sont les véhicules employés déjà pour transporter des balles de coton et de soie, des chargements de riz et des troupeaux d'esclaves. Un certain courant d'échanges existe dès à présent, il ne s'agit donc plus que de le développer. Des Annamites, des Chinois et des Européens concourraient utilement à cette œuvre de propagande commerciale qui profiterait à notre colonie. Arracher les Laotiens à leur torpeur, les amener à produire par la perspective de débouchés certains, susciter en eux

des désirs, leur créer des besoins, forcer les autorités locales au respect de nos négociants et leur inspirer par là quelque modération dans leurs exigences envers ceux de leurs administrés qui traiteraient avec des sujets français, ce serait une méthode excellente et dont le gouvernement colonial pourrait tenter l'application. Certains objets de fabrication européenne s'imposeraient bientôt à la masse des habitants. Déjà les rigueurs relatives de la saison froide forcent les Laotiens recourir aux tissus dont la plupart, sortis des manufactures anglaises, sont introduits par Bangkok. Le goût des étoffes brillantes est assez répandu, et c'est là peut-être le seul luxe qui soit un peu général. Les montres, les armes, sont recherchées par les gens riches; en échange d'un présent de cette nature, nous obtenions des autorités tous les services possibles. Les mandarins transforment leurs demeures en musées où ils étalent avec orgueil les rebuts de nos plus grossières fabrications, et les estiment d'autant plus qu'ils les ont payés plus cher.

D'un autre côté, la nature timide et douce de ces populations faciles à effrayer rendrait nécessaire une surveillance constante ou périodique. Parmi nos compatriotes qui vont chercher fortune à l'étranger, beaucoup sont sans doute des gens honorables qu'il est fort injuste d'envelopper dans une de ces condamnations générales et sommaires trop souvent prononcées contre eux. Il ne faut pas se dissimuler cependant que, lorsqu'il s'agira de pénétrer dans un pays comme le Laos, on rencontrera parmi les Européens qui l'essayeront des hommes disposés, s'ils se sentent à l'abri de tout con-

trôle, à dépouiller les habitudes paisibles du négociant honnête pour prendre les allures conquérantes de l'aventurier. Ce serait un véritable malheur. Le gouverneur de la Cochinchine pourrait le prévenir en organisant dans le bas du fleuve une sorte d'inspection annuelle, ou bien en assignant pour résidence à l'un de ses officiers un des points importants du Laos inférieur, Bassac par exemple. Outre que les conseils d'un de ces hommes intelligents auxquels notre colonie doit en partie sa prospérité seraient d'un précieux secours pour les autorités indigènes, la répression immédiate que cet agent serait mis en mesure d'exercer contre la violence et la fraude maintiendrait nos propres nationaux dans les limites du devoir. Des plaintes parvenant après un fort long intervalle au gouverneur de la Cochinchine par l'intermédiaire du roi de Siam ne seront jamais efficaces. Les premières difficultés contre lesquelles nous soyons venus nous heurter dans la ville de Stung-Treng ont en effet pris leur source dans le souvenir récent des actes de brigandage d'un Français cherchant à faire une fortune rapide. Le mandarin de Stung-Treng, pour arrêter le cours de ses déprédations, a tenté d'entraver sa marche. Cet étrange négociant s'est plaint à son retour, et l'amiral alors placé à la tête de notre colonie, abusé par un faux rapport, a cru devoir adresser de vives remontrances à la cour de Bangkok. Cette erreur ne peut manquer de se reproduire tant qu'un agent officiel ne jugera pas des choses sur les lieux. Nous ne saurions en effet, sans que notre prestige en souffre, admettre contre un Européen le témoignage non contredit d'un fonctionnaire siamois. Ces considérations seraient, on

peut l'espérer, assez fortes pour triompher des objections que le roi de Siam, toujours soupçonneux, ne manquera pas d'élever contre une innovation aussi avantageuse à ses propres sujets qu'utile à nos nationaux. Le jeune prince qui a dernièrement remplacé son père sur le trône commence, dit-on, à sentir le poids de l'amitié des Anglais ; il tendrait à se rapprocher de nous ; le moment semble donc favorable pour obtenir une concession dont il ne serait pas impossible de lui faire comprendre le véritable caractère. A partir d'Ubône, nos intérêts politiques et commerciaux paraissent moins directement engagés. Cette place elle-même est en relations fréquentes avec Bangkok par l'intermédiaire de Korat, vaste entrepôt situé par 15 degrés de latitude environ, et où sont établis un grand nombre de Chinois. Ceux-ci rayonnent de là dans toutes les directions à travers les possessions siamoises, et vont porter les cotonnades anglaises dans tout le Laos moyen.

Nous avions employé le mieux possible le temps de notre séjour à Bassac, séjour forcé qui allait être la cause d'une grande partie de nos souffrances. Le voyage d'Attopée et les autres excursions dans l'intérieur avaient augmenté sans doute la somme des renseignements utiles recueillis par nous ; mais ils avaient eu l'inconvénient d'user nos forces sans nous rapprocher du but. Chaque jour écoulé de la saison favorable aux voyages était comme un ami perdu dont un adversaire terrible allait dans peu de mois prendre la place. Tandis que le désir d'éviter une seconde saison des pluies dans le Laos était un aiguillon pour nous pousser en avant, notre impatience venait inutilement se heurter aux habitudesdes

indigènes, dont l'indolence nous imposait des délais irritants. Il fallait bien d'ailleurs marcher lentement pour donner le temps de nous rejoindre à celui de nos collègues qui s'était rendu au Cambodge à la recherche du courrier.

Nous avions quitté le grand fleuve depuis plus d'un mois, et nous voulions, pour le retrouver et en suivre de nouveau le cours, gagner le village de Khemarat en coupant la presqu'île formée par le Mékong et la rivière d'Ubône. Il s'agissait donc d'organiser un voyage par terre. Nos lettres de Siam ne nous donnaient en aucune façon le droit de requérir des corvées gratuites. Elles invitaient seulement les autorités à faciliter notre voyage en intervenant au besoin pour nous aider à conclure des marchés. Jusqu'à présent, celles-ci avaient cru devoir faire plus qu'il ne leur était ordonné, et nous avaient spontanément et à titre gracieux fourni des moyens de transport. A Ubône, M. de Lagrée voulut que la commission essayât enfin de se suffire à elle-même ; mais les indigènes refusèrent de louer leurs épaules aussi bien que le dos de leurs animaux. Ils semblaient presque indifférents au salaire élevé que nous leur proposions, peut-être doutaient-ils même de la sincérité de nos promesses. Des gens qui se disaient grands mandarins et qui offraient de l'argent, cela leur paraissait contraire à la nature des choses. Nos appels pressants et répétés demeurèrent sans écho. Si la défiance que nous inspirions entrait pour quelque chose dans ce résultat fâcheux, la paresse des Laotiens, nous avons pu nous en assurer depuis, y concourait aussi pour une large part. Des négociants chinois nous ont dit qu'ils ne parvenaient eux-

mêmes bien souvent à louer des porteurs qu'en intéressant grassement les gouverneurs de province. Ceux-ci usent alors des moyens de contrainte dont ils disposent, et le commerce vit aux dépens de la liberté individuelle. Ce simple fait jette un jour éclatant sur toute cette civilisation rudimentaire. Il fallut bien finir par recourir au roi, et celui-ci, au grand profit de notre caisse, nous tira facilement d'embarras. Nous avions fait de vains efforts pour former des contrats de louage ; sur un mot de Sa Majesté, quinze chars à buffles et à bœufs, cinquante hommes et six éléphants se groupèrent un matin, comme par enchantement, autour de notre case. Le despotisme a du bon quand on est bien avec le despote.

En quittant Ubône, nous suivons un chemin sablonneux comme les rues de la ville elle-même. Les chars enfoncent jusqu'à l'essieu dans cette poussière brûlante, et nous n'avons pour nous désaltérer aux heures de halte qu'une eau nauséabonde et saumâtre. Partout dans la campagne on fait la récolte du sel. Il est très-abondant dans le pays, et plusieurs sources en sont chargées. Dans des bassins de terre glaise enduits de résine, l'eau s'évapore et le sel se dépose. Pour mesurer le degré de saturation du liquide, les indigènes ont imaginé une petite boule faite de terre et de résine qui va au fond en eau douce et flotte dans l'eau salée. Bien qu'il n'existe aucune graduation sur cet instrument primitif, leur œil exercé ne se trompe guère.

Nous ne tardons pas à rencontrer la forêt, mais triste et rabougrie, ressemblant à une sorte de bois-taillis coupé par d'immenses clairières le plus souvent incultes. Les racines qui vont chercher dans la terre des sucs

vivifiants subissent dans toute cette zone l'action corrosive du sel; les troncs sont chétifs, les branches noueuses. Il n'y a plus d'ailleurs trace de verdure, tout est aride, desséché, brûlé; une couche épaisse de poussière blanche recouvre jusqu'aux feuilles des arbres; les éléphants, qui d'ordinaire se nourrissent en marchant, ne glanent plus que de loin en loin quelque liane encore verdoyante ou quelque racine enfouie qu'ils déterrent avec le pied. C'est un temps d'abstinence pour la nature entière qui semble regretter les pluies. Quelques arbres clair-semés, véritables buissons ardents, se couvrent de fleurs flamboyantes comme les feuilles d'un métal rougi au feu; les branches sont convulsivement tordues.

Les corvées, qui ont l'avantage d'être fort économiques, présentent aussi un inconvénient sérieux : elles ne dépassent jamais les limites souvent très-circonscrites de la province à laquelle elles appartiennent. Il faut donc, sur les frontières de chaque province nouvelle, changer d'hommes et d'animaux. C'est en vain qu'on s'efforcerait de lutter contre cet usage, source de grands retards, les porteurs déposeraient leurs fardeaux pour fuir dans les bois. En sortant du territoire d'Ubône, nous donnâmes congé aux corvéables du roi. M. de Lagrée, qui nous avait fait partout une réputation de générosité, la consolida en cette circonstance par une abondante distribution de fil de laiton. Les petits mandarins qui nous accompagnaient nous prièrent de leur remettre en bloc notre cadeau, qu'ils s'engagèrent à distribuer eux-mêmes ou à faire distribuer par le roi. La foule des malheureux porteurs parut très-satisfaite

de voir M. de Lagrée repousser ce conseil perfide. Tout en tenant compte du grade de chacun, nous opérâmes un partage démocratique. Les mandarins dévoraient leur rage ; c'était environ 100 francs qu'ils perdaient d'illégitime profit. Quant au petit personnage qui avait pour mission spéciale de veiller pendant la route à nos besoins personnels, il se tira d'affaire autrement. Il mit tout simplement dans sa poche l'argent que nous lui avions donné pour acheter des vivres dans les différents villages où nous nous étions arrêtés. Les vivres nous ayant été fournis, nous avions dû ignorer qu'il les exigeait gratis sous forme de cadeaux. D'ailleurs c'est l'usage, toujours l'usage; que répondre à cela? Le métier de réformateur devient vite fatigant. Ailleurs, les coutumes tempèrent les rigueurs de la loi ; ici, au Laos, il faudrait des lois pour atténuer la barbarie des coutumes.

Les chemins où peuvent passer les chars sont fort rares, et ne s'étendent qu'à une faible distance des centres principaux ; nous remplaçons donc, au relais forcé que nous faisons à Amnach, nos véhicules par des porteurs qui n'acceptent pas une charge supérieure à 6 ou 7 kilogrammes, et nous nous remettons en route en emmenant une grande partie de la population mâle et valide du village où s'est formée notre caravane. Ceux que nous traversons sont tenus d'approvisionner notre monde, et cela ne laissait pas d'inspirer quelque pitié pour les malheureux brusquemeut soumis à une aussi forte imposition. En approchant du fleuve, le pays prend un aspect moins désolé. Rien de triste en effet comme d'immenses plaines couvertes de paille de riz tondue

par des troupeaux de buffles que le sel attire. La grande forêt reparaît enfin, rarement touffue, mais verte encore. Les incendies ont bien fait çà et là comme de larges taches d'encre, mais les fraîches couleurs des jeunes bambous épargnés par le feu n'en ressortent que plus vivement. Nos éléphants se donnaient un véritable régal. Nous couchions sous des huttes de feuillage élevées chaque soir près d'une flaque d'eau croupissante à la surface visqueuse et irisée, trop heureux de rencontrer une de ces mares saumâtres; c'est la grande affaire en cette saison, et dans deux mois, après que le soleil aura pompé tout ce qu'il reste d'humidité sur la terre, elle sera plus grave encore. Être inondés la moitié de l'année, mourir de soif pendant l'autre moitié, voilà le sort des habitants de ces tristes pays, du moins quand ils voyagent.

Enfin nous arrivons à Khemarat, où M. Delaporte nous attendait. Il y était parvenu en suivant le Mékong, dont il a dressé la carte entre ce point et l'embouchure de la rivière d'Ubône. En aucun autre endroit de son cours, le fleuve ne présente des phénomènes aussi remarquables. Réduit à 60 mètres de largeur, il mugit et bouillonne. Il s'est creusé dans la roche un lit dont une sonde filée à 100 mètres n'atteint pas le fond; rien ne peut exprimer l'horreur de ce passage où les eaux jaunissantes se tordent dans un étroit défilé, se brisent contre les rochers avec un épouvantable fracas en formant des tourbillons qu'aucune barque n'ose affronter. Les hommes ont fui les rives; les grands arbres de la forêt se penchent des deux côtés sur l'abîme, où souvent leur poids les entraîne, on n'aperçoit ni un village ni même

une case isolée. Quelques pêcheurs audacieux se sont fait un gîte dans les anfractuosités des rochers ; ces malheureux ont à peine le temps de fuir, aux premières pluies, tant est grande la rapidité avec laquelle montent les eaux du fleuve, dont les crues normales dépassent là 15 mètres.

Nous sommes bien accueillis à Khemarat. Le gouverneur vient de mourir, et son second est un vieillard imbécile qui paraît avoir pour nous une sorte de vénération. Ces gens sont naïfs et s'imaginent que les observations faites par M. Delaporte pour déterminer la position géographique du village n'ont d'autre but que de lire dans le soleil. Ils nous consultent sur l'avenir. Le vieux mandarin, qui part pour Bangkok, s'obstine même à nous demander l'heure à laquelle il convient de se mettre en route pour avoir toutes les bonnes chances de son côté. On lui conseille de bien déjeuner et de partir après.

De grands arbres touffus entouraient et abritaient notre case à Khemarat. Rencontrer un beau fleuve, des manguiers et des tamariniers en fleur, au sortir des plaines poudreuses d'Ubône, c'était trouver une délicieuse oasis après une marche pénible au désert. Les habitants comme les autorités nous prodiguaient les marques de sympathie, et les renseignements nous venaient en foule. Nous avons recueilli là quelques données précises sur l'état politique et le régime administratif des Laotiens siamois. L'organisation étant uniforme dans toutes les provinces, il suffira d'en tracer une esquisse.

La province de Khemarat, l'une des moins étendues du Laos moyen, compte environ 20,000 inscrits. Elle est

gouvernée par six fonctionnaires principaux résidant au chef-lieu et prenant rang au-dessous du gouverneur, nommé comme eux par le roi de Siam. Ces gros personnages ne reçoivent pas d'appointements, ils n'ont droit qu'aux services gratuits d'un certain nombre de corvéables ; mais ils ont cent moyens extra-légaux de faire venir l'argent à leur caisse, et ils n'en négligent aucun. Sur les derniers échelons se placent les petits mandarins, chefs de villages. Ceux-ci rendent la justice en premier ressort, et leur compétence, en matière civile au moins, est illimitée. On peut successivement appeler de leurs décisions au chef-lieu devant deux tribunaux, et, si les parties ne se déclarent pas satisfaites, elles peuvent recourir à Bangkok, ce qui constitue un quatrième degré de juridiction. Le premier magistrat de la province a seul le droit de condamner à mort, encore doit-il, avant l'exécution, prévenir le gouvernement central. On ne peut nier qu'il ne résulte de cet ensemble de formes protectrices certaines garanties pour les plaideurs. Par malheur, l'abaissement des caractères détruit ici comme partout l'effet des meilleures institutions. La vénalité des fonctionnaires laotiens de tout ordre et de tout rang est poussée à l'extrême ; ceux-ci, non contents de trouver dans les amendes qu'ils infligent une source légale, sinon légitime, de revenus, ne connaissent pas de meilleurs arguments que les présents reçus par avance.

Les audiences se tiennent avec une certaine solennité dans une sorte de hangar qui sert également de salle de conseil. J'ai assisté au jugement d'une femme prise en flagrant délit d'adultère. Les deux complices attachés à

chaque extrémité d'une même cangue de construction spéciale, étaient contraints de se regarder en face en frappant l'un contre l'autre, pour attirer l'attention publique, deux bambous sonores. Le mari, ne soupçonnant pas que des Français ne pouvaient manquer de s'amuser beaucoup de sa situation, faisait bonne contenance, et paraissait même fort réjoui. Le cas n'étant pas niable, la femme fut condamnée à payer 17 ticaux d'amende, moins de 60 francs, et son complice 29 ticaux ou 96 francs environ. En pareille occurrence, le mari peut à son gré garder sa femme ou bien la répudier. S'il opte pour ce dernier parti, il ne peut plus la reprendre avant dix ans ; mais l'amende payée par la coupable lui est adjugée, et les juges empochent celle infligée à son rival. Dans l'affaire à laquelle nous assistions, le mari se hâta de répudier, et je compris alors la cause de sa satisfaction. Il avait donné, pour obtenir la main de sa femme, 4 ticaux et un buffle à la famille ; mais il y avait plusieurs années de cela : il recouvrait sa liberté, le droit d'entrer de nouveau en ménage et les moyens d'en payer les frais. Quelle fortune dans un pays où le climat est promptement mortel à la beauté !

Tous les cas ne sont pas aussi favorables ; il peut se faire, par exemple, que la femme ne soit pas en mesure de payer. Elle reçoit alors deux coups de rotin par tical d'amende. Cette amende ne dépasse jamais 40 ticaux. Au Laos, pour un peu plus de 100 francs et à la condition de ne point appartenir à un mandarin, toute femme peut donc se passer ses fantaisies. Celles du mari ne sont nullement entravées par la loi, et la femme n'a qu'à fermer les yeux ou qu'à faire des économies pour

se venger. Jadis la peine était plus sévère : une femme convaincue d'adultère donnait sa liberté en expiation de son crime, et devenait l'esclave de son mari. Sur ce point, la législation de l'ancien royaume du Tonkin poussait encore plus loin la rigueur : un mari qui surprenait sa femme en flagrant délit était autorisé, non pas à la tuer de ses mains, comme il l'est en quelque sorte chez nous, mais à lui couper les cheveux et à la mener en cet état devant le mandarin. Celui-ci la faisait jeter à un éléphant, dressé aux fonctions de bourreau, « lequel, après l'avoir enlevée avec sa trompe, la serrait avec tant de rage, puis la jetait par terre avec tant de violence, qu'il l'étouffait et la faisait mourir dans des tourments inconcevables ; s'il s'apercevait qu'elle donnât encore quelque signe de vie, il la foulait aux pieds jusqu'à ce qu'elle fût écrasée et mise en pièces. »

Au Cambodge, l'éléphant est encore employé comme exécuteur des hautes-œuvres. J'en ai monté un qui, peu de jours auparavant, venait de percer de ses défenses le corps d'un criminel d'État attaché au tronc d'un arbre. La femme épousée la première, suivant certaines formalités, a seule les droits et le rang de femme légitime ; mais cette restriction ne rend pas la polygamie moins florissante. « Comme il s'en trouve parmi nous, dit à ce sujet un ancien voyageur peu courtois, qui se plaisent à nourrir les uns des chiens, les autres des chevaux, et d'autres enfin des bêtes farouches, les Laotiens de même, non-seulement pour satisfaire leur brutalité, mais par une certaine ambition de grandeur affectée, ont une troupe de femmes, les uns plus, les autres moins, chacun selon son pouvoir. »

La propriété territoriale n'existe pas. Quant à la propriété mobilière, si elle peut souvent subir des atteintes de la part de fonctionnaires tout-puissants , le principe n'en est pas moins consacré. Le mari et la femme ont des biens distincts, des troupeaux , des pirogues, des filets, dont ils peuvent disposer librement; mais vis-à-vis de la société ils sont solidairement responsables. Si le mari s'enfuit pour se soustraire à l'une de ses obligations, comme l'impôt ou la corvée, la justice peut se saisir même de la personne et des biens de sa femme. L'impôt que chaque habitant inscrit doit payer à Siam n'est d'ailleurs qu'un impôt personnel assez léger qui s'acquitte quelquefois en nature. Nous en avons vu un exemple à Attopée. Cette province envoie en effet chaque année à Bangkok une certaine quantité d'or recueilli dans les sables de la rivière.

A Khemarat, nous reprenons la voie du fleuve ; malgré les inconvénients qu'elles offrent, les pirogues sont assurément le plus agréable des moyens de transport usités dans ces contrées. On a les os rompus par la marche saccadée de l'éléphant, le char à buffles n'avance qu'avec une déplorable lenteur, le char à bœufs au contraire, machine étroite et légère posée sur un essieu qui grince, est rapidement emporté par son attelage bossu, et passe par-dessus tous les obstacles, non sans subir des chocs violents et sans verser fréquemment. Les pirogues seules permettent le repos. Nous en prenons dix, montées par soixante hommes. Nous entrons dans un dédale d'îlots,de bancs de sable et de roches, et nous arrivons à une grande île qui divise le fleuve en deux. Le bras où nous pénétrons se subdivise lui-même en

plusieurs bras secondaires, semblables à des torrents sillonnant un immense banc de grès. Ce banc est parsemé de plantes rampantes à la feuille petite et sombre, au tronc épais et tortueux. D'autres arbustes d'un vert presque noir, dont le courant des grandes eaux a ployé les reins, se détachent sur la vaste plaine grise. Les bras tendus comme pour supplier ou maudire, ils semblent courbés sous une sorte de fatalité. Quant au Mékong, il a disparu. Nos barques s'engagent dans un défilé large de 10 mètres où nous sommes étourdis par le fracas des eaux. C'est là tout ce que, enfermés entre deux murailles de rochers, nous pouvons découvrir d'un fleuve auquel nous avons vu plus bas une largeur de plus d'une lieue. Au delà de ces rapides, le Mékong s'épanouit de nouveau dans un lit dégagé d'obstacles apparents. Nos pirogues n'en donnent pas moins contre des bas-fonds qui forcent souvent nos hommes à se mettre à l'eau. Plus loin, les bancs de sable, les îles et les îlots reparaissent. Sur ceux-ci, tout verdit et fleurit en hâte, car le flot montant submergera bientôt cette verdure et ces fleurs. Le paysage a quelque chose de solennel et de grandiose. Des vapeurs d'une blancheur laiteuse s'étendent sur le ciel et sur l'eau. La nature semble endormie et comme enveloppée d'un voile léger. Elle vous attire, on s'absorbe en elle malgré soi; l'ennui vous envahit d'abord, puis une sorte d'indifférence absolue lui succède. Sous la toute-puissante étreinte de ces influences destructives de la personnalité humaine, la pensée s'éteint par degrés comme la flamme dans le vide. L'Orient est la véritable patrie du panthéisme et il faut y être venu pour se rendre compte de ces sensa-

tions indéfinissables qui feraient presque comprendre le nirvana des bouddhistes.

Des orages troublaient parfois l'implacable sérénité du ciel. Ils arrachaient la nature de son cercueil de plomb ; c'étaient comme de magnifiques explosions de vie dont nous prenions notre part. Une nuit, il m'en souvient, j'écoutais avec ravissement le fracas du tonnerre, l'illumination des éclairs me causait une intime et inexprimable jouissance ; mais le vent souleva le fleuve, et nos barques, rudement heurtées contre la rive, s'emplirent en un moment. Les Laotiens se mirent à vider l'eau sans relâche, et à nous éponger le mieux possible avec la sollicitude de vieilles bonnes. Ces braves gens nous entouraient de soins, soit à cause de leur responsabilité, soit par bienveillance native, et pour ces deux motifs probablement, accoutumés qu'ils sont à épargner tout ennui au personnage qui leur est confié. Quand nous arrivions dans un village, un *simien* ou secrétaire venait enregistrer nos bagages, et le dernier de nos colis était surveillé comme un écrin ; à Ubône, un de ces scribes, aposté à notre insu dans notre salle à manger, prenait note des mets qui paraissaient nous plaire pour en informer le roi. Dans l'une de nos excursions, un char ayant versé, une boîte d'épingles s'ouvrit, et le contenu se répandit dans le sable. Il fallut attendre que la dernière épingle fût retrouvée.

Je n'ai pas à faire ici la fastidieuse énumération de toutes les stations de notre route. Nous naviguions pendant la plus grande partie du jour, et nous couchions le soir dans nos pirogues ou dans une case de bambous. Ce n'était plus que pour l'acquit de ma conscience que.

sortant parfois de ma barque, j'allais visiter dans quelques villages de la rive les belles choses que me signalait avec enthousiasme le chef de mes rameurs. La curiosité, si souvent déçue, se mourait en moi faute d'aliments. Les pagodes, il n'y a pas d'autres monuments, se ressemblent toutes par la construction générale et le mode de décoration. Elles sont faites de briques et de chaux, et renferment une ou plusieurs statues dorées représentant Bouddha debout ou bien les jambes repliées sous lui, la figure grave, un peu béate, les oreilles pendantes. J'ai noté cependant, dans un village situé non loin de Khemarat, une statue qui diffère absolument du type uniforme généralement admis par les sculpteurs sacrés du Cambodge, de Siam et du Laos. Elle est placée dans une niche imitant la rocaille; de toutes les cavités sortent des têtes de monstres, et des deux côtés, en guise d'anges adorateurs, deux dragons dorés s'élancent vers le ciel sur le fond rouge de la niche. Le dieu a pris à ce voisinage quelque chose de fantastique. Ses yeux ronds sortent de leurs orbites, et sa physionomie rappelle celle d'une grenouille enflée. L'extérieur de la pagode est ornée d'une façon bizarre. Nous avions vu bien souvent déjà des incrustations de verre faire miroiter un pignon au soleil; ici c'est tout un service de la plus belle porcelaine de Chine qui décore le monument. L'architecte a enchâssé dans la chaux des plats bleus, et fait courir sur le mur une guirlande de soucoupes roses. On peut même distinguer à la place d'honneur des cuvettes et des rince-bouche européens. L'influence chinoise commence d'ailleurs à se faire sentir dans l'art laotien, s'il est permis de se servir de ce

grand mot. Ce sont le plus souvent des enfants du Céleste-Empire qui se chargent d'exécuter les fresques sur les murs des sanctuaires. Les sujets de ces grossières enluminures sont presque partout les mêmes, d'abord l'image crue, très-crue, du péché capital des Laotiens, puis, au-dessous, la représentation des supplices qui attendent dans l'autre monde les concupiscents des deux sexes, toujours punis par où ils ont péché. L'enseignement est à coup sûr très-moral ; mais l'artiste sacré atteint-il bien son but? J'en doute fort en voyant de quel œil émerillonné les jeunes bonzes parcourent ces compositions où semble s'être donné carrière l'imagination lascive de quelque Jules Romain. On n'est pas peu surpris de voir figurer à côté de ces allégories pieuses, au milieu des temples et des palais bleus, verts, rouges et jaunes, des vaisseaux européens avec l'équipage sur le pont. Je me rappelle que, dans un sujet de ce genre, ce qui paraissait surtout avoir frappé l'artiste, c'étaient les deux cheminées du navire à vapeur et les coiffures en tuyaux de poêle qui ont fait le tour du monde sur nos têtes.

Les sommets arrondis des hauts palmiers, le parfum pénétrant des fleurs éburnéennes de l'aréquier, indices certains d'un village, annoncent de loin le chef-lieu de la province de Banmuk, où nous attend un établissement complet préparé sur les bords du fleuve. Les Laotiens savent tirer du bois, et surtout du bambou, un parti surprenant. Ils improvisent une case avec une merveilleuse entente des besoins de leurs hôtes. Les cloisons sont toujours faites d'un double treillis de fines lanières de bambou entre lesquelles le tapissier indigène

place de larges feuilles. Tout cela est fixé par des liens en rotin; il en résulte qu'à notre arrivée nous changeons à notre gré la distribution intérieure; il suffit de défaire quelques nœuds.

Nous sommes encore dans un de ces royaumes créés par la politique siamoise au profit des princes dépossédés de Vien-chan. C'est un moyen commode de se débarrasser de prétendants qui pourraient être dangereux. Les hommes de race royale se déclarent satisfaits à bon marché dans le Laos. Il ne leur faut qu'un titre, un parasol, une boîte à bétel et un crachoir d'or. Phnom, où nous arrivons trois jours après notre départ de Banmuk, n'est pas un chef-lieu de province, et n'aurait aucune importance, s'il n'était un centre religieux où affluent les pèlerins. Une avenue longue, étroite, perpendiculaire au fleuve et pavée de briques, s'enfonce sous les palmiers; elle conduit à la pagode, vaste monument rectangulaire entouré d'une galerie que supportent des colonnes peintes en rouge et semées d'ornements d'or. Le chapiteau qui les termine est formé d'un faisceau de feuilles longues et aiguës comme les poignards arabes, avec la pointe recourbée. Au-dessus des portes et des fenêtres montent en pyramides sur le mur des ornements dans le goût siamois, sortes de parasols royaux à plusieurs étages qui s'achèvent par un interminable bonnet pointu comme en portaient nos magiciens astrologues. Mais l'ornementation la plus remarquable et celle d'une fausse porte; sur un fond rouge, entre d'élégantes guirlandes de fleurs et de feuillage doré, deux personnages également dorés ressortent en ronde bosse. Ils sont roides comme toujours;

cependant on démêle peut-être une sorte de sourire dans leurs traits grossis et sur leurs lèvres épatées. Ils sont soutenus par deux espèces de monstres griffons ou kabires qui exécutent loin de la terre une danse échevelée ; ceux-ci sont lancés vigoureusement dans l'espace ; leurs mains se tordent avec furie, leurs jambes font un écart extraordinaire. Les proportions sont bonnes, il y a là de la vérité, de la force, du mouvement, de la vie.

L'intérieur de la pagode est triste ; quelques peintures grossières salissent çà et là les murs, d'où la chaux tombe par plaques. Le plafond cependant mérite quelque attention. Les poutres peintes forment des caissons au centre desquels on voit une touffe de feuillage doré qui a l'aspect d'une racine abondante et chevelue, comme si la plante poussait vers le ciel.

Derrière la pagode s'élève une pyramide bizarre qui commence par une sorte de cube énorme sur lequel sont posés, séparés les uns des autres par des corniches, trois massifs rectangulaires qui vont en diminuant de hauteur. L'architecte a placé sur cette base comme une seconde pyramide qui reproduit d'abord les formes de la première, puis passe par une transition insensible du carré au rond, remplaçant les angles saillants par des lignes ondulées et se terminant par une pointe aiguë. Cet ensemble de monuments surprend l'œil, déshabitué des grandes proportions et des nuances éclatantes ; des bannières, des étendards, des lambeaux d'étoffe de toute couleur, flottaient au vent. Le soleil faisait étinceler l'or et miroiter le verre incrustés dans les murs au milieu des briques rouges. Tout cela, malgré un effet assez saisissant, n'a cependant qu'une bien médiocre valeur ;

la pyramide, souvent reconstruite, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle a pu être autrefois ; on est saisi par des irrégularités choquantes, et n'était ce besoin naturel d'admirer, qui ne sait à quoi se prendre dans un pays où toutes les cases sont bâties sur un modèle unique, on passerait sans s'arrêter devant cet amas de briques et de chaux où l'œil rencontre à peine un détail à remarquer. Sur la pyramide d'ailleurs, la dorure n'existe plus guère que grâce à la piété des fidèles, qui collent où bon leur semble de petites feuilles d'or en guise d'offrande ou d'*ex-voto*. De tout le Laos, on vient en pèlerinage à Phnom ; les plus dévots y font des retraites de quelques jours et revêtent pendant ce temps la toge safranée des bonzes. Nous avons rencontré des radeaux chargés de bonzes et de bonzesses qui se rendaient vers ce lieu vénéré, et charmaient les loisirs de la navigation par des chants, des prières et d'autres exercices faits en commun. Notre interprète laotien, qui souvent m'avait semblé avoir entièrement perdu la foi, n'a pu résister cependant à la séduction pieuse exercée sur lui par ce monument, qu'il avait autrefois visité. Dans un accès de ferveur inattendue, il a même offert à Bouddha la moitié de la phalange supérieure de son index. Les desservants de la pagode de Phnom exécutent fort adroitement, à l'aide d'un couperet et d'une règle, les opérations de ce genre ; ils mesurent le zèle des pèlerins sur l'importance du sacrifice. C'est une étrange chose que de retrouver en plein Laos, produite par le bouddhisme, cette aberration de l'esprit qui pousse l'homme à mutiler son corps. Nous avons eu lieu d'ailleurs de regretter souvent dans la suite que notre inter-

prète, au lieu de se borner à se couper le doigt, n'ait pas suivi l'exemple d'Origène ; les embarras que nous ont causés ses faiblesses nous eussent été épargnés.

Le fleuve continue de baisser. D'immenses bancs de sable, comme des monstres échoués, montrent leur dos convexe. Nous apercevons devant nous une forêt de montagnes ; elles ont dans le lointain la teinte plombée de grandes vagues qui s'agitent sous un ciel noir et elles paraissent quelquefois dans un indescriptible désordre. Ce sont les montagnes de Lakhon, qui font face à notre campement pendant notre séjour au chef-lieu de cette nouvelle province. La chaîne commence au sud-est par deux ou trois ondulations molles, allongées, placides, qui se dirigent vers le nord, et forment au tableau un fond vaporeux. Au premier plan, réunis et cependant bien distincts, se dressent cinq massifs aux crêtes tailladées, bosselées, aux flancs couturés de dépressions ombreuses ; les sommets et les arêtes sont entourés d'une discrète et pâle auréole par le soleil luttant contre la brume. En remontant vers le nord, on voit une immense ligne courbe se développer, s'agrandir, s'ouvrir comme l'arche d'un pont gigantesque, et relier ce premier groupe à un second plus compliqué où chaque pic a une forme particulière, et agit en quelque sorte comme il lui plaît, sans s'inquiéter de son voisin. Ce qu'il y a de remarquable en effet dans ces montagnes, c'est l'espèce de vie qu'elles semblent posséder. Il en résulte un incroyable pêle-mêle. Les angles sont bizarrement assemblés par quelque géomètre en délire qui n'a pu être que le feu souterrain ; un dôme passe curieusement la tête pardessus l'épaule inclinée d'un mamelon, une pyramide se

renverse comme si elle obéissait à la cadence de quelque orchestre échevelé. Vues de plus près et en détail, ces montagnes répondent à tout ce que pourrait rêver l'imagination la plus amie du fantastique affriandée par leurs formes lointaines. Vallées, gorges, crevasses sombres, parois taillées à pic, rugueuses ou polies par l'eau, cavités festonnées de stalactites pendantes et dentelées comme des sculptures gothiques, tout cela forme un spectacle étrange et provoque l'admiration.

Les habitants trouvent là une mine inépuisable de calcaire. Ils font éclater les pierres au feu, puis les brûlent sur place ou les transportent par eau dans les villages voisins. Les fours, creusés dans la berge du fleuve, sont à peu près semblables à ceux que l'on construit en France. Ils se composent d'un foyer profond communiquant avec une vaste cuve évasée où l'on met les blocs. Si le sel fait la richesse de la province d'Ubône, la chaux est pour le pays de Lakhon la source d'une aisance relative. Outre que les pagodes en absorbent une énorme quantité, elle est pour tout Laotien un objet de nécessité première. C'est avec la feuille de bétel et la noix d'arèque un élément essentiel de cette abominable chique qui ensanglante la bouche, épate les lèvres, déchausse et noircit les dents, et rend les femmes hideuses. A cela les indigènes ajoutent souvent du tabac et l'écorce d'un certain arbre qui fait l'objet d'un grand commerce.

Près de la résidence du gouverneur de Lakhon, un quartier considérable du village venait de brûler. Les feuilles des arbres étaient roussies, les troncs calcinés. La physionomie des hauts palmiers avait surtout quelque chose de lamentable. Cette grande trouée faite par l'in-

cendie au milieu des fleurs et de la verdure m'inspira d'abord une sorte de tristesse. On eût dit que l'hiver venait tout à coup de sévir sur une partie d'un bocage, laissant à l'autre partie ses ombrages et ses mystères. Ce sentiment ne dura pas. Le quartier détruit était devenu un vaste chantier. Il y régnait une activité joyeuse ; des bandes d'enfants, jouissant du mouvement inusité qui se faisait autour d'eux, augmentaient le bruit. Dans un village de France, un pareil événement serait un irréparable désastre. Au Laos, avec les facilités de la vie, on paraît s'en apercevoir à peine. Plus loin, des cases neuves se construisaient en grand nombre, mais par les soins d'émigrés annamites, qui fraternisèrent, cela va de soi, avec notre escorte. Ce n'était pas sans un vif plaisir que nous rencontrions nous-mêmes inopinément des individus semblables à ceux qui remplissent les rues de Saïgon. Hommes, femmes, enfants nous entouraient familièrement. La curiosité dilatait leurs yeux, mais on n'apercevait sur leur visage aucune trace de rancune ou de colère. Ils ont cependant quitté leur pays pour ne pas avoir à le défendre. Notre invasion ayant forcé Tu-duc à faire des levées extraordinaires, beaucoup de ses sujets ont jugé prudent de mettre l'épaisseur d'une montagne entre eux et les recruteurs du roi. Ceux qui se sont établis à Lakhon sont originaires d'une province au-dessus de Hué. C'est à peine si 35 ou 40 lieues les séparent de leur pays. Si l'on excepte Huthen, la station suivante du voyage, qui n'est pas à plus de 30 lieues marines des bords du golfe du Tonkin, Lakhon est le point le plus voisin de l'empire annamite où nous nous soyons arrêtés. La direction générale du Mékong vers l'ouest, déjà

très-sensible depuis Bassac, va, en s'accentuant davantage, nous en éloigner beaucoup désormais. A l'aspect de ce simple village, où se remarque l'activité d'une fourmilière, on ne peut que faire des vœux pour que l'émigration des Annamites se développe au Laos. Ceux-ci feraient parmi les Laotiens l'effet du levain dans une pâte inerte. Essentiellement assimilables par leurs qualités comme par leurs défauts, ils seraient l'instrument principal et le plus utile de notre politique dans ces contrées.

Le village chef-lieu de la province d'Huthen ne présente aucune particularité, il tient cependant la meilleure place dans mon souvenir. Un jour, le 6 mars 1867, je m'étais étendu dans un de ces petits belvédères de bois bâtis ordinairement au sommet de la berge près des pagodes, et où les bonzes passent à regarder couler l'eau le temps qu'ils ne consacrent pas à la récitation des prières. A mes pieds, le fleuve, large et tranquille comme un immense miroir d'acier sans cesse frappé par les rayons du soleil, renvoyait mille éclairs ; il s'unissait à la rive opposée par un banc de sable que tachaient de noir des buffles s'avançant avec lenteur vers l'eau pour échapper à la chaleur du jour. Le ciel était comme une calotte métallique chauffée à blanc, et le rayonnement du paysage brûlait les yeux. Ma pensée, dans une sorte de demi-sommeil, se dirigeait comme toujours vers la France, quand des cris de joie vinrent brusquement m'apprendre que nous allions entendre parler d'elle : M. Garnier arrivait. Il avait trouvé à Pnom-Penh une partie du courrier ; l'autre, qui nous avait été expédiée par Bangkok, s'est probablement perdue dans les forêts ;

nous tenions enfin les passe-ports signés du prince Kong, le régent du Céleste-Empire, où nous pouvions dès lors espérer de pénétrer. Nous apprenions en même temps que le canon avait grondé en Europe, bouleversé l'Allemagne et soulevé l'opinion en France. D'après le ton des journaux et les prophéties contenues dans nos lettres particulières, une guerre prochaine et terrible, à laquelle notre patrie ne demeurerait pas étrangère, nous paraissait inévitable. Aujourd'hui ces prophéties nous font sourire ; alors elles retentissaient douloureusement dans nos âmes. C'est avec un pareil poids sur le cœur que nous nous remettions en route pour entrer dans des régions reculées où nous n'avions plus l'espoir qu'aucun courrier pût nous atteindre. Nous ne manquions jamais de confier des lettres aux négociants qui descendaient le fleuve, aux mandarins qui se rendaient à Bangkok. Nous avons constaté depuis qu'elles étaient toutes parvenues à leur adresse, tant est grand le respect des Laotiens pour ce qu'on leur confie, et pour les lettres en particulier. Quant à nous, ne connaissant pas d'avance notre itinéraire, ignorant jusqu'au nom de nos stations futures, nous savions trop bien que le silence allait pour longtemps se faire autour de nous sur les questions débattues en Europe. Je n'ai, dans aucune autre circonstance d'un voyage qui nous réservait tant d'épreuves, mesuré plus nettement l'étendue des sacrifices que j'avais acceptés. Nos lettres de famille, lues, relues, commentées, retrempèrent nos courages. Les moins anciennes remontaient au mois de septembre 1866. Nous étions en mars 1867, et nous n'allions plus rien recevoir avant la fin de juin de l'année suivante.

Saïabury et Phon-Pissaï n'offrent aucun intérêt. Entre ces deux centres de province, ces deux *muongs*, comme disent les indigènes, les rives du Mékong sont à peu près désertes ; des deux côtés, la grande forêt s'avance ; des arbres géants gisent çà et là, et s'appuient contre les berges, écrasées sous ce poids ; les eaux rongent les racines, et ils se cramponnent à la terre par les branches. La prochaine crue du fleuve va balayer ces cadavres.

En attendant le riz quotidien, qui cuit sur le rivage, chacun de nous s'enfonce au hasard dans les grands bois fourrés. Nous admirons cette végétation puissante, ces colonnes hautes de cent pieds, réunies l'une à l'autre par les lianes flexibles enroulées autour d'elles et suspendues aux arceaux du feuillage. L'habitude aguerrit. Nous nous promenions sans armes sous ces voûtes obscures sans songer jamais aux ennemis terribles que peuvent recéler les bambous et les jungles. Un soir pourtant, à peu de distance encore du rivage, l'un de nous vit un tigre bondir et s'arrêter à vingt pas de lui. L'œil féroce de l'animal effrayait sans doute l'Européen ; mais la peau blanche, la longue barbe et le regard ferme de l'Européen ne troublaient pas moins l'animal. Celui-ci s'arrêta, laissa reculer son adversaire jusqu'aux barques. Nous sautâmes sur nos fusils ; malgré des indications précises, malgré les traces de la bête puissamment empreintes sur la terre humide, notre battue n'eut aucun résultat. Des singes effrayés grognaient au sommet des arbres en nous criblant de projectiles. C'était agir en ingrats, car, s'il faut en croire les indigènes, le tigre que nous venions de mettre en fuite était occupé à guetter ces méchants quadrumanes.

Il a coutume, quand il les voit s'ébattre sur un arbre jeune et pliant, de s'en approcher en rampant dans l'herbe ; il donne alors brusquement un coup d'épaule au tronc, comme font les enfants pour abattre des pommes et des noix, et les singes que la secousse jette à terre sont dévorés sur-le-champ. Notre présence ne suffisant pas pour rassurer nos Laotiens, nous les autorisâmes à mettre une partie du fleuve entre eux et les visiteurs nocturnes ; ils allèrent coucher sur des îlots voisins.

Après un assez long espace désert, l'homme signale de nouveau sa présence par un essai d'établissement. Un quartier de forêt est abattu. Les arbres, coupés à six pieds du sol, gisent entassés l'un sur l'autre suivant les hasards de leur chute. Des plants de bananiers ont pris racine à côté ; les poulets, les chiens, les porcs, errent au milieu de ce désordre, et les fondateurs du village accroupis dans des chaumines semblent attendre qu'il se construise tout seul. Je ne pouvais me défendre de comparer ce tableau à celui que nous trace M. Ampère dans ses *Promenades en Amérique* d'une ville de l'Union à ses débuts, Chicago, je crois. Au moment où le spirituel voyageur la visitait, la forêt était à peine vaincue ; les futurs citoyens se servaient encore pour construire leurs maisons des arbres qu'ils abattaient sur place. Chicago est aujourd'hui une ville importante de l'Illinois, et ne compte pas moins de 200,000 habitants! — L'Asie, antique berceau du monde, ne produit plus que des tyrans et des esclaves. Puissent les races qui, sorties de son sein, se sont développées sous des climats moins énervants, rapporter un peu de jeunesse à la vieille nourrice de leurs pères !

Nong-Caï, province voisine de Vien-Chan, l'ancienne capitale du royaume, a gagné en importance depuis la ruine de celui-ci. Le gouverneur fait preuve d'une certaine fierté. Il se dispense par exemple de se rendre à Bangkok pour les funérailles du second roi de Siam. Il vient nous voir splendidement habillé d'un langouti de soie et d'une veste de même étoffe galonnée d'or. Sa suite est nombreuse ; un magnifique parasol l'abrite du soleil ; ses crachoirs, aiguières, boîtes à bétel, sont en argent doré. A ce dernier trait, on reconnaît un gouverneur presque aussi puissant qu'un roi. Nous allons immédiatement lui rendre sa visite ; son palais, quoique construit en bois, a bon air ; de magnifiques colonnes en soutiennent la charpente. La vaste pièce où il reçoit est décorée de tableaux chinois. A notre entrée, la musique joue un air qui doit être l'air national, car je n'ai jamais entendu que celui-là au Laos. Son excellence, assise sur une table, la première que nous ayons encore vue dans ce pays, nous invite à en faire autant, et nous nous livrons par interprète à une conversation amicale.

Derrière le village s'étend une plaine immense où des palmiers ont poussé au hasard. Ces arbres ont une physionomie toute particulière, plus poétique et plus orientale que le gracieux aréquier ou le cocotier un peu lourd. Ils ont peine à porter leur tête, et leur tronc est souvent penché. Le vent fait crépiter leurs feuilles comme du parchemin que l'on froisserait. Dans cette plaine est bâtie la pagode principale, à laquelle conduit une longue chaussée de bois. C'est jour de fête, la foule inonde les abords et les portiques. Les pantalons bleus

des Chinois se mêlent aux langoutis bigarrés et aux écharpes multicolores des Laotiens. Fidèles et curieux se pressent dans le préau et dans l'enceinte trop étroite du sanctuaire, où des bonzes lisent des prières. Autour d'eux, disposées avec un certain goût, des offrandes décorent le temple et ouvrent l'appétit. Des tentures écarlates pendent aux colonnes. Dans l'ombre ardente, au milieu des fleurs et des parfums, les jeunes filles ont l'œil agaçant, et leur sourire donne le vertige. Chacun cause, fume, ou rit bruyamment. Personne n'est recueilli, personne même n'est attentif, à l'exception de trois jeunes clercs qui glissent un regard libertin sous l'écharpe des jeunes filles agenouillées au-dessous d'eux.

Nous avions conservé jusqu'à Nong-Caï le Français qui nous servait d'interprète pour la langue siamoise. Il eût pu nous être utile longtemps encore; mais son inconduite contraignit M. de Lagrée à s'en défaire. Plus nous avançions, et plus il importait de resserrer les liens de la discipline. Le jour n'était pas éloigné où une seule faute aurait pu nous perdre. Nous nous étions aperçus souvent déjà d'un revirement brusque et inexplicable dans les dispositions des populations et des autorités. Cela tenait tout simplement au vol de quelque broc ou bien au viol de quelque fille. Profitant des facilités que lui donnait la connaissance de la langue, notre interprète s'introduisait dans les familles, abusait de notre titre de mandarins pour commettre des désordres dont les victimes n'osaient pas se plaindre. Ce malheureux, jeté à Bangkok dès l'âge de onze ans, sans famille et sans appui, était fatalement tombé aux mains de tous les aventuriers de passage; il avait servi d'instrument à

leurs plaisirs et de complice à leurs fraudes. Conservant de son origine une intelligence ouverte et prompte, il avait emprunté au milieu asiatique dans lequel il avait vécu le génie de la souplesse et de la ruse, avec une puissance de mensonge que je n'ai vue qu'à lui. Toute notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal, était effacée de son cerveau. Ce n'était pas sans une véritable épouvante que je plongeais parfois dans les abîmes de cette nature dégradée, où les bons conseils tombaient comme des pierres dans un gouffre. Parmi les rêves favoris qui traversaient le cerveau de cet homme, le trafic des esclaves paraissait tenir le premier rang. Il comptait revenir au Laos pour s'y livrer, et ne craignait pas de nous le dire. Il voyait là un moyen assuré de satisfaire ses trois passions dominantes, le goût des aventures, l'amour de l'argent et le besoin de débauches. J'ai ouï dire à des gens d'expérience que, pour rester honnête dans la position d'interprète, il fallait l'être trois fois. Si cette observation est juste, on jugera du soulagement que nous causa le gouverneur de Nong-Caï en nous offrant de reconduire notre homme à Bangkok sous bonne garde. Chacun des membres de l'expédition acheva d'apprendre de la langue ce qui était nécessaire à ses besoins. Cela se fit assez vite par la raison qui force à nager quand on est tombé dans l'eau. Pour faciliter ses rapports personnels avec les autorités indigènes, M. de Lagrée conservait encore cet ancien bonze du Cambodge, Laotien d'origine, qui s'était coupé le doigt à Phnom.

Le gouverneur de Nong-Caï mit sa propre pirogue à la disposition du chef de l'expédition. Cette barque aux

formes gracieuses, sur laquelle on avait jeté l'or à profusion, était montée par vingt rameurs en casaques de laine rouge, la tête ornée de képis à large visière et d'une hauteur démesurée. Chacun de nous prit possession d'une pirogue moins élégante, et nous arrivâmes le 2 avril à un point où le Mékong dessine une sorte d'éventail immense. Nos rameurs s'arrêtèrent, ils nous dirent que nous étions arrivés à Vien-Chan. Étonnés, car nous n'apercevions sur les rives autre chose que d'épaisses forêts, nous mîmes pied à terre avec quelque curiosité. Parmi tous les noms étranges dont je m'étais chargé la mémoire avant de partir, Vien-Chan était celui qui jetait le plus d'éclat. Il est souvent revenu sous ma plume durant le cours de ce récit. Nous avons trouvé dispersés dans tout le Laos les descendants de la famille souveraine qui régna jadis sur la capitale dont nous nous préparions à explorer les ruines. Je vais dire ce qui reste de cette ville, autrefois célèbre, qui fut le centre d'un royaume assez important pour que van Diémen, gouverneur général des Indes néerlandaises, jugeât utile d'y envoyer une ambassade dans la première moitié du XVIIe siècle.

Après avoir escaladé la haute berge à l'aide d'une échelle de bambous, nous nous trouvons en face de ces broussailles piquantes qui poussent toujours plus épaisses dans les ruines, voile jeté par la nature sur l'impuissance de l'homme et la vanité de ses œuvres. Un guide, courbé vers la terre par le poids de ses souvenirs et par celui des années, dirige avec émotion notre marche impatiente. Il a vu Vien-Chan, sa patrie, au temps de sa splendeur. Le sol est jonché de briques.

Nous ne tardons pas à rencontrer le mur d'enceinte de la ville. Il est élevé, très-large et surmonté d'ornements en forme de cœur rapprochés de façon à former des créneaux. Un énorme poteau de bois auquel attenait la porte principale est encore debout. La muraille qui aboutissait au fleuve s'enfonce sous les bambous en faisant une série d'angles saillants et rentrants. On voit encore de distance en distance des monceaux de briques qui furent probablement des bastions. Après de longues et minutieuses recherches, nous pûmes nous convaincre d'ailleurs que la ville ne renfermait d'autres monuments que le palais du roi, des pagodes et des bibliothèques pour les livres sacrés; mais ces édifices y étaient en si grand nombre qu'il faut renoncer même à les compter. Tous paraissent avoir été construits sur le même plan et décorés des mêmes ornements; les proportions seules varient. La pagode de Phâ-kéo était assurément l'une des plus grandes et des plus belles. Les arbres qui la voilent, les lianes qui s'enlacent aux colonnes, et répandent sur ses débris une ombre mystérieuse, font ressentir au visiteur quelque chose de ce qu'éprouvait l'âme des anciens sur le seuil d'un bois sacré. Des briques à jour composent l'enceinte de la pagode, aux parvis de laquelle conduisent des escaliers monumentaux. Un dragon se tord sur les rampes, et dans un dernier repli relève sa tête menaçante. Les colonnes de la galerie sont gracieuses, élancées, sveltes, sans base, mais terminées par un chapiteau de feuilles longues, aiguës, repliées en dehors et comme écrasées par le poids qu'elles supportent. Ces colonnes conservent encore çà et là des traces de dorure. Les trois portes de la façade

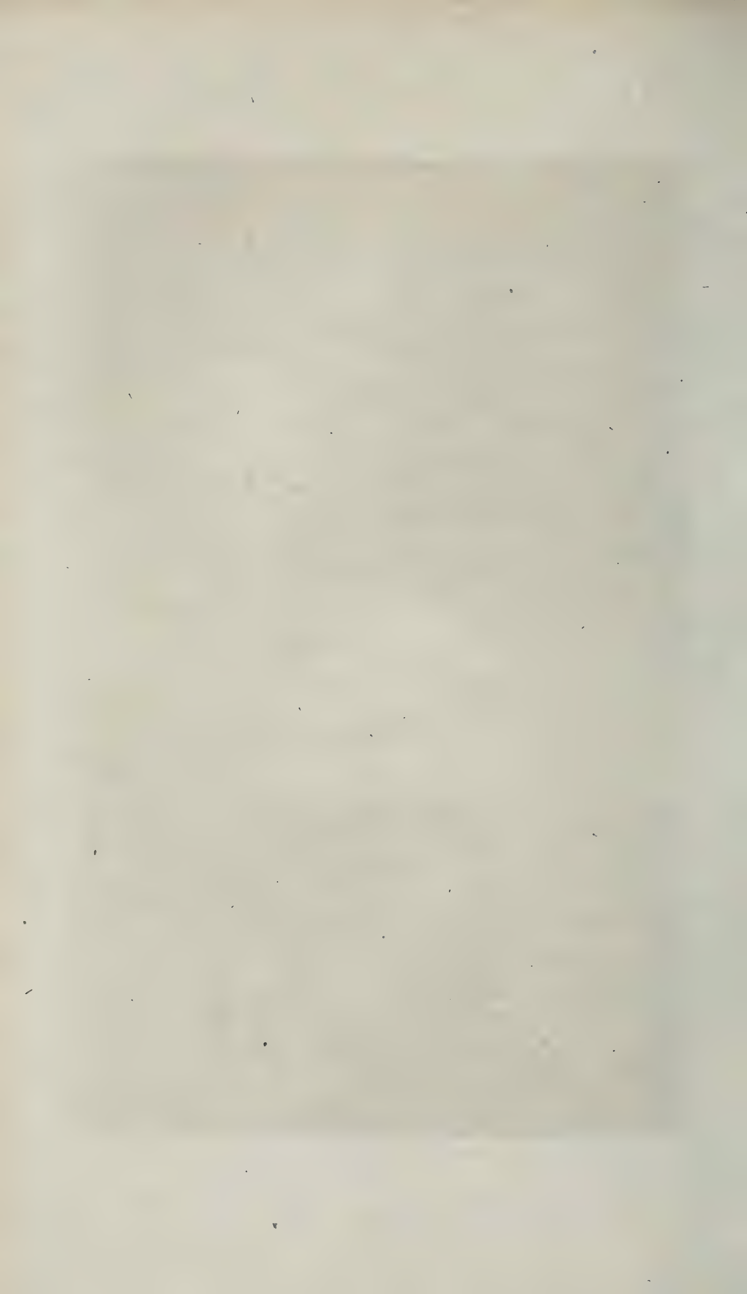
et les fenêtres des côtés sont richement encadrées d'ornements analogues à ceux que j'ai vus à Phnom. Cet édifice considérable était entièrement doré à l'extérieur. Il n'a plus de toit, et la colossale statue de Bouddha qui siége encore sur l'autel abandonné reste exposée aux injures de l'air. Tout à côté du temple se trouve une bibliothèque construite dans le même style, mais moins spacieuse. Sur le fond noir des murs, les artistes avaient dessiné des losanges dorés ; ils produisent un peu l'effet de ces lambeaux de papier que l'on voit collés aux murailles dans les démolitions de Paris.

Phâ-kéo, les indigènes ont religieusement conservé le nom des temples détruits, était la pagode du palais. Celui-ci n'est plus qu'un amas de ruines couvrant encore une superficie considérable. D'après ce que nous avons pu distinguer et selon les renseignements des témoins oculaires survivants, le plan de cet édifice ne s'éloignait pas sensiblement de celui des pagodes. C'était un bâtiment rectangulaire entouré d'une galerie soutenue par des colonnes. Une autre pagode, celle de Si-saket est construite dans une cour intérieure autour de laquelle règne un cloître. Des statues de Bouddha assis sont alignées sous ce portique. Leur coiffure, terminée en pointe, ressemble au casque de nos anciens chevaliers, et, n'était la physionomie placide du dieu [1], on croirait entrer dans quelque musée d'armures. En outre les murailles du cloître, celles même de la pagode, sont per-

1. Cette expression n'est pas d'une exactitude rigoureuse. Bouddha ne s'est jamais donné que comme un homme prêchant la perfection; mais, en dépit de l'orthodoxie, il est bien tenu pour dieu par la foi populaire.



Une vue au milieu des ruines de Vien-Chan. (P. 176.)



cées de milliers de petites niches régulières dans chacune desquelles sont blottis deux ou trois Bouddha en miniature. Nous avons estimé à vingt mille environ le chiffre de ces petites effigies : c'est un vrai pigeonnier de dieux. Si-saket est le temple le mieux conservé ; on y rencontre encore un grand nombre d'objets employés dans les cérémonies du culte. J'ai admiré entre autres un petit chef-d'œuvre de sculpture sur bois. C'est une sorte d'écran auquel adhère une légère barre de fer destinée à porter les cierges qu'on allumait devant l'autel. Il se compose d'un cadre doré sur lequel des figures bizarres entremêlent leurs formes allégoriques. Deux serpents enlacent leurs anneaux, et sur ces détails touffus, dont le relief surprend et charme les yeux, deux bras se détachent pour soutenir le porte-cierge. Dans l'espace laissé vide au milieu de l'écran, une sorte de lyre mariant l'or et le jour produit le meilleur effet. Notons encore une chaire de ciment doré conservée dans une autre pagode. Sur un socle sculpté, orné de lions à têtes d'hommes, centaures d'un nouveau genre, viennent s'appuyer de légers arceaux qui supportent le toit. La place où se tenait le bonze pour lire des prières est dessinée par d'élégantes colonnettes. D'innombrables pyramides se cachent dans la forêt ; après les avoir à demi renversées, les arbres contribuent à les maintenir. La végétation naturelle s'allie admirablement à cette végétation de pierre ; les tons gris du ciment lui donnent l'aspect du granit assombri par l'air humide. Des milliers de kilogrammes de cuivre et de bronze coulés dans un moule à Bouddha, des monceaux de briques, des pagodes à l'infini, et au milieu de tout cela les vestiges

d'une seule habitation profane, le palais du roi : voilà ce que j'ai vu pendant quelques heures de promenade rapide au milieu des ruines de Vien-Chan. Les habitants logeaient dans des cabanes, comme faisaient les Khmers ; mais il ne faut pas réveiller à propos de ces débris, qui sont après tout de médiocre valeur, les souvenirs de la grande architecture cambodgienne d'Angcor et de Vat-Phou, car se serait se mettre dans le cas de ne plus rien admirer au Laos. Quand le général de Siam chassa le roi, celui-ci construisait encore ; aujourd'hui, quarante ans après, tout s'écroule, *etiam periere ruinæ.*

Une vaste chaussée, large, droite, plantée de vieux arbres et aboutissant à la porte principale, traverse des prairies marécageuses qui furent autrefois des fossés. Elle mène à un chemin sablonneux couvert d'un berceau de bambous. A chaque instant, l'on rencontre des vestiges de murailles indiquant l'emplacement d'anciennes pagodes ; les petites pyramides se multiplient. Le malheureux Laotien qui nous accompagne, tout tremblant de guider des étrangers dans ces lieux consacrés, s'incline souvent, se prosterne quelquefois, et s'épuise à prodiguer des marques de respect aux esprits protecteurs des ruines. Il fait un geste d'horreur en me voyant me diriger curieusement vers une niche enfouie dans les broussailles. « Là, me dit-il, réside un génie, Tepada ; il veut qu'on rampe en approchant de lui, et n'entend pas raillerie sur ce point d'étiquette. » Aucun malheur ne m'étant arrivé, je poursuis ma route jusqu'à un monument qui paraît avoir été l'œuvre capitale de cette architecture laotienne, dépourvue de grandeur comme de durée, mais à laquelle on ne peut refuser une certaine

grâce élégante. Ce monument a été épargné par les Siamois. Les deux premières enceintes ne présentent rien de particulier. Au-dessus de la corniche qui décore la troisième court une guirlande d'ornements ventrus. On dirait les pétales d'un gigantesque bouton de lotus sur le point de s'épanouir. De lourds socles couverts d'inscriptions supportent trente-quatre clochetons élancés. Appuyée à ces socles comme à des contre-forts, la masse sur laquelle est assise la pyramide commence à déployer ses courbes, et celle-ci s'élance elle-même d'une gerbe de larges feuilles, comme la tige d'une plante. Elle a la forme traditionnelle et se termine en pointe. Jadis elle étincelait d'or appliqué sur une armature de plomb dont on voit encore des lambeaux. Le ciment est bien conservé partout. Il a une teinte uniforme et plate qui fait illusion, et l'on est porté au premier abord à accorder au monument qu'il recouvre le bénéfice d'une haute antiquité. D'après une inscription gravée sur une table de pierre, il ne remonterait pas cependant au delà du XVIIe siècle. Sans s'arrêter à une critique de détails qui serait trop facile, il faut se déclarer satisfait de l'ensemble de cet édifice ; ses fines pointes et ses gracieux clochetons se détachent sur le fond mouvant d'un bois de palmiers dont l'ombre abrite quelques cabanes. Les habitants viennent nous offrir du riz, un miel à faire envie aux abeilles de l'Hymette et des vases remplis de vin de palme, liqueur fraîche et sucrée qui s'écoule comme le sang d'une blessure d'une incision faite au palmier. Cette hospitalité cordiale et spontanée valait plus à nos yeux que la réception magnifique faite, il y a plus de deux cents ans, à nos devanciers les Hollandais

compagnons de van Vusthorf, auxquels je vais emprunter tout à l'heure de curieux détails sur les cérémonies officielles dont leur ambassade fut l'occasion. Je ne m'étendrai pas davantage sur les ruines de Vien-Chan. Les temples et le palais ne laissent voir sous leur dorure tombée que des briques mal jointes ; c'est une scène abandonnée par les acteurs et que le temps, ce grand machiniste, dépouille tous les jours de ses derniers ornements. D'ailleurs une civilisation qui ne faisait place qu'aux bonzes, aux mandarins et aux rois n'est guère intéressante à étudier. Quant à l'architecture qu'elle a produite, on peut en retrouver aujourd'hui le type dans la plupart des pagodes de Bangkok. L'une d'elles, celle qui est consacrée surtout aux dévotions du roi de Siam, renferme la fameuse statue d'émeraude que Pha-tajac ravit à Vien-Chan en 1777. Elle a une coudée de haut, et, selon M. Pallegoix, les Anglais lui attribuent une valeur de plus d'un million de francs.

Dans les divers mémoires des savants géographes qui ont essayé de faire la carte de l'Indo-Chine en combinant laborieusement les renseignements fournis par quelques rares voyageurs et les détails arrachés aux indigènes eux-mêmes, il est le plus souvent impossible de reconnaître Vien-Chan à travers le double voile d'indications trop vagues et d'une orthographe défectueuse qui ne reproduit pas toujours le son de la prononciation locale. A cela tient sans doute l'incertitude qui a régné longtemps sur la vraie position géographique de cette ville. Crawfurd l'appelle Lang-Chang et la dit située par 15°' 45 de latitude nord ; Low et Berghaus lui donnent les noms de Lanchang et de Lantschang. Mac-Leôd la

place par 17° 48' de latitude septentrionale. Cette dernière position se rapproche de la position vraie de Vien-Chan ; mais l'infatigable explorateur anglais confond Vien-Chan avec Muong-luan-Praban, royaume distinct où nous allons bientôt séjourner. Marini, dans son *Histoire du Laos*, appelle les habitants de ce pays les Langiens, et donne le nom de Langione à leur ville principale, qu'il dit située sur le 18e degré de latitude. Il ne commet, en en fixant ainsi la place, qu'une très-légère erreur, et c'est dans son livre que se rencontrent les données les plus précises sur l'état de ce royaume, qu'il s'efforça d'évangéliser. Il a vu les lieux, les hommes et les choses. A la même époque que le voyage du père Marini eut lieu l'ambassade hollandaise qui tenta de nouer des relations avec le plus grand roi du Laos ; depuis lors, aucun Européen n'avait pénétré jusque-là.

Ces Hollandais mirent onze semaines à remonter le Mékong depuis la frontière du Cambodge jusqu'à Vien-Chan, qu'ils appellent Winkyan. Ils se sont servis comme nous d'étroites pirogues, ont franchi les mêmes obstacles et de la même façon. On se demande même, en relisant aujourd'hui leur journal de voyage, comment il a été possible d'entretenir des espérances relativement à la navigabilité du fleuve. Là où nous n'avons plus trouvé que des ruines, Gérard van Vusthorf et ses compagnons rencontrèrent une ville florissante. Voici, d'après Dubois, comment ils furent accueillis par le roi. « Aux approches de la capitale, quelques officiers vinrent demander au chef de l'ambassade communication particulière de ses lettres de créance avant qu'il lui fût permis de les remettre. Ces lettres ayant été examinées et trouvées en

bonne forme, trois grandes pirogues montées chacune par quarante rameurs furent envoyées pour prendre l'ambassadeur et son cortége.

« On mit les lettres sur un vase d'or posé sous un dais magnifique [1] : les Hollandais se placèrent derrière. Un mandarin était chargé de les conduire au logement que le roi leur avait fait préparer. Ils y furent complimentés par un autre mandarin au nom de ce prince, qui leur fit offrir des rafraîchissements et quelques présents. On ne tarda pas à fixer le jour de l'audience, à laquelle l'ambassadeur fut conduit avec beaucoup de pompe. Un éléphant portait la lettre du gouverneur général sur un bassin d'or. Cinq autres éléphants étaient montés par l'ambassadeur et ses gens. On passa devant le palais du roi au milieu d'une double haie de soldats, et l'on arriva enfin auprès d'une des portes de la ville, dont les murailles de pierres rouges étaient environnées d'un large fossé sans eau, mais tout rempli de broussailles. Après avoir marché encore un quart de lieue, les Hollandais descendirent de leurs éléphants, et entrèrent dans les tentes qu'on leur avait fait dresser en attendant les ordres du roi. La plaine était couverte d'officiers et de soldats montant des éléphants ou des chevaux, et qui tous campaient aussi sous la toile. Au bout d'une heure, le roi parut sur un éléphant, sortant de la ville avec une garde de 3,000 soldats, les uns armés de mousquets, les autres de piques. Après eux venait un train de plusieurs éléphants, tous montés par des officiers armés et suivis

1. Ce cérémonial est encore en usage dans ces contrées, à Siam par exemple et au Cambodge. On rend aux lettres les honneurs dus aux personnages qui les ont écrites.

d'une troupe de joueurs d'instruments et de quelques centaines de soldats. Le roi, que les Hollandais saluèrent lorsqu'il passa devant leurs tentes, ne leur parut âgé que de vingt-deux ans. Peu de temps après, les femmes défilèrent aussi sur seize éléphants [1]. Dès que les deux cortéges furent hors de la vue du camp, chacun rentra dans sa tente, où le roi fit porter à dîner aux Hollandais.

« A quatre heures après midi, l'ambassadeur fut conduit à l'audience à travers une grande place dans une cour carrée environnée de murailles avec quantité d'embrasures ; au milieu se voyait une grande pyramide dont le haut était couvert de lames d'or du poids d'environ mille livres. Ce monument était regardé comme une divinité, et tous les Laotiens venaient lui rendre leurs adorations. Les présents des Hollandais furent apportés et posés à quinze pas du prince. On conduisit ensuite l'ambassadeur dans un temple où le roi se trouvait avec tous ses grands. C'est là qu'il lui fit la révérence ordinaire, tenant un cierge de chaque main et frappant trois fois la terre du front. Après les compliments usités en pareille occasion, le roi fit présent à l'ambassadeur d'un bassin d'or et de plusieurs habits. Les personnes de sa suite ne furent pas oubliées.

« On leur donna le divertissement d'un combat simulé et d'une espèce de bal terminé par un feu d'arti-

1. D'après Marini, le nom même de Langione signifierait dix mille éléphants. Le Laos est certainement un des pays du monde où l'on rencontre le plus grand nombre de ces animaux. Un Laotien disait à Crawfurd qu'on s'en servait même pour transporter les femmes. Cela prouve évidemment qu'on en a à ne savoir qu'en faire.

fice. Ils passèrent cette nuit-là hors de la ville, ce qui était sans exemple, et le matin on les ramena dans leur logement avec quatre éléphants. Depuis ce jour, l'ambassadeur fut encore traité plusieurs fois à la cour, et l'on s'efforça de lui procurer tous les amusements imaginables. Après s'être arrêté pendant deux mois à Winkyan, il en partit pour retourner à Camboya, où il n'arriva qu'au bout de quinze semaines, fort satisfait du succès de sa commission [1]. »

Si les finances du royaume permettaient au souverain de déployer autant de pompe dans les occasions solennelles, son armée semblait capable de tenir en respect des voisins ambitieux. Le pays était si peuplé que dans un dénombrement des gens propres au service militaire on compta 500,000 hommes en état de porter les armes, à l'exclusion des vieillards, qui « y étaient en si grand nombre et si robustes que, même de ceux qui étaient âgés de cent ans [2], on aurait pu former à l'occasion une armée très-considérable. » Ces chiffres prouvent, malgré une exagération évidente, que la population du royaume avait alors une certaine densité. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Lorsqu'après avoir fondé l'unité de leur immense empire, les souverains de la Chine songèrent à faire peser sur tous les voisins un joug dont les empreintes se révèlent encore, les Laotiens n'échappèrent pas d'abord plus que les Tonkinois, les Siamois et les Cambodgiens aux envahissements de ces conqué-

1. *Vie des gouverneurs généraux aux Indes orientales.* La Haye, 1763.

2. *Delle missioni dei padri della compagnia di Giesu nella provincia del Giappone*, par le père Marini.

rants insatiables. Dispersés sur les bords du Mékong, n'ayant point encore de centre où vinssent se grouper les ressources, se réunir les forces, ils n'opposèrent à la conquête qu'une résistance impuissante; mais ils se rapprochèrent peu à peu, et parvinrent à former une sorte de république.

Cette organisation favorable au développement des qualités qui fondent ou qui sauvent une patrie, paraît avoir subsisté jusqu'au ve ou vi^e^ siècle de notre ère. Elle permit aux Laotiens de chasser les Chinois. A cette époque, leur État serait devenu monarchique. Peut-être faut-il faire remonter jusque là l'origine de Vien-Chan, qui devait être plus tard la capitale brillante du plus puissant royaume laotien. S'il faut en croire le vieil auteur qui me fournit ces renseignements, des habitants de Siam se seraient rendus au Laos pour aider les Laotiens « à peupler leur royaume, » où ils se seraient définitivement fixés eux-mêmes, séduits par la fertilité du sol et la douceur du climat. D'une nature paresseuse et lâche, à la fois incapables est indignes de conserver à leur gouvernement la forme républicaine, les Laotiens sentirent le besoin de charger une seule tête de toute la responsabilité du pouvoir; mais ils ne pouvaient s'entendre sur le choix d'un souverain par l'effet de l'ambition, de la crainte ou de l'envie. Les Siamois, en gens habiles, s'efforçaient pendant ces luttes intestines de diviser les électeurs et ne négligeaient rien pour les corrompre. Aux ambitieux, ils promettaient le gouvernement d'une province ; aux yeux des dévots, ils faisaient briller des pyramides et des pagodes dorées. Ces manœuvres réussirent, et le

nom d'un membre de la famille royale de Siam sortit de l'urne où s'ensevelit en même temps la liberté du pays. « On croit, ajoute Marini, que depuis cette époque-là jusqu'à présent, bien qu'il y ait plus de mille ans de cela, les rois de Laos sont descendus de cette souche, en sorte qu'ils retiennent encore et l'idiome des Siamois et leur façon de se vêtir. »

Bien que cette assertion soit probablement une tradition recueillie sur place, il ne semble guère possible de s'y arrêter sérieusement. L'analogie de coutumes, de mœurs et surtout de langage qui existe entre les Laotiens et les Siamois indique une origine commune; mais de cette analogie même ne pourrait-on pas également conclure que ce sont les Siamois qui sortent du Laos? Quelques savants l'ont pensé. Il est peu probable dans tous les cas que l'action d'une famille royale, si puissante qu'on veuille bien la supposer, ait jamais produit le résultat que Marini lui attribue. Quoi qu'il en soit, cette jeune dynastie, qui devint bientôt despotique au dedans, affranchit au moins le royaume du Laos de toute vassalité étrangère. Elle sut imposer aux Chinois le respect de son territoire, et prêta même en mainte circonstance un concours efficace aux adversaires de ceux-ci. Pendant la guerre que fit aux Tonkinois l'empereur Tching-tsou-wen-ti au commencement du XVe siècle, les Laotiens donnaient ouvertement asile aux vaincus. A peine le général chinois avait-il battu et dispersé l'armée ennemie, que d'autres rebelles soutenus par le prince du Laos tenaient de nouveau la campagne [1]. Tching-ki-

1. *Mémoire sur le Tonkin*, par le père Gaubil.

kouang leur chef se réfugia même sur le territoire laotien. Le général chinois demanda que ce rebelle dangereux lui fût livré. Le roi du Laos, craignant l'invasion des deux armées chinoises massées sur les frontières du Tongkin et du Yunan, chassa Tching-ki-kouang de ses États, sur les limites desquels le malheureux fut pris.

Les Chinois ne furent pas les seuls adversaires du roi du Laos. L'ambition de l'empereur des Birmans, plutôt surexcitée qu'apaisée par la conquête du Pégou, se tourna bientôt vers le Laos, dont il se rendit maître. Suivant un procédé de déportation en masse encore en usage dans ces contrées [1], il contraignit même un grand nombre de Laotiens à se rendre dans le Pégou pour peupler sa nouvelle conquête; mais ceux-ci formèrent une vaste conspiration. Les Pégouans furent exterminés partout en même temps. Les anciens esclaves, devenus les maîtres, rentrèrent en armes à Vien-Chan, où ils firent un nouveau carnage de leurs vainqueurs surpris et sans défense. Ce n'était cependant ni aux Birmans ni aux Chinois qu'il était réservé de conquérir cette partie du Laos et d'anéantir sa brillante capitale. Le peuple qui avait triomphé de ces deux terribles adversaires finit par devenir tributaire de Siam. On ne saurait déterminer l'époque à laquelle se passa cet événement. Peut-être est-ce à la suite de la guerre de 1777. Dans tous les cas, il ne s'agissait encore que d'un simple tribut et non pas d'un droit au territoire.

1. A la fin du siècle dernier, quand le roi de Siam s'empara de Battam-Bang sur le Cambodge, il en expulsa tous les habitants qu'il remplaça par d'autres.

Les Annamites de leur côté s'étaient répandus dans la vallée du Mékong. La rive gauche du fleuve leur appartenait sans contestation au commencement de ce siècle, à partir du 16e degré de latitude nord jusqu'au delà du 17e, de telle sorte que dans ces limites les provinces situées entre le Mékong et la grande chaîne de montagnes qui finit au cap Saint-Jacques étaient soumises à l'empire d'Annam et payaient tribut à son souverain.

Chargé spécialement par l'amiral de La Grandière de déterminer les bornes de cet empire et de s'enquérir des territoires sur lesquels les Annamites élèvent des prétentions, M. de Lagrée avait fait sur ce point-là, lors de notre excursion à Attopée, des recherches persévérantes, mais infructueuses. Il avait retrouvé plus haut, en explorant seul le bassin d'un autre affluent du Mékong, le Se-Banghien, des preuves incontestables de l'autorité politique et administrative du roi d'Annam sur cette partie du Laos. Si donc, par le cours des événements et des années, la France se trouvait substituée aux prétentions d'un gouvernement qu'elle sera un jour, par la force même des choses, appelée à protéger ou à détruire, les titres ne lui manqueraient pas pour établir sa domination sur ces vastes déserts que le génie européen pourrait seul féconder.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas contre ses voisins de l'est que le roi de Vien-Chan était appelé à se prémunir; c'était au sud-ouest que grossissait le nuage d'où sortit pour ce malheureux prince et pour ses sujets un désastre dont les ruines que nous avions sous les yeux attestaient l'étendue et l'effroyable caractère. A la fin de 1827, des événements dont nous sommes hors d'état de pré-

ciser la nature provoquèrent entre le Laos et la cour de Bangkok une rupture suivie d'une guerre d'extermination. Il résulte de récits peut-être inexacts pour les détails, mais trop manifestement véridiques pour le fond des choses, qu'une omission faite par le roi de Vien-Chan soit dans le cérémonial de l'hommage, soit dans le chiffre du tribut dû au roi de Siam, fut suivie de l'envoi au Laos d'une armée qui reçut mission d'anéantir ce malheureux peuple, mission accomplie à la lettre avec une cruauté que nos mœurs nous laissent à peine comprendre. Les Laotiens furent exterminés ou déportés en masse, et leur capitale rasée, comme l'avait été Jérusalem par les armées romaines. Chao-koun [1], un général dont le nom remplit encore ces contrées, mit par cette horrible exécution le sceau à une renommée militaire déjà conquise aux dépens du Cambodge durant les guerres dont j'ai eu occasion de rappeler les principaux événements [2]. J'ai pu voir à Oudon, en face de l'ancien palais du roi Norodom, la grossière statue de cet égorgeur de peuples. Par une prescription insolente des Siamois à laquelle le protectorat de la France a seul mis un terme, les Cambodgiens la saluaient tous humblement en passant devant elle, sans que dans ce troupeau d'esclaves un sentiment de généreuse résistance se soit jamais produit, tant la force, jusque dans ses excès les

1. Le mot *chao-koun* désigne un grade élevé dans la hiérarchie militaire ; mais la terreur des Laotiens en a fait un nom propre, et, lorsqu'on parle du Chao-koun sans épithète, ils évoquent en tremblant le souvenir de leur bourreau.

2. Voyez l'introduction.

plus hideux est acceptée par ces peuples comme la seule puissance légitime !

Parvenus à tromper la vigilance de l'ennemi, le roi de Vien-Chan et plusieurs princes de sa famille se réfugièrent à Hué; mais le farouche Minh-man, qui régnait alors sur l'Annam, loin de protéger les fugitifs, comme ils l'avaient espéré, fit conduire à Bangkok le roi déchu par suite d'un accord secret passé avec Siam, et là ce malheureux, renfermé, dit-on, dans une cage de fer contenant les instruments de torture au moyen desquels on le suppliciait chaque jour, ne tarda point à expirer, laissant les derniers survivants de sa race dans une situation tellement abaissée que le vainqueur n'en put désormais concevoir aucun ombrage.

Ainsi donc, de nos jours, une capitale florissante a été anéantie, un peuple tout entier a en quelque sorte disparu, sans que l'Europe ait rien soupçonné de ces scènes de désolation, sans qu'il soit arrivé jusqu'à elle un seul écho de ce long cri de désespoir. Lorsque je traverserai dans l'empire chinois de vastes champs de massacre, j'aurai à soulever le voile qui cache au monde civilisé des spectacles non moins sanglants et non moins ignorés ; j'aurai à montrer la vie humaine s'écoulant à flots sanglants sans laisser ni trace ni souvenir, comme les eaux d'un grand fleuve perdu dans les sables. Si les révolutions et les guerres qui bouleversent l'Europe chrétienne y sont parfois suivies de transformations utiles, s'il est possible de les rattacher à quelque doctrine philosophique ou à quelque grand intérêt social, les calamités qui éprouvent les populations de l'Asie bouddhiste et musulmane restent toujours pour celles-ci

des douleurs stériles et des désastres sans compensation. Rien ne germe dans ces torrents de sang, car pour ces peuples infortunés les conquérants sont des anges exterminateurs, et les armées des nuées de sauterelles épuisant pour une longue suite de générations les contrées sur lesquelles elles s'abattent.

CHAPITRE IV

LE ROYAUME DE LUANG-PRABAN. — SITUATION PARTICULIÈRE DU ROI DE CE PAYS VIS-A-VIS LA COUR DE BANGKOK. — ACCUEIL QU'IL FAIT A LA COMMISSION. — TOMBEAU D'HENRI MOUHOT. — FÊTES DU PRINTEMPS.

On risquerait fort de se tromper si l'on voulait toujours mesurer le degré de civilisation d'un peuple au développement qu'a pu prendre chez lui l'art architectural. Parmi les monuments qui s'élèvent en Europe, les plus dignes d'admiration remontent à des époques que beaucoup d'écrivains appellent aujourd'hui barbares, et les générations du moyen âge, arrivées à l'enthousiasme par la foi, et par l'enthousiasme au génie, ont laissé pour témoins de leur passage en ce monde ces fières

cathédrales qu'on imite sans pouvoir les égaler. Il ne saurait être interdit cependant au voyageur qui cherche à reconstituer l'histoire des nations disparues d'interroger les ruines enfouies dans les sables du désert ou sous les alluvions des forêts. Ces ruines, à défaut d'annales écrites et même de traditions, deviennent souvent une source abondante de renseignements précieux. C'est ainsi qu'en explorant les débris de Vien-Chan, l'ancienne métropole laotienne, nous avons retrouvé les traits caractéristiques du gouvernement qui avait eu son siége dans cette ville écroulée. Des temples et un palais, voilà ce qu'on pourrait appeler les colonnes symboliques de cet étrange édifice social; j'ajoute que ces pagodes et cette demeure royale étaient sans véritable grandeur. Tandis que les vieux Cambodgiens allaient chercher à près de 10 lieues de leur capitale les blocs énormes qu'ils savaient superposer et sculpter avec un art infini, les Laotiens élevaient des murs en briques mal jointes, tapissées de chaux, recouvertes de peintures grossières, incapables d'opposer une longue résistance à l'humidité du climat. Ceux-ci semblent avoir douté de l'avenir, ceux-là paraissent au contraire avoir compté pour la puissance de leur patrie sur des siècles de durée. Le Cambodge en effet a été, selon toute apparence, la première nation solidement constituée en Indo-Chine; il y a joué longtemps un rôle prépondérant, et son nom, souvent cité dans les livres sacrés, est encore l'objet de la vénération des bouddhistes jusque dans les contrées les plus éloignées de ses frontières. Je n'ai pas à revenir sur ce sujet, que j'ai déjà abordé; mais avant de quitter Vien-Chan, le centre politique le plus important de l'an-

cien Laos indépendant, nous avons dû nous demander quelle peut être l'origine de ce peuple laotien, dont l'établissement dans la vallée du Mékong semble être relativement récent. De quel point de l'horizon sont venus ces envahisseurs, obligés parfois de lutter encore contre des tribus sauvages refoulées, mais non détruites ? La ressemblance que j'ai signalée entre la langue laotienne et la langue siamoise, ressemblance qu'il est impossible d'attribuer à la conquête, permet d'inférer que ces deux races sont deux rameaux détachés d'un tronc unique ; mais où cet arbre avait-il pris racine, quelle contrée faut-il assigner pour berceau à ces hommes qui, après avoir expulsé les premiers occupants des vallées du Méïnam et du Mékong, finirent par s'égorger entre eux dans des luttes fratricides ? L'ignorance des Laotiens, l'oubli presque complet de toutes leurs traditions, enfin les nécessités de notre voyage, dont le but était surtout géographique, rendaient impossible l'élucidation de ce problème, et c'est par de pures hypothèses qu'il nous est possible de répondre à ces questions. La plus vraisemblable, la seule qui puisse, selon moi, s'étayer sur des indications vagues d'ailleurs recueillies de la bouche des indigènes, fait descendre leurs ancêtres du royaume de Xieng-Maï, aujourd'hui tribtuaire de Bangkok. Avant de s'établir sur ce point et d'y fonder un État, sont-ils sortis du Thibet en suivant la vallée de l'un des grands fleuves qui coulent entre le Brahmapoutre et le Yang-tse-Kiang ? sont-ils venus du côté de l'occident, ou bien sont-ils le produit de deux races différentes qui se seraient primitivement rencontrées, alliées et confondues ? Il ne serait pas prudent d'émettre

une affirmation sur ce point. C'est de l'étude plus complète et de la comparaison des langues que jailliront un jour quelques étincelles au sein de cette nuit profonde.

Nul parmi nous n'était en mesure de se livrer sur ce point à un travail sérieux ; mieux vaut donc se taire, au risque de passer pour incomplet, que de s'exposer à égarer les investigations des hommes spéciaux par un étalage d'érudition factice et de science improvisée. L'Indo-Chine est d'ailleurs le champ le plus fécond que puissent explorer jamais les savants qui se sont donné pour tâche de retrouver les sources perdues de ce grand fleuve dont les flots sont des nations, et de dresser en quelque sorte la généalogie de l'humanité. Comme ces baies profondes creusées sur nos côtes où des courants opposés se heurtent en provoquant une agitation violente et continue, cette partie du monde semble avoir été le point de rencontre de peuplades d'origine diverse que des guerres perpétuelles ont mises en contact sans les avoir absolument mélangées. Ces luttes acharnées qui sont devenues parfois en Europe de puissants agents de civilisation n'ont servi dans ces tristes pays qu'à rendre les passions plus fortes et les haines plus vivaces ; aucun germe fécond n'a grandi sur cette terre arrosée de tant de sang.

Les Birmans et les Siamois étaient des voisins irréconciliables aussi bien que les Annamites et les Cambodgiens. Entre ces nations rivales, juxtaposées par les hasards de l'émigration, une longue paix était impossible, et l'intervention des Européens, maudite d'abord par un instinct patriotique enraciné même au cœur des

sauvages, ne peut manquer d'être un jour appréciée comme un bienfait par ces populations auxquelles elle assure enfin le repos et la stabilité. Il importe de faire observer toutefois que, si certaines races ne pouvaient coexister par suite d'incompatibilités en quelque sorte organiques, d'autres au contraire, séparées seulement par l'effet d'ambitions princières, seraient probablement arrivées à se mêler et à se fondre. Entre les Annamites, avec leur langue bizarrement accentuée, les caractères idéographiques de leur écriture, leur civilisation exclusivement chinoise, et les Cambodgiens, qui n'en différaient pas moins par l'idiome que par le génie, il existait un abîme. Si ces derniers n'avaient été fort à propos placés sous le protectorat de la France, ils seraient maintenant englobés, comme la plus grande partie des Laotiens, dans la monarchie siamoise, vers laquelle, il faut le reconnaître, les attiraient de nombreuses affinités.

Les lois, les mœurs et les croyances paraissent être les mêmes dans ces trois pays façonnés par une civilisation uniforme. D'ailleurs, avec le système de gouvernement qui prévaut généralement en Orient, on peut douter qu'il soit plus avantageux pour des sujets de former des royaumes indépendants que de relever d'un empire centralisé ; peut-être même est-il plus dangereux d'avoir affaire à un roi qu'à un simple préfet. Quoi qu'il en soit, les Laotiens, à qui les ruines de leur capitale rappellent les plus sombres pages de leur histoire contemporaine, ont perdu, et probablement pour toujours, toute velléité d'insurrection. Nous savions qu'il n'en était pas ainsi dans la partie de ce vaste pays qu'il nous res-

tait à visiter; nous espérions retrouver dans le Laos septentrional des signes d'indépendance et des traces de vitalité. Le spectacle de la déchéance générale qui frappait les hommes au milieu desquels nous étions contraints de vivre commençait à nous attrister; nous avions hâte d'arriver à Luang-Praban, le premier royaume de la vallée du Mékong qui puisse être considéré comme un simple tributaire de Siam et non plus comme une province faisant partie intégrante de cette ambitieuse monarchie.

Nous quittâmes Vien-Chan le 5 avril 1867 dans l'après-midi. A partir de ce point, l'aspect du pays se transforme. Le fleuve s'encaisse entre des collines qui deviennent bientôt des montagnes, et poussent jusque dans les eaux comme des racines rugueuses de rochers. Le lit étroit du Mékong semble littéralement encombré. Malgré les petites dimensions et l'extrême légèreté de nos barques, nous devons nous arrêter pour prendre des guides capables de nous diriger à travers les écueils. Bientôt le courant devient si fort, les masses de rochers abruptes sont si difficiles à tourner, qu'il faut abandonner gaffes et pagaies pour s'atteler à d'énormes cordes de rotin. Des Laotiens, montés sur des blocs de grès rongés par l'eau, s'accrochent d'une main aux anfractuosités de ces roches déchiquetées, et de l'autre tirent vigoureusement les barques à eux en poussant des cris sauvages. Avec leurs câbles, leurs longues perches ferrées, on les prendrait pour ces pillards de mer qui au XV[e] siècle vivaient grassement en Bretagne du produit des naufrages. Quand il s'agit de doubler une pointe autour de laquelle l'eau bouillonne ou de rejoindre

l'autre rive au milieu des tourbillons, le patron de nos pirogues ne manque pas d'adresser au ciel des supplications retentissantes.

Pendant plusieurs jours de navigation, les rives du Mékong sont à peu près désertes. C'est à peine si de loin en loin quelques cases, construites en moins de temps qu'il n'en faudrait pour dresser des tentes, viennent rappeler qu'il existe des hommes dans ces forêts. Les habitants de ces fragiles demeures doivent au difficile accès de leur séjour d'échapper le plus souvent aux corvées. Aussi ne consentaient-ils pas sans peine à prêter main forte à notre équipage épuisé de fatigue. C'est sur l'intérêt de notre propre sûreté qu'ils s'efforçaient ordinairement de fonder leur refus, le fleuve étant, disaient-ils, à cette époque de l'année, considéré comme impraticable.

Nous étions obligés de reconnaître que ces braves gens n'avaient pas absolument tort. Les rochers se multipliant et les eaux se précipitant avec fureur contre les obstacles, il devint même bientôt évident que nous ne pouvions sans péril avancer davantage. Nous déchargeâmes donc nos barques ; et, avisant des négociants qui passaient fort à propos, le petit mandarin chargé de nous conduire les força de déposer leurs marchandises sur le sable et de se charger de nos bagages. Ils se virent contraints de faire ainsi plusieurs kilomètres, et quand nous voulûmes payer leurs services, ils ne pouvaient s'expliquer cette libéralité, trop accoutumés à la violence pour attendre quelque chose de la justice.

Nous étions en avril, c'est-à-dire au moment où les eaux sont le plus basses ; le Mékong ne formait plus que

deux ruisseaux torrentueux d'une immense profondeur. La partie de son lit qu'il laissait à sec offrait alors un spectacle curieux. La plupart des roches dont il est hérissé sont vivement colorées. Parfois on s'imagine marcher entre des murailles de marbre poli. Un petit torrent coulant sur un fond bleu et blanc formait une délicieuse mosaïque naturelle qui semblait faite de lapis et d'albâtre. Nous campâmes enfin sur le sable dans des huttes improvisées. Du haut du rocher où flottaient les couleurs nationales, nous avions à nos pieds l'un des plus puissants fleuves de l'Asie réduit à deux bras moins larges que ceux de la Seine autour de l'île Saint-Louis ; mais quand on jetait la sonde, elle se perdait dans un gouffre. Nos cabanes de feuillage occupaient le centre d'une immense arène entourée de collines en amphithéâtre. Les animaux sauvages s'appelaient et se répondaient autour de nous ; nous entendions le cri rauque des cerfs et aussi, vers le soir, la note plus aiguë du tigre, invisible ennemi contre les attaques nocturnes duquel les Laotiens se protégeaient en élevant sur la lisière de la forêt une petite chapelle à Bouddah. Ils tiennent à la vie, ces pauvres êtres qui, s'il fallait en croire certains commentateurs, aspireraient au néant, terme suprême de la seule félicité promise par leurs croyances ; ils y tiennent comme les plus misérables de nos paysans, et, comme ceux-ci, quand ils la croient exposée, ils s'efforcent de la défendre par un acte de foi, une prière fervente.

Si les barques les plus légères s'arrêtent en remontant le fleuve à certains points dangereux, il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de le descendre. Alors un pilote exercé s'abandonne au courant, et dirige d'un coup

hardi de sa pagaie son esquif emporté avec une rapidité vertigineuse. De grands radeaux couverts, dont quelques-uns ont 20 mètres de longueur, se livrent même à cette périlleuse navigation ; bien qu'ils aient à peine assez de place pour tourner dans des coudes brusques où le fleuve n'a pas 40 mètres de large, les naufrages sont rares. J'ai visité un de ces vaisseaux marchands chargé d'ivoire et de balles de coton. Cette dernière plante est cultivée dans toute la région que nous traversons sur une échelle assez grande malgré la rareté des villages.

Les influences débilitantes du climat avaient notablement amorti notre ardeur pour la chasse, et notre cuisine en souffrait. Nous demeurions le moins longtemps possible campés loin des villages, pour échapper au supplice d'entendre, avec l'estomac vide, bramer un hypothétique rôti dans les fourrés d'alentour. Le chef-lieu de province le plus voisin était Sien-Kan, où nous nous rendîmes à pied, marchant tout le jour sur le sable brûlant sans aucun abri possible contre l'ardeur du soleil. La chaleur était si forte que les indigènes eux-mêmes ne passaient pas auprès d'une flaque d'eau sans y plonger la tête. Dans ces circonstances, les oreilles me tintaient, je regardais sans voir, et je perdais entièrement conscience de moi-même ; mes jambes allaient comme une mécanique montée et sans recevoir assurément l'impulsion du cerveau. Le sentier s'enfonça enfin dans une forêt de bambous ; mais notre guide s'obstinait à marcher derrière nous, et si nous arrivâmes à Sien-Kan, ce fut grâce au fleuve, dont le mugissement lointain dirigeait notre marche.

Sien-Kan, appelé aussi Muong-Maï, Muong-Neuf, par opposition à Muong-Cao, Muong-Vieux, est un chef-lieu de district dépourvu d'originalité comme d'importance. Malgré l'absence du gouverneur, alors en visite chez l'un de ses confrères des bords du Méïnam, nous fûmes bien reçus. On nous attendait, et notre habitation, préparée d'avance, était construite sur le modèle de celles que nous avions antérieurement occupées. Le voyage perdait tous les jours à mes yeux quelque chose des charmes dont mon imagination s'était plu à l'entourer. L'illusion n'était plus possible ; tant que nous serions en pays siamois, il n'y avait pas la plus légère aventure à espérer. On aurait eu de meilleures chances en traversant les Abruzzes.

A Sien-Kan, une vive émotion nous était cependant réservée. Quelques marchands ambulants s'arrêtèrent auprès de notre établissement. Dans ces contrées, où sont ignorées la grande et la petite presse, les négociants sont des chroniques vivantes ; ils causent tout en vendant, et approvisionnent leurs pratiques de commérages et de cotonnades. Bientôt la plus étonnante, la plus accablante des nouvelles s'échappe de leur boutique et vient nous foudroyer. Les Anglais sont à Luang-Praban, ils arrivent du royaume de Xieng-Maï, et forment une colonne d'explorateurs composée de plusieurs officiers et d'une nombreuse escorte. Un général qui voit ses combinaisons détruites et la perte d'une bataille assurée par une manœuvre de l'ennemi, un artiste qui reconnaît sa propre inspiration dans le tableau d'un rival, ne sont pas plus cruellement frappés au cœur que nous ne l'avons été nous-mêmes par l'annonce d'un évé-

nement qui déflorerait notre œuvre, et nous en ravirait tout l'honneur. C'est sous la pénible impression causée par ces rumeurs que nous quittons Sien-Kan, réfléchissant à la triste figure que nous allons faire en présence de nos rivaux, nous partis depuis près d'une année et devancés par eux. Les incommodités matérielles viennent en outre contribuer à rembrunir les fronts. Nous ne pouvons réunir un nombre suffisant de pirogues, et il faut se loger deux par deux dans ces étroites prisons.

Un Laotien nous informe en passant que les Anglais ont quitté Luang-Praban, qu'ils descendent rapidement le fleuve, et que nous allons bientôt apercevoir leurs radeaux. Ils ne continuent pas leur voyage au delà de Luang-Praban, excellente nouvelle ! mais ils descendent le Mékong, contre-temps déplorable ! Ils publieront à leur retour le résultat de leurs observations, nos peines seront perdues. Il n'en faut pas moins dissimuler et se préparer à les bien recevoir. Notre basse-cour est égorgée tout entière, un paon rôtit sur un brasier, nous allons renouveler en déjeunant les hypocrites démonstrations de l'alliance cordiale. O nature vierge et sauvage, quelle profanation ! Si quelque Alceste avait fui les hommes sur ces rives désertes, il se serait précipité en nous entendant dans un tourbillon du fleuve. Pour moi, qui ne nourris par profession contre l'Angleterre aucune jalousie haineuse, je participais par devoir au dépit général, mais ne pouvais me défendre de sourire dans ma barbe. Les lunettes sont braquées, un radeau paraît dans le lointain, glissant sur l'eau avec nonchalance ; les bons yeux y distinguent parfaitement des Anglais qui nous montrent du doigt ; le radea ap-

proche, il accoste. C'est une splendide maison flottante, vérandah sur l'avant et l'arrière, la hauteur est énorme, les proportions sont magnifiques. Quel luxe! quel confortable! Un Anglais est aperçu faisant sa toilette; moi qui suis myope, je continue de ne rien voir que des Siamois accroupis et fumant leurs cigarettes. Les plus mécontents composent leur visage et attendent en plein soleil. Personne ne se montre cependant, si ce n'est un officier... du roi de Siam. Il annonce que les Anglais le suivent de près, qu'ils sont au nombre de trois et font de la géographie. Les sourires se changent en grimaces. Un second radeau à l'horizon, nouvelle anxiété! Aux vues perçantes, le pavillon français se montre nettement sur le toit du navire. C'est de la courtoisie; mais la courtoisie est facile quand on triomphe. O surprise! les couleurs françaises sont les couleurs hollandaises, identiques aux nôtres, comme on sait, sauf le sens dans lequel elles sont portées; le radeau tient le milieu du fleuve, passe franchement devant nous, aucun Européen ne répond à nos signaux. Il y a là évidemment une ruse infernale compliquée d'une insolence toute britannique. Au désappointement succède chez nous une colère concentrée. Au moment où le radeau allait disparaître dans un coude du fleuve, il rejoint la rive et s'arrête. Une carte nous est apportée de la part de M. X..., *land surveyor and architect of Her Siamese Majesty's government*. M. de Lagrée envoie son second, qui trouve, au lieu d'Anglais, un Batave au service de Siam flanqué de deux domestiques mulâtres. Le pauvre diable paraissait préoccupé surtout de fuir la saison des pluies, qui, selon lui, n'épargne pas les Européens dans ces parages. Il ma-

nifesta son étonnement de voir que nous nous disposions à la braver. Les renseignements qu'il avait, chemin faisant, recueillis sur notre compte nous vengeaient de l'ennui que nous avaient causé à son sujet les rumeurs populaires. Appliquant aux deux expéditions la même mesure, la renommée avait des deux côtés fait preuve d'une exagération impartiale. Si elle avait vu dans un seul personnage piteux plusieurs officiers anglais et dans deux négrillons une nombreuse escorte, ses cent voix annonçaient que nous étions soixante au lieu de six, et que les Annamites de notre suite formaient une véritable armée. L'agent siamois avait été très-effrayé de ces bruits, et tremblait de nous rencontrer, je ne sais trop pourquoi. De là la résolution de mettre à profit le courant du fleuve pour brûler notre campement, résolution qui n'avait pas tenu devant les apparences pacifiques de notre petite caravane. Il ne nous restait plus qu'à rire en nous rappelant la fable des bâtons flottants.

Le roi de Siam, dont notre voyage a probablement attiré l'attention sur ces contrées, a voulu connaître exactement son royaume. Il a donc, pour satisfaire cette curiosité légitime, expédié un Européen muni de chronomètres, d'un cercle, d'une boussole, et chargé de faire la topographie des provinces riveraines du Méïnam et du Mékong. Cet industriel, qui voyage comme un mandarin, touche 1,000 francs par mois pour ses travaux. Il a quitté les bords du Méïnam à Utharadit, par 17° de latitude nord environ, et est remonté par voie de terre jusqu'à 20 lieues au delà de Luang-Praban. Il ne s'est arrêté, nous a-t-il dit, que par égard pour le fonctionnaire siamois qui l'accompagne, lequel risquait d'avoir

la tête tranchée sur les limites d'une province qui a réussi à secouer le joug de Bangkok. Ces derniers renseignements me causèrent une intime satisfaction ; ils m'arrachèrent à la torpeur où chaque jour je m'enfonçais davantage. Après de longs mois passés dans la sécurité la plus complète, sans autres incidents que notre halte quotidienne, sans aucun de ces périls qui enflamment l'imagination, les maladies abattent au lieu d'exalter les courages, et j'entrevoyais avec joie dans un avenir prochain encore obscur, une existence différente.

Ce passe-port libellé à la chancellerie de Bangkok qui nous avait ouvert toutes les portes, qui nous avait tout rendu si facile, serait bientôt inutile ou dangereux. Nous allions voir enfin des pays où l'on décapite les Siamois. Dussé-je me faire accuser d'ingratitude, j'avouerai que j'étais charmé par cette perspective. Déjà, il est vrai, l'aspect de la nature s'était profondément modifié, mais par des transitions très-ménagées. La vapeur, en nous habituant aux rapides changements à vue, nous a rendus impatients de ces transformations lentes qui, s'opérant d'une manière insensible, sont préparées et comme pressenties. Telle montagne qui nous aurait ravis d'admiration, si nos yeux s'étaient brusquement portés sur elle, nous laissait froids, parce qu'elle n'apparaissait qu'après une série de collines.

Les habitants n'étaient pas faits pour nous distraire, et j'éprouvais bien souvent qu'au Laos comme en Europe l'ennui est fils de l'uniformité. Depuis Vien-Chan cependant, nous ressentions quelque orgueil de parcourir une zone vierge avant nous de toute exploration ; l'ambassade hollandaise envoyée au XVIIe siècle vers le

roi du Laos n'avait pas dépassé en effet la capitale où résidait ce souverain. Le fleuve seul continuait de nous intéresser par ses caprices. L'aspect varié de son lit, la couleur de ses eaux, ici impétueuses, troublées et couronnées d'écume, là tranquilles et presque transparentes, les sinuosités qu'il décrit pour tourner les obstacles, l'effort qu'il fait pour les renverser, tout était dans ce spectacle imprévu ou grandiose.

A la hauteur du 18e degré, le Mékong forme un coude qui n'est indiqué sur aucune carte, et ne remonte au nord qu'après être resté durant près de 200 milles incliné vers le couchant. Le village de Paclaï, qui marque la fin de ce coude, est le point le plus rapproché de Bangkok où nous ayons séjourné depuis notre départ de Crachè. C'est là que les caravanes venant du haut du fleuve atterrissent pour se rendre dans la capitale du royaume de Siam ; c'est là également que les négociants s'embarquent pour se rendre à Luang-Praban ou dans les provinces supérieures. Cette pauvre bourgade prendrait un développement rapide, si le commerce avait quelque activité ; mais il n'existe encore qu'à l'état embryonnaire. Chacun se suffit à soi-même, et Paclaï voit passer dans une année plus de fonctionnaires allant à Bangkok, ou en revenant, que de balles de soie ou de coton. M. Mouhot, notre savant compatriote, était venu à Paclaï reconnaître le fleuve avant de continuer un voyage auquel la mort ne tarda point à mettre un terme. Le portrait de ce naturaliste infortuné que nous montrons au chef du village, rappelle à celui-ci une cuisante souffrance occasionnée par du vinaigre de toilette donné par le voyageur comme un excellent remède, et

dont le trop crédule client s'était frotté les yeux.

Des forêts magnifiques enserrent de fort près le village de Paclaï, des ruisseaux d'eau vive courent sous les grands arbres ; les oiseaux ne se contentent plus, comme dans le Cambodge et dans le Laos inférieur, d'étaler leurs couleurs brillantes ; ils deviennent artistes et commencent à chanter. Ils semblent s'associer par leurs concerts aux réjouissances que ramènent chaque année en cette saison les fêtes du printemps. Lorsque vient l'époque de les célébrer, les jeunes filles imprègnent leurs cheveux de plus de graisse de porc et de plus d'huile de ricin ; elles se promènent en habits de fête, ayant dans les mains des fleurs aux senteurs violentes, et sur la poitrine une écharpe rouge moins destinée à voiler les seins qu'à faire ressortir la teinte jaune du safran dont elles s'enduisent la peau. Il fallait des manifestations de ce genre pour nous faire souvenir que nous étions au printemps. C'est qu'en effet, dans ces régions trop aimées du soleil, le renouveau se fait brusquement ; on ne s'aperçoit pas de ce long travail de germination qui dans nos climats tempérés fait monter par degrés la séve dans la nature et donne tant de charme au printemps. C'est une sorte de coup de théâtre dont l'homme jouit par les yeux, mais auquel le reste de son être ne participe pas. La terre ailleurs semble avoir conscience de sa transformation : elle secoue son linceul de frimas et fait un effort visible pour sortir du tombeau ; ici au contraire elle paraît obéir passivement à des influences secrètes. Ce n'est plus Lazare ressuscité, sortant de l'ombre pour renaître à la lumière et sentant circuler la vie avec un redoublement d'intensité ; c'est une odalis-

que qui se réveille, se tourne mollement vers son miroir et pose des fleurs dans ses cheveux.

En face de Paclaï, le fleuve est paisible et peu large; il est endigué entre deux berges de pierre droites comme celles d'un canal. On pourrait le croire creusé de main d'homme, n'était sa profondeur. Voilà du moins l'impression reçue par le voyageur qui l'observe en avril, au dernier mois de la sécheresse, car l'aspect change totalement avec les saisons. Le lit occupé par le fleuve durant les grandes eaux est bordé de sable blanc et affleure les arbres de la forêt; le lit des eaux basses, à 16 ou 19 mètres au-dessous, sillonne un fond rocheux souvent semé de pierres colossales. A peu de distance du village, nous voyons encore les débris d'un vaste établissement de pêcheurs; on dirait les ruines d'une grande ville en bambous. Sans compter les autres éléments de richesse qu'il répand sur ses rives, le fleuve renferme dans ses eaux limoneuses de nombreuses espèces de poissons qui entrent pour une forte part dans l'alimentation ordinaire des Laotiens. Ceux-ci, indolents et rebelles au travail, préfèrent la pêche à la culture; le soir venu, ils abandonnent avec joie leurs rizières pour visiter les engins posés le matin aux bons endroits, ou bien ils jettent des lignes flottantes que le courant emporte en même temps que leurs nacelles. Nous avons acheté pour un tikal, pièce de monnaie siamoise qui vaut un peu plus de 3 francs, un poisson long de 1 m. 50 et gros comme un porc engraissé; sa chair avait la couleur et la consistance de celle du bœuf. La prise d'un de ces monstres est une bonne fortune pour une famille. On découpe la bête en lanières, on la

fume, et voilà de la nourriture pour longtemps.

Nous quittâmes Paclaï le 19 avril, pour nous diriger vers la capitale du royaume de Luang-Praban, dont cette bourgade fait déjà partie. Les collines s'élèvent, se rapprochent, et encaissent le fleuve, dont une bordure de rochers gris et dentelés les sépare. Elles sont couvertes d'une végétation admirable. Les troncs blancs de certains arbres immenses se détachent sur la verdure comme des colonnes de marbre. Un coude brusque du Mékong le ferme devant nous comme un lac, et dans le fond du tableau se dresse une haute montagne dont on entrevoit les formes abruptes derrière un rideau de vapeurs azurées et comme agitées par un frisson.

Ce qui jette sur les scènes de cette nature un charme pénétrant, c'est l'intensité de la lumière. De ces régions caractérisées surtout par je ne sais quelle grandeur monotone, le souvenir n'emporte que quelques paysages inondés de clartés, un coin de forêt, une cime de montagne. Lorsqu'on est replongé dans les brumes des régions septentrionales, il suffit de fermer les yeux pour retrouver les éblouissements et les perspectives lumineuses, tant le soleil des tropiques nous imprègne de ses rayons. Tout ce monde extérieur si peu varié, si calme, si plein de transparence et de grandeur, influait sur moi à mon insu. J'abusais de ces jouissances faciles qui émoussent les facultés; la sensation tuait en moi la réflexion, je me sentais sur la pente qui mène les âmes d'élite à l'état contemplatif, et qui conduit les autres jusqu'aux limites de l'idiotisme. Je ne sais pas bien vers laquelle de ces deux issues m'auraient poussé ces dispositions fatales, si elles s'étaient prolongées : aussi

suis-je très-reconnaissant aujourd'hui aux Laotiens de ma pirogue, qui n'ont jamais tardé beaucoup à me rappeler à la réalité. Ils avaient l'habitude d'entasser devant moi leurs inévitables sacs, barrière trop odorante entre mon regard et le paysage. Ces sacs contiennent un langouti de rechange, un petit panier de riz, une boîte renfermant les éléments essentiels de la chique; je ne parle pas du poisson pourri et autres ingrédients qui, joints au fumet de l'indigène lui-même, ébranleraient le cœur le plus solide. Mon attention d'ailleurs était aussi attirée par les difficultés de la navigation.

Celle-ci redevint périlleuse à une courte distance de Paclaï. Des roches aiguës se dressèrent dans l'eau comme des aiguilles ; nous les contournâmes à l'aide d'un moyen déjà fréquemment employé par nous, le halage avec un câble de rotin. Nous pénétrâmes dans une gorge, et des montagnes en second plan, doucement éclairées, se superposèrent aux collines dont elles reproduisaient les formes tourmentées ; nous pouvions les prendre pour leur ombre agrandie. Au ciel tout à coup les teintes changèrent, les nuances s'accentuèrent, l'eau prit une étrange couleur de feuilles flétries ; le vent s'engouffra dans le défilé, les tonnerres se répondirent, et la grêle vint nous assaillir avec furie. Les grêlons, gros comme des balles de fusil, crépitaient sur nos toits de feuilles, l'équipage laotien s'abrita comme il put, et nos Annamites, pour lesquels ce phénomène était tout nouveau, s'imaginèrent qu'on leur faisait pleuvoir des cailloux sur la tête. Les éléphants sauvages effrayés marchèrent à l'aventure dans les forêts du rivage en faisant éclater comme des pétards les bambous qu'ils broyaient sous leurs pieds. Le ciel, la

terre et l'eau se remplirent de bruit, et la nature m'apparut plus belle dans ses brusques colères que dans sa morne tranquillité.

Nous choisîmes pour gîte ce jour-là un petit village blotti dans un pli de terrain entre deux montagnes. Une rivière roule à côté sur un lit de cailloux son eau limpide enflée par l'orage. Le village est de fondation récente ; on le reconnaît à la jeunesse des arbres précieux que les Laotiens prennent toujours soin de planter avant même de bâtir leurs demeures. Les pauvres habitants ont été presque entièrement dépouillés par l'escorte du géographe hollandais que nous avons rencontré. Le mandarin siamois qui commandait cette escorte a pillé partout sur sa route, suivant l'odieux usage qui érige la spoliation en principe et transforme en brigands les fonctionnaires de la cour de Bangkok. Ceux-ci ne sont autorisés, il est vrai, à exiger gratuitement que certaines choses, certains services déterminés, dans la mesure où ces choses et ces services sont nécessaires à leur voyage; mais ils se savent à l'abri du contrôle et protégés par une sorte d'article 75, disposition législative dont s'arrangerait si bien le mandarinisme oriental. Je me félicite que les termes de notre passe-port, d'accord avec notre inclination personnelle, nous obligent à payer hommes, barques et provisions. Nous en serons moins considérés ; mais il restera de nous un bon souvenir, et, viennent des circonstances favorables, ce souvenir pourra porter ses fruits.

Depuis quelque temps, nous rencontrions non plus de grands affluents, mais de nombreuses rivières et beaucoup de ruisseaux ou torrents qui tombaient des mon-

tagnes. Nous avions décidément quitté le pays des plaines, et nous ne voyagions plus qu'au milieu des escarpements. Nos barques côtoyaient des rocs énormes. Des cadavres enveloppés de nattes en jonc nous apparurent un jour au détour d'un promontoire, reposant dans une anfractuosité où l'eau peut-être les avait échoués pour les reprendre, peut-être aussi déposés là par la main des vivants. Si beau que soit un pareil tombeau, il est triste, lorsqu'on se sent mourir, de ne pouvoir compter sur un peu de terre près de la case où l'on a vécu. Des trois éléments auxquels l'homme confie ses dépouilles, l'eau, toujours changeante et oublieuse par essence, paraît le moins digne de ce funèbre dépôt. La terre reverdit au-dessus d'un cadavre, le feu laisse des cendres à la vénération des familles. Bien qu'ils entourent l'agonie et les funérailles d'une foule de cérémonies bruyantes, les Laotiens ne comprennent pas la mort comme nous. Ce grand mystère les épouvante ; mais ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est de voir le spectre revenir. Ce danger leur paraît moindre en anéantissant ou en exilant le corps.

Des masses de roches noires et luisantes, qu'on aurait pu croire enduites de vernis, encombraient de nouveau le fleuve au point de ne plus lui laisser qu'un étroit passage à travers lequel il s'élançait en se tordant ; nous dûmes donc décharger encore une fois nos barques, auxquelles il n'aurait même pas été prudent de laisser leur légère toiture arrondie. Malgré ces précauions, l'une d'elles s'emplit tandis qu'on la halait, et nous n'apercevions plus que son patron, debout et impassible malgré le danger, sa pagaie à la main et paraissant mar-

cher sur les flots. Quand les passes trop périlleuses furent ainsi franchies, la flottille reprit sa marche. Il fallait la force et l'adresse de nos bateliers pour ne pas être entraînés en doublant certaines pointes, sans point d'appui, ayant à lutter contre un courant terrible, avec une muraille lisse au-dessus de la tête et un abîme à leurs pieds. Comme ils se savaient responsables de notre vie, ils apportaient à leur besogne une ardeur commandée par le soin de leur propre sûreté. On ne noie pas impunément des mandarins de notre importance.

Depuis Non-Caï, les villages sont clair-semés; le pays se repeuple aux approches de Luang-Praban, ville célèbre dans tout le Laos, mais dont les proportions, en dépit des lois de la perspective, diminuent à nos yeux à mesure que nous avançons. Le Mékong se débarrasse enfin pour quelque temps des roches qui l'obstruaient jusque-là ; les contours des montagnes perdent leur rigidité, les collines paraissent couvertes d'une végétation riche et plus variée, et le fleuve les contourne avec de molles inflexions. Libre d'obstacles, il s'épanouit dans un lit plus large pour dérouler devant la ville une vaste nappe d'eau tranquille.

Luang-Praban s'annonce par la pointe d'une pyramide dorée émergeant du milieu des arbres, comme nos villes d'Europe que le voyageur reconnaît de loin aux clochers de leurs églises. Des barques se pressent contre la rive, des filets par centaines sèchent au soleil, suspendus sur des pieux, des radeaux immenses se construisent, d'autres plus petits et en grand nombre flottent retenus par de longues amarres. Nous sentons tout d'abord dans cette ville basse, qui vit du fleuve, une

certaine activité, et c'est là un spectacle si nouveau pour nous, que nous nous arrêtons pour en jouir; puis, afin d'informer les autorités de notre présence, nous frappons à coups redoublés sur notre gong de bronze, suivant l'usage des mandarins. Nous attendons longtemps, les curieux forment des groupes autour de nous ; mais aucun personnage officiel ne se présente pour nous recevoir et nous diriger. M. de Lagrée se détermine enfin à marcher au hasard dans la ville avec tout l'appareil militaire qu'il pouvait déployer. Une certaine agitation se manifeste alors dans la foule, et nous voyons accourir un fonctionnaire important par son abdomen, mais chétif par son emploi ; il nous annonce, chose peu vraisemblable, que nous ne sommes pas attendus, et qu'on n'a rien préparé pour nous recevoir ; il ajoute que, le roi ne se souciant nullement de nous voir occuper le caravansérail situé près de son palais, il faut, provisoirement au moins, nous contenter de la petite maison noire et sale qu'il nous indique. Si le ton de ce chambellan était poli, son langage était impératif. M. de Lagr e consentit à occuper un logement maussade et délabré ; mais il exprima l'intention formelle de voir le roi le lendemain et de s'expliquer avec lui. Il fallut convenir du cérémonial. Sa Majesté refusait de se lever pour nous recevoir à notre entrée dans la salle du trône ; elle voulait nous contraindre à demeurer assis par terre en sa présence, à peine étions-nous dispensés de frapper le sol du front et de ramper à la manière des indigènes.

M. de Lagrée ayant énergiquement repoussé ces prétentions, le plénipotentiaire du roi céda sur tous les points, et dans l'après-midi du 1er mai 1867 nous

avons eu l'honneur d'être reçus par le souverain de Luang-Praban, qui daigna faire trois pas en avant et subir nos poignées de main. Son trône était un petit sofa de bois doré, incrusté de verre à la base. Le roi s'y accroupit en mâchant son bétel, tandis que nous prenions place sur des bancs. C'était un vieillard à la physionomie ridée, ayant de sa dignité une idée si haute qu'elle lui permettait à peine de desserrer les dents. Il ne répondait guère à nos questions, et se gardait bien de nous en adresser lui-même. Les seigneurs de la cour et les gardes du corps étaient agenouillés des deux côtés dans toute la longueur de la salle, tenant dans les deux mains des sabres ou des fusils avec l'air martial de sacristains qui portent les cierges un jour de procession. Le roi voulut bien examiner les présents que M. de Lagrée lui offrit, et nous nous retirâmes, non sans avoir de nouveau serré la main royale.

Il était facile de voir à la froideur de cette réception que nous avions affaire à un homme aux yeux duquel des lettres de Siam n'étaient pas une suffisante garantie; on eût dit qu'il tenait à bien marquer cette quasi-indépendance, et qu'il voulait nous connaître avant de nous témoigner ses sentiments. Il nous autorisa cependant à séjourner chez lui, et nous fit même inviter à désigner l'emplacement de notre logis, qu'il se proposait de faire construire à ses frais. Notre choix s'arrêta sur un terrain consacré par les ruines d'une pagode, ce qui donna lieu à d'innombrables recommandations. Il fallut s'engager à ne rien tuer dans l'enceinte de notre campement, à ne pas souiller le sol des traces de notre humanité, à vivre en un mot comme de purs esprits, promesses plus

faciles à faire qu'à tenir. Nos cases en bambous furent bientôt prêtes ; au-dessus d'elles, un splendide banyan, l'arbre religieux par excellence, étendait ses grands bras.

Voici enfin une agglomération sérieuse de maisons et d'habitants qui mérite le nom de ville. Nous n'avons rien vu de semblable depuis Pnom-Penh. Sans aller, comme Mgr Pallegoix, jusqu'à donner 80,000 âmes à Luang-Praban, je serais porté à trouver le chiffre de 7,000 ou 8,000 que lui accorde M. Mouhot un peu inférieur à la vérité. Du sommet d'un monticule qui sert de piédestal à une pyramide élégante, on voit s'étendre au-dessous de soi une plaine couverte de toits de chaume ombragés par une forêt de cocotiers. De cet observatoire, où l'œil embrasse à la fois tout le panorama de la ville, on entend cette rumeur confuse qui s'élève de tous les centres de l'activité humaine, et qui ressemble, selon l'intensité du foyer qui le produit, soit au bruit sourd des flots mourant sur la grève, soit à la forte clameur des vagues poussées contre le roc par la tempête. Pour l'oreille du voyageur lassé des vastes solitudes, ce murmure confus dans lequel viennent se perdre toutes les paroles articulées est une délicieuse harmonie. La ville de Luang-Praban, traversée dans toute sa longueur par une grande artère parallèle au fleuve, s'étend sur les deux versants d'une colline baignée d'un côté par le Mékong, de l'autre par le Nam-Kan. Cette petite rivière se jette dans le grand fleuve par une brusque inflexion à l'extrémité nord-ouest de la ville. Le versant du Nam-Kan n'est pas moins peuplé que celui du Mékong. Une foule de ruelles nauséabondes aboutissent à la rue principale ; beaucoup suivent une pente très-raide ou forment escaliers ; elles

sont pavées de briques ou même de blocs de marbre brut poli par le pied des passants. Le macadam ne semble pas absolument inconnu. Il est étrange que les Laotiens ne sachent pas tirer parti des inépuisables carrières de marbre qu'ils ont sous la main, et qu'ayant voulu, par exemple, en orner le parvis d'une pagode, ils aient eu l'idée de le faire venir de Bangkok, où il avait été d'ailleurs apporté de Chine, s'il faut en croire le récit du mandarin qui se flattait, en nous contant ce détail, de provoquer notre admiration.

Luang-Praban forme donc une sorte de rectangle qui a sur trois côtés un cours d'eau pour limite. Le quatrième côté est fermé par un mur percé de cinq portes qui va du Nam-Kan au Mékong. Au point où cette muraille, à peine visible sous les broussailles qui l'envahissent, vient joindre le grand fleuve, sur la berge même, un petit sanctuaire au toit arrondi et blanchi attire les regards; il abrite la trace du pied de Bouddha empreinte sur un rocher. Nous avons vu à Angcor, sur le mont Bakheng et à diverses reprises au Laos des excavations figurant a peu près un pied, et dans lesquelles les fidèles ont cru reconnaître des vestiges laissés sur le roc par le grand réformateur du culte de l'Inde, fondateur vénéré de leur religion. Les Siamois ont découvert des phénomènes du même genre, et le mont Phrâbat est pour les habitants de Bangkok un lieu de pèlerinage. On comprend sans peine qu'un apôtre se disant inspiré de Dieu et prèchant une religion positive cherche à assurer le succès de sa parole par des miracles : le pouvoir d'en opérer serait assurément la meilleure des procurations donnée par Dieu lui-même au mandataire qu'il aurait choisi ; si le Bouddha

cependant n'est apparu sur la terre que pour montrer aux hommes le chemin du néant, on n'aperçoit guère d'où lui serait venue la faculté de provoquer un changement aux lois de la nature, comment il aurait pu, par exemple, creuser dans un rocher une dépression profonde rien qu'en y appuyant son talon. Je sais bien qu'il ne faut pas faire peser sur le Bouddha lui-même la responsabilité de ces naïves croyances ; mais ces croyances existent, elles sont générales, et, contradiction bizarre, la foi des peuples se serait égarée au point de reconnaître un dieu dans celui qui serait le philosophe athée par excellence ! J'ai trop le respect des esprits graves et des écrivains distingués qui ont exposé à ce point de vue, dans ces dernières années, la théorie du bouddhisme, pour venir contester leurs conclusions. J'accorde donc que le flambeau de l'analyse, porté d'une main ferme dans les dernières obscurités de la doctrine bouddhique, fasse découvrir un trône élevé au néant au fond de cet abîme ; mais je ne pense pas qu'il existe un seul bouddhiste au Laos qui, se rendant un compte exact de ses croyances, en envisage ainsi les conséquences extrêmes. Dans tous les cas, et en supposant que le Bouddha ait réellement considéré la vie comme le mal suprême, cette idée ne pouvait germer que dans le cœur d'un homme profondément ému du malheur de ses frères ; ce dogme désolant avait besoin, pour se développer, d'un sol abreuvé de sang, et l'Indo-Chine était, sous ce rapport, une terre très-bien préparée.

Quoi qu'il en soit, le pied légendaire de Charlemagne n éta t qu'une miniature auprès du pied du dieu, dont les enjambées rappellent le chat célèbre de Perrault. Ainsi,

de la berge où il a laissé la trace d'un de ses pieds, le céleste voyageur, venant visiter Luang-Praban, a posé l'autre au sommet d'un petit monticule, orné aujourd'hui, en mémoire de ce fait, d'un joli pavillon soutenu par dix colonnes. Le toit couvert de tuiles colorées est bordé de clochettes que le vent fait tinter; à côté, dans une grotte, le vestige vénéré est couvert de feuilles d'or. De ce lieu fort pittoresque, auquel on arrive par un escalier très-raide, la vue est magnifique. D'un côté s'étendent le grand fleuve et les montagnes qui le bordent; une percée dans la masse du premier plan permet à l'œil de se perdre sur des ondulations lointaines et baignées de vapeurs ; plus près, on distingue les toits de chaume des maisons et les couvertures de tuiles des pagodes, les arbres qui balancent leur panache, quelques sommets de pyramides ; de l'autre côté, le regard plonge sur la vallée du Nam-Kan, qui coule au pied de l'escarpement et sépare de la ville un grand faubourg, planté comme celle-ci de cocotiers et de palmiers.

C'est sur les bords du Nam-Kan, non loin du village de Ban-Napao, que le roi de Luang-Praban fit enterrer le corps de M. Mouhot, venu là six ans avant nous et emporté par la fièvre. Ce voyageur s'était fait aimer des indigènes, qui ont conservé le respect de sa mémoire ; le roi a voulu lui rendre un dernier hommage en fournissant lui-même les matériaux du monument modeste élevé par nos soins sur la tombe de notre courageux compatriote. L'amiral de La Grandière avait expressément chargé M. de Lagrée de remplir ce triste devoir. Il avait compris que la France, appelée à reprendre en Indo-Chine le rôle qu'elle a perdu dans l'Inde, devait un témoignag

de reconnaissance et de regret à l'explorateur hardi auquel elle ne sut accorder à propos ni ses encouragements ni son concours. Parti de Londres sur un navire de commerce en avril 1858 avec quelques faibles secours fournis par une société savante anglaise, Henri Mouhot avait résolu, après un assez long séjour à Bangkok, d'explorer le bassin du Méïnam et une partie de celui du Mékong. Parvenu à Luang-Praban, il conçut le projet de tenter, en remontant ce dernier fleuve, l'œuvre dont un prochain avenir réservait l'accomplissement à d'autres Français, qui ont été plus heureux que lui, parce qu'ils ont pu se soutenir et s'encourager mutuellement. Une pareille entreprise dépassait les forces d'un seul homme. M. Mouhot a succombé au milieu d'une vaste forêt, laissant, dans la case où s'abrita son agonie solitaire, un journal tenu presque sans interruption jusqu'au jour de sa mort, et dont la dernière page, tracée d'une main déjà glacée, contient l'émouvante expression de ses tristesses, tempérées par une confiance religieuse.

Les pagodes sont nombreuses à Luang-Praban, et l'on peut remarquer une certaine variété dans l'architecture. Chacune a sa bonzerie, aussi l'habit jaune fourmille-t-il dans les rues. Elles sont bien entretenues, parfois même richement décorées, et non sans goût. Dans l'une d'elles, j'ai admiré un autel incrusté de verre bleu imitant l'émail; sur ce champ d'azur, frappé discrètement par la lumière adoucie du soir, s'étalait un rosier en relief à la végétation luxuriante et portant des fleurs dorées. Dans une autre pagode soutenue par de magnifiques colonnes de bois, et dont la forme rappelle un peu celle d'un cercueil, on a placé près de la statue princi-

pale deux dents d'éléphant les plus belles qu'on puisse imaginer. La corde de l'arc formé par ces monstrueuses défenses mesure 1 mètre 76 centimètres. En général, l'or et le vermillon sont prodigués sur les plafonds et les colonnes, et l'autel est tellement chargé de statuettes et d'ornements, qu'on pourrait le prendre pour un étalage de revendeur.

Les offices m'ont paru régulièrement suivis, et j'ai souvent assisté à ceux du soir dans la pagode la plus voisine de notre campement. Les fidèles, à genoux devant une grande statue du Bouddha, écoutaient dans l'attitude du recueillement les prières lues par un bonze, y répondant eux-mêmes à de longs intervalles. Des cierges allumés éclairaient le temple, des bâtons odoriférants brûlaient aux pieds du dieu, et une charmante dentelle de fleurs tissée chaque jour par les enfants et les femmes, nappe élégante et parfumée, était suspendue devant l'autel. La cérémonie se terminait ordinairement par quelques notes de musique : les femmes frappaient sur un petit timbre de bronze, puis sortaient dans le préau et déposaient, sur certaines pierres vénérées, des fleurs, qu'elles arrosaient ensuite en murmurant des prières. Souvent aux fleurs elles mêlaient des grains de riz, et j'ai pu observer que les coqs du voisinage, habités peut-être par l'âme de quelques bonzes décédés en état de péché, avaient gardé de leur existence antérieure un souvenir très-exact de l'heure de l'offrande. Outre les offices quotidiens, les Laotiens ont aussi des fêtes périodiques; nous avions déjà assisté à quelques-unes d'entre elles. Celles qui accompagnent le retour du printemps, et que nous avions vu commencer à Paclaï,

se célébraient à Luang-Praban avec la solennité bruyante que comportent l'étendue de cette ville et le chiffre de la population. Naturellement, c'est la jeunesse qui y prend part. Le jour, pendant l'accablante chaleur, tout est morne, les Laotiens eux-mêmes souffrent de leur soleil ; mais à peine ce redoutable ennemi des plaisirs a-t-il disparu derrière les montagnes de la rive droite du Mékong, que l'air se remplit de bruit, d'éclats de rire, de chants bizarres auxquels les chiens mêlent leurs aboiements. J'ai eu la curiosité de m'associer de loin à ces réjouissances nocturnes. La lumière blanche de la lune jetait sur les portiques des pagodes, sur les pyramides, sur les toits de chaume, des teintes argentées ; les cocotiers, les palmiers et les feuilles légères des buissons de bambous se découpaient sur un ciel pur, et, bien qu'aucune brise sensible ne vînt agiter l'atmosphère, tout cela tremblait devant moi comme un rêve, sans qu'il me fût possible de saisir les contours mouvants de ce tableau magique. Les nuits sont belles en Orient, et l'Orient n'est beau que la nuit ; hommes et choses gagnent à n'être observés que par une lumière indécise ; les paysages alors perdent leur monotonie, et les civilisations leur laideur.

Sous la voûte obscure formée dans le lointain par de grands arbres, une voix grêle, mais très-perçante, lança tout à coup dans l'air quelques notes indéfinissables auxquelles répondit sur un ton plus grave tout un chœur de femmes marchant très-vite, et qui bientôt m'eut rejoint. Ma curiosité était vivement piquée ; j'étais étonné comme un ancien barbare qui aurait rencontré dans les rues d'Éleusis une procession de matrones se dirigeant

au pas gymnastique vers le temple de Cérès. Je résolus de m'initier aux *mystères*. Le solo recommença, et fut suivi de cris aigres et discordants. On eût dit une vingtaine de femmes en colère trépignant, hurlant à l'envi de toute la force de leurs poumons, sans s'inquiéter de la mesure, s'arrangeant seulement pour finir ensemble. En fait de musique vocale, ce fut là tout le concert; des jeunes filles en faisaient les frais. Elles escortaient une grande pyramide de fleurs, qui fut déposée sous un hangar dans le préau de la pagode par les hommes qui la portaient. Un vieux bonze, le visage caché par un écran de plumes, prononça quelques prières, puis la foule s'écoula. Jeunes filles et jeunes gens, après ce religieux devoir accompli, se mêlèrent; je me retirai par discrétion, car il était facile de voir que la présence d'un étranger nuisait à l'expansion. Le prêtre bouddhiste allait être remplacé par le ministre éternel du seul culte universellement pratiqué dans le monde, et je regagnai notre chaumière, non sans tristesse: c'était la première année qui n'avait pas de printemps pour moi. Je rencontrai d'autres bandes; les unes se rendaient aux pagodes avec la même solennité, les autres paraissaient s'inquiéter assez peu du caractère sacré de la fête; des jeunes gens pris de vin chantaient un *boléro* laotien ou soufflaient en titubant dans des roseaux assemblés; plus loin, deux violons à deux cordes, une guitare, une flûte et des cymbales maniées comme des castagnettes exécutaient un petit air très-simple, très-original et fort gai. Les dandies qui donnaient ce concert au clair de lune avaient là quelque amoureux rendez-vous. C'est ainsi qu'en France ceux-là mêmes qui ne vont pas à la

messe de minuit se gardent bien de manquer le réveillon. Tous ces jeunes Laotiens, vêtus d'un léger manteau jeté sur les épaules, d'un ample langouti qui ressemblait à de larges chausses, avaient la démarche assurée et l'air crâne de nos grands seigneurs d'autrefois en quête de bonnes fortunes.

Une maison de jeu s'est construite auprès de notre case; des hommes et des femmes s'y abandonnent bruyamment à leur passion ; une natte remplace le tapis vert, et les louis sont des tikaux. Les joueurs, qui se sont préparés par des libations d'eau-de-vie de riz aux émotions du tripot, ont l'œil ardent et la figure contractée ; les femmes surtout sont hideuses, beaucoup qui ne sont plus jeunes sont atteintes de goîtres énormes, et, ces monstrueuses tumeurs se confondant avec leurs seins pendants, on ne sait pas bien si elles ont trois mamelles ou trois goîtres. L'usage de l'opium paraît plus répandu à Luang-Praban que dans les localités du Laos inférieur. Les Chinois n'y viennent plus, mais ils y ont envoyé longtemps de nombreuses caravanes. Celles-ci, comme un flot chargé de limon et qui laisserait en se retirant des souillures sur le rivage, ont inoculé à la population une partie de leurs vices. Ces négociants infatigables, qui autrefois descendaient chaque année du Yunan au nombre de deux ou trois cents, ont renoncé à un voyage devenu trop périlleux depuis la révolte des musulmans contre l'empereur de la Chine. Ils sont remplacés par des colporteurs birmans qui approvisionnent la place de tissus de coton et de laine et du petit nombre d'autres articles européens recherchés des indigènes. Ces Birmans se font reconnaître

par leur physionomie plus ouverte et plus intelligente que celle des Laotiens et par un turban légèrement incliné sur l'oreille. Ils ont les cuisses, le ventre et souvent la poitrine couverts d'un tatouage généralement bleuâtre, parfois rouge, arabesques bizarres qui effacent la couleur de la peau et font à peu près l'effet d'un maillot.

A la hauteur de Luang-Praban, les Laotiens ont adopté le même usage, d'où est venue probablement l'appellation de *Laos ventres noirs*, qui leur est donnée par les anciens géographes. Pour bien juger de la variété des costumes et des types, c'est au marché qu'il faut se rendre. Au seul aspect de cette population mélangée, le moins exercé des anthropologistes pressentirait déjà l'inextricable confusion de races et de langues qu'il va rencontrer à une faible distance de Luang-Praban. De nombreux sauvages soumis au roi arrivent tous les matins à la ville pour acheter ou pour vendre. Ils habitent dans les montagnes ; leur habillement est des plus simples, si simple même pour quelques-uns qu'on n'imagine rien au delà. Leurs cheveux, aplatis sur la tête et coupés horizontalement au niveau du front, poussent librement par derrière, et sont quelquefois relevés et noués en chignon ; d'autres, plus élégants, portent une veste bleue rehaussée de passepoils blancs. Tous ont le lobe de l'oreille perforé d'un trou qui mesure parfois un centimètre de diamètre, et dans lequel ils passent un ornement cylindrique en bois ou en métal, remplacé chez les femmes par un gros poinçon en argent à tête dorée.

Le costume de ces dernières se compose d'une veste et d'un jupon de cotonnade bleue bordée de blanc ; elles

ont sur la tête une étoffe de la même couleur qui s'enroule et se mêle à leurs cheveux noirs. Leurs petites figures effarouchées contrastent agréablement avec le masque hommasse des plantureuses Laotiennes, qui étalent sans vergogne une gorge déformée. Les femmes sauvages ont plus de pudeur ou plus de coquetterie. Ce n'est qu'à travers l'étoffe de leurs vestes collantes que l'œil peut suivre sur leur poitrine les contours souvent gracieux d'ondulations dissimulées. Les Laotiens, très-fiers de leur demi-civilisation, regardent les sauvages comme des êtres inférieurs et jusqu'à un certain point méprisables. On ne rencontre pas un groupe de trois misérables cases laotiennes qui n'ait un nom connu aux environs ; au contraire le plus important village fondé et peuplé par ceux que l'on peut considérer comme les possesseurs primitifs du sol est désigné par l'appellation générale et dédaigneuse de *Ban-Kas*, bourgade de sauvages. L'étranger n'accepte pas ce jugement rendu par un orgueil fort déplacé. Les sauvages sont de rudes travailleurs, et c'est dans les contrées qu'ils occupent que j'ai vu les plus belles rizières, les plus beaux troupeaux de bœufs. Ils sont tout effarouchés d'abord ; mais on les apprivoise aisément. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé dans mes promenades de demander à ces enfants des forêts un abri contre le soleil, de l'eau pour étancher ma soif, une natte pour y oublier ma fatigue ! Ils n'entendaient pas mon langage, mais devinaient bien vite avec leur instinct hospitalier les besoins qui m'amenaient chez eux, et se hâtaient de les satisfaire. J'ai fait de véritables festins dans ces cases, où s'étalait tout le luxe que peut fournir le bambou travaillé de cent façons

je ne me rappelle pas sans reconnaissance certaine collation composée de riz gluant, de pattes d'iguane fumées et de piment que m'offrit un jour un sauvage de soixante ans environ que je rencontrai dans les bois, et auquel ma longue barbe causait plus d'étonnement que de terreur. Ce beau vieillard parlait une langue rauque et sonore où les *r* abondaient, tout au contraire du laotien, où cette lettre semble peu employée. Il prit autant de plaisir à me montrer sa cabane, ses champs de maïs et ses rizières qu'aurait pu le faire un propriétaire civilisé. Les plaines étant devenues rares, il a fallu cultiver le riz sur les montagnes, et par la force des choses l'organisation des rizières de forêts a été perfectionnée. Les agriculteurs des environs de Luang-Praban mettent à profit pour irriguer leurs terres les sources nombreuses qui s'échappent des rochers, et, chose inouïe, dans tout le Laos inférieur, ils vont même au besoin jusqu'à creuser des canaux de dérivation. Les cultures sur les pentes des montagnes se font avec la liberté que laisse à une population relativement peu nombreuse une immense étendue de terres inoccupées. On brûle les arbres, on coupe plus ou moins les souches carbonisées sans arracher les racines, et on pique le riz sur des croupes rondes, sur des pentes abruptes, sans faire le plus léger travail de nivellement. Il en résulte qu'au bout de peu de temps les arbres repoussent et envahissent la rizière. En défonçant le terrain, on éviterait cet inconvénient; mais alors les pluies diluviennes entraîneraient dans les vallées, balayé par les torrents, tout l'humus que ne maintiendraient plus les racines. Au mois de mai, durant notre séjour à Luang-Praban, les cultures n'étaient

encore que préparées ; elles apparaissaient de loin en loin comme des plaies sur le dos des montagnes, ou comme des taches sur le vert manteau qui les recouvre. Les obstacles opposés par la nature au travail de l'homme ont toujours pour résultat de développer chez celui-ci l'énergie et l'activité. Quand le laboureur a dû, pour féconder la terre, l'arroser de ses sueurs, il n'a pas seulement assuré sa subsistance, il a en outre acquis, sans s'en douter et comme par surcroît, des qualités viriles qui l'empêcheront de demeurer longtemps esclave. L'agriculture exige plus de labeur dans les montagnes du royaume de Luang-Praban que dans les fertiles plaines du Laos inférieur : aussi la population, sans atteindre encore à la rudesse insolente que nous allons rencontrer bientôt chez les tributaires de la Birmanie, n'a-t-elle plus déjà la physionomie placide et les allures indolentes des habitants d'Ubône ou de Bassac.

Dans la capitale, il règne tous les matins, sur la place du marché, une remarquable animation. J'aimais à me promener au milieu de la foule compacte, à contempler les singuliers comestibles empilés sur les étaux, surtout à observer les marchands et les acheteurs. Des deux côtés de la rue, abrités dans des maisonnettes, accroupis sur des nattes ou sur de larges feuilles de bananier, vendeurs et vendeuses attendent le client sans l'importuner, comme il arrive en Europe dans les marchés de province, par des invitations fatigantes. Les ménagères circulent paisiblement; point de cris, point de disputes ; tout se passe gravement, presque en silence. On trouve là en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, à la vie laotienne, bien entendu. Je n'ai pas à faire ici la no-

menclature des denrées diverses qui tentent la curiosité des passants ou sollicitent leur appétit ; j'omets à dessein les ragoûts tout préparés, les boissons savoureuses qui se consomment sur place, car il se dégage de tout cela une odeur telle que je ne saurais m'y arrêter. Les Birmans offrent au public des étoffes anglaises, cotonnades, indiennes, des tissus de laine, des boutons, des aiguilles ; les habitants du royaume de Xieng-Maï apportent des boîtes en laque, des gargoulettes, des parasols ; enfin les producteurs indigènes vendent du poisson, de la viande de buffle et de porc, souvent morts de maladie, du riz, du sel, de l'ortie de Chine, de la soie, du coton. Il existe en outre de véritables bureaux de tabac où l'on trouve des cigarettes et des pipes de différents modèles. Tout le monde fume, hommes, femmes et enfants. Ceux-ci sont encore à la mamelle qu'ils aspirent déjà par le tuyau d'une pipe des bouffées de fumée, se mêlant en quelque sorte dans leur bouche avec le lait maternel. Cependant il ne faut pas se tromper à ces apparences de vie commerciale, et le voyageur avide de les apercevoir doit se défier de ses premières impressions. Il ne se fait guère à Luang-Praban autre chose qu'un commerce de détail ; encore ce commerce a-t-il beaucoup souffert de la révolte du Yunan, qui a rendu impossibles les relations avec l'Empire-Céleste.

On se souvient peut-être qu'à Stung-Treng, notre première station au Laos, nous recevions des indigènes, en échange du tikal siamois, un certain nombre de petites barres de fer, qui variaient ordinairement entre 7 et 10 pour un tikal. A partir de Bassac, la barre de fer s'est changée en une barre de cuivre plus légère et plus

commode ; à Phon-Pissaï, la monnaie de billon a complétement disparu. Nous ne la retrouvons qu'à Luang-Praban sous la forme de petites coquilles blanches enfilées l'une à l'autre comme les sapèques de Cochinchine. Vingt-cinq de ces chapelets valent un tikal. Cette dernière pièce d'argent, qui régnait seule, avec ses subdivisions, dans tout le Laos inférieur, trouve sur le marché de Luang-Praban une redoutable rivale dans la roupie anglaise, à laquelle on accorde une valeur fictive égale à celle du tikal, bien qu'il y ait intrinsèquement en faveur de celui-ci une différence de 0,93 c. environ. Cette anomalie provient sans doute des relations fréquentes et directes entretenues par les négociants birmans avec ce pays ; elle cesserait probablement dès la première tentative de spéculation sur le change. Quant aux piastres mexicaines, dont nous avions emporté une certaine quantité, elles sont d'un placement très-difficile. Les changeurs du marché, car il y a là de véritables *exchange offices*, s'obstinent à les refuser, et il faut trouver, pour s'en défaire, un homme de bonne volonté qui les recherche à titre de curiosité. Plusieurs gros personnages en ont pris pour les suspendre au cou de leurs enfants ; ceux-ci se trouvaient alors vêtus de cette pièce de monnaie et d'une sorte de cœur en argent maintenu par une ficelle nouée autour des reins, et rendant à la pudeur le même service que lui rendent en Europe les feuilles de vigne. Un percepteur passe vers la fin du marché et prélève quelques coquilles sur chaque étalage. C'est le bénéfice du roi, car au Laos il n'existe pas de distinction entre le roi, l'État, la ville, le domaine public et le domaine privé. Cependant, si étendu que soit

le pouvoir du souverain, les usages établis lui imposent des bornes, et la puissance du prince rencontre une sorte de contrôle dans l'assemblée des principaux fonctionnaires formant le conseil royal, assemblée connue sous le nom indigène de *séna*. Ces fonctionnaires, étant à la nomination du roi et fort satisfaits d'être *arrivés*, ne peuvent exercer qu'un contrôle illusoire ; mais, après avoir traversé une contrée que le soleil ferait si riche et que le despotisme a rendue si pauvre, on s'attache à ces ombres d'institutions protectrices, on fait des vœux ardents pour que ces fantômes prennent un corps et tirent enfin ce pays de l'ornière où il périra. Le second roi, qui, à Luang-Praban comme à Bangkok, siége au-dessous du premier, n'a qu'un titre sans puissance effective. C'est lui qui est parti pour assister aux funérailles du second roi de Siam. Le véritable souverain n'a pas daigné se déranger pour cette cérémonie, dont tous les gouverneurs de provinces siamoises ont reçu l'ordre de venir rehausser l'éclat ; il se contente d'envoyer son tribut annuel, et ne souffre en aucune façon l'ingérence des agents de Bangkok dans les affaires de son royaume. Ses prédécesseurs avaient coutume de faire parvenir également des présents au *Fils du Ciel ;* il a profité de la révolte du Yunan pour supprimer cet usage, qui n'avait plus d'autre caractère que celui d'un hommage volontaire, mais dont l'origine était évidemment un tribut. Les ambassadeurs qui se rendaient de Luang-Praban à Pékin ne mettaient pas moins de trois ans à faire le voyage complet.

Il est permis de croire que cette vassalité du roi vis-à-vis de Bangkok se changerait bientôt en indépen-

dance absolue, si son propre intérêt ne lui commandait de ménager un suzerain qui peut devenir à l'occasion un allié puissant. Les limites du royaume de Luang-Praban sont, au sud, le district de Sien-Kan, à l'ouest l'importante province siamoise de Muong-Nan, de l'ouest au nord-est un certain nombre de principautés tributaires de la Birmanie ou de la Chine, ou des deux à la fois, au nord-est le Yunan, et du nord-est au sud-est le Tongkin.

Du côté du Tongkin, les frontières ont donné lieu souvent à des contestations entre l'empereur d'Annam et le roi de Luang-Praban. Nous avons pu voir encore, établis dans la capitale de celui-ci, quelques soldats siamois, restes de la petite armée venue, il y a peu d'années, pour l'aider à s'emparer des contrées limitrophes du Tongkin, contrées réclamées aussi par les Annamites. De ces ambitions rivales, entretenues par un voisinage immédiat, résulte entre les Laotiens et les Tongkinois un état permanent d'hostilités. La route commerciale qui jadis unissait les deux peuples, absolument désertée aujourd'hui par les marchands, n'est plus parcourue que par les soldats. Des deux côtés, on se massacre avec un égal acharnement; une barrière de têtes coupées s'élève chaque jour plus haute entre ces malheureuses populations, condamnées au fléau de la guerre éternelle. La victoire, qui est demeurée dans la dernière campagne au roi de Luang-Praban, peut changer de drapeau; les deux partis peuvent connaître alternativement les joies barbares du triomphe et les horreurs de la défaite; la haine n'en deviendra que plus vive, et la réconciliation plus impossible. Il faut donc souhaiter

qu'une influence nouvelle vienne porter remède à cette situation sans issue, imposer la paix aux princes et cicatriser les plaies des peuples. Si l'on me demandait d'où pourrait venir cette influence salutaire, je rappellerais ce que j'ai dit du Cambodge au début [1] de ce livre. Le rôle que, sous l'inspiration d'un gouverneur intelligent et prévoyant, la France a rempli à l'extrémité de la vallée du Mékong n'est pas sans quelque analogie avec celui qui, vers le 20e degré de latitude nord, semble réservé dans cette même vallée aux successeurs de l'amiral de La Grandière. Dans le delta formé par le grand fleuve, nous nous sommes habilement interposés entre les Annamites et les Siamois, sous le couvert des Cambodgiens; ce sont les mêmes ennemis que nous trouvons en présence à la hauteur du Tongkin. Le royaume de Luang-Praban possède assurément une vitalité plus grande que celui du Cambodge; mais il n'en est pas moins excité et soutenu par les Siamois dans toutes ses entreprises contre l'empire d'Annam, ce vieil ennemi de la cour de Bangkok. Je sais bien que nous ne sommes pas établis au Tongkin comme nous le sommes en basse Cochinchine, je suis même fort loin d'être convaincu qu'il y ait pour nous un avantage réel à nous emparer immédiatement du gouvernement direct de ce pays; mais il faut que l'empereur Tu-Duc se résigne à y tolérer notre présence, à protéger les essais d'établissements agricoles, industriels ou commerciaux, que pourraient y faire nos compatriotes. Quand la voix

1. Introduction.

du gouverneur de la Cochinchine sera plus écoutée dans les conseils de Hué, elle ne tardera point à se faire entendre aussi à Luang-Praban. Si dans la zone occupée par les sauvages soumis à l'une des deux nations voisines il existe, ainsi que certains renseignements tendraient à le faire supposer, quelques tribus indomptées, rebelles au vasselage et exaspérées par de hideux attentats, ces tribus, dont le malheur entretient la barbarie, ne seront jamais un obstacle insurmontable à la reprise des relations. Lorsqu'on cessera de traquer ces hommes comme des bêtes fauves et de les vendre sur les marchés, ils cesseront en même temps d'être cruels.

Le port de Bangkok peut être considéré aujourd'hui comme l'unique débouché du commerce de ces contrées. Ce commerce, nous l'avons vu, est encore dans l'enfance, il végète dans la lourde atmosphère politique qui l'enveloppe; mais il grandirait sous un régime nouveau qui lui assurerait la liberté et la sécurité, ces deux conditions partout essentielles au développement de la richesse publique. La ville de Luang-Praban est à peine séparée par 70 lieues des rivages du golfe du Tongkin, c'est donc de ce côté plutôt que vers la capitale du royaume de Siam, beaucoup plus éloignée d'eux, que les rudes travailleurs de ces montagnes semblent conviés par la nature à écouler leurs produits et à recevoir ceux que pourrait leur envoyer un jour l'Europe industrielle. Nous ne saurions tarder d'ailleurs à être éclairés plus complétement sur cette question et sur celles qui s'y rattachent. Peu de temps après le retour de l'expédition dirigée par M. de Lagrée, deux officiers énergiques et entreprenants, MM. d'Arfeuille et Reynard,

se sont donné la mission de remonter le Mékong jusqu'à Luang-Praban, et, une fois parvenus à cette hauteur, de gagner par terre la ville de Hué en coupant obliquement la péninsule indo-chinoise. Si ce périlleux voyage réussit, il ne peut manquer d'être, au point de vue spécial de notre colonie annamite, plus fécond en résultats précieux que l'exploration même dont j'ai été appelé à faire partie et qui poursuivait un but plus général [1]. J'aurai bientôt d'ailleurs à traverser et à décrire la province chinoise du Yunan, par laquelle le grand empire touche au Tongkin; je naviguerai sur le fleuve qui se jette à la mer près de la capitale de ce dernier royaume : je serai donc amené, par le cours de ce récit, à indiquer d'une manière plus complète le but que la France doit s'efforcer d'atteindre en cette contrée; mais avant d'arriver dans la belle plaine de Yuen-Kiang, où le Sonkoï coule à pleins bords, que de montagnes nous avons encore à franchir, que de luttes à soutenir contre le mauvais vouloir des indigènes, que de misères à subir, que de souffrances à supporter!

La saison des pluies était commencée ; à ce moment, qui marque pour les Laotiens eux-mêmes la cessation presque absolue des voyages, la fatalité nous imposait l'obligation de partir pour pénétrer dans une région que la rudesse de la nature et celle des hommes concourent à rendre particulièrement inhospitalière. Les révoltés du Cambodge, qui, peu de temps après notre départ,

1. Moins heureux que nous ces deux explorateurs ont été forcés de regagner Saïgon après quelques mois d'absence.

nous avaient poursuivis sans pouvoir nous atteindre, nous avaient, à leur insu, préparé des épreuves dont le spectacle aurait sans doute assouvi leur haine et satisfait leur vengeance. En empêchant le courrier parti de Saïgon pour nous rejoindre de parvenir jusqu'à nous par la voie directe du fleuve, ils avaient forcé M. de Lagrée à l'envoyer chercher et à l'attendre. Les beaux jours s'étaient écoulés dans des délais funestes, et nos devoirs comme nos ressources pécuniaires, très-entamées déjà, nous défendaient de temporiser davantage.

La régularité de nos habitudes et la discipline des hommes de notre escorte nous avaient attiré l'estime du roi de Luang-Praban et concilié sa bienveillance. Il ne nous dissimulait pas cependant que, si notre présence lui était agréable, l'intention, hautement manifestée par M. de Lagrée, de continuer son voyage lui causait des inquiétudes mortelles. D'après les renseignements qui lui parvenaient et dont il exagérait à dessein la gravité, des flots de sang coulaient sur ses frontières. Il se disait en guerre avec ses voisins, petits souverains indépendants qui se déchiraient entre eux. Comme il arrive d'ordinaire aux époques de bouleversements politiques, le brigandage se serait organisé sur une vaste échelle, et des bandes de sauvages, de Chinois, de Laotiens et de Birmans détroussaient impartialement les voyageurs de tous les partis assez téméraires pour traverser ces parages. En présence d'un pareil état de choses, le roi hésitait à nous fournir des moyens de transport, un peu pour ne pas engager sa responsabilité dans une affaire qu'il pensait devoir tourner très-mal pour nous, beaucoup par crainte de voir ses chevaux, ses barques, ses

hommes, surtout ses éléphants, tomber aux mains de ses ennemis. D'un autre côté, il résultait de bruits recueillis par notre interprète que l'empereur de la Chine avait prié le roi de Luang-Praban de ne pas laisser passer les Européens qui tenteraient de pénétrer en Chine par la vallée du Mékong. Cela nous paraissait assez conforme aux habitudes bien connues de la diplomatie chinoise. En effet, si nous réussissions à mettre le pied sur le territoire du Céleste Empire, le gouvernement chinois devenait responsable de la conduite de ses fonctionnaires vis-à-vis de mandarins étrangers munis de passe-ports en bonne forme donnés par lui. Il eût donc été fort habile, sinon très-loyal, d'obtenir, d'un prince longtemps tributaire et soumis encore au prestige séculaire du grand empire, qu'il consentît à nous arrêter dans ses États. Il était possible que le roi, jouant double jeu, dissimulât les véritables motifs de la résistance qu'il apportait à notre départ ; mais il était possible également que ses frayeurs eussent un fondement très-sérieux. Notre case, ouverte à tout venant, était le rendez-vous des curieux et des flâneurs ; les mandarins et les bonzes affluaient chez notre chef, et tous s'accordaient à tracer des régions voisines un épouvantable tableau. Il fallait se montrer très-résolu, tout en s'efforçant de découvrir la réalité sous l'hyperbole, tâche ingrate dont le résultat laisse le plus souvent dans une cruelle perplexité.

M. de Lagrée s'y dévoua avec une persévérance admirable. Ses journées étaient remplies tout entières par de minutieux interrogatoires où il déployait à la fois la patience d'un savant qui poursuit la solution d'un ardu

problème et la sagacité d'un juge d'instruction. Jusqu'à Luang-Praban, ses laborieuses recherches avaient eu presque exclusivement pour objet d'augmenter la somme des renseignements de toute nature propres à faciliter nos travaux ; à partir de ce point, elles eurent directement pour but le succès même de notre entreprise. Il s'agissait désormais non-seulement d'obtenir des données précises sur la position géographique des lieux que nous ne pouvions pas visiter, ou d'arracher à la mémoire rebelle des vieillards et des bonzes quelques souvenirs enfouis, mais bien de savoir si nous pourrions pénétrer en Chine, ou s'il fallait au contraire se préparer à rétrograder. Redoutant l'enthousiasme qui laisse en se dissipant les ressorts de l'âme amollis et distendus, M. de Lagrée était plus porté à nous communiquer ses craintes et ses doutes qu'à nous faire partager ses espérances. Il avait conservé d'ailleurs de ses habitudes militaires le goût du commandement, et prenait ses déterminations à la suite de méditations solitaires ; si donc ses compagnons ont pu, dans certaines circonstances décisives, regretter son silence, ils n'en ont pas moins le devoir de reconnaître que c'est à lui seul que revient l'honneur du succès, parce que c'est sur lui seul qu'aurait pesé la responsabilité des revers.

Comme il était impossible de se fier aux renseignements qu'il recueillait à Luang-Praban, M. de Lagrée résolut de se rapprocher du théâtre des événements. Les difficultés qu'on nous annonçait nous déterminèrent à réduire nos bagages à leur plus simple expression. Nous confiâmes des armes, des munitions et une certaine quantité d'effets d'habillement à la garde du roi

de Luang-Praban. Cette mesure nous ménageait des ressources au cas où nous serions forcés de battre en retraite en abandonnant nos approvisionnements, et allégeait en même temps notre petite colonne, précieux avantage dans un pays où les moyens de transport allaient être si rares et si coûteux. Nous nous mîmes à distribuer à la foule tout ce qui ne nous paraissait pas absolument indispensable, et celle-ci, à peine informée de nos dispositions généreuses, envahit les abords de nos cases. Les plus grands personnages se disputaient les débris de notre garde-robe; les femmes devenaient entreprenantes, promettaient tout pour une chemise blanche, et il n'aurait tenu qu'à nous de jeter nos mouchoirs aux plus belles. On nous faisait les plus sinistres prédictions, nous pressant de revenir à la première tentative que ne manqueraient pas de faire les brigands pour nous couper le cou. Ces manifestations sympathiques étaient sincères; nous étions devenus populaires rien qu'en payant nos dettes au marché, en nous montrant recueillis dans les pagodes, en respectant les droits, les croyances et les préjugés. C'est là tout le secret pour apprivoiser les sauvages ; les voyageurs européens ne sauraient trop s'en souvenir. Au contact de peuples enfants, ils peuvent ressentir de la tristesse et de la pitié, mais ne doivent jamais manifester de mépris. Il dépend d'eux d'ouvrir et d'aplanir la voie à leurs successeurs, comme aussi de centupler pour ceux-ci les obstacles : qu'ils repoussent donc les suggestions d'un orgueil que leur attitude ne vient pas toujours justifier.

CHAPITRE V.

ENTRÉE SUR LE TERRITOIRE BIRMAN. — MAUVAIS VOULOIR DES AUTORITÉS. — LA SAISON DES PLUIES. — MUONG-LINE. — SIEN-TONG. — MUONG-YOU ET SIEN-HONG. — FRONTIÈRE DE CHINE.

La ville de Luang-Praban avait été pour nous ce qu'est une oasis pour une caravane fatiguée d'une longue marche. Nous y avions fait une halte d'un mois, au sein d'une abondance relative. Passer les nuits sous le même toit et s'asseoir deux fois par jour à la même table, ce sont là des jouissances dont, pour la première fois depuis Bassac, il nous avait été donné de savourer la douceur. La vie nomade est contraire à la nature de l'homme, qui s'attache aux lieux par mille liens invisibles, comme l'arbre s'incorpore au sol par ses racines. Les peuplades même vivant sous des tentes que leur indifférence dresse chaque soir pour les replier chaque matin, se font une patrie du désert dont elles connaissent toutes les sources ou de la forêt dont elles vénèrent tous les vieux arbres. Marcher sans cesse devant soi, être assuré que jamais on ne reverra la terre que l'on foule, les hommes avec lesquels on échange d'affectueuses paroles, cette vie de Juif errant provoque une impression d'insurmontable tristesse, et fait songer

malgré soi à ce type immortel du malheureux et du maudit. Nous avions, il est vrai, l'espoir de servir la science en ajoutant par nos recherches aux données qu'elle met en œuvre, et cette ambition valait sans doute celle qui poussait les chevaliers hors de leurs castels pour redresser des torts ou suivre le cours d'amoureuses rêveries ; mais nous avions surtout dans le cœur une image aussi brillante que l'étoile des rois, l'image de la France, dont chaque pas allait nous rapprocher désormais. L'idée de mourir loin d'elle et de reposer dans une tombe abandonnée, cette triste pensée qui s'imposait à mes réflexions au début du voyage, avait cessé de me traverser l'esprit ; le passé me garantissait l'avenir. Nous touchions d'ailleurs aux limites du pays mal famé du Laos, et ce minotaure calomnié n'avait dévoré personne. Les objections que le roi de Luang-Praban avait tenté d'opposer à notre départ pouvaient sans doute avoir leur source dans quelque arrière-pensée politique, mais les manifestations sympathiques de la population étaient pures de tout soupçon de cette nature ; il était impossible, même aux plus défiants, d'y voir autre chose que les marques d'une inquiétude inspirée par un intérêt sincère. Nous en étions émus sans en être effrayés, et le 25 mai 1867 nous montâmes en pirogues pleins d'ardeur et de confiance, presque joyeux des sacrifices qui réduisaient à une couverture de voyage le bagage personnel de chacun de nous. Le commandant de Lagrée laissait seul percer les préoccupations qui l'obsédaient : il voyait à l'horizon une barre sombre, et sentait qu'il était l'Œdipe dont les réponses décideraient du sort de tous ses compagnons.

Le Mékong qui ralentit sa course et s'épanouit en face de Luang-Praban dans un lit dégagé d'obstacles, reprend non loin de cette ville ses allures impétueuses et son aspect tourmenté. Une colossale statue de Bouddha assise à l'entrée d'une caverne semble contempler impassible les flots qui passent, image de la vie dont les changements perpétuels attristèrent le grand révélateur et le poussèrent à placer l'éternel bonheur dans l'éternelle stabilité. La caverne est transformée en pagode ; mais les bonzes ont eu la maladresse de gratter les stalactites qui ornaient la voûte et les murailles. Plus loin, au sein d'une immense roche à pic plongeant dans l'eau, une seconde grotte est également consacrée au culte. Elle est ornée d'un balcon dentelé, et l'on y monte par un escalier en briques dont les derniers degrés sont lavés par le fleuve. En face de ce temple pittoresque, dont la porte ressemble de loin à une déchirure du rocher, le Mékong reçoit sur sa rive gauche un affluent considérable. Le Nam-Hou avant de se perdre dans ce grand fleuve coule au milieu d'une vaste prairie verdoyante, limitée par une muraille verticale haute de 300 mètres au moins, et qui semble cannelée. Pour indiquer le niveau d'une crue extraordinaire, les habitants y ont tracé une ligne rouge qui est maintenant à 19 mètres au-dessus de nos têtes. Nous regardons avec quelque curiosité cette rivière, qui semble venir du nord-est, car, s'il ne parvient pas à entrer en Chine par la voie du Mékong, M. de Lagrée a résolu d'y pénétrer en remontant le Nam-Hou.

Nous apprenons qu'à une courte distance du village de Tanoun il y a une montagne qui vomit du feu, sui-

vant l'expression des indigènes. Nous avons rencontré déjà des volcans éteints, notamment dans le bassin du Sè-Don, en nous rendant à Attopée ; mais c'est la première fois qu'on nous signale un cratère en éruption, et ce fait a trop d'importance pour que nous ne nous mettions pas en mesure de le constater. Tandis que les autres membres de la commission poursuivent leur route en pirogues, nous mettons pied à terre, le docteur Joubert et moi, et, munis de guides, nous nous enfonçons vers le sud-ouest. Après une marche de 30 kilomètres environ sur le flanc des montagnes ou dans des gorges ravinées, nous apercevons du haut de Pou-Din-Deng (montagne de la terre rouge) un grand village entouré de vastes rizières et situé au centre d'une plaine immense qui semble le bassin d'un ancien lac. C'est le village de Muong-Luoc. Nous étions près de la source de l'un des bras dans lesquels le Méïnam se ramifie à son origine. Le Mékong formant, à partir de Luang-Praban, un nouveau coude vers l'ouest, s'est beaucoup rapproché de ce dernier fleuve, dont huit lieues à peine le séparent ; mais il n'existe entre eux aucune communication. On a pu croire que, dans leur partie inférieure, ces deux grands cours d'eau, disparaissant en quelque sorte au milieu de l'inondation qui couvrait le pays, se confondaient pendant la saison des pluies. C'est là une exagération qui s'explique ; mais à la hauteur où nous sommes, dans ce pays montagneux, les deux bassins, nettement limités, demeurent absolument distincts. Il faut donc abandonner définitivement l'opinion exprimée par Martini et reproduite plus récemment par Vincendon Dumoulin, opinion d'après la-

quelle les deux fleuves se réuniraient dans le Laos.

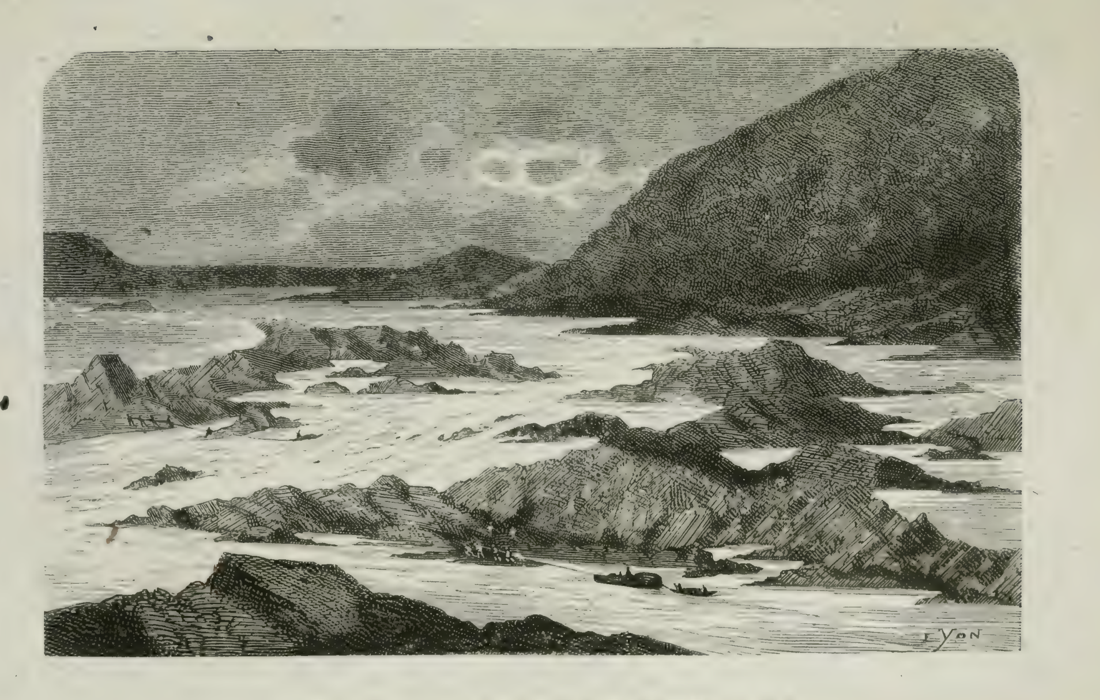
Le chef de Muong-Luoc se montra très-bienveillant et fort empressé ; il avait rassemblé chez lui toute la *haute société* de Muong pour voir deux êtres curieux à grande barbe et au visage pâle. Quant à lui, il connaissait déjà quelques spécimens de cette race singulière, car il avait été à Bangkok, et il avait rencontré là des femmes européennes avec les cheveux noués derrière la tête et des vêtements longs et bouffants dont le souvenir le faisait encore pâmer de rire. Il avait parmi ses concubines une jeune sauvage au teint presque clair, à l'œil ardent et noir, qui aurait paru mieux placée dans une *posada* d'Andalousie que dans une case laotienne. La conversation, très-animée malgré l'absence de tout interprète, fut émaillée de quiproquo et de coq-à-l'âne. Les tigres étant fort nombreux dans cette région, le gouverneur veut nous donner, pour nous conduire au volcan, une escorte de dix hommes ; il pousse la prudence jusqu'à faire entourer pendant la nuit notre case, un peu à l'écart du village, par une armée de gardiens qui fument en causant jusqu'au matin, et chassent le sommeil beaucoup plus sûrement que n'aurait pu le faire la crainte du terrible carnassier.

C'est en vain d'ailleurs que nous cherchons des yeux les jets de lave, le panache de fumée et tout l'ensemble de désolation grandiose dont ce mot de volcan éveille la pensée. Nous ne voyons qu'une simple dépression du sol au sommet d'une petite colline boisée. La terre se fendille et s'affaisse comme si le feu la consumait intérieurement. Par de nombreuses crevasses, des fumarolles montent dans l'air, exhalant une odeur de soufre

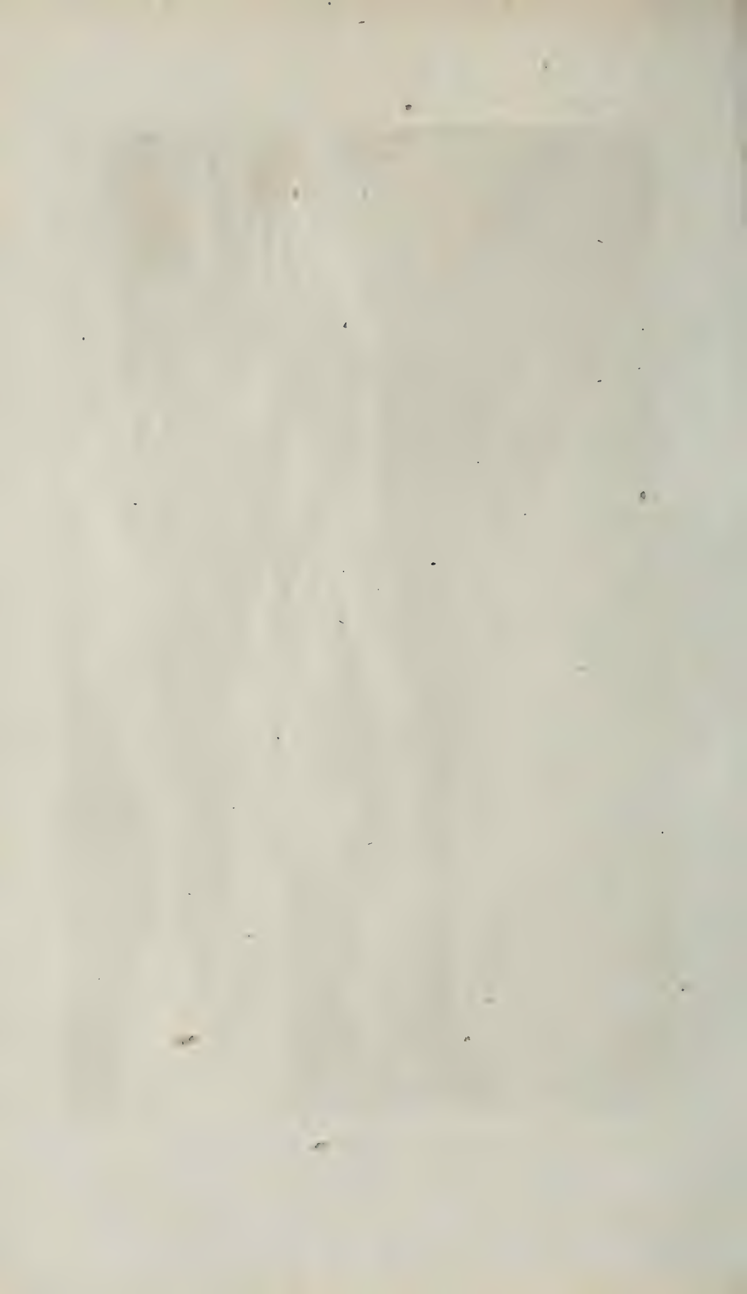
et de charbon de terre. Sur quelques points, des plaques jaunes de soufre cristallisé couvrent le sol. Le jour, on n'aperçoit point de flammes, mais il est à croire qu'elles apparaissent la nuit, comme il arrive au Vésuve, qui, lors même qu'il n'est pas en éruption, détache son flamboyant sommet dans la splendeur des nuits napolitaines. L'incendie souterrain s'étend peu à peu et brûle les racines des grands arbres, dont les squelettes attestent ses progrès. Les deux collines assez rapprochées où sont situées les solfatares s'appellent *Pou-faï-gniaï* et *Pou-faï-noï*, grande et petite montagne de feu.

Ayant remarqué une grande quantité d'éléphants dans la plaine de Muong-Luoc, nous demandâmes au gouverneur de nous en prêter deux pour regagner les bords du Mékong. Ce Laotien trop bienveillant voulait nous retenir chez lui ; il s'obstinait à ne pas saisir les motifs qui nous forçaient de hâter notre marche. Attacher quelque prix au temps, c'est une infirmité qu'il ne pouvait comprendre. « Je n'ai pas envie de vous donner des éléphants, nous disait-il en plaisantant, la lenteur de leur allure vous impatientera, et vous les laisserez derrière vous pour courir comme des lièvres. Est-ce que vous avez quelque chose dans les jambes ? » Il finit cependant par céder à nos désirs, et, assis sur le dos de nos énormes bêtes, la tête effleurée par les feuilles d'arbres ruisselant de pluie, nous mîmes onze heures à franchir, par des sentiers où deux hommes ne pouvaient marcher de front, la chaîne de montagnes qui sépare le Méïnam naissant du Mékong déjà plein de puissance et de grandeur.

A Tanoun, nous reprîmes des pirogues pour rejoindre



Rapides sur le Me-Kong dans les régions inhabitées. (P. 244)



l'expédition. Les habitants du village de Paegnioï, où nous dûmes passer la nuit, nous entourèrent avec curiosité en nous accablant de questions sur les montagnes de feu. C'est à trois jours de chez eux ; cela les intrigue fort, et personne n'a pris la peine de s'y rendre! L'espèce d'auréole que nous mettaient au front les prétendues flammes du volcan, jointe à la libéralité avec laquelle je laissais les ménagères couper les boutons en nacre de mes habits, nous valut dans ce village un excellent accueil. Bien qu'il y eût un caravansérail destiné aux voyageurs, on nous autorisa à étendre nos nattes dans une pagode en bois, sorte de chambre d'auberge bien close, telle que nous n'en avions point encore occupé jusque-là. En effet, les *salas* où nous avons coutume de nous établir, et même les cases construites exprès pour nous, ont toujours été faites d'un treillis de bambou qui interceptait souvent la lumière du jour, mais n'arrêtait guère ni le vent ni la pluie. Une petite statue dorée de Bouddha, debout et raide comme nos saints du moyen âge, brillait dans l'obscurité, et je m'endormis ce soir-là en songeant à la prodigieuse fortune de Siddârtha, ce jeune prince qui, pour avoir préféré la vie austère de l'ascète aux séductions de la puissance, parvint à l'état de Bouddha et reçoit encore, après vingt-cinq siècles, les adorations d'un quart de l'humanité.

M. de Lagrée s'était arrêté à Sien-Khong, grand village d'où la guerre avait chassé les habitants, qui commençaient à peine à revenir se grouper derrière une vaste enceinte en briques. C'est un chef-lieu de district dépendant de Muong-Nan et le dernier centre important du Laos, situé sur la rive droite du Mékong, où l'autorité

de Siam soit encore reconnue. Le royaume de Xieng-Maï, vassal de Bangkok, touche bien au fleuve par la province de Xieng-Haï ; mais celle-ci ne possède sur les bords du Mékong qu'une ville récemment détruite, Xieng-Sen, dont les ruines, sans intérêt pour l'explorateur, sont déjà enfouies sous les hautes herbes.

Nous sommes à la frontière du Laos birman ; il était facile de s'en apercevoir à l'air effaré des fonctionnaires siamois, tremblant d'être enlevés par leur voisin, le roi laotien de Sien-Tong, implacable ennemi de leur maître. Le moment était donc venu pour nous de dissimuler nos lettres de Siam ; mais il aurait fallu pouvoir exhiber des passeports du gouvernement birman. Lorsque, par l'intermédiaire de l'évêque catholique, car la France n'a pas de représentant officiel à Ava, l'amiral de la Grandière s'était adressé à l'empereur des Birmans pour obtenir ces papiers, l'empire traversait une crise qui s'est terminée par une de ces révolutions de palais, si fréquentes dans ces contrées, révolution qui a momentanément enlevé toute influence aux missionnaires. Dépourvus de ces sauf-conduits dont l'effet est de rendre les mandarins responsables des malheurs qui frappent les étrangers sur le territoire qu'ils administrent, nous avions tout à craindre des Laotiens soumis aux Birmans, si ceux-ci étaient parvenus, en imposant leur joug à leurs tributaires, à leur faire en même temps partager leurs haines. Personne n'ignore en effet le résultat de la lutte engagée par la compagnie des Indes contre les souverains birmans. Cette longue guerre, dont je vais brièvement rappeler les origines, donna le Tennasserim, le Pégou et le pays d'Arakan à l'Angleterre, enleva par consé-

quent aux Birmans la possession du cours inférieur de l'Irawady en même temps qu'elle leur ôtait tout accès au golfe du Bengale comme à la mer des Indes.

Des voisins aussi turbulents et aussi ambitieux que les Birmans ne pouvaient tarder à fournir aux Anglais un de ces griefs qui servent trop souvent de prétexte à une rupture, et permettent de punir par l'annexion d'un territoire la plus insignifiante violation du droit international. Ils allèrent plus loin et rendirent inévitable, par une suite de provocations réfléchies, une guerre dont on peut dire qu'ils ont pris l'initiative. Plein de confiance dans ses forces, et, comme tous les Orientaux, de dédain pour les étrangers qui avaient donné lieu de suspecter leur bonne foi lors de la guerre que fit aux Pégouans le grand Alom-prah, le fils de ce dernier supportait impatiemment l'extension de l'empire britannique dans les Indes. Jusque vers la fin du XVIIIe siècle, l'ennemi toujours battu et toujours détesté contre lequel les Birmans avaient exercé surtout leur humeur belliqueuse et conquérante, avait été le roi de Siam, dont les domaines s'étendaient dans la presqu'île de Malacca; mais après la cession de Tennasserim, Minder-aghee-prah tourna ses regards vers l'ouest et s'efforça, en s'unissant aux Mahrattes, de ruiner l'édifice élevé sur ses frontières par ces Européens que son père victorieux avait traités avec tant d'insolence et de cruauté. Lord Hastings, alors gouverneur général des Indes, ferma les yeux sur cette complicité dont les preuves lui tombèrent entre les mains, et l'empereur des Birmans, enhardi par un acte de prudence qu'il prit pour de la faiblesse, voulut asseoir par la force sur le trône de

Katchar, principauté limitrophe de l'Assam, un prétendant hostile à l'Angleterre. Cette audacieuse intervention eut lieu au commencement de 1824, et avant la fin de la même année elle était punie par l'occupation de Tavoy, de Mergui, de Martaban et de Rangoon. La perte de tous ses ports n'était pas compensée pour le gouvernement birman par la défaite qu'infligea aux Anglais à Tchittagong le général en chef Bandoôla, rappelé bientôt de la frontière pour défendre la capitale même de son pays et tué par un obus. Les troupes birmanes, battues en outre à Silhet, chassées de l'Assam et de l'Arakan, durent, malgré leur courage, demander, à la fin de l'année 1825, une suspension d'armes à sir Archibald Campbell, parvenu assez près de Patunagah en remontant l'Irawady. La convention, signée en janvier 1826 par les plénipotentiaires des deux pays, ne fut pas ratifiée par l'empereur des Birmans, à la fierté duquel les vainqueurs voulaient imposer des conditions humiliantes et léonines. Ces conditions ne furent acceptées qu'après deux engagements nouveaux où la supériorité des armes européennes triompha encore une fois de l'héroïsme indiscipliné des Birmans. Le traité de Yandabô posa en Birmanie les bases de la puissance anglaise. Celle-ci s'est développée plus tard, et l'empire birman est entouré aujourd'hui par une vaste ceinture de territoires conquis, s'étendant de Moulmein, dans le golfe de Martaban, à Sodiva, situé sur le Brahmapoutre, au point où ce grand fleuve, sortant du Thibet, s'infléchit brusquement à l'ouest pour aller se jeter dans le golfe du Bengale en dessinant un angle droit.

Le patriotisme a survécu à la conquête, et la haine,

pour être impuissante, n'en est restée que plus vive. Elle est refoulée dans le cœur des vaincus comme la nationalité birmane elle-même, que la force des armes a concentrée autour du berceau de son ancienne grandeur. Reconnaissant trop tard qu'ils étaient incapables avec leurs propres ressources de repousser les Anglais, les Birmans ont essayé de leur opposer des Européens : vaines tentatives dont aucune n'est restée impunie, et auxquelles la France est demeurée étrangère, bien que des Français s'y soient associés ! Nous avions l'espoir que le souvenir de d'Orgoni, le dernier et le plus célèbre parmi ceux de nos compatriotes qui ont mis leur intelligence et leur courage au service de l'empereur des Birmans, favoriserait notre passage chez les vassaux de ce souverain; mais d'un autre côté n'était-il pas à craindre que des princes éloignés d'Ava par plus d'un mois de marche ne fussent hors d'état d'établir une distinction entre les diverses nationalités européennes et disposés à nous traiter en ennemis ? Nous en étions sur ce point réduits aux conjectures, et nous ignorions jusqu'à la nature du régime politique imposé aux populations laotiennes soumises au gouvernement birman. Le mandarin, chef du village de Sien-Kong, où les plus cruelles incertitudes prolongeaient notre halte, consentit enfin, non sans peine, à nous conduire aux limites de son territoire ; mais le roi de Sien-Tong, son voisin, nous laisserait-il passer outre ? M. de Lagrée avait expédié à ce souverain de magnifiques cadeaux (une descente de lit, une cuillère en ruolz), accompagnés d'une lettre d'un style tout oriental et rédigée de façon à ce qu'il la comprît le moins possible. S'il était maître

absolu, il nous refuserait probablement le passage ; mais dépendant d'Ava, peut-être craindra-t-il de se compromettre. Or il faut quarante jours pour aller chercher des instructions dans la capitale, et nous serons chez lui quand il recevra notre lettre. Nous nous efforcions de suppléer par des hypothèses de cette nature aux renseignements précis qui nous manquaient.

A une faible distance de Sien-Kong, les montagnes s'éloignent du fleuve, qui serpente alors à travers une plaine magnifique, au centre de laquelle s'élevait, il y a cinquante ans, la ville de Xieng-Sen. Nous naviguons dans les eaux du royaume de Xieng-Maï, tributaire de Siam comme celui de Luang-Praban ; mais nous évitons de descendre de nos barques. Les démêlés auxquels a donné lieu l'exploitation du bois de *teck* par les Anglais pouvaient avoir laissé aux autorités de ce pays quelque ressentiment contre les Européens. M. de Lagrée ne jugea pas utile d'en affronter les conséquences. Il s'était engagé d'ailleurs, à la demande du roi de Luang-Praban, qui entretient avec son voisin de Xieng-Maï des rapports excellents, à ne pas mettre pied à terre chez ce dernier. L'arbre précieux dont l'incorruptibilité était déjà, selon M. Reinaud [1], connue et appréciée du temps des Romains, se montre pour la première fois sur les bords du fleuve avec une certaine abondance à Sien-Kong, notre

1. M. le docteur Sprenger, qui a longtemps résidé dans l'Inde, ayant visité, il y a quelques années, le palais des Cosroès à Ctésiphon, reconnut que les boiseries du palais étaient en bois de teck. (*Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale*, par M. Reinaud, de l'Institut, p. 171, note.)

dernière station ; mais il est là rabougri et mal traité par les habitants. Dans la plaine de Xieng-Sèn, il forme au contraire de magnifiques forêts des deux côtés du Mékong qui termine à cette hauteur son second coude vers l'ouest pour se diriger franchement vers le nord. D'après l'énorme quantité d'eau que débite déjà ce grand fleuve, nous pouvions juger que ses sources étaient encore fort éloignées de nous. Il devenait très-probable que le Mékong prenait naissance, comme les plus grands fleuves de la Chine et de l'Inde, sur le plateau du Thibet, immense réservoir qui envoie, pour ainsi dire, dans trois mers différentes le colossal tribut de ses eaux. Si donc il sortait d'un lac, comme nous le disaient au Cambodge les savants du pays, ce lac était situé plus loin que le Yunan, ou bien il n'envoyait au fleuve qu'un affluent d'importance secondaire. Cette dernière hypothèse s'est trouvée, comme nous le verrons plus tard, conforme à la réalité. Nous nous plaisions à ces conjectures au moment où nous allions définitivement abandonner la voie du Mékong, devenue impraticable, pour nous préparer aux marches pénibles et à toutes les misères d'un voyage par terre en pleine saison des pluies.

Nous nous installons dans un caravansérail construit sur le rivage, et nous renvoyons nos pirogues. C'était brûler nos vaisseaux, car pour nous rendre à Muong-Line, de tous les villages dépendant de Sien-Tong le plus rapproché de nous, il fallait les moyens de transporter nos bagages, et nous ignorions encore s'il serait possible de nous les procurer. Nous ne savions même pas si, à la nouvelle de notre arrivée dans son district, le mandarin de Muong-Line ne donnerait pas à ses

soldats l'ordre de nous expulser. M. de Lagrée se hâta de lui faire parvenir un message par lequel il demandait l'autorisation d'aller attendre chez lui que son supérieur, le roi de Sien-Tong, eût répondu à notre lettre. Nous étions en effet très-exposés à mourir de faim dans notre case en bambous, située entre le fleuve et la forêt. La chasse n'était guère plus facile que la pêche, car la pluie tombait à torrents. Enfin, après deux jours d'une attente anxieuse, un bruit étrange nous arrive de la forêt. Chacun de nous prête l'oreille et cherche à percer des yeux l'obscurité des bois. Le premier bœuf qui déboucha du sentier avec une double hotte installée sur sa bosse fut reçu avec des transports de joie; il était pour nous ce que furent pour Noé la colombe et son rameau d'olivier. Le chef de Muong-Line nous envoyait seize bœufs porteurs! Nous plaçons, sans plus tarder, nos bagages sur leur dos, et nous partons à pied par une pluie si forte que le niveau du fleuve s'était, en deux jours, élevé d'une manière sensible. Dans l'étroit sentier de la forêt, notre caravane présentait un spectacle pittoresque. Les petits bœufs bossus se suivaient les uns les autres, obéissant à leurs propres caprices beaucoup plus qu'à la voix de leurs conducteurs. Des mandarins subalternes nous escortaient, un long fusil sur l'épaule, la tête coiffée du chapeau à larges bords fait en gaînes de bananiers et terminé en pointe. Leur teint bronzé, leurs moustaches et leur air résolu rappelaient les brigands calabrais. Tout alla bien tant que le chemin, serpentant en plaine, nous conduisit le long du fleuve, sous les grands arbres; mais, à notre arrivée au pied d'une colline escarpée qu'il fallait franchir, les difficultés

commencèrent. La pluie avait effacé toute trace de sentier sur le flanc de la montagne, et le sol était si glissant que nous ne pouvions avancer qu'en nous accrochant aux racines déchaussées des arbres, aux lianes et aux branches pendantes. Quant aux bœufs, tombant à chaque pas, roulant les uns sur les autres, ils firent preuve d'une incroyable énergie; quelques-uns, après des efforts multipliés, durent renoncer à l'entreprise, et des hommes se partagèrent leurs fardeaux. Le reste de la route répondit à ce début. Après avoir suivi le faîte des montagnes, marché plusieurs heures dans un torrent au milieu d'une splendide végétation de palmiers, de sicas et de fougères arborescentes, nous arrivâmes enfin sur les bords de la rivière de Muong-Line, que nous passâmes à gué, ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Au milieu d'une grande plaine herbue entourée de montagnes s'élevaient quelques chaumières, dont une avait été préparée pour nous. Il était quatre heures de l'après-midi : nous cheminions péniblement depuis le matin sous un véritable déluge, et les bœufs qui portaient notre provision de riz s'étaient attardés. Il fallut les attendre longtemps; nous payâmes presque tous tribut à la fièvre.

Telle fut notre première étape dans le Laos birman. Les cases se distinguent de celles du Laos siamois par une plus grande élévation au-dessus du sol et par la longueur du toit, qui retombe de façon à cacher complétement la maison. Celle-ci ressemble à une meule de paille sur des tréteaux. Au-dessous, les porcs dorment à l'aise, et les bœufs trouvent un abri commode. Ces derniers errent dans les gras pâturages en troupeaux considérables. Malgré leur grande abondance,

nous ne pouvons réussir à nous en procurer. Une nourriture plus substantielle que le riz à l'eau et des poulets étiques nous aurait pourtant été nécessaire ; mais M. de Lagrée, dont les ressources pécuniaires se trouvaient déjà très-réduites, jugeait avec raison qu'il serait imprudent de jeter d'un seul coup soixante francs dans notre cuisine. C'est le prix relativement exorbitant qui nous était demandé pour un bœuf. On trouve dans l'importance des services rendus aux indigènes par ces précieux animaux l'explication de ces conditions inabordables pour nous. Le fleuve cesse d'être utilisé, et les transports, qui se font par terre, deviennent ruineux, même pour de courtes distances ; quand le voyage doit être un peu long et qu'il y a des risques à courir, comme il arrive presque toujours dans ces régions perpétuellement troublées, les propriétaires de bœufs élèvent encore leurs prétentions. Nous étions contraints de les subir, car nous n'étions pas autorisés à réclamer, ainsi que dans le Laos siamois, le concours des mandarins, qui élèvent ou abaissent le prix des transports au gré de leurs intérêts ou de leurs caprices.

Le village de Muong-Line occupe le centre d'une plaine de plusieurs lieues de tour, qui se convertit rapidement en un immense marécage. Le fleuve nous manquait ; nous étions accoutumés à le voir animer nos campements, à remonter son cours par la pensée pour pénétrer le mystère de son origine, et à suivre du regard ses flots rapides, qui allaient, avant de se perdre dans la mer, baigner et féconder une terre aujourd'hui française. Malgré le petit nombre de ses habitants, le village est tous les cinq jours le siége d'un

marché. C'est à Luang-Praban que nous avons rencontré pour la première fois depuis le Cambodge cette exposition périodique ou permanente des choses nécessaires à la vie, véritable institution dont il faut être privé pour en apprécier la valeur. Le marché de Muong-Line n'a pas une grande importance. On y vend quelques légumes et quelques fruits, des pêches petites et vertes, mais que nous trouvions délicieuses en les mangeant les yeux fermés et en pensant à la France, des cotonnades de toute sorte provenant des fabriques anglaises.

Ces derniers articles sont façonnés tout exprès pour le pays, des caractères et des dessins birmans sont tissés dans l'étoffe. La maison la plus importante du marché est celle du forgeron, qui est à la fois orfévre et fabricant de monnaie. Ces trois professions exercées par le même industriel se touchent de fort près dans cette contrée, où il ne circule plus d'argent monnayé. Le tikal et ses subdivisions cessent d'avoir cours, et nous sommes contraints de faire fondre notre argent siamois dans un creuset qui lui donne la forme d'un macaron. Pour les transactions quotidiennes de peu d'importance, on coupe au hasard des morceaux d'inégale valeur qui sont appréciés à l'œil par les intéressés. On se sert au contraire d'une balance dans les marchés sérieux, car, à défaut d'unité monétaire, c'est d'après le poids de l'argent que s'établit le prix des choses.

Lorsqu'on passe du Cambodge au Lacs siamois, la transition est à peu près insensible, d'autant plus que, pour les hommes au moins, le costume reste le même. Il en est ici tout autrement ; le changement est brusque et le contraste frappant. Le toupet siamois est remplacé

par un chignon réunissant sur le sommet de la tète tout le faisceau de la chevelure, et dont un turban de couleur variée ne laisse voir que la pointe. Le langouti disparaît également devant le pantalon large qui tombe jusqu'à la cheville du pied. La pipe, fumée depuis longtemps même par les enfants, devient chez les tributaires de la Birmanie d'un usage plus général encore.

Les femmes, plus sensibles au froid ou à la pudeur, portent une veste serrée croisant sur la poitrine, en coton blanc ou bleu, quelquefois en soie teinte de couleurs variées et très-riches. Elles ont en outre, fixé à la hauteur des hanches, un jupon rayé horizontalement de larges bandes bleues, jaunes et rouges. Leur coiffure se compose d'étoffes de toute nuance roulées en turban autour des cheveux, ou disposées à la façon des paysannes napolitaines et retenues par des épingles d'argent, dont la grosse tête constitue, avec des bracelets de même métal, les principaux ornements d'une élégante. A ces détails de costume, j'ajouterai une observation générale sur le langage, ce vêtement de la pensée. Nous sommes encore dans le Laos, et l'on parle toujours le laotien ; mais cette langue est employée avec des modifications qui portent surtout sur la prononciation des mots et la construction de la phrase ; on n'a encore à constater qu'un petit nombre d'expressions nouvelles. Ces nuances, qui ne semblent pas altérer le fond même de la langue, déroutent la connaissance sommaire que nous en avons acquise par une étude superficielle, mais elles n'embarrassent guère notre interprète. Celui-ci continue avec aisance dans un dialecte nouveau la longue conversation que M. de Lagrée le contraint, depuis notre départ,

d'entretenir avec les indigènes pour leur arracher des renseignements utiles. Mais il n'en est plus ainsi avec les sauvages dont le nombre et l'importance se sont accrus à chacune de nos stations jusqu'à notre entrée en Chine, et qui parlent une langue absolument inintelligible pour lui. Ces derniers vivent groupés en tribus et recherchent les montagnes, où leurs villages présentent une physionomie particulière. La plupart ont, comme les Laotiens, adopté le bouddhisme avec un fort alliage de superstitions ; ceux-ci élèvent des pagodes, ceux-là n'ont point de temples et ne pratiquent aucun culte extérieur. Ils n'ont pas l'air timide des autres autochthones dispersés dans la vallée du Mékong ; ils marchent le front haut au milieu des Laos-Lus (1) ; et c'est parce que leurs goûts les y portent, non parce que la force les y contraint, qu'ils se cantonnent sur les hauteurs. Ils semblent consentir à partager leur sol plutôt que subir des maîtres. Ils sont remarquables par leurs types accentués, la blancheur relative de leur peau et leurs costumes pittoresques, dont nous avons pu constater l'infinie variété. Il me suffira d'esquisser en passant les plus originaux.

1. Les habitants de la partie septentrionale du Laos reçoivent plusieurs dénominations différentes ; on les appelle indistinctement Lus, Thaï ou Shans. Dans certaines parties de cette vaste région, il se donnent eux-mêmes d'autres appellations comme nous le verrons par exemple à Sien-Tong. A côté d'eux, les sauvages sont groupés en tribus qui portent également diverses désignations. En ce qui concerne ces derniers, les noms sont-ils aussi sans importance, ou bien l'ethnographie devra-t-elle tenir compte de cet élément ? Cela paraît probable, bien que rien ne me permette de l'affirmer.

A Muong-Line et à la station suivante, nous avons reçu la visite de femmes sauvages portant sur la tête des demi-cercles en paille de diverses couleurs, entremêlés d'ornements de verre et d'argent, qui leur composaient à partir du front une sorte de longue capote comme jadis on les portait en France. Le fond est figuré par un vaste peigne rond recouvert d'étoffe. Des pendeloques en perles de verre ou en argent soufflé leur tombaient sur les épaules, des ornements de même nature décoraient leur cou et leur poitrine, leurs bras étaient chargés de bracelets. Elles ne pouvaient faire un mouvement sans que tout cela ne produisît un étrange cliquetis. Leur veste courte était de couleur sombre, ainsi que leur jupe plissée, arrêtée au-dessus du genou. Le mollet, développé par les courses dans les montagnes, était emprisonné dans des guêtres en coton bleu foncé. Il faut ajouter, pour compléter la description de ce costume bizarre, un petit manteau en feuilles sur les épaules et à la bouche une pipe en bois. Le costume des hommes de la même tribu était plus sévère et plus sobre d'ornements. Ils portaient un turban, une veste, un pantalon large, et autour du cou un simple cercle en argent ; ils avaient de grands yeux noirs, des moustaches et des traits réguliers.

Les exigences d'une vie analogue fixée sur le même sol et soumise au même climat ont donné aux Laotiens, comme aux nombreuses tribus sauvages mêlées avec eux, des habitudes à peu près semblables. On ne peut rien conclure quant à la diversité des races de la différence des costumes, puisque nous voyons ceux-ci varier même en France d'un canton à un autre. Reste donc le

langage. Les hommes exercés dans la science si intéressante et si nouvelle de la paléontologie linguistique trouveraient sans doute une source d'études fructueuses, à défaut de conclusions satisfaisantes, dans les documents recueillis sur ce sujet par M. de Lagrée; ces documents qu'il pouvait seul réunir, puisqu'il était seul alors en mesure de communiquer, au moyen de son interprète cambodgien, avec les Laotiens birmans, et par l'intermédiaire de ceux-ci avec la plupart des tribus sauvages, ne sauraient trouver place dans le cadre de ce récit. Je me bornerai à une observation générale qui a déjà été faite au sujet de l'Indo-Chine tout entière, mais qui s'applique d'une manière spéciale à la partie septentrionale de cette vaste péninsule. A mesure que l'on se rapproche des montagnes gigantesques qui constituent ce qu'on pourrait appeler la colonne vertébrale du continent asiatique, il semble que le problème ethnographique devienne plus compliqué et plus insoluble.

Des gorges de l'Himalaya, comme des flancs d'une immense tour de Babel, sont sortis des flots d'émigrants, parlant toutes les langues, suivant au hasard les vallées des fleuves. Si plusieurs tribus sont descendues jusqu'aux rivages de la mer pour y former des nations, d'autres, plus nombreuses encore, n'ayant pu se résoudre à s'éloigner, sont demeurées errantes autour de leur berceau dans l'ouest de la Chine, le nord du Tonkin, du Laos et de la Birmanie. A la hauteur où nous étions parvenus, les Laotiens forment encore une nationalité organisée, compacte et relativement puissante. Bien qu'avertis d'avance du joug que leur ont imposé les Birmans, nous n'en apercevions pas encore

les empreintes, mais elles allaient bientôt apparaître.

Nous étions depuis quelques jours à Muong-Line, respirant les miasmes qui s'élevaient des rizières inondées : et le chef du village, mandarin d'ordre inférieur, n'était pas venu rendre visite à M. de Lagrée. Craignant d'engager sa responsabilité, il attendait que le roi de Sien-Tong lui indiquât la conduite à tenir. Cette réserve, dont nous devinions facilement les motifs, commençait à nous inquiéter. Enfin il se présenta chez nous en grande pompe, vêtu d'un caleçon de soie rayé jaune et noir, comme une salamandre ; un ample peignoir en calicot blanc lui tombait plus bas que les genoux, laissant à peine voir ses maigres mollets, tatoués uniformément ; sa tête était ceinte d'un turban en soie verte. Il était vieux, cassé ; c'est à peine si ses paupières proéminentes laissaient distinguer ses yeux sans regard ; il apportait une réponse favorable du roi. Cette simple demande en autorisation de passer avait donné lieu à une délibération qui avait occupé pendant quatre jours le conseil de Sien-Tong. A ce conseil assistait, nous dit-on, le mandarin birman envoyé d'Ava pour surveiller le roi, conformément à la pratique que nous avons vue également imposée par la cour de Bangkok à quelques gouverneurs de province.

Ainsi nous apprenions à la fois que l'autorité est partagée dans les pays laotiens tributaires d'Ava entre un souverain indigène et un mandarin birman, et que ces deux dépositaires du pouvoir s'étaient, après de longs débats, mis d'accord pour nous laisser passer. C'était là du moins le sens que nous paraissaient contenir et les phrases boscures du message et le récit verbeux du

messager. Nous nous préparâmes à partir sur-le-champ; mais on perdit à réunir et à charger les bœufs deux heures entières, pendant lesquelles la pluie changea en torrent un ruisseau que nous avions à franchir. Il fallut épier le moment où ce cours d'eau redeviendrait guéable, ce qui n'eut lieu que le lendemain. C'est avec des jambes fléchissant sous moi et comme enivré par l'effet de deux grammes de quinine que je me mis en route avec mes compagnons. Un officier atteint d'ulcères aux pieds était porté dans un hamac par nos Annamites, car les Laotiens avaient refusé de se charger de ce fardeau.

Les maladies leur inspirent une supertitieuse terreur ; aux approches des villages, les habitants s'efforçaient par des cris et des gestes expressifs de faire prendre au hamac un sentier détourné. Des bœufs et des hommes portent nos bagages, mais ceux-ci en mesurent le poids à leur convenance et point à la nôtre. Multiplier les bêtes et les porteurs est impossible dans l'état de la caisse, qui reçoit à chaque station de rudes atteintes. Les indigènes n'en font plus qu'à leur tête, notre prestige s'est évanoui, et nos menaces ne les effrayent pas. Un acte de violence, si motivé qu'il pût être, ne serait pas sans péril. Nous étions dans un pays peuplé de gens beaucoup plus fiers, mais aussi beaucoup plus redoutables que les timides Laotiens du sud, taillables et corvéables à volonté. Ce sentiment de la dignité humaine, que nous étions heureux de retrouver, nous consolait un peu quand nous voyions un porteur, cédant à l'envie de se reposer, jeter son fardeau à terre au risque de le briser et accueillir nos remontrances par un rire insolent

Au sortir de Muong-Line, il faut traverser d'interminables rizières dans lesquelles la charrue vient de passer. C'est une mer de boue visqueuse de laquelle se dégagent à chaque pas d'infectes émanations. Dans les sentiers de la forêt, la marche est encore plus pénible; nous enfoncions jusqu'aux genoux dans un sol de terre glaise détrempée. Les sangsues aux aguets sur les feuilles se précipitaient à la curée, et si nous nous arrètions pour délivrer une de nos jambes de ces parasites affamés, l'autre était immédiatement envahie.

Ces animaux ont les sens de la vue, de l'odorat ou de l'ouïe tellement déliés qu'à la plus légère halte chacun de nous devenait comme le centre d'attraction d'une foule noire, rampante et avide, qui dirigeait sa marche à travers tous les obstacles avec une incroyablé sûreté. Nous arrivâmes, au bout de sept mortelles heures de route, au village de Paléo, couverts de boue, transis, épuisés de fatigue et de faim. Comme il avait convenu aux porteurs de notre déjeuner de s'arrèter fréquemment en route pour se reposer et pour manger eux-mèmes, nous avons dû les attendre jusqu'au soir, dévorant notre colère, aliment peu substantiel. Nous avons été gâtés jusqu'à ce jour, et certains d'entre nous se révoltent à l'idée qu'on ne prend plus notre mandarinisme au sérieux.

La pagode où nous campons est un grand hangar dont le toit en paille, supporté par des colonnes, nous protége à peine contre la pluie. Nous assistons aux offrandes faites tous les matins par des femmes à la petite statue de Bouddha. Les bonzes viennent chaque soir enlever ce qui a été déposé sur l'autel. Ces religieux

vivent grassement du casuel, et leur mine florissante rend bon témoignage de la piété des fidèles. Outre ces offrandes régulières, des dévotes, plusieurs fois dans la journée, apportent des fleurs ou des objets plus nourrissants. Elles vont chercher un bonze au monastère voisin; celui-ci allume quelques cierges et récite des prières jusqu'à ce que les cierges soient consumés, puis il s'empare des friandises. Notre présence ne paraît pas contrarier les adoratrices du dieu, qui viennent en foule nous vendre leurs volailles ou plutôt les échanger contre des morceaux de cotonnade rouge. Les autorités se montrent peu bienveillantes et déclarent que leur village ne nous fournira pas les moyens de transporter nos bagages, singulièrement diminués cependant. Il faut les réduire encore; nous commençons à laisser une partie des objets indispensables, espérant pouvoir lee remplacer en Chine. Les derniers débris de notre garde-robe alimentent notre cuisine; nous donnons un pantalon pour un canard, et même, Dieu nous pardonne ces simonies, nous écoulons de la sorte des médailles et des images religieuses destinées aux chrétiens des missions que nous n'avions pas rencontrés jusqu'alors: saint Antoine de Padoue pour un potiron, saint Pancrace pour un panier de patates, sainte Gertrude pour trois concombres.

A Paléo, nous fûmes rejoints par un courrier qui apportait à M. de Lagrée une lettre du roi de Sien-Tong. Cette lettre, dont notre interprète réussit assez mal à déchiffrer les caractères et à pénétrer le sens, fut prise, après mûre délibération, pour une invitation gracieuse à passer par la ville même de Sien-Tong. M. de Lagrée

crut devoir décliner ces offres, qu'il considérait comme une avance inspirée à la fois par la politesse et par la curiosité ; nous étions tous trop éprouvés déjà pour allonger notre itinéraire. Cette déplorable méprise allait être la source de nos plus cruels embarras. La même raison qui avait retardé notre départ de Muong-Line nous retenait à Paléo. La pluie, tombant avec une incroyable persistance, maintenait à un niveau trop élevé une rivière qu'il fallait passer à gué. Avant de quitter le territoire de Sien-Tong, il était nécessaire d'obtenir du maître voisin, celui de Muong-You, la permission de traverser ses États. Des rapports, dont nous devions plus tard reconnaître la fausseté, nous faisaient croire alors à l'indépendance de ce prince, qui est en réalité subordonné au roi de Sien-Tong.

M. de Lagrée fit partir d'avance son interprète en le chargeant d'annoncer notre arrivée prochaine dans le premier village de ce nouveau royaume, et d'expédier de là au roi une lettre accompagnée des inévitables cadeaux d'usage. Nous ne tardâmes pas nous-mêmes à nous remettre en route, en pénétrant bientôt dans la forêt, où la nuit nous surprit. Chacun se fit un lit de feuilles mouillées, se coucha tout habillé sous les grands arbres, résigné à recevoir l'eau qui tomberait du ciel. Les papiers, les instruments astronomiques, la poudre et la caisse de sulfate de quinine étaient seuls abrités le moins mal possible au moyen des peaux durcies qui font partie de l'équipement des bœufs. Les feux du campement s'éteignaient malgré la surveillance des indigènes, toujours inquiets du voisinage des tigres. L'un de ces animaux nous rendit le lendemain le service de

terrasser sous nos yeux un cerf de haute taille qui traversait le sentier en bondissant. Deux coups de carabine tirés en l'air par nos Annamites, qui marchaient en tête, effrayèrent le terrible chasseur, et celui-ci nous abandonna sa proie. Tirer en l'air au lieu de viser à l'épaule d'une bête féroce, c'est là une manière de procéder qui paraîtra sans doute moins héroïque que prudente ; mais ceux qui se trouvaient placés par le hasard le plus près du tigre étaient des Annamites, et dans cette circonstance ils s'étaient montrés relativement très-courageux. Leurs frères de Cochinchine, surpris par un de ces dangereux carnassiers, le traitent comme un grand mandarin ; ils lui donnent le titre très-respectueux de grand-père, s'agenouillent et frappent la terre du front jusqu'à ce qu'ils aient subi le sort du *chaperon rouge*, mangé aussi par sa *mère grand*.

La forêt s'arrête au bord d'immenses rizières qui s'étendent jusqu'au Mékong. Des charrues au soc de cuivre luisant comme de l'or ouvrent facilement leur sillon dans la vase, où les buffles dont elles sont attelées enfoncent jusqu'au poitrail. C'est la plaine de Siam-Léap, petit village où notre interprète nous attend. Il a eu tout le temps de dire du bien de nous, et la population afflue à la pagode où nous logeons. Les femmes nous apportent des vivres et demandent, au lieu d'argent, des morceaux d'étoffe rouge ; la pièce épuisée, nos approvisionnements deviennent de nouveau difficiles à faire. Le mandarin du lieu se décide, après avoir longtemps réfléchi, à venir faire une visite à M. de Lagrée, qui lui exprime le désir de partir sans attendre la réponse du roi de Muong-You. Le fonctionnaire timoré hésite, et finit par déclarer qu'il

n'ose prendre une détermination aussi grave. Cependant il vient, le 14 juillet au soir, nous prévenir que le surlendemain il y aura grande fête au village à l'occasion de la pleine lune. La pagode que nous occupons sera remplie de monde du lever au coucher du soleil, il craint en conséquence que le tumulte ne nous gêne, et il nous propose de nous rendre jusqu'à un groupe de cases situées sur les bords du Mékong. Ce serait, dit-il, autant de gagné sur l'étape suivante, et la réponse arrivant favorable de Muong-You, nous en serions aussitôt informés.

M. de Lagrée fut sur le point d'accepter cette proposition habilement présentée, mais qui aurait été désastreuse, car, dans le lieu désert où le rusé mandarin prétendait nous confiner, nous n'aurions pas trouvé de quoi vivre. Les exigences de plus en plus élevées des porteurs et des propriétaires de bœufs nous retinrent à Siam-Léap. Ces derniers réclamaient un salaire triple de celui qui nous avait été demandé depuis notre entrée dans le Laos birman, et refusaient les 100 francs que nous leur offrions pour une demi-journée de marche. Le temps n'était plus où nous donnions ce qu'il nous plaisait à des corvéables trop heureux d'avoir affaire à des mandarins philanthropes ; nous subissons des conditions onéreuses, nous faisons de véritables contrats de louage dans lesquels il faut se tenir en garde contre la mauvaise foi des indigènes, toujours prêts à falsifier les poids ou à tromper sur leur valeur. Le lingot chinois, appelé *té*, et le lingot birman, appelé également *té*, ne représentent pas la même quantité d'argent ; tous deux sont employés, en sorte que ces fripons vous offrent l'un

quand ils sont débiteurs, et exigent l'autre quand ils sont vos créanciers. Cette exploitation impitoyable s'expliquait d'ailleurs dans une certaine mesure par la saison même où nous voyagions. J'ai déjà dit que la plupart des négociants suspendent leurs affaires lorsque les torrents débordent et que les routes sont défoncées. Nous voulions marcher quand même, il fallait y mettre le prix. M. de Lagrée se décida donc à attendre dans notre pagode de Siam-Léap la réponse de Muong-You, et nous fîmes appel à toute notre philosophie pour supporter la pleine lune et les fêtes dont elle était l'occasion.

Des enfants vêtus de jaune et quelques vieilles habituées du sanctuaire, à en juger par la familiarité avec laquelle elles traitaient leur dieu, déshabillèrent de son écharpe la petite statue de Bouddha, lui versèrent de l'eau sur la tête, l'épongèrent avec soin, et lui remirent enfin sa chemise rouge. Les cymbales, les gongs et les grosses caisses nous réveillèrent en sursaut, et la foule envahit le hangar dont nous n'occupions que le plus petit espace possible. On alluma des cierges, on brûla de vieux chiffons et de longues mèches. Les assistants faisaient toute sorte de gestes, portaient la main à leur front et baisaient la terre, puis l'arrosaient à l'aide d'une gargoulette dont chacun était muni. Cela n'empêchait pas de causer, de rire, de fumer ; nul respect, nul recueillement, aucun signe de piété intérieure n'apparaissaient sur tous ces visages, si ce n'est sur les traits du vieux bonze, chef de la pagode. Celui-ci semblait prier avec foi. Même en dehors des offices, le temps qu'il n'employait pas à psalmodier et à instruire les en-

fants confiés à ses soins était consacré à dire un chapelet, dont ses doigts égrenaient les dixaines. Assisté de ses confrères, il récita des prières pendant une partie du jour, et lut aux fidèles peu attentifs quelques pages de la vie de Bouddha. C'était un tissu légendaire d'événements merveilleux. Les dons déposés sur une planchette au pied de la statue du dieu me parurent de mince valeur : une bougie, une boulette de riz ; mais ce qui était offert aux bonzes était plus substantiel. C'était un festin aussi succulent que pouvaient le composer des ouailles étrangères à toute espèce de raffinements culinaires. Le lendemain, des parents qui avaient besoin de leurs enfants pour l'importante opération du repiquage du riz, vinrent les enlever à l'école. Les habits laïques sont approchés de Bouddha, puis cinq ou six bambins se dépouillent de la robe jaune à notre grande satisfaction. Ce sont autant de voix criardes de moins dans le chœur qui nous réveille le matin. Le sérieux de tous ces Éliacins quand ils marmottent leurs prières et se voient observés ne manque pas de comique, car il cesse lorsqu'il ne se rencontre personne pour admirer leur ferveur.

Malgré l'incommodité de pareils logements, nous sommes heureux de rencontrer pour nous abriter les toits de chaume des pagodes, et pour dormir leurs parquets de terre battue. Il en est au Laos comme dans certains lieux reculés de l'Europe, où les voyageurs trouvent encore le repos dans les cloîtres et où le couvent tient lieu d'hôtellerie. Sans vouloir en rien rapprocher par une comparaison déplacée la religion qui a constitué notre grandeur morale de celle qui a produit l'abaissement des races asiatiques, n'est-il pas permis

de signaler dans cette hospitalité monacale, pratiquée 500 ans avant l'ère chrétienne, l'un des premiers effets de cette loi de charité que le bouddhisme enseigna sans lui donner de sanction, loi très-imparfaite sans doute, mais qui ouvrit aux voyageurs les temples de l'Indo-Chine, comme elle était appelée à leur ouvrir un jour les cellules du Saint-Bernard ?

Nous avions reçu de Muong-You un avis favorable; mais, une fois la fête passée, le chef du village, n'ayant plus de motif pour se débarrasser de nous, témoigna la plus mauvaise volonté. Consacrant ses journées à fumer l'opium et indifférent à tout, il recevait fort mal l'interprète chargé de négocier notre départ, car c'était un trop petit personnage pour que M. de Lagrée pût entrer en pourparlers directs avec lui. Les jours s'écoulaient, la pluie tombait à torrents, et cet impertinent nous notifia que, le fleuve ayant atteint déjà un niveau auquel, l'année précédente, il n'était arrivé que deux mois plus tard, toutes les routes avaient disparu sous les eaux, et que notre départ était dès lors impossible. Il nous conseillait, avec une pointe de satisfaction ironique, d'attendre jusqu'au douzième mois; or nous n'étions encore qu'au huitième. Rester bloqués pendant quatre mois à Siam-Léap! cette perspective nous consternait. Un petit mandarin touché de pitié, et peut-être le désir d'une bonne affaire aussi le tentant, nous révéla qu'une route demeurait libre à travers les montagnes, route affreuse, il est vrai, mais rigoureusement praticable. « Encore trois jours de pluie, nous disait-il, et elle cesserait de l'être pour les hommes chargés de vos bagages, car les animaux n'y pouvaient passer. » Il nous offrait

d'organiser notre départ pour le lendemain, et nous demandait 300 francs pour nos porteurs. Il y avait urgence, l'hésitation n'était pas possible, et M. de Lagrée accepta. Pendant ce séjour à Siam-Léap, les maladies s'étaient abattues sur nos compagnons comme des vautours sur une proie. Laissant derrière nous, étendus sur les nattes de la pagode, deux officiers et trois hommes de notre escorte hors d'état de se soutenir, nous partîmes, le cœur serré, en emportant leurs bagages et leurs armes; de sa personne, un homme peut toujours passer partout.

Nous suivîmes nos guides en pleine forêt, car le chemin n'était plus même tracé, et ceux-ci nous conduisirent le long du Mékong, que je n'avais pas vu depuis plus d'un mois, bien que nous eussions campé assez près de lui à Paléo et Siam-Léap. Il coule encaissé entre des collines boisées avec un courant foudroyant et envoie dans l'air un mugissement sourd; ses eaux, profondément troublées, ont la couleur du cuivre rouge. Nous pénétrions avec peine dans la forêt; quand les broussailles étaient trop épaisses, les Laotiens y ouvraient une brèche avec leurs couteaux. Obligés de suivre les ondulations du pied des collines, nous descendions dans tous les ravins, au fond desquels coulaient des torrents parfois assez rapides pour nous renverser; beaucoup de ces ruisseaux, grossis par le fleuve qui refoulait leurs eaux, n'étaient guéables que fort loin de leur embouchure; il fallait alors en remonter le cours en se glissant au travers des lianes entrelacées. Dieu me garde de contester jamais les sublimes beautés de ces vastes forêts que n'a pas déflorées la main de l'homme.

mais il y a des moments où la poésie fait regretter la prose. Pour arracher à la nature sa virginité trop bien défendue, il faut se résigner à des souffrances peu compensées par des jouissances tardives.

Il pleuvait toujours, et nous étions pour la plupart sans chaussures. Nos pieds étaient meurtris par les pierres, percés par les épines, saignés par les sangsues; la fièvre pâlissait les visages, et, symptôme effrayant, la gaieté commençait à s'évanouir. Malgré la pesanteur étouffante de l'air, après quelques heures de marche dans de pareilles conditions, le froid nous saisissait en traversant des torrents dont l'eau était ordinairement glaciale. Quelle ne fut donc pas notre surprise, en entrant pour la centième fois dans l'un de ces innombrables affluents du Mékong, de ressentir aux jambes une chaleur assez forte pour nous faire éprouver une impression douloureuse! Nous venions de découvrir une source d'eau thermale sulfureuse à 86 degrés centigrades; nous souhaitâmes à ce coin de forêt le sort qu'auraient pu prédire à Bagnères ou à Ems les premiers explorateurs des Gaules et de la Germanie.

Les sangsues devenaient un fléau. Nombreuses comme les feuilles mortes sur lesquelles elles font sentinelle, elles accourent du plus profond des bois, rapides comme des vampires, se suspendent par grappes au corps qu'elles épuisent, s'insinuent entre les doigts de pied, ne tombent qu'une fois repues, laissant aux membres une piqûre envenimée qui se change bientôt en ulcère.

Les indigènes nous conseillèrent d'emmancher au bout d'une badine flexible un tampon de tabac détrempé. Ce fut en effet une baguette magique. Il suffisait d'en tou-

cher la sangsue pour jouir à l'instant de l'agréable spectacles de son agonie; mais ce moyen exigeait une surveillance constante et fut vite abandonné. Comme des hommes forcés de rester assis dans une fourmilière, il nous fallait prendre patience et laisser couler notre sang jusqu'à la halte du soir, où chacun pansait ses blessures. Lorsque nous étions contraints de passer la nuit dans la forêt, nous évitions d'établir notre camp dans les grandes herbes, où les sangsues sont plus nombreuses encore. Sur les lieux élevés, on est moins exposé à servir de pâture à ces vers hideux qui, semblables aux revenants des pays slaves, sortent de leurs tombeaux sur l'heure de minuit pour boire sans les réveiller le sang de leurs victimes. C'est ainsi qu'il nous est arrivé d'étendre nos couvertures sur une étroite plage de sable élevée d'un pied au-dessus du Mékong et de poser, avant de nous endormir, un factionnaire chargé de surveiller le fleuve, dont une crue subite nous aurait emportés. Alors, à défaut de sangsues, les moustiques faisaient rage, et surtout ces impalpables moucherons de forêt contre lesquels aucun moustiquaire ne protége, et dont la morsure est de feu.

Nous apercevons enfin les cinq cases misérables et délabrées qui composent le triste village de Sop-Yong ; elles sont séparées de nous par le Nam-Yong, jolie rivière que nous traversons, à son embouchure dans le Mékong, au moyen d'une barque faite de trois planches mal assemblées ; les indigènes se servent si peu du fleuve, qu'ils ont presque perdu l'art de construire les pirogues.

Nous prenons comme à l'ordinaire possession de la

pagode, munie de son petit autel, mais dépourvue de bonzes. Ceux-ci, que n'inspire plus l'esprit du maître, ne s'établissent guère chez les pauvres. S'ils tiennent encore la vie pour le mal suprême, ils n'en méprisent plus les jouissances. Les femmes n'en viennent pas moins porter au dieu leurs très-modestes offrandes. Un de nos Annamites, libre penseur comme tous ceux de sa race, a établi son lit aux pieds mêmes de la statue de Bouddha, et s'arrange le matin de façon à distraire les âmes pieuses de leurs méditations. Je ne puis me lasser d'admirer la tolérance de ces excellents bouddhistes. Nous nous efforçons d'ailleurs de ne jamais les blesser; nous respectons toujours, même dans les cas les plus pressants, le préau de la pagode, et nous n'enlevons la vie à aucun animal dans l'enceinte sacrée. Les exigences des bonzes ne vont pas au delà, et ils consentent fort bien eux-mêmes à manger de la chair en dépit de la métempsycose.

La pluie ne cesse pas, le fleuve grandit à vue d'œil: il s'est élevé de 3 mètres pendant notre court séjour à Sop-Yong. A chaque instant un morceau de la berge s'écroule avec un bruit sourd comme celui d'une détonation souterraine. Les malades restés à Siam-Léap nous rejoignent enfin. Les yeux caves et les lèvres blêmes, ils ont l'aspect de cadavres ambulants. Ceux d'entre nous qui étaient encore valides se hâtèrent d'abandonner le village de Sop-Yong pour ne pas épuiser les faibles provisions qu'il pouvait fournir. Attirées par l'espoir d'un salaire élevé, des femmes s'offrirent pour porter les bagages; et la caravane, diminuée de moitié, suivit d'abord la vallée du Nam-

Yong, qui devient torrentueux à cent mètres de son embouchure. Nous quittâmes les bords de ce cours d'eau, enflé par les pluies, pour pénétrer dans une plaine qu'on dirait une vaste savane. Plusieurs plans de montagnes s'échelonnaient autour de nous à l'horizon, diversement éclairées. Les unes étaient boisées et noirâtres, les autres ne présentaient à l'œil que des croupes brûlées et dénudées comme des crânes de lépreux. Les parties de la vallée qui n'étaient pas des rizières formaient, sur une étendue de plusieurs kilomètres, des marécages fétides où nous enfoncions jusqu'à la ceinture. Nous n'étions pas éloignés de Muong-Yong, où réside une autorité birmane ; il importait de ne nous présenter qu'en nombre et avec toutes nos forces devant ce mandarin, dont les dispositions ne nous étaient pas connues. Il fallut donc attendre au village de Passang que les retardataires, parmi lesquels se trouvait M. de Lagrée lui-même, eussent rallié notre petite colonne. Alors nous fîmes dans le chef-lieu de district, qui allait pendant un mois nous servir de prison, une entrée aussi imposante que le permettaient nos pieds nus et nos vêtements en lambeaux.

Muong-Yong est un village sans caractère. En face d'un pont couvert par lequel on arrive, s'étend une sorte de tapis vert bordé de magnifiques banians et terminé par l'enclos de la pagode. Une enceinte en terre levée et un monument en ruines sur un monticule voisin témoignent que ce lieu est habité depuis longtemps. Il passe en effet pour avoir été le centre d'une puissante tribu d'autochthones auxquels les Laotiens se sont superposés. Tandis que le chef de l'expédition, archéologue pas-

sionné et infatigable marcheur en dépit de la fièvre, va explorer des monceaux de briques cachées sous les broussailles, nous prenons possession sans obstacle d'une vaste maison en planches, dédaignant le *sala* ouvert au vent et à la pluie. A peine y étions-nous installés que deux Birmans, le sabre au côté, font irruption chez nous, nous parlent avec vivacité, et la main sur la poignée de leurs armes nous invitent avec des gestes expressifs à les suivre immédiatement. Ils nous parlent birman, et nous ne comprenons pas un mot de leurs discours; mais, ceux-ci nous semblant impertinents, nous faisons jeter ces soldats à la porte. Ils se répandent en menaces et vont s'attaquer à notre cuisinier, obligé de suspendre, pour leur faire tête, l'exécution d'un poulet. Les choses n'allèrent pas plus loin ce jour-là, et nous attendîmes en repos le retour de M. de Lagrée et de son interprète. Ce dernier fut bientôt en mesure de nous fournir quelques explications. Muong-Yong appartient encore à l'immense province de Sien-Tong, et Muong-You, que nous avions pris pour un royaume séparé, en dépend également. Dans la ville de Sien-Tong, ainsi que nous le savions déjà, un grand mandarin birman règne à côté du roi; il a sous ses ordres deux de ses compatriotes qui remplissent les mêmes fonctions, l'un auprès du prince de Muong-You, l'autre auprès de celui de Muong-Yong. C'est à celui qui gouverne ce dernier pays que nous allions devoir tous nos embarras.

L'usage, pour les étrangers d'importance, est de se présenter dès leur arrivée au *sala*, le Birman vient à leur rencontre en grande cérémonie, et là les explications s'échangent, les papiers se vérifient. Nous l'igno-

rions, et les sbires étaient envoyés pour nous l'apprendre.

Le rapport de ces agents exaspéra leur chef, et le lendemain, quand nous voulûmes remplir les formalités nécessaires, celui-ci, profondément blessé, prenait des airs importants et hautains. Il examina nos papiers, parmi lesquels il chercha vainement un passeport de l'empereur des Birmans, et ce fut avec un sourire acéré comme un acier tranchant qu'il nous déclara que son devoir étant de nous retenir, il allait faire prendre les ordres de son supérieur de Sien-Tong. Celui-ci nous avait, il est vrai, autorisés d'abord à passer; mais une lettre de lui que nous prîmes pour une invitation polie de nous rendre à la capitale nous était, on s'en souvient, parvenue à Paléo. Or nous avions mal compris, et notre interlocuteur nous dit clairement que les désirs d'un homme qui a l'honneur de diriger pour le gouvernement d'Ava les affaires d'une province, ces désirs fussent-ils d'ailleurs exprimés sans courtoisie, sont des ordres qu'il est téméraire d'éluder.

Cependant chaque cadeau paraissait faire sur les résolutions de notre adversaire l'effet d'un coup de bélier sur une muraille. Nous pûmes espérer qu'il reviendrait sur son interprétation et rabattrait quelque chose des trois semaines que nous étions menacés de passer chez lui. Le lendemain, il était revenu à son idée de la veille; à la suite d'une longue discussion, il sembla l'abandonner de nouveau; mais, saisissant une autre corde de son arc, il dit à M. de Lagrée qu'il ne pouvait le laisser partir sans annoncer notre arrivée à son collègue de Muong-You, précaution inutile, puisque celui-ci nous avait déjà

autorisés à entrer sur son territoire. Nous ne doutions pas que cette observation décisive n'eût terminé le débat. C'était mal connaître notre adversaire ; il objecta que la démarche qu'il voulait faire avait pour but de se conformer à l'usage, et n'entraînerait d'ailleurs pour nous qu'un retard de quelques jours. Il fallut se soumettre et attendre une lettre de Muong-You. Elle arriva enfin, mais accablante. « Il est incroyable, nous disait-on, qu'invités à vous rendre à Sien-Tong, vous ayez laissé cette ville de côté ; nous n'admettrons pas chez nous des gens aussi mal appris. » On n'en avait pas moins reçu nos cadeaux. Il était évident que des ordres avaient été expédiés de Sien-Tong même. Après avoir accueilli notre requête, le mandarin birman timoré avait sans doute réfléchi : de là l'invitation à passer chez lui pour juger nos allures et mieux pénétrer nos intentions, de là enfin l'ordre de nous arrêter. L'heure des conjectures était passée ; M. de Lagrée prit sur-le-champ le parti d'aller à Sien-Tong. Il demanda de l'accompagner à M. Thorel, ardent botaniste qui eût herborisé jusque sous le poignard des Birmans, et emmena en outre quelques hommes de l'escorte. La petite caisse d'objets européens ne fut pas oubliée. Nous avions déjà fait parvenir des présents au roi, mais, ignorant l'existence et surtout l'importance du mandarin birman, il n'y avait rien eu à son adresse, et cette négligence involontaire avait certainement contribué à le mal disposer. La résolution hardie de M. de Lagrée nous forçait de prolonger notre séjour à Muong-Yong. Nous mîmes cette circonstance à profit pour démêler les éléments principaux dont se compose la population du Laos birman, et pour nous rendre

un compte exact de leur situation respective. Jusqu'alors nous avions marché un peu à l'aventure, ignorant la constitution politique de ces contrées et prenant des provinces pour des royaumes. A l'aide de renseignements précis recueillis à Muong-Yong, la lumière se fit, au moins sur ce point-là.

La Chine, qui a jadis exercé sur ces contrées un pouvoir effectif, a perdu du terrain de ce côté. Des trois anciens royaumes laotiens où domine aujourd'hui la puissance birmane, le Céleste-Empire, auquel ont échappé Sien-Tong et Muong-Lem, ne conserve même pas à Sien-Hong, ainsi que nous le verrons plus loin, assez d'influence pour faire asseoir ses candidats sur le trône. Non contents de l'immensité de leurs domaines, les rois de Siam ont voulu les étendre encore ; repoussés par le roi de Sien-Tong, ils ont laissé depuis 1852 le champ libre à l'empereur des Birmans. Celui-ci envoie auprès des souverains laotiens des représentants jouant le rôle des résidents anglais dans l'Inde. Le grand mandarin birman chargé de régir toutes les provinces laotiennes tributaires, et de la surveillance duquel relèvent tous les autres, réside à Muong-Lem, la plus septentrionale des trois anciennes principautés laotiennes. Celui de Sien-Tong est le second. De ce dernier, comme je l'ai dit, dépendent des mandarins inférieurs qui surveillent le prince de Muong-Yong, chez lequel nous étions, et celui de Muong-You, que nous allions rencontrer bientôt. C'était une chose triste à voir que la pâle figure du roi indigène, relégué à l'arrière-plan le plus obscur de la scène, tandis que le Birman s'agitait, étalant son cortège militaire avec la brutale insolence d'un conquérant. Sa

conduite rappelait celle du mandarin siamois qui occupait le Cambodge avant l'établissement du protectorat français. Ses soldats, imitant son exemple, s'emparaient gratuitement sur le marché de ce qui leur convenait. Le roi n'a conservé que ses droits de préséance, et à ce titre c'est par lui que nous dûmes commencer nos visites officielles. Il en était autrement à Sien-Tong; là le souverain indigène n'a pas abdiqué; il dirige encore les affaires, et nous étions perdus sans sa puissante intervention. Appuyé sur lui, M. de Lagrée a pu lutter avec avantage contre la mauvaise volonté du préposé birman, qui, s'obstinant à nous prendre pour des Anglais, retirait un jour ce qu'il avait accordé la veille, niait effrontément ce qu'il venait d'affirmer, et se conduisait comme un homme dans le cœur duquel la haine ne laissait pas de place à la bonne foi.

Le roi, au contraire, s'inquiétait peu de notre nationalité et trouvait dans la mauvaise humeur de son surveillant une bonne raison pour nous traiter en amis. Déterminé à faciliter notre passage malgré l'opposition formelle du Birman, il se décida même à nous appeler chez lui et à écrire la lettre dont le véritable sens nous avait si malheureusement échappé. Il fit à MM. de Lagrée et Thorel un accueil plein d'une bienveillance cordiale. Tandis que le chef de l'expédition et son compagnon entraient librement chez le roi, dont la femme se plaisait à leur faire apprécier les raffinements de la cuisine laotienne, ils n'étaient reçus par le Birman qu'avec un appareil menaçant et des démonstrations hostiles. Satisfait des petites humiliations qu'il s'efforçait d'infliger à ceux qu'il prenait pour des ennemis abhorrés, ce chef n'osa

pas provoquer un conflit dont l'énergie du roi semblait d'avance accepter tous les risques. L'empereur des Birmans ménage un gros tributaire qui a battu avec ses propres forces le ministre de la guerre de Siam en personne, auquel il a pris un obusier, des pièces de canon et d'autres trophées, et ce prince n'ignore pas que le roi de Siam s'offrirait avec joie pour remplir à sa place le rôle avantageux de suzerain protecteur. Cette rivalité d'influence et le dualisme qui existe dans l'autorité ont singulièrement favorisé le succès de notre voyage. Le résultat des négociations habilément poursuivies par M. de Lagrée assurait notre entrée à Muong-You, et là nous n'étions plus séparés de la Chine que par le petit royaume de Sien-Hong, soumis à un régime particulier.

Ces bonnes nouvelles nous parvinrent fort tard à Muong-Yong. Elles furent précédées d'une série de bruits contradictoires qui autorisaient toutes les hypothèses et légitimaient toutes les inquiétudes. Complétement réconciliés alors avec le fonctionnaire birman éclairé enfin sur notre nationalité véritable, nous avions fréquemment avec lui des entretiens rendus d'ailleurs très-laborieux par l'absence de tout interprète. Au début, ce mandarin ombrageux avait requis, pour augmenter sa garde, une douzaine de pauvres diables auxquels il avait confié tous les fusils à pierre de son arsenal ; mais il ne tarda pas à venir seul chez nous causer amicalement ; et sa femme elle-même, gentille Birmane, un peu grassouillette, n'hésitait point à passer de longues heures dans notre habitation, au risque de fournir quelque matière à la chronique locale. Les explications que nous nous étions efforcés de lui donner sur les di-

visions politiques de l'Europe avaient contribué surtout à opérer cette prodigieuse transformation. Quand il parlait des Anglais (*Englit*), ses yeux jetaient des éclairs sur la peau foncée de son visage, et il éprouvait immédiatement le besoin de décrire avec un risible enthousiasme la puissance du souverain d'Ava. Les vainqueurs des Birmans ont autrefois poussé des reconnaissances jusque dans ces contrées. Le roi de Sien-Tong se rappelle avoir vu un officier européen qui passait sa journée à contempler le soleil, et absorbait, en s'aidant d'un instrument bizarre, trois fois plus de nourriture qu'un Laotien vigoureux. Cet officier au robuste appétit n'est autre que le major Mac-Leod, que ses bonnes relations avec l'empereur des Birmans Tharawady firent désigner en 1839 pour remplir auprès de ce prince les fonctions de résident par intérim. Son voyage d'exploration à l'est de la Birmanie remonte à 1836; il atteignit Sien-Hong et reconnut le Mékong par 22 degrés de latitude nord environ. Il lui eût sans doute alors été possible de pénétrer en Chine par la voie qui allait nous y conduire. Pour y parvenir aujourd'hui, il suffirait aux Anglais d'obtenir de l'empereur des Birmans, accoutumé à des concessions plus pénibles, une lettre impérative adressée à ses agents dans les provinces laotiennes.

Mais ce n'est pas là la route naturelle pour l'écoulement des marchandises de la Chine occidentale vers les Indes et vers l'Europe. Le capitaine Hannay, en remontant l'Irawady jusqu'à Bahmo, suivait le vrai chemin qui relie déjà le Yunan à la capitale de la Birmanie. C'est par cette direction que les produits d'une partie de cette riche province paraissent appelés à descendre un jour jusqu'à

Rangoon. J'aurai plus tard l'occasion d'indiquer les obstacles auxquels viendraient actuellement se heurter les Européens qui tenteraient d'établir entre ces deux contrées des communications régulières, obstacles qui paraissent moins venir de la nature que des hommes.

Ainsi l'orage que nous avions vu se former se dissipait sans avoir éclaté. Les Birmans n'étaient pas les maîtres absolus de ces populations laotiennes, qu'un voyageur anglais n'hésite pas à déclarer supérieures à eux, et leur obstination était vaincue par l'énergie d'un prince indigène. Une lettre de M. de Lagrée nous donnant rendez-vous à Muong-You, nous quittâmes avec joie la case humide où nous étions demeurés trente jours, respirant la fièvre avec la brise empoisonnée qui passait sur ces marais. Le mandarin birman nous remit deux lettres de recommandation gravées au couteau sur des bambous, l'une adressée à son collègue de Muong-You, l'autre destinée au chef du village de Ban-Tap. Dans ce village est établie une douane dont le but principal est de forcer les voyageurs à quitter la route la plus courte pour se présenter au centre administratif du district; c'est moins une douane, dans le sens que nous attachons à ce mot, qu'une exploitation directe de la personne du voyageur, contraint d'acheter par des cadeaux les bonnes grâces des autorités. Cette invention d'une impitoyable fiscalité était fort lucrative lorsque la guerre civile qui désole aujourd'hui leur pays n'empêchait pas les Chinois de traverser ces régions pour se rendre jusqu'à Luang-Praban. Nous n'avons pas été, grâce à ce passeport, inquiétés à Ban-Tap, où nous

sommes arrivés en marchant, sous un soleil de feu, dans le lit des ruisseaux et des torrents extravasés. Sur les hauteurs, les chemins commencent à sécher, mais tous les bas-fonds sont des réservoirs où il nous arrive souvent d'enfoncer jusqu'à la moitié du corps. Nous apercevons cependant, non sans surprise, certains travaux d'utilité publique : c'est-à-dire, au bord d'un ruisseau qui serpente sous des touffes de bambous, dans une sorte de bosquet très-romantique, deux bancs à dossier, et sur une large rivière un pont en bois qui unit les deux rives. Évidemment nous approchons d'un pays civilisé; hors les *salas*, construits dans certains villages à côté des pagodes, nous n'avions vu dans tout le Laos aucune mesure prise pour faciliter les voyages.

A peine étions-nous arrivés à Muong-You, séparé de Muong-Yong par 40 kilomètres, que M. de Lagrée nous rejoignit. Il avait fait plus de 50 lieues pour arriver à Sien-Tong, situé sur un plateau très-élevé, auquel on parvient en gravissant une chaîne continue de montagnes. Cette ville, un peu moins rapprochée du Mékong que de la Salween, semble placée sur la ligne qui sépare les bassins de ces deux fleuves dont le débit à cette hauteur paraît être le même. Hâtons-nous d'ajouter que la Salween n'est guère à plus de 100 lieues de son embouchure, tandis que le Mékong, en latitude seulement, est à plus de 300 lieues de la mer. La vallée de Sien-Tong est d'une étendue immense, très-peuplée, très-cultivée, et la plus belle qu'on puisse voir. A cette hauteur, la neige n'est pas inconnue, et la température, qui s'abaisse sensiblement, permet à la plupart des fruits d'Europe, sinon d'atteindre encore le degré de

perfection auquel ils arrivent sous nos climats, du moins de se former et de mûrir. La population de la ville est assez considérable pour donner lieu à un marché quotidien dans lequel on abat cinq bœufs et un grand nombre de porcs. Les habitants de cette région commencent à répudier le titre de Laotien ; ils se donnent le nom de Kugn, et appellent Sien-Tong, Muong-Kugn. Les cartes anciennes ne connaissent que celui de Kemalatain. La multiplicité des noms différents imposés à la même localité par les races qui y ont successivement acquis une prépondérance, même passagère, n'est pas une des moindres difficultés que rencontrera l'historien futur de ces contrées. Les Kugns ont la peau plus blanche que les Birmans descendants directs des Hindous, mais comme eux ils se couvrent la partie inférieure du corps de desseins indélébiles et qui ne sont pas sans art. Quelle est l'origine de ce tatouage ? A-t-il été emprunté par les Laotiens du nord aux autochthones qu'ils sont venus supplanter? Les Birmans eux-mêmes ont-ils adopté un usage qui aurait été, à une époque reculée, en vigueur chez les sauvages, bien qu'il soit aujourd'hui à peu près abandonné par ceux-ci ? Cela paraît peu vraisemblable. En ce qui concerne les Birmans, la tradition n'est pas silencieuse, elle explique le tatouage d'une façon qui a du moins le mérite d'être piquante. Un de leurs rois, alarmé, dit-on, des conséquences qu'entraînait la corruption des mœurs, ordonna aux hommes de s'enlaidir, aux femmes de ne pas dérober leurs charmes à la vue, afin d'attirer sur elles les désirs dévoyés de ses sujets. M. de Lagrée s'est arrêté dans plusieurs villages habités par ces hommes que les

Kugns appellent sauvages, bien qu'ils soient aussi civilisés qu'eux-mêmes. Ils ont de vastes maisons bien construites, en général palissadées, des marchés, des pagodes. Il n'ignorent pas plus l'agriculture que le commerce ou l'industrie, et semblables aux Romains qui, s'étant emparés d'une galère cathaginoise, se taillèrent une flotte sur ce patron, ils fabriquent eux-mêmes d'excellents fusils à pierre d'après les modèles européens.

Nous avons trouvé coiffé de la couronne de Muong-You le frère cadet de ce roi de Sien-Tong qui s'est montré pour nous si plein de bienveillance. Le lendemain de l'arrivée du chef de l'expédition, nous commençâmes nos visites officielles. On nous conduisit d'abord chez le frère du roi, qui montre avec complaisance sa main fine et blanche. Il tenait son éventail avec autant de coquetterie qu'une jolie femme son livre d'heures à la messe de midi. Il était entouré de seigneurs enveloppés de longs peignoirs blancs et les reins ceints, suivant la mode birmane, d'une longue pièce de soie aux couleurs voyantes; ces courtisans étaient graves comme des sénateurs romains. Avec le frère du roi, évitant de causer d'affaires, nous nous bornâmes à échanger quelques paroles courtoises ; de là nous passâmes chez le mandarin birman. Cet homme, vivante image de la bêtise solennelle, se recueillait pour parler, lançait quelques mots en clignant des yeux et prenait des airs profonds. Par bonheur, sa femme lui servait d'interprète, et celle-ci sut nous faire oublier par son naturel et sa grâce la majesté fatigante de son époux. Enfin, pour terminer, nous nous rendîmes chez le roi. Le palais

est situé sur un mamelon d'où la vue embrasse un vaste horizon de montagnes. Bien qu'il soit encore construit en bois et couvert en chaume, il prouve un véritable progrès en architecture. La menuiserie est soignée, les cloisons sont bien jointes ; il y a d'ailleurs près du palais un établissement de scieurs de long, profession absolument ignorée dans le Laos méridional. La foule des mandarins, dans une attitude respectueuse, encombre la salle où l'on nous introduit. Le jour pénètre à peine dans cette pièce spacieuse, dont le toit est soutenu par de magnifiques colonnes. Dans l'un des angles de la salle, sous un dais bien découpé, le roi est mollement assis sur des coussins de soie brodés d'or. Il est coiffé d'un turban élégamment drapé par quelque main de femme, et dont les amples replis enveloppent entièrement la tête en cachant la chevelure. Son costume se compose d'une veste et d'une culotte de satin vert sur lesquels des ornements d'or jettent des reflets fauves. Il porte, passés dans le lobe inférieur des oreilles, de gros cylindres en or rehaussés de diamants à l'une de leurs extrémités et d'émeraudes à l'autre. C'était un présent du roi d'Ava. Notre hôte paraissait avoir tout disposé pour l'effet ; ses poses étaient gracieuses, mais étudiées. Une étroite fenêtre ménagée près du trône laissait passer assez de rayons de soleil pour faire chatoyer les habits du prince comme le corselet d'une libellule. Tous les vases précieux du palais étaient groupés près de leur maître, et l'on porta devant chacun de nous une grande boîte en argent repoussé où étaient contenus le bétel et tous les éléments de la chique.

L'usage de chiquer existe encore ici, quoique moins

répandu que dans le Laos inférieur. L'aréquier devenant plus rare, il faut être plus riche pour en mâcher les noix. Le roi de Muong-You a la peau blanche, une figure intelligente, ouverte, avenante ; il ne se lassait pas de nous interroger, et chacune de nos paroles semblait ouvrir devant lui un monde nouveau plein de fantastiques perspectives. J'ai compris en le voyant, ce que pouvait être un prince oriental, et les séduisantes figures qui flottaient dans ma mémoire comme des créations imaginaires ont pris un corps à mes yeux. Malheureusement le vrai luxe côtoyait le faux dans ce palais, et j'ai vu des bouteilles vides de *pale ale* décorer les colonnes de la salle d'audience. Ce vulgaire produit de l'industrie européenne provoque chez le roi du Muong-You le même engouement qu'excitent chez nos désœuvrés les *craquelés* chinois, par exemple, qui m'ont toujours semblé n'être que des faïences fendillées par un feu de cuisine. Dans une pièce séparée du trône par des lances dont les hampes forment une sorte de grille d'argent, j'ai remarqué un amas considérable de dents d'éléphants,

Notre royal ami semblait très-disposé à se servir de son peuple pour se rendre la vie agréable. Il le porterait volontiers sur son dos comme les gentilshommes leurs forêts et leurs moulins au camp du Drap d'or. Nous l'avons vu cinq fois, et toujours dans un costume nouveau. Il a passé toute une journée chez nous, insistant pour tout voir. Prenant pour but, à l'insu de la victime, la figure d'un gros mandarin, il a fallu faire fonctionner un *irrigateur* devant sa majesté, qui n'a pu résister au désir d'emporter cet instrument, où elle voulait mettre de l'eau de senteur. Le roi nous a montré en revanche

divers échantillons de minerai de fer qui paraissent être riches; il nous a même confidentiellement fait savoir qu'il y a de l'or dans ses domaines; mais il n'osa pas nous faire conduire au gisement. Il est obligé de déclarer au mandarin birman tous les gisements découverts, de même que tout habitant de son royaume est contraint de lui révéler à lui-même les trouvailles de cette nature. « Il faudrait, nous dit-il, sur des indications précises, vous rendre sur les lieux et avoir l'air de mettre vous-même, et comme par hasard, la main sur le trésor. »

Le temps nous manquait pour une pareille recherche. C'était notre malheur d'être forcés de séjourner dans des lieux sans ressources, au milieu de gens hostiles, et de ne faire que passer là où les renseignements de toute nature venaient s'offrir d'eux-mêmes. A cela il n'y avait pas de remède, car nous n'avions pas de passeports ; il dépendait du dernier des mandarins de nous retenir chez lui, et M. de Lagrée voulait être hors du territoire de Sien-Tong avant que le mandarin birman qui réside auprès du roi eût reçu les ordres qu'il avait fait prendre secrètement à Ava. Il fallut donc résister aux amicales instances du jeune souverain de Muong-You, qui voulait jouir plus longtemps de notre présence. Trouvant M. de Lagrée inébranlable dans sa résolution, il se mit complétement à notre service, nous fit précéder par des porteurs de bagages, tandis qu'il donnait des ordres pour nous préparer des barques. Le courant du Nam-Loï nous emporta. Cette rivière, plus large que la Seine et sinueuse comme elle, coule d'abord dans la plaine de Muong-You ; sur ses bords, de jolies

maisons se groupent à l'ombre de plantations d'aréquiers ; elle entre bientôt dans une région accidentée, et des montagnes escarpées la resserrent. La pluie a presque complétement cessé ; il reste encore cependant assez d'humidité dans l'air pour adoucir l'éclat de la lumière et pour jeter sur le paysage comme un voile transparent sous lequel les nuances sont admirablement fondues. Nous jouissons délicieusement de ce spectacle, car nous en jouissons sans fatigue.

Nos porteurs de bagages nous attendaient au point où nous devions débarquer. Nous couchâmes dans une case abandonnée et ouverte à tous les vents, au pied des montagnes, dont l'ascension commença le lendemain. Le sentier en couronnait ordinairement le faîte ; et lorsqu'il descendait parfois dans des vallées peu profondes, c'était pour remonter bientôt après vers les sommets. Rien autour de nous et à perte de vue, que de puissantes ondulations : on aurait dit des sillons immenses semblables à ceux que la tempête creuse au sein des mers. Les jeux de lumière avec leurs effets changeants, suivant les nuages qui passaient sous le soleil, ajoutaient à l'illusion en imprimant à la crête de ces houles figées une mobilité apparente. De nombreux sentiers se croisaient dans les montagnes ; et celui que nous suivions, quoiqu'il fût la route ordinaire de Muong Long, était envahi par les herbes, à peine tracé d'ailleurs et point enretenu. Apercevions-nous au contraire un chemin large et soigné comme une allée de parc, nous étions assurés qu'il conduisait à un village de sauvages. Ces bourgades, bâties et comme suspendues sur les pentes, sont habitées par une population laborieuse

qui vit de riz de forêt, amène chez elle les eaux nécessaires à l'irrigation par de longs canaux de bambou, ne se mêle point aux civilisés de la plaine, dont elle ne parle pas la langue, qui se suffit enfin à elle-même, se retranche dans son orgueil et se fixe sur les hauteurs.

Après de longues heures de marche dans les montagnes, nous rencontrons enfin la plaine ; et, comme toujours, nous apercevons, groupées au bord des cours d'eau qui la traversent, les habitations de ceux que je continuerai d'appeler Laotiens. D'immenses cultures se développent devant nous, et le vert velouté des rizières caresse le regard. De nombreux villages se révèlent par les pignons blancs de leurs pagodes à demi cachées dans des bouquets de grands arbres. La vallée est traversée par le Nam-Ga, rivière large et rapide que nous passons sans barques en nous roidissant contre un courant assez fort pour renverser un de nos porteurs. Nous dirigions notre marche vers une pyramide dont la pointe se montrait au loin, sur un monticule au pied duquel s'étend Muong-Long.

Pour pénétrer dans ce chef-lieu de district, nous traversons le marché entre deux rangées de cases ; elles sont nombreuses des deux côtés de la route et annoncent un village de quelque importance. Je n'essayerai pas de dire notre surprise en apercevant un beau pont en pierre jeté sur un affluent du Nam-Ga. Même à la belle époque de leur patrie, quand ils élevaient les magnifiques monuments d'Angcor et de Vat-Phou, les Cambodgiens ignoraient l'art de construire les voûtes ; ils ne savaient que placer des blocs en encorbellement. Les

Chinois sont plus habiles; construite par eux, la voûte du pont de Muong-Long est élégante et solide. Le parapet était orné de lions sculptés, renversés aujourd'hui. La clé de voûte fait encore saillie des deux côtés comme une gargouille. Les Chinois, repoussés peu à peu de ce pays, ne sont plus là pour entretenir des œuvres dont les Laotiens profitent, sans être même capables d'étayer une pierre qui tombe ou de relever un mur écroulé.

Sauf ce pont et la chaussée dallée qui y conduit, Muong-Long a d'ailleurs une physionomie très-laotienne. Les maisons, faites des mêmes matériaux qu'au Laos, ont toujours le même style ; les habitants ont aussi les mêmes costumes : pantalons larges, veste, turban autour du chignon, poignard passé dans la ceinture. A peine étions-nous arrivés, que les curieux nous entouraient ; les vendeurs assiégeaient notre porte. Nous distinguâmes parmi eux deux femmes au vêtement long, aux pieds imperceptibles enfermés dans des souliers microscopiques. C'étaient des Chinoises, de vraies Chinoises ! Il n'y avait plus à en douter, ces femmes aux pieds mutilés et ce pont en pierre, n'était-ce pas le symbole d'une civilisation différente ? n'étions-nous pas hors du Laos ? Vénus Astarté sortant du Nam-Ga, le Parthénon apparaissant tout à coup derrière les bambous, n'auraient pas charmé nos yeux et fait battre nos cœurs plus que ce simple pont, long de 10 mètres, et ces pauvres marchandes au teint hâlé et aux membres grêles. Quinze mois de fatigues, de privations et de souffrances sont en un instant oubliés. La Chine ! c'était le but du voyage et c'était aussi le commencement du retour. Cependant nous n'y étions pas encore. Bien que

sortis du Laos birman, nous n'avions pas, à vrai dire, mis le pied sur le territoire chinois. Muong-Long est le premier des douze *muongs* qui forment le royaume de Sien-Hong, ce troisième état fondé par les Laotiens du nord. Ceux-ci n'ont pas, en droit, gardé là leur indépendance plus qu'à Sien-Tong et à Muong-Lem ; mais tributaires de deux puissances ennemies, ils jouissent en fait d'une autonomie plus grande. Nous nous trouvions êtres à la fois à la merci des mandarins birmans, laotiens et chinois. Le chef du village se montra d'abord fort empressé, et, sur la demande de M. de Lagrée, fit battre le tambour pour nous rassembler des porteurs. Au moment où nous allions partir, survint une lettre adressée par le roi de Sien-Hong au mandarin de Muong-Long, son inférieur, et contenant sans explication ces simples mots : « Quand les Européens arriveront chez vous, vous les prierez de reprendre la route par laquelle ils sont venus. »

Ce coup de massue écrasa notre enthousiasme et nous rappela que la lutte n'était pas finie. Nous étions trop accoutumés d'ailleurs aux façons des autorités de ce pays pour redouter autre chose qu'un ennuyeux retard. M. de Lagrée dépêcha son interprète vers le roi de Sien-Hong, et nous attendîmes à Muong-Long.

Le marché qui se tient dans ce chef-lieu est assez considérable. On y vend beaucoup de coton, de tabac, de soie grége, des étoffes de coton importées par Rangoon, des objets en argent et en cuivre, des cloches, des poids et des balances, des denrées alimentaires. De grands restaurants se remplissent d'une foule bruyante aux costumes pittoresques et variés ; une dame de comp-

toir offre à tous ceux qui se présentent un bol rempli de riz roulé et coupé comme du vermicelle, auquel elle ajoute du sel, du piment, des fines herbes, de la viande de porc hachée menue, le tout trempé par un bouillon de poisson qui se fait à côté de chaque table dans une immense cuve en fer. Nous voilà bien loin de ces villages du Laos où chacun vit dans un isolement si profond, qu'à l'exception des pagodes on ne rencontre pas un seul établissement public.

Nous avions le temps de visiter les monuments de Muong-Long. Des deux pyramides qu'on y voit, l'une ne mérite pas d'être décrite ; l'autre paraît au contraire sortir, par ses formes originales, de l'ornière où la religion, source unique de l'art dans ces contrées, a enfoncé l'architecture laotienne. Une tour ronde, élancée comme une quille, accostée à la base de huit tourelles plus petites surmontant des niches remplies de statues de Bouddha, couronne un monticule un peu à l'écart du village. L'ensemble ne manque pas d'une certaine élégance. Je ne puis comprendre d'ailleurs le sens de ces fastidieuses pyramides, qui, n'étant le plus souvent ni des tombeaux ni des temples, ne sauraient abriter ni les dépouilles des morts ni les prières des vivants.

Après quelques jours de halte forcée à Muong-Long, le mandarin nous apporta une lettre de Sien-Hong dans laquelle le roi de cette province limitrophe de la Chine cherchait à expliquer le laconisme brutal de son premier message. A l'en croire, les autorités chinoises lui auraient ordonné de barrer le chemin aux étrangers qui tenteraient de passer la frontière de l'empire. C'est ce qui nous avait déjà été dit à Luang-Praban. Le roi de

Sien-Hong ajoutait sur un ton confidentiel que, si un ordre de l'empereur de la Chine ne nous paraissait pas sacré, il ne s'opposerait pas, quant à lui, à notre voyage.

Notre interprète avait été chargé de dire que nous ne passions nulle part sans combler les fonctionnaires de présents, sans les couvrir d'argent et d'or. Cet argument avait-il donc été assez fort pour produire une impression décisive sur l'esprit du roi, et celui-ci, désirant ne pas laisser échapper l'occasion de réaliser un bénéfice honnête, cherchait-il un accommodement, sinon avec le ciel, du moins avec son fils? Nous ne pouvions connaître qu'à Sien-Hong le mot de cette énigme, et nous nous rendîmes en trois jours dans cette capitale par des chemins bien tracés, mais très-fréquentés et détestables. Les bœufs des caravanes ont creusé dans la boue qui commence à durcir des sillons qu'on dirait dessinés par la charrue, tant ils sont profonds et réguliers. Pressés d'atteindre un but qui depuis trois mois semblait fuir devant nous, nous hâtions le pas, confiant nos bagages à des porteurs dont les pieds étaient endoloris et les épaules enflées. Ces hommes ne consentent guère à parcourir plus de 30 kilomètres par jour, quand ils sont employés comme portefaix. Lorsqu'on les charge d'un message, ce sont au contraire des courriers aussi rapides qu'infatigables; aucune distance ne les effraye, et l'on fait porter une lettre à quarante lieues à travers montagnes et forêts aussi facilement qu'en Europe une invitation à dîner à vingt minutes de son hôtel.

Un indigène, qui n'était d'ailleurs revêtu d'aucun caractère officiel, vint au-devant de nous et nous conduisit à la pagode destinée à nous servir de logement. Des

nattes étaient posées sur le parquet en béton, et des cordes tendues entre les colonnes, comme celles qui, dans les ménageries, sont destinées à empêcher le public de toucher aux bêtes curieuses. Cette précaution n'était pas inutile ; la foule accourait, se pressait dans le sanctuaire, impatiente de voir des gens venus de si loin. Dès le premier coup d'œil jeté sur la population, il était facile de s'apercevoir qu'elle présentait un incroyable mélange de types et de races différentes. Certains Chinois du Yunan, à l'extrême frontière duquel nous étions, avaient sur la tête un turban noir dont les dimensions atteignaient celles d'un chapeau de paille aux larges bords. Quant aux autorités, elles continuaient de bouder. D'après le récit de notre interprète, nous n'étions à Sien-Hong que grâce à son intrépidité et à son énergie. Lorsqu'il arriva lui-même, personne ne voulut le recevoir, et, le roi lui ayant fait intimer l'ordre de retourner à Muong-Long, il répondit dans le langage hyperbolique usité en Orient : « Je suis entre vos mains, vous me tuerez si cela peut vous être agréable ; mais j'ai l'ordre du grand mandarin français de rester ici, et, quoi qu'il arrive, j'y demeure. Si vous ôtez la vie à votre esclave, vous vous exposez d'ailleurs à de graves embarras, car j'appartiens à un maître qui n'abandonne pas ses serviteurs. Je dois vous prévenir en outre que, si vous forcez les Français à attendre à Muong-Long une réponse de Chine, ce sont gens colères, et je ne puis prévoir les extrémités auxquelles ils se porteront dans cette petite localité. »

Ce discours, qui ne manquait pas d'habileté, fut rapporté aux gouvernants, et produisit sur eux une impres-

sion profonde. Le grand-conseil ou *séna*, qui dans les royaumes tributaires de la Birmanie, comme à Luang-Praban, assiste le souverain, s'assembla sans retard; le roi conféra une partie de la nuit avec le mandarin chinois qui, de concert avec un envoyé birman, surveille les affaires du pays, et ce fonctionnaire se décida sur-le-champ à partir pour Muong-La, première ville chinoise du Yunan. On écrivit en même temps au gouverneur de Muong-Long que nous devions rester chez lui, en l'informant toutefois que, si nous paraissions nous fâcher, il était autorisé à nous laisser partir. Voilà l'explication de ce qui nous paraissait si ambigu. Quant aux prétendues interdictions envoyées à notre adresse par le gouvernement chinois, nous avons su plus tard l'origine de ces rumeurs. Le provicaire de la mission catholique du Yunan et le vice-roi de cette province, en apprenant notre arrivée aux frontières, mus par un sentiment très-sincère de sympathique intérêt, nous avaient écrit tous les deux, chacun dans sa langue, pour nous peindre l'état du pays, les dangers de la route, et nous dissuader de continuer notre voyage. Bien que Sien-Hong soit tributaire de la Chine, on y lit fort mal les caractères chinois, et la lettre du vice-roi du Yunan, incomprise et faussement interprétée, fut considérée comme une interdiction du territoire. Quant à la lettre du missionnaire, personne n'ayant pu la déchiffrer, on jugea prudent de ne nous en point parler, et nous n'en avons connu qu'indirectement l'existence. Éloignés d'une ville entièrement chinoise par quelques jours de marche à peine, pouvant compter déjà du moins sur l'effet moral des passeports signés par le prince Kong, il importait de

nous montrer confiants autant que résolus. Éviter la violence dans les actes et dans les paroles, n'articuler nettement aucune menace définie, mais susciter dans l'esprit toujours timoré de mandarins que la responsabilité effraye, des inquiétudes d'autant plus efficaces qu'elles sont plus vagues, c'est une méthode qui nous avait souvent réussi, et dont l'application n'avait jamais été plus opportune. M. de Lagrée y recourut. Lorsqu'un mandarin vint officiellement s'enquérir auprès de lui de ses intentions, il se montra blessé des retards que nous avions subis déjà par le fait du roi de Sien-Hong, n'exprima aucun désir de voir sa majesté, demanda seulement qu'on le laissât partir sans délai pour Muong-La, ou bien qu'on lui remît une défense écrite et motivée dont il userait comme cela lui paraîtrait à propos. Cette conversation jeta les conseillers de la couronne dans une perplexité visible et fort amusante pour nous. Ils se décidèrent à nous faire des avances, nous invitèrent à paraître devant le *séna*, dans le *sala* où se traitaient les affaires, après quoi le roi nous ferait l'honneur de nous recevoir en personne.

Les principaux fonctionnaires, au nombre de douze, étaient rangés de chaque côté du premier ministre, qui trônait sur une descente de lit. Ils étaient coiffés d'un turban et vêtus soit d'une veste blanche et d'un large pantalon, soit d'un peignoir en calicot et d'un ample langouti aux couleurs birmanes, ceignant les reins et se ramenant sur l'épaule. A la gauche du premier ministre siégeait le mandarin birman, une place vide à la droite était occupée ordinairement par le mandarin chinois ; mais celui-ci, nous l'avons vu, était en mission à

Muong-La. M. de Lagrée fit connaître à cette assemblée que nous ne voulions qu'une chose, partir le plus vite possible. On procéda dès lors à la vérification de nos papiers, dont un Chinois donna lecture après que le peuple se fût accroupi par respect. Ils furent trouvés en règle, et l'on nous entretint d'une affaire qui paraissait des plus graves. Il s'agissait d'énumérer et de montrer d'avance aux membres du conseil les présents que nous avions l'intention d'offrir au roi. Nos ressources sous ce rapport étaient singulièrement diminuées; c'était la première fois d'ailleurs qu'on émettait une pareille prétention, qu'on la soutenait surtout avec une aussi inconvenante insistance. M. de Lagrée refusa de répondre à cette question. La discussion dura deux heures, après lesquelles le roi ayant fait dire qu'il nous attendait, nous nous dirigeâmes vers le palais. On avait travaillé pendant plusieurs jours à en nettoyer les abords. Le fumier qui remplissait la grande cour d'honneur avait été râclé, mais le temps avait manqué pour l'enlever. Nous passâmes entre une double haie d'hommes déguenillés, armés les uns de fusils à silex, les autres de lances ou d'instruments indéfinissables de chasse ou de guerre.

Nous reconnaissons dans les rangs nos porteurs de bagages, qui, momentanément enrôlés dans la garde royale, avaient échangé le bambou du portefaix contre la lance du guerrier. Cela diminua beaucoup l'impression de respectueuse terreur que cet étalage militaire était destiné à produire sur nous. Le palais est une misérable case mal couverte; il a été décoré avec toutes les tentures qu'a pu fournir le garde-meuble. Quelques tapis chinois ornés de broderies en relief empêchent de

voir le jour à travers les bambous mal joints des murailles. De chaque côté de l'estrade qui figure le trône, des gardes accroupis portent des sabres à fourreau doré. Suivant l'usage, la poignée repose à terre et la lame sur l'épaule du soldat. Le roi, qui se fit longtemps attendre, sortit enfin de derrière un rideau. Il portait un costume indescriptible. Sa tête était couverte d'un chapeau chinois doré et orné de clochettes, rappelant, à s'y méprendre, l'instrument de musique qui est en Europe l'accompagnement obligé de la grosse caisse. Une sorte de collerette à plusieurs rangs, qui dessinait des demi-cercles sur la poitrine et dont les pointes se relevaient jusqu'aux oreilles, faisait ressembler sa majesté au classique Polichinelle. Le roi est un jeune homme de vingt ans auquel on ne paraît laisser aucune initiative ; un mandarin interroge et répond pour lui. Il a été placé sur le trône par la volonté de l'empereur des Birmans ; il porte en sautoir ces chaînettes d'or, insignes honorifiques si recherchés des seigneurs birmans, et dont le major Burney, premier résident anglais à la cour d'Ava, fut gratifié lui-même. La question de notre départ fut traitée et tranchée favorablement. Nous quittâmes le palais comme nous y étions entrés, au son de la musique. L'orchestre se composait d'une guitare et d'une voix nasillarde. Une forte averse avait dissipé les troupes royales ; l'artillerie seule était encore à son poste, trois pierriers chinois fichés en terre verticalement et chargés jusqu'à la gueule nous saluèrent au passage.

La ville de Sien-Hong, qui en bali s'appelle Halévi, porte encore le nom de Sip-Song-Pana. A cette dernière qualification se rattache l'idée d'une sorte de dodécar-

chie dont elle est le centre et que nous avons vu commencer à Muong-Long. Les maisons, très-espacées, ont toutes un chétif aspect, et donnent l'idée d'un vaste campement provisoire. Les guerres ont désolé ce pays, ruiné plusieurs fois la ville, et les habitants se sont à chaque nouvelle catastrophe groupés sur un autre point de la plaine. A cela tient la différence de deux minutes environ qui existe entre la latitude de Sien-Hong, donnée par Mac-Leod en 1836, et celle qui a été déterminée par l'expédition de M. de Lagrée en 1867. Il reste de l'ancienne ville, à 6 kilomètres de l'emplacement actuel, des briques grises dans les hautes herbes, non loin du Nam-Tap, affluent du Mékong, et un reste d'enceinte en briques séparée par un ravin d'une élégante pagode bien conservée. Une fine guirlande de bois sculpté court au-dessous d'une corniche supportée par des colonnes ; entre celles-ci, on a ménagé des fenêtres larges et gracieuses qui inondent de lumière l'intérieur de l'édifice.

Le Mékong, qui coule au bas de la ville de Sien-Hong, nous porte une dernière fois sur ses eaux, et nous mettons pied à terre sur la rive gauche du fleuve, sur laquelle nous n'avions pas abordé depuis Luang-Praban. Nous entrons dans un des pays les plus accidentés du monde, et les premières montagnes que nous avons à gravir se rattachent aux contreforts que projette l'Himalaya à travers le Yunan. Les indigènes nous regardent avec un mélange de défiance et de curiosité. Nous ne trouvons pour transporter nos bagages que des hommes malades, affaiblis, pris au hasard dans ce troupeau d'émigrés que l'insurrection musulmane a chassés de leur pays. Des villages entiers sont peuplés par ces

malheureux, qui semblent ne se résigner qu'avec peine à féconder un sol étranger. La marche devient plus pénible à mesure que nous nous élevons sur des sommets plus escarpés. Parvenus à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous ne rencontrons plus que des sauvages et c'est à eux que nous demandons l'abri du soir. Ils n'ont point de *sala* pour les voyageurs ; il faut se contenter d'une étable mal couverte où nous sommes envahis par de myriades de puces. Le sommeil, dont de rudes fatigues nous font un si impérieux besoin, ne peut triompher de ces imperceptibles ennemis. C'était la première fois que nous avions à souffrir d'un pareil inconvénient, et nous reconnaissions à ce signe que la nation justement réputée la plus sale de l'univers ne pouvait être fort éloignée. Nous avions quelque peine, dans ces petits villages, à organiser nos transports ; encore fallut-il plusieurs fois admettre au nombre de nos porteurs des enfants et des femmes. Les hommes les plus vigoureux s'emparaient des colis les moins lourds, tandis que leurs femmes, ployant sous le faix, se passaient sur le front une lanière fixée aux plus pesants fardeaux, et marchaient comme des bœufs chargés d'un joug accablant.

Peu à peu les traits qui caractérisent le Laos s'effacent dans les usages, dans les costumes et l'architecture. La langue se modifie et se fond dans une autre langue. Les habitants de cette zone intermédiaire ne sont, à vrai dire, ni Laotiens ni Chinois ; ils mêlent dans leur langage les deux idiomes, et l'on distingue sur leurs visages des traits empruntés aux grandes races voisines. Au point de vue du langage, on passe, à partir de Luang-Praban

surtout, par une succession de nuances qui ne semblent pas constituer des langues différentes, mais plutôt des dialectes spéciaux. Entre le premier et le dernier anneau de la chaîne, la distance paraît considérable ; mais on reçoit une tout autre impression si l'on vient à considérer les séries intermédiaires.

Les cultures se multiplient sur les montagnes ; les maisons sont petites, construites en torchis, et reposent sur le sol et non plus, comme au Laos, sur des poteaux. La porte étroite est ornée de bandes de papier rouge sur lesquelles des hiéroglyphes chinois, tracés à l'encre noire, invitent les mauvais génies à se tenir à l'écart ou rappellent au passant quelques belles maximes du moraliste Confucius. Ces villages, assis sur un mamelon ou cachés dans un pli de terrain, sont pittoresques. Nous nous y arrêtons deux fois par jour, et jusque dans les plus pauvres nous trouvons une table et des bancs, meubles précieux presque ignorés au Laos. Le sol des ruelles, les animaux, les hommes, tout semble enduit de boue comme les maisons elles-mêmes, dont les parois, faites de paille, de terre et de bouse de vache, exhalent une odeur nauséabonde. Les buffles triomphent et se reposent ; couchés dans la fange, ils regardent passer les bœufs chargés de riz ; à chacun ses jours de peine : les uns creusent les sillons, les autres apportent au village la moisson battue sur place.

Les montagnes grandissent, et de vastes forêts de pins les recouvrent. Cette parure naturelle change complétement l'aspect du pays, qui devient l'un des plus beaux du monde. Des torrents écument dans les gorges, voilés par un rideau de grands arbres ; quelquefois,

sur une cîme, un champ de sarrasin resplendissant au soleil nous donne l'illusion des neiges éternelles ; la forte senteur des pins nous enivre. Oubliant les fatigues d'une ascension pénible, impatients de voir trembler dans les vapeurs de l'horizon les sommets qui nous dominent, nous voudrions monter, monter toujours, et voir enfin le Céleste-Empire à nos pieds. Nous y touchions ; les preuves matérielles venaient à chaque pas confirmer nos pressentiments : tombeaux sur le bord de la route pieusement entretenus, autels en pierre, inscriptions en caractères chinois, et jusqu'à un poste de soldats portant la queue avec cette physionomie martiale si souvent décrite. Enfin, dans l'après-midi du 18 octobre 1867, cinq mois après notre départ de Luang-Praban, seize mois après avoir quitté Saïgon, au sortir d'un col élevé, une grande plaine se développe à nos yeux, et à son extrémité s'étage sur une colline une ville véritable avec ses pignons blancs, ses murs rouges, ses toits en briques ! Nous allions fouler le sol qui porte un des peuples les plus antiques et les moins connus du monde ; tous les cœurs battaient d'émotion, tous les yeux étaient humides de larmes, et si j'avais dû mourir pendant le voyage, j'aurais voulu expirer là, comme Moïse sur le mont Nébo, embrassant de son dernier regard la terre de Chanaan.

DEUXIÈME PARTIE

LA CHINE OCCIDENTALE

CHAPITRE VI.

La Chine ! ce mot seul éveille l'idée d'un peuple qui a triomphé de l'espace par l'étendue de son empire et du temps par sa durée ; l'on se voit en présence d'une nation immuable dans ses usages comme dans ses maximes, et qui, malgré les révolutions qui l'agitent et les invasions qui la pénètrent, oppose au cours des événements et des idées une sorte de pétrification colossale. Emprisonnée dans les mailles d'un idiome qui subordonne l'intelligence à la mémoire, et dans un réseau d'institutions qui règlent jusqu'aux attitudes du corps, la Chine a pourtant devancé l'Europe dans la vie sociale, dans les sciences et dans les arts ; mais les inventions les plus fécondes y sont demeurées stériles, comme si la Providence avait voulu faire passer brusquement cette race d'une adolescence hâtive à une décrépitude sans remède. Maître de la moitié de l'Asie, ce peuple pourrait encore réunir des armées aussi nombreuses que celles de Gengis-Khan ; mais ses soldats s'enfuient devant une poignée d'Européens après avoir agité, comme une impuissante menace, ces monstres de carton dont l'image fantastique s'étale sur nos écrans et nos tapisseries : pays étrange, plein de contrastes et de mystères,

où la grandeur s'associe au grotesque, où des magots justement fiers des quarante siècles de leur histoire semblent nous contempler du haut d'un paravent comme du sommet d'une pyramide.

Visiter ce sphinx dans son domaine le plus reculé, telle était l'espérance qui nous avait si longtemps soutenus et que nous étions au moment de voir s'accomplir. Nous nous trouvions en effet sur cette extrême frontière de Chine qu'aucun Européen n'avait encore traversée. Nous n'abordions pas le Céleste-Empire par son littoral si facilement accessible, mais où le voyageur trouve encore plus l'Europe que la Chine elle-même ; nous étions à 800 lieues des somptueux hôtels de Shang-Haï et de cette protection consulaire qui étend jusqu'aux confins de la terre habitable l'ombre de la patrie. Nous arrivions épuisés de ressources, sans chaussures, presque sans vêtements, dans des contrées où l'estime du prestige extérieur avait survécu aux horreurs de la guerre civile. Mais, tout en craignant de compromettre notre dignité aux yeux de mandarins qui pourraient juger de notre rang par notre habit, nous avions la ferme résolution de profiter des prescriptions impératives de nos passeports pour assurer notre sécurité et faire respecter nos personnes. Les lettres signées par le régent de l'empire nous ont en effet mieux couverts que le plus brillant costume officiel ne l'aurait pu faire, même aux yeux du plus formaliste de tous les peuples. Les représentants du gouvernement chinois n'ont pas justifié envers nous leur vieille réputation de perfidie, d'où l'on peut conclure que c'est à leur impuissance et non à leur hostilité qu'il faut imputer les misères, les périls essuyés par les

membres de la commission pendant la dernière partie du voyage.

On se souvient peut-être que le roi laotien de Sien-Hong, hésitant à nous laisser continuer notre route, avait envóyé le mandarin chinois en résidence auprès de lui prendre les instructions du gouverneur de Muong-La. Or la ville que nous avions devant les yeux n'était autre que Muong-La elle-même, et les mauvais desseins dont on avait un moment voulu nous intimider n'avaient pas tenu devant la fermeté de notre attitude. Les ordres de l'empereur des Birmans ne pouvaient plus désormais nous atteindre ; nous avions glissé entre les mains de ses agents au Laos et franchi la frontière méridionale de la province de Yunan, la plus inconnue de l'empire du Milieu. Muong-La est appelée Seumao par les Chinois ; c'est, si je ne m'abuse, cette même ville qu'un Anglais a proposé de réunir à Rangoon par un chemin de fer, afin de faire dériver vers un port des Indes britanniques tout le courant commercial de la Chine occidentale.

Au lendemain de l'inauguration du canal de Suez, à la veille de l'ouverture du mont Cenis, en présence surtout de cette colossale entreprise qui a joint, malgré les Montagnes-Rocheuses, New-York à San-Francisco, on ne saurait assigner de limites à la puissance de l'homme. Si la race anglo-saxonne voulait appliquer un jour à l'exécution d'une telle œuvre les ressources dont elle dispose et la persévérance qui la caractérise, elle parviendrait sans doute à triompher de tous les obstacles; mais j'ose affirmer qu'elle ne songera de longtemps à l'entreprendre. Sans énumérer ici les difficultés de toute nature qu'il faudrait vaincre avant de joindre par un

railway les montagnes du Yunan et les plages du golfe de Martaban, il me suffira de dire que les sommes immenses qui seraient englouties dans ce travail demeureraient une dépense perdue, si l'ordre de choses inauguré en 1855 par la révolte des musulmans prévalait définitivement, car un état fondé sur le triomphe du fanatisme mahométan laisserait une pareille entreprise sans avenir et sans garantie. Les preuves ne manqueront pas, au cours de ce récit, à l'appui de cette assertion. Nous étions à peine entrés en Chine, que déjà de tous côtés des ruines attristaient nos regards. Le fléau dont nous avions vu les traces, surtout dans la dernière province du Laos, avait encore plus cruellement sévi dans cette partie du Yunan, et les villages abandonnés ou détruits devenaient plus nombreux à mesure que nous approchions de la ville.

Des routes dallées se croisaient dans les rizières : nous en suivîmes une jusqu'à un pont en pierre semblable à celui dont la vue nous avait causé tant de plaisir à Muong-Long, puis nous entrâmes dans les faubourgs. Des femmes se pressaient au seuil des portes pour nous voir passer, des enfants s'échappaient de l'école, suivis de leur pédagogue portant encore à la main une longue gaule et sur le nez des lunettes à verres ronds, et les groupes formés devant les affiches collées sur les murailles interrompaient leur lecture. Des gardes armés nous attendaient ; ils nous saluèrent poliment en nous invitant à les suivre. Notre escorte, qui augmentait à chaque pas, ne tarda point à comprendre la population entière de Seumao. Nous longeâmes l'enceinte de cette ville, puis, tournant à droite, nous arrivâmes, après dix

minutes de marche, dans la pagode où nous devions loger. L'étroite cour étant déjà envahie, les soldats eurent de la peine à nous frayer un passage à travers les rangs pressés de la multitude ; il y avait du monde jusque sur les toits. La pagode, vaste édifice rectangulaire complétement ouvert du côté de la cour intérieure, fut en un instant inondée par la foule, malgré les efforts de *policemen* armés de bâtons. Ceux-ci, impuissants à contenir ce flot débordé, prirent le parti de lui céder en nous recommandant de bien surveiller nos bagages. Habitué depuis de longs mois aux vastes horizons, aux solitudes sans bornes, je me sentais étourdi par cette fourmilière humaine entassée dans un espace resserré. Je croyais avoir sous les yeux une de ces estampes si répandues en Europe ; je retrouvais les courbes des toits, tous les détails connus de l'architecture chinoise, et, si j'ose le dire, le style même des physionomies.

Un mouvement se fait dans la cour, la masse compacte des curieux s'ouvre et se referme. C'est un mandarin précédé de soldats en habits rouges qui vient officiellement nous souhaiter la bien-venue. Son chaperon à bords relevés est orné d'une tige garnie à la base de floches en soie et surmontée d'un globule bleu. Il s'incline avec grâce, nous annonce que nous étions depuis fort longtemps attendus, et que l'on commençait à désespérer de nous voir. Il nous fait apporter du riz, de la viande de porc, et s'informe de nos besoins. Malgré la présence du fonctionnaire, le public nous serre de près. Des agents avec leur bâton font reculer les plus audacieux, et deux de nos Annamites, placés en sentinelle, refoulent les curieux dans la cour, pour dé-

barrasser au moins notre domicile. Ce n'est qu'à la nuit tombante que nous pouvons procéder à notre installation à l'abri des regards importuns. Notre pagode se compose de trois murs en briques blanchies à la chaux ; le quatrième côté, ouvert, comme je l'ai dit, est soutenu par de belles colonnes en bois. Notre ancienne connaissance, le Bouddha du Cambodge et du Laos, aux traits allongés, aux oreilles pendantes, à la pose contemplative et béate, disparaît et fait place à deux personnages de grandeur naturelle. Au-dessus de ceux-ci, une femme semble planer, assise sur un nuage.

Des trois grandes religions répandues dans la Chine, sans compter l'islamisme, celle de Confucius semble seule demeurée pure de tout alliage mythologique ou superstitieux. Les classes lettrées, qui sont les seules à professer cette doctrine, s'inquiètent bien moins d'y chercher des notions religieuses, qu'elles n'y trouveraient guère d'ailleurs, qu'un cours de philosophie positive et de morale pratique. Hormis la tablette de Confucius, qui figure dans les temples élevés en son honneur et dans toutes les écoles, ce culte est sans image, comme il est sans symboles et sans prêtres. Les croyances bouddhiques au contraire, introduites en Chine au premier siècle de notre ère, sous le règne de Ming-ti, passèrent bientôt de la cour du roi de Tchou, prince vassal de l'empire, dans le cœur des petits, des misérables et des souffrants. Flattés, mais non pleinement satisfaits par l'anathème que jetait le bouddhisme à l'activité et à la vie, ces déshérités de toute espérance greffèrent sur les dogmes de Fô les superstitions qui, en l'absence d'une foi raisonnée et de doctrines philoso-

phiques, croissent si facilement dans les ténèbres de l'âme humaine. Les temples, les images se multiplièrent à l'infini ; mais aujourd'hui les bonzes chinois, race tombée dans l'ignorance et l'abjection, sont le plus souvent incapables de donner la raison des croyances qu'ils professent par nécessité et des symboles qu'ils vénèrent par habitude. Enfin Lao-tseu, né à la fin du septième siècle avant Jésus-Christ, paraît avoir joué, contrairement à Confucius, son contemporain, le rôle d'un révélateur inspiré. S'élevant au-dessus de l'horizon social, dépassant les bornes de la tradition nationale et dédaignant la philosophie, il prétendit conduire ses disciples jusque sur les sommets d'une cosmogonie à laquelle on ne saurait refuser un caractère de grandeur. Il enseigna la raison suprême préexistante au chaos, et « rattacha la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *un*, puis à deux, puis à trois, qui, dit-il, ont fait toutes choses[1]. »

Ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'un être trine a formé l'univers. Est-ce là, comme quelques-uns l'affirment, une doctrine empruntée aux Juifs par Lao-tseu dans un voyage qu'il aurait fait en Occident, ou bien, comme d'autres le prétendent, un souvenir de l'ancienne divinité trine des Indiens ? Je n'ai pas ici à le rechercher. J'ai voulu seulement indiquer les trois espèces de temples dans lesquels nous étions désormais appelés à nous établir, et rendre hommage à Lao-tseu, qui nous fournissait notre premeri gîte sur le territoire chinois.

1. Abel Rémusat.

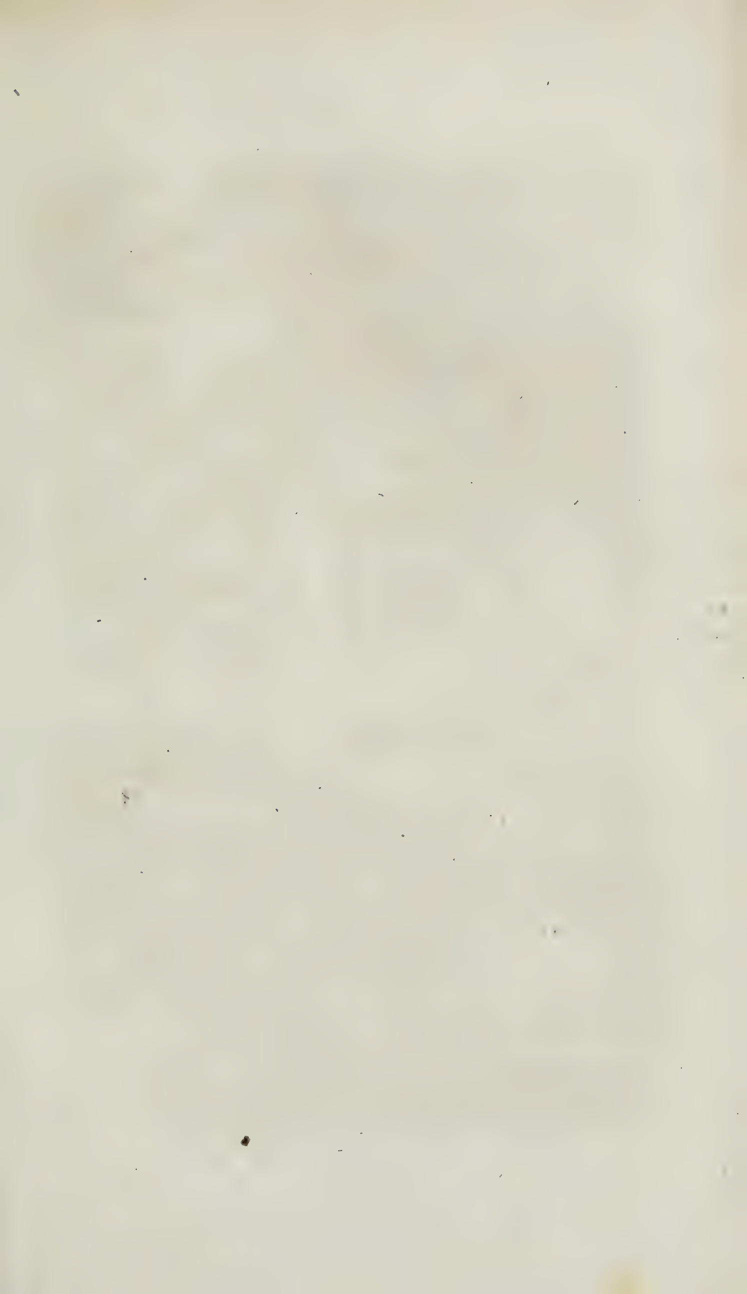
La doctrine de ce dernier, défigurée par ses sectateurs, est devenue absolument méconnaissable aujourd'hui. Ses temples, comme ceux de Fô, sont peuplés de statues grotesques et grimaçantes, objets de raillerie pour la classe éclairée, qui poursuit les images catholiques elles-mêmes de ses haines iconoclastes. Dans la pagode que nous occupions, il y a, je l'ai dit, un groupe formé de deux hommes qui semblent dominés par une femme élevée au-dessus d'eux; ce groupe me fait souvenir de cette parole de Lao-tseu, que « tous les êtres reposent sur le principe féminin. » Une petite lampe, posée sur une table, brûle constamment devant la vierge, et trois cassolettes sont sans cesse alimentées de parfums. Un vieux prêtre et deux respectables prêtresses suffisent aux soins du sanctuaire. Jamais vestales ne furent plus accommodantes. Le feu sacré nous sert à allumer nos cigarettes ; les tables sont chargées de mille objets profanes, et nous y prenons nos repas.

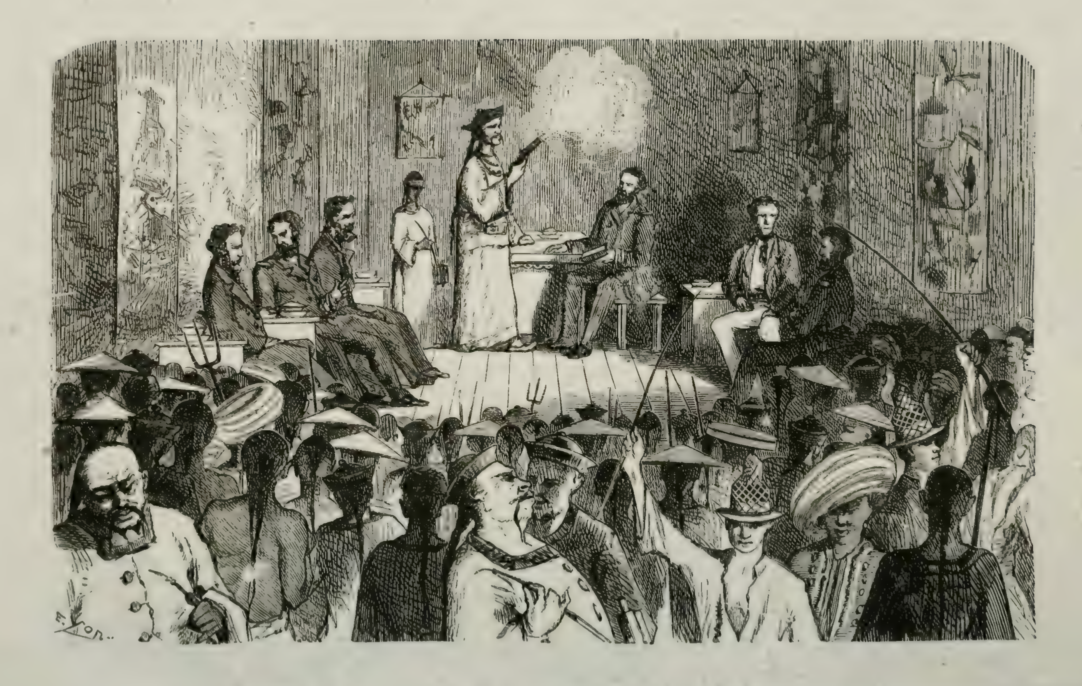
Le drapeau français planté au haut du perron, les armes fixées aux colonnes, les nattes étendues sur le sol pour nous servir de lit, enfin aucun des mille détails de notre vie quotidienne ne paraît gêner nos vénérables hôtesses, qui viennent régulièrement chaque jour saluer les idoles. Après avoir examiné l'huile de la lampe et la sciure de bois odoriférant, elles frappent trois coups sur un petit timbre et se prosternent plusieurs fois. Ce sont là, avec une pieuse lecture à certains jours du mois, tous les devoirs du culte. Aussi paraissent-elles heureuses, ces bonnes vieilles ; elles jouissent de leur vie tranquille, et ne se refusent pas à l'occasion quelques douceurs. Elles se sont, par exemple, acheté deux

cercueils confortables, preuve évidente qu'elles ne sont point arrivées à un complet renoncement. En Europe, les trappistes creusent eux-mêmes leur fosse, et aucun ennemi des couvents n'a songé à leur reprocher cet exercice comme une pratique épicurienne. En Chine, au contraire, se donner d'avance un cercueil, c'est un luxe auquel tout le monde ne saurait aspirer ; ce sont meubles qui coûtent fort cher, surtout lorsqu'ils portent la marque du faiseur en renom.

Un matin, des gardes du palais viennent remettre à M. de Lagrée la carte de visite du gouverneur. Quelques caractères chinois sur un morceau de papier rouge signifient, paraît-il, que l'on nous recevra volontiers ; telle est du moins l'explication qui nous est donnée par un d'entre nous, qui, lors de la prise de Pékin, avait fait partie de l'escadre de l'amiral Charner. C'est un des avantages de la centralisation puissante dont la Chine a donné l'exemple à l'Europe de permettre au voyageur qui a passé un mois dans le Petcheli de n'être pas dépaysé dans le Yunan, à l'autre extrémité de l'empire.

Pour gagner la salle des audiences publiques, il nous faut passer par une porte formée d'une voûte assez haute que couronnent deux toits recourbés, entre lesquels est ménagée la place de deux postes militaires superposés. Le gouverneur nous attend dans une pièce située au fond de trois cours. Son Excellence porte au chapeau un globule de corail ; mais c'est un mandarin militaire, et cela diminue notre respect. Nous savons qu'en Chine le *cedant arma togæ* est poussé fort loin ; le dernier des lettrés professe en effet pour le plus grand général un dédain que la prudence ne lui permet





Réception de la Commission française par le Mandarin de Seumao. (P. 313.)

pas toujours de témoigner, mais que les préjugés de ses compatriotes l'autorisent à entretenir. Du reste, les mandarins lettrés ne seraient pas mieux à leur place dans la province de Yunan qu'un professeur de l'université dans une ville assiégée. Le costume de notre hôte est le classique costume chinois : camail fourré, longue robe en soie, queue magnifique ; il a les traits gros, les yeux proéminents, une physionomie plus ouverte que fine, mais qui respire tout à la fois la force et la bienveillance. Il voudrait bien y joindre un certain air de majesté, mais il y réussit assez mal. Il parle peu, fume sa pipe, et demeure impassible jusqu'au moment où M. de Lagrée lui offre un revolver. Sitôt qu'il eut compris le mécanisme de cette arme, ses yeux pétillèrent comme ceux d'un coursier sentant la poudre ; il s'élança de son siége, oublieux de sa dignité, et les six balles qu'il tira coup sur coup auraient certainement mis à mal plusieurs de ses administrés, si l'on n'avait à propos détourné son bras. La salle d'audience était en effet envahie par une foule bruyante, qui nous coudoyait, interrompait la conversation par des éclats de rire, et coupait impitoyablement la parole au gouverneur lui-même.

Celui-ci paraissait animé pour nous des meilleures intentions, quoiqu'il manifestât certaines inquiétudes sur le but de notre voyage. On eût dit qu'il craignait une entente secrète entre nous et les musulmans. Il nous apprit d'ailleurs que toute la partie occidentale de la province où coule le Mékong, qu'il appelle Kioulang-kiang (fleuve aux Neuf-Dragons), était aux mains de ces ennemis de l'empire. L'expérience que nous ve-

nions de faire en pénétrant sans passeports chez les Laotiens, tributaires de la Birmanie, nous avait servi de leçon, et nous n'étions pas disposés à courir au-devant de nouveaux périls. M. de Lagrée jugea la situation d'un coup d'œil. Renonçant, non sans de vifs regrets, à suivre le cours du Mékong, il se détermina, pour deux raisons, à se diriger vers l'est. D'abord il était convaincu que pénétrer à l'improviste dans un pays désorganisé, sillonné par des bandes sans discipline, enivrées de meurtre et de pillage, c'était tout à la fois s'exposer à des chances fâcheuses et se rendre suspect aux autorités fidèles de Seumao. D'un autre côté, en présence du développement certain que l'avenir réserve à notre établissement colonial en Cochinchine, il ne parut pas inutile à M. de Lagrée d'explorer la zone arrosée par le Sonkoï. Ce fleuve, mal connu à cette hauteur, prend sa source au nord-ouest du Yunan et se jette à la mer dans le golfe du Tonkin, où notre pavillon peut se ménager un accès très-facile. Le bassin du Mékong fut donc abandonné pour celui du Sonkoï, et l'intérêt purement géographique pour un intérêt politique de premier ordre.

Cette détermination, prise et annoncée séance tenante au gouverneur, parut causer à celui-ci une satisfaction si vive que, sortant de sa réserve diplomatique, il fit preuve aussitôt d'une franchise expansive. Il nous promit une escorte, mais il ajouta qu'il fallait se hâter de partir, car la guerre, un instant suspendue, était à la veille de recommencer plus acharnée que jamais, et le chemin que nous allions suivre n'étaient séparé que par trois jours de marche des armées musulmanes qui,

chassées de Seumao, se disposaient à revenir à la charge. Cette malheureuse ville gardera longtemps le souvenir des combats livrés sous ses murs. En dehorê de son enceinte, les faubourgs et les villages de la banlieue, qui renfermaient une population d'au moins 30,000 âmes ont été détruits; il ne reste pas une maison sur vingt. Les vainqueurs semblent s'ètre acharnés surtout contre les pagodes; les unes n'ont pas conservé pierre sur pierre, d'autres ont été transformées en étables, toutes sont dégradées; autels à terre, statues sans tètes, ornements en pièces, tels sont les signes trop connus de cette horrible forme de guerre civile appelée guerre de religion. Je ne parle pas des populations massacrées, parce que rien ne laisse moins de trace sur la terre que l'homme lui-même : la plus chétive de ses œuvres atteste son existence par des débris; de lui, il ne demeure rien.

On s'occupait du reste activement de réparer les murailles de la ville, et de creuser autour une large fossé; sur la plate-forme, on accumulait de distance en distance des pierres destinées à lapider l'ennemi, et l'on faisait tous les jours l'exercice à feu. Les armes de siége sont des tubes en fer gros et longs, moitié couleuvrines, moitié fusils. Un soldat sert d'affût, un second pointe, et le troisième, qui a en main la mèche allumée, met le feu. Tout se préparait donc pour un prochain assaut. Les murs nous ont paru de force à le soutenir; ils sont épais, construits en belles briques et en grès; les portes, doublées de fer, résisteront, si elles ne sont pas battues par une artillerie trop redoutable. Quant aux fautes contre l'art qu'a illustré Vauban, la forme mauvaise de l'enceinte, l'absence de bastions, de

plongées d'escarpe et de contrescarpe, il ne m'appartient pas d'en parler. Le cabinet du gouverneur ressemble à la tente d'un général d'armée : à chaque instant, des courriers y arrivent, des estafettes en sont expédiés; lui-même déploie une activité surprenante, peut-être même l'assurance que lui donne son revolver va-t-elle le décider à prendre l'offensive. Il a reçu d'ailleurs de Birmanie une certaine quantité d'armes européennes, parmi lesquelles se trouve un fusil de munition russe, pris probablement à Sébastopol par les Anglais.

Des files nombreuses de chevaux et de mulets entrent incessamment dans la ville, apportant du coton, du bois à brûler, et surtout du riz qu'on emmagasine, en prévision d'un siége, dans des greniers d'abondance. La classe riche a complétement déserté cette cité menacée, les gros négociants ont pris la fuite; il n'y reste qu'un peuple de marchands, de fonctionnaires et de soldats. Cordonniers, épiciers, pharmaciens, tailleurs, débitants d'opium, petits artisans de toute espèce bravent les chances de la guerre pour gagner quelques milliers de sapèques. C'est une bonne fortune pour nous, car, tandis que nous mettons à nos pieds des chaussures indigènes, les hommes de notre escorte nous taillent dans du drap venu de Birmanie des vêtements de forme quasi européenne; nous sommes jaloux en effet d'affirmer notre nationalité par la coupe de nos habits et de nos cheveux. Nos fournisseurs chinois n'y contredisent pas d'ailleurs; il leur suffit qu'argent et sapèques soient de bon aloi.

En attendant notre départ, je visitai les boutiques, où je restais parfois des heures entières, heureux de voir fonctionner tant de métiers divers, dont aucun n'existe dans

le Laos, et qui sont un des signes de la vie en société. Souvent aussi, quand je me promenais dans la ville, des bourgeois m'invitaient à entrer chez eux pour y prendre une tasse de thé, offre qui est en Chine, comme celle du café dans le Levant, le début de toutes les conversations. Les mandarins me saluaient en s'inclinant à la manière des dames européennes, car un Chinois bien élevé ne se découvre jamais. Nous recevions des visites nombreuses. Notre interprète, en mêlant au langage de la dernière province laotienne un petit nombre de mots chinois, parvenait encore à se faire comprendre ; mais les bruits qui circulaient l'avaient tellement effrayé qu'il n'osa pas nous accompagner plus avant dans notre voyage. Nous n'avions certes jamais compté ni sur son courage, facilement ébranlé par la seule apparence du péril, ni sur son dévouement, qui n'était pas plus à l'épreuve d'une barre d'argent que d'un sourire de femme ; mais son esprit ingénieux et souple se serait insensiblement plié à des usages nouveaux comme à une langue nouvelle. Il était en mesure de toujours se faire entendre au moins des gens du peuple, immense avantage dont, après son départ, nous sentîmes tout le prix. En effet, les voyageurs qui abordent aux rivages de la Chine s'assurent d'un interprète avant de se hasarder dans les provinces de l'intérieur, ou se font au moins un vocabulaire de tous les mots essentiels. Nous étions au contraire jetés sans livres aux frontières les plus reculées du grand empire, séparés par un mur d'airain d'une société exigeante et raffinée, incapables de rien saisir même du sens littéral des discours mandariniques, et à plus forte raison de

deviner ce que voulaient cacher sous leurs métaphores et leur amplifications des hommes accoutumés à n'user de la parole que pour déguiser leur pensée.

M. de Lagrée lutta contre cette difficulté nouvelle avec l'énergie dont il avait déjà fait preuve, et parvint à en triompher. Caractère résolu, mais âme sympathique et tendre, il avait toujours su s'attacher les jeunes gens. Pendant qu'il représentait au Cambodge le gouverneur de la Cochinchine, il aimait à s'entourer des élèves de la mission catholique ; plusieurs devinrent ses serviteurs, et ne trompèrent jamais son affection confiante. Il agit de même en Chine. Dès les premiers jours de notre arrivée à Seumao, ses manières bienveillantes attirèrent vers lui un jeune Chinois sans famille et sans ressources, comme il y en a tant dans cette province désolée ; il en fit son professeur. A force de travail, de patience et de douceur, le maître et le disciple s'accoutumèrent l'un à l'autre et finirent par se comprendre. Dans les cas difficiles, nous avions recours à l'un de nos Annamites, qui avait appris à écrire comme on l'apprenait dans son pays avant l'établissement des écoles françaises et la substitution de l'alphabet européen à l'écriture idéographique. Il connaissait un certain nombre des caractères chinois le plus ordinairement employés. Si un Annamite et un Chinois ne peuvent s'entendre lorsqu'ils causent, ils n'en sont pas moins en mesure de communiquer facilement par écrit. Pour tous deux en effet, ces signes, aujourd'hui si compliqués, qui n'étaient à l'origine que la représentation même des objets, ont une signification identique.

La veille du jour fixé pour notre départ, un message

du gouverneur vint prier le chef de l'expédition d'attendre jusqu'au surlendemain. Habitué à ces lenteurs, M. de Lagrée employa le même moyen qu'au Laos, et simula une grande colère. Après de longues explications, nous comprîmes enfin que c'était là, de la part du mandarin, une démarche toute courtoise, une formule de politesse obligée. Il était de bon goût de se montrer chagrin de notre départ et d'essayer de gagner au moins vingt-quatre heures. Si le désir de nous retenir plus longtemps chez elles, désir exprimé d'une façon si inattendue par les autorités, n'était de la part de celles-ci qu'un raffinement d'urbanité, la population était animée par un sentiment bien plus sincère. Pendant toute la durée de notre séjour à Seumao, la cour de notre pagode n'avait pas cessé d'être encombrée d'infirmes, de malades, de blessés, auxquels le docteur Joubert distribuait libéralement des remèdes, des conseils et des soins. Là comme partout, la maladie était la triste compagne de la misère, les ulcères se montraient surtout sous les haillons, et notre établissement n'était pas à certaines heures sans quelque analogie avec la Cour des Miracles. Un employé du palais qui s'était échappé au moment de recevoir une correction pour quelque peccadille avait été poursuivi par les soldats, forcé comme un lièvre et littéralement haché tandis qu'il gisait à terre, épuisé et sans défense. Couvert de plaies profondes, il fut laissé pour mort. Nous l'avions recueilli, et des pansements répétés améliorèrent bientôt son état. Devant ce prodige de la chirurgie européenne, la joie des parents du malade ne fut égalée que par la reconnaissance, Notre réputation était faite quand il fallut partir, et nous

eûmes la satisfaction de laisser derrière nous des regrets et des sympathies.

Les porteurs de nos bagages sont de pauvres diables qui n'ont pas pu, en finançant avec le chef chargé de nous conduire, échapper à cette dure corvée. Le commandant de l'escorte est un mandarin d'ordre inférieur, bien nourri, coiffé d'un large chapeau de paille aux bords retombants, mollement assis sur de nombreux coussins et le talon dans les étriers. Ce guerrier est une sorte de Sancho Pança à cheval. Quant à nous, nous ne sommes pas assez riches pour nous payer cette monture. Devant lui, marchent plusieurs bannières rouges ; derrière, quelques soldats ayant, les uns une lance sur l'épaule, les autres un fusil en bandoulière. Ceux-ci approchaient de temps en temps la mèche fumante du bassinet rempli de poudre, comme des hommes qui ont l'ordre de ne rien négliger pour effrayer l'ennemi. Il paraît que nous étions fort exposés à rencontrer des bandes; aussi chargeâmes-nous nos armes, car notre escorte chinoise ne nous inspirait qu'une assez faible confiance. Après être sortis de la ville par la porte de l'est, nous suivîmes un chemin qui serpentait entre des monticules couverts de tombeaux. Pas un nuage ne flottait entre nos regards et l'azur profond du ciel ; une herbe rare et grillée recouvrait les légères ondulations du sol ; quelques arbres survivaient auprès d'un mur rouge ou d'un pignon blanc, dont les couleurs scintillantes attiraient invinciblement les yeux. Nous aurions pu nous croire transportés dans les champs de la Provence.

Au lieu des étroits talus qui servaient de chemin au

Laos pour traverser les rizières, nous trouvions ici une route dallée qui ne finissait même pas au pied des montagnes. Elle y pénétrait en conservant une largeur variable entre 1 et 3 mètres : cela rappelle les voies romaines. De distance en distance, quand les pentes sont trop raides, quelques marches d'escalier facilitent l'ascension. Nous passons la nuit dans une pagode abandonnée, au pied d'une statue monstrueuse, toute mutilée et le ventre ouvert. En effet, le trésor des pagodes étant souvent caché dans le corps des statues, les mécréants ne se gènent pas pour leur faire subir ce traitement impie. Quand nous nous remettons en route, les nuages enveloppent encore le sommet des montagnes, et le soleil levant éprouve quelque peine à faire dans leur masse noire une trouée lumineuse. Nous apercevons des villages détruits et des pans de mur qui n'abritent plus personne ; pas une maison n'est debout, pas un hectare n'est en culture. Les interruptions dans le dallage de la route deviennent fréquentes et rendent la marche difficile. Parmi les blocs de pierre qui constituent le pavé, les uns sont demeurés à la place qu'ils occupent depuis des siècles, les autres se sont enfoncés dans la terre ou bien ont roulé dans les ravins. C'est que le temps de ces magnifiques travaux est passé ; la machine administrative, jadis si bien montée, se détraque ; l'empire est menacé d'une dissolution générale ; le gouvernement n'a plus ni l'argent ni le loisir nécessaires à l'entretien de ces grandes œuvres exécutées jadis par des empereurs tout-puissants dont elles honorent encore le règne. Plus de vingt-deux siècles avant l'ère chrétienne, Chun, simple laboureur associé par Yao à l'empire, avait com-

mencé d'opposer des digues aux eaux des fleuves extravasées sur les campagnes, et Yu, élevé sur le trône, comme Chun l'avait été lui-même, en considération de ses services et de sa valeur personnelle, acheva cette colossale entreprise. L'an 214 avant Jésus-Christ, Chi-hoang-ti jeta les fondements de cette muraille fameuse dont la construction occupa pendant dix années plusieurs millions d'hommes, et que le Père Amiot considère comme un monument éternel de la puissance des Chinois. C'est encore à Chi-hoang-ti qu'il faut rapporter l'honneur d'avoir fait exécuter ces routes qui, après avoir sillonné d'abord le Chensi et le Chansi, se multiplièrent plus tard et enveloppèrent enfin toute la Chine dans un immense réseau. Chaque fois qu'une province était conquise, c'était par de semblables bienfaits qu'on s'efforçait de l'attacher à l'empire. Moraliser par des lois meilleures, enrichir par de grands ouvrages d'intérêt public les peuples innombrables successivement groupés autour du noyau originaire des *cent familles*, telle a été la méthode suivie par les souverains chinois; c'est ainsi qu'ils ont cimenté cette gigantesque unité dont l'enfantement exigea tant de siècles. Le Yunan lui-même, perdu et reconquis si souvent que l'on pourrait le considérer comme une simple colonie militaire, n'a pas été oublié par le pouvoir impérial, et les travaux d'art qui y ont été prodigués empruntent à l'âpre grandeur des paysages qui les encadrent un caractère particulier. Aujourd'hui les routes se dégradent, les ponts s'écroulent, et le désert se fait autour des ruines accumulées. Je n'avais jamais imaginé pareille désolation. Tout étrangers que nous sommes, nous nous sentons

envahis par la tristesse, et nous suivons en silence les inuosités de ce chemin où la mort a passé.

Tout à coup, dans une étroite vallée, des maisons nombreuses apparaissent, s'étageant sur les deux versants des montagnes. Une longue file de chevaux et de mulets, le bruit d'une chute d'eau, de noirs tourbillons de fumée, une forte odeur de charbon de terre et ce bourdonnement particulier aux villes manufacturières nous arrachent à notre mélancolie. Nous rencontrons enfin une ville sortie de ses ruines; en vain les musulmans l'ont détruite pour la plus grande gloire du prophète. L'énergie des populations a prévalu, la vie a triomphé de la mort, et l'activité industrielle a lutté pendant trois ans contre le désespoir et la misère. C'est qu'on ne saurait emporter en fuyant les sources de richesses cachées dans ce sol privilégié, et l'ennemi lui-même n'a pu les tarir. Celui-ci a brûlé des maisons, renversé des pagodes; mais il n'a pas comblé les puits de sel, épuisé les gisements de combustible, détruit les forêts de pins. Une population de travailleurs chinois exploite avec intelligence les ressources de tout genre qui abondent dans cet étroit espace. Si leurs méthodes ne sont point encore parfaites, elles sont au moins très-ingénieuses. Ces puits s'enfoncent obliquement jusqu'à une profondeur de 80 mètres dans la terre, soutenue de distance en distance par des cadres en bois. Une grande pompe envoie de l'air aux ouvriers qui sont au fond du puits, et une série de petites pompes, dont chacune est manœuvrée par un homme, fait monter l'eau salée par un conduit en bambou qui la deverse dans un grand réservoir, d'où on l'amène dans les chaudières. Celles-ci,

au nombre de 25 ou 30 sur une seule ligne, sont chauffées au moyen du bois et de l'anthracite. La gueule flambante des fourneaux charme les yeux du voyageur, qui arrive brusquement dans ce lieu favorisé après avoir traversé des pays barbares ou dévastés. Nous avons pu voir une quantité considérable de blocs de sel ainsi obtenus par l'évaporation, emmagasinés et prêts à recevoir l'estampille du mandarin percepteur des droits. Parvenus au dernier étage de cette petite ville bâtie en amphithéâtre, dans un enfoncement où n'arrive ni bruit ni exhalaison, la pagode, adossée à la montagne et ombragée par de beaux arbres, nous apparaît tout éclatante de couleurs et baignée dans un bassin demi-circulaire que couvrent des nénuphars en fleurs. Les pagodes chinoises, dont l'architecture est d'ailleurs fort connue en Europe, ne ressemblent en rien aux temples bouddhistes du Laos que nous avons habités si longtemps. Bien qu'elles occupent souvent une superficie considérable, elles n'ont pas ces formes à la fois amples et sublimes qui donnent à certains sanctuaires de l'Indo-Chine, comme à ceux de l'Inde, une si imposante majesté. Elles manquent de cette unité grandiose, noble signe de l'architecture sacrée qui, sans exclure la richesse d'une ornementation souvent luxuriante, révèle le sentiment profond d'où les œuvres inspirées par la foi semblent jaillir tout d'une pièce. Elles ne connaissent ni ces élancements vers le ciel qui sont dans l'Europe germanique comme une image de la prière, ni ce développement harmonieux des lignes architectoniques qui témoignent, chez les populations grecques, d'une si sereine vision de la beauté idéale. Ces pagodes se composent

d'une longue suite de sanctuaires et de réduits reliés les uns aux autres par des terrasses et des galeries. Tout cet ensemble est écrasé et paraît raser le sol. On dirait que les temples redoutent de s'approcher des nuages, à l'instar des croyances chinoises elles-mêmes, qui craignent par-dessus tout de s'égarer dans l'abstraction. Nous nous y trouvons d'ailleurs fort à l'aise, ainsi que les hommes de notre escorte, et nous avons regretté souvent les pagodes dans les lieux où la guerre a laissé subsister quelques hôtelleries.

La seconde ville de Chine où nous ayons résidé s'appelle Poheul. Il faut traverser, pour s'y rendre, des forêts de pins exploitées sans méthode et sans mesure par de nombreux bûcherons qui auront bientôt détruit cette richesse forestière. Poheul est moins bien située que Seumao. Construite dans une vallée étroite, deux hautes montagnes l'enserrent et l'écrasent. Sur les sommets, un pavillon à plusieurs étages et une tour isolée produisent un effet bizarre. Ces sortes de tours, dont la plus célèbre se voyait à Nankin, sont souvent placées en Chine aux approches des villes de quelque importance. Elles paraissent se rattacher à un souvenir religieux. « Selon les traditions indiennes, lorsque le Bouddha mourut, on brûla son corps, ensuite on forma huit parts de ses ossements, qu'on renferma en autant d'urnes pour être déposées dans des tours à huit étages; de là vient, dit-on, l'origine de ces tours si communes dans les pays où le bouddhisme a pénétré [1]. » Ces montagnes sont d'ailleurs assez pittoresques : aux grandes

[1] L'abbé Huc.

rayures noires et blanches de la roche calcaire se mêlent les raquettes vertes d'un arbrisseau qui enfonce ses racines dans la pierre. La ville de Poheul a été éprouvée par la guerre plus encore que Seumao. Une seule rue est habitée. On avait commencé à creuser un fossé de quelques mètres autour des murailles, mais cette œuvre de défense a été abandonnée. Poheul semble résignée à son sort, et les musulmans, qui l'ont déjà prise une fois, la trouveront tout ouverte le jour où ils se croiront en mesure d'achever la conquête de la province.

Cette ville, qui a renoncé au rôle périlleux de place de guerre, reste un centre administratif important. Depuis deux cents ans environ, elle a été élevée au rang de *fou* [1], et le mandarin qui y réside a conscience de sa dignité. Il n'avait envoyé personne pour nous recevoir officiellement; M. de Lagrée lui en fait témoigner quelque surprise, et des personnages décorés de globules de toutes nuances accourent aussitôt et s'offrent à nous conduire au palais préfectoral. La foule nous suit, mais on ne la laisse pas pénétrer, comme à Seumao, dans la cour du *yamen*. La conférence en est moins bruyante et plus digne. Le gouverneur est le type du mandarin chinois tel que le représentent toutes nos caricatures, gros et court, un œil à demi

[1] Le territoire d'une province chinoise se divise en un certain nombre de *fou*, de *theou* et de *hien*, qui tous ont un chef-lieu fortifié. L'assimilation qu'on établit souvent entre ces divisions administratives et les nôtres (département, arrondissement, canton), n'est pas d'une exactitude rigoureuse. Les fonctionnaires résidan aux *tcheou*, ordinairement soumis, il est vrai, à celui d'un *fou*, dépendent cependant parfois directement de l'administration provinciale

fermé et quelques poils longs au menton. Il désirerait nous voir partir pour Yunan-Sen, ville capitale de la province, le plus promptement possible, en évitant de passer par Lingan, car il ne se rend pas compte des motifs qui nous poussent à étudier la région du sud-est au lieu de marcher avec célérité vers le nord. Des étrangers qui s'attardent dans le Yunan, alors qu'il achèterait lui-même fort cher la faveur de quitter cette province, ne peuvent manquer de lui être suspects. En effet, les mandarins dans ce pays sont si peu rassurés, qu'ils préfèrent à l'administration d'une préfecture au Yunan un simple canton au Set-Chuen. Ayant, pour la plupart, renvoyé leurs familles et mis leur fortune en sûreté, ils se considèrent comme campés sur un sol exposé aux incursions de l'ennemi, et maudissent l'ambition imprévoyante qui les a conduits dans ce poste dangereux.

Durant tout notre séjour, un grand nombre des principaux habitants, en habits de fête, n'ont pas cessé de prier à haute voix sur le seuil de leur porte, devant une cassolette allumée, en s'accompagnant de battements monotones sur un timbre sonore et sur un morceau de bois creux ayant la forme d'un poisson replié en rond. C'étaient des membres de la société des nénuphars, sorte de franc-maçonnerie dont le but avoué est de répandre des livres de morale, mais qui poursuit en secret d'autres desseins. Les Pe-lien-kiao ou nénuphars blancs, car il existe également des sectes qui arborent d'autres couleurs, attendent un grand conquérant qui doit « subjuguer tout l'univers. Ils se distribuent entre eux les principaux emplois de l'état dans l'espérance que l'un d'eux

montera un jour sur le trône, et qu'alors ils posséderont réellement ces dignités dont ils ne jouissent qu'en idée [1]. »

C'est à eux que l'empereur Yon-tching comparait les chrétiens, lorsqu'il résolut en 1723 de proscrire les missionnaires. Quels que soient les principes sur lesquels elle repose, toute société constituée est assurée d'avoir toujours des ennemis dans son sein. Le despotisme réunit contre lui les hommes jaloux de leur dignité ; sous un gouvernement libre, on voit se former la ligue des envieux et des impuissants. La Chine n'a pas seulement devancé l'Europe dans la philosophie, dans les sciences et dans les arts ; elle a fait aussi avant nous l'expérience des bouleversements politiques. Nous étions encore en pleine féodalité lorsqu'un hardi novateur essaya d'opérer une révolution sociale dans le Céleste-Empire. On dirait que l'esprit humain livré à lui-même est condamné à tourner éternellement dans le même cercle. Au IIe siècle de notre ère, vers la fin de la dynastie des Han, un grand nombre de mandarins furent mis à mort sous l'inculpation du crime de société secrète. Au XIe siècle, sous les Song, le programme dont Ouang-ngan-ché commença l'application tendait à donner la propriété exclusive du sol à l'état, qui distribuait les semences, désignait les cultures diverses que devait recevoir le sol suivant ses qualités différentes, fixait des tarifs, et supprimait par ces moyens radicaux le prolétariat et la misère, deux problèmes dont la solution nous tourmente encore. L'empire fut

[1] *Histoire générale de la Chine*, traduite du tong-kien-kang-mou par le père de Mailla, t. XI.

profondément troublé par ces utopies dangereuses qui aggravèrent les maux qu'elles prétendaient guérir. La secte actuelle des nénuphars n'a jamais jeté un pareil éclat; mais elle méritait d'être signalée comme une des nombreuses manifestations de cet esprit de révolte persistant, toujours prêt à inscrire sur son drapeau de séduisantes devises. C'est ainsi que les Taïpings, dont le but véritable est le pillage, se sont soulevés au nom de l'indépendance nationale, et se disent appelés à renverser la dynastie des Tartares mandchoux, comme celle des Mongols a été détrônée il y a cinq cents ans par un bonze défroqué.

M. de Lagrée, avant de s'éloigner davantage du Mékong en s'avançant vers l'est, désirait faire reconnaître encore une fois ce fleuve, qui coule à l'ouest de Poheul. Le mandarin s'y étant opposé sous prétexte qu'il aurait fallu passer pour cela fort près d'un camp de musulmans, rien ne nous retenait plus dans cette ville, célèbre seulement par le thé très-estimé que produit son territoire. Nous annonçâmes l'intention de partir, et tout fut promptement préparé. Les montagnes s'élèvent, et la pluie rend les chemins très-glissants. Nous allons de faux pas en faux pas, escaladant des pentes roides et comme enduites de verglas, jusqu'à un grand village où l'exploitation du sel se fait encore sur une échelle considérable. Les puits d'où l'on retire cette denrée précieuse, qui fournit au trésor des revenus considérables, sont très-communs en Chine, spécialement dans les provinces du Nord et de l'Ouest. Le mandarin qui administre ce district nous comble de présents : sel, viande de porc, chapons, sac de riz. Si ce subordonné

se montre plus généreux que son chef, le préfet de Poheul, c'est que le mandarin militaire qui commande notre escorte est chargé de lui transmettre des ordres dans ce sens, et il ne s'en fait pas faute, car, outre qu'il profite lui-même de la libéralité forcée de nos hôtes, il espère que son zèle lui vaudra un cadeau plus fort lorsqu'il se séparera de nous.

Notre horizon est constamment borné par de hautes montagnes dénudées. Des ravins et des éboulements sillonnent leurs masses noirâtres par des traînées de terre rouge ; on dirait les muscles sanglants de gigantesques écorchés. Du haut d'un sommet élevé de 1,560 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous voyons à nos pieds une vallée profonde, dans laquelle il faut descendre par un sentier à pic. Entre deux rives de sable blanc, le Papen-Kiang roule ses eaux troublées, qui vont grossir le Sonkoï et se perdre dans le golfe de Tongkin. Nous allons quitter le bassin du Mékong.

Parmi les émotions d'un voyage comme le nôtre, il faut compter celles qu'on éprouve en franchissant la ligne qui sépare le domaine des grands fleuves. Sur la limite de deux bassins, un seul pas semble vous faire avancer autant que huit jours de marche. La vie paraît animer les eaux plus que les autres forces de la nature, et c'est à cela sans doute qu'elles doivent leur attrait s puissant et si mystérieux. J'aimais à me dire, en traversant le plus petit affluent du Mékong, que ses eaux, mêlées aux flots du grand fleuve, refléteraient plus loin le drapeau tricolore, et quand à la direction des torrents on put juger qu'ils portaient le tribut de leurs eaux à un autre maître, je crus voir se rompre les derniers

liens qui m'unissaient depuis vingt mois à un ami.

Des villages existaient naguère dans cette gorge, et leurs ruines animent encore le paysage. Nous suivons longtemps le Papen-Kiang, que nous traversons à la tombée de la nuit. Nos Chinois lancent leurs chevaux dans le courant, pendant que d'autres poussent de grands cris sur la rive opposée pour indiquer aux bêtes, accoutumées à ce manége, l'endroit où elles doivent se diriger. Au delà de cette forte rivière, nous ne voyons pas sans déplaisir notre route se confondre avec le lit d'un torrent sinueux. Au Laos, où les ponts sont considérés comme un luxe inutile, nous étions résignés d'avance à entrer dans toutes les mares du chemin. Depuis notre entrée en Chine, ce n'est plus qu'un accident, et nous le supportons avec impatience, comme si nous commencions à nous amollir. Voici de nouveau de vastes forêts de pins, sombre cadre où se détache de loin en loin une maison en briques rouges restée debout, et qui semble solliciter le pinceau de quelque aquarelliste. Il n'y a plus rien de tropical dans la nature. L'aspect du pays devient rude et sévère, les montagnes se montrent de tous les côtés, et quelques-unes ont la tête perdue dans les nuages. La route dallée est tellement dégradée que, loin de nous servir, elle ajoute plutôt aux difficultés de notre marche. Le sel, que l'on vient chercher de fort loin, donne lieu à un grand mouvement de voyageurs et de bêtes de somme. Cette denrée de nécessité première maintient seule encore dans cette région l'activité commerciale, et de nombreuses caravanes bravent pour la transporter les périls de la route. Nous atteignons, après une longue ascension, un plateau élevé où les

villages sont nombreux, sur une terre qui n'est plus en friche. Des champs de riz et de blé noir nourrissent une population considérable groupée autour de Taquan, bourgade importante et station obligée sur la route de Poheuì à Talan.

Quatre ou cinq cents soldats qui s'y étaient arrêtés signalaient leur présence par le bruit habituel aux armées chinoises en campagne. Pétards, coups de fusil, gongs de bronze cornets de cuivre, cris gutturaux, saluent notre arrivée. En temps de paix, les voyages des mandarins sont une charge qui pèse lourdement sur les populations ; mais, quand il s'agit pour un pays de fournir des soldats et de subvenir à leur approvisionnement comme à leur transport, cela devient un véritable fléau. Ces guerriers vivent de maraude et commencent par piller les villages qu'ils sont chargés de défendre. Le détachement concentré à Talan allait rejoindre le vaillant gouverneur de Seumao. Notre petit mandarin, dont le chapeau était orné d'une queue de renard, qui, sur sa tête, pouvait passer pour un emblème; paraissait charmé que le soin de nous conduire l'éloignât du théâtre de la guerre. Il grossissait notre importance pour augmenter la sienne, et aussi, je l'ai dit, dans l'espoir que les bons traitements qu'il nous valait lui profiteraient à lui-même. Stimulé par lui, un globule bleu qui résidait à Talan nous accable de prévenances, de visites gracieuses et de quartiers de porc. Le jour de notre départ, ce fonctionnaire nous devance à notre insu, et nous fait brûler de la poudre aux oreilles. Tant d'honneurs nous gonflaient ; nous rougissions de notre misère, honteux de ne pouvoir reconnaître ces nobles procédés

que par l'offre d'un mirliton ou d'une petite cuillère en ruolz.

A mesure que nous avançons vers l'Est, les plaies faites au pays par la guerre semblent devenir moins profondes. Les ruines sont plus rares, les cultures le disputent aux bois de pins. Les villages apparaissent de nouveau à toutes les hauteurs, mais avec des tons plus gris, moins éclatants que ceux des villages chinois proprement dits. Ils sont peuplés de montagnards qui rappellent, par plusieurs parties de leurs costumes, certains indigènes de la frontière septentrionale du Laos, dont ils semblent se rapprocher également par les traits généraux du visage. La population de Yunan se compose d'ailleurs d'éléments si nombreux, si différents et si mobiles, qu'elle échappe à l'analyse. Il faudrait, pour s'en rendre bien compte, séjourner longtemps dans cette province, la plus intéressante peut-être de tout l'empire, et faire des mœurs et du langage des diverses tribus sauvages, l'objet spécial de ses études. Telle ne saurait être ma prétention. Je vais me borner, afin de n'avoir plus à revenir sur ce sujet, à mettre en ordre les notes que j'ai pu recueillir en passant.

Le Yunan est une des dernières provinces qui ait été rattachée à l'unité chinoise. Dans le IIIe siècle avant Jésus-Christ, époque que l'on peut appeler récente, puisque le grand empire avait déjà deux mille ans d'existence historique, cette contrée, divisée entre plusieurs souverains indépendants qui n'étaient autre chose que des chefs de tribus, était comprise sous la dénomination générale et vague de *pays des barbares de l'Ouest*, et se trouvait au-delà des frontières de la Chine, qui, sous

les Tsin, ne dépassaient pas, du côté du Nord-Ouest, le fleuve Leao-Ho. Les premiers empereurs de la dynastie des Han diminuèrent encore l'étendue de leur territoire ; et, sur la partie de leur domaine qu'ils abandonnaient, se fonda le royaume de Tchao-Sien, où les Chinois, dans les temps difficiles, trouvaient un asile assuré. Han-ou-ti, sixième empereur de la dynastie des Han, mit fin à cet état de choses en s'emparant du pays de Tchao-Sien, qu'il divisa en quatre provinces dépendantes de la Chine. En même temps il réduisit les deux rois de Lao-Chin et de Mimo, dont les terres étaient situées en partie dans le Set-Chuen et en partie dans le Yunan actuels, et conquit la principauté de Tien, qui correspond à la ville de Yunan-Sen et à ses dépendances. Toutes les provinces de la Chine ont, à divers degrés, passé par ce travail de lente agglomération, dont il me suffit d'avoir donné un exemple.

Sous l'influence des révoltes intérieures ou des nécessités politiques, elles ont subi, avant de s'asseoir dans les limites qu'elles occupent aujourd'hui, des remaniements fréquents, scrupuleusement consignés dans les longues annales auxquelles je demande la permission de renvoyer le lecteur. Mais ce qui caractérise plusieurs provinces de l'empire, surtout sur les frontières occidentales, c'est l'existence de certaines races singulièrement vivaces, demeurées distinctes en dépit de la conquête et de l'annexion, et dont la langue, les coutumes et même parfois l'autonomie politique ont échappé, au moins dans quelque mesure, aux mortelles étreintes d'une centralisation puissante. Le Yunan mérite, à ce point de vue, une attention particulière. Appuyé au mas-

sif de l'Hymalaya, il participe au caractère sauvage de cette âpre nature, qui interdit la mollesse à ses enfants et les protége en même temps par le rempart de ses montagnes. Il faut distinguer parmi les diverses tribus celles qui, se donnant encore le nom de Tou-kia (autochthones), ont sans doute originairement possédé le sol et celles qui descendent d'émigrants volontaires venus plus tard dans le pays, de déportés, ou de soldats ayant renoncé à leurs foyers. Des premiers occupants de ce vaste territoire qui porte aujourd'hui le nom de Yunan, les plus nombreux sont les Lolos et les Pai-y. Les Lolos se divisent en Lolos noirs, Lolos blancs, Lolos rouges et Lolos de rizières. C'est sur la couleur de leurs vêtements et non sur celle de leur peau que se fondent les trois premières qualifications. La quatrième se comprend d'elle-même. Les empereurs se sont attaché ces peuples en reconnaissant à leurs chefs le rang de mandarins chinois et en leur donnant l'investiture de leurs terres. Les Lolos sont aujourd'hui encore soumis à une sorte d'organisation féodale. Ils ont un chef de leur race qu'ils nomment *Toussen,* mais on n'aperçoit guère ce qu'ils y gagnent, car ce dernier, ne relevant que du vice-roi de la province, exerce sur ses sujets un pouvoir despotique. Timides, paresseux, intempérants ceux ci fuient l'étranger, laissent à leurs femmes le soin de cultiver leurs champs, et cherchent le bonheur dans l'ivresse. Les Pai-y, séparés des Chinois comme les Lolos par leur langage, et même, paraît-il, par les caractères de leur écriture, se rapprochent des populations du Sud-Ouest, et paraissent tenir de près à la race laotienne. Le gouvernement chinois a également respecté leurs usages.

Au premier rang des tribus qui descendent d'émigrés venus des autres parties de l'empire se placent les Pentijen ; ceux-ci ont perdu au contact des Lolos la supériorité intellectuelle qu'une civilisation plus avancée leur donnait primitivement sur ces indigènes. Les Minkias, répandus surtout dans l'ouest du Yunan, placent leur berceau dans la province de Nankin. Anciens soldats demeurés aux lieux où les avait appelés la guerre, ils y fondèrent une colonie relativement policée et même lettrée, qui avait une langue à elle, riche de monuments littéraires; mais l'empereur de la Chine ne put tolérer longtemps un pareil signe d'indépendance, et donna l'ordre de brûler tous les livres des Min-kias. Les despotes, non moins sévères pour un livre que pour un complot, ont toujours poursuivi la pensée. C'est ainsi que le rude guerrier qui, deux cent cinquante ans avant notre ère, inaugura la dynastie des Tsin, outré des résistances qu'il rencontrait chez les lettrés, des critiques qu'ils infligeaient à ses actes, fit incendier pour fermer la bouche à ses censeurs, tous les livres d'histoire et de morale ; et, des diverses sortes de caractères chinois alors usités dans l'empire, ne laissa subsister que le genre appelé *li-chou*, dont on se sert aujourd'hui [1]. C'est ainsi encore que les Tartares d'Europe s'efforcent de proscrire la langue polonaise en contraignant les enfants des vaincus à parler russe dans leurs écoles. Il faut dire cependant, pour être juste, que Tsin-chi-hoang-ti, qu'on peut appeler le principal fondateur de l'unité chinoise, ne s'inspira pas exclusivement, dans cet acte rigoureux de

[1] Le P. Gaubil.

destruction, d'un sentiment de colère ou d'orgueil; il agit plutôt en politique : il voulut effacer d'un seul coup l'histoire, toujours si puissante sur les imaginations, et anéantir les titres sur lesquels les princes feudataires vaincus auraient pu fonder leurs droits et perpétuer leurs prétentions.

Les Lolos, les Pai-y, les Penti et les Min-kias ne sont pas les seuls à vivre au milieu des Chinois du Yunan sans se confondre avec eux, comme les Khas au milieu des Laotiens; mais je ne pousserai pas plus loin cette énumération. On dit, sans qu'il m'ait été possible de m'en assurer, qu'au point de vue de l'intelligence la gradation est encore bien marquée entre les différents habitants de cette contrée. Les missionnaires n'hésitent pas à placer les sauvages au dernier degré de l'échelle; après eux viendraient les métis, issus de Chinois et d'indigènes, enfin les Chinois, qui ont, à diverses époques, afflué au Yunan des provinces voisines et surtout du Set-Chuen. La multiplicité des races amène ici, on le conçoit, une grande variété de costumes, et ce n'est guère que dans les rues des villes que nous trouvons une foule vraiment chinoise par son aspect et par ses allures.

Au passage d'une large rivière, nous rencontrons une caravane composée de plus de cent bêtes, qui toutes se jettent courageusement à la nage. Les eaux se hérissent de longues oreilles, et l'écho redit les protestations retentissantes des ânes et des mulets. A peine nos porteurs avaient-ils fourni l'étape pour laquelle ils avaient été requis, qu'ils retournent chez eux au pas de course; ils ne nous ont pas même laissé le temps de les payer,

car depuis que nous avons quitté les possessions birmanes, depuis Sien-Hong, nos bagages sont transportés par des corvéables auxquels, d'après l'usage, aucune rémunération n'est due pour leur peine. Le mandarin envoyé de Talan au-devant de nous arrive précédé par des bannières de toutes les couleurs. Ses soldats ne se lassent pas de battre sur deux gongs de timbre différent, qui produisent l'effet de deux cloches sonnant un glas funèbre. Cette musique était destinée à nous entraîner pour nous rendre moins pénible l'ascension d'une montagne fort roide qui nous séparait de la vallée de Talan. Le plus petit personnage a son cheval ou même son palaquin; notre pauvreté nous force, nous, à marcher constamment à pied en dépit de nos chaussures incommodes et au grand préjudice de notre dignité. Malgré les accidents de terrain, le pays voisin de Talan est très-cultivé. Les rizières, disposées en amphithéâtre, couvrent les montagnes de gradins demi-circulaires. Elles dominent parfois une vallée spacieuse, et rappellent ces théâtres antiques d'où l'œil du spectateur pouvait plonger sur un horizon sans limites. Les maisons aux teintes grises et à rangs pressés, donneraient à Talan l'aspect d'une ville européenne, si les toits superposés d'une vaste pagode n'empêchaient l'imagination de s'égarer loin de la Chine. Notre escorte fait le plus de bruit possible, et la population tout entière, avertie de notre arrivée, se précipite sur notre passage; elle envahirait même la cour de la pagode où l'on nous conduit, si deux de nos hommes, placés en sentinelle, n'arrêtaient les curieux à l'entrée de la seconde cour, tandis que nous nous établissons dans la partie la plus reculée de l'édifice.

Là, il n'y a plus sur les autels ni dieux ventrus, ni monstres grimaçants, il y a seulement des tablettes couvertes de caractères enveloppées d'un voile léger de fumée odorante. C'est la salle des ancêtres. Au seuil de ce sanctuaire, nu comme une mosquée ou comme un temple luthérien, viennent expirer tous les bruits du dehors. L'esprit des morts, planant au-dessus de nos têtes, nous remplit de respect pour le grand homme qui a placé la vénération des aïeux à la base de sa doctrine. N'ayant pu s'élever par la conception nette de l'existence de l'âme personnelle et immortelle, jusqu'au dogme consolant de la communion des vivants et des morts, disputa du moins ceux-ci au néant en faisant honorer leur mémoire. Les cérémonies faites par les Chinois devant les tablettes de leurs ancêtres, furent, on le sait, l'un des deux points qui donnèrent lieu à ces tristes controverses d'où sortit la ruine des missions catholiques, si florissantes dans le Céleste-Empire pendant le XVIIe siècle et une partie du XVIIIe siècle.

Les dominicains, qui étaient à cette époque, au sein de l'église catholique, les défenseurs les plus intolérants d'une étroite orthodoxie, accusèrent les jésuites d'autoriser chez les chrétiens des pratiques qui n'étaient pas seulement politiques et civiles, mais qui, ayant surtout le caractère d'observances religieuses, étaient par là même entachées d'idolâtrie. Alors qu'il eût été certainement possible d'arriver à une interprétation qui, sans rien sacrifier des principes [1], aurait sauvegardé de

[1] Ce qui le prouve, c'est le mandement dans lequel le cardinal Charles-Ambroise de Mezza-Barba, tout en exhortant les mission-

précieux intérêts, les rivalités personnelles envenimèrent et passionnèrent le débat. Sans parler de la conduite du cardinal de Tournon, dont les procédés « rappelaient l'humeur despotique d'un pacha turc plutôt que l'esprit paternel d'un légat apostolique [1], » sans revenir sur la regrettable indiscrétion de l'évêque de Pékin, qui ralluma des querelles presque assoupies, je dirai, en abritant d'ailleurs mon incompétence derrière un écrivain [2] peu suspect de favoriser ce que le saint-siége a condamné, que, dans cette affaire, où l'Église perdit un des plus beaux fleurons de sa couronne, « les jésuites ont fait pour la nation chinoise comme saint Paul pour les Athéniens, comme les pères de l'Église pour toute la gentilité, » tandis que les dominicains ont sacrifié l'esprit à la lettre, et porté au christianisme naissant de ces vastes contrées un coup dont il ne s'est plus relevé.

Lorsque l'on parcourt un pays qui a servi de théâtre aux événements connus de l'histoire, l'imagination y replace volontiers les grands hommes qui y ont vécu, et, mêlant ainsi l'émotion des souvenirs aux charmes de la nature, rend la jouissance du voyageur plus complète et plus vive. Cette satisfaction m'avait manqué dans le Laos, un pays qui n'a pas d'histoire ; elle m'aurait aussi fait défaut sur la terre de Chine, dont j'ignorais les annales, si je n'avais pu reporter ma pensée vers ce temps où une pléiade de religieux héroïques méritaient

naires à l'observation de la bulle de Clément XI, précise et réunit en huit articles les adoucissements qui y sont contenus.

[1] Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. XXXI.

[2] *Ibidem.*

par leurs travaux la reconnaissance de l'Église et du monde savant. En apercevant dans la pagode de Talan ces tablettes des ancêtres, je ne pouvais songer sans amertume qu'elles avaient été l'écueil sur lequel s'étaient brisées tant d'espérances.

La curiosité des Chinois interrompit bientôt ces retours vers le passé. Ceux-ci, nonobstant nos factionnaires, se glissaient par les crevasses des murs quand ils ne pouvaient pas les escalader ; il est vrai qu'en notre qualité de mandarins nous avions le droit d'user du bâton sans que la populace le trouvât mauvais, et, grâce à ce moyen, les promenades en ville nous furent possibles. Talan, que de piètres fortifications en terre n'avaient pas empêchée de tomber, comme Seumao et Poheul, aux mains des musulmans, avait été moins maltraitée par eux, parce qu'elle n'a pas la même importance commerciale. Les maisons bordent les rues sans que l'on aperçoive de lacunes ; les marchands ouvrent dès le matin leur comptoir, et il y a grande affluence au marché. Là, parmi de nombreux échantillons de races sauvages, certaines femmes ont attiré surtout notre attention. Vêtues d'un costume pittoresque qui faisait admirablement valoir leurs formes vigoureuses autant qu'élégantes, les traits accentués, le nez presque grec, elles formaient un agréable contraste avec la Chinoise pâle, maladive, habillée d'une sorte de sac, et sautillant, les bras écartés, sur deux imperceptibles moignons. Les habitants de Talan n'ont pas laissé cependant d'être profondément atteints par l'effroyable crise que traverse cette partie de l'empire. Les choses nécessaires à la vie y atteignent des prix très-élevés, et les pommes de terre,

peu estimées des Chinois, sont presque le seul légume accessible aux pauvres. Nos finances n'auraient pas résisté à un long séjour dans cette zone désolée, si nous avions dû tout acheter aux prix du pays; par bonheur, grâce aux rapports excellents que nous entretenions avec les autorités, les cadeaux suffirent amplement à nous nourrir.

Nous étions enfin en pleine saison tempérée, et le mois de novembre se présentait avec les couleurs qu'il arbore dans nos climats. Le ciel gris était un peu pluvieux, le soleil ne perçait plus les nuages, et le thermomètre, à midi, ne dépassait plus 13 degrés centigrades. Cela eût été fort agréable, si nous avions eu les moyens de nous garantir de l'humidité; mais, couchés sur le carreau des pagodes ouvertes à tous les vents, sans matelas, abrités seulement par une couverture légère, nous souffrions comme souffrent en France les pauvres honteux. Talan est pourtant située fort près du tropique; mais l'élévation de la vallée au-dessus du niveau de la mer nous valait cette température relativement sévère.

Il y a longtemps qu'on a signalé les immenses richesses minérales renfermées dans les montagnes du Yunan. Autour de Talan, dans un rayon étendu, il existe des gisements nombreux. A Sio, point situé sur la route directe de Yunan-Sen, le fer est très-abondant. A 16 kilomètres de la ville, on trouve de l'or. Les mines qui le renferment, abandonnées à l'industrie privée, sont exploitées par des misérables qui grelottent sur la montagne où ils ont établi leur campement; ils creusent au hasard et extraient l'or de la roche en broyant celle-ci et en soumettant à un lavage la poussière produite par

cette opération. Ce travail paraît rapporter d'assez minces profits, et il n'est guère possible d'apprécier ce que pourrait tirer de ce gisement l'intelligence européenne. Pendant longtemps, les lois de l'empire ont interdit de rechercher et d'ouvrir les mines de métaux précieux, de peur que l'attrait d'une fortune rapide ne détournât le peuple des travaux agricoles. Le désir de préserver leurs sujets des atteintes de la *fièvre de l'or* fait honneur aux empereurs philosophes qui s'en sont inspirés. Cependant, aujourd'hui que la Chine est à la veille d'entrer dans le concert commercial du monde, on peut regretter que la plus grande partie de ses richesses métalliques soient encore inconnues, ou demeurent inutiles.

Ainsi que leurs collègues ont toujours fait depuis notre entrée en Chine, les mandarins de Talan ne veulent pas nous laisser partir sans escorte. Nous longeons extérieurement l'enceinte de la ville; les femmes étonnées suspendent, afin de nous regarder, les soins de leur toilette; les gamins nous suivent de loin en poussant des cris, mais sans oser nous approcher. Nous n'avions pas encore dépassé la dernière maison de la ville que déjà nous étions dans la montagne. Sur le bord du chemin, une tête humaine proprement ajustée dans une cage en bois effrayait le vice en rassurant la vertu. La montagne aux mines d'or nous apparut dans le lointain, hautaine comme une parvenue fière de sa richesse et nue comme si elle dédaignait les vains ornements. Un ruisseau qui en sort et que nous eûmes à traverser roule dans ses eaux des paillettes recueillies par les habitants du village où nous prenons quelque repos. Bien que nous soyons accoutumés à exercer

pendant les haltes une certaine surveillance sur nos porteurs de bagage, un d'eux avait trouvé le moyen, en s'abritant derrière une natte, d'allumer sa pipe d'opium.

Quand on lui remit son fardeau sur l'épaule, il vacilla comme un homme ivre et refusa d'avancer. Les menaces le trouvaient indifférent, les coups le faisaient gémir, rien ne l'arrachait à son engourdissement. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé dans le monde un fléau plus terrible que l'opium. L'alcool employé par les Européens pour détruire les sauvages, la peste qui ravage un pays, ne sauraient lui être comparés. Il exerce sur tous un attrait invincible ; le plus pauvre mendiant fumera avant de songer à manger, et, chose effrayante, une fois l'habitude prise, on devient fatalement la proie du poison. Un grand nombre de Chinois sont venus nous demander des remèdes contre une tentation à laquelle ils succombent toujours, même en la maudissant. Le seul remède serait l'énergie capable de braver les souffrances qu'entraîne pour un fumeur la privation de sa pipe, et c'est à la vigueur morale, encore plus peut-être qu'à la force physique, que l'opium commence par s'attaquer.

Ce n'était plus qu'aux approches des villages que nous retrouvions la route dallée ; elle nous faisait connaître, quand elle reparaissait, que le lieu de la halte n'était plus éloigné, et nous y aspirions ardemment d'ordinaire, car nos étapes étaient fortes, et nos marches très-pénibles dans ce pays accidenté. Les talus entrelacés des rizières formaient des courbes ou des zigzags capricieux ; on eût dit de vastes parterres. Ailleurs, une montagne tout entière était mise en culture de la base au sommet, et l'eau, s'épan-

chant de gradins en gradins, donnait l'idée d'une gigantesque cascade. Des nuages gris et bas laissaient tomber une pluie fine et pénétrante qui nous glaçait jusqu'à la moëlle des os. Le froid, dans un pays où les habitants ne font rien pour le combattre, est un ennemi cruel ; il fait éclore la fièvre tout aussi sûrement que le soleil. Le bois était difficile à obtenir, et quand nous étions parvenus à arracher aux indigènes les éléments d'un feu maigre et fumeux, nous nous étendions à l'entour, puis nous parlions de la France, des soirées d'hiver, de tout ce qui fait battre le cœur et courir plus vite le sang dans les veines.

Parmi les travaux d'intérêt public dont les empereurs ont couvert la Chine, les ponts ne sont pas les moins remarquables. En arrivant près d'un de ces solides chemins de pierre hardiment jetés par-dessus les torrents, nous avons pu constater les difficultés dont la persévérance des Chinois a dû triompher parfois pour les construire. Des tables de marbre blanc, debout auprès du pont, en racontaient l'histoire ; on aurait mis, d'après les inscriptions, neuf années à le faire, les eaux emportant en hiver le travail accompli l'été. Sur l'autre rive du torrent, une montagne couverte de bois propices aux embuscades se dressait à pic. Des ruines grises mêlées aux rochers ajoutaient quelque chose de sinistre au caractère de cette nature sauvage. Nos soldats formèrent leurs rangs, nous renouvelâmes nous-mêmes l'amorce de nos armes, car des bandits infestaient les environs et s'abattaient souvent sur les caravanes. Peu de jours avant notre passage, deux cents chevaux ou mulets étaient devenus leur proie après que les conduc-

teurs eurent été vaincus dans une lutte sanglante. Les guerriers indigènes qui nous faisaient ce récit, rassurés par notre présence, avaient l'air si vaillants qu'il n'y avait pas à compter sur les bandits. Nous avons gravi pendant deux heures une pente si escarpée, qu'une poignée d'hommes résolus, cachés sur les hauteurs, pourrait y arrêter une armée, et l'ennemi n'a pas paru.

La route, creusée en corniche au flanc des montagnes, était suspendue au-dessus de gorges resserrées ; nous cheminions à travers les brouillards, retrouvant jusque dans la végétation l'aspect sévère des régions septentrionales ; mais le Yunan est, sous ce rapport, le pays des plus surprenants contrastes. Au sortir d'un col étroit, la vue d'une plaine immense traversée par un grand fleuve nous ravit d'admiration. Le soleil, déchirant le rideau des brumes, inondait de clartés un des plus beaux paysages qu'il soit possible de rêver. Deux plans de montagnes hautes et arides, avec ces teintes chaudes particulières à l'Orient, limitaient l'horizon devant nous ; des ravins dessinés régulièrement par les eaux marquaient ces colosses de rides profondes où la roche se montrait à nu, comme la charpente osseuse d'un géant ; le Sonkoï roulait tout auprès ses eaux jaunes entre deux rives de sable blanc ; la ville de Yuen-Kiang, assise au bord du fleuve, était entourée de riz à demi coupés, de bois d'aréquiers, de champs de canne à sucre, qui donnaient à la plaine une incroyable richesse de nuances admirablement fondues et comme noyées dans des flots de lumière. Nous fûmes longtemps à descendre jusqu'à la chaussée, qui nous conduisit aux portes de la ville. Là, tous les

mandarins nous attendaient en habits de cérémonie. Des bannières de toutes les couleurs flottaient au vent, le bruit des pétards et des coups de fusil se mêlait au son des gongs de bronze et aux notes lugubres d'une longue trompette en cuivre assez semblable à celle dont useront, s'il faut s'en rapporter à Michel-Ange, les anges qui appelleront la mort au jour du dernier jugement. On ne nous avait jamais fait une réception aussi solennelle ; il fallait porter haut la tête et toiser la populace pour lui imposer des sentiments de respect, car nous étions dans un pitoyable équipage.

La température s'était élevée, il nous semblait que nous étions descendus dans une région privilégiée, séparée du reste du monde. C'était l'effet de nos courses fatigantes à travers les montagnes, c'était ce que j'appellerai l'enivrement du soleil et de la plaine. Nous avions tout à souhait dans cette oasis, jusqu'à de la paille pour dormir. Non contents de s'être transportés au-devant de nous, les mandarins voulurent encore nous faire les premières visites. Ils arrivèrent précédés, suivant l'usage, de soldats portant ces papiers rouges où sont inscrits les noms et qualités de leurs maîtres, et suivis de valets conduisant un porc, un bouc, des chapons, et chargés en outre de ballots de thé et d'oranges mandarines. Quand nous allons rendre sa visite au gouverneur, celui-ci nous fait le plus cordial accueil. Il nous présente son fils, marmot encore à la mamelle, et nous dit que c'est son seul enfant. Nous savons qu'il en a plusieurs autres, mais ce sont des filles, et cela ne compte pas dans le Céleste-Empire. Il possède une foule d'objets européens qui enlèvent toute valeur aux mo-

destes présents que nous nous disposions à lui faire. Montres, pendules, pistolets, stéréoscopes, tout cela paraît être de provenance anglaise, car les photographies représentent des courtisanes peu vêtues, au teint clair, aux cheveux rouges, qui révèlent leur origine. Le commerce n'a pas de pruderie, même dans la prude Angleterre.

L'enceinte de la ville est grande ; mais de vastes espaces restent vides, envahis par les broussailles ou cultivés en légumes. Le marché est considérable, les magasins sont nombreux. On découvre cependant bientôt à Yuen-Kiang, malgré certaines apparences de prospérité, des signes de deuil et de misère. Les épidémies y sont en permanence, une sorte de choléra le dépeuple. A chaque instant, je voyais un cercueil porté par quatre hommes traverser les rues en envoyant au ciel un peu de fumée qui s'exhalait de baguettes parfumées placées sur le couvercle. Le pays est en outre infesté de bandits contre lesquels rien ne garantit la sécurité publique. On se borne à des mesures particulières que les mandarins prennent suivant les cas et sous leur propre responsabilité. Quant à la police, elle n'agit sérieusement que lorsque la victime d'un vol ou d'un assassinat a une certaine importance sociale. Les riches se font escorter par des soldats lorsqu'ils voyagent, ou s'arment eux-mêmes, ainsi que leurs serviteurs ; mais les misérables deviennent la proie des brigands. Un pauvre Lolo des montagnes, qui était venu nous vendre des pommes de terre, regagnait son village, emportant avec joie ses sapèques. Il fut complétement dépouillé, et nous le vîmes revenir, la poitrine perforée d'un coup de lance,

pour demander des soins que la gravité de sa blessure rendit inutiles.

Le gouverneur de Yuen-Kiang se montrant plein d'aménité et de confiance expansive, nous essayâmes d'utiliser cette dernière disposition, bien rare chez les Chinois ; mais ses idées étaient confuses et ses renseignements incomplets. Nous en profitâmes néanmoins pour aller étudier sur place une exploitation de minerai de cuivre qui se faisait à cinq jours de marche de Yunan-Sen, à Sin-long-chan, village considérable entouré de murailles et construit dans une sorte de col arrondi entre les montagnes qui le dominent. C'est de ces montagnes que l'on extrait le cuivre, elles sont percées de cavités profondes où le mineur a poursuivi les filons ; mais on paraît avoir abandonné les recherches dans les environs immédiats du village, dont les rues sont encore pavées de scories. Ce n'est qu'à trois lieues de Sin-long-chan que les travaux continuent ; encore ne nous a-t-on montré qu'un établissement sans importance fait par des gens pauvres, aussi incapables de concevoir que d'appliquer une méthode sérieuse. Nous avons pu voir des morceaux de minerai qui attendaient un traitement insuffisant auprès d'un haut-fourneau rudimentaire. Ce minerai semble très-riche et répandu sur une étendue considérable ; la terre rougeâtre qui le recouvre est tachetée d'ombres mouvantes par des pins clairsemés.

Nous savions, que le cuivre figurait au premier rang des richesses minérales du Yunan, la province de l'empire la mieux dotée sous ce rapport. Avant les troubles actuels, elle expédiait annuellement au trésor de

Pékin des lingots de cuivre brut pour près d'un million de francs. Si abondantes que puissent devenir un jour, dans d'autres conditions, les mines de Sin-long-chan, elles ne sauraient être comparées par exemple à celles de Sin-kaï-tseu, d'où l'on extrait du plomb argentifère. Situées à six lieues de Coqui, près du fou de Tchao-tong, à l'extrémité nord-ouest de la province, ces mines, qui sont au-dessous du niveau de la rivière voisine, occupaient pendant la paix 1,200 ouvriers, rien que pour épuiser l'eau. L'argent étant très-commun sur les lieux, on jouait beaucoup, et l'on arrêtait les voyageurs au passage. Quand on les avait adroitement dépouillés, on les contraignait, pour se libérer, à travailler à la mine au prix de 40 sapèques par jour. Les vivres leur étant vendus fort cher, on était ainsi maître d'eux pendant fort longtemps. Bien qu'il ne m'appartienne pas de faire l'exposé de la minéralogie du Yunan, — cette tâche est réservée à M. le docteur Joubert, — je ne puis abandonner ce sujet sans signaler encore les mines de zinc, d'étain et d'argent qui existent sur le plateau de Tong-Tchouan, celles de fer, de cuivre rouge et de cuivre blanc (*pe-tong*) exploitées près de Hoéli-Tcheou. Le pays est presque entièrement déboisé, mais le charbon de terre, partout prodigué, se rencontre souvent près des mines, dont il décuple la valeur.

Puisque je décris en la traversant la partie de l'empire la plus féconde en richesses métallurgiques, je me trouve naturellement conduit à expliquer brièvement le système monétaire des Chinois. Civilisés et formant une société fortement constituée neuf cents ans après le déluge,

ceux-ci étaient en possession déjà d'un signe généralement adopté qui représentait la valeur des choses et facilitait les échanges. C'est à Hoang-ti, un des six successeurs de Fo-hi [1], premier souverain de l'empire, que remonte l'honneur d'avoir créé la monnaie. Il en fit fabriquer en fer, métal que nous avons vu rendre encore des services de ce genre dans certaines parties du Laos. Depuis, la monnaie a varié bien souvent quant à sa forme et à sa substance : les coquilles ont été employées aussi bien que la terre cuite et le papier ; mais aujourd'hui et depuis longtemps c'est sur la sapèque de cuivre que repose tout l'édifice. Tandis que l'argent, exclusivement considéré comme marchandise, demeure en lingots dont le titre est très-variable, la monnaie de cuivre est fabriquée par l'État et marquée à son coin. Les mines de cuivre sont les seules dont le monopole appartienne à l'empereur, et celui-ci, muni du droit exclusif de battre monnaie et d'exploiter la matière première, peut, au moyen de ce double privilége, faire hausser ou descendre à son gré la valeur des sapèques par rapport au métal dont elles sont fabriquées, en en faisant fondre une certaine quantité ou en activant au contraire le travail des mines. « Il y eut même un temps, dit le père Duhalde, où le cuivre manqua de telle sorte que l'empereur fit détruire près de quatorze cents temples de Fô

[1] A partir de Fo-hi jusqu'à l'empereur Yao, la chronologie chinoise manque de certitude. Ce n'est qu'à partir de Yao, 2357 avant Jésus-Christ, que commencent véritablement les annales, qui ont dès lors des caractères sérieux d'authenticité et d'exactitude historique. — Voyez le père Duhalde.

et fondre toutes les idoles de cuivre pour en tirer de la monnaie. D'autres fois il y eut de sévères défenses à tous les particuliers de garder chez soi des vases ou d'autres ustensiles de cuivre, et on les obligeait de les livrer au lieu où l'on faisait la monnaie. » Le gouvernement a tellement abusé de son droit de monnayage au moment où, de leur côté, les Européens exportaient des ligatures de sapèques, que, lorsque la guerre civile est survenue et a tari dans le Yunan les sources principales de l'approvisionnement du cuivre, les mines exploitées n'ont plus suffi à faire face aux besoins. Alors il a fallu tolérer un fort alliage, pour lequel on emploie surtout le zinc. Ces petites pièces de monnaie sont rondes et percées d'un trou central qui permet de les enfiler les unes aux autres; il en faut mille pour faire une ligature. Les dimensions en varient d'ailleurs d'une province à l'autre, et ne sont même pas toujours identiques dans deux arrondissements limitrophes. Notre premier soin en arrivant dans un lieu de halte était toujours de nous informer du taux auquel nous trouverions à vendre notre argent sur la place. Faire de la monnaie, c'est là une opération plus compliquée en Chine qu'en Europe, car on ne peut changer 8 francs sans ployer sous le poids de 1 kilogramme au moins de cuivre monnayé. Les piastres mexicaines étaient ordinairement reçues avec faveur, et nous avions échangé l'or en barre et en feuilles que nous avions fait prendre à Bangkok contre des lingots d'argent pesant une once chinoise et valant environ 8 fr. Ces lingots sont connus par les Européens sous le nom de *tael*. Représentant sous un mince volume une valeur assez forte, ils remplacent avantageusement dans

les transactions importantes la sapèque de cuivre, dont le mérite principal est de permettre ce que l'abbé Huc appelait avec raison le commerce des infiniment petits. L'argent n'étant d'ailleurs, quels que soient les services qu'il rende dans les marchés, autre chose qu'une denrée, chacun le divise selon ses besoins ; aussi n'y a-t-il pas de Chinois qui ne porte sur lui une balance proprement enfermée dans un étui. Dans les magasins bien achalandés, on coupe ainsi chaque jour à coups de marteau une grande quantité d'argent, et les parcelles qui s'échappent, confondues avec la poussière de la boutique, sont balayées le soir dans la rue et glanées par les mendiants.

Si insuffisantes que fussent les notions géographiques du mandarin de Yuen-Kiang, M. de Lagrée ne négligeait pas de l'interroger. Son expérience lui avait appris à ne dédaigner aucune source d'informations. Que de fois, durant notre voyage, un renseignement d'abord obscur ne s'était-il pas soudainement éclairé à la lumière d'une observation postérieure! La commission n'était point dépourvue d'ailleurs de documents scientifiques d'une valeur très-sérieuse, et nous étions heureux d'y rattacher le nom de Français illustres et dévoués. C'est, comme personne ne l'ignore, par l'admiration qu'excitèrent leurs travaux que les jésuites admis à la cour de Pékin acquirent la faveur de l'empereur Kanghi. Ils dressèrent, province par province, toute la carte de l'empire, en sorte que la position des villes principales s'est trouvée très-exactement déterminée. J'ajoute, d'après la déclaration même des missionnaires de cette époque, qu'antérieurement à leur arrivée en Chine, les Chinois

avaient fait d'assez grands efforts pour se rendre compte de la configuration topographique de leur pays. Le père Amiot affirme que « le chapitre Yu-koung du Chou-king, qui est peut-être le plus ancien monument de géographie existant dans le monde, le Pentateuque excepté, contient une description géographique de la Chine du temps de Yao et de Chun, » c'est-à-dire remontant à plus de 2000 ans avant notre ère. Le savant missionnaire dit en outre que la géographie faite sous la dynastie des Ming a servi de base à l'*Atlas sinensis* de Martini, qui « n'en est que la réduction et la traduction. » Nous avons pu voir nous-mêmes chez le gouverneur de Yuen-Kiang un curieux spécimen des cartes chinoises. L'auteur, préoccupé surtout de la symétrie, avait également et partout parsemé son œuvre de montagnes uniformément représentées par un pain de sucre colorié en vert. Qu'il voulût tracer un ruisseau ou indiquer le lit d'un fleuve, il donnait une largeur égale à chaque cours d'eau en ayant soin de les faire tous communiquer entre eux. La position relative des villes ne manquait pas d'ailleurs d'une certaine exactitude, et cela s'explique, car les Chinois, qui ont connu la boussole avant nous, savent fort bien s'orienter. Leur mesure de distance, qu'ils appellent *li*, correspond au dixième de notre lieue terrestre. Notre ami le mandarin répondait à nos questions en ayant sous les yeux cette carte, qui lui était familière, mais qui avait l'inconvénient d'entretenir dans son cerveau sur l'orographie et l'hydrographie du Yunan les idées les plus saugrenues. Il nous confirma toutefois que le fleuve qui baigne les murs de la ville se jette à la mer après avoir traversé le Tongkin. Compris

entre le bassin du Yang-tse- kiang et celui du Mékong, il prend sa source dans une de ces ramifications méridionales de l'Himalaya qui donnent également naissance au Méïnam et à la rivière de Canton. Il coule du nord-ouest au sud-est, porte encore à Yuen-Kiang le nom de Hoti-kiang, et ne reçoit celui de Sonkoï que non loin des frontières tonkinoises. De Yuen-Kiang au niveau de la mer, le baromètre n'accuse qu'une différence de hauteur de 400 mètres, ce qui, sur une telle distance, permet de supposer au Sonkoï un cours peu accidenté. Nous avons remarqué cependant l'existence de plusieurs rapides, et nos renseignements constatent celle d'une véritable cataracte infranchissable pour les barques chargées. Cet obstacle se rencontre sur le territoire du Yunan ; mais à partir du premier marché annamite, lequel ne serait éloigné de Manko, le dernier marché chinois, que de trois jours de marche, les marchandises se rendraient en seize jours, par la voie fluviale, à Ketcho, capitale du Tongkin, sans avoir à subir aucun transbordement. Quoiqu'il y ait un banc à chacune des trois embouchures du Sonkoï, celles que les Annamites appellent Meign-shoon et Bien-shoon offrent aux bâtiments dont le tirant d'eau ne dépasse pas 3m 50 ou 4 mètres un port accessible et parfaitement à l'abri de tous les vents.

Il se faisait avant la guerre, entre le Yunan et le Tongkin, un commerce très-considérable, qui semble avoir été surtout alimenté par les métaux. Une grande partie du zinc qui sert à fabriquer les sapèques de l'empire d'Annam était apportée par caravanes jusqu'au premier marché tonkinois, où les Chinois recevaient de

l'argent en échange. Ces relations nécessaires et fréquentes n'avaient cependant pas entièrement effacé le souvenir des luttes ardentes qui, à d'autres époques, ont agité les deux contrées voisines. Au IXe siècle de notre ère, les tribus barbares du Yunan méridional se soulevèrent en même temps que celles du Tongkin contre l'autorité des empereurs de Chine. Les historiens annamites qui rapportent ce fait affirment même qu'à cette époque une portion du Yunan faisait partie du territoire tonkinois, et qu'elle n'en fut détachée que lorsque l'empereur de la Chine eut accepté pour gendre le chef des tribus révoltées [1]. Il est encore interdit aux Annamites de pénétrer dans le Yunan. L'existence sur les frontières de cette province d'un grand nombre de sauvages mal soumis, dont des souvenirs confus entretiennent peut-être les espérances, explique jusqu'à un certain point cette mesure ; mais, ainsi qu'on a pu le pressentir déjà, ce n'est plus là qu'est le danger pour la Chine. Au moment où le Yunan tout entier menace d'échapper à ses lois, ce n'est pas contre les empiétements auxquels Tu-Duc ne saurait songer qu'il importe à la cour de Pékin de se prémunir. Si mes renseignements ne me trompent pas, ce serait plutôt le souverain de l'empire d'Annam qui se montrerait inquiet des flots d'émigrants chinois qui, rejetés de leur pays par les troubles, auraient suivi la vallée du Sonkoï pour s'établir dans le nord du Tongkin. La forte position prise par la France à l'extrémité méridionale de la pé-

[1] *Notes historiques sur la nation annamite*, par le père Legrand de La Lirale, imprimées à Saïgon.

ninsule indo-chinoise nous impose le devoir de ne pas demeurer indifférents aux graves événements qui éveillent, pour des raisons diverses, les craintes des deux souverains asiatiques, et notre rôle naturel à Pékin comme à Hué consiste à abaisser, dans l'intérêt de toute l'Europe commerciale, les vieilles barrières qui séparent les populations.

On n'a peut-être pas oublié que le dessein de relier les provinces occidentales de la Chine à notre établissement annamite fut un des motifs qui déterminèrent en 1866 l'amiral de la Grandière à proposer à M. de Chasseloup-Laubat, alors ministre de la marine, de faire explorer le Mékong. On a pu voir également, dès les premières pages de ce récit, qu'au delà des frontières du royaume protégé du Cambodge, le fleuve cessait d'être praticable à la navigation à vapeur. Les illusions qui nous restaient encore après cette pénible constatation se sont peu à peu dissipées, et l'intérêt de notre voyage a fini par se trouver concentré sur des questions d'un ordre purement géographique. L'heureux hasard qui nous a contraints d'abandonner la vallée du Mékong élargissait donc notre horizon, trop borné jusque-là par des études spéciales, et ce fut avec joie que nous nous trouvâmes dans le cas, en imprimant à nos recherches une direction nouvelle, de confirmer dans une voie depuis longtemps entrevue par leur sagacité les hommes qui présidaient aux destinées de notre jeune colonie. Cette communication si ardemment désirée et cherchée, ce déversoir par où devra un jour s'écouler dans un port français le trop-plein des richesses de la Chine occidentale, c'est du Sonkoï et non pas du Mékong qu'il faut l'atten-

dre. C'est là une vérité désormais hors de doute, et qu'imposerait certainement à tous les esprits l'exploration complète du fleuve du Tongkin. Il s'agit pour le moment de rétablir le courant commercial qui existait autrefois entre deux pays qui l'un et l'autre, bien qu'à des degrés divers, souffrent de l'interruption du trafic.

Il serait bien plus habile de faire servir à la reprise et au développement de ces utiles relations ces nombreux Chinois qui ont, en masses compactes, quitté leur patrie, déchirée par la guerre civile, que de se montrer à leur égard tracassier et défiant. C'est pourtant de ces sentiments hostiles, fondés sur des rancunes invétérées plutôt que sur des appréhensions sérieuses, que s'inspire, dit-on, Tu-Duc pour repousser les victimes de l'anarchie chinoise. Le temps n'est plus où l'Empire-Céleste à l'apogée de sa puissance, forçait tous les Etats voisins à graviter dans son orbite. Il traverse lui-même une crise trop générale et trop formidable pour que son ingérence dans les affaires annamites puisse être à redouter. Voilà ce qu'il importe de comprendre, afin d'abaisser les barrières artificielles élevées entre le Yunan et le Tongkin par la politique ou la fiscalité ; mais voilà ce qu'il sera difficile de faire entendre à notre allié tant que notre influence ne sera pas en mesure de combattre jusque dans ses conseils le parti des lettrés, intraitable ennemi des idées européennes. Un protectorat exercé directement comme au Cambodge, ou tout au moins une complète liberté commerciale obtenue dans les ports du Tongkin et garantie par l'installation à Hué d'un représentant officiel relevant du gouverneur de la

Cochinchine, on ne voit pas d'autre moyen pour sortir de l'impasse où nous acculeraient une timidité sans excuse aussi bien que des scrupules par trop naïfs. Lorsque l'on observe attentivement les efforts persévérants que fait l'Angleterre pour attirer sur ses marchés de l'Inde ou de la Birmanie le commerce de la Chine occidentale, on demeure confondu de notre indifférence à profiter d'une situation exceptionnelle et de circonstances qui ne seront pas toujours aussi opportunes. Arriver les premiers et créer aux négociants des habitudes, c'est là un avantage plus précieux encore en Orient qu'en Europe, et que la guerre actuelle semble nous offrir à un degré inespéré. Cette guerre obstrue en effet les anciens débouchés par où s'écoulaient les produits du Yunan dans la vallée de l'Irawady, et oppose des obstacles nouveaux à l'ouverture de ce passage cherché par les Anglais entre l'Inde et la Chine avec plus d'obstination que de bonheur. Si l'on songe qu'il s'agit de diriger vers une terre française les produits d'une vaste région qui comprend, sans mentionner le Laos septentrional, quatre des plus riches provinces de la Chine, et d'ouvrir en retour à notre industrie nationale des marchés où les consommateurs se comptent par millions, on accordera certes qu'un tel résultat vaudrait bien pour nous une peine égale à celle que nos rivaux se donnent pour l'obtenir. Est-ce au moment où, par une heureuse fortune, il dépendrait de nous de les devancer, qu'il conviendrait de s'arrêter devant les susceptibilités d'un despote qui ne conçoit pas la liberté du commerce sans l'occupation du territoire, et repousse nos négociants comme s'ils étaient les avant-coureurs

de nos soldats ? Quand on se décide à faire une guerre de conquête, c'est apparemment qu'on accepte d'avance les conséquences du succès, et l'ouverture du Tongkin est une suite nécessaire de notre établissement dans les six provinces de la Basse-Cochinchine. Cette partie de l'empire annamite paraît être un des pays les plus riches du monde ; on recueille annuellement une double récolte dans ses plaines, cultivées par une race laborieuse; ses montagnes, qui seraient pour les Européens habitant Saïgon ce que sont pour les Anglais fixés dans l'Inde certaines régions himalayennes, un lieu de repos et de refuge contre les chaleurs tropicales, abondent en gisements métalliques; enfin l'influence des missionnaires, si faible au Cambodge, nulle au Laos, à peine sensible en Chine, se traduit là par un nombre toujours croissant de conversions au christianisme. Les supputations les mieux fondées font monter à quatre ou cinq cent mille le nombre des chrétiens répartis entre les deux vicariats apostoliques du Tongkin. Si l'expérience démontre qu'il ne faut pas se fier sans réserve au dévouement des convertis pour les intérêts européens, il ne serait pas sage cependant de dédaigner un aussi précieux point d'appui.

Explorer le Sonkoï, que nous n'avons pu qu'entrevoir, encourager entre l'embouchure de ce fleuve et Saïgon le cabotage indigène, déjà plein d'activité dans ces parages ; exercer sur la volonté rebelle de l'empereur Tu-Duc une légitime pression, obtenir de ce prince un traité qui pourvoirait à nos intérêts politiques et commerciaux, saisir enfin l'occasion d'opposer un éclatant démenti à ceux qui nous accusent d'impuissance

en matière coloniale, voilà ce qu'il faut avoir le courage d'entreprendre avec cette confiance qui assure le succès. Tels étaient les vœux que j'aimais à former lorsque dans la plaine de Yuen-Kiang je suivais par la pensée dans son cours, aujourd'hui inutile, le beau fleuve qui coulait à mes pieds, et telle est aussi l'espérance qu'il ne me sera pas interdit d'exprimer lorsque, rentré dans ma patrie, je trouve la France si forte et l'heure si propice [1].

CHAPITRE VII.

PAYSAGES ET CROQUIS CHINOIS AU YUNAN.

On a vu en 1812 des soldats épuisés de fatigue et a bout d'énergie s'arrêter pendant les marches forcées de la douloureuse retraite de Russie et tomber pour ne plus se relever. Le repos pour eux, c'était la mort. Un danger d'une autre nature menace les voyageurs dans les pays lointains, les longues haltes leur sont fatales aussi : c'est comme la mort de l'âme. Lorsque, pour subvenir aux nécessités de la vie, il faut se consumer en efforts quotidiens, l'activité physique, surexcitée par une lutte in-

1. Écrit en janvier 1870.

cessante, s'accroît avec les obstacles ; et l'esprit, tout entier au service du corps, semble être pour lui-même sans exigences et sans besoins. Mais il se venge bientôt de cette subordination passagère, et, quand les besoins matériels sont satisfaits, les privations intellectuelles deviennent plus douloureuses. Nous l'éprouvions chaque fois qu'un séjour prolongé dans une ville de Chine nous mettait en présence d'une civilisation qui paraissait complète, et qui pourtant laissait inassouvis les plus impérieux de nos désirs, les plus ardentes de nos aspirations.

Depuis les derniers sacrifices imposés par la difficulté des transports, il ne nous restait pas un livre qui pût, aux heures de lassitude, distraire notre pensée en nous arrachant à nous-mêmes. Je n'essayerai pas de peindre la plus cruelle de nos souffrances ; tous ceux qui ont traversé des misères analogues, les naufragés jetés sur un îlot désert, les condamnés politiques écroués dans une prison cellulaire, la comprendront d'un mot : les dernières nouvelles que nous avions reçues de France remontaient à plus d'une année. Combien d'incertitudes poignantes trouvaient place dans cette longue période, combien d'événements heureux ou funestes avaient pu passer sur la famille ou la patrie !

La patrie ! nous avions toujours eu la confiance de voir nos efforts profiter, dans ces contrées lointaines, à sa grandeur renaissante en Orient ; mais ce fut surtout sur les bords du beau fleuve par lequel l'influence française pourrait si facilement pénétrer dans la Chine occidentale que l'avenir nous apparut dans sa radieuse splendeur. Comme ces navigateurs qui plantent sur une terre inconnue avant eux le pavillon national, M. de

Lagrée fit arborer les couleurs françaises sur les barques qui nous emportaient dans le courant du Sonkoï, tandis que les salves de mousqueterie dont les autorités de la ville de Yuen-Kiang saluaient notre départ dominaient l'immense murmure de la foule accumulée. Le bruit s'éteignit peu à peu ; mais nous vîmes longtemps encore les bannières flotter au vent, les parasols rouges osciller au-dessus de la tête des mandarins, les lances et les fusils miroiter au soleil le long des murailles qui détachaient sur le bleu profond du ciel leur couronne de créneaux. Le Sonkoï s'encaissant entre des montagnes escarpées, la plaine et la ville s'évanouirent bientôt dans la vapeur, et la brillante vision d'un second empire des Indes disparut elle-même comme dans les brouillards d'un rêve.

Nos barques s'étant arrêtées devant un rapide, il fallut mettre pied à terre et reprendre notre bâton de voyage pour gravir péniblement les pentes qui allaient nous conduire, après un mois de marche, jusque sur le haut plateau où est bati Yunan-Sen, ville capitale de la province de Yunan. A mi-côte, dans une dépression creusée au flanc d'une montagne aride, le village de Poupyau se présente d'abord comme une verdoyante oasis au milieu du désert. Il est ombragé par de nombreux aréquiers et des tamariniers noueux dont l'âge reporte assez loin la date de la fondation de Poupyau. Les maisons sont faites de erre durcie par le soleil ; elles ont un étage, et sur leurs terrasses les femmes tournent le rouet, se promènent ou vaquent à leurs affaires ; dans les ruelles, les bœufs, les ânes et les porcs circulent librement. Poupyau, qui m'a rappelé la physionomie des pe-

tites villes de l'intérieur de l'Égypte, s'est donné le luxe d'une muraille continue. Chaque nuit, des sentinelles veillent aux portes. Les habitants de cette bicoque fortifiée appartiennent à la race des Lolos, représentée sur les rives de Sonkoï par de nombreuses tribus, sur lesquelles le gouvernement chinois exerce une autorité de moins en moins sensible à mesure qu'on approche du Tongkin. Lorsque l'action du pouvoir impérial, même sur les Chinois, est notablement affaiblie au Yunan, on comprend que le joug devienne encore moins lourd pour des gens d'humeur farouche et d'origine différente, vivant dans des montagnes dont l'accès est difficile et où la surveillance est impossible. Quel que soit le sort réservé dans l'avenir à ces indigènes, on ne saurait nier les avantages qu'ils ont, probablement à leur insu, retirés de la domination chinoise. Un grand nombre ont suivi l'exemple de leurs maîtres, et de chasseurs nomades sont devenus agriculteurs habiles. A Poupyau, par exemple, c'est du sol qu'ils tirent leur nourriture. Ils ont détourné un torrent à 4 kilomètres de chez eux, l'ont conduit de cascade en cascade, à travers les montagnes, jusque dans leur village, où l'amène un aqueduc construit avec les premiers matériaux venus, car ils ne s'inquiètent point de l'élégance ; mais le hasard a voulu que ces matériaux fussent un marbre magnifique, dont les blocs frustes, polis par l'eau ou par le pied des passants, laissent voir d'admirables couleurs. Le panache des aréquiers et la forte ramure des vieux arbres aux racines dénudées et tordues ombragent la chute d'eau, où viennent puiser les femmes dans des attitudes et un costume qui réveillent les souvenirs bibliques · portant au cou.

aux bras et aux oreilles des ornements d'argent, elles sont vêtues d'une simple robe serrée à la taille, et une large tresse collée sur le front maintient la coiffe où est emprisonnée leur abondante chevelure ; leurs belles proportions, leur aspect à la fois noble et sévère, tout les distingue de la grotesque Chinoise, poupée estropiée, sans force, sans fraîcheur et sans grâce.

Nous avons eu quelque peine dans ce village à réunir un nombre suffisant de porteurs de bagages : aussi est-ce avec un étonnement auquel succède bientôt la colère que nous voyons les mandarins qui doivent nous conduire et pourvoir à ces détails emmener une petite caravane de corvéables levés à leur profit et chargés de marchandises fournies gratuitement par le village. D'autres portent leurs palanquins ou bien la selle de leurs chevaux, que ces honnêtes fonctionnaires veulent fatiguer le moins possible. Leur parler d'humanité, ce serait peine perdue ; il faut se borner à exiger d'eux qu'ils remplissent leur devoir envers nous, et qu'il nous donnent l'indispensable avant de songer à leurs intérêts personnels. Nos fripons de mandarins se rendent d'ailleurs à nos impératives observations, et pour nous prouver leur zèle ils font à la halte du soir saisir, mettre à la cangue et rouer de coups le malheureux chef d'un village lolo coupable d'avoir témoigné peu d'empressement à nous servir. Nous logeons chez deux bonnes vieilles facilement apprivoisées par l'offre de quelques pipes de tabac, et nous passons la soirée autour du feu, tandis que nos hôtesses, assises près de nous, les pieds dans la cendre d'un *brasero*, fument en faisant tourner le fuseau. Une jeune fille sauvage va, vient, fait des

niches à sa grand'mère, nous regarde en dessous et se hasarde enfin à toucher nos longues barbes. La femme, plus timide que l'homme, est par sa nature moins défiante; son instinct, plus rapide et plus sûr, démêle mieux la droiture des intentions sous les plus farouches apparences. Vers minuit, le chef, délivré de sa cangue et assoupli par le bâton, vint nous éveiller pour nous offrir un poulet.

Le lendemain, nous cheminons dans une vallée d'abord sauvage et triste. Un torrent coulant à nos pieds sur un lit de marbre se heurtait contre des blocs multicolores formés de ces durs cailloux agglomérés que les géologues appellent des brèches. Ces mosaïques naturelles, qui orneraient des palais en Europe, gisent là inutiles, attendant depuis des siècles un œil qui les admire. Des deux côtés, dans les montagnes, la roche calcaire déchire la faible couche de terre végétale pour montrer à nu ses grandes rayures. Peu à peu cette gorge s'élargit, se peuple et laisse voir de fort belles cultures. De nombreux villages s'abritent sous les grands arbres. Les cases grises sont faites de terre séchée, et les toits plats supportent des pyramides de paille. On dirait les tourelles couvertes en chaume de quelque château-fort. L'illusion est d'autant plus facile qu'autour des maisons une muraille détache sur le ciel, au niveau du toit, une ceinture de créneaux. Chacun s'enferme chez soi pour se défendre des voleurs de grand chemin; mais il n'est pas de barrière assez haute ni d'assez solide enceinte pour mettre l'habitant paisible à l'abri des pillards officiels. Tout le monde s'enfuit à l'approche de nos mandarins et de nos soldats. Nous souffrions de ces ter-

reurs dont nous étions la cause involontaire, et ne consentions plus qu'avec peine à faire halte dans les hameaux. Le jour suivant, nous entrions dans la ville de Sheu-Pin, dont les beautés, d'abord voilées par les promontoires qui masquent en même temps la plaine, se révèlent brusquement à l'œil enchanté. Par une percée inattendue qui se fait entre deux collines, le regard ébloui se perd sur une vaste nappe d'eau, bleue comme le ciel qui s'y reflète, immobile comme l'air qu'aucun souffle n'agite. C'est un coin du lac de Sheu-Pin. La ville elle-même apparaît bientôt comme une cité flottante réunie à la terre par de vastes chaussées et des talus de rizières, sorte de routes plus étroites qui se croisent dans tous les sens. Les piétons, les chevaux, les palanquins et les barques circulent ensemble; des îlots couverts de maisons tachent l'azur du lac; près de nous, des buffles dans l'eau jusqu'au ventre sont attelés à une sorte de herse sur laquelle un homme presque nu se tient debout comme un génie de la mer traîné par quelque monstre visqueux. A ce spectacle si nouveau, la vue se trouble, on hésite, on se sent pour un instant incapable de distinguer les limites des deux éléments, la terre et l'eau, qui semblent là unis et confondus.

C'est sur un monticule couronné d'une grosse tour qu'il faut se rendre pour embrasser dans leur harmonieux ensemble la plaine, la ville et le lac. J'y montai vers le soir, afin d'échapper à l'avide curiosité d'une foule importune. A ma droite, la nappe d'eau s'étendait jusqu'aux collines dentelées qui la découpent et la bornent; le jour mourant y projetait des nuances pâles et violacées; sur les bords, l'ombre tombant des mon-

tagnes était ponctuée de blanc par les pignons des maisons nombreuses qui font au lac entier comme une ceinture de villages ; au milieu, des barques de pêcheurs, des touffes d'herbes marines venant chercher la lumière, semaient la surface de l'eau de taches d'abord à peine perceptibles, mais qui allaient en s'accentuant et se multipliant à mesure que le regard se rapprochait de la ville. De petits récifs surgissaient inhabités, puis des îles plus grandes couronnées de pagodes dont l'archiecture bizarre, un peu dissimulée par les grands arbres, ne déparait pas trop cet étonnant paysage. De grandes jetées s'avançaient dans l'eau comme les bras d'un gigantesque polype ; et la ville elle-même, habituellement sans caractère et sans relief, mais alors transfigurée par les rayons du soleil couchant, m'apparut comme conquise sur le lac qui l'enveloppe et vient mourir au pied de ses murs. Les Chinois ont eu l'idée toute chinoise de construire à l'extrémité d'une jetée une sorte de porte d'entrée pour bien marquer où commence la terre et où finit l'autre l'élément : précaution qui n'est point inutile, et qui, en reportant la pensée vers la ville des lagunes, conduit le voyageur à regretter que les générations qui ont construit Venise n'aient pas envoyé d'émigrants dans la plaine de Sheu-Pin.

Le gouverneur s'efforçait de nous décider par ses conseils à partir sans retard pour Yunan-Sen ; mais nous voulions visiter Lin-ngan, et notre obstination semblait le mettre au désespoir. Il nous apprit enfin que, les musulmans serrant de fort près cette ville, il serait très-imprudent de nous y rendre ; d'ailleurs le mandarin militaire qui y résidait nous faisait en termes formels in-

terdire l'entrée de la place. Ce mandarin avait une telle réputation d'énergie et de férocité qu'on ne supposait pas à Sheu-Pin que six Européens pussent nourrir l'audacieux projet d'aller, contrairement à ses ordres, le braver chez lui. Dans le Yunan, les hommes de cœur qui sont encore fidèles à l'empire entendent le servir à leur guise; Lean-Tagen [1], gouverneur de Lin-ngan, excité par la lutte qu'il soutient presque seul dans cette partie de la province et exaspéré par les trahisons qui l'affaiblissent, n'obéit plus aux ordres de Pékin. Telles furent les observations que nous adressèrent les autorités lorsque nous leur montrâmes nos passe-ports.

M. de Lagrée, coupant court à des discussions que les Chinois ont l'art de rendre interminables, annonça qu'il entendait partir, et remit au gouverneur de Sheu-Pin, beaucoup moins inquiet pour nous que pour lui-même, une déclaration qui pût au besoin mettre à couvert vis-à-vis de son chef la responsabilité de ce timide fonctionnaire. A cette condition, celui-ci consentit à autoriser notre embarquement sur le lac, dont les eaux, qui se déversent dans la vallée de Lin-ngan, nous portèrent à peu de distance de cette ville. La nouvelle de notre arrivée prochaine nous avait devancés, car un mandarin nous attendait. Impassible et muet, il nous fit signe de le suivre et nous conduisit dans un vaste édifice situé en dehors de l'enceinte. Les portes se fermèrent sur nous, mais elles furent immédiatement assiégées et battues

1. Tagen, c'est-à-dire grand homme. C'est une épithète, une sorte de titre honorifique qui s'ajoute au nom des personnages occupant une situation élevée dans la hiérarchie civile ou militaire.

par le flot populaire. Cet insatiable besoin de nous voir, étant ainsi contrarié, provoqua la plus vive irritation; la curiosité brutale se transforma bientôt en une sorte d'hostilité furieuse. Les pierres volèrent par-dessus les murs, et de menaçantes clameurs nous poursuivirent dans notre retraite, A ce moment, M. Garnier nous rejoignit. Ayant quitté la commission à Poupyau pour explorer le Sonkoï, quelques milles au-dessous de l'obstacle qui nous avait arrêtés, il était arrivé à Lin-ngan deux jours avant nous. Il avait au front une plaie profonde, et ne dut qu'à son revolver de n'être pas lapidé par des gens dont les exigences étaient sans limites.

Ce peuple ameuté n'en voulait aucunement à notre existence; il ne réclamait qu'une chose, mais il la réclamait impérieusement, nous approcher, nous palper, nous examiner à son aise. Les plus audacieux, escaladant les murs, nous intimaient de loin et en gesticulant l'ordre de marcher, de nous asseoir ou même de manger et de dormir. Ils voulaient voir comment s'y prenaient des Européens pour remplir toutes les fonctions de la vie animale. Outre que cela fût devenu très-dangereux, si, comme les enfants qui brisent une montre pour en étudier le mécanisme, ils avaient eu la fantaisie d'observer un Européen à l'intérieur, on conçoit que cette situation n'était plus tolérable. Il fallait cependant, avant d'employer la force, recourir à tous les moyens d'apaisement. Nous fîmes dire au maire de la ville que nous voyions bien qu'en entrant en Chine nous avions eu tort de compter sur nos passeports plutôt que sur nos armes, et que, la parole de l'empereur n'étant pas une suffisante garantie contre les violences des habitants de Lin-ngan,

nous allions songer à nous défendre nous-mêmes. On vint alors coller sur notre porte une affiche devant laquelle la foule hésita un instant, pour revenir bientôt après à la charge avec une fureur nouvelle. De tous les mandarins de Lin-ngan, un seul, le gouverneur du Fou, sait encore imposer à ses administrés l'obéissance et le respect; mais, contrarié d'un voyage fait sans son autorisation préalable, il s'obstinait toujours à ne prendre à notre égard aucune mesure protectrice. Il nous gardait rancune et jouissait de sa vengeance. Enfin, mis en demeure d'agir par un message énergique de M. de Lagrée, il se présenta chez nous de grand matin. C'était un véritable colosse. Il semblait humilié de nous avoir cédé, tenait ses yeux obliques constamment baissés vers la terre, et cette attitude donnait à sa face de taureau je ne sais quoi de grotesque et de contraint. Cet homme, nous l'avons su depuis, est d'une force herculéenne, il assomme un bœuf d'un coup de poing, ne trouve pas de cheval assez fort pour le porter et mêle les plaisirs aux rudes travaux de la guerre. Il fait jouer la comédie et assiste à des danses avant de livrer bataille. Il abhorre les musulmans, ceux qui sont demeurés fidèles à l'empereur aussi bien que les révoltés. On l'accuse de s'être donné lui-même le globule rouge qu'il porte à son chaperon; mais ce qui est sûr, c'est qu'il refuse l'obéissance au vice-roi de la province. Celui-ci lui ayant plusieurs fois donné l'ordre de se rendre à Yunan-Sen, il répondit comme aurait pu faire un de nos grands barons féodaux : « Si vous insistez, je m'y rendrai, mais avec mes soldats. » Son nom fait trembler à 20 lieues à la ronde, et dans la suite on nous regardait comme des

prodiges lorsque nous disions que nous avions traversé Lin-ngan. Ce terrible général nous autorisa sèchement à passer quelques jours chez lui, et fit alors poser sur les portes de notre établissement un avis orné de son cachet. Le désordre diminua sur-le-champ; cependant une lourde pierre, passant entre M. de Lagrée et moi, vint tomber encore sur la table où nous écrivions. Deux de nos hommes lancés à la poursuite du coupable le saisirent et l'attachèrent par la queue à une colonne malgré ses cris et ses soumissions, puis nous le livrâmes à la justice du pays. Sa tête, d'abord emprisonnée dans une cangue, est tombée le lendemain à notre insu; nous n'aurions pas souhaité une punition si sévère. Il était châtié surtout pour avoir enfreint les ordres d'un chef qui maintient au-dessous de lui une discipline rigoureuse, tout en s'affranchissant lui-même des liens de la hiérarchie. A partir de ce moment, notre logement cessa d'être une prison, et il nous fut possible de visiter la ville.

Lin-ngan, dont le nom est connu au Laos à l'égal de celui de Yunan-Sen, est entourée d'une double enceinte. Elle est plus grande que Sheu-Pin, mais moins coquette et moins gaie. Les maisons sont basses, mal tenues, souvent dégradées ou détruites. Une voie principale, droite et large, mène d'une porte à l'autre; hors de là, on ne trouve que des ruelles où les habitants sont entassés. Les pagodes sont très-nombreuses, occupent une place énorme, et cependant l'on en construit encore. Les architectes chinois ont consacré tous leurs soins à la décoration de quelques-unes d'entre elles; mais c'est surtout dans le vaste jardin qui embrasse plusieurs

hectares au centre de la ville qu'ils se sont étudiés à prodiguer les ornements bizarres et les coûteuses inutilités : colonnes qui ne supportent rien, séries de portiques qui ne mènent à rien, ponts sous lesquels ne coule point d'eau. Le jardin lui-même est un luxe superflu dans cette place de guerre, et les portes en sont toujours fermées. On retrouve dans toutes les œuvres des Chinois je ne sais quoi de faux et d'incomplet ; on dirait que ceux-ci, voulant pousser jusqu'aux dernières limites la fameuse théorie de l'art pour l'art, construisent à grands frais un pont voûté sur une surface unie pour le seul plaisir de le construire, comme ils ont jadis élevé sur les frontières septentrionales de leur empire cette immense muraille, monument à la fois colossal et inutile, qui caractérise à merveille le génie de cette race singulière.

Autour de la ville et à perte de vue, les tombeaux se pressent, renfermant un peuple cent fois plus nombreux que la population vivante. On remarque une grande uniformité dans cette architecture funéraire. De petits portiques en marbre bleuâtre ou une simple plaque, le plus souvent rectangulaire, encastrés dans le mur, qui soutient un tertre arrondi, telles sont les formes habituelles adoptées pour les tombes. Les dimensions varient suivant l'importance et la fortune du mort. Quelquefois même un vaste enclos peuplé de statues, décoré de colonnes, et dans lequel une porte monumentale donne accès, sépare le cadavre d'un mandarin des cadavres vulgaires ; mais on retrouve le plus souvent les tables de marbre couvertes d'inscriptions. A Lin-ngan, ces mausolées prétentieux se perdent dans l'immensité

de l'ensemble ; de loin en loin, des colonnes attirent seules les yeux. Pas un arbre, pas de fleurs, pas de verdure, rien que des tombeaux où miroite le marbre frappé par le soleil. Ce champ de mort n'a d'autres limites que des falaises aux teintes jaunâtres et des montagnes dénudées. C'est à se croire transporté dans quelque nécropole du désert libyque. A travers ce cimetière si différent de ce qui se voit chez nous passe la route qui conduit à une exploitation de lignite, ressource précieuse pour ce pays déboisé où le froid est vif. De petits toits en chaume recouvrent les orifices au-dessus desquels quatre hommes travaillent tout le jour à descendre dans les puits des paniers vides et à remonter ceux que les mineurs ont remplis. Ces puits sont consolidés par des cadres en bois ainsi que les galeries horizontales, dans lesquelles on a refusé de nous laisser pénétrer.

Rassurés par la visite que le gouverneur s'était enfin déterminé à nous faire, les autres mandarins accoururent eux-mêmes les mains pleines de présents. A les entendre, la conduite du peuple de Lin-ngan les avait navrés de douleur, et ils gémissaient de n'avoir pas pu proportionner le châtiment à l'offense. Cet aveu d'impuissance ne nous était pas suspect quand nous voyions la foule envahir à notre suite les cours des *yamens*, remplir les salles d'audience ou se tenir aux fenêtres, et, pour plus de commodité, déchirer les carreaux[1]. Les fonctionnaires, résignés, honteux, attendaient pour par-

1. Le verre, resté en Chine un objet assez cher, est souvent remplacé par du papier.

ler eux-mêmes la fin d'un grossier éclat de rire ou d'une conversation bruyante. Nous ne nous méprenions pas sur le sens de cette incroyable tolérance, qui s'expliquait bien mieux par la peur que par la philanthropie. Il suffit d'un caprice de mandarin pour faire bâtonner ou décapiter un homme, pourtant on n'ose guère affronter la foule. Les choses se seraient sans doute passées autrement dans le palais du gouverneur, mais celui-ci nous avait si mal reçus que M. de Lagrée quitta la ville sans prendre congé de lui.

La route directe de Lin-ngan à Yunan-Sen étant coupée par les rebelles, nous dûmes rétrograder jusqu'à Sheu-Pin, où l'on nous fit de nouveau un accueil plein de bonne grâce et de cordialité. Le lendemain, quand nous partîmes, le mandarin principal voulut nous accompagner en personne jusqu'à l'extrémité de la plaine, et sortit de sa chaise pour nous faire ses adieux.

Les montagnes nous montrent bientôt le même aspect uniforme et sévère ; la terre rouge apparaît entre les lignes peu serrées des cyprès et des pins. Certains versants abrupts sont profondément couturés par les eaux. Nous passons sur un col tellement rongé, que la place d'un étroit sentier reste à peine au-dessus de l'abîme. Depuis longtemps, nos étapes quotidiennes peuvent se résumer en quelques mots : monter d'abord, suivre ensuite une route droite ouverte aux flancs des montagnes, puis descendre dans une gorge ou dans une vallée pour chercher un gîte dans les villages. Les habitants de ces hameaux, surpris le soir par notre brusque arrivée, commencent à s'émouvoir et à fuir comme les sauvages du Laos. C'est que nous ressem-

blions beaucoup, à ce qu'il paraît, avec nos cheveux longs et notre mine farouche, aux musulmans rebelles.

Les brigands [1] ! telle est l'exclamation flatteuse qui salue notre arrivée, et aussitôt les femmes de se cacher et les hommes de s'enfuir. Les escortes que les mandarins nous imposent deviennent à chaque station plus nombreuses. Les soldats en effet ne consentent plus à s'éloigner qu'en force. Ils sont rassurés tant qu'ils nous accompagnent, mais ils tremblent en songeant au retour. Certains villages prennent, pour garantir leur sécurité, les plus minutieuses précautions. Il en est qui se sont eux-mêmes fortifiés et palissadés ; ils ont élevé, à 100 mètres de leurs murs, des tours où des sentinelles avancées passent la nuit en faction. Ces soldats ne communiquent avec la terre que par des échelles en cordes qu'ils déploient ou qu'ils retirent à eux. Les cris, les coups de fusil redoublent pendant nos marches, et je suis constamment suivi, pour ma part, par un odieux porteur de gong qui ne cesse de faire vibrer à mes oreilles son maudit instrument. Je gravis plus facilement les pentes escarpées avec le secours de cette musique infernale ; je suis moins tenté de m'arrêter pour reprendre haleine, et je fuis mon supplice comme le taureau fuit l'aiguillon. Bientôt aux arbres verts se mêle la marne rouge excavée, taillée de mille façons par les eaux, formant des pyramides aiguës reliées par leur base ou même des colonnes détachées de la masse

1. *Kouïtseu*, appellation injurieuse appliquée par les Chinois aux mahométans révoltés du Yunan en particulier, et aux bandits en général.

et qui s'élèvent isolées entre deux cyprès comme les piliers d'un temple détruit. Nous arrivons sans incident jusqu'à la ville de Tong-Hay, qui, située comme Sheu-Pin non loin d'un lac, est une place militaire de quelque importance. Un général y réside, et autour de lui fourmillent les uniformes matelassés de soudards fainéants, insolents et brutaux, qui vivent de pillage et paraissent odieux à la population.

Un détachement de ces soldats est préposé à notre garde ; ils s'amusent à piquer de leurs lances et de leurs couteaux la figure des curieux qui passent la tête à travers les portes entre baillées à dessein. Exaspérés par ce traitement, les habitants, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de mahométans encore soumis à l'empereur, se sont portés en masse vers notre demeure, et au moment où nous allions nous mettre à table, nous apprîmes qu'on se disposait au dehors à donner l'assaut. Des lances longues de 6 mètres, qui atteignaient jusqu'au faîtage des toits, furent distribuées aux soldats, qui prirent position dans la cour de notre logement, tandis que d'autres allumaient leurs mèches et garnissaient de poudre le bassinet de leurs fusils. Quelques blessures légères ont rendu les assaillants plus timides, et la nuit a mis fin à cette émeute de curieux ; nous avons d'ailleurs exigé nous-mêmes que nos portes demeurassent ouvertes. On paraissait d'ailleurs ici, comme à Lin-ngan, surtout empressé de nous voir manger. Les instruments européens qui remplaçaient les bâtonnets chinois étaient l'objet d'examens approfondis, et j'ai entendu un homme sagace expliquer à son voisin comme quoi la grande cuiller à

soupe était sans doute celle du chef de l'expédition.

La ville est entourée d'une enceinte rectangulaire en briques bien entretenue. Une grande rue principale bordée de magasins la traverse par le milieu. A l'entour, la plaine est très-cultivée, et de nombreux villages se pressant près du lac semblent se disputer la terre fertilisée par les dépôts séculaires des eaux qui se retirent. Nous ne pouvons sortir d'ailleurs sans traîner derrière nous une queue de plusieurs milliers d'hommes. Le mandarin civil est un petit personnage timide qui semble consterné d'avoir un rôle à remplir dans ce pays bouleversé. Il abdique entre les mains du mandarin militaire, robuste gaillard décoré d'un globule de corail, à la moustache hérissée, et qui paraît au contraire plein de confiance ; il rit bruyamment, parle gras et met rondement la populace à la porte. Le 16 décembre, le froid augmentait, et nous avons vu avec une certaine émotion la neige tomber le lendemain assez abondante pour couvrir les toits, les montagnes et les arbres. Il n'en fallait pas moins partir de Tong-Hay. La terre était ensevelie dans un linceul, et le matin une brume épaisse arrêtait le regard à vingt pas. Quand le soleil s'est levé, ce triste aspect de la nature s'est changé en une décoration splendide ; les couleurs vives des pagodes et des maisons construites en terre rouge ressortaient avec une prodigieuse netteté sous la neige qui blanchissait les toits ; beaucoup d'arbres, surpris en plein travail par cette douche glaciale, semblaient regretter leur séve perdue ; d'autres, plus prudents, sentant revenir l'hiver, s'étaient couverts de feuilles rouges qui, mêlées à la neige, produisaient un de ces

contrastes merveilleux qui arrachent aux moins enthousiastes un cri d'admiration. Les fleurettes des buissons, avec une goutte d'eau glacée dans le cœur, penchaient la tête comme pour mourir ; mais c'étaient surtout les élégants palmiers, dont les raquettes ployaient sous la neige, qui paraissaient être les véritables habitants et comme les témoins caractéristiques de cette zone intermédiaire, où les extrêmes se rencontrent, où l'hiver commence à lutter avec avantage contre l'éternel été des régions intertropicales. Ce spectacle presque oublié produisit sur nous une sensation extraordinaire ; il était nouveau pour nos Annamites, et malgré les souffrances que leur causait la rigueur de la saison, ils semblaient frappés d'étonnement comme des aveugles-nés qui, ouvrant à trente ans les yeux à la lumière, verraient subitement se lever le rideau sur les grandes scènes de la nature.

Il en est peu de plus magnifiques que celles que nous contemplions pendant ces jours de marche. Les sommets blanchis des montagnes se dessinaient vaguement sous le ciel comme des nuages floconneux aux teintes pâles, aux formes indécises et flottantes. Les villages, à moitié enfouis sous la neige, rappelaient ceux des Alpes ; les monotones rizières avaient elles-mêmes disparu sous une couche légère de glace, et l'œil dépaysé errait sur la campagne transfigurée et tout éblouissante. Nous payions ces plaisirs aux heures de halte : les pagodes mal closes, pavées de froids carreaux, étaient nos hôtelleries habituelles ; le bois, difficile à obtenir, était humide, et il fallait choisir entre l'air pur, mais glacé, du dehors et l'atmosphère fumeuse de l'intérieur, échauffée

à grand'peine par un feu allumé au centre de notre dortoir improvisé. En même temps, il était nécessaire d'observer vis-à-vis des populations, où l'élément mahométan devenait plus sensible, certaines règles de modération et de prudence trop souvent mises en oubli jusqu'alors par nos soldats chinois. Ceux-ci savaient d'ailleurs s'y soumettre d'eux-mêmes : insolents avec les gens paisibles et pillards quand les cadeaux volontaires affluaient, ils se montraient humbles et doux quand ils croyaient les habitants d'une ville animés pour les rebelles de sympathies secrètes.

Tchieng-tchouan-hien, cité de troisième ordre, est encore située sur un lac dont les eaux s'épanchent par une rivière canalisée dans un immense réservoir entouré de montagnes incultes. Ce lac se distingue de ceux que j'ai déjà signalés par ses dimensions plus vastes et par le caractère sauvage du site qui l'encadre. Sur les pierres émergentes et dans les grottes formées par les rochers noirs qui le bordent, de nombreux cercueils ont été déposés à l'abri des animaux féroces qui se nourrissent de cadavres. J'ai vu de près ce lac en allant visiter la ville de Tchin-kiang-fou, bâtie non loin de ses rives; le ciel était gris, l'eau terne, et sur le front neigeux des montagnes de gros nuages amoncelés se laissaient traverser par de chaudes effluves. L'aspect lugubre et solennel du paysage donnait le frisson ; la nature semblait revêtue d'ornements funèbres et parée pour recevoir de nouveau la guerre et l'épidémie, ces deux ministres de la mort qui ne chôment plus dans le Yunan. Plus loin, la ville de Tsin-lin-so a été la victime de ce double fléau. Les cercueils, hors de terre, se montrent

sur des rangs pressés, et nous faisons halte au milieu des morts pour attendre les mandarins qui viennent au-devant de nous. Nous les saluons, après quoi un Chinois gros, court, trapu et joufflu comme un ménestrel de village, nous précède en soufflant dans une sorte de hautbois. Notre cortége ressemble à une noce de campagne traversant un cimetière ; à chaque pas, de lourdes bières portées par quatre hommes nous croisent dans le chemin. A la porte de la ville, les sons aigus de notre fifre ne parviennent plus à dominer le bruit des gongs et des coups de fusil dont on nous assourdit pour nous faire honneur. Toute la garnison est sous les armes, et les joyeuses couleurs des banderoles flottant au bout des lances font un contraste navrant avec le triste spectacle offert par le monceau de ruines qui fut autrefois la ville de Tsin-lin-so. On nous loge le mieux possible au premier étage d'une des rares maisons restées debout, quoique portant encore les traces de l'incendie.

Du haut des remparts, on embrasse dans son ensemble l'œuvre de destruction. Il ne reste pas pierre sur pierre dans cette malheureuse ville ; les habitants, déguenillés, se sont creusé des tanières sous les décombres de leurs demeures ; ils èrrent à travers les ruines, paraissant aussi loin de la résignation qui ennoblit le malheur que du désespoir où l'on puise parfois la force de le réparer. Hors des murs, une grande partie des terres demeure inculte, et les morts, exposés à nu dans les champs qui les ont nourris, attendent leur sépulture· Les cyprès poussent d'eux-mêmes, et poussent presque seuls dans la campagne ; habitués à les voir enEurope ombrager les tombes, nous évoquions malgré nous le

souvenir de nos cimetières quand l'éclat et la splendeur du paysage nous détournèrent subitement de ces sombres pensées. Il n'y a d'ailleurs nulle comparaison possible entre les quelques mètres carrés affectés chez nous à l'inhumation des morts par les magistrats municipaux et ces champs de repos, sans autre limite que l'horizon, où les Chinois déposent les cadavres, choisissant d'instinct un beau site, comme si la contemplation de la nature, dédaignée pendant la vie, devait être l'éternelle occupation du mort. Cette liberté laissée aux funérailles procède du seul sentiment élevé qui subsiste chez les Chinois : le respect pour la mémoire de ceux qui ne sont plus. Les vivants ont très-souvent d'ailleurs à souffrir de cette coutume, qui constitue pour la santé publique un péril permanent et grave.

Cependant nous approchions de Yunan-Sen. Déjà, du sommet d'une montagne, nous avions aperçu le lac qui fait la richesse et la beauté de cette ville. Si le temps nous avait permis d'escalader la plus élevée des crêtes de ce vaste massif de montagnes, nous aurions pu sans doute embrasser à la fois les cinq lacs qui ont marqué les diverses étapes de notre route à travers cette magnifique région. Après avoir quitté le bassin du Sonkoï, effleuré celui de la rivière de Canton, nous entrions enfin dans la vallée du Yang-tse-kiang, que les Chinois appellent le fils aîné de l'Océan. Ce fut avec une émotion indicible que je contemplai l'humble ruisseau, un peu grossi par la neige, qui coulait doucement vers le nord, envoyant ses eaux à Shang-haï comme pour nous y précéder. Il n'avait pas un mètre de large et n'aurait pu porter une pirogue ; je le voyais déjà cependant rival

des plus grands fleuves du monde, ayant à son embouchure sept lieues d'une rive à l'autre, et couvert de steamers européens. Merveilleux pouvoir de l'imagination qui combat par l'espoir de jouissances futures l'effet des souffrances présentes, et qui, en montrant le but au voyageur, lui donne la force d'y atteindre!

Nos porteurs, ignorant que nous avons l'habitude de payer les services, font à chaque village des relais forcés, et contraignent les paysans à leur fournir des remplaçants. Nous continuons de voir des cercueils à peine cloués, posés sur le bord de la route, attendant que des temps plus heureux et une mortalité moins grande permettent à la piété chinoise d'y jeter un peu de terre ou de les loger, suivant l'usage, dans un petit caveau en briques. Nous nous arrêtons, pour y passer la nuit, dans la ville de Tchang-Khong, d'où nous dominions le grand lac encore embrasé par le soleil couchant, tandis que l'ombre enveloppait déjà la plaine; c'est le moment où les démons, à cheval sur les rayons de la lune, descendent auprès du lit des mourants ou voltigent autour des morts. Dans la pagode même où nous étions établis, une légion d'hommes en habits blancs, signe de grand deuil, faisaient une veillée funèbre. Le bruit des cymbales et des gongs, les cris aigus destinés à éloigner les malins esprits chassèrent le sommeil, et, le matin venu, nous nous remîmes avec plaisir en route vers la grande ville où nous espérions trouver un établissement plus commode.

La plaine se déroule dans toute sa magnificence, et ses vastes proportions nous paraissent d'autant plus étonnantes que nous sommes à 1,600 mètres au-dessus

du niveau de la mer; les montagnes déboisées qui l'entourent sont trop basses pour une telle étendue; l'œil, toujours plus dérouté que charmé par tout ce qui lui rappelle l'espace illimité, regrette de ne pas rencontrer d'obstacles ; il cherche à découvrir de loin un monument élevé, la calotte d'un dôme, les toits superposés d'une pagode, l'aiguille d'un minaret ou tout au moins un mur d'enceinte avec ses créneaux et ses bastions : vain espoir! Nous traversons de gros villages; une large chaussée dallée et bordée de beaux cyprès nous conduit dans la plaine, mieux cultivée ; la population plus nombreuse bourdonne autour de nous, et un mélange de flâneurs, de soldats, de petits marchands, nous révèle seul le voisinage du chef-lieu. Assis dans la partie basse de la plaine, Yunan-Sen ne se laisse apercevoir en effet qu'à deux cents pas de ses murs, et l'on a pénétré déjà dans ses faubourgs qu'on les cherche encore des yeux.

C'est le malheur des villes chinoises de ne se distinguer les unes des autres que par la superficie qu'elles couvrent. Les maisons sont construites sur un modèle identique dénué d'élégance autant que de grandeur. Passant sa vie à charger sa mémoire de formules sonores et vides, à labourer, àvendre ou à acheter, le Chinois ne comprend et ne pratique que la petite sculpture; essentiellement positif, égoïste et calculateur, il ne connaît l'enthousiasme sous aucune forme. Pour lui, le ciel est sans Dieu, l'art sans idéal, et les villes sont sans monuments. C'est en me livrant à ces réflexions que j'avançais dans la granderue de Yunan-Sen, tantôt marchant, tantôt porté par la foule au milieu de laquelle notre

petite troupe était comme noyée. Jamais Européens ne s'étaient montrés à elle, hormis les missionnaires, et ceux-ci, longtemps obligés de se cacher, ont continué de porter l'habit chinois. Nos barbes, nos longs cheveux en désordre, notre costume étrange, nos armes surtout, excitaient au plus haut point la curiosité, et c'est avec un cortége formé d'une multitude innombrable que nous parvînmes au palais des examens du baccalauréat, où nous devions loger.

Ce palais est un vaste édifice couvrant une immense étendue de terrain à l'extrémité de la ville ; il est composé de deux corps de logis principaux, flanqués de longs bâtiments rectangulaires dans lesquels il eût été possible de caserner un régiment. Il nous fallut consacrer quelque temps à une véritable étude topographique pour nous y reconnaître au milieu d'un dédale de cours, de salles, de corridors délabrés à faire peine; nous ne distinguions plus qu'aux bancs brisés et aux tables renversées les lieux où les candidats se livraient jadis à ces compositions littéraires qui servaient de base à l'organisation politique de l'empire. Les diplômes sont bien encore le prix du concours, mais les emplois deviennent le plus souvent la récompense de l'intrigue. Jamais en aucun pays la vénalité des offices et des officiers n'a été poussée si loin. Dans le Yunan en particulier, les pacifiques travaux, les luttes à armes courtoises, d'où rhéteurs, poètes et moralistes sortaient administrateurs et fonctionnaires publics, sont complétement abandonnés. Ce n'est plus à coups d'arguments qu'on se bat. Depuis notre entrée dans cette malheureuse province, nous avons, on l'a vu, suivi les traces

de la rébellion, et constaté les funestes conséquences qu'elle a entraînées même dans les départements restés de nom fidèles à l'empereur ; mais il fallait venir à Yunan-Sen pour bien apprécier toute l'étendue du mal.

En traversant la ville, nous avons remarqué dans la foule les nombreuses figures des musulmans qui résistent ou feignent de résister aux projets ambitieux de leurs coreligionnaires. Sous le vaste turban, leur œil ardent et noir ne se baisse pas devant une menace; leur nez droit et saillant accuse leur origine, dont un mélange de plusieurs siècles avec une race différente n'a pu faire disparaître la forte empreinte. Tout en eux respire l'audace, et leur fierté frappe d'autant plus l'étranger qu'ils se montrent au milieu d'un peuple avili comme d'impétueux coursiers du désert égarés dans un troupeau de bêtes de somme. Avec quelles modulations suppliantes et tendres le mandarin Ku, venu pour nous souhaiter officiellement la bienvenue, ne s'efforçait-il pas, sur nos instances, d'écarter la foule envahissante ! Ce fonctionnaire avait la réputation d'être cruel, nous le savions : aussi ne l'entendions-nous pas sans sourire, debout et les mains jointes, vêtu d'une robe de soie fourrée, s'adresser à un robuste gaillard, pâle et déguenillé, qui s'obstinait à ne pas quitter la place. Il le conjurait, en l'appelant son grand-père, son bisaïeul, de ne pas se montrer si opiniâtre. Nous avons dû intervenir, poser des sentinelles et repousser par la force tous ces ascendants de maître Ku insensibles aux prières de leur petit-fils. Ces ménagements extraordinaires envers la foule auraient suffi pour nous éclairer sur la situation du pays.

Les mandarins ont tout à craindre de ces hommes insoumis qu'une communauté d'origine et de fanatisme religieux réunira tôt ou tard aux révoltés de l'ouest, en admettant qu'ils ne soient pas encore liés à eux par un accord secret. Déjà ils ont été assez forts pour fomenter une sédition dans la ville, assassiner le vice-roi chinois Pan et proclamer à sa place leur grand muphti. Le commandant militaire, musulman comme eux, était pendant ce temps-là enfermé dans Lin-ngan, dont il était allé faire le siége, par les habitants eux-mêmes, qui, après lui avoir ouvert les portes, s'étaient retirés dans la plaine et le tenaient bloqué dans leur propre ville. Le géant Lean-Tagen, celui-là même qui nous avait si mal reçus, consentit, malgré la haine que lui inspirait un sectateur de l'islam, à laisser sortir le général qui demandait à sauver Yunan-Sen. Celui-ci, soit que son dévouement à l'empereur fût sincère, soit qu'il ne jugeât pas opportun de se déclarer ouvertement, rétablit l'ordre en effet, arracha le grand-uléma de la montagne où s'était installée la nouvelle cour, et intima l'ordre au pontife, dont la royauté éphémère rappelait celle du cardinal de Bourbon opposé à Henri IV par les ligueurs, de rentrer dans le vaste domaine des choses éternelles et de n'en plus sortir. Le vieux *papa*, enfermé dans son yamen, affecte, depuis ce temps, de ne plus s'occuper que d'astronomie. Au moment de notre arrivée, le vice-roi Lao, remplaçant de Pan, venait de mourir. C'était à lui qu'était adressée une des lettres du prince Kong dont nous étions porteurs. Son successeur était déjà nommé par la cour de Pékin; mais, peu pressé de venir prendre possession d'un poste aussi périlleux, il s'at-

tardait dans le Setchuen en habile homme, et c'est à son remplaçant par intérim, Song-Tagen, que nous avons eu affaire. Celui-ci nous reçut avec solennité; la musique jouait à la porte du yamen, près d'un écran en briques orné du classique dragon; la haie était formée sur notre passage, à travers les nombreuses cours, par les gardes du corps, dont quelques-uns, affublés de costumes symboliques et grotesques, représentaient de fantastiques animaux. Le vice-roi vint à notre rencontre vêtu d'une magnifique pelisse en fourrure sombre, le chef couvert du chapeau mandarinique à bords relevés et garnis de fourrure; cette coiffure était rehaussée par une belle plume de paon emmanchée dans un étui en jade surmonté d'un globule bleu clair. Song-Tagen est un beau vieillard à moustaches blanches, au sourire bienveillant et gracieux; la dignité de son attitude, qui convient d'ailleurs à sa haute position, est tempérée par l'urbanité de ses manières, c'est un homme de la meilleure compagnie. Quant à son palais, il se ressent, comme tous ceux que nous avons eu l'occasion de visiter déjà, de la situation précaire dans laquelle vivent au Yunan les fonctionnaires chinois. Une foule de mandarins en grande tenue, avec chapeaux à plumes et robes de soie à plastron brodé, se tiennent debout dans la salle d'audience, où nous prenons le thé en échangeant avec Song-Tagen ces formules connues de politesse banale qui sont, plus encore en Chine qu'en Europe, le préliminaire obligé des conversations sérieuses entre gens qui se respectent.

Parvenus à Yunan-Sen, nous n'avions plus de sérieuses difficultés à vaincre, et le retour par Shanghaï

était moralement assuré. Mais nous avons, on s'en souvient, été contraints d'abandonner le Mékong à Kien-Hong, par 22 degrés de latitude nord environ, à 1,200 milles de son embouchure, et si la question de navigabilité était depuis longtemps tranchée négativement, le problème des sources, qui constituait l'autre partie de notre programme, demeurait sans solution.

Bien qu'il ne nous fût plus permis d'espérer éclaircir complétement ce point, il convenait cependant d'essayer au moins de revoir le grand fleuve là où il sort du Thibet. Convaincre le vice-roi du but géographique de notre voyage, lui faire entrevoir, sans donner l'éveil à des susceptibilités légitimes, que nous désirions visiter l'ouest du Yunan, possédé par les rebelles, sans aucune arrière-pensée d'entente politique avec eux, c'était là une tâche difficile, et dans laquelle M. de Lagrée échoua malgré toutes les ressources de son esprit, depuis longtemps plié aux habiletés de la diplomatie orientale. En dépit de toutes les précautions oratoires, Song-Tagen résista, déclara que toute tentative dans ce sens nous préparait un échec et des périls certains, puis il détourna la conversation sans manifester d'ailleurs aucun sentiment d'humeur. Il se trouvait ainsi averti par nous-mêmes de nos dispositions, nous n'agissions pas par surprise, et cela nous mettait à l'abri du reproche d'ingratitude envers un personnage qui s'était acquis par un accueil loyal des droits à nos égards.

A peine étions-nous rentrés dans le grenier que nous avions choisi pour demeure dans le palais des bacheliers, c'était la pièce la mieux fermée de l'édifice, la

plus facile à défendre contre la foule et contre le froid, que nous reçûmes sur papier rouge une invitation à dîner du général musulman Ma-Tagen, le commandant en chef des troupes impériales, qui fut si cavalièrement traité par le gouverneur de Lin-ngan, son subordonné. Des bruits fâcheux couraient sur les intentions cachées de ce général, bruits souvent justifiés par son attitude ; il était donc très-important pour nous, s'il était en effet porté vers les rebelles par quelques préférences secrètes, très-vraisemblables d'ailleurs, de nous ménager ses bonnes grâces et au besoin son appui. La ville était serrée de près par l'armée ennemie, les postes avancés venaient de tomber au pouvoir de celle-ci, et à chaque instant Yunan-Sen elle-même pouvait être prise.

La fuite des habitants en mesure de s'éloigner était commencée. Deux courants contraires se heurtaient aux portes ; les petits marchands cherchaient à gagner la montagne pour y cacher leur argent, tandis que les gens de la banlieue voulaient abriter leurs personnes derrière les murailles de la ville. Quant aux gros négociants, ils ont depuis longtemps quitté la place ; le commerce moyen demeure seul cloué à son poste et ne ferme pas ses boutiques, parce que tout magasin fermé est assuré d'être pillé sans merci en cas de prise de la ville ou même de trouble intérieur. En de telles circonstances, nous ne pouvions qu'accepter avec plaisir les avances de Ma-Tagen, et puisqu'il festinait au lieu d'aller se battre, nous n'avions pas de raison pour nous montrer meilleurs Chinois que lui. Nous revêtîmes donc les différentes parties du costume bizarre que nous nous étions composé à la hate, car les débris de notre

garde-robe européenne jonchaient les forêts du Laos, et nous nous rendîmes au yamen de général.

Nous le trouvâmes assis à une table de jeu, au centre de la première cour, entouré de ses compagnons et menant à fin une partie d'échecs qui paraissait absorber toute son attention. Il se souleva à peine de son siége pour nous recevoir, et nous fit conduire par un de ses familiers dans une sorte de petit salon élégamment meublé, où nous prîmes le thé en attendant notre amphitryon. Le bruit des éclats de rire et des plaisanteries soldatesques arrivait jusque-là, et nous évoquions malgré nous le souvenir de ces scènes de garnison si souvent reproduites sur certains de nos théâtres. Il était impossible d'ailleurs de se sentir offensé des façons cavalières de Ma-Tagen. Parti de très-bas, il avait conscience de ce qui lui manquait, et au lieu d'imiter gauchement les raffinements de la civilité chinoise, il affectait bien plutôt une liberté d'allures et de tenue voisine du débraillé, mais qui avait l'avantage de mettre ses hôtes fort à l'aise avec lui. Nous examinâmes à loisir les différentes pièces du yamen, il était confortable et révélait un homme sûr du lendemain. Des peintures chinoises, des lanternes cantonnaises, ornaient les murs et les plafonds ; dans un cabinet au salon, deux jeunes *misses* au pastel semblaient tout effrayées de se trouver dans la possession d'un tel soudard, fervent disciple de Mahomet. C'est en effet sur Médine et La Mecque qu'il nous interrogea d'abord, dès qu'il nous eut rejoints. Le ramadan était commencé. A l'abstinence diurne avait succédé l'orgie de la nuit, et Ma-Tagen en portait encore les traces sur son front déprimé et sillonné de rides,

dans ses yeux chassieux et injectés de sang, dans sa voix éraillée, mais puissante. Hormis le prophète et le Koran, un seul sujet l'intéressait, la guerre et les instruments de guerre. Les cours de son palais étaient remplies de lances disposées en faisceaux, les corridors de sacs de balles, de chevrotines et de biscaïens. Ce qui nous étonna davantage, ce fut son arsenal abondamment pourvu d'armes européennes qu'il nous fit visiter en détail : fusils doubles ordinaires, fusils se chargeant par la culasse, carabines rayées, revolvers, pistolets de tout genre, rien n'y manquait, et j'ai même remarqué là certains systèmes qui ne m'étaient jamais tombés sous les yeux en Europe. Ma-Tagen est grand seigneur; il entretient à Shanghaï et à Canton des agents qui l'approvisionnent sans s'inquiéter des prix élevés qu'on leur demande. En raison de l'état de la province, il accapare l'impôt, celui des salines particulièrement, et, par une confusion facile à faire entre le trésor public et sa fortune particulière, il dispose de sommes énormes qui payent le luxe de sa maison. Cet homme étrange passe des journées entières à s'exercer au tir; les murs, les colonnes, les tableaux, tout sert de but à son adresse, et je m'aperçois que le dossier de la chaise sur laquelle je suis assis est traversé de vingt balles. La maison tout entière en est criblée, et j'ai vu le moment où un domestique passant au fond de la cour allait lui servir de cible. Les mauvaises langues l'accusent d'avoir tué deux de ses enfants. Il ne s'épargne pas lui-même aux jours de combat; il est couvert de blessures, et il s'est entièrement dépouillé de ses habits pour nous montrer des cicatrices dont il est fier. Nous

ne nous attendions guère à rencontrer en Chine un homme de ce caractère, qui eût été mieux placé à la cour des vieux sultans. Quoi qu'il en soit, nous étions venus pour dîner, et après avoir fait longuement connaissance avec les richesses du palais et les bizarreries du propriétaire, nous nous mîmes à table.

On apporte d'abord des graines sèches de pastèques et de pins, des oranges mandarines, des litchis, un dessert complet. Croyant à un malentendu, nous nous résignons à voir le dîner se changer en collation ; mais, tout au rebours de ce qui se passe en Europe, c'est par le dessert que les festins commencent, et trois heures durant nous avons vu se succéder sur la table les mets les plus étranges et les plus recherchés. La terre et la mer sont mises à contribution par ce soldat parvenu ; nids d'hirondelles, vers de toutes les espèces, entrailles de poisson, lichens, etc., voilà les mets les plus simples dont ma mémoire a retenu les noms ; une foule de viandes hachées menu parurent ensuite, et l'on servit le potage à la fin du repas. Chacun de nous but à longs traits du thé chaud, trempa ses lèvres dans du vin de riz, et s'essuya les doigts dans les morceaux de papier qui tenaient lieu de serviettes. Fidèle à la loi du Koran, Ma-Tagen jeûnait en nous regardant faire. Notre sans-gène l'enchanta, et nous sortîmes de chez lui avec un ami de plus, ami précieux, de quelque côté qu'il se tourne.

Le troisième personnage dont le concours pouvait nous devenir utile était le vieux *papa*, le prêtre vénéré dont l'ambition s'était un instant démasquée après l'assassinat du vice-roi Pan, et qui, je l'ai dit plus haut,

vivait depuis dans son yamen, au milieu des télescopes et des mappemondes, feignant d'embrasser dans ses études le ciel et la terre. Ces graves occupations ne suffisaient pas cependant à remplir sa vie. L'intrigue et jusqu'à des passions mesquines comme la susceptibilité et la vanité se glissaient à travers les fissures laissées dans son vaste cerveau par la science universelle. Nous lui avons fait attendre notre visite, et, sans l'envie de voir des étrangers et d'étaler devant eux ses connaissances, il ne nous aurait pas pardonné ce retard. Deux fois nous nous sommes présentés à sa porte, et deux fois il nous a fait répondre qu'il était en prière. Enfin, poussé par le besoin de savoir exactement la distance qui sépare la terre du soleil, d'être fixé sur le temps que mettrait un oiseau pour se rendre de Yunan-Sen dans la lune, ou un boulet de canon pour atteindre une étoile, tels étaient les termes par trop concis dans lesquels étaient posées la plupart de ses questions, il nous donna rendez-vous chez lui. Ses gens, graves comme les serviteurs d'un dieu, nous introduisirent avec respect dans le sanctuaire où trônait l'oracle, petit vieillard à la moustache blanche et au nez aquilin. Son front bombé supportait un bonnet fourré ; dans les cavités profondes de ses orbites, des yeux presque éteints, mais toujours agités, donnaient une sorte de mobilité mécanique à sa figure austère, dont les rides formaient, en se déplaçant suivant le jeu de sa physionomie, une foule de dessins bizarres. A notre entrée, on apporta le thé, puis du sucre candi. Notre hôte, s'étant jadis rendu à Stamboul après un long séjour à La Mecque, se vantait de connaître les habitudes des

Européens, et nous proposa de sucrer notre thé. Ce fut là le point de départ d'une longue conversation géographique, facilitée par un grand planisphère sur lequel notre interlocuteur promenait solennellement un doigt maigre comme une branche de compas, tandis que sa bouche jetait à la foule les noms des pays étrangers. Celle-ci, stupide d'étonnement et d'admiration, les répétait niaisement comme un écho docile. Sur l'île de Singapoure, le vieux *papa* arrêta son index. Ayant ouï dire qu'en ce point, très-voisin de l'équateur, les jours étaient toute l'année d'égale longueur, il y était resté un an pour s'assurer du fait, plantant des jalons et mesurant l'ombre. Un Anglais qu'il consulta lui avait répondu qu'il était un âne, et ce souvenir le suffoquait; mais c'était sur l'Arabie qu'il s'étendait surtout avec complaisance. Ce pays, qui contient le berceau et la tombe du prophète, prenait à ses yeux des proportions gigantesques. Il faisait sonner l'*r* en prononçant *Arrabie*, *Arrabie*. C'était un mot magique comme le *sésame* d'Ali-Baba. Ses familiers ne nous saluèrent plus dans la suite qu'en nous disant Arabie, et quand nous avons eu à demander un service à ce perroquet imbécile, nous lui avons fait présent d'un poignard algérien, en lui disant qu'il nous venait d'un chef arabe. Après avoir ainsi exploré le monde, dont les formes étaient à peine reconnaissables sur la carte du prêtre, il fallut apprendre à celui-ci la manière de se servir d'un télescope qui lui avait coûté fort cher à Pékin, et qu'il n'avait pas su monter. Tant de complaisance dissipa les restes de sa maussade humeur, les nuages s'évanouirent entre nous, et il nous fut possible d'aborder la question dont

nous étions uniquement préoccupés. L'espoir de la voir favorablement résolue nous avait donné la patience de supporter le fatigant bavardage d'un sot vaniteux. A peine M. de Lagrée eut-il exposé le but de notre voyage et exprimé le désir de visiter l'ouest du Yunan, que le vieux *papa* répondit : « Je vous comprends sans peine, vous voyagez exclusivement pour vous instruire, comme je l'ai fait moi-même; mais soyez assurés que, hormis la mienne, toutes les têtes du pays sont trop dures pour que vous puissiez espérer y faire entrer cette vérité ; je suis d'ailleurs en mesure de lever tous les obstacles. Mon autorité, consacrée par un pèlerinage aux lieux saints, est également respectée de tous les musulmans, impériaux ou rebelles ; avec un mot de moi, vous pourrez circuler librement dans tout le pays et, grâce au passeport en langue arabe que je vous ferai tenir, pénétrer au besoin jusque dans Tali [1]. »

Il était possible que ce vieillard, vantard par nature, exagérât sa puissance ; on nous affirmait cependant qu'elle était fort grande. Ne fallait-il pas d'ailleurs qu'il se sentît bien fort pour ne pas craindre d'afficher ainsi ses relations avec les révoltés, alors qu'il résidait dans une ville encore chinoise, et qu'il continuait de recevoir du gouvernement impérial un traitement annuel de 80,000 francs environ ? *Cuncta religione moventur*, il y a longtemps que Cicéron l'a dit, et cela est surtout vrai de l'islam. Nous prenons pour ce qu'elles valent ces offres de service, et nous quittons le yamen du grand-

1. Ville capitale des rebelles.

prêtre qui daigne venir en personne nous reconduire jusque dans la rue, honneur qu'il n'accorde jamais, même aux plus haut placés de ses compatriotes. Quelques explications sur les signes du zodiaque et quelques données sur les éclipses ont achevé de cimenter notre amitié.

Nous étions ainsi dans les meilleurs termes avec les autorité civiles, militaires et religieuses, avec les sujets fidèles ou les conspirants. Nous pouvions attendre les événements et jouir, malgré la position critique de la ville, des ressources qu'elle présentait. Ces ressources, dans les moments prospères, devaient être considérables, car, malgré les paniques quotidiennes, nous y avons trouvé en abondance, le vin excepté, toutes les choses nécessaires à la vie européenne. La farine de froment n'est employée par les Chinois que dans la confection de la pâtisserieet de certaines pâtes particulières : aussi faisons-nous notre pain nous-mêmes, heureux de retrouver après dix-huit mois cet aliment précieux, que le riz ne remplace pas.

La ville de Yunan-Sen a la forme d'un carré, dont chaque côté mesure à peu près un kilomètre. Elle est entourée de fortes murailles percées de six portes, quatre principales surmontées de toits superposés comme ceux des pagodes, et deux plus étroites et plus basses. J'ai trouvé, en visitant un des postes militaires établis au-dessus de ces portes, deux lourdes pièces de canon en fer, et ce n'est pas sans surprise que j'ai déchiffré sous la poussière qui les recouvre, un peu au-dessus de la lumière, l'abrégé de cette devise connue : *Jesus hominum salvator* (J. H. S.) C'était la marque de leur origine, et, malgré l'espèce de secousse morale que me donna un

tel souvenir gravé sur un canon, je ne pus me défendre d'un mouvement de patriotique orgueil. Ils étaient pour la plus grande partie Français, ces jésuites qui surent imposer à l'empereur par l'autorité de leurs travaux comme par celle de leurs vertus. Venus pour le salut des âmes, ils s'improvisèrent astronomes, mécaniciens, fondeurs, géographes, devinrent bientôt philosophes et lettrés sans que la science, illustrée par leurs labeurs, fût jamais pour eux autre chose qu'un auxiliaire subordonné à leurs évangéliques desseins. Ces grands apôtres ont des successeurs au Yunan. Ce n'est pas ici le lieu de parler longuement de l'œuvre des missions catholiques, et ce grave sujet ne saurait être incidemment traité [1]. Qu'il me soit permis toutefois de remercier ici, pour la joie que nous avons éprouvée à les voir et pour les services qu'ils nous ont rendus, le père Protteau, cet humble prêtre dont le renoncement calme, absolu, complet, étonne d'abord, puis se fait admirer quand on sait le comprendre, et le père Fenouil, l'ardent provicaire, dont le cœur, vibrant encore aux noms de mère et de patrie, s'est mis si facilement, malgré vingt ans d'expatriation, à l'unisson du nôtre.

Un canal dérivé du grand lac sert de fossé aux fortifications. Dans la plaine, en dehors de l'enceinte, on voit encore les restes d'une ville aussi considérable que la ville actuelle ; c'était le grand quartier du commerce, et

1. Recueillir des documents nombreux corroborés par ses souvenirs personnels sur l'état des missions catholiques dans l'extrême Orient a été la dernière pensée de l'auteur. La mort l'a surpris au moment où sa main défaillante commençait la rédaction de ce travail dans lequel il aurait mis toute son âme.

chacun sait que c'est là d'ordinaire la partie la plus importante d'une cité chinoise. La guerre, en entravant les relations, a chassé la vie de cette ville extérieure, réduite aujourd'hui à l'état d'immenses faubourgs à demi ruinés. Deux monticules couronnés de cyprès donnent de ce côté un certain relief au tableau que présente Yunan-Sen. De nombreux arbres verts, beaucoup de pagodes aux couleurs voyantes, quelques toits de yamens aux angles relevés, décorés de motifs bizarres, dominent les maisons basses et rompent la monotonie d'un alignement irréprochable. La rue principale commence à la porte méridionale et aboutit non loin du premier monticule. Elle est large, bordée de magasins d'aspect uniforme, dont la devanture élégante est rehaussée par deux enseignes, planches peintes en noir et couvertes de caractères dorés. Quelques-unes, dans la rue même, se dressent perpendiculairement entre deux bornes à coulisse. C'est là que sont établis les marchands de comestibles ; le vent balance au-dessus de leurs têtes une guirlande de jambons, de volailles grasses, de gigots de mouton. Les parfumeurs mettent en montre des flacons d'eau de Cologne et des savons français ; des gravures de mode représentent de frais visages de Parisiennes, dont la vue raffermit nos courages en enlevant aux Chinoises leurs dernières chances de séduction.

Celles-ci sont des mannequins vivants jetés dans un sac de cotonnade bleue ou de soie multicolore, laissant apercevoir par le haut une tête de boule-dogue plâtrée de farine de riz, et dépasser par le bas une jambe maigre comme celle d'un paon. C'était à faire regretter les fortes filles du Laos. Je dois ajouter que, si les sirènes de

ce pays n'usent pas d'une coquetterie plus grande avec les indigènes qu'avec les étrangers, les maris sont vraiment heureux dans l'Empire-Céleste; ils y peuvent vivre tranquilles et laisser grandir les pieds de leurs épouses, mutilés par un injuste excès de défiance jalouse. C'est là en effet l'une des explications les plus plausibles de l'odieux usage par suite duquel le pied des filles reste emprisonné dans des bandelettes qui maintiennent tous les doigts repliés, en sorte que le pouce, atteignant seul son entier développement, permet aux élégantes de chausser ces souliers terminés en pointe dans lesquels n'entrerait pas le pied d'un enfant de dix ans.

La misère est grande à Yunan-Sen. Un nombre considérable de mendiants noirs et secs, vêtus seulement, malgré le froid, d'une couverture de feutre en lambeaux, véritables squelettes vivants, circulent dans les rues, implorant directement la pitié des passants, ou bien exécutant, devant le comptoir où le gros débitant enfile ses sapèques, une musique à faire frémir. Nous avons vu une famille entière, composée du père, de la mère et de six filles, qui n'avait d'autre logement qu'une caverne et d'autre habit que le papier très-perméable fabriqué avec la feuille de mûrier. L'administration, toujours vénale et défectueuse, même en temps de paix, n'est plus pour le peuple qu'une lourde charge sans avantages et sans compensation. Les mandarins, placés entre la fuite, c'est-à-dire le cordon envoyé de Pékin, et l'émeute qui menace leur vie, entre un fleuve et une rivière, suivant l'expression pittoresque d'un Chinois, inspirent eux-mêmes une vraie pitié.

En théorie, l'organisation politique et sociale de l'em-

pire est, sous plus d'un rapport, un modèle d'organisation démocratique. La noblesse héréditaire et perpétuelle n'existe qu'en faveur des membres de la famille impériale et des descendants de Confucius. A l'inverse de ce qui se passe en Occident, l'éclat qu'un homme parvient à jeter sur son nom ne rejaillit que sur ses ancêtres, en sorte que le fils d'un Chinois illustre n'est pas porté, comme il est arrivé trop souvent chez nous, à se reposer sur les lauriers de son père. Les emplois sont accessibles à tous ; il n'y a qu'une seule voie légale ouverte pour arriver aux honneurs, celle des examens constatant la valeur personnelle des candidats. Si cette idée n'était pas une conséquence nécessaire de la notion même de la justice, notion que les peuples, comme les individus, trouvent au fond de leur conscience, on pourrait croire que nous l'avons empruntée à la Chine, où le système du gouvernement par les *capacités* est en vigueur depuis des siècles ; mais cette égalité parfaite, y manquant de son correctif essentiel, la liberté, peut être considérée aujourd'hui comme un fléau plutôt que comme un bienfait. Le *fonctionnarisme*, cette plaie de certaines démocraties européennes, s'est développé en Chine outre mesure, et les mandarins de toute classe constituent un véritable corps de privilégiés qui, en admettant que l'aptitude intellectuelle ne leur fasse jamais défaut, sont généralement dépourvus d'une autre qualité non moins nécessaire, la moralité. Celle-ci, fleur délicate que l'on chercherait vainement en Orient, ne s'épanouit qu'au soleil de la publicité. Le grand jour et le grand air, voilà ce qu'il lui faut partout pour croître ; et si nous l'avons vue, même en pays chrétien, prête à s'éteindre

avec la liberté politique, nous aurions le droit d'être surpris de la voir prospérer en Chine. Les rares gazettes imprimées dans l'empire sont écrites pour tromper l'opinion, non pour l'éclairer, et ce n'est pas dans les creuses spéculations de leur philosophie athée que les Chinois peuvent trouver un frein à leur passion dominante, l'amour du gain. Aujourd'hui d'ailleurs le gouvernement aux abois ne se gêne guère pour mettre les emplois à l'encan, au lieu de les laisser au concours; il vend fort cher les globules, et l'unique préoccupation du fonctionnaire qui les achète, c'est de tirer parti de sa place pour rentrer dans ses fonds. J'ai vu un frère meurtrier de son frère demeurer impuni parce qu'à force d'argent il avait fait taire l'accusation ou acheté le juge. Le père Fenouil nous contait en riant qu'inquiété par des voisins processifs, il lui était arrivé de couper court à leurs vexations en les menaçant de charger sa mule d'argent et d'aller voir le mandarin.

Le vieux *papa* nous ayant envoyé la lettre précieuse qui devait faire ouvrir devant nous les portes mêmes de Tali, rien ne nous retenait plus à Yunan-Sen. Un plus long séjour nous exposait inutilement à nous trouver au milieu du sac de la ville, et, considération plus décisive encore, nous faisait courir le risque de voir les musulmans envahir le pays compris entre la capitale et le Yang-tse-kiang, couper notre route et nous préparer un désert. On annonçait en effet leur marche sur Kutsing-Fóu. M. de Lagrée se résolut alors à partir sans délai pour Tong-Tchouan, situé non loin du grand fleuve : de là il voulait essayer de pénétrer dans l'ouest du Yunan, arriver dans la partie du pays conquise et

pacifiée, de façon à se trouver le plus tôt possible en présence de chefs reconnus et d'un gouvernement responsable ; mais notre caisse, qui ne contenait pas, à notre départ de Saïgon, plus de 25,000 francs en numéraire, était presque épuisée, et nous ne pouvions sans ressources nouvelles nous engager dans une excursion périlleuse et longue. Les commerçants, frappés de terreur, cachaient leur argent ; personne n'aurait osé avouer qu'il possédait 100 taëls ; le vice-roi lui-même se déclarait hors d'état de nous ouvrir un emprunt. Il fallut recourir à notre ami Ma-Tagen. Celui-ci nous offrit avec joie 1,000, 10,000 taëls à notre gré ; l'argent ne l'embarrassait jamais ; M. de Lagrée en accepta 700, représentant environ 6,000 francs, remboursables à Sanghaï en armes françaises. Notre prêteur ne sut pas d'ailleurs mettre plus de mesure dans ses demandes que dans ses offres, et voulut obtenir de nous l'engagement d'expédier à son adresse en cartouches confectionnées le chargement entier d'un navire ! Il suspendit sa partie d'échecs pour traiter cette affaire, jura que nous lui faisions injure en lui offrant une reconnaissance de notre dette, nous congédia avec toute la bonne grâce dont il était capable et se remit à jouer.

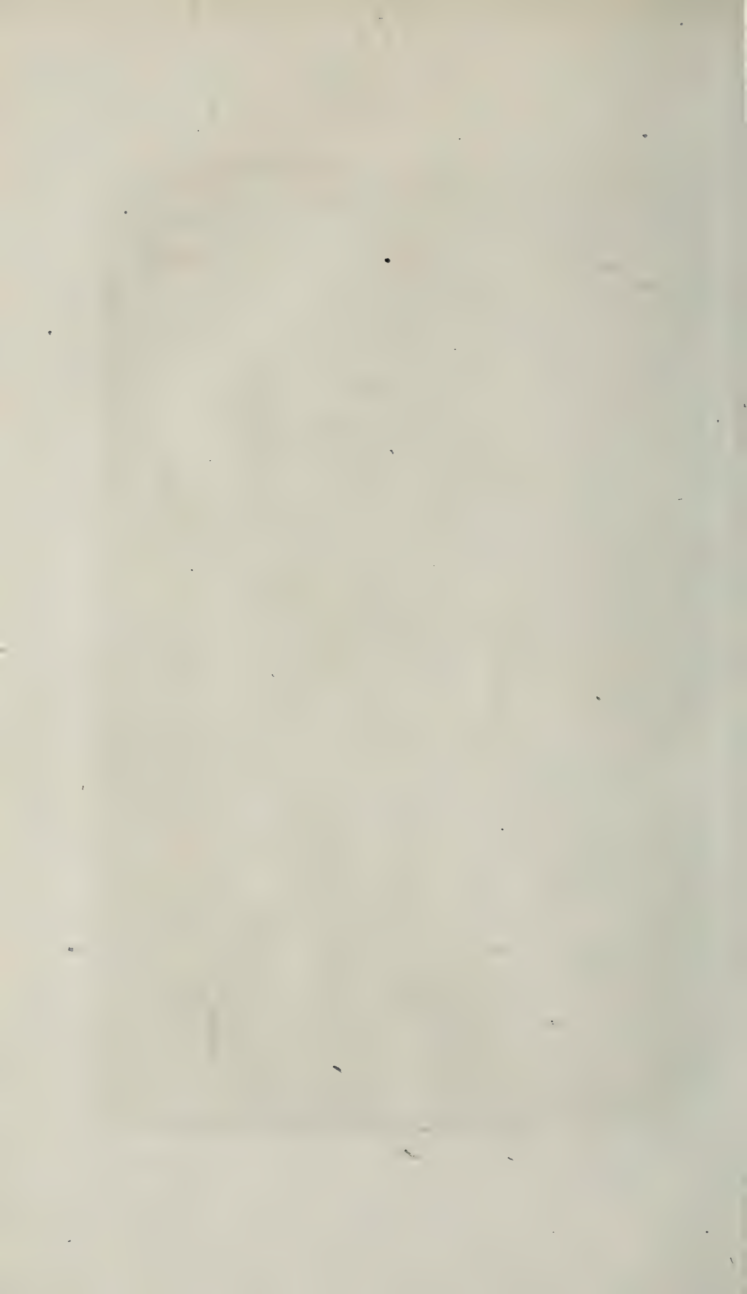
Le 8 janvier 1868, la commission quittait Yunan-Sen. Au delà des faubourgs, dans lesquels un peuple de petits marchands grouille et fourmille, la grande plaine se termine, resserrée entre des collines incultes et déboisées. Nous croisons sur la route dallée de longues files d'animaux et de petits chariots étroits et bas attelés d'un buffle et chargés de bois. Les Yunanais, avec moins d'incurie, pourraient avoir à leurs portes le combustible

nécessaire à leurs besoins; ils préfèrent dépouiller les montagnes de leur dernier arbrisseau et faire venir ensuite du bois de fort loin. Ils brûlent aussi de l'anthracite, et l'on se sert au village de Ta-pan-kiao, lieu de notre première station, d'une sorte de coke naturel.

Dans cette région, comme dans celle que nous avons traversée pour arriver à Yunan-Sen, les ravages de la peste ont succédé à ceux de la guerre. De nombreux cercueils gisent sans sépulture sur le sol. Les Chinois s'imaginent qu'un mort victime de ce mal étrange, qui se manifeste par l'éruption de boutons derrière les oreilles, se venge sur les vivants, si ceux-ci commettent l'imprudence de le mettre en terre. La guerre est suspendue d'un commun accord pendant les fêtes du premier de l'an, pour une sorte de *trêve de Dieu ;* mais les brigands ne chôment pas, et nous rencontrons un détachement lancé à la poursuite de ces derniers. Rien n'égale le désordre dans lequel marchent ces guerriers chinois; chacun, suivant son caprice, devance ses camarades ou demeure en arrière, de telle façon qu'il est impossible, sans nous attarder outre mesure, d'éviter ces ennuyeux compagnons. Ah ! que l'exercice est une belle chose, et combien j'apprécie maintenant les casernes, les consignes et les salles de police ! Nous arrivons au village de Yan-Lin en même temps que cette cohue de soudards, et nous défendons avec peine notre porte contre ces curieux insolents, qui semblent disposés à se servir de leurs armes pour forcer nos faibles barrières. Trois mille hommes vociférant contre nous des injures demandaient à nous voir dîner, et nous pouvions à peine tenir tous les six dans la petite chambre de l'au-



En route de Yunan à Tongtchouan pendant les épidémies de peste et de choléra. (P. 404.)



berge. L'escalier était étroit, la baïonnette de notre factionnaire reluisait dans l'ombre, et notre repas s'acheva sans que les trois soldats nécessaires pour former le premier rang osassent se réunir. Le désordre s'étant enfin apaisé, le chef de la troupe s'empressa d'accourir ; il nous présenta ses excuses et jura que, s'il avait été informé plus tôt, il eût chassé de chez nous tous ces impertinents indiscrets. Le pauvre homme tremblait que ses soldats ne connussent ses paroles. La curiosité de ces derniers nous parut d'ailleurs excusable quand leur capitaine eut bien voulu nous révéler ce qui l'avait excitée si fort. Ceux-ci avaient entendu dire que les Européens étaient pourvus d'un œil dans l'occiput, mais qu'en revanche ils n'avaient pas d'articulations aux jambes. Sur quoi pouvait être fondée la première de ces deux croyances populaires ? Je l'ignore. Quant à la seconde, elle aura été répandue par quelque Chinois dont un Anglais peut-être, par la roideur de sa démarche, aura frappé l'imagination.

Le père Fenouil, qui nous avait accompagnés jusqu'à Yan-Lin, nous quitta pour regagner Kut-sing-fou, sa résidence; l'émotion de ce malheureux prêtre, qui entendait pour la dernière fois peut-être parler de la France, nous gagna malgré nous, et nous cheminâmes tristement vers le nord à travers une vaste plaine humide, tout enveloppée d'un brouillard épais qui laissait à peine voir la silhouette sombre des hauts cyprès. Ces grands arbres plantés sur les talus se balancent avec mélancolie, et comme de noirs rideaux, cachent de nombreux villages en partie peuplés par les musulmans. Bien qu'encore soumis à l'empereur, ceux-ci répandent autour

d'eux une terreur telle que les craintifs Chinois n'élèvent plus leurs porcs qu'en cachette et refusent de nous en vendre, ces animaux étant tenus pour impurs par les croyants. Partout des maisons en ruines, un peuple en haillons, pâli par la misère! Un jour que, contraint par la fièvre de marcher lentement, je suivais de loin notre caravane, un de nos porteurs vint m'avertir, en se frappant le cou du travers de la main, que j'exposais ma tête, puis se hâta, effrayé, de rejoindre le gros de la colonne. Ma barbe suffisait pour tenir les bandits à distance; mais quelle existence pour les cultivateurs, qui n'osent plus aller jusqu'à leurs champs! Sur les routes, des huttes surmontées d'un drapeau et dans lesquelles dort une sentinelle accroupie, de loin en loin quelques patrouilles, telles sont les seules mesures protectrices prises par le gouvernement dans le voisinage du chef-lieu. Le travail est impossible sans sécurité, la vie impossible sans le travail, et voilà comment, dans ce triste pays, de laboureur honnête, aisé, ayant pignon sur rue au village, on devient bandit à son tour quand le village est détruit, et que de la case il ne reste plus debout que le pignon.

Le pays se fait solitaire et sauvage ; les ruines qui le parsèment rappellent à l'esprit l'image d'une prospérité passée; une herbe sèche et blanche s'étend jusqu'au pied de montagnes arides ; elle est tondue çà et là par de grands troupeaux de moutons qu'un pâtre, vêtu de la laine d'un bélier, surveille de concert avec son chien. Nous avions mille peines à trouver un abri chaque soir, les approvisionnements commençaient à manquer ainsi qu'aux mauvais jours du voyage dans le Laos, et le jeune

Chinois que, dès notre arrivée aux lieux de la halte, nous lancions à la recherche des vivres revenait souvent les mains vides. Intéressé comme nous dans la question, il ne manquait ni d'habileté ni d'ardeur ; malheureusement la production était arrêtée, et personne ne voulait vendre. Les musulmans seuls n'avaient en rien changé leurs habitudes, mais on n'osait pas traiter avec eux. Notre jeune pourvoyeur, après une longue marche qui avait aiguisé les appétits, s'étant adressé sans le savoir à l'un de ces terribles sectateurs du prophète, reconnut bientôt à qui il avait affaire, et s'enfuit au milieu de la négociation en abandonnant tout l'argent qui lui était confié. Il ne se rencontra personne dans notre escorte qui consentît à nous servir d'intermédiaire pour terminer ce différend. Soldats, porteurs, mandarins, interprète, tous tremblaient devant un seul homme qui, les bras croisés et le sourire aux lèvres, jouissait de son triomphe. Quant à nous, dans l'impossibilité de nous faire comprendre et impatientés de son arrogance, nous prîmes le parti de le mettre à la porte. A cela, nos Annamites réussirent aisément ; ils avaient pris nos allures, nos mœurs, nos préjugés ; le point d'honneur même s'était développé en eux. Ils avaient rapidement passé du respect que professe leur nation pour les Chinois à un mépris profond et souvent trop peu déguisé. Si, malgré l'argent dont nous pouvions disposer, malgré le prestige dont nous entouraient notre qualité de mandarins étrangers et nos passe-ports, nous avions parfois à supporter la faim, on devine les atroces souffrances subies par la population et les extrémités auxquelles ces souffrances la poussent.

Quand on a vu comme nous, par exemple, les livides habitants d'un village attendre, ainsi que des vautours, la mort d'un cheval agonisant pour se disputer sa chair, on est porté à tenir pour vrais, sans avoir pu d'ailleurs les constater personnellement, certains faits de cannibalisme qui se reproduiraient, dit-on, souvent dans les temps de famine. Quoi qu'il en soit, le gouvernement chinois n'était en aucune façon responsable des embarras que nous causait souvent la misère du pays, car il ne s'était pas engagé à nous entretenir. Les mandarins qui nous ont envoyé si souvent des poulets, des porcs, des moutons, l'ont fait ordinairement dans l'espoir de recevoir quelque présent en retour, c'était un échange de bons procédés consacré par l'usage ; mais depuis longtemps nos caisses était vidées, et plus d'une fois de malheureux fonctionnaires qui s'étaient fait suivre chez nous d'un succulent chapon sont partis fort désappointés de n'emporter que la vive expression de notre reconnaissance. Il n'y avait rien de pareil à attendre dans cette région inhospitalière, véritable *prairie* où de pauvres pasteurs vivent de pommes de terre et d'avoine. Leur accueil était d'ailleurs sympathique et cordial; ils nous faisaient une place à leur foyer, dont ils ravivaient pour nous la flamme en y jetant des briquettes, car ils n'auraient pu trouver un fagot à deux lieues à la ronde.

Nos porteurs, démoralisés, fatigués et pris de nostalgie, ayant profité de la nuit pour s'enfuir, il fallait nous en procurer d'autres. Personne n'ayant voulu louer ses épaules, ce ne fut pas sans répugnance que nous nous vîmes contraints de saisir des passants, qui obéirent en murmurant et marchèrent la baïonnette dans les reins.

Arriver promptement à Tong-Tchouan, c'était, nous le sentions tous, une nécessité urgente, et ce serait notre excuse, si nous en avions besoin, pour ces actes de violence bien rarement commis d'ailleurs, et toujours rachetés, à la satisfaction des victimes, par une rémunération pécuniaire.

Qu'il se repose sur les habitants ou qu'il se détourne vers le paysage, le regard ne rencontre que des traces de misère ou des signes de stérilité. Ce ne sont plus des maisons que les hommes se construisent dans cette région perpétuellement balayée et desséchée par un vent violent, ce sont des huttes fragiles que l'on élève sans peine et que l'on voit détruire sans regrets. Enfin, descendus de ces funèbres hauteurs, nous suivons le lit desséché d'un vaste torrent encaissé par les montagnes dont nous venons de fouler les sommets, et ce chemin nous mène au village de Tay-Phou. La porte de l'auberge est ornée en notre honneur de tentures en papier rouge, et le mandarin militaire qui réside en ce lieu s'efforce de nous faire oublier la faim, la fatigue, le froid et les steppes. Il y avait grand marché à Tay-Phou, et la rue était encombrée de marchands de baguettes parfumées, d'images grossièrement coloriées et de friandises, affreux mélange de farine, d'anis, d'huile et d'oignons. On vient de loin faire ses emplettes en vue des fêtes du premier de l'an. Je me figure difficilement d'ailleurs ce que peuvent être ces réjouissances sous les toits de chaume battus du vent, et je m'étonne qu'on puisse s'y féliciter d'inaugurer une année nouvelle. Nous n'étions pas nous-mêmes sans émotion au milieu de ces préparatifs bruyants. C'était la seconde fois, durant notre

voyage, que nous voyions finir une de ces périodes de temps qui sont si courtes, et dont cependant chacun de nous voit s'écouler un si petit nombre sur la terre. L'absence pesait lourdement sur nos âmes, et l'heure n'était pas éloignée où la mesure des tortures morales allait être comblée. Même dans notre santé, ce bien si nécessaire, nous étions tous atteints à des degrés divers, et cette année, dont une foule tumultueuse saluait dans la rue l'avénement, empruntait pour nous aux circonstances quelque chose de particulièrement solennel. Pendant nos dernières marches, les malades s'étaient succédé sur un brancard improvisé, et M. de Lagrée fut contraint d'y prendre place à son tour. Le chef de Tay-Phou, qui avait reçu du mandarin de Tong-Tchouan l'ordre de nous bien traiter, eut pitié de notre état. Il ne s'expliquait pas bien comment des mandarins aussi qualifiés que nous l'étions pouvaient être si mal vêtus et avoir l'air si pauvre ; mais sans pénétrer ce mystère, il exécutait en soldat la consigne qu'on lui avait donnée. Il imagina en conséquence de nous éviter la fatigue d'un voyage à pied et de nous faire mener en barques jusqu'à Tong-Tchouan. Notre satisfaction égala notre surprise quand il nous conduisit au bord du ruisseau qui allait nous transporter. C'était un filet d'eau que nos habitudes de France nous faisaient considérer comme à peine flottable. Les Chinois ont d'autres idées sur la navigation. Nous montâmes tous dans un bateau plat construit en longues planches flexibles à peine reliées par de minces membrures ; ce bateau plie et ne rompt pas. L'équipage entra dans l'eau, et nous partîmes, tantôt flottant, tantôt roulant sur les cailloux du fond,

passant les rapides et les cascades jusqu'au moment où le torrent s'élargissant finit par devenir rivière. Le pays traversé par ce cours d'eau dépasse encore en laideur tout ce que nous avons vu de plus laid depuis Yunan-Sen. Des montagnes, rien que des montagnes uniformes, sans une motte de terre végétale, pelées et rouges comme si elles venaient d'être à l'instant vomies de la grande fournaise ! D'étroits sentiers sont tracés de loin en loin de la base au sommet, serpentant à peine, presque droits, comme si, lorsqu'on est contraint d'escalader ces pentes, on voulait se hâter et prendre, en dépit de la fatigue, la route la plus courte pour fouler le moins longtemps possible ce sol hideux. Une fois familiarisés avec les incidents d'une navigation qui nous avait d'abord distraits du paysage, l'odieux aspect de celui-ci finit par nous jeter dans une sorte de mortel découragement. Jamais nous ne nous étions sentis dominés à ce point par les influences extérieures. Était-ce le résultat de notre lassitude générale, était-ce l'effet d'un sinistre pressentiment ? C'est en vain qu'aujourd'hui encore j'essaye de m'expliquer l'étrange impression que m'a laissée après deux ans cette horrible campagne, où tout, hormis le ciel et l'eau, avait littéralement la couleur du sang de bœuf.

Nous voguions depuis longtemps déjà sur une eau profonde et calme, attelés à deux hommes qui marchaient à grands pas sur un chemin de halage, quand, laissant la rivière à gauche, notre barque pénétra dans un étroit canal qui nous conduisit jusqu'aux faubourgs de la ville. Les ponts étaient nombreux sur ce cours d'eau ; il fallait, pour passer sous leurs voûtes trop

basses, nous étendre au fond de la barque, dont le patron nous tint vingt fois le même discours, répétant imperturbablement en chinois, à chaque obstacle nouveau : « Voilà un pont, ô grands hommes, courbez vos nobles têtes! »

Il faisait nuit close quand nous arrivâmes à Tong-Tchouan. Un mandarin nous attendait pour nous conduire dans une pagode élégante où les mille détails fantaisistes d'une ornementation surabondante étaient prodigués sur les portes, les plafonds, les colonnes. Des dragons, des monstres de toute espèce, ailés, ventrus, rampants, sortaient du bois profondément fouillé, mêlant leurs têtes dorées et leurs langues rouges aux guirlandes de fleurs et aux essaims d'oiseaux. Là encore nous recherchons, de préférence aux vastes pièces, les petits cabinets et les étroits réduits où l'air s'échauffe et où les curieux ne peuvent pénétrer. Nous établissons notre camp dans un grenier qui eut un escalier jadis, où l'on monte aujourd'hui par une échelle, et où, après avoir fait coller du papier aux fenêtres, nous allons habiter pêle-mêle avec le vieux mobilier de la pagode, dieux ébauchés ou hors de service, ressource précieuse, car tout cela est sec, et le froid rend le eu nécessaire.

Léan-Tagen, le gouverneur du Fou, s'empresse de venir, malgré son grade élevé dans la hiérarchie militaire, nous faire la première visite. Le lendemain, nous allons la lui rendre. A peine avons-nous franchi le seuil de son palais que des pétards partent de tous côtés ; des gardes ayant sur le dos de véritables matelas en guise de cuirasse, de jeunes pages coiffés d'un chapeau en rotin, dont il semble que la mode européenne ait

imité la forme disgracieuse, et vêtus de longues robes dont les manches dépassent les mains, poussent des cris effroyables de toute la force de leurs poumons. C'était là un cérémonial flatteur et qui prouvait le cas que l'on faisait de nous. Le maître, vêtu d'une magnifique robe de soie et d'un camail en fourrure blanche, nous conduisit à travers les cours nombreuses de son charmant yamen jusqu'à une pièce décorée et meublée avec autant de luxe que de bon goût. A voir les tapis, les consoles vernies, les siéges dorés, les tables laquées et ces mille riens qui rendent un intérieur agréable, nous aurions pu nous croire dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin. Ce logis surpassait en élégance, sinon en richesse, même celui de Ma-Tagen; quant au propriétaire, quoique soldat comme ce dernier, il en faisait les honneurs en homme bien élevé, ce qui ne saurait nuire aux qualités militaires. Léan-Tagen possède aussi tout un arsenal d'armes européennes; mais, sans agent à Sanghaï, il les achète alors qu'elles ont déjà passé par les mains de plusieurs intermédiaires, et nous reculons effrayés devant les prix qu'il nous indique.

Bâtie non loin du Fleuve-Bleu, sur la route commerciale qui va de Sutcheou-Fou à Yunan-Sen, Tong-Tchouan est une ville de grandeur moyenne, dont les fortifications comme les monuments publics sont en bon état. Chacun semble y vivre heureux et tranquille, et les habitants ne paraissent pas trop en vouloir à leur chef, à qui les musulmans, connaissant son faible, ont dépêché une négociatrice dont il goûte fort les arguments. Je n'ai vu dans la ville qu'un très-petit nombre de mar-

chands de cercueils, encore semblaient-ils faire très-mal leurs affaires.

Cependant la maladie de M. de Lagrée s'aggravait en se prolongeant, et le repos le plus absolu lui était devenu nécessaire. Il n'avait plus, en ce qui le concernait personnellement, qu'un seul parti à prendre : attendre à Tong-Tchouan et profiter du premier retour de ses forces pour gagner Sutcheou-Fou, et là, s'embarquer sur une jonque qui le conduirait à Sanghaï. Il était hors d'état de faire dans le pays des mahométans révoltés cette excursion qu'il méditait depuis Yunan-Sen et qu'il considérait comme le couronnement de son entreprise. D'un autre côté, il n'ignorait pas ce qu'avait d'attrayant pour ses compagnons la perspective de ce voyage supplémentaire. Étudier la civilisation originale que pouvait avoir produite l'islamisme transporté si loin de son berceau, contempler la mosquée auprès de la pagode, revoir le Mékong à Likiang où, à peine sorti du Thibet, il coule au pied d'une montagne qui mesure 5,000 mètres d'altitude, et près de Yong-Tchang, sur l'extrême frontière de Birmanie, où le Vénitien Marco Polo était venu six siècles avant nous, pénétrer enfin dans Tali, la jeune capitale d'un empire naissant, c'était là le programme qui avait en effet ranimé notre ardeur presque éteinte. Nous contraindre à y renoncer par des raisons tirées de sa propre santé, M. de Lagrée ne pouvait s'y résoudre. Pendant qu'il hésitait encore, les autorités chinoises firent auprès de lui, pour le détourner de nous laisser partir, des démarches très-pressantes; une lettre du père Fenouil, effrayé des dangers que, dans sa conviction, nous allions

gratuitement courir à la fin d'une expédition jusqu'alors heureuse, vint mettre le comble à l'anxiété de notre malheureux chef. Redoutant les périls annoncés d'un commun accord par cent bouches officieuses, et les redoutant d'autant plus qu'il ne serait plus là pour les affronter avec nous, craignant en même temps de nous imposer un sacrifice, tourmenté par mille sentiments contraires où se révélaient à la fois son esprit prévoyant et son cœur généreux, il nous réunit tous autour de son lit, pauvre lit plus mauvais et plus dur qu'un lit de camp, et nous laissa libres de prendre une décision. S'il nous avait été donné de lire dans l'avenir, d'apercevoir l'échec qui nous attendait à Tali et la douleur que nous retrouverions à Tong-Tchouan, peut-être cette décision eût-elle été différente ; mais nous étions dans l'âge de la confiance, notre départ fut résolu.

CHAPITRE VIII.

L'INSURRECTION MUSULMANE EN CHINE ET LE ROYAUME DE TALI.

Si l'Europe n'a désormais rien à craindre de l'islamisme, relégué chez elle dans un empire décrépit, l'Afrique et l'Asie sont moins heureuses : sur le premier de ces deux continents, il a si bien su nous démontrer

son énergie, que nous avons toujours répondu par des concessions aux révoltes qu'il suscitait contre nous. Ce n'est pas seulement l'Afrique septentrionale que l'étendard du prophète couvre de son ombre mortelle. Celle-ci enveloppe déjà une multitude de peuplades de l'Afrique centrale, épaississant ainsi le voile qui, malgré d'héroïques efforts, dérobe encore à l'œil de la science cette mystérieuse contrée. Les causes qui ont assuré ailleurs la victoire du croissant ont amené des effets identiques dans certaines parties très-reculées de l'Asie. Porté après la mort de Mahomet par les guerriers et par les commerçants arabes jusqu'aux extrémités de l'ancien monde, l'islamisme séduisit ou soumit un grand nombre des peuples belliqueux du littoral ou de l'intérieur. On s'explique le succès qu'il a obtenu chez les Malais, ces féroces écumeurs des mers dont la vapeur déconcerte aujourd'hui la cupidité; mais, non content de courber sous le joug les nomades et les sauvages, les pasteurs et les pirates, voici qu'il s'attaque aux plus vieux empires, menaçant de renverser de son souffle puissant des édifices qui ont défié les âges. Dès les premières années du XIIIe siècle, des mosquées s'élevèrent dans le Bengale à côté des temples de Brahma, le mahométisme ayant pris racine sur les bords des fleuves sacrés de l'Inde. Il vient d'éclater en Chine, où le vieux colosse se débat sous l'étreinte d'une rébellion qui doit au sentiment religieux une partie de sa force. C'est là un spectacle qui n'est pas sans enseignements.

Accoutumé à professer à l'égard de toutes les religions une indifférence dédaigneuse, le gouvernement de Pékin n'a point hésité, comme nous l'avons vu, à

confier le commandement supérieur des troupes envoyées contre les rebelles à un homme qui, ne pouvant manquer de sympathiser avec ses coreligionnaires, semble se trouver conduit par sa foi à favoriser les progrès de ceux que son devoir politique l'obligerait à combattre : étrange aveuglement qui provoque dans le Yunan même, chez les rares généraux dévoués à l'empereur, un blâme discret, toujours étouffé par le bruit des protestations retentissantes que Ma-Tagen transmet à la cour abusée. Les Chinois font tout bas le récit de certaines batailles où les régiments impériaux ne comptaient jamais un blessé dans leurs rangs, et tiraient eux-mêmes en l'air pour reconnaître les bons procédés de l'ennemi. Ils ajoutent en souriant qu'un lieutenant de Ma-Tagen, observateur défiant, demanda un jour à son chef de changer d'enseignes avec lui. Le général n'osa refuser, et battit en retraite après avoir vu quelques-uns de ses gardes tomber autour de lui. Comme si ce n'était point assez, pour attester la méprise ou l'incurie du gouvernement impérial, d'une armée inactive sous un général complice de l'ennemi [1], le seul homme du Yunan

1. Je dois dire cependant que des renseignements qui me sont parvenus très-récemment ne confirment pas l'opinion que je m'étais formée sur les lieux touchant l'attitude probable de Ma-Tagen. Peu après notre départ de Yunan-Sen, l'armée des rebelles investit cette ville. Tous les soldats mahométans commandés par Ma-Tagen passèrent à l'ennemi; mais celui-ci tint ferme à son poste, massacra ceux de ses lieutenants dont la fidélité lui paraissait douteuse, et soutint vaillamment l'assaut avec le reste de son armée. Il a été blessé sur les murs. — Peut-être son cœur a-t-il changé, suivant l'expression chinoise; peut-être est-il jaloux du rôle et de l'importance du sultan de Tali.

qui ait été prier sur le tombeau du prophète continue, bien qu'il ait été compromis dans une première révolte, de toucher un gros traitement et de loger à Yunan-Sen dans un palais! Nous avons pu constater qu'il n'ignorait pas sa puissance, et qu'il ne songeait à cacher ni ses relations avec les rebelles de l'Ouest, ni son influence sur les musulmans demeurés jusqu'à présent fidèles à l'empereur. A voir la façon dont ces derniers traitent les Chinois, il est d'ailleurs impossible de ne pas reconnaître en eux des hommes pleins de confiance dans leurs forces. Ils ne forment pas le dixième de la population totale dans la partie du Yunan qu'ils ont soumise; mais ils sont plus braves que leurs ennemis, ils ont l'orgueil, l'enthousiasme et la foi. Les généraux qu'on leur oppose, gens sans honneur ou sans courage, commandent à une plèbe dont aucun sentiment patriotique ne secoue l'inertie. Lorsqu'on songe d'ailleurs que le souverain de 300 millions d'hommes n'a pu, sur le champ de bataille de Sagawane, opposer plus de 15,000 soldats aux armées européennes qui menaçaient sa capitale, on ne s'étonne plus du succès d'une poignée de rebelles dans la province la plus reculée de l'empire. Si ces derniers acceptaient pour limites du royaume indépendant qu'ils aspirent à fonder les limites mêmes du Yunan, le gouvernement de Pékin agirait sagement en renonçant, malgré les richesses qu'il contient, à un territoire demeuré si longtemps en dehors de l'unité chinoise; mais on peut craindre qu'il n'en soit pas ainsi. Cette révolte, et c'est là ce qui la rend redoutable, est condamnée par sa double nature à suivre son cours; il ne dépend pas de ceux qui la dirigent de l'arrêter, tant

qu'elle aura des infidèles à combattre, car si la politique peut assigner d'avance des bornes à ses conquêtes, il n'en est point ainsi pour la propagande religieuse. On affirme en effet que le nouveau sultan de Tali aurait dédaigneusement repoussé les offres de l'empereur de Chine, et répondu aux ouvertures conciliantes de celui-ci en expulsant les ambassadeurs chargés de les lui adresser. S'engager à respecter les frontières des provinces voisines du Yunan alors que chacune d'elles renferme un germe de dissolution, ce serait trahir le prophète et attirer sur soi les châtiments de Dieu. Le Koueï-tcheou, par exemple, n'est guère moins troublé que le Yunan par l'insurrection des Miao-tse, ces rudes montagnards, ces *fils des champs incultes*, souvent battus, jamais domptés, et toujours prêts à secouer un joug que les mains débiles du Fils du Ciel ne sont plus en mesure de maintenir. Le Setchuen lui-même n'est pas épargné par la guerre civile, sans cesse rallumée dans cette belle contrée par les Mauseu, chassés il y a moins de deux siècles de Souitcheou-Fou, leur capitale, et refoulés dans le Léanchan, région montagneuse à travers laquelle coule le Fleuve-Bleu.

Au temps de la prospérité de l'empire, ces barbares vivaient insoumis, abrités par les contre-forts de l'Himalaya, descendant parfois dans la plaine et regagnant bientôt après leurs repaires, où ils se partageaient le butin. Leur audace s'accroît aujourd'hui dans la mesure où la répression s'affaiblit, et leurs efforts secondent trop bien les desseins des musulmans pour n'être pas favorisés par ceux-ci. Déjà les mahométans du Yunan, exploitant les rancunes des tribus autochthones, se sont

servis des Minkias comme des Lolos, sauf à réduire et à désarmer ces bons sauvages, qui prétendaient être traités après la victoire en auxiliaires, non en esclaves.

Ce n'est pas seulement de ce côté qu'est survenu aux musulmans un secours inespéré. Sans parler de la guerre sociale des *Taïpings*, qui a paralysé dans le Sud les forces de l'empire et menacé l'existence même de la monarchie, sans rappeler la prise de Pékin, qui a détruit le prestige nécessaire aux souverains absolus, il est certain que les révoltés du Yunan ont rencontré un appui matériel chez leurs coreligionnaires fixés dans les parties septentrionales de la Chine, comme le Chensi et le Kansiou ; en outre ils ont trouvé au moins un concours moral chez leurs frères du Turkestan oriental, qui ont pris les armes en même temps qu'eux. La coïncidence de ces divers mouvements a-t-elle été fortuite, ou bien résulte-t-elle d'un accord secret ? C'est une question sur laquelle la lumière n'est pas faite encore, et qu'il serait téméraire de trancher. Cependant la dernière hypothèse paraît vraisemblable quand on sait, ce que des renseignements particuliers me permettent de confirmer, que l'islamisme recrute des adhérents jusque dans le Thibet, attaquant le bouddhisme au cœur dans la ville sainte des lamas. Ce sont des ennemis implacables du nom chrétien qui soulèvent en ce moment les passions populaires contre nos missionnaires, récemment repoussés de Rounga [1] par les bonzes, tandis que les mahométans s'emparent

1. Poste avancé des missions catholiques au Thibet, évacué à la suite du meurtre de deux prêtres français massacrés par les lamas.

peu à peu à Lhassa même du pouvoir effectif, en usant adroitement, suivant l'occasion, de la violence ou de la ruse. Ils ont des communications fréquentes avec les rebelles du Yunan, et le sultan de Tali fait répandre dans leurs montagnes des proclamations, écrites en arabe, où il s'efforce d'expliquer dans un langage mystique le véritable caractère de la révolution qui s'accomplit. « Le vrai Dieu, dit-il, va triompher des idoles, et le royaume des croyants s'établira sur les ruines d'un empire souillé par les abominations séculaires des infidèles. »

A quelle époque l'islamisme a-t-il été introduit dans l'empire du Milieu, et quelle est l'origine des mahométans chinois? Questions connexes qu'il ne me semble pas inutile d'aborder brièvement, sans autre prétention que d'apporter, pour la solution définitive, le secours de quelques renseignements pris sur les lieux

De tout temps, les songes ont été un moyen fort employé par les puissances célestes pour communiquer avec les hommes. La fable nous en offre bien des exemples, et la Bible elle-même en fournirait au besoin. Encore qu'elles soient écrites par des lettrés et qu'elles aient à retracer l histoire d'une société que le scepticisme dévore, les annales de la Chine n'en sont pas moins remplies de récits merveilleux. L'empereur Ming-Ti, ayant aperçu pendant son sommeil un homme resplendissant d'or qui s'avançait vers lui, comprit, et cela fait honneur à sa sagacité, qu'il y avait dans les contrées situées à l'occident de la Chine un être extraordinaire plus fort que les rois et plus sage que les lettrés. Il envoya aussitôt chercher la statue du maître inconnu et les livres renfermant sa doctrine. Les ambassadeurs

trouvèrent dans l'Inde les images et les préceptes de Bouddha, et rapportèrent ces trésors. Voilà comment le bouddhisme pénétra dans l'empire au VIIe siècle avant notre ère. Au dire de plusieurs mahométans que j'ai consultés dans le Yunan, l'islamisme y fit une entrée à peu près semblable. Rien n'est stérile comme l'imagination des peuples barbares; enfantant toujours les mêmes chimères, elle a éternellement recours aux mêmes plagiats. Qu'au lieu d'habits dorés on revète le fantôme de vêtements arabes, qu'à la place d'une simple curiosité d'esprit on veuille bien supposer chez l'empereur auquel le fantôme apparut un besoin pressant de secours contre des troubles intérieurs et des fléaux extraordinaires, et l'on aura l'explication légendaire du fait historique qui nous occupe. Ce serait donc un empereur de Chine qui, dans une circonstance critique, aurait attiré chez lui les premiers musulmans. Quand ces auxiliaires eurent cessé d'être utiles, on peut bien penser qu'ils devinrent dangereux, et que, suivant une pratique toujours usitée en Orient à l'égard des masses embarrassantes, ils furent dispersés dans l'empire et confinés dans des provinces éloignées, où ils se sont multipliés. Les musulmans du Yunan n'ont en effet sur leur origine que des idées très-confuses; mais on démêle dans tous leurs récits, au milieu de fables qui les rattacheraient aux démons, filiation que les malheureux Chinois seraient d'ailleurs très-disposés à admettre, un vague souvenir d'assistance fournie à l'empire, de triomphes obtenus sur des rebelles, triomphes payés d'ailleurs par l'ingratitude. L'histoire confirme ces traditions.

La nation chinoise n'a pas toujours été cette nation laborieuse et d'humeur paisible, voulant vivre seule et pour elle seule, uniquement occupée à repousser l'invasion des idées étrangères en opposant une résistance désespérée à la force qui l'entraîne dans l'universelle gravitation des peuples. Elle a souvent porté ses armes fort au delà de ses immenses frontières, et l'on peut dire qu'il n'y a pas de région dans l'Asie continentale qui n'ait été contrainte à respecter son nom. Sous les Thang, elle exerçait une suzeraineté réelle jusqu'à la Perse et à la mer Caspienne à l'ouest, et au nord jusqu'aux monts Altaï. Elle recevait des ambassadeurs du Népaul, de l'Inde et de l'empire romain, et protégeait le roi de Perse contre les Arabes au VIIe siècle de notre ère[1]. Dès le VIIIe siècle, elle entrait directement en lutte avec les califes. Ceux-ci infligeaient même aux troupes de l'empereur de Chine une sanglante défaite à l'époque où les Maures succombaient à Poitiers sous les coups de Charles Martel ; mais, malgré ces récents souvenirs, en l'année 757, Sout-song, menacé par une insurrection formidable, n'hésita point à faire appel aux musulmans et à solliciter l'appui des califes contre ses propres sujets révoltés. Abou-Abbas et Abou-Giafar-Almanzor, chefs de la famille des Abbassides et fondateurs de Bagdad, expédièrent en Chine des troupes que le père Gaubil suppose avoir été des bandes arabes tenant garnison sur les frontières orientales du Khorassan et du Turkestan. Ces forces, réunies à l'armée

1. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie.*

chinoise, à un corps de Tartares occidentaux et au contingent fourni par les Oïgours, formèrent un effectif assez puissant pour permettre à Sout-song de tailler en pièces ses ennemis. La bataille eut lieu dans le Chensi, non loin de Sin-gan-fou, qui était à cette époque la capitale de l'empire. Taïssoung fut contraint, comme son père, d'invoquer le secours des étrangers, dont un grand nombre, lassés de leurs longs voyages à travers l'Asie, se fixèrent sur le sol qu'ils étaient venus défendre.

D'un autre côté, les Chinois eurent avec les peuples de l'Occident des relations commerciales, présentées souvent, il est vrai, dans les annales chinoises comme des rapports obligés de vassaux à suzerain, mais dont le véritable caractère ne saurait être contesté. Parmi ces peuples qui, dès les temps les plus reculés, envoyèrent des marchands dans l'empire, les Arabes ont toujours eu une importance particulière, et au temps où leurs coreligionnaires combattaient dans le nord sous l'étendard impérial, ils ne craignaient pas de piller et d'incendier Canton, cité déjà très-commerçante, avec laquelle ils entretenaient par mer des rapports lucratifs. Le négoce et la guerre, voilà donc les deux grandes causes qui, plusieurs fois durant le cours des siècles, mirent en contact les Chinois et les musulmans ; ceux-ci ont fait irruption dans l'empire à des époques diverses et par des chemins différents. Cette conclusion générale ressort également de traditions altérées, mais vivantes encore dans le pays, et de l'étude des faits ; en la soumettant au lecteur, je n'ai plus qu'à le renvoyer aux sources, s'il est curieux d'étudier de près ces for-

midables chocs de nations dont la vieille Asie a été le théâtre et dont l'Europe a souvent ressenti le contre-coup.

Les musulmans étaient déjà si nombreux dans le Yunan au XIIIe siècle, que Marco-Polo, écrivant en 1295, représente la population de Yachi comme étant « un mélange d'indigènes idolâtres, de chrétiens nestoriens et de Sarrasins ou mahométans[1]. » La ville que l'illustre voyageur appelle Yachi paraît être la même que Tali, nommée Y-tchéou par Han-outi, qui la fonda après avoir porté ses armes au delà du Gange. Cette cité célèbre, qui est aujourd'hui le centre de la révolte, reçut le nom de Yao-tchéou sous la dynastie des Thang, puis celui de Nan-tchao[2] quand elle eut secoué le joug des Chinois ; elle prit enfin, après qu'elle eut été conquise par le petit-fils de Gengis-Khan, le nom de Tali, qu'elle porte encore aujourd'hui. Depuis cette époque, les dynasties ont changé en Chine, les Mongoux ont été remplacés par des souverains nationaux, ceux-ci ont été renversés à leur tour par les Tartares-Mantchoux ; mais le pays de Tali n'en est pas moins demeuré pendant six siècles incorporé à l'empire. C'est en 1857 qu'il s'en est détaché de nouveau ; pour quels motifs et dans quelles circonstances ? Je vais essayer de le dire.

1. Le savant éditeur du *Tong-kien-kang-mou* donne les plus curieuses indications sur les différentes religions pratiquées à la cour du Tartare Manko-Khan, religions que Marco-Polo trouva en vigueur dans la ville de Tali, et principalement sur la secte chrétienne fondée au Ve siècle par Nestorius.

2. Le royaume de Nan-tchao est l'un des quatre que les Chinois appellent les fléaux de l'empire. Depuis la révolte musulmane, il a conquis des droits nouveaux à cette qualification.

Les doctrines de l'islam ne se sont pas répandues sur la Chine à la suite des prédications qu'aurait pu y faire un apôtre voyageur ; elles s'y sont perpétuées, sans s'étendre sensiblement d'ailleurs par la voie des conversions, chez les descendants d'anciens émigrés fixés dans le Céleste-Empire. Il y a lieu de penser que le christianisme dégénéré des nestoriens et l'islamisme modifié de ceux que Marco-Polo appelle Sarrasins se sont fondus en une seule doctrine, basée sur le dogme de l'unité divine, et que cette croyance commune a entretenu chez les adeptes, à l'égard des athées et des polythéistes, un mépris facile à convertir en haine. Ces sentiments se sont traduits cent fois par des révoltes partielles qui auraient suffi pour éclairer sur les causes et l'étendue du danger un gouvernement moins aveugle que le gouvernement chinois.

Les premiers désordres paraissent avoir éclaté en 1855, parmi des mineurs maltraités par les mandarins préposés à la surveillance des travaux. Le plus grand nombre des ouvriers appartenait à la religion mahométane ; exaspérés par la violence et se sentant en force, ils assassinèrent les officiers chinois et se répandirent en bandes armées dans la campagne en appelant à eux leurs coreligionnaires. A la suite de ce mouvement, les musulmans redoublèrent partout d'insolence, refusèrent les impôts, bravèrent les agents de l'autorité, en témoignant un dédain profond pour la population chinoise ; ils détruisirent les porcs au nom du prophète et violèrent les filles au nom d'Allah. En 1856, ils tentèrent d'assassiner à la fois tous les mandarins chinois de Yunan-Sen. C'est alors qu'un homme énergique, nommé

Changsou, qui avait fait ses preuves en combattant les taïpings dans le Kouang-si, crut le moment venu de frapper un coup décisif. Gouverneur de Hokin, ville située à un jour de marche dans le sud de Likiang et non loin de Tali, il résolut, de concert avec le mandarin de Likiang et un autre chef chinois, d'organiser pour le même jour le massacre en masse des musulmans dans toute la province de Yunan. Il en fit périr en effet quelques centaines aux environs de Hokin, cruauté trop incomplète pour n'être pas dangereuse, et provoqua ainsi une insurrection générale. Par représailles, les mahométans, nombreux dans Tali, égorgèrent tous les officiers chinois de cette ville et se disposèrent à la lutte. Le mandarin de Hokin vint, en 1857, mettre le siége devant cette place, la seconde du Yunan, la première peut-être au double point de vue militaire et commercial. Il agissait au nom du gouvernement contre des rebelles abhorrés déjà, auxquels le temps avait manqué pour se préparer des ressources et pour se procurer des armes, et cependant il fut battu. Une sortie opérée par une vingtaine de musulmans déterminés suffit pour disperser l'armée assiégeante, composée de gens sans aveu, plus accoutumés à la fumée de l'opium qu'à celle de la poudre. Le fils d'un marchand de chevaux, lettré d'assez bas étage, originaire de Monghoa et portant le nom de Tou, fut alors proclamé souverain. Les mahométans l'ont appelé Soliman, les Chinois ont ajouté à son nom le titre de Uen-soai, et il gouverne à l'aide d'un conseil composé de quatre mandarins militaires. Toute la partie occidentale de la province est rapidement tombée sous ce joug. Dans le premier enivrement de la

victoire, ses troupes se sont avancées en plein Laos birman jusqu'à Sientong; mais, repoussées par le roi de ce pays, elles se sont portées, comme nous l'avons vu, dans le midi du Yunan, sur Seumao et Poheul, qu'elles ont prises et perdues, et elles continuent de tenir en échec le brave gouverneur de Lin-gan. Les musulmans n'ont gardé Yunan-Sen que le temps nécessaire pour ruiner en partie cette grande et belle ville [1]. Plus puissants par le courage que par le nombre, ils règnent par la terreur qu'ils inspirent. On dit qu'ils enterrent ou écorchent vifs les prisonniers tombés entre leurs mains. Partout où ils ont des coreligionnaires, ils ont des partisans; leurs ennemis, frappés dans l'ombre au milieu de leurs propres soldats, meurent par le poignard ou le poison. C'est ainsi qu'ils se sont défaits de leur implacable adversaire, le mandarin de Hokin. Celui-ci, enfermé à Ten-huen-chen dans un camp retranché, se prit de querelle avec ses généraux. Les soldats mirent à profit pour se débander ces contestations, issues de rivalités personnelles, et peu de temps après le terrible Changsou fut trouvé assassiné dans son lit.

Sans exposer en détail toutes les tentatives faites par le gouvernement de Pékin pour arrêter les progrès de l'insurrection, on peut dire qu'elles n'ont servi, en prou-

1. Ainsi que je l'ai dit dans une note précédente, ils l'ont investie de nouveau. Ce second siége a duré plus de dix-huit mois. Je viens d'apprendre qu'ils ont été repoussés enfin à plus de trente lieues de cette capitale, et qu'ils ont été contraints de se replier sur Tali. De cette alternative de succès et de revers, on peut inférer que cette portion de l'empire est vouée pour longtemps à l'anarchie.

vant l'impuissance ou la vénalité des Chinois, qu'à redoubler la confiance de leurs ennemis. Les mandarins militaires s'approprient l'argent qu'on leur confie pour lever une armée, ou pactisent avec les rebelles. C'est le cas de Léan-Tagen, gouverneur de Tong-Tchouan, chez lequel nous étions, comme on l'a vu, au mois de janvier 1868. A la suite de brillants succès, il s'est enfui sans profiter de sa victoire, après avoir laissé massacrer ses soldats [1]. Redoutant de nous voir entrer en rapport avec les musulmans, qui pouvaient nous éclairer sur sa conduite, il ne cessa de faire à notre voyage dans l'ouest une opposition désespérée; mais notre détermination était prise. Les sombres peintures, les prédictions sinistres demeuraient sans effet sur nos imaginations accoutumées à tout cela. Si nous n'avions pas senti, au moment des adieux, la main du commandant de Lagrée trembler dans la nôtre, si nous n'avions pas vu pâlir d'émotion le visage du docteur Joubert, demeuré seul près du malade, le jour de notre départ aurait été un jour de joie.

J'ai déjà dit que, d'après l'usage en vigueur depuis le Cambodge jusqu'en Chine, les étrangers ne sont pas admis à visiter ces contrées, s'ils n'ont eu la précaution de se pourvoir de passe-ports. Nous ignorions, au moment de notre départ de Saïgon, l'existence du royaume naissant de Tali, et nous n'aurions eu d'ailleurs aucun moyen de communiquer avec ce pays. D'un autre côté, parmi les Chinois de Tong-Tchouan, nous n'en trou-

1. Il a été depuis révoqué de ses fonctions, cassé de son grade et exilé au Setchuen.

vâmes pas un seul qui osât nous précéder chez les musulmans pour y porter une lettre. Nous partîmes donc un peu à l'aventure, sans autre garantie que le billet écrit en arabe par le vieux *papa* de Yunan-Sen, et sans trop compter sur le succès. Il était possible cependant que le même sentiment qui faisait envisager notre voyage avec un déplaisir très-vif par les fonctionnaires chinois nous ménageât un bon accueil de la part des autorités musulmanes. Une poignée d'hommes résolus en lutte contre un immense empire pouvaient faire bon accueil aux envoyés de l'un de ces gouvernements européens dont les peuplades les plus sauvages admirent, à travers le voile de récits fabuleux, la puissance merveilleuse, et il n'était pas impossible que les rebelles se montrassent empressés de nouer des relations avec eux. Les principaux événements de la guerre de Chine sont connus d'ailleurs, en dépit de tous les mensonges officiels, jusqu'aux extrémités de l'Empire-Céleste, et si certains épisodes de cette mémorable campagne ont pu confirmer les Chinois dans l'idée que nous étions des *barbares*, nous avons fait au moins preuve de force et d'audace, deux qualités très-estimées à Tali. La guerre ayant rendu impraticable la route directe de Tong-Tchouan à Tali, il fut convenu que nous contournerions le pays des rebelles avant d'y pénétrer, et que nous approcherions le plus tôt possible de leur capitale, en suivant les frontières de la province chinoise de Setchuen.

Notre caravane, réduite à quatre officiers [1] et à cinq

1. MM. Garnier, Delaporte, Thorel et de Carné. L'escorte était composée de deux Tagals et de trois Annamites, en tout neuf personnes

hommes d'escorte, se met en marche le 30 janvier 1868, à dix heures du matin. Nous entrons de nouveau dans la vallée que nous avons suivie longtemps avant d'arriver à Tong-Tchouan. Les montagnes qui l'encaissent sont toujours rougeâtres et désolées. Cependant, lorsqu'on les voit s'étager derrière soi et fermer l'horizon, on ne les contemple pas sans plaisir, inévitable effet du lointain, dont les choses profitent comme les hommes. La route, sentier rocailleux tracé sur le bord de la rivière ou dans la montagne elle-même, est encombrée de chaises à porteurs, de piétons, de cavaliers enrubannés et en habits de fête. C'est la manière en Chine comme en Europe de souhaiter la bienvenue au nouvel an. Il n'est pas jusqu'aux chevaux et aux mulets chargés de sel qui ne portent au front des festons et des banderoles

Nous faisons notre première halte dans un village occupé à se fortifier. L'auberge est chétive et malpropre; les lits, toujours dressés, sont en pierre, avec oreillers sculptés. Nous étendons nos nattes sur ces couches de granit, car nous n'avons pas eu jusqu'à présent, comme les voyageurs chinois, la ressource de porter sur la selle de nos chevaux couvertures, matelas et édredons. Cependant, comme M. de Lagrée nous a mesuré les jours d'une main avare, et qu'il faut, pour obtenir un résultat en restant dans les limites de temps imposées par les instructions de notre chef, marcher avec une rapidité extrême, nous nous décidons à nous procurer des montures. Dans le Yunan, rien n'est plus aisé. Les chevaux sont très-abondants dans cette province montagneuse, moins bien pourvue de cours d'eau navigables que d'autres contrées de la Chine, et où les transports

se font à dos d'hommes ou d'animaux. Ces chevaux sont « petits, de basse taille pour la plupart, mais forts et hardis [1]. » — « C'est probablement à la même race, écrit Marsden, qu'appartiennent les chevaux du Bas-Thibet qu'on mène vendre dans l'Hindoustan. Les habitants du Boutan dirent au major Rennel qu'ils faisaient venir leurs chevaux d'un pays situé à trente-cinq jours de marche au delà de leurs frontières [2]. » Si tardive qu'ait été cette acquisition, elle nous a évité bien des fatigues. De Crachè [3] à Tong-Tchouan, M. de Lagrée avait toujours été contraint de se renfermer dans les bornes étroites d'un budget insuffisant; il avait plus souffert qu'aucun de nous d'une économie qu'il pratiquait en toute occasion en déplorant qu'elle fût nécessaire. L'emprunt heureusement conclu avec Ma-Tagen nous plaçait, sous le rapport financier, dans une situation meilleure, et nous permettait d'acheter des chevaux. Je n'ai conservé, pour ma part, que des souvenirs charmants de ces premiers jours de marche, pendant lesquels j'avançais en rêvant à mon aise, sans nul souci de la route, car mon cheval, accoutumé à se guider lui-même, me portait avec autant d'assurance qu'il portait auparavant des sacs de sel ou des ballots de coton.

Au commencement du mois de février, la terre toute frémissante de son travail intérieur, recélait encore les germes dans son sein et demeurait uniformément grise.

1. Martini.
2. Marsden, *Travels of Marco Polo.*
3. Lieu de notre départ en 1866.

C'était à peine si de loin en loin quelque gramen indiscret venait révéler la prochaine éclosion, l'immense et universelle explosion de vie. Les arbres fruitiers, très-nombreux autour de nous, bordaient la route. Tous bourgeonnaient; la séve montante faisait éclater l'écorce, et les plus précoces étaient déjà couverts de fleurs blanches ou rosées. Une forêt de pommiers, d'abricotiers et d'amandiers se préparait à semer de neige le tapis que les rizières naissantes allaient bientôt dérouler à leurs pieds. Ces tableaux riants ne tardèrent pas à être remplacés par des scènes d'un tout autre caractère.

Arrivés par une pente insensible sur un col resserré, nous eûmes soudainement devant les yeux comme un énorme entassement de montagnes grises, nues et ravinées. Nous sentions les approches d'un grand fleuve vers lequel une force invincible attirait tous les torrents grondant au fond des gorges ; quelque chose de solennel en annonçait la présence. La main de Dieu semble avoir entouré les grandes artères du monde physique de barrières infranchissables, de même qu'elle a pris soin d'enfermer dans plus d'ombre et de mystère les vaisseaux essentiels du corps humain. Il nous faut descendre lentement dans le gouffre par d'étroits sentiers suspendus aux flancs des montagnes. D'un côté, la muraille lisse, taillée parfois en demi-voûte, s'avançait au-dessus de nous, ou bien nous passions sous une sorte de portique semblable à ceux que creuse la mer en battant les falaises; de l'autre côté, s'ouvrait un abîme à donner le vertige. Si imparfaite qu'elle soit, une telle route a dû coûter bien des peines à construire. Ouverte dans la roche calcaire qui forme en grande partie la carcasse

des montagnes, elle est souvent glissante au point d'ajouter un péril de plus aux dangers du voyage. Sur un espace immense, les pentes sont trop raides pour maintenir les terres, et la pierre affleure partout en rocs aigus et bleuâtres comme la lave figée d'un volcan qui aurait détruit sur son passage jusqu'au plus humble germe de vie. On se sent écrasé par ces proportions démesurées de la nature inerte, entre ces colosses qui semblent peser sur votre tête et ces abîmes qui vous attirent. Les caravanes apparaissent au loin comme des fourmis hâtant le pas pour achever l'étape avant la nuit. Chevaux et mulets indisciplinés, marchant à l'aventure et prompts à s'effrayer, roulent souvent dans le précipice quand ils se rencontrent aux endroits périlleux. Aussi, avant de s'y engager, les mandarins font-ils parcourir ces routes par un éclaireur qui intime aux négociants l'ordre de se garer dans certains lieux disposés à cet effet. Le gouverneur de Tong-Tchouan avait spontanément, sans nous en prévenir, pris pour nous cette précaution nécessaire.

Posées sur de petites terrasses comme des nids d'aigles collés aux rochers, des cases chétives abritent une pauvre famille qui vit du sapèque déposé par chaque voyageur, auprès du bol de thé froid qu'il absorbe en passant. Les chaleurs sont en effet très-fortes, même au mois de février. Toutes ces murailles de pierre exposées aux rayons ardents du soleil, qui ne rencontrent pas une feuille d'arbre pour les briser, s'échauffent vite, et l'on respire à peine dans l'atmosphère embrasée de cette immense fournaise. Enfin, après une marche longue et pénible, nous voyons, au fond du berceau que lui

forment deux montagnes abruptes, le Yang-tse-kiang étendre, malgré la qualification de Fleuve-Bleu, ses eaux vertes comme celles d'une mer endormie dans une anse.

Pleins des souvenirs du Mékong, nous nous attendions à voir le Yang-tse bouillonnant et limoneux comme lui; il est au contraire tranquille et tout imprégné de lumière. Nous saluons avec transport ce fleuve qui anime à lui seul une région où tout est mort, nous donnant une image de la vie paisible et féconde au milieu d'une nature stérile et tourmentée. Il paraît d'ailleurs, d'après les renseignements qu'on nous a donnés, que des roches hérissent le lit du fleuve à une courte distance en deçà et au delà de Manko, village où nous avons pris une journée de repos. Ce village, station forcée des voyageurs qui se rendent au Setchuen par cette route, a presque l'importance d'une petite ville. Cependant il n'y réside aucun fonctionnaire qui ait le droit de requérir pour nous des porteurs de bagages. Nous nous hâtons d'en louer; et au prix de 2 fr. 25 c. par jour nous avons des hommes qui marcheront avec courage, que nous n'aurons ni la fatigue de stimuler, ni l'ennui de surveiller constamment. Les corvéables s'échappent souvent, quand ils espèrent se dérober à la peine dont la loi les frappe dans ce cas. Il faut en outre les harceler sans cesse, disputer avec eux sur le choix des lieux de halte, la durée des étapes, chose impossible pour nous, car nous étions partis de Tong-Tchouan absolument livrés à nous-mêmes, sans un interprète quelconque, sans un homme auquel nous pussions nous confier au milieu de ce monde inconnu.

Le lendemain, après une heure d'attente que je passai

sur la rive, regardant couler le Fleuve-Bleu à 500 lieues de son embouchure, un gros bateau quitta la berge opposée et s'avança lentement vers nous ; notre caravane, chevaux compris, y entra tout entière. Cette lourde machine, à laquelle des troncs d'arbre à peine équarris servaient d'avirons, se mit alors en mouvement, et nous porta de l'autre côté du fleuve profond [1] qui sert de limites aux deux provinces les plus occidentales de l'empire chinois, le Setchuen et le Yunan. Alors commença l'une de nos ascensions les plus longues et les plus pénibles. Nos chevaux s'engagèrent dans un sentier qui semblait à peine praticable pour les chèvres, et nous nous élevâmes presque en droite ligne, ayant à nos pieds le fleuve semé de bancs de sable étincelants.

Les champs de canne à sucre faisaient sur les rives des taches vertes et régulières. Manko se montrait toujours directement au-dessous de nous, mais dans des proportions qui diminuaient à vue d'œil, cette diminution constatant seule pour nous les progrès de notre marche. Enfin le chemin s'enfonça en corniche au-dessus d'une vallée latérale ; la pente se fit plus douce, nous redevînmes sensibles aux beaux spectacles, et nous admirâmes, en reprenant haleine, le magnifique panorama des hautes montagnes qui marquaient le cours du fleuve derrière nous. Celui-ci nous apparaissait encore par intervalles comme un mince serpent vert aux écailles luisantes glissant et tournant sans s'irriter les obstacles qu'il ne pouvait franchir. C'était le matin surtout que j'aimais à

1. Une corde longue de dix brasses, munie d'une pierre et jetée au milieu du fleuve, ne rencontra pas le fond.

contempler les montagnes. Quand l'aurore, immortelle magicienne, jetait l'or et la pourpre sur la nudité osseuse de ces enfants de l'Himalaya, leurs têtes, peu à peu sorties de l'ombre, s'entouraient d'une éclatante auréole, et, la lumière déchirant enfin tous les voiles, les masses entières resplendissaient à la fois en se reflétant dans le fleuve comme dans un miroir d'émeraude. Nous montions toujours. Après avoir eu, sur les bords du Yang-tse-kiang, plus de 25 degrés de chaleur, nous grelottions dans nos manteaux, surpris par ce brusque changement de température comme des baigneurs plongés dans la vapeur et qu'on inonderait d'eau glacée.

Elle a quelque chose d'étrange, la sensation qu'on éprouve à une grande hauteur ; là, nul bruit n'arrive ; l'air est raréfié, et les couches de l'atmosphère semblent acquérir une transparence sensible. Ce calme, ce bien-être intime, ne sont point altérés par l'aspect tourmenté de la terre au-dessous de soi ; les gorges sans fond, les roches de toute nature entassées pêle-mêle, témoins éloquents des grands bouleversements du passé, tout cela vous laisse indifférent ; quand on n'a sur la tête que l'azur du ciel, on participe à cette haute sérénité. Pas un être vivant n'habite volontairement au milieu de ce chaos. J'aperçois seulement à une grande distance au-dessous de moi un troupeau de moutons jaunes poussés par un pâtre et cherchant une maigre pâture d'herbes brûlées. Ils s'agitent lentement au milieu des rocs bleuâtres qui percent le sol et ils semblent ramper ; on dirait de la vermine sur l'habit troué d'un mendiant. Mon cheval, pour éviter les graviers du sentier, a l'habitude de marcher sur l'étroite bande gazonneuse où

le précipice commence ; je le laisse faire, il tient à l'existence autant que moi, et je me fie bien moins à ma raison qu'à son instinct.

Le village de Ta-Cho se présente à ravir avec son pont de bois et ses maisons blanches ombragées par de grands arbres. Un peu de verdure et un petit paysage bourgeois font tant de plaisir après les spectacles grandioses offerts aux yeux par la zone sauvage et nue que nous venons de parcourir ! Nous logeons dans une des nombreuses hôtelleries de ce village, où les caravanes s'arrêtent. De vastes écuries abritent un nombre considérable de chevaux et de mulets. Le soir, en face de nous, un long serpent de feu illumine les ravins creusés dans la montagne, en dévorant le peu de végétation qui s'était réfugiée là. Depuis la Cochinchine jusqu'ici, nous avons rencontré partout des traces de cette dévastation sans but qui détruit en quelques heures les ressources que la nature met des siècles à créer. L'hiver rappelle périodiquement aux Chinois la nécessité de se chauffer, et ils seraient probablement plus ménagers du bois s'ils n'avaient presque partout, dans le pays que nous avons visité, du combustible minéral facile à extraire.

Non loin de Ta-Cho, le sentier s'enlace encore aux flancs escarpés des montagnes ; le froid nous saisit de nouveau ; un vent glacé nous souffle au visage, effeuillant la couronne de neige que les pics les plus élevés portent au front. Ces crêtes, où se développe une végétation toute spéciale, sont le dernier asile de certaines tribus sauvages qui ne se rencontrent plus dans les plaines. Vêtus d'un manteau de feutre roide et à plis

réguliers, la tête couverte d'un haut bonnet en hélice, ces derniers représentants d'une race opprimée nous regardent passer, immobiles, accroupis au milieu des rhododendrons et de pins rabougris. Ils bâtissent leurs pauvres villages dans les plis du terrain et cultivent les pentes ; mais la moisson manque souvent sur ces versants abrupts, entraînée par la pluie au fond de l'abîme avec la terre qui la portait. Après avoir vaincu ces malheureux, les Chinois les insultent : d'odieuses peintures couvrant les écrans des pagodes représentent un de ces beaux sauvages en costume national, enchaîné et sans armes, essuyant les outrages d'un groupe de soldats chinois : vengeance bien digne du peuple lâche qui s'y complaît !

Nos porteurs de bagages, venus de Tong-Tchouan à Manko comme corvéables, mais loués depuis ce dernier gîte, sont encore gais et agiles malgré ces horribles montées, qui ont mis sur les dents nos chevaux et nous-mêmes. Ils ont le pied d'une étonnante sûreté ; et, bien que chargés lourdement, ils ne chancellent jamais, même dans ces chemins à pic dont le dallage, à tout instant interrompu, forme une longue succession d'escaliers et de fondrières. La plupart des auberges étaient des antres nauséabonds encombrés de voyageurs. Dans l'une, la chambre d'honneur, où il fallait allumer de la lumière en plein midi, n'avait d'ouverture que sur l'écurie, appentis étroit qui servait à la fois de porcherie et de lieu d'aisances. Au village de Tchang-Tchou, nous avons été plus heureux, et nous nous sommes installés avec joie dans des chambres qui donnaient sur une galerie élevée au-dessus d'une cour intérieure. Les

misères, les rudes fatigues du jour sont bien vite oubliées le soir, lorsqu'on a retrouvé *bon souper* et *bon gîte;* quant au *reste*, en vérité nous n'y songions guère. A Tchang-Tchou cependant, où nous arrivons transis après une longue marche sur la neige, nous essayons de faire un punch avec la mauvaise eau-de-vie du pays. La flamme s'élève, se balance, livrée au caprice du vent qui pénètre par les cloisons mal jointes. Chacun se laisse aller aux souvenirs que rappellent ces feux légers aux teintes mobiles qui ont jeté sur tant de scènes de jeunesse le même éclat éphémère ; mais la réalité chassa le rêve lorsque le moment fut venu de déguster ce breuvage exécrable, qui ne blessait pas moins l'odorat que le goût. Les curieux, voyant à travers le papier déchiré qui garnissait nos fenêtres, au milieu d'une chambre où toute autre lumière était éteinte, un homme à barbe longue et rousse agiter un feu fantastique qui semblait courir sur la table, nous prirent pour des sorciers en train de composer un philtre, et s'enfuirent épouvantés. L'aubergiste, pour se rendre favorable des étrangers versés dans les sciences occultes, commença sur-le-champ la sérénade dont il est d'usage d'honorer les mandarins ; un vieux tambour et une vieille casserole en firent les frais.

En quittant Tchang-Tchou, nous entrons dans une vallée encadrée par les montagnes, qui y poussent leurs contre-forts et la découpent en vertes lagunes. Le ciel est clair, et la neige, étincelant au soleil de midi comme une frange d'argent, tranche par son éclat métallique sur la blancheur vaporeuse des nuages. Les villages pullulent dans cette vallée, les maisons sont

neuves ou fraîchement blanchies ; de loin en loin, quelques groupes d'habitations rappellent les villas soignées de nos marchands retirés des affaires. Cette partie du Setchuen paraît respirer l'aisance et profiter du triste état de la province voisine, dépeuplée par la guerre, la peste et la famine.

A ces consolants syptômes de calme prospérité s'ajoutent, aux abords de Hoéli-Tcheou, des signes d'animation et d'activité commerciales. Cette ville est entourée d'une forte enceinte ; des bastions viennent d'être achevés, d'autres travaux de défense sont en cours d'exécution ; d'ailleurs les événements paraissent inquiéter très peu les habitants d'Hoéli-Tcheou. Nous sommes à plus de dix jours du renouvellement de l'année, et ils célèbrent encore cet événement périodique. Des arcs de triomphe en bois peint, embrassant la largeur de la rue, s'élèvent à de courts intervalles du milieu de la foule grouillante. Les maisons, petites et basses, dont les façades en bois sont décorées de lanternes multicolores, ont l'apparence de baraques construites à la hâte pour un jour de foire. Un acrobate, le visage caché par un masque grotesque, s'épuise en contorsions sur une pyramide de tréteaux ; nous passons, et, malgré ses efforts pour retenir autour de lui les curieux, nous entraînons à notre suite la foule heureuse de voir si à propos une exhibition d'Européens véritables. Nos chevaux se fraient avec peine un passage jusqu'à l'hôtel où l'on nous conduit. Cet établissement a bonne mine, et ne manque pas extérieurement d'un certain air de propreté d'autant plus séduisante qu'elle est plus rare. Au-dessus d'une cour intérieure étroite et longue, une galerie avec

balustrade en bois donne accès dans des cellules sans fenêtres, où règne une perpétuelle obscurité. Il semble que les Chinois en voyage ne s'arrêtent à l'hôtel que pour dormir ou fumer l'opium. Par les portes entre-bâillées, j'ai aperçu en effet, à la lueur de la petite lampe dont un fumeur d'opium ne se sépare jamais, des hommes étendus sur une natte aspirant la vapeur blanche qui exhale une odeur d'abord peu sensible, mais qui ne tardait pas à s'imposer en quelque sorte à mes sens, au point qu'il m'est souvent arrivé de m'arrêter comme pour dérober au fumeur endormi quelque chose de son ivresse.

Hoéli-Tcheou est essentiellement une ville de transit, et elle s'est appropriée à cette destination. Les maisons sont de vastes magasins où s'entassent des blocs de cuivre et de sel, des balles de coton, des boîtes de plantes médicinales et tinctoriales. Des rues entières sont habitées par des fabricants de bâts, des vendeurs de harnachements de chevaux et autres objets nécessaires aux caravanes. Le yamen du gouverneur que nous allons visiter ne répond guère à la réputation que s'est faite ce personnage, âpre au gain et concussionnaire émérite. Il prélève un droit considérable sur les négociants qui vont prendre un chargement aux mines de cuivre ; il impose de sa propre autorité une foule d'industries, au point qu'on a cessé, dans les limites de sa circonscription, d'utiliser les barques sur les parties navigables du Fleuve-Bleu. Malgré toutes ces ressources extraordinaires, son yamen n'a qu'un ameublement très-simple. Nous demeurons chez lui pendant le temps nécessaire pour placer les quelques mots chinois de notre vocabu-

laire appropriés à la circonstance. Cela est bientôt fait, et nous nous retirons, laissant un homme peu éclairé sur nos projets et visiblement inquiet de nos résolutions. Le soir, un messager nous apporte une lettre for obscure, traduite à grand'peine par le plus lettré de nos Annamites. Dans cette lettre étrange, le gouverneur nous annonce qu'on a observé des étoiles se livrant dans le firmament aux pérégrinations les plus fantasques, et qu'elles avaient fini par disparaître. Cette consultation astronomique était-elle une allusion délicate à notre voyage à Tali, l'objet de toutes les préoccupations des autorités chinoises, et au sort qui nous était réservé chez les mahométans ? Nous ne l'avons jamais bien su ; mais, si cette interprétation est la vraie, il faut convenir que le mandarin de Hoéli-Tcheou avait trouvé le moyen de rajeunir, par la forme flatteuse et imagée qu'il lui donnait, une prédiction qui nous avait été déjà bien souvent faite. Ce personnage a voulu d'ailleurs nous traiter en mandarins, et s'est permis de renvoyer, sans nous consulter, les porteurs de bagages dont nous avions loué les épaules, pour les remplacer, au moment de notre départ, par des corvéables mis en réquisition sur ses ordres. Nous nous sommes trouvés en outre escortés de cinq ou six petits chefs qui nous entouraient de soins, s'étudiaient à deviner nos désirs avant même qu'ils fussent formés, et ne nous laissaient seuls que lorsqu'il se présentait une occasion de boire. Ces hommes déguisaient mal leur qualité d'espions sous le masque de serviteurs empressés. Nous n'avions rien à cacher, et nous leur disions très-haut que nous étions résolus à entrer dans Tali. C'était singulièrement faciliter leur tâche.

Le chemin continue d'être très-accidenté. Les flancs des montagnes sont magnifiquement parés de buissons de camélias roses et de rhododendrons remarquables par leurs dimensions diverses et leurs nuances variées. Parmi ces derniers arbustes, les uns sont couverts de fleurs rouges qui se détachent sur le fond sombre du feuillage avec tant de vigueur que l'œil en est ébloui ; les autres ont des fleurettes touffues et blanches, d'une délicatesse exquise comme celle des azalées. Dans les plaines, les fleurs pâles du pavot, culture répandue sur d'immenses espaces, se balancent sur leur tige flexible et longues, charmant la vue et imprégnant l'air d'une senteur violente qui monte au cerveau. Les animaux eux-mêmes ne résistent pas, dit-on, au vertige ; les abeilles, par exemple, butinent avec rage sur ces sirènes végétales ; lorsque les pétales sont tombées et que l'homme a recueilli le poison pour lui-même, les abeilles, enivrées et blasées, dédaignent le suc des autres plantes et se laissent mourir d'inanition. Des rats qui avaient élu domicile dans une bouillerie d'opium ont été trouvés morts en grand nombre peu de jours après la clôture de cet établissement ; accoutumés à respirer les vapeurs exhalées des chaudières, ils ont cessé de vivre dès qu'elles leur ont manqué. Les chevaux et les porcs qui ont goûté aux pavots refusent toute autre nourriture, et dépérissent après la récolte de l'opium, saisissante image des périlleux enivrements de la vie !

Nous sommes arrivés jusqu'au village de Hompousso sans interprète, mais devancés par une lettre du gouverneur de Tong-Tchouan à celui de Hoéli-Tcheou, de

qui relève encore ce pays, et n'ayant en somme qu'à nous laisser transporter et conduire. Nous touchons ici à la limite des états soumis au gouvernement chinois; à quelques lieues de nous, la guerre continue, guerre terrible et sans merci, surtout pour l'habitant paisible, également pillé par les deux armées. Il importe de ne pas s'engager au hasard dans l'une des routes qui mènent à la capitale du royaume musulman. Les renseignements nous manquent, et, en supposant qu'un Chinois voulût bien nous en fournir d'exacts, nous ne serions pas en mesure de les comprendre.

Nous avons appris à Yunan-Sen qu'à deux jours de marche de Hompousso demeurait un prêtre catholique chinois ; au milieu de notre embarras, c'était un bonheur inespéré ; rien ne saurait exprimer l'émotion que j'ai ressentie en recevant le billet écrit en latin par lequel cet interprète inattendu nous annonçait son arrivée. Trouver un Chinois qui non-seulement parle une langue connue, mais qui soit, par la force des choses, en communion d'idées et de sentiments avec vous au milieu d'une foule curieuse et malveillante, dans un hameau perdu loin du monde civilisé, cela tient du prodige. A quelque croyance qu'on appartienne, ce grand résultat du catholicisme obtenu sans bruit, dans une obscurité si redoutée des œuvres humaines, frappe l'esprit d'admiration et de respect quand une circonstance fortuite le met subitement en lumière. A peine entré dans notre maison, le père Lu est assailli de questions ; il y répond avec une bonne grâce dont sa timidité augmente le charme. Il consent à nous accompagner jusqu'au village de Machan, où il réside ; il

ne pourrait aller plus loin sans interrompre la visite annuelle de ses chrétiens et sans se compromettre vis-à-vis du gouvernement impérial ; des Chinois pris de vin lui ont déjà prodigué les menaces et les insultes parce qu'il rendait service à des Européens. Il est convenu que nous irons ensemble à Machan, et que là, avec le secours du père Lu, nous choisirons, entre les routes diverses qui mènent à Tali, sinon la plus directe, au moins la plus sûre.

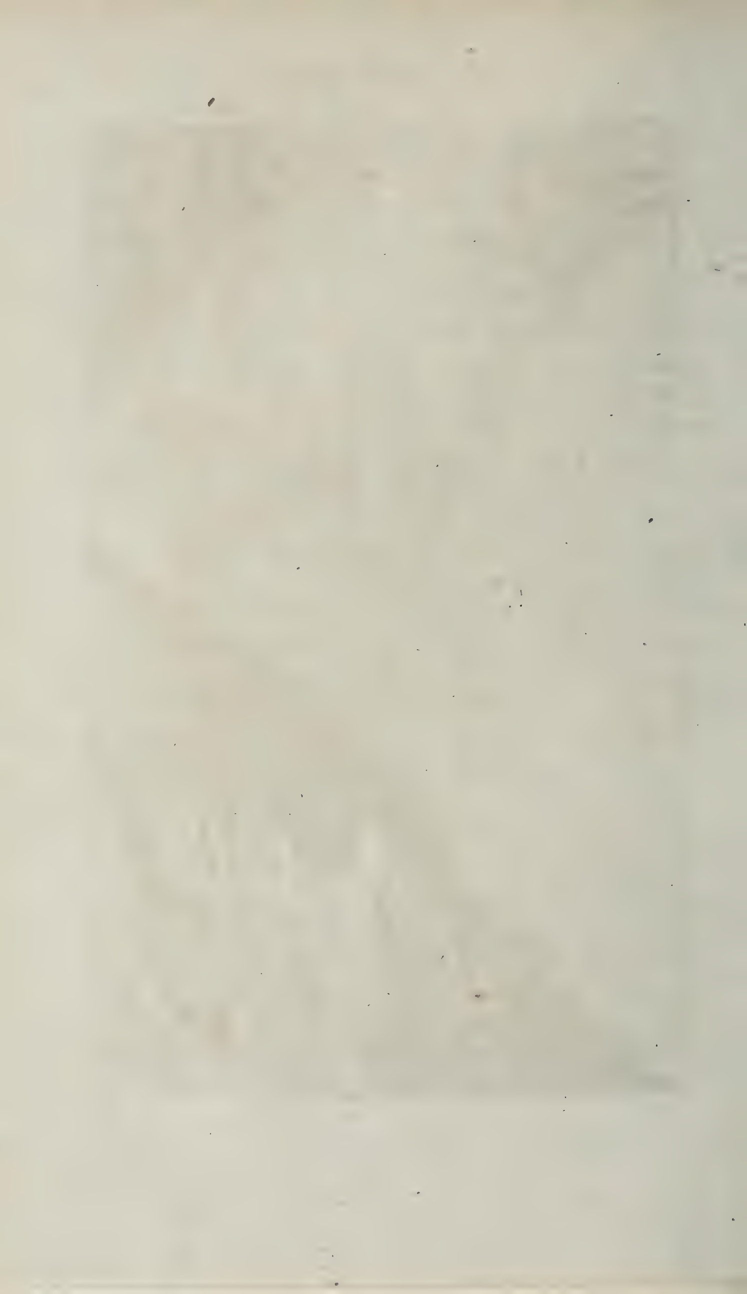
Nous retrouvons le Yang-tse-kiang, dont les eaux toujours vertes coulent à travers un paysage moins beau que celui qui leur sert de cadre à Manko. Après quelques heures de marche pénible dans le sable du rivage, nous voyons le grand fleuve se bifurquer, et nous mettre en présence d'un problème géographique sur la solution duquel les Chinois disputent depuis des siècles sans parvenir à s'accorder. Il s'agit de savoir si c'est le bras venant du nord ou celui venant de l'ouest qui est le véritable Fleuve-Bleu. Les données générales de la science tranchent [1] la question en faveur du bras de l'ouest, qui prend le nom de Kin-cha-kiang (fleuve au sable d'or), tandis que son rival porte celui de Pe-shoui-kiang (fleuve à l'eau blanche). Le nom de Yang-tse-kiang n'est appliqué qu'après le confluent aux deux fleuves réunis.

Sur la rive gauche du Kin-cha-kiang, sensiblement amoindri au-dessus du point de jonction, le charbon

1. Le bras de l'ouest ne tarde pas d'ailleurs à remonter lui-même vers le nord, et à partir de Likiang il suit une direction ongtemps parallèle à celle du Pe-shoui-kiang.



Une vue de la vallée de Yang-tse-kiang. (P. 446.)



affleure en divers endroits dans la vallée. Nous avons visité un puits à deux lieues de Machan environ. Le combustible appartient au propriétaire du sol, qui vend 600 sapèques le droit d'en extraire 1,000 livres chinoises. Chacun vient prendre la quantité qu'il veut consommer et l'extrait lui-même à ses frais. Réduit en poudre agglutinée, en forme de gâteaux très-employés pour la cuisine indigène, ce charbon se vend le double, 1,200 sapèques ou un demi-taël les 1,000 livres. On se dispense de pousser fort loin les travaux, et, sans creuser des galeries, on se borne en quelque sorte à écorcher la surface du sol. Un certain nombre des chrétiens du père Lu viennent à cheval au-devant de nous, et nous faisons à Machan une entrée solennelle. Machan est un pauvre village plusieurs fois détruit et souvent assailli par des bandes de loups féroces qui descendent des montagnes, enlèvent des animaux et des enfants, et souvent même étranglent des hommes. Nous prenons là un jour de repos en préparant notre départ.

Nous étions sur la limite du Yongpé. Cette contrée appartient au Yunan, qui forme sur la rive gauche du Kin-cha-kiang une enclave bizarre dans le territoire du Setchuen. Ce pays est en grande partie peuplé par des sauvages turbulents, qui se sont révoltés en 1859 contre le gouvernement impérial et ont commis l'imprudence d'appeler à leur aide les musulmans. Ceux-ci ont fait irruption chez eux, et leur ont imposé un joug nouveau plus dur que l'ancien. En pénétrant dans cette région, que traverse la route ordinaire du Setchuen à Tali, nous aurions couru le risque de nous voir barrer le

chemin par un chef timoré, placé trop loin du centre du royaume mahométan pour qu'il fût possible d'en appeler au besoin de sa décision au sultan de Tali. En offrant un prix très-élevé, nous parvenons enfin à réunir des hommes courageux qui consentent à nous servir de porteurs et de guides. Ils nous indiquent une route presque déserte, très-longue et très-dépourvue de ressources, mais qui, n'étant pas fréquentée par les soldats, n'a d'autre inconvénient que d'être exposée aux incursions des brigands, et notre expérience nous porte à redouter beaucoup moins les voleurs que les gens de guerre chargés de les surveiller. Nous aurons à faire 300 kilomètres environ au lieu de 200, que l'on compte au maximum par le chemin de Yongpé. Bien qu'ils soient ardemment secondés par le père Lu, nos efforts pour trouver un messager qui veuille bien porter à Tali une lettre et le billet en arabe du *papa* demeurent infructueux.

Par leur persévérance encore plus peut-être que par leur hardiesse, les Anglais ont acquis comme explorateurs du globe une réputation prépondérante, et ce n'est pas un médiocre sujet de plaisir de réussir là où ils ont constamment échoué. Cette satisfaction, qui prend sa source dans une pensée d'émulation féconde et non dans un sentiment de vanité puérile, nous l'avions éprouvée déjà en passant les premiers de l'Indo-Chine en Chine, du Laos dans le Yunan. Au moment où nous allons mettre le pied sur le territoire musulman, il n'est pas sans intérêt, à ce point de vue, de rappeler les obstacles devant lesquels avait jugé nécessaire de s'arrêter le colonel Sarel, chef de la dernière expédition

anglaise qui ait remonté, en partant de Shanghaï, le cours du Fleuve-Bleu. Cet officier ne dépassa point Pinshang, limite extrême de la navigabilité du Yang-tse-kiang, dont il nous a été donné de reconnaître et de suivre le cours à plus de 300 milles au delà de ce point.

Ce résultat n'est pas sans importance, on peut en juger par les paroles mêmes du docteur Barton, l'un des membres de l'expédition anglaise. Celui-ci, après avoir dit pour quels motifs le colonel Sarel dut s'arrêter à Pinshang, s'exprime dans ces termes, où l'on sent respirer, malgré la déception finale, une sorte de patriotique orgueil : « Ainsi, après avoir remonté le Yang-tse-kiang durant 1,800 milles en explorant et en observant 900 milles de plus que tout autre Européen, excepté les jésuites revêtus du costume chinois, après avoir pénétré à la plus extrême frontière occidentale de l'empire, car nous n'étions qu'à quelques milles du pays occupé par les tribus indépendantes, nous nous vîmes forcés d'abandonner toute espérance d'accomplir notre plan primitif, d'atteindre l'Inde par la voie du Thibet, et nous dûmes retourner à Shanghaï après une absence de cinq mois [1]. » En fait, dit un écrivain anglais très-admirateur du colonel Sarel, cet officier n'abandonna son entreprise que lorsqu'il eût atteint une contrée plongée dans la rébellion et l'anarchie, et à travers

1. *Journal of the Royal geographical Society*, volume the thirty-second: *Notes on the Yang-tsze-kiang, from Hankow to Pingshang*, by lieutenant-colonel Sarel and doctor Barton. London, 1862.

laquelle aucun guide ne voulait s'aventurer avec lui.

Quoi qu'il en soit, avant de nous aventurer nous-mêmes dans un pays en proie à la rébellion et à l'anarchie, nous jouissons tout un jour de l'hospitalité du père Lu. Ce jeune prêtre nous comble de soins délicats et d'attentions charmantes. Il n'hésite pas à se dépouiller en notre faveur du seul flacon de vin de Porto [1] qui, en dehors de la réserve nécessaire aux besoins du culte, constitue toute sa cave, liqueur précieuse qui lui a été donnée par un ancien évêque du Yunan, résidant aujourd'hui sur la frontière du Thibet, et dont le meilleur johannisberg ou le plus pur tokay n'égalera jamais pour nous la saveur. L'église du père Lu est située à une lieue du village de Machan. Elle est pauvre, ornée seulement de quelques grossières images, et sert successivement de salon, puis de salle à manger dès que les mouchoirs d'indienne qui figurent la nappe d'autel ont été repliés, après la messe, par le sacristain indigène. La chambre du missionnaire touche à son église. J'ai passé des heures trop vite écoulées dans cette modeste cellule, scrutant la bibliothèque, toute contenue dans un étroit bahut, et dévorant les livres au hasard. La Bible, le livre par excellence, est le premier qui me soit tombé sous les yeux. Ces pages, tout imprégnées d'austère philosophie et de poésie ardente, où l'idée religieuse, tour à tour douce et terrible, se montre tantôt sous la forme sévère d'un Dieu courroucé dictant ses lois au milieu des orages, tantôt sous les traits d'une

1. En Chine, c'est le vin de Porto qui sert aux missionnaires pour célébrer la messe. Il se conserve facilement dans ces climats.

belle Juive appelant sur elle les brûlants baisers d'un amant, ce mélange de gravité solennelle et de grâces mystiques, tout cela produisit sur moi, après une si longue abstinence de toute nourriture morale, un effet que j'essayerais vainement de décrire. Que d'idées vagues, que de sensations mystérieuses se heurtent en tumulte dans le cerveau d'un jeune Chinois méditant devant l'image de sainte Madeleine après la lecture du Cantique des cantiques ! Le père Lu s'est *déchinoisé* au séminaire, et j'imagine, à voir sa douce figure, qu'une phthisie commençante n'y a pas à elle seule répandu tant de pâleur. Les êtres charmants qu'il n'a connus que par ses livres ne peuvent manquer parfois dans ses rêves de prendre un corps à ses yeux. Bien qu'habitué dès l'enfance à tout rapporter à Dieu, surtout l'amour, je le soupçonne de pleurer sur lui-même et d'honorer, avec une tendresse qui ne supporterait peut-être pas l'analyse d'une orthodoxie rigoureuse, ces saintes d'une autre race aux cheveux blonds et aux yeux d'azur qui lui semblent sans doute beaucoup plus près des anges que les tristes femmes de son pays. C'est en latin que nous causons avec le père Lu, et dans un latin à faire frémir, si loin qu'ils reposent, Virgile et Cicéron. Le matin de notre départ, cet excellent missionnaire, devenu bien vite notre ami, nous recommande de charger avec soin nos *catapultas*, et, convaincu que nous jouons notre existence, il nous quitte tout ému pour aller à l'autel attirer sur nous les bénédictions de Dieu.

Nous traversons le Kin-cha-kiang dans de petites barques que le poids de deux chevaux fait chanceler au moindre mouvement de ces animaux. Les eaux du fleuve

sont toujours vertes, les rives toujours déboisées. Les grandes forêts ne reparaissent qu'à la hauteur de Hokin et de Likiang. Elles appartiennent au gouvernement; mais suivant un procédé usité, je crois, en Norwége, la compagnie qui exploite ces forêts lance les arbres dans le fleuve après les avoir marqués au sceau impérial, et les fait arrêter à Souitcheou-fou. Nous débarquons sur le territoire du Yunan. La route que nous nous sommes déterminés à prendre a peut-être existé jadis, mais il n'en reste aucune trace, et chacun de nous se fraye comme il peut un passage à travers les broussailles, escaladant les roches, s'accrochant aux racines et aux branches. Nos porteurs de bagages, loués très-cher à cause des risques auxquels ils s'exposent, nous font la loi et demandent à s'arrêter, après une marche de quelques heures, dans une case isolée dont tous les habitants ont fui à notre approche. Sur cette frontière si souvent franchie par les bandes musulmanes, les gens paisibles sont encore plus timides qu'ailleurs. Une vieille femme, qui s'est exposée à tous les dangers pour ne point abandonner son logis, sort enfin de derrière un bahut; rassurée par nos manières, elle se met à rappeler son monde. Après une heure de cris persuasifs, six robustes gaillards quittent les gîtes où ils s'étaient blottis comme des lièvres, et, chacun s'évertuant, nous avons bientôt une table, des bancs, des lits en planches. Les chevaux prennent place sous un hangar, et je fais ouvrir un cercueil, meuble qui m'a déjà rendu bien des services en pareille occasion, pour y placer le fourrage de mon cheval; mais il était occupé par le propriétaire. Les porcs habitent sous le même toit que ce

cadavre, tout à côté se fait la cuisine. Après la récolte, lorsqu'ils auront du temps à perdre et de l'argent à dépenser pour les funérailles, nos hôtes songeront à enterrer leur père.

Le pays est absolument désert, et nous cheminons longtemps sans rencontrer un seul voyageur. Nous pénétrons enfin, non sans curiosité, dans le premier village du royaume musulman. Il est d'ailleurs fort tranquille et ne justifie point la frayeur de nos porteurs. Rien n'aurait empêché les insurgés de reculer leur frontière jusqu'au fleuve ; cependant ils ont laissé entre le Kin-cha-kiang et leurs domaines une sorte de zone neutre où le drapeau rouge des troupes impériales flotte encore pour la forme, mais où les fonctionnaires peu soumis à une hiérachie tombée d'elle-même par la fuite des mandarins, sont des habitants du pays, véritables chefs de garde nationale qui jouissent d'une demi-indépendance, et exercent sans contrôle le pouvoir dont ils se sont emparés. Il arrive souvent que les autorités constituées désignent elles-mêmes ces personnages militaires, destinés à les remplacer. Le motif qui a déterminé le nouveau sultan de Tali à suspendre le succès de ses armes est tout commercial, et ce motif est bon à noter parce qu'il éclaire un des côtés les plus originaux du caractère chinois. Le drapeau blanc, adopté par les rebelles, aurait pu effrayer le négoce, s'il avait été arboré sur les rives mêmes du fleuve, et il était habile de ménager une transition. Le gouvernement chinois n'a jamais essayé d'ailleurs d'enfermer ses ennemis dans ces barrières qui sont un des moyens les plus puissants employés en Europe par les nations belligérantes pour

s'affamer ou s'appauvrir mutuellement. Il n'y a jamais eu de blocus. On combat les armées, on arrête les voyageurs, mais des deux côtés une pacotille est tenue pour une garantie plus sûre qu'un passeport.

La végétation se trouve bien de l'absence des hommes, et les forêts de pins, brûlées ailleurs, se montrent partout ici vigoureuses et verdoyantes sur les montagnes. Aspirant, sous ces ombrages, dans les ravins qui furent des torrents, les derniers restes de l'humidité du sol, des buissons de rhododendrons et de camélias surprennent par leur aspect sauvage nos yeux, accoutumés à n'admirer leurs fleurs que sur les étroits gradins et dans l'atmosphère malsaine des serres chaudes.

Nous passons devant la première douane musulmane, autour de laquelle un grand nombre de marchands sont agglomérés. Un fonctionnaire visite les ballots, les paniers, les caisses, et perçoit les sapèques. Nous lui faisons comprendre que nous ne sommes pas des marchands, et il n'insiste pas pour soumettre nos bagages à la loi commune. Au village de Ngadati, la population se mélange d'une notable quantité de sauvages de la race des Lissougn. Le costume des femmes de cette tribu se compose d'une jupe courte et plissée descendant jusqu'aux genoux, faite de toile de chanvre [1], et d'un corsage largement ouvert, orné comme la robe d'une bordure bleue. Leur coiffure est une sorte d'élégante mantille dont les pans multicolores retombent en arrière. Nous nous occupions d'apprivoiser, pour la

1. Le chanvre n'est d'un usage général que chez les sauvages. Les Chinois ne s'habillent guère que de soieries et de cotonnades.

mieux observer, cette intéressante fraction de la grande famille humaine, quand des coups de fusil, des cris et des éclats lugubres de la trompette chinoise nous annoncèrent l'arrivée du chef militaire de Ngadati. C'était le premier fonctionnaire musulman qui se rencontrât sur notre route. Il avait l'air dégagé et de loin semblait vêtu comme un gentilhomme de la cour de Louis XV. Sous une espèce de chapeau à trois cornes, il portait une longue chevelure noire flottant des deux côtés sur ses épaules, et réunie seulement vers le milieu en une queue courte et mince. Le sultan, qui ne néglige pas les détails, s'est occupé déjà du costume de ses sujets. Il les a autorisés à porter la queue, à la double condition qu'ils ne se raseraient pas la partie antérieure de la tête, comme font les Chinois, et qu'ils n'ajouteraient pas à leur appendice naturel cette longue tresse de soie qui tombe jusqu'aux pieds des élégants dans le Céleste-Empire. Le chef militaire de Ngadati mit de l'empressement à venir nous visiter ; il ne demanda pas à voir nos papiers et n'essaya nullement de nous inquiéter. On ne nous avait d'ailleurs annoncé, comme assez puissant pour nous créer des embarras sur cette route abandonnée, que le chef de Peyouti. Nous avons hâte de nous rendre à ce village et de nous voir aux prises enfin avec des difficultés sérieuses. On nous a prédit tant de périls que nous éprouvons une sorte de désappointement à ne pas rencontrer même d'obstacles. Il règne en effet dans tout ce pays un calme, une tranquillité que la pauvreté de la région explique, mais sur lesquels nous ne comptions pas. Quelques négociants nous précèdent ou nous suivent. Ils sont pour la plupart chargés de sel, denrée

qui fait l'objet d'un commerce important, bien que local, car la loi chinoise, conservée par les musulmans, fixe à chaque saline des limites au delà desquelles elle ne peut vendre ses produits. Le thé, l'opium, les métaux et les plantes médicinales fournissent seuls au commerce d'exportation du Yunan des éléments considérables. Le prestige qui s'attache à notre qualité d'Européens nous met à l'abri de toute tentative de la part des bandits, fort redoutés des voyageurs isolés dans ce pays façonné à souhait pour les embuscades. De rares indices nous révèlent seuls l'existence de ces invisibles ennemis. Des potences, sortes de croix dont la traverse mobile est munie aux deux extrémités de crochets en fer, agitent leurs grands bras dans le vide comme pour appeler leur proie humaine. De loin en loin, un crâne dépouillé réfléchit les rayons du soleil comme un bloc de quartz arrondi, ou tache le ciel noir d'un point blanc qui n'a rien de trop sinistre. La pluie tombe fine et froide, tandis que la neige couvre les montagnes et produit aux branches des arbres verts ces heureux effets si souvent décrits. Dans cette région, l'on ne voit guère que des pâtres veillant sur leurs troupeaux, et des sauvages accroupis au bord d'un ruisseau, près d'un feu fumeux, et occupés à rouir du chanvre ; la végétation est vigoureuse, car elle semble toujours être en Chine en raison inverse de la population.

Une dizaine de cases en terre semées sans ordre sur la croupe d'une montagne, autant de maisons en ruines, c'est là tout le village de Peyouti. Il présente un singulier aspect : les toits sont formés de planches juxtaposées, maintenues par de grosses pierres, de telle sorte

qu'une grêle de cailloux semble être tombée sur ces pauvres habitations. Plusieurs fois déjà, même dans les grandes villes, nous avons vu employer ce système de toiture. On est si mal assuré de vivre dans le Yunan, qu'on n'y prend pas la peine de s'y construire un gîte. La pluie tombe à torrents dans la chaumière abandonnée où nous nous sommes établis, faute de pagode ou d'hôtellerie.

Quant au formidable chef que des gens mal informés ou pris de l'envie de rire à nos dépens nous avaient signalé, il n'a pas paru. Nous aurions pu, sans trop de peine, jeter son village dans la boue d'où il était sorti. Il faut monter bien longtemps pour quitter Peyouti, et suivre le lit d'un torrent qui dessine sur la neige fondante une ligne noire et sinueuse. Au point culminant de notre ascension, la vue embrasse un magnifique ensemble de sommets noyés dans des nuages semblables aux flocons de fumée échappés d'une usine, et ces nuages répandent sur le paysage des teintes livides. Beaucoup de paysans habitent avec leurs familles à la lisière de leurs champs, dans des huttes faites de branches entrelacées, où ils attendent, au sein d'une misère navrante, la paix, le soleil ou la mort. Ils s'écartent des routes battues sous peine de voir enlever par les soldats qui passent tout le produit de leur maigre récolte, et préfèrent la chance d'être pillés par les voleurs, moins exigeants et plus humains. Quelques hommes sont censés d'ailleurs, à des intervalles très-éloignés, veiller à la sécurité publique. Ils se tiennent, sentinelles tremblantes, dans de fragiles guérites au nombre de trois ou quatre, mais ne disposent entre eux tous que d'une seule lance

Après de longs jours de marche, tantôt dans des gorges profondes, tantôt au-dessus de ravins escarpés, à travers un pays très-pauvre et presque inhabité, nous arrivons à l'extrémité d'un promontoire d'où le regard plonge sur une plaine magnifique, telle que nous n'en avions pas vu depuis notre sortie de la Chine impériale. De nombreux îlots de maisons, sur les murailles desquelles nous ne tardons pas d'ailleurs à distinguer les traces funestes de la guerre, semblent baignés dans une mer de verdure. Des soldats impériaux venaient d'incendier récemment tout ce que les propriétaires persévérants avaient réédifié après un premier désastre.

Nous parcourons successivement trois petites villes sans trouver une maison pour y passer la nuit à l'abri du vent et de la neige, et ne parvenons à nous loger que dans la place fortifiée de Pinchouan. Cette ville est populeuse ; les rues sont remplies d'hommes remarquables par leurs costumes, leurs longs cheveux, leurs traits accentués, et je ne sais quel air d'insolence sauvage répandu sur leur physionomie. Rien qu'à leurs allures arrogantes, on reconnaîtrait des musulmans. L'un d'eux entra brusquement chez nous pendant notre repas ; à l'injonction de se retirer, il répond en dégaînant un coutelas. Sans attendre un ordre, notre sergent annamite, emporté par son courage et son indignation, fond sur l'impertinent, le désarme et le jette violemment à la porte. Le mandarin militaire de Pinchouan accourt sur ces entrefaites, et, après une conversation amicale, se fait donner lecture de la lettre du *papa*. A la cordialité qu'il nous avait témoignée d'abord s'ajouta, quand il eût entendu les éloges que le vieil astronome voulait

bien faire de nous, une nuance visible de respect. Ce capitaine musulman a imaginé, pour attirer chez lui les commerçants, de les garantir contre les vols dont ils pourraient être victimes sur son territoire. Cette mesure pousse les habitants des villages, sur lesquels pèserait solidairement le poids des indemnités, à traquer les brigands et à faire la police.

Les montagnes qui courent le long du lac de Tali nous montrent déjà de loin leurs fiers sommets neigeux ; les autres, plus près de nous, s'arrondissent et s'abaissent. Les petites plaines se multiplient et font pressentir la grande plaine. Dans celle de Pien-ho, pas un village ne reste debout ; les ruines faites alternativement par les impériaux comme par les rebelles servent d'abri précaire à de nombreuses familles de cultivateurs qui consentent encore à semer parce qu'ils pourront récolter dans six mois, mais qui renoncent à bâtir. On nous conduit chez le père Fang, prêtre catholique chinois, court et trapu, à la face plate comme celle d'un Tartare ; nous ignorions son existence, et lui n'était pas averti de notre arrivée. Nous le surprenons au milieu de la lecture de son bréviaire, et il serait difficile de peindre son étonnement. *Vox faucibus hæsit*, le latin restait figé dans sa gorge, ou n'en sortait que par monosyllabes absolument inintelligibles. Remis enfin de son émotion, il laissa de côté vêpres et complies pour nous faire cordialement les honneurs de chez lui. Le père Fang possède la seule maison du village ; il l'a construite lui-même. Ses talents d'architecte ont pu d'ailleurs se développer, car sa résidence actuelle est la quatrième que l'incendie l'a forcé d'élever. Les autres maisons ont été détruites

par des soldats de passage en belle humeur. Nous couchons dans la chapelle, qui, comme celle du père Lu, sert, une fois la messe dite, à tous les usages profanes.

Le calendrier du père Fang nous apprit que nous étions au mardi gras. Moins heureux que le célèbre curé de Gresset qui put remplir dignement en trois jours tous les devoirs du carnaval et du carême, nous laissâmes s'écouler sans même les saluer d'un regret les dernières heures d'une journée marquée en Europe par tant de folles joies. Aussi peu enclin à fêter le bœuf gras qu'à partager les doctrines dont cet animal ventru semble être le symbole, j'ai toujours vivement goûté au contraire l'idée que l'église catholique oppose chaque année au culte de la force brutale et de la chair engraissée. Recevoir d'un prêtre chinois et en même temps que des Chinois les cendres qui affirment l'origine, la rédemption et la fin commune de l'humanité, quelle rude leçon pour cet orgueil si prompt à germer dans le cerveau de tout Européen hors de chez lui !

Le *memento homo quia pulvis es*, qui fait réfléchir partout, tire quelque chose de plus grave et de plus solennel encore du temps de malheur que traverse cette contrée. La guerre civile, les épidémies, la disette et l'émigration ont réduit, d'après des témoignages dignes de foi, la population du Yunan de près de moitié en dix ans. Pour peu que l'on s'écarte du chemin, on se heurte aux ossements mutilés des victimes de meurtres ignorés ou impunis. Il m'est arrivé bien souvent, pour mon compte, de faire de ces découvertes qui, en France, comblent de joie les procureurs impériaux. A quelques

lieues de la demeure du père Fang, séparé de celui-ci par une montagne, habite un autre prêtre, un Français, qui a caché son presbytère dans un pli de terrain, à mi-côte; il vit là au jour le jour, sans avoir vu depuis quatorze années aucun compatriote, adoptant des enfants, s'efforçant, au milieu de tous les périls, de relever le courage abattu des quelques chrétiens qui l'entourent et de grouper autour de lui assez de justes pour sauver Sodome. Les détails qu'il nous donne sur le jeune empire mahométan, à la formation duquel il assiste, font frémir d'horreur, et l'on ne sait s'il faut plus s'indigner contre les tyrans sanguinaires et lascifs que contre des populations dix fois plus nombreuses qui supportent un joug honteux, non sans se plaindre, mais sans le secouer.

Le père Leguilcher vit dans une retraite absolue, loin des routes, sans rapports avec les autorités musulmanes, contre lesquelles rien ne le protége et qui ignorent presque son existence. Quand les bruits de la guerre, montant de la plaine jusqu'à son asile, deviennent trop menaçants, il cherche un refuge dans une caverne profonde, lieu sacré pour les Thibétains, qui y viennent en pèlerinage. Resté inviolablement attaché à la France, bien qu'il ait renoncé à l'espoir de la revoir jamais, le père Leguilcher consent, pour servir des Français, à sortir de la réserve que la prudence non moins que ses goûts lui ont imposée jusque là, et à nous accompagner à Tali, où nous ne pouvions nous risquer sans interprète. Avoir en quelque sorte pénétré dans la banlieue de cette ville sans nous être fait annoncer, sans avoir demandé aucune autorisation, cela pouvait être consi-

déré comme un peu téméraire; mais, aucun courrier n'ayant consenti à porter nos lettres, il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de nous présenter nous-mêmes. Nous avons toujours été heureux depuis deux ans, et nous comptons sur notre étoile. Le père Leguilcher cependant n'avait qu'une confiance très-limitée dans le succès de notre entreprise ; mais, si celle-ci réussissait, elle aurait l'avantage de donner à sa situation de missionnaire une sorte de sanction officielle dont profiteraient ses chrétiens, unique objet de ses pensées. Cette considération acheva de le déterminer à partager notre fortune.

Pour atteindre, des hauteurs où le prêtre français a caché sa maison, le niveau des régions habitées, il faut descendre à l'aventure, car les capricieux zig-zags du sentier qui mène à la plaine semblent tracés par l'écoulement des eaux plutôt que par le pied des hommes. Nos chevaux restent inutiles jusqu'au moment où nous rejoignons la route du Yongpé à Tali. Une citadelle occupée par un chef militaire important commande cette route. Nous nous faisons annoncer solennellement et nous pénétrons dans le fort sans donner au mandarin qui y réside le temps de se reconnaître. Celui-ci, surpris par notre brusque arrivée, laisse de côté sa pipe d'opium, se précipite au-devant de nous à demi hébété, et donne des ordres à ses gens, qui finissent par souffler à pleins poumons dans des clarinettes discordantes. Nous étions comblés d'honneurs. Le commandant de cette forteresse n'a pas embrassé l'islamisme ; il est resté tolérant et doux comme un Chinois et s'est opposé souvent, sans rien perdre de la confiance du sul-

tan, aux violences de ses soldats. Une bande de ces guerriers musulmans lui ayant fait demander un jour, dans un dessein facile à comprendre, de remplacer par des jeunes filles les hommes qui portaient leurs bagages, il fit saisir et garrotter les insolents, ordonna qu'on les enduisît tout entiers de graisse de porc et leur dit : « Vous voulez abuser de nos femmes, commencez par user de nos cochons ! » Malgré les efforts de ce personnage, les villages sont détruits autour de la citadelle construite pour les protéger, et des monceaux de briques marquent seuls l'emplacement qu'ils occupaient. Le soir venu, nous trouvons à grand'peine une maison debout, triste résidence, obscure et inhabitée. Nous plaçons nos chevaux dans la cour intérieure et nous nous couchons près d'eux sur les dalles, en redoublant de vigilance. Non loin de nous en effet, dans la montagne, habitent des sauvages nommés Chasu, qui, dans tous les temps, ont exploité les voyageurs. Les paysans leur payent un tribut annuel appelé en chinois la rente des voleurs, moyennant quoi ils sont assurés d'être remboursés de la moitié de la valeur de ce qui pourra leur être enlevé. Le cultivateur ne perd pas tout, il reste encore aux brigands un bénéfice honnête, et tout le monde est satisfait : singulière convention tacite, sorte de *camorra* respectée par le gouvernement et acceptée de tous comme une servitude naturelle pesant sur un certain rayon.

Le lendemain, notre route nous conduit, à travers une série d'ondulations basses, dans une vallée étroite et longue que la grande chaîne des monts Tien-song semble de loin fermer hermétiquement. Ceux-ci s'éloignent

et se détachent à mesure que nous avançons. Nous apercevons enfin en face de nous dans tout leur magnifique développement les montagnes de Tali, dont le pied baigne dans un lac admirable, tandis que la tête, couronnée de neige, se perd dans les nuages. Sous nos yeux se déroule un immense tapis de verdure au milieu duquel des groupes de maisons en terre rouge, avec leurs toits en tuiles et leurs pignons blanchis, se détachent au soleil. Autour de nous, tout est couleur, lumière, limpidité. Fussions-nous contraints de nous arrêter là que nous ne regretterions pas nos longues marches, nos inquiétudes et nos fatigues. Après un premier élan d'admiration, la critique reprend ses droits. Si ce paysage n'est pas l'un des plus magnifiques qu'il soit possible de rêver, la faute en est aux Chinois, qui n'ont pas laissé subsister un arbre, ni sur les grandes montagnes, ni sur les monticules désolés qu'orneraient si bien de beaux ombrages. En revanche, la culture maraîchère est admirablement entendue, et nous reconnaissons, en approchant, des fèves, des choux et des légumes vulgaires ; les rizières occupent aussi de vastes espaces. La population agricole qui vit autour du lac est une population indigène qui appartient en grande partie à la race des Minkias. D'ailleurs, sur les cinq cents villages qui existaient dans cette grande plaine avant la guerre, on n'en compte pas aujourd'hui plus de deux cent cinquante, et un seul sur ce nombre est exclusivement peuplé de Chinois.

Nous passons sur une longue chaussée à laquelle on travaille. C'est la première fois, depuis mon entrée dans le Yunan, que je vois construire ou réparer une route.

Cette chaussée conduit à une forteresse dont les murailles, appuyées d'un côté à la montagne et prolongées de l'autre jusque dans l'eau du lac, barrent absolument le chemin. Le commandant de la forteresse nous fait dire qu'il vient d'envoyer prendre les ordres du sultan, et nous somme de les attendre.

Ces ordres arrivent le lendemain, et nous nous sentons tous soulagés d'un grand poids en apprenant qu'ils sont favorables. Nous traversons le fort, véritable souricière dans laquelle il eût été facile de nous emprisonner d'un seul coup ; mais on nous a envoyé de Tali un mandarin et quelques soldats pour nous escorter, cette mesure nous rassure et nous empèche de soupçonner un piége. Au-delà du fort, la plaine s'épanouit, traversée par la route que nous suivons. Quand les murailles de la ville se montrent dans le lointain, dominées par des montagnes grandioses, la peur s'empare de nos porteurs ; des chrétiens qui avaient voulu suivre le père Leguilcher rétrogradent prudemment, se proposant de rallier notre caravane après qu'ils auront connu l'accueil qui lui aura été fait. Des bruits sinistres nous sont rapportés : quatorze Européens auraient été récemment mis à mort, et nous allions bientôt, au dire de nos gens effrayés, voir leurs têtes sur les murailles. Tous les étrangers sont des Européens pour les Chinois. Les hommes massacrés par ordre du sultan étaient probablement des Birmans ou des Hindous, car ils avaient la peau presque noire. Nous entrons néanmoins sans obstacle dans la redoutable cité. La grande rue, d'abord presque déserte, se peuple peu à peu. Nous avançons toujours, serrés les uns contre les autres, l'œil aux

aguets et la main sur nos armes. Un mandarin magnifiquement vêtu et monté sur un cheval de prix vient au-devant de nous, jette un regard dédaigneux sur nos costumes de laine fripés et sans dorure, sur nos chevaux petits et maigres, et nous invite à mettre pied à terre. Nous sommes alors assaillis par une foule énorme, excitée, hurlante, qui, débouchant de toutes les rues adjacentes, oscille comme les flots de la mer et menace de nous écraser. Des soldats se ruent sur nous par derrière et nous arrachent violemment nos chapeaux. Cette insulte fut suivie d'une rixe dans laquelle nous dûmes faire usage des crosses de nos fusils ; nos trois Annamites et nos deux tagals usèrent bravement de leurs sabres, et le mandarin, resté d'abord impassible, s'interposa tardivement, au moment où un soldat musulman tombait ensanglanté.

Cet incident dont les suites pouvaient être si funestes, et dont nous ignorions la cause, avait été provoqué par la curiosité du sultan. Celui-ci nous observait du haut des remparts de la citadelle, et c'était pour qu'il pût examiner à son aise nos visages européens que l'on nous avait brutalement décoiffés après nous avoir enjoint de descendre de cheval. Il donna l'ordre lui-même de nous conduire hors de la ville, dans un logement qu'il désigna. A peine y étions-nous installés que des mandarins vinrent nous présenter les excuses du sultan, nous offrir de sa part une audience pour le lendemain, régler le cérémonial, sur lequel ils se montrèrent même très-conciliants. Ils n'exigèrent qu'une chose, la promesse que nous nous présenterions sans armes. On causa ensuite du but de notre voyage ; mais cette con-

versation, malgré la courtoisie des formes, était en réalité un véritable interrogatoire. Soit que le caractère exclusivement scientifique de notre expédition n'eût pas été de notre part assez soigneusement maintenu, soit que les têtes fussent trop dures, ainsi que nous l'avait prédit le grand-prêtre de Yunan-Sen, pour supposer à une exploration pénible des motifs desintéressés, il est certain que le jour suivant nous trouvâmes absolument changées les bienveillantes dispositions annoncées la veille. A l'heure qui avait été fixée pour l'audience, un mandarin vint nous avertir qu'il restait encore des détails à régler, qu'il y avait lieu de s'expliquer d'une manière plus complète et plus claire ; il finit par nous dire que le sultan demandait le père Leguilcher. Après l'heureuse issue des négociations antérieures, confiants, pour en avoir déjà fait l'épreuve, dans l'intelligence et la sagesse du missionnaire, nous estimions l'entrevue souhaitée par le sultan avantageuse et sans danger. Le père Leguilcher, moins rassuré, s'y rendit néanmoins en homme accoutumé à braver tous les périls. Il revint après une absence d'une heure sain et sauf, mais ayant entendu proférer les plus violentes menaces contre lui d'abord pour avoir introduit dans Tali des gens *de notre espèce*, puis contre nous qui venions reconnaître les routes, mesurer les distances et dessiner le pays dans l'intention manifeste, quoique niée effrontément, de nous en emparer. « Va dire, avait ajouté le sultan, va dire à ces Européens qu'ils peuvent prendre toutes les terres arrosées par le Lant-san-kiang (Mékong) depuis la mer jusqu'au Yunan, mais qu'ils seront forcés de t'arrêter là. Ils auraient conquis la Chine tout entière

que l'inexpugnable royaume de Tali serait encore une borne infranchissable à leur ambition. J'ai déjà fait mettre à mort un grand nombre d'étrangers ; que ces insolents qui ont versé hier sous mes yeux le sang de l'un de mes soldats s'attendent, s'ils demeurent plus longtemps chez moi, à un sort pareil. Je les épargne parce qu'ils me sont recommandés par un homme vénéré des musulmans, mais qu'ils retournent sans retard au lieu d'où ils sont venus, et s'ils tentent d'aller reconnaître le fleuve dans lequel se déverse le lac de Tali (le Mékong), malheur à toi et à eux ! »

Ce souverain qui règne par la terreur vit lui-même dans une terreur perpétuelle. Les murs de la citadelle construite au centre de la ville, sont les plus beaux et les plus forts qu'on puisse voir ; le sultan demeure retiré derrière ces remparts. Deux canons constamment chargés sont braqués aux portes de la salle d'audience ; personne ne l'approche, hors ses fidèles, et très-peu de gens connaissent sa figure. On appelle les suspects un à un dans cet antre, et ils en sortent rarement vivants. Des chrétiens mêlés à la foule, en voyant passer le père Leguilcher qui se rendait à l'audience, ont éclaté en sanglots, bien convaincus qu'il allait à la mort. Il en avait été autrement, comme on vient de le voir. Après le récit du missionnaire, il fallait non-seulement renoncer à l'espoir de revoir le Mekong, mais même à visiter la ville, et demeurer exactement enfermés dans notre logis jusqu'au lendemain. Nous chargeons nos armes, tout étant à craindre de la part d'un homme aussi effrayé que le sultan. Nous sommes autorisés, après l'inexplicable changement qui s'est déjà produit une fois dans

ses dispositions, à redouter chez ce tyran fantasque un revirement nouveau qui aggraverait encore notre situation. Nous étions en effet absolument à sa merci ; et, bien que résolus à nous défendre, il était impossible d'entretenir aucune illusion sur le résultat de la lutte, si celle-ci venait à s'engager. Le soir, notre maison tout entière, à l'exception du réduit où nous étions entassés, fut envahie par des soldats. Nos propres sentinelles durent alors se replier jusque dans notre chambre, et, sous le coup d'une anxiété qu'on trouvera naturelle, nous passâmes la nuit dans l'attente de quelque grave événement, observant les soldats, qui de leur côté surveillaient tous nos mouvements.

Aux premières lueurs de l'aube, nos geôliers descendirent dans la cour, et, n'opposant nulle résistance à notre départ, ils se mirent en devoir de nous escorter, armés jusqu'aux dents. Tout alla bien jusqu'à la forteresse qui donne accès dans la plaine. Le mandarin préposé à notre garde nous donna l'ordre de nous arrêter là, et s'éloigna rapidement. Craignant qu'il ne fût allé s'entendre avec le commandant de cette petite place, où nous pouvions soupçonner que l'on voulait nous enfermer pour se défaire de nous, nous rassemblâmes nos porteurs de bagage, et, les poussant devant nos chevaux, nous franchîmes au grand galop, malgré les réclamations des soldats intimidés et la consigne de leur chef, toutes les fortifications, très-mal gardées d'ailleurs, qui barraient notre chemin; une fois sortis de ce périlleux passage, nous avions devant nous l'espace, et nous ne manquâmes pas d'en profiter.

A dix heures du soir, comme nous avions pris posi-

tion, pour y passer la nuit, dans une maison déserte et facile à défendre, un certain nombre de soldats demandèrent pacifiquement à être introduits. Ils venaient informer le père Leguilcher que le commandant du fort, celui-là même dont nous avions reçu trois jours auparavant un si bon accueil, l'invitait à se présenter chez lui sur-le-champ. Ils étaient chargés en outre d'acheter au nom du sultan de Tali le revolver que nous nous étions proposé d'offrir à ce capricieux personnage. Malgré l'insistance qu'ils apportèrent dans cette double négociation, ces ambassadeurs indiscrets furent éconduits.

Laisser le missionnaire compromis pour nous s'éloigner en pleine nuit de notre petite colonne, c'eût été manquer de prudence ; et vendre une arme à un homme qui n'avait su ni la mériter ni osé la prendre, c'eût été manquer de dignité. Les soldats nous quittèrent donc en murmurant, et nous passâmes la nuit à consolider nos barricades. Celles-ci d'ailleurs demeurèrent inutiles, et cette alerte fut la dernière. Le chef du nouvel empire musulman nous a épargnés par crainte de provoquer contre lui l'intervention des Européens, et ses fanatiques sujets ont été tenus en respect par la terreur secrète que nos armes leur avaient inspirée. En rentrant dans l'ermitage du père Leguilcher, nous reconnûmes bien vite à la consternation des visages que la nouvelle de notre insuccès nous y avait devancés. De tous les points de la montagne, les chrétiens affluaient au presbytère, remplissant la chambre et l'oratoire, se pressant autour du prêtre, qu'ils n'osaient interroger, silencieux comme des gens qui pressentent une grande douleur. Le lendemain, lorsque le père Leguilcher, dont un plus

long séjour au milieu d'eux aurait mis la vie en péril, s'éloigna avec nous, des sanglots éclatèrent, les hommes et les enfants voulurent accompagner leur bienfaiteur. Quant aux femmes, c'était vraiment pitié de les voir avec leurs pieds mutilés s'efforçant de suivre le pas des chevaux et gravissant en pleurant la montagne à pic. Elles s'attachaient à la robe du prêtre, qui ne se détournait pas de peur de faiblir. Nous emportions l'âme de ce petit monde chrétien, entouré d'ennemis du côté du Thibet aussi bien que du côté de la Chine, et qui allait peut-être, après notre départ et par notre imprudence, être persécuté pour sa foi. C'était là une pensée amère qui, en se joignant à l'inévitable contagion de la douleur humaine sincèrement exprimée, nous arracha à nous-mêmes les premières larmes que nous eussions versées depuis deux ans.

La montagne de Likiang montra bientôt à l'horizon ses formes imposantes ; elle apparaissait au loin comme un blanc fantôme qui semble garder l'entrée du Thibet. Partis des plaines basses conquises sur la mer par les alluvions du Mékong, nous pouvions contempler enfin de hauts sommets, des neiges éternelles, et entrevoir la contrée brumeuse vers laquelle nous avaient si souvent entraînés nos rêves. Nous perdions en même temps l'espoir d'y pénétrer ; mais les préoccupations qui nous assiégeaient alors laissèrent en nous peu de place aux regrets. Tant que dura notre marche en territoire musulman, il fallut presser le pas, ne camper qu'en lieux sûrs et hors des villages populeux. Ce fut donc avec un vif contentement que nous arrivâmes enfin dans cette zone neutralisée par les belligérants d'un accord com-

mun. L'itinéraire de notre retour fut, sauf une modification légère, le même que j'ai déjà décrit en conduisant le lecteur à Tali; je n'ai donc point à m'y arrêter. Nous eûmes la satisfaction d'obtenir du mandarin de Hoéli-Tcheou la punition d'un soldat qui avait insulté le père Lu, et la publication du dernier édit impérial favorable aux chrétiens, édit qu'on avait jusqu'alors laissé ignorer aux populations.

Cependant, grâce au missionnaire qui nous servait d'interprète, les conversations des voyageurs, des marchands, des aubergistes, races en tout pays curieuses et bavardes, n'étaient plus pour nous lettres closes. Nos aventures faisaient ordinairement tous les frais de ces récits, où déjà la vérité commençait à disparaître sous la légende. Nous écoutions ces propos sans y prendre part, et c'est ainsi qu'après une longue absence les premières nouvelles du malade de Tong-Tchouan vinrent par hasard nous frapper au cœur. Une opération avait été pratiquée sur M. de Lagrée, voilà le fait que nous parvînmes à démêler au milieu des détails extravagants dont un fumeur d'opium embellissait sa narration. De quelle nature avait été cette opération, quel résultat avait-elle amené? A toutes les questions qui se pressaient sur nos lèvres, nulle réponse sérieuse n'était donnée. Ce fut seulement trois jours avant notre arrivée à Tong-Tchouan que nos appréhensions se changèrent en certitude. M. de Lagrée était mort, le 12 mars 1868, d'une maladie de foie dont il souffrait depuis plus de soixante jours. Celui d'entre nous qui avait eu au plus haut degré l'amitié et la confiance de notre chef, le docteur Joubert, vint à notre rencontre. Miné lui-même par la fièvre et par le

chagrin, il était encore sous l'impression des pénibles devoirs qu'il venait d'accomplir, l'autopsie et l'inhumation du cadavre. L'intelligence ne s'était éteinte chez M. de Lagrée qu'avec la vie. Jusqu'au dernier moment, le sentiment de sa responsabilité ne l'abandonna point; en présence de la mort, l'une de ses plus grandes souffrances, c'était de rester dans l'ignorance de notre sort. Ce n'est pas ici le lieu de payer longuement à M. de Lagrée le tribut d'hommages qu'il a si justement mérité. Je dirai seulement aujourd'hui que le succès de notre long voyage a été son œuvre, et que l'honneur en revient tout entier à sa mémoire. Il nous restait à gagner Shanghaï. Le récit de ce rapide voyage à travers la Chine fera l'objet de la dernière partie de ce travail [1].

CHAPITRE IX.

LE FLEUVE-BLEU, ARRIVÉE A SHANGHAÏ ET RETOUR A SAÏGON.

A Tong-Tchouan, notre voyage d'exploration était terminé. Nos forces étaient d'ailleurs épuisées comme

1. Cette navigation sur le Fleuve-Bleu pourra être facilement suivie à l'aide d'une carte de Chine.

nos ressources, et, sous le coup du funeste événement qui nous privait de notre chef, toutes nos aspirations se tournèrent vers Shanghaï. Il fallait bien encore, pour gagner cette ville, traverser la Chine presque tout entière dans son plus grand diamètre ; mais cela nous semblait facile avec le secours du Yang-tse-kiang, ce *grand chemin qui marche*. Après avoir eu si longtemps à lutter contre le courant du Mékong, dans une région insalubre et presque déserte, nous allions trouver enfin une compensation à nos fatigues passées, nous allions nous sentir emportés vers une ville européenne, à travers la contrée la plus peuplée de la terre, par l'un des plus puissants fleuves du monde. Toutefois nous n'étions point encore arrivés au point où cette grande artère est utilisée d'une manière continue par les jonques d'un fort tonnage. Quelques étapes nous séparaient de Souitcheou-fou, ville importante du Setchuen, où nous avions formé le projet de nous embarquer, et nous avions hâte, comme les Hébreux captifs, de commencer cette marche vers la délivrance ; mais il nous restait à Tong-Tchouan même un devoir à remplir.

Le gouvernement chinois évite de placer à la tête d'une province un homme qui, étant né dans cette province, y conserve sa famille, sa fortune, ses intérêts [1]. D'un autre côté la religion et le culte des morts ayant seuls survécu chez les lettrés au naufrage de toutes les

1. Les conquérants mantchoux, auteurs de cette mesure, voulaient empêcher les fonctionnaires chinois de jeter des racines dans leurs gouvernements et leur enlever ainsi toute possibilité de créer autour d'eux des foyers d'insurrection.

autres croyances, on s'explique le prix que les enfants d'un fonctionnaire attachent à posséder sa dépouille. « Un fils vivrait sans honneur, surtout dans sa famille, dit le père Duhalde, s'il ne faisait pas conduire le corps de son père au tombeau de ses ancêtres, et l'on refuserait de placer son nom dans la salle où on les honore. » De là ces convois solennels qui traversent si souvent l'empire et pèsent sur les populations, contraintes d'offrir aux mandarins vivants des présents dignes du personnage dont ils escortent le cadavre. Quand nous avions voulu, dans une forêt du Laos, ouvrir la tombe d'Henri Mouhot pour y constater la présence de ses restes, on s'y était opposé comme à un sacrilége. En Chine, il nous a été possible au contraire d'exhumer le corps du commandant de Lagrée sans heurter les préjugés et sans contrevenir aux usages. Seulement, chose triste à dire, ni la curiosité ni la malveillance ne se sont arrêtées devant la mort, et, sans respect pour notre douleur, la hideuse populace insulta le matelot qui procédait à cette tâche funèbre, et alla jusqu'à lapider le cercueil. A la place où celui-ci avait reposé quelques jours, dans le jardin d'une pagode, MM. Joubert et Delaporte ont élevé de leurs mains une pyramide en pierre qui rappellera aux Européens, lorsqu'ils visiteront ces lieux, le souvenir de l'un des plus longs voyages qui aient été faits en Asie, et le nom du Français mort avant de recueillir les fruits d'un succès qu'il avait assuré.

Nous trouvons facilement un entrepreneur chinois qui se charge de transporter la bière jusqu'à Souitcheou-fou et nous quittons nous-mêmes Tong-Tchouan dans la jour-

née du 7 avril 1868. Nous sommes toujours accompagnés du père Leguilcher, obligé, comme on l'a vu, de fuir une persécution imminente, et qui va chercher auprès de son évêque, sur la frontière du Setchuen et du Yunan, un asile et des instructions. Il veut bien suppléer à l'absence de tout autre interprète et nous pouvons, grâce à lui, nous rendre compte du mouvement commercial dont les caravanes qui nous précèdent ou qui nous croisent attestent l'activité. Les auberges sont nombreuses sur cette route fréquentée qui relie le Yunan au Setchuen par Souitcheou-fou ; mais ce sont généralement des cloaques où les hommes et les animaux vivent dans une insupportable promiscuité. Le fumier charme la vue de ce peuple agriculteur sans blesser son odorat, et ces utilitaires estiment qu'il n'y a pas lieu de se cacher pour accomplir ce qu'ils regardent comme une œuvre avantageuse et productive. Les lits fournis par l'aubergiste consistent en épais paillassons sur lesquels chacun est libre de placer des coussins. Ces paillassons sont inusables, et tout voyageur qui passe y laisse son tribut de vermine ; ils recèlent ainsi des légions d'insectes immondes, et nous nous sommes trouvés plusieurs fois dans le cas de nous arrêter pour faire bouillir nos vêtements et nous frictionner les membres avec de l'eau-de-vie de riz dans laquelle nous faisions infuser du tabac. La plupart des hôtels sont tenus par des hommes venus du Kiangsi, l'une des provinces où l'on fabrique le plus de porcelaine et qui envoie chercher au Yunan une partie des sels de plomb employés dans la préparation des vernis.

La ville de Tchao-Tong est le dernier chef-lieu de dé-

partement du Yunan. Ses rues sont remplies d'une boue noircie par le charbon et sans cesse piétinée par les chevaux et les mulets des caravanes. Elle est populeuse, bien que le mandarin, qui nous rend visite, exagère évidemment en portant à 80,000 le nombre des habitants. En réduisant ce chiffre d'un bon tiers, on laisse encore une part assez large à la vanité du magistrat municipal. Ce qui paraît d'ailleurs manquer au plus haut point à ce fonctionnaire, c'est le sentiment de la mesure. Au dîner qu'il nous a offert, une incroyable quantité de plats ont paru sur la table. Ce festin est le dernier auquel nous ayons été invités par des Chinois. L'occasion ne pouvant donc plus se retrouver d'indiquer ce que prescrit en pareille circonstance le code de la civilité puérile et honnête dans le Céleste-Empire, je saisis celle-ci, et j'emprunte au livre du père Duhalde quelques-unes des formalités essentielles observées par les gens de bonne compagnie quand ils se traitent.

« Un festin doit toujours être précédé de trois invitations, qui se font par autant de billets qu'on écrit à ceux qu'on veut régaler. La première invitation se fait la veille ; la seconde se fait le matin du jour destiné au repas, pour faire ressouvenir les convives de la prière qu'on leur a faite et les prier de nouveau de n'y pas manquer; enfin la troisième se fait, lorsque tout est prêt et que le maître de la maison est libre, par un troisième billet, qu'il leur fait porter par un de ses gens pour leur dire l'impatience extrême qu'il a de les voir... Suivant les anciens usages de la Chine, la place d'honneur se donne aux étrangers, et parmi les étrangers à celui qui vient de plus loin ; le maître de la maison

occupe toujours la plus humble. Quand celui qui donne le repas introduit ses hôtes dans la salle du festin, il les salue les uns après les autres ; il fait ensuite verser du vin dans une tasse de porcelaine, et, après avoir fait la révérence au plus considérable des convives, il va la poser devant lui. Celui-ci répond à cette civilité par les mouvements qu'il se donne pour l'empêcher de prendre ce soin, et en même temps il se fait apporter du vin dans une tasse et fait quelques pas pour la porter vers la place du maître du festin, qui à son tour l'en empêche avec certains termes ordinaires de civilité... On commence toujours le festin par boire du vin pur. Le maître d'hôtel, un genou en terre, y exhorte à haute voix tous les convives. Alors chacun prend sa tasse des deux mains et l'élève jusqu'au front ; puis, la baissant plus bas que la table et la portant tous ensuite près de la bouche, ils boivent lentement, à trois ou quatre reprises, et le maître ne manque pas de les inviter à tout boire ; c'est ce qu'il fait le premier, puis, montrant le fond de sa tasse, il leur fait voir qu'il l'a entièrement vidée, et que chacun doit faire de même... Au commencement du second service, chaque convié fait apporter par un de ses valets divers petits sacs de papier rouge qui contiennent un peu d'argent pour le cuisinier, pour les maîtres d'hôtel, pour les comédiens et pour ceux qui servent à table. On donne plus ou moins, selon la qualité de la personne qui vous a régalé ; mais l'on ne fait ce petit présent que lorsque le festin est accompagné de la comédie. L'amphitryon ne consent à accepter l'offrande qu'après avoir fait quelques difficultés. En reconduisant ses hôtes, le maître de la maison ne manque pas

de leur dire : Nous vous avons bien mal reçus, etc. »

Tout, jusqu'aux simples inclinations de tête, est ainsi réglé par le menu, on pourrait dire noté. L'ensemble de ces règles de bienséance est élevé à la hauteur d'une science sociale; et à Pékin le tribunal des rites veille sur ce grotesque dépôt avec une aussi jalouse inquiétude que tel corps politique en Europe au maintien d'une constitution. Fait-on visite à un mandarin, il faut commencer par lui faire porter sa carte. Cette carte est un morceau de papier rouge sur lequel on écrit son nom en le faisant suivre d'une phrase polie, comme « l'ami tendre et sincère de votre seigneurie et le disciple perpétuel de sa doctrine se présente en cette qualité pour vous rendre ses devoirs et vous faire la révérence jusqu'à terre. » Si le mandarin est disposé à recevoir, il vient au-devant de son visiteur, l'invite à passer le premier l'autre répond : Je n'ose, et après une infinité de gestes convenus et de phrases obligatoires le maître de la maison salue la chaise qu'il destine à son hôte et l'époussette « légèrement avec un pan de sa robe pour en ôter la poussière. » Veut-on écrire à une personne considérable, il faut « se servir d'un papier blanc qui ait dix ou douze replis à la manière des paravents : c'est sur le second pli qu'on commence la lettre, et à la fin on met son nom. Plus le caractère que l'on emploie est petit, plus il est respectueux [1]. » La lettre une fois faite, on la place dans un petit sac de papier sur lequel on écrit : *La lettre est dedans*. Lorsqu'il s'agit de papiers d'affaires expédiés à la cour, on attache une plume au

1. Le père Dubalde.

paquet, et ce symbole indique au messager qu'il doit avoir des ailes. Nous avons reçu nous-mêmes la visite de dix mandarins à la fois, et, suivant l'usage, nous leur offrîmes du thé, en commençant par le plus élevé en grade; celui-ci fit mine d'offrir sa tasse au second, puis au troisième, jusqu'au dernier inclusivement. Tous ayant poliment refusé, il se mit alors seulement en devoir de boire. Le second, à son tour, présenta sa tasse aux huit autres, ainsi de suite jusqu'à l'avant-dernier, qui ne manqua pas lui-même d'essuyer le refus du dernier. Tout cela se passait avec un sérieux imperturbable, et nous avions besoin pour ne pas rire de nous rappeler toutes les nuances dans la conduite et dans le langage qui distinguent en Europe la bonne compagnie.

On le voit, l'éducation, s'il fallait entendre par ce mot un formalisme minutieux, est poussée aussi loin en Chine que chez nous. Combien de fois n'avons-nous pas dû paraître à ces mandarins raffinés des gens de mœurs grossières et de façons incongrues ! Quel étonnement n'éprouvaient-ils pas, par exemple, quand nous ôtions nos chapeaux pour les saluer, eux qui tiennent pour une impertinence le fait de se découvrir la tête [1] ! S'ils avaient eu l'occasion d'écrire en France à notre sujet, nous aurions eu certainement lieu de craindre qu'ils ne reproduisissent le témoignage que rendit jadis de l'am-

1. C'est pour se conformer à cette manière de voir que les missionnaires ont demandé au pape et obtenu l'autorisation d'adopter, pour célébrer la messe, une coiffure spéciale dont la forme rappelle celle des bonnets de cérémonie des mandarins. — Les Thibétains saluent en se pinçant l'oreille et en tirant la langue.

bassadeur du grand-duc de Moscovie le Lipou ou tribunal des rites. Traduite en latin sur l'ordre de l'empereur par les missionnaires de Pékin, cette réponse, adressée au grand-duc en personne, se résumait ainsi : *Legatus tuus multa fecit rusticè* [1].

Le pays qui entoure Tchao-Tong n'est pas moins ravagé que le reste du Yunan. Peu de temps avant notre passage, les sauvages Manseu descendus de leurs montagnes l'avaient mis à feu et à sang, et les bandes de soldats impériaux venaient d'en achever la ruine. La population très-dense encore malgré tant de calamités qui la déciment, se loge comme elle peut dans des huttes en terre ou dans les crevasses des roches. Elle est portée par ses malheurs à voir des ennemis dans toutes les figures inconnues. Par excès de zèle, le mandarin de Tchao-Tong nous avait imposé des corvéables qui devaient se relever dans tous les villages ; mais nous ne trouvions pas un hameau qui n'eût été déserté à notre approche, et il fallait alors se livrer à une véritable chasse à l'homme. Craignant d'être retenus de force et rendus furieux par cette appréhension, nos porteurs mettaient à cette odieuse besogne une ardeur excessive. Chacun poursuivait son remplaçant, nous l'amenait en triomphe et quelquefois meurtri de coups.

Les chemins sont bien tracés et largement ouverts ; il ne leur manque qu'un peu d'entretien. De vieilles femmes donnent çà et là quelques coups de pioche, et tendent la main aux voyageurs, qui profitent de leur travail volontaire, ingénieux prétexte pour mendier, et aussi pro-

1. Le père Duhalde.

testation utile contre la négligence des pouvoirs publics. La plupart de ces routes sont construites en corniche au-dessus des rivières et des torrents, affluents du Yang-tse-kiang, et traversent une région à laquelle l'aspect tourmenté des montagnes qui la hérissent imprime un cachet de beauté sévère. Certains gros bourgs ont la mine arrogante de nos anciennes forteresses féodales, celui de Tahouanse par exemple, bâti à mi-côte d'un massif dentelé et précédé d'une porte haute et large, qui rappelle le profil menaçant d'une tour épaisse. De loin en loin, des têtes coupées de brigands ou de déserteurs servent de pâture aux bêtes de proie. Le charbon de terre apparaît souvent dans les gorges et est très-employé ; il ne semble pas cependant qu'on fasse le plus léger effort pour découvrir des gisements ou développer l'exploitation. On se borne à s'attaquer aux mines qu'une circonstance fortuite a mises à découvert, et qui suffisent aux besoins très-limités d'ailleurs de la consommation locale. Les métaux continuent de se montrer abondants : le fer à Hé-hi, le plomb argentifère à Sinkaïtsen, non loin de Tchao-Tong. J'ai déjà signalé cette mine, dont la richesse paraît considérable.

Au sortir d'un étroit défilé séparé de nous par une forte rivière, nous apercevons le village de La-oua-tan, et, au-dessous des rangs pressés de maisons couvrant le versant de la montagne, nous voyons de grosses jonques en construction, quelques-unes couchées sur le sable, d'autres solidement amarrées au rivage. Ainsi, un an après avoir congédié nos pirogues et pris terre en Birmanie, sur les bords du Mékong, nous retrouvions des vaisseaux en Chine sur un affluent du Fleuve Bleu !

Le vicaire apostolique du Yunan demeure à Long-ki, non loin de La-oua-tan. Le concours affectueux que nous avaient prêté les prêtres de la mission nous faisait un devoir d'aller porter nos hommages à ce vieillard, parvenu au terme d'une longue carrière que la persécution faillit plus d'une fois abréger. Arrivé en Chine à la fin de la Restauration, Mgr Ponsot n'a jamais revu la France. Il a passé depuis lors sa vie dans les montagnes du Yunan, et c'est sur des sommets presque inaccessibles que nous allons chercher le *palais* épiscopal. Les mandarins chinois, qui ont longtemps poursuivi les missionnaires, sont aujourd'hui impuissants à les protéger. Ceux-ci se défendent eux-mêmes contre les invasions des sauvages, offrant à l'occasion, même aux Chinois non chrétiens, un abri derrière leurs murs, que les Manseu évitent d'approcher de trop près. Ce sont cependant de terribles ennemis que ces Manseu embusqués sur les frontières du Setchuen et du Yunan. En une seule année, ils ont, dit-on, massacré ou réduit en esclavage plus de mille voyageurs. Intempérants et féroces, ils se gorgent dans leurs repaires de viandes et d'eau-de-vie, fruits de leurs rapines ; quand ils sont repus, ils dorment comme des boas et se remettent bientôt après en campagne. Jaloux de leur indépendance, ils ne recherchent aucun appui en dehors de leurs tribus, et ont exterminé une bande détachée de l'armée de Taï-pings sans songer à faire alliance avec ceux-ci contre le gouvernement impérial. La nécessité de se défendre, et surtout de protéger les nombreux enfants qui viennent chercher à Long-ki et au collége de Chen-fon-chan une instruction libéralement distribuée, a développé chez certains mis-

sionnaires des qualités qui étonnent sous leur costume; leur activité, leur vigilance et leur bravoure m'ont fait souvenir de ces types immortels fournis par nos ordres militaires au roman et à l'histoire. Le clergé catholique indigène se recrute en partie parmi les élèves de ces établissements. A Chen-fon-chan, sur seize jeunes gens admis et élevés dans cette maison hospitalière, un seul en moyenne entre dans les ordres ; le cœur formé sur les principes de la morale chrétienne, l'esprit façonné à l'européenne par l'étude du latin, les autres sont employés dans les missions à des titres divers ou viennent, libres des préjugés de leur race, se mettre en relation avec les étrangers dans les ports ouverts au commerce européen.

Cette dernière excursion achevée, la rivière de La-oua-tan, servant notre impatience, nous emporte avec une rapidité furieuse. Nous franchissons des passages où l'eau, resserrée entre des roches, subit une très-sensible dépression. Une rame établie à l'avant de la jonque sert de gouvernail dans ces sortes de rapides, où un faux coup de barre suffirait pour provoquer une catastrophe. Bientôt après le fleuve s'élargit, et devant Souitcheou-fou il a l'aspect d'un bras de mer. Nous avions pour toujours quitté le Yunan. En entrant, munis de nos passeports, sur le territoire du Setchuen, nous pensions pouvoir compter sur la protection des mandarins et nous reposer sur eux du soin de nous faire respecter par la foule. Dès le premier moment de notre arrivée à Souitcheou-fou, il fallut abandonner cette espérance et pourvoir nous-mêmes à notre sécurité. La ville était remplie d'aspirants au baccalauréat militaire,

lesquels, après s'être livrés sur le *champ de Mars*, en présence du jury d'examen, aux exercices traditionnels les plus baroques, voulurent se donner à nos dépens le plaisir d'un siége. Le premier qui tenta de violer notre domicile à main armée était un bachelier de la veille, insolent et fort en gueule. Il reçut un coup de sabre sur la tête. C'était un vigoureux gaillard venu du Yunan pour prendre ses degrés. Or, les soldats du Yunan jouissent au Setchuen d'une grande renommée et sont cités pour leur bravoure. Tous les candidats sentirent l'offense et se préparèrent à la venger. Proclamations affichées sur les murs, réunions tumultueuses, harangues ardentes, rien ne fut épargné par ces courageux militaires pour s'exciter mutuellement au meurtre de cinq étrangers. Tout ce bruit, dont des chrétiens venaient en tremblant, (en Chine les chrétiens tremblent toujours) nous apporter les échos, dura trois jours, au bout desquels nous reçûmes à la fois les excuses de l'infanterie et de la cavalerie [1]. Le peuple demeura assez indifférent à la querelle, et les mandarins ne firent rien pour l'apaiser. La police est organisée cependant dans les villes de Chine, et n'est point dépourvue

1. Ces braves guerriers ont guetté notre départ, et quand ils ont été bien assurés que le courant du grand-fleuve nous avait décidément emportés, ils ont fait en grand nombre irruption dans notre logement, tirant des coups de fusil, éventrant les armoires pour découvrir la retraite où nous ne pouvions manquer d'être cachés. Après cette expédition glorieuse, dont de pompeuses affiches collées aux murs racontèrent bientôt les émouvants détails, les soldats se répandirent dans les rues de la ville en annonçant au peuple que nous avions fui lâchement. — Ces renseignements me sont parvenus très-récemment.

de moyens d'action. Elle est faite dans chaque quartier par un fonctionnaire spécial, dans chaque maison par le père de famille. Les habitants eux-mêmes, ayant une part de responsabilité dans les délits et les crimes commis par leurs voisins, ont sur ceux-ci une part de surveillance. De là dans le *mur de la vie privée* des brèches inévitables, mais dont personne ne songe à se plaindre.

D'ailleurs, tout aujourd'hui, même en matière pénale, aboutit en Chine à une question d'argent. Que le coupable ait mérité la mort ou seulement dix coups de bâton, dans la plupart des occasions, avec un peu d'habileté et quelques taëls, il sortira du prétoire sain et sauf, et sera proclamé honnête homme.

L'un de nous, insulté un jour à la promenade par un groupe de désœuvrés, avisa celui qui, à en juger par l'élégance de ses habits, paraissait être le plus riche, s'élança sur lui, et l'ayant saisi par la queue, tandis que tous ses compagnons fuyaient, le traîna à travers toute la ville jusqu'au palais du mandarin. Durant le trajet, les parents et les amis du coupable venaient discrètement offrir d'acheter sa délivrance. Notre compatriote aurait pu ce jour-là faire de très-bonnes affaires. Il préféra répondre à toutes les propositions par des coups de fouet, auxquels le mandarin voulut bien faire ajouter sur-le-champ et en place publique une solennelle bastonnade. Cela s'était passé au Yunan, où les mandarins militaires, jouissant, en raison de l'état de la province, d'une véritable suprématie, nous ont généralement, comme on a pu le voir, donné des marques de bienveillance. Nous allions rencontrer au contraire chez les lettrés qui gouvernent les régions pacifiées de l'em-

pire des dispositions différentes, dispositions dont l'impunité laissée à Souitcheou-fou aux perturbateurs était un inquiétant symptôme. Il est facile de s'expliquer d'ailleurs d'où nous venaient et la faveur des généraux et l'hostilité des préfets.

La profession des armes, que l'on peut regretter de voir placer trop haut dans l'estime de certains peuples de l'Occident, est assurément placée trop bas dans celle de la nation chinoise. Depuis l'invasion tartare, les empereurs mantchoux, portés au trône par leurs soldats, ne pouvaient manquer de travailler, par politique et par reconnaissance, à rendre quelque prestige à l'état militaire. On peut dire qu'ils ont échoué contre la ligue des lettrés coalisés pour maintenir leurs priviléges, et que l'opinion publique a conservé sur ce point-là ses préjugés et ses philosophiques dédains. Conquérir ses conquérants, tel a été en effet le grand art de la Chine, comme il fut celui de la Grèce. Si les huit bannières tartares réunissent autour d'elles des soldats auxquels on ne peut refuser une certaine valeur relative, le reste de l'armée chinoise est formé de gens sans aveu qui rappellent, sauf le courage, nos anciens routiers brabançons. Les officiers, élevés au-dessus de leurs soldats par les examens qu'ils subissent, ne trouvent cependant dans ces épreuves, réduites aux simples proportions d'examens professionnels, qu'un droit restreint à la considération publique. De mœurs souvent grossières, ils ont ordinairement l'esprit modeste ; peu familiers avec les livres classiques, ils n'ont pas le culte du passé ; ils sont dépourvus de savoir, mais ils y gagnent d'être exempts de prétentions. Ils reconnaissent volontiers la supériorité

des Européens dans l'art de la guerre aussi bien que l'excellence de leurs armes, et s'aperçoivent qu'en somme ils n'ont personnellement rien à perdre par l'ouverture de l'empire aux étrangers. De là cette sympathie mêlée de respect que nous ont témoignée les mandarins militaires. La supériorité que les soldats nous accordent sans difficulté, les mandarins lettrés nous l'ont contestée longtemps. A mesure qu'ils apprenaient l'existence des différents peuples de l'univers, les auteurs des *Annales impériales* les rangeaient sans façon parmi les vassaux de leur propre souverain. Ils n'ont guère fait d'exception qu'à l'égard de l'empire romain, qu'ils appellent Ta-tshin. De telles outrecuidances ont fait leur temps, et les Chinois n'ont plus à demander s'il y a des villages en Europe; mais il leur en coûte d'abandonner des erreurs si longtemps caressées par leur vanité nationale. Ils en retiennent le plus possible, et ils se consolaient de la faiblesse de leurs armées par la pensée qu'ils conservaient sur nous la prééminence intellectuelle. Ils commencent à sentir aujourd'hui que cette ressource suprême menace elle-même de leur échapper, la lumière se fait tous les jours, et dans l'esprit des lettrés la peur est tout près de remplacer le dédain.

Ces mandarins, qui ont blanchi sur leurs livres, qui sont péniblement arrivés vers la fin d'une carrière laborieuse, non pas à posséder les 80,000 caractères de leur langue écrite, mais à en déchiffrer et à en peindre eux-mêmes un grand nombre, car c'est à cela que se borne tout le savoir du plus savant Chinois, ces mandarins devinent dans les sciences, dans les méthodes et

surtout dans l'écriture européennes des rivales avec lesquelles ils refusent d'entrer en lutte, parce qu'ils n'ignorent pas que la lutte leur serait fatale. Si par un procédé nouveau on trouvait le moyen d'apprendre aux élèves de nos lycées à lire et à comprendre le chinois aussi facilement qu'ils lisent et comprennent l'anglais ou l'italien, quel ne serait pas le dépit de certains sinologues bien rentés par nos corps savants pour donner un enseignement aussi peu suivi que peu contrôlé?

Telle est la dure extrémité clairement aperçue en Chine par les plus perspicaces, vaguement entrevue par les autres et, non sans raison, redoutée par tous. Ce qui se passe à la porte du Céleste-Empire, dans un pays longtemps rattaché à lui par des liens politiques et maintenant encore tributaire de sa littérature et esclave de son écriture figurative, n'est pas fait pour dissiper ces terreurs. Un journal s'imprime à Saïgon qui substitue nos caractères phonétiques aux hiéroglyphes chinois, et les jeunes Annamites instruits dans les écoles de la colonie sont en mesure de lire cette feuille après quelques mois d'études. Cette réforme, opérée sans bruit, n'en contient pas moins, malgré sa simplicité, pour cette partie de l'extrême Orient, le germe d'une renaissance plus féconde encore que celle dont fut suivie en Europe la découverte de l'imprimerie. Dans un pays comme la Chine, où l'on a vu un empereur incendier toutes les bibliothèques et jeter au feu les lettrés, on peut attendre d'un souverain mieux inspiré qu'il prenne sous sa protection l'alphabet européen sans se laisser arrêter par la résistance désespérée d'une caste égoïste. Bien que cette délivrance de la pensée ne semble pas

encore prochaine, les lettrés semblent la pressentir; ils nous haïssent d'instinct, et encouragent sous main contre les étrangers les violences de cette populace qui sert, dans tous les pays, d'instrument aveugle aux habiles.

A Souitcheou-fou, l'orage s'était dissipé, comme on l'a vu, mais non sans nous laisser une leçon salutaire et un utile avertissement. La colère des uns et l'indiscrète curiosité des autres ne nous empêchèrent pas de visiter cette ville, admirablement située au point où le Fleuve-Bleu reçoit un gros affluent. Elle est régulièrement bâtie et dominée par une colline que couronne une pagode. On arrive à ce sanctuaire par un long escalier à pente très-douce, et dont nos chevaux du Yunan, accoutumés à des ascensions plus difficiles, franchirent sans hésiter les innombrables degrés. De ce lieu élevé la vue est belle, et nous avons pu en jouir en parfaite tranquillité, car la foule ne nous a pas suivis. J'ai retrouvé là, sur un autel, une statue de Fô reproduisant les traits qui nous ont été longtemps si familiers du Bouddha cambodgien et laotien. Cette figure calme, aux traits allongés, de laquelle il semble qu'une sorte de contemplation passive, de perpétuelle extase ait chassé toute expression, se rencontre rarement en Chine. A l'origine, Dieu fit l'homme à son image, mais depuis lors on peut dire que l'homme le lui a bien rendu. Pour ne parler que des Chinois, en adoptant le grand ascète de l'Inde, lequel ne vivait que de racines et d'herbes sauvages, ils lui ont imposé un abdomen monstrueux qu'aurait seule pu produire et entretenir une alimentation très-substantielle. D'ailleurs cet abdomen est symbolique.

Des gens qui se vêtent de blanc quand ils sont en deuil, qui se fâchent lorsqu'on se découvre devant eux, qui mangent le potage à la fin du dîner, ces gens-là ont bien le droit de nous contredire en matière plus grave et de voir le siége de l'intelligence ailleurs que dans le cerveau. En effet, sinon dans leur façon de penser, du moins dans leur langage, le ventre joue le rôle réservé chez nous à la tête. Ainsi ils disent : Je conserve cela dans mon ventre, c'est-à-dire pour moi, dans ma mémoire, ou bien encore : Cet homme a du ventre, pour cet homme est un esprit fort distingué. Le Bouddha ne pourrait donc articuler de ce chef aucun grief légitime.

Placée à l'entrée du Yunan, sur cette limite où les montagnes, abaissant leurs sommets, s'écartent comme pour laisser au Yiang-tse-kiang, qui n'était jusque-là qu'un torrent colossal, prendre les allures plus calmes d'un fleuve majestueux, Souitcheou-fou doit avoir, dans les temps de tranquillité publique, une réelle importance commerciale. Les jonques se pressent autour d'elle, et nous parvenons sans trop de peine à en louer deux. Les patrons s'engagent à nous conduire jusqu'à Hankao sans transbordement. S'installer dans ces maisons flottantes parfaitement couvertes et même quelque peu décorées intérieurement, n'en sortir qu'à notre gré, avancer rapidement et sans fatigue, pouvoir nous endormir à Souitcheou et nous réveiller en vue des *steamers* et des consulats européens, c'était là un rêve à faire pâlir les songes de tous les fumeurs d'opium. Ce fut le 9 mai 1868 que la réalisation en fut commencée. Remplissant le lugubre office de l'insulteur antique derrière le char de triomphe, la mort eut sa place au

milieu de nous, et le cercueil du commandant de Lagrée, déposé sur le pont de l'une des deux jonques, jetait un voile sur notre succès comme sur notre joie.

A partir de Souitcheou, le pays change complétement d'aspect. Sur les deux rives du fleuve, les villes succèdent aux villages, la terre est partout chargée de moissons, et l'on n'aperçoit pas un seul arpent en friche. La population, très-dense, éprise du sol et dure au travail, ne dédaigne pas ces minces dépôts d'humus qui semblent formés dans l'anfractuosité des rochers par les débris des nids d'oiseaux de proie. Des champs grands comme la main sont cultivés à toutes les hauteurs, et l'on s'étonne que le laboureur puisse, sans avoir des ailes, parvenir dans ces domaines aériens. Nous passons devant la ville de Lou-Tcheou, transportée toute entière bien loin de son primitif emplacement, lequel est devenu un repaire de bandits, parce qu'un parricide avait été commis dans ses murs. En Chine, ce crime horrible est tenu pour un malheur public. Non-seulement on rase les villes qu'il a souillés, mais on est allé jusqu'à mettre à mort des mandarins pour ne l'avoir pas prévenu. Ces infortunés étaient, dans ce cas, déclarés coupables d'avoir laissé, par une administration supposée mauvaise, les esprits se pervertir et les cœurs se dépraver. Un fils qui lève en ce pays la main sur son père fait plus qu'outrager la nature, il ébranle du même coup l'édifice politique, élevé tout entier sur la double base de la soumission filiale et de l'autorité paternelle, principes fort respectables sans doute, mais qui ont le grave inconvénient de tous les principes, celui d'être absolus. D'un côté dépendance étroite, de l'autre pouvoir sans

limites et sans contrôle, telles sont les conséquences inacceptables dans la famille, souverainement iniques dans l'État, qu'entraîne cette doctrine, non moins chère au fils du ciel que celle du droit divin pouvait l'être à nos anciens rois.

Servis par le courant et poussés par nos rameurs, attentifs à tendre ou à replier, suivant la direction de la brise, notre grande voile de paille, nous voguons si vite qu'il est impossible de saisir les détails du vaste tableau qui se déroule à nos yeux. Un fleuve immense, dont les eaux, à chaque instant accrues par le tribut d'affluents innombrables, sont sillonnées par des flottes de jonques, des rives parfois dominées par des murailles rocheuses, formées le plus souvent par les dernières ondulations des montagnes, qui, vues du milieu du fleuve, semblent s'élever à peine au-dessus de son niveau, des maisons blanches ou rouges, des tours, des pagodes, des bourgades fortifiées, des champs en culture, incessants témoignages de l'activité humaine au sein d'une admirable nature, voilà le spectacle perpétuellement renouvelé que nous admirions tout le jour. Le soir, nous trouvions dans notre jonque elle-même un gîte que nous préférions aux hôtelleries.

Tchon-King est une grande ville du Setchuen qui contient, dit-on, près d'un million d'habitants. Nous ne pouvions passer sans nous y arrêter devant un centre commercial aussi important. Cette cité populeuse est construite en amphithéâtre, heureuse disposition qui manque à la plupart des villes chinoises. Une grande quantité de jonques pavoisées, décorées de tous les insignes mandariniques, étaient mouillées devant l'escalier

large et roide qui conduit des dernières rues jusque dans l'eau du fleuve. C'était le cortége bruyant qui ramenait dans son pays le corps du vice-roi du Setchuen ; rencontre fatale, car nous aussi nous rapportions un cercueil plus difficile à faire respecter que nous-mêmes, lorsqu'il y avait entre la pompe du convoi chinois et l'indigente simplicité du nôtre un contraste trop éclatant pour échapper la à perspicacité malveillante de la foule accumulée. Laissant quatre hommes armés à bord de la jonque funèbre, nous parvînmes après de grands efforts à nous frayer un passage jusqu'à l'hôtellerie la plus voisine. Là nous procédions paisiblement à une installation sommaire, dédaignant les clameurs du dehors, clameurs assourdissantes poussées par dix mille hommes, et qui semblaient un mélange confus de menaces et de huées, quand un de ces amis inconnus qu'ont faits aux Européens les saints travaux des missionnaires pénétra tout ému dans notre chambre. Selon le récit de ce chrétien, la populace, ne pouvant atteindre nos jonques, mouillées à quelques brasses du rivage, sur lequel elle affluait de tous les points de l'immense cité, se disposait à les lapider, et une lourde pierre lancée d'au milieu d'elle avait déjà profané l'humble bière du grand mandarin français. Nos hommes avaient répondu à cet acte d'agression brutale en mettant en joue la canaille, que la vue du canon des carabines fit hésiter. Notre messager volontaire ajouta qu'il s'était éloigné à ce moment, et qu'il était grand temps pour nous de prendre des mesures. Malgré des avis répétés, les mandarins persistaient à ne pas se montrer, nous n'avions à espérer d'eux aucun secours, et cependant le danger couru par les trois Anna-

mites et le matelot français demeurés sur nos barques était peut-être devenu pressant. Trois d'entre nous s'élancèrent aussitôt dans la rue, le revolver à la main ; la surprise ouvrait les rangs pressés de la multitude, qui se refermait derrière eux. Les vociférations, un instant calmées, redoublèrent et les poursuivirent jusqu'au port. Ils trouvèrent là nos hommes, qui avaient eu le sang-froid de ne pas tirer, le courage de descendre à terre et d'emmener un prisonnier, les mains liées derrière le dos, au milieu de la plus formidable agglomération d'hommes que j'aie jamais vue, sans qu'il se trouvât un seul défenseur pour tenter de l'arracher aux mains de trois Européens résolus.

Pour le dire en passant, ce simple fait m'a singulièrement facilité l'intelligence de toute la guerre de Chine. Quant au captif, le préfet de la ville se hâta de le faire réclamer en nous promettant qu'il serait puni ; nous le laissâmes aller, la cangue au cou, bien convaincus d'ailleurs qu'à peine hors de notre présence il serait libéré et probablement félicité. A la tombée de la nuit, des chaises à porteurs vinrent se ranger devant l'auberge où nous logions. Elles nous étaient envoyées par le vicaire apostolique du Setchuen oriental, au yamen duquel nous parvînmes dans la soirée, après avoir incognito traversé toute la ville. Dans cette vaste résidence, composée, comme celle des grands mandarins chinois, de nombreux édifices séparés par des cours immenses et closes, nous trouvâmes le repos et, ce qui avait encore plus de prix à nos yeux, une hospitalité charmante. Sous le costume chinois, le père Favent a conservé toute sa bonhomie native, et Mgr Desflèches, l'évêque du Setchuen, toute la

vivacité de l'esprit français [1]. Nous étions très-disposés à juger sévèrement les Chinois, et c'était avec un plaisir secret que nous entendions ces deux hommes, portés à l'indulgence, dresser, tout en causant, l'acte d'accusation de cette race pervertie.

Tchon-King, située, comme Souitcheou-fou, au confluent du fleuve et d'une rivière navigable pendant plusieurs jours, est un vaste entrepôt de toutes les marchandises qui remontent le Yang-tse-kiang ou descendent du Setchuen vers Shanghaï. La consommation et la production locales à elles seules donneraient lieu à un mouvement commercial très-important. Depuis l'ouverture des ports aux Européens, ce mouvement s'est notablement accru. Le prix de certaines denrées nécessaires s'est élevé dans des proportions énormes [2], et celles-ci ne sont plus que difficilement accessibles à la masse des consommateurs. Les Chinois prévoient et redoutent cette conséquence inévitable des traités imposés par nos armes. Abondamment pourvus par la nature des richesses les plus variées, n'éprouvant aucun besoin qu'ils ne puissent largement sa-

1. Ce prélat est actuellement à Rome. Il s'est joint à beaucoup de ses confrères pour attester que l'infaillibilité d'un seul serait plus facilement acceptée des populations qu'il instruit que l'infaillibilité d'une assemblée. La définition projetée ne saurait en effet effrayer les Asiatiques ; il suffit de les connaître pour en demeurer convaincu. Quant à la liberté des cultes, nous nous plaisons à croire qu'elle trouvera dans les vicaires apostoliques au sein du concile des défenseurs énergiques et bien pourvus d'arguments.

2. Par exemple, l'huile qui sert à vernir, et dont on imprègne l'étoupe dans la construction des barques, se vendait autrefois 20 sapèques la livre ; elle coûte aujourd'hui 1,000 sapèques.

tisfaire avec leurs propres ressources, avertis d'un autre côté par des démarches de plus en plus pressantes, quoique longtemps très-humbles, du prix qu'attachaient les nations européennes à trafiquer avec eux, les Chinois ont obstinément refusé d'apporter dans leur législation commerciale des modifications dont ils n'attendaient aucun profit pour eux-mêmes. Cette législation reposait tout entière sur un système rigoureusement prohibitif, nullement destiné d'ailleurs à protéger l'industrie nationale contre les produits étrangers que cette race orgueilleuse tenait *a priori* pour très-inférieurs aux siens. Les économistes du Céleste-Empire entretenaient d'autres appréhensions et poursuivaient un autre but. L'empereur a toujours pris fort au sérieux vis-à-vis de ses sujets son double rôle de père et de mère. Il doit veiller du fond de son palais à leur bien-être et à leur repos. Non-seulement il s'associe par des jeûnes et des mortifications publiques aux malheurs qui les frappent, mais il est encore censé, dans une certaine mesure, responsable de ces fléaux qu'il n'a pas su détourner. Une famine locale ou même une simple disette, comme il s'en produit très-souvent dans cette vaste contrée, où les communications lentes et difficiles sont entravées par d'innombrables douanes intérieures, suffit souvent à déterminer une révolte, si l'État n'intervient pas à temps en ouvrant ses greniers d'abondance.

Dans de telles conditions, en supposant assis sur le trône de Chine un empereur assez clairvoyant pour comprendre l'avantage définitif des réformes, on l'excuserait de reculer devant la période transitoire de souffrances que manquent rarement d'ouvrir les révolutions

économiques, même les plus légitimes. Réserver aux consommateurs indigènes toute la production nationale, mettre ceux-ci à l'abri du renchérissement excessif de toutes les denrées, les préserver en même temps du contact jugé funeste des Européens, voilà ce que voulait par-dessus tout le gouvernement impérial. On sait comment la force a triomphé de ces résistances et fait taire ces scrupules. Par malheur, le premier acte de la lutte qui devait se dénouer plus tard sous les murs de Pékin, la guerre de 1840, fut un odieux attentat contre la morale, et les vieilles répugnances des Chinois à donner libre accès dans leurs ports aux navires européens ne tardèrent pas à se trouver justifiées par l'introduction forcée de l'opium [1]. On cessa dès lors d'appliquer la loi salutaire qui prohibait dans l'empire la culture du pavot. Le poison distillé par cette plante funeste multiplia ses ravages, et aujourd'hui, dans certaines localités du Setchuen et du Yunan, les propriétaires, spéculant sur les prix élevés de l'opium, négligent pour le produire les cultures alimentaires, au détriment de la foule, qui meurt de faim sur le bord des champs, où les pavots ont remplacé les rizières.

Laissant derrière nous Tchon-King et continuant à descendre le fleuve, nous avons pris terre pendant quelques heures dans la ville de I-chang-fou. Là 360 milles à peine nous séparaient encore de Hankao, et nous pensions, à une distance aussi courte des premiers établis-

1. En 1867, sur 300 millions de francs qui représentent l'importation totale à Shanghaï, l'opium figurait pour 150 millions de francs. (Rapport de M. Siegfried au ministre du commerce.)

sements européens, pouvoir impunément produire au dehors nos visages et nos costumes étrangers ; nous avancions sans défiance et sans armes dans les rues tortueuses de la ville, lorsqu'il fallut regagner nos jonques à la hâte et sous une grêle de pierres. Rentrés à bord et en possession de nos moyens de défense, il nous eût assurément été bien facile de venger cette dernière insulte ; mais après avoir accompli un aussi long voyage sans que la mort d'un seul homme pesât sur notre conscience, ne valait-il pas mieux, par un suprême effort de modération, éviter de tirer sur la foule au risque de frapper un innocent ? Il fallait en prendre notre parti. Malgré le drapeau français qui flottait à l'arrière de notre jonque, malgré les lanternes [1] grosses comme des citrouilles, dont elles affectaient la forme, et qui décoraient notre proue, nous devions renoncer à jeter l'ancre devant les grandes villes. Entre I-chang-fou et Hankao, il n'y a pas d'ailleurs de chef-lieu de département sur les bords du fleuve, qui coule à partir du premier de ces points entre les deux provinces de Honan et du Houpé.

A quelques milles au-dessus de I-chang-fou, les montagnes se sont rapprochées au point de former une gorge, et le fleuve a repris pour un instant l'aspect que nous lui avons vu dans les défilés du Yunan. Il bouillonne et précipite ses eaux par-dessus des roches entre lesquelles nos jonques, habilement dirigées, s'élancent

1. Ces lanternes étaient couvertes de caractères peints en rouge visibles de loin, et qui signifiaient : *grands ambassadeurs de l'Occident*.

avec une vitesse effrayante. Depuis Souitcheou-fou, nous avons franchi plusieurs rapides, qui se modifient et se déplacent, suivant les saisons, avec le changement de niveau que déterminent dans le fleuve les pluies d'été et la fonte des neiges dans les montagnes du Thibet. Mais qu'il y a loin de ces obstacles peu nombreux, à travers lesquels les plus grosses jonques n'hésitent pas à s'engager, à la longue succession de rapides qui commencent aux frontières du Cambodge, et font du Mékong une artère à peine utilisée par les pirogues ! La navigation à vapeur, qui de par les traités s'arrête aujourd'hui à Hankao, ne saurait manquer de briser un jour ces entraves, et l'existence de nombreux dépôts houillers dans le bassin et sur les rives mêmes du Yang-tse-kiang rend l'extension de la navigation à vapeur plus probable encore. A défaut des Européens, les Chinois eux-mêmes seront tentés sans doute d'employer sur le Fleuve-Bleu ces moyens de transport, dont ils ont pu apprécier la célérité dans le trajet de Hankao à Shanghaï, trajet qu'ils font en grand nombre à bord des *steamers* américains. Dans quelle mesure les rapides, échelonnés à de longs intervalles de I-chang à Souitcheou, seront-ils un obstacle au développement de cette navigation ? Cette question échappe à ma compétence personnelle, et je ne l'aurais pas abordée, si je n'avais eu pour collègues des marins dont l'avis s'est trouvé conforme à l'opinion émise en 1861 par le capitaine Blakiston [1] et ses compagnons de voyage. D'après cette double autorité, ce n'est

1. *Five months on the Yang-tse*, by Thomas Blakiston; London, 1862.

qu'à la condition d'adopter un mode de construction particulier que les navires à vapeur pourraient remonter le Fleuve-Bleu sans danger, depuis les rapides de I-chang jusqu'aux frontières du Yunan; encore est-il possible que dans certains passages il soit toujours nécessaire de se servir de remorques et d'amarres. Cette opération, qu'il n'y aurait pas lieu d'ailleurs de répéter souvent, serait un inconvénient minime en présence des avantages immenses qu'offrirait à la politique et au commerce l'établissement d'un service à vapeur sur un fleuve qui traverse la Chine entière de l'une à l'autre extrémité, et dont aujourd'hui les jonques ont grand'peine à refouler le courant. Quand le vent cesse de gonfler leurs voiles, c'est à force de bras que les Chinois remontent le cours du Yang-tse; ils rament debout et maintiennent de l'ensemble dans leurs mouvements en poussant des cris cadencés. Plus heureux, notre équipage travaillait mollement; il ménageait ses forces pour le retour. Nous touchions au but en effet; des palais sur les rives et des palais sur l'eau, des consulats et des *steamers*, voilà ce que nos yeux, lassés de chinoiseries, cherchaient à découvrir, et voilà ce qu'ils aperçurent enfin en jetant l'ancre devant Hankao.

Cette ville, située sur les rives gauches du Yang-tse et d'un affluent considérable de ce dernier, le Han, est en quelque sorte le troisième quartier d'une immense cité, dont les deux autres parties, construites en face d'elle, sur les rives droites des mêmes cours d'eau, s'appellent Hanyan et Vouchang. L'abbé Huc estimait à 8 millions d'habitants la population entassée dans ces trois villes, qui sont, dit-il, « comme le cœur qui communique à la

Chine tout entière sa prodigieuse activité commerciale. Sur le premier point, l'exagération est manifeste, bien que les désastres qui ont frappé cette partie de l'empire aient amené depuis le voyage du missionnaire lazariste une décroissance énorme dans le chiffre de la population. Celle-ci n'atteint pas aujourd'hui 2 millions, et, si terribles qu'aient été les Taï-pings, on ne saurait admettre qu'ils aient réussi en si peu de temps à détruire plus de 6 millions d'hommes.

Quant à l'importance de ces places au point de vue commercial, elle s'est accrue tout en se modifiant depuis le passage de l'abbé Huc. C'est là que le commerce européen, ayant enfin et de haute lutte emporté ses franchises, est venu planter son pavillon en attendant que des concessions nouvelles ouvrent les autres ports du Fleuve-Bleu à l'entreprenante ardeur des négociants occidentaux. Je n'ai pas à m'étendre ici sur ce sujet; la France entretient à Hankao comme à Shanghaï des agents distingués qui veillent avec une sollicitude constante sur ses intérêts, et ne la laissent pas manquer de renseignements utiles. Notre mission était achevée, et je ne me sentais guère, pour ma part, le courage de prendre des notes ou d'interroger sur la Chine le gérant du consulat de France, M. Guéneau, et les quelques Français qu'il réunissait avec nous à sa table. Il fallait d'ailleurs, pour satisfaire nos hôtes, répondre nous-mêmes à leurs questions. Nos récits ne suffisant pas au commandant de la canonnière anglaise en station à Hankao, il nous pria de nous mettre en costume de voyageurs dans les forêts du Laos, costume qui consistait à peu près à n'en avoir pas, et il voulut nous photographier dans ce simple appareil. Après avoir été

pendant si longtemps un objet de curiosité pour les Chinois, nous étions menacés d'avoir le même sort en pays civilisé. Je me hâte d'ajouter que la courtoisie de l'accueil rendait cette fois la curiosité aimable.

On comprend de quel œil les négociants résolus qui ont dressé leurs tentes à 200 lieues de la mer, sur l'extrême frontière de la Chine ouverte par les traités, interrogent vers le couchant les profondeurs de l'horizon. Nous étions, de notre côté, avides de nouvelles. Le dernier courrier qui nous eût rejoints dans le Laos et le premier lambeau de journal qui nous fût tombé sous les yeux au Yunan, dans la maison d'un missionnaire, nous avaient appris, l'un la catastrophe de Sadowa, l'autre le drame lugubre de Queretaro. Ces deux coups de tonnerre, suivis d'un long silence, avaient ébranlé notre courage. Frappée sur deux continents, la France conserverait-elle la volonté, aurait-elle encore la force de jouer un rôle dans l'extrême Orient, et notre entreprise, commencée sous de meilleurs auspices, n'était-elle pas devenue une vaine exploration, une œuvre stérile pour notre pays, et dont il appartiendrait à d'autres que lui de tirer les conséquences ? Grâce à Dieu, la première heure de notre séjour à Hankao dissipa ces angoisses. Non-seulement notre base d'opérations dans cette partie du monde, la Cochinchine, n'était pas désertée par notre drapeau, mais telle était la confiance qu'inspirait l'avenir de la colonie, que le gouverneur avait pu, malgré les complications européennes amenées par les affaires d'Allemagne, en augmenter du double le territoire, sans créer même un embarras à la France, qui, dans le moment où s'était accomplie la pacifique conquête de trois provinces nou-

velles, se serait difficilement dessaisie d'un bataillon. Cet événement considérable aiguisait en nous l'envie d'arriver à Saïgon, dans cette ville française où l'on avait salué notre départ comme un gage de prospérité future, et où tant de mains amies allaient bientôt serrer les nôtres ; mais nous avions encore, avant de pénétrer dans le Donaï, à sortir du Yang tse, à traverser une partie de la Mer-Jaune et toute la mer de Chine.

Nous montâmes à bord de l'un de ces *steamers* américains qui relient Hankao à Shanghaï. En mettant le pied sur cet immense navire, l'émotion et l'admiration envahirent mon âme : j'éprouvai tous les sentiments qu'inspire aux barbares la première apparition de ces masses flottantes, sans rames et sans voiles, poussées en avant par les seuls battements d'un cœur de feu. A peine avions-nous retrouvé cette première merveille de la civilisation, que nous nous heurtions aux premiers préjugés des hommes civilisés. Nous étions les seuls Européens passagers. Un grand nombre de cabines des premières catégories demeuraient inoccupées. Les Chinois, au contraire, parqués dans une sorte de *ghetto*, étaient entassés les uns sur les autres. Les principes qui maintiennent à bord de ces bâtiments de commerce une séparation absolue entre les races sont à ce point inflexibles que nos Tagals et nos Annamites furent, malgré nos réclamations, séquestrés comme des lépreux. Élevés au niveau des plus dignes par deux années d'abnégation, de souffrances et de périls, ils sentirent amèrement l'outrage que leur infligeait le rigorisme superbe d'un capitaine anglo-saxon.

Tout entier au plaisir d'être seul dans une cabine et

d'avoir un lit muni de draps, absorbé par toutes les jouissances nouvelles que chacun de mes mouvements faisait en quelque sorte éclore en moi, je laissai pendant longtemps s'enfuir les rives du Yang-tse sans songer à monter sur le pont. Nous fîmes halte en face de Kiou-Kiang, seconde station du commerce européen, placée non loin de l'embouchure du grand lac Poyang. Là encore, le long d'un quai tiré au cordeau, s'alignent de luxueux hôtels dont la solidité et les belles proportions ont dû faire réfléchir les architectes indigènes sur l'infériorité attribuée aux Occidentaux dans les arts de la paix.

Après avoir appris à leurs dépens que nous savions détruire, les Chinois voient clairement aujourd'hui que nous savons aussi édifier. Ce qui frappe en effet le voyageur qui contemple en passant les établissements européens dans le Céleste-Empire, c'est le caractère définitif qu'on leur imprime dès l'origine. Les traités étaient à peine signés que des palais sortaient de terre, et l'élan vers une prise de possession de ce sol si longtemps interdit fut si impétueux, qu'il y a parfois lieu de se demander s'il ne fit pas dépasser le but. A Kiou-Kiang, par exemple, les affaires, longtemps troublées par la rébellion des Taï-pings, ne semblent pas avoir pris entre les mains des Européens des développements en rapport avec les dépenses considérables que n'a pu manquer d'entraîner l'installation première. Chez eux, dans les places de l'intérieur, les négociants chinois qui sont partout des rivaux dangereux, font aux étrangers une concurrence redoutable, surtout depuis l'entière soumission des rebelles. Ceux-ci ont exercé dans la région la plus

riche de l'empire des ravages dont nous avons plusieurs fois retrouvé les traces le long des rives du Yang-tse-kiang, mais qui n'ont été nulle part plus horribles et plus prolongés que dans la partie inférieure du bassin de ce grand fleuve. Nous arrivons de nuit devant Nan-king, et bien que cette ville célèbre ait été ouverte au commerce étranger par le traité de 1858, nous ne nous y arrêtons pas. Ancienne capitale de l'empire, renommée pour ses écoles, gardienne des sépultures d'une illustre famille souveraine, Nanking est tombée en 1853 au pouvoir des Taï-pings, qui en ont fait pendant onze ans le centre et le foyer de la révolte. C'est là que leur chef, pouvant un instant se croire définitivement victorieux, méditait de fonder au sud du Fleuve-Bleu un royaume indépendant, rêve gigantesque auquel s'associait aussi, malgré les apparences d'une stricte neutralité, une partie de la colonie étrangère. Bien qu'elle commençât à renaître de ses cendres, Nanking n'offrait, au moment de notre passage, qu'un médiocre intérêt, et, cela eût-il dépendu de moi, je n'aurais pas voulu consacrer deux heures à la visiter et retarder d'autant notre arrivée à Shanghaï. Plus que les débris de la tour de porcelaine, la ville de Tchin-Kiang sollicite l'attention. En 1842, l'armée tartare, qui y tenait garnison, la défendit vaillamment contre les Anglais. Elle commande l'entrée de ce fameux canal qui, partant du chef-lieu de la province maritime de Tche-kiang, coupe le Fleuve-Bleu et le Fleuve-Jaune, traverse 300 lieues de pays, et faisait autrefois arriver la vie des extrémités au cœur de l'empire. C'est par là en effet que la plus grande partie des divers tributs en nature parvenait à Pékin. Le Yunan à

lui seul envoyait annuellement par cette voie douze cents barques exclusivement chargées de lingots de cuivre. Cette œuvre colossale, plus digne que les pyramides d'Égypte ou la grande muraille de Tartarie d'exciter l'admiration du monde, a momentanément perdu de son importance; mais, depuis que l'insurrection a été vaincue, les jonques, préférant la navigation facile et sûre de cette artère intérieure, abandonnent peu à peu la voie de mer, et, revenant à leurs anciennes habitudes, encombrent de nouveau le lit du grand canal. Tchin-Kiang est le dernier port du Fleuve-Bleu où les navires européens venant de Hankao soient autorisés à faire escale; Shanghaï en effet est situé à plus de 5 lieues dans l'intérieur, au point où le Houang-pou se réunit au Vousong, lequel se jette dans le Yang-tse-kiang en face de l'île basse de Tsoung-ming. Notre *steamer* mouilla le 12 juin 1868 en face du grand entrepôt du commerce européen, et tandis qu'on déchargeait les thés et les soies qu'il avait pris à Hankao, nous nous dirigeâmes vers le quartier français, cherchant du regard la maison consulaire, où l'hospitalité gracieuse de Mme Brenier de Montmorand nous fit oublier en deux jours deux années de misères.

L'établissement européen de Shanghaï est placé dans une situation particulière, en dehors des règles ordinaires du droit international. Il constitue en fait une véritable colonie que les Anglais, les Français et les Américains se sont partagée, qu'ils administrent chacun suivant ses lois, à l'aide d'un conseil municipal et d'un maire élu, sous l'autorité supérieure du consul.

Cette organisation communale, indépendante des fonctionnaires chinois, a été, non sans raison, jugée

nécessaire. Instituée dans le temps où les rebelles entouraient Shanghaï, elle survit à ces circonstances difficiles, et s'appuie en les affirmant sur deux principes : l'impuissance du gouvernement chinois et l'incompatibilité des lois de l'empire avec la civilisation occidentale. C'est un pas décisif dans la voie où le fils du Ciel est entré, la baïonnette dans les reins, et l'on peut y voir une première concession qu'il n'est peut-être pas téméraire de regarder comme le prélude de sacrifices plus étendus.

C'est à cause de la profondeur du port et de l'excellente position qu'elle occupe à proximité des cantons producteurs de la soie et du thé[1], qu'on a choisi la ville de Shanghaï pour en faire l'entrepôt principal du commerce étranger avec le Céleste-Empire. Cette détermination prise, rien n'a été négligé pour construire à côté de la ville chinoise de ce nom une cité superbe, digne de la mission que lui assignaient ses fondateurs. La monotonie du site et l'insalubre humidité du climat rappellent les plaines de la Basse-Cochinchine, aussi plates et aussi fertiles que les riches campagnes du Kiang-sou. La nature se plaît souvent à réunir ainsi dans ses œuvres la laideur à la fécondité.

Si je passais sous silence les nombreux témoignages de sympathie que nous prodigua la colonie française, je serais à la fois ingrat et incomplet. Le banquet fraternel auquel nos compatriotes voulurent bien nous convier

1. C'est de Shanghaï que partent les sept huitièmes des 40,000 balles de soie et le tiers des 75 millions de kilogrammes de thé que la Chine exporte annuellement. (*Seize mois autour du monde*, par M. Siegfried.)

nous prouva que, pour être encore, dans cette partie de la Chine et sur le terrain commercial, en arrière des Anglais, des Américains et des Russes, la France n'en comptait pas moins à Shanghaï des enfants nombreux et dignes d'elle; j'ai trop souvent d'ailleurs entretenu le lecteur de nos fatigues et de nos tristesses pour lui laisser ignorer la joie que nous inspira, au terme de notre voyage, une aussi flatteuse manifestation.

La traversée de Shanghaï à Hong-Kong se fit sans incidents à bord du *Dupleix*, navire des Messageries impériales, qui avait dû peu de temps auparavant à l'expérience et au sang-froid de son commandant, M. le lieutenant de vaisseau Noël, d'échapper à l'un de ces redoutables cyclones qui rendent si périlleuse la navigation des mers de Chine. Le Yang-tse, large de 7 lieues à son embouchure, ressemble au Kin-cha-kiang, traversé par nous à 2,200 milles de ce point, comme le chêne ressemble au gland; mais ses eaux ont perdu en limpidité ce qu'elles ont gagné en volume, et le fleuve vert que nous avons vu couler à Hankao entre deux montagnes escarpées a pris l'aspect d'un océan fangeux et sans rivages. La mer s'annonce par le mouvement des flots, bientôt suivi pour moi de ce mal écœurant qui ressemble à l'ivresse puisée dans un broc de cidre ou de vin frelaté. Les souffrances présentes nous paraissant toujours les plus cruelles, je maudissais l'inclémence de l'élément perfide dont les rudes soubresauts me faisaient regretter l'allure incommode des éléphants laotiens. Ce ne fut là, comme bien on pense, qu'une impression passagère, bientôt dissipée par l'apparition de l'île anglaise,

et l'on peut croire qu'au plus fort du mal je n'eus pas un seul instant la tentation de regagner l'Europe par terre à travers l'Asie. Un trajet de 10,000 kilomètres en Indo-Chine et en Chine avait rassasié mon ambition d'explorateur.

L'histoire de Hong-Kong n'est ignorée de personne en Europe. Cette île, qui n'a pas 10 lieues de circonférence, est devenue en moins de trente ans [1] la rivale heureuse de sa voisine, l'antique colonie portugaise; et Victoria, comme une millionnaire orgueilleuse, semble du haut de son rocher dédaigner Macao [2] sur laquelle le souvenir du Camoëns et de la grandeur passée du Portugal jette un voile de poétique mélancolie. La magnificence et la sûreté de la rade ont contribué à fixer sur Hong-Kong le choix des Anglais. Ceux-ci ont remporté là sur la nature une victoire qui fait honneur à leur opiniâtre génie, servi par un merveilleux instinct. Le développement croissant de Shanghaï a notablement diminué le mouvement des affaires à Canton; et par suite, Hong-Kong, placée à l'embouchure du fleuve qui relie à la mer le grand marché de la Chine méridionale, s'est trouvée atteinte elle-même dans sa prospérité commerciale. Avec les ressources de tout genre réunies sur un étroit territoire, avec ses eaux profondes dominées et abritées par des montagnes, avec ses bassins de radoub, elle n'en demeure pas moins comme le centre de la grande navigation à vapeur dans ces parages. La

1. Elle a été cédée au gouvernement anglais par le traité de Nanking en 1842.

2. Fondée en 1680.

compagnie française des Messageries impériales s'obstine elle-même à maintenir à Hong-Kong sa tête de ligne, alors qu'elle s'était engagée envers l'État à l'établir à Saïgon. Les capitaux, qui ont l'oreille fine à la voix de l'intérêt, sont sourds au langage du patriotisme, et j'ajoute qu'il y aurait d'ailleurs quelque injustice à quereller à ce dernier point de vue une grande compagnie qui fait tant d'honneur à notre pavillon dans ces mers éloignées ; mais enfin, depuis que Saïgon possède un dock, on ne s'explique guère le retard apporté par les Messageries impériales, largement subventionnées par l'État, à l'exécution d'une clause profitable à notre colonie naissante, et qui touche en quelque sorte à notre dignité.

Pour nous, la conséquence de cette organisation du service, organisation regrettable à des titres plus sérieux, fut l'ennui de déménager et de quitter le *Dupleix*, spécialement affecté au trajet entre Hong-Kong et Shanghaï, pour monter à bord de l'*Impératrice,* qui va de Hong-Kong à Suez [1]. La Chine disparut derrière nous, et les côtes de la péninsule annamite ne tardèrent pas à s'élever à l'horizon au-dessus des flots. Nous les suivîmes dans la direction du sud-ouest jusqu'au promontoire qui les termine et marque l'entrée de la rivière de Saïgon.

Un soir du mois de décembre de l'année 1865, j'avais aperçu de loin trembler dans l'eau le faible rayon de

1. Depuis l'ouverture du canal, les paquebots vont de Hong-Kong à Marseille. Ils ont ainsi quarante jours de chauffe, alors que les Anglais ne veulent pas dépasser vingt ou vingt-cinq jours. Cet inconvénient serait un motif de plus en faveur de l'installation de la tête de ligne à Saïgon.

lumière qui, du sommet du cap Saint-Jacques, se projette sur la mer. Trente mois plus tard, revenu au même lieu, je voyais la colonne blanche du phare étinceler au soleil de midi. Cédant au penchant superstitieux qui naît aisément chez l'homme demeuré longtemps dans un commerce intime avec la nature, je trouvai dans ces deux spectacles si différents l'un de l'autre comme un symbole des commencements modestes de notre colonie et un pressentiment de son développement à venir. En pénétrant dans la rivière de Saïgon, nous nous rapprochions du Mékong, auquel un canal intérieur permet au Donaï de marier ses eaux ; mais nous ne devions plus revoir le grand fleuve qui nous avait si longtemps portés. Je n'aurais pas consenti d'ailleurs à faire le plus léger effort pour me procurer cette satisfaction sentimentale ; j'en étais venu pour ma part à ce point où l'obligation de tourner avec la terre vous chagrine quand on y pense, tant l'immobilité complète et le repos absolu me semblaient le bonheur suprême après plus de deux ans de vie errante.

Si nous avions été cordialement traités par les Français résidant à Hankao et à Shanghaï, nous reçûmes à Saïgon un accueil encore plus chaleureux. Tous les hommes de cœur qui poursuivent courageusement leur œuvre sur cette terre où l'on souffre, mais qu'on ne peut se défendre d'aimer, se réjouirent avec nous de notre retour, et s'associèrent à notre deuil. La colonie tout entière, ayant à sa tête M. l'amiral Ohier, successeur de l'amiral de La Grandière, voulut accompagner au cimetière le corps du commandant de Lagrée ; il repose au milieu de ses compagnons d'armes, tombés comme lui

pour une cause qui a déjà suscité tant de martyrs. Les Anglais ont élevé des statues de bronze aux hommes énergiques qui, s'enfonçant les premiers loin du rivage, dans les forêts et les prairies, payèrent de leur vie l'honneur d'ouvrir à leurs compatriotes le continent australien. Ne peut-on pas attendre de la France qu'elle érige un monument durable sur le tombeau du chef intrépide qui, luttant simultanément contre le climat, la nature et les hommes, perdit dans cet effort suprême une vie déjà signalée par tant d'éminents services en Cochinchine et surtout au Cambodge, où M. de Lagrée fut l'instrument principal de l'établissement du protectorat français ? On me permettra de m'arrêter près de cette tombe pour jeter un rapide coup d'œil sur l'ensemble des résultats obtenus par la commission d'exploration du Mékong. Ce sera pour l'illustre mort la meilleure des oraisons funèbres, et pour cet humble travail la plus naturelle des conclusions.

Les lecteurs qui ont bien voulu me suivre depuis les frontières du royaume de Cambodge jusqu'au cimetière de Saïgon savent déjà que notre mission aura mieux servi les progrès généraux de la science que les intérêts particuliers de la colonie dont les deniers la subventionnaient. En ce qui concerne la première partie du programme que nous avions à remplir, notre long séjour dans la vallée du Mékong, nos excursions multipliées sur les deux rives du fleuve, ont redressé les erreurs, levé les voiles, fixé les hésitations qui avaient jusqu'à présent conduit les géographes décrivant la zone orientale de la péninsule indo-chinoise à des solutions fausses ou incertaines. Les sinuosités du Mékong, les caprices bi-

zarres, la direction prolongée de son cours vers l'ouest à la hauteur de la dix-huitième parallèle, l'importance de ses affluents, le régime et le volume de ses eaux; et, si j'ose le dire, la constatation de son individualité, qui persiste jusqu'à la fin contrairement à une opinion accréditée [1]; la certitude de son entrée dans le Yunan, où il reçoit les eaux du lac de Tali, et dans le Thibet, où il prend ses sources, tous ces points obscurs ont été éclaircis; en un mot, nous avons rapporté des notions précises sur tout le parcours d'un fleuve immense qui naît au milieu des neiges et achève son cours sous les ardeurs du soleil. D'un autre côté, des observations exactes et des données probables sur les autres fleuves de l'Indo-Chine [2], sur leur position respective à divers points de leur parcours, sur la délimitation de leurs bassins, en y joignant les renseignements recueillis sur la partie la plus inconnue de la Chine elle-même, voilà ce que je demande la permission d'appeler les découvertes de l'expédition dirigée par M. de Lagrée sur le terrain de la géographie. Ces découvertes constituent assurément la meilleure part de notre butin, et je suis d'autant plus à l'aise pour le constater que je n'y ai pas directement concouru.

En matière politique et commerciale, pour avoir été

1. Celle qui admet la réunion du Mékong et du Méïnam.

2. Le Méïnam et le fleuve du Tongkin ne sont, relativement à leurs puissants voisins, que des cours d'eau secondaires, qui prennent naissance dans les dernières ramifications des monts Himalaya. L'Irawady, la Salween, le Mékong et le Kin-cha-kiang, au contraire, pénètrent ensemble jusque dans le cœur du grand massif. Ces trois derniers fleuves suivent, en se rapprochant de leurs sources, une direction longtemps parallèle.

couronnés de moindres succès, nos efforts ne sont pas cependant demeurés stériles.

En ne touchant pas aux sujets approfondis par M. de Lagrée avant le commencement du voyage, je rappellerai seulement la lumière que les explorations de la commission lui ont permis de jeter sur l'œuvre d'absorption persévérante que la cour de Bangkok poursuit dans l'Indo-Chine. Cette absorption s'opère à l'aide des embarras que les Européens ont créés à ses anciens rivaux les Annamites et les Birmans ; elle a eu pour conséquence de ne laisser subsister de la nationalité laotienne qu'un souvenir, et de Vien-Chan, son centre principal, que des ruines amoncelées. C'est encore cette ambition si longtemps servie par la fortune qui, après avoir rejeté de la vallée du Mékong l'empereur d'Annam, dont les domaines s'étendaient autrefois jusqu'au fleuve, attise aujourd'hui les haines de race, et rend impossible entre les populations annamites et laotiennes la reprise des relations commerciales. Nous avons pu constater en outre combien le joug de Siam, en lui-même assez léger pour les peuples, pèse à l'orgueil de certains grands vassaux, comme le roi de Luang-Praban, dont l'amitié pourrait nous être précieuse. On se rappelle en effet que ses États confinent au Tongkin, qu'ils sont peuplés d'hommes vigoureux et actifs, et que dans sa capitale nous avons rencontré un certain mouvement d'affaires, manifesté par un marché quotidien, le seul qui existe probablement dans tout le Laos siamois. Le jour où nos conseils, donnés avec prudence, répétés avec fermeté, auront rapproché les sujets en contenant l'ambition des princes, des marchands annamites, remplaçant les colporteurs

birmans, partiront des rivages du Tongkin pour porter à Luang-Praban, et par là dans la plus grande partie de la vallée moyenne et inférieure du Mékong, les tissus et les autres marchandises d'Europe, introduits aujourd'hui presque exclusivement par Bangkok.

Le cours du grand fleuve, utilisé par de vastes radeaux, rendrait alors d'importants services au commerce, placé dans sa direction naturelle. Quant à la navigation à vapeur, il faut abandonner tout espoir de l'étendre au delà de ses limites présentes. Cette déception première, à laquelle nous vînmes nous heurter dès le départ, faillit nous gâter tout le voyage ; mais une compensation nous était réservée. Entrer en Chine malgré tant de probabilités contraires, échapper aux mains des Birmans sans autre sacrifice que d'y laisser un peu de notre santé, toute notre garde-robe, et de renier les Anglais, c'était assurément un succès ; mais la colonie qui avait conçu la pensée de notre exploration attendait de nos efforts un résultat effectif au point de vue de ses intérêts d'avenir. Nous pouvions bien lui dire, il est vrai, que Saïgon est à tout jamais séparée de la Chine par une longue série de cascades et de rapides, tuer de la sorte la plus caressée de ses chimères ; mais c'étaient là des paroles pénibles à formuler et plus pénibles à entendre. Comme il arrive souvent, la consolation nous vint, dans cette disgrâce, du côté où nous ne l'attendions pas, d'une modification forcée introduite dans notre programme par la volonté de M. de Lagrée. Je dois dire même, à l'éloge de notre chef, que cette modification, par nous depuis reconnue nécessaire, fut, à l'heure où elle nous était annoncée, amèrement criti-

quée par tous. Laisser là le Mékong pour gagner le Sonkoï, abandonner la géographie et rencontrer un problème d'une importance plus pratique et plus immédiate, voilà ce que la révolte des musulmans nous contraignit à faire; il ne me semble point qu'il y ait lieu de le regretter, maintenant surtout qu'ayant cherché et trouvé l'occasion de lier connaissance avec les rebelles, nous sommes édifiés sur leurs vertus hospitalières.

J'ai déjà montré l'importance des renseignements que nous avons recueillis sur le fleuve du Tongkin lors de notre passage à Yuen-Kiang. A mon sens, c'est là un point capital sur lequel je ne crois pas inutile d'insister encore. A défaut d'un protectorat sur tout l'empire d'Annam, protectorat que les changements survenus dans l'esprit de Tu-Duc et de ses mandarins depuis la prise des trois provinces de l'ouest pourront peut-être faire accepter un jour à Hué, il est indispensable que notre commerce ait au moins un libre accès dans tous les ports de cet empire, qu'il puisse remonter sans être inquiété tous les cours d'eau navigables de la Haute-Cochinchine et du Tongkin. Parmi ces derniers, le Sonkoï mérite une attention particulière. Par ce que nous en avons pu voir, plus encore par ce qu'on nous en a dit, il semble appelé à réaliser toutes les espérances que le Mékong a déçues. Reliant à la Chine un pays qui ne peut plus échapper à l'influence française, il est prédestiné à écouler vers la mer, avec les produits du Tongkin lui-même, les richesses d'une partie du Yunan, du Setchuen, du Koueï-tcheou et du Kouang-si. Pour ne parler que du Yunan, je trouve dans un document anglais qu'en 1854, année qui pré-

céda immédiatement l'insurrection musulmane, il se faisait entre cette province et la Birmanie un trafic dont la valeur atteignait un demi-million de livres sterling. Ce commerce, entretenu par des caravanes qui de Tali mettaient vingt jours pour se rendre à Bahmo [1], en traversant le Mékong (Lantsan-kiang) et la Salween (Loutse-kiang), était alimenté par le Yunan et surtout par les provinces voisines. Les tissus russes venant de Sibérie entraient même en Birmanie par cette voie. Il y a lieu de penser que le royaume d'Ava, qui fournit aux Chinois une grande quantité de coton, continuera d'attirer à lui chaque année un certain nombre de négociants; mais en même temps il est facile de prévoir que, s'il était encouragé, libre d'entraves et affranchi de prohibitions, le commerce se partagerait de lui-même, et se porterait également vers la vallée du Sonkoï. La perturbation qu'entraîne au Yunan la guerre civile nous offre une occasion précieuse pour tenter un effort dont l'avantage peut se mesurer d'avance à l'ombrage qu'en prennent déjà nos rivaux.

Il y a plus encore. Comme un cadavre longtemps conservé sous la cloche d'une machine pneumatique et dont le contact de l'air précipite la dissolution, la Chine se décompose au souffle des idées européennes. Cet empire, le plus vieux qui soit sous le soleil, tombe à son tour

1. Les navires à vapeur peuvent remonter l'Irawady jusqu'à Bahmo. De ce point, on peut atteindre en six jours de route, à travers un pays montagneux et peuplé de sauvages insoumis, le gros village de Langchankai, situé au sud-ouest de Yonh-tchang, entre l'Irawady et la Salween, et qui est le premier marché du Yunan. C'est cette courte distance que les Anglais ne sont point encore parvenus à franchir.

en ruines; son heure est proche, et l'on peut croire qu'elle aurait sonné déjà sans la jalousie qui divise ses héritiers. Les progrès de la Russie vers le nord, la forte situation prise par l'Angleterre du côté de l'occident, les arrière-pensées entretenues par d'autres puissances, et dont les marques de sympathie données au chef des Taï-pings furent un curieux symptôme, la force des choses en un mot et la faiblesse même des Chinois permettent d'entrevoir le démembrement de l'antique édifice dont Fohi jeta les bases il y a quelques milliers d'années. En présence d'une pareille éventualité, la France doit être prête; son rôle est tracé par la position même qu'elle occupe dans la péninsule annamite. Il est absolument nécessaire qu'elle exerce une influence prépondérante au Tongkin, qui est pour elle la clef de la Chine, et que, sans devancer d'ailleurs par aucune impatience le cours des événements, elle montre son pavillon à des peuples dont la tutelle peut lui échoir un jour.

Il faut peut-être quelque courage pour venir, à l'heure présente, émettre une pareille conclusion et parler à la France de ses intérêts en Orient. Puisque le vent est aux discussions bizantines et la faveur aux chercheurs de pierre philosophale, puisque les médecins, à bout d'ordonnances, prennent le parti de consulter le malade, le premier venu peut indiquer un remède. Ce remède au mal qui nous travaille, il n'est assurément pas nouveau; mais il a le mérite d'être consacré par l'expérience d'autrui, et de se résumer en deux mots très-clairs : émigration et colonisation. Toujours posé depuis un demi-siècle dans des termes au fond identiques, le problème

du prolétariat et de la misère continuera d'être pour nous une cause permanente d'agitations stériles tant que les théoriciens du socialisme, concentrant leurs regards sur l'étroit territoire de la patrie, se borneront à exciter contre ceux qui possèdent ceux qui ne possèdent pas. Une partie considérable du globe est encore à connaître, et dans les régions déjà explorées et décrites tous les prolétaires de la France pourraient, s'ils en avaient l'intelligence et le courage, s'emparer de vastes domaines par droit de premier occupant. Cela demeurera vrai longtemps encore, grâce aux solitudes de l'Afrique; quant au reste du globe, le temps presse, les races latines n'ont pas un instant à perdre, s'il leur répugne de s'en voir définitivement exclues. Les Anglo-Saxons étreignent le monde, et si les destins s'accomplissent, comme le prédisent déjà des hommes auxquels l'ardent amour de leur pays inspire une éloquente tristesse, la France avec ses quarante millions d'habitants ne sera plus qu'une école de casuistes politiques où les maîtres de l'univers viendront entendre de beaux discours sur la souveraineté du peuple. « La Chine sera, selon toute probabilité, pour l'Australie ce que l'Inde a été pour l'Angleterre, et si l'Angleterre s'éclipsait un jour, il n'est pas moins probable que son empire de l'Inde tomberait encore aux mains de l'Australie ; mais laissons de côté toutes ces conjectures, bien qu'elles s'imposent à l'esprit avec tous les caractères de la vérité, et bornons-nous à tirer des faits aujourd'hui constants la seule conclusion qui nous intéresse : que ce soit l'Australie ou les États-Unis qui l'emportent un jour dans les mers de la Chine, de l'Inde et du Japon, que l'Angleterre y

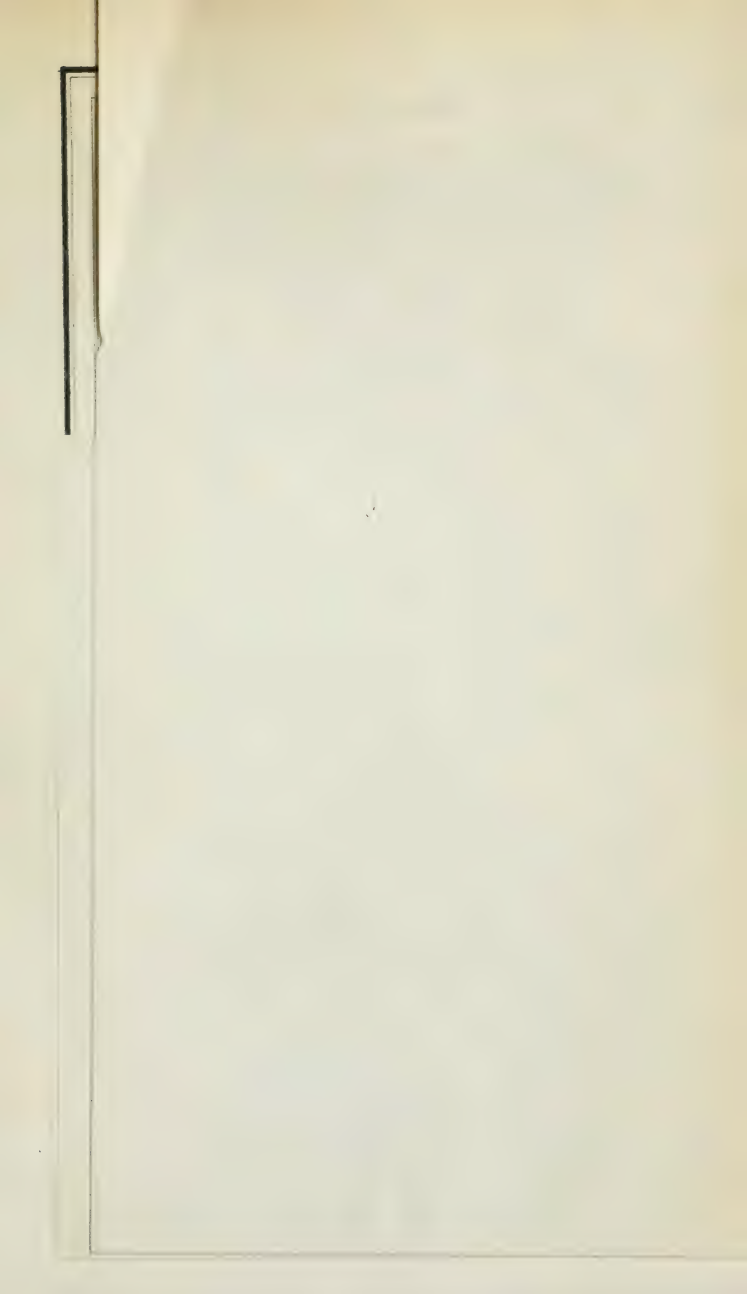
conserve longtemps son empire ou qu'elle y cède le pas aux deux jeunes rivales sorties de son propre sein, nos enfants n'en sont pas moins assurés de voir la race anglo-saxonne maîtresse de l'Océanie comme de l'Amérique et de toutes les parties de l'extrême Orient qui peuvent être dominées, exploitées ou influencées par la possession de la mer. Quand les choses en seront à ce point (et c'est beaucoup de dire qu'il faudra pour cela deux siècles), pourra-t-on éviter de confesser d'un bout à l'autre du globe que le monde est anglo-saxon [1] ? »

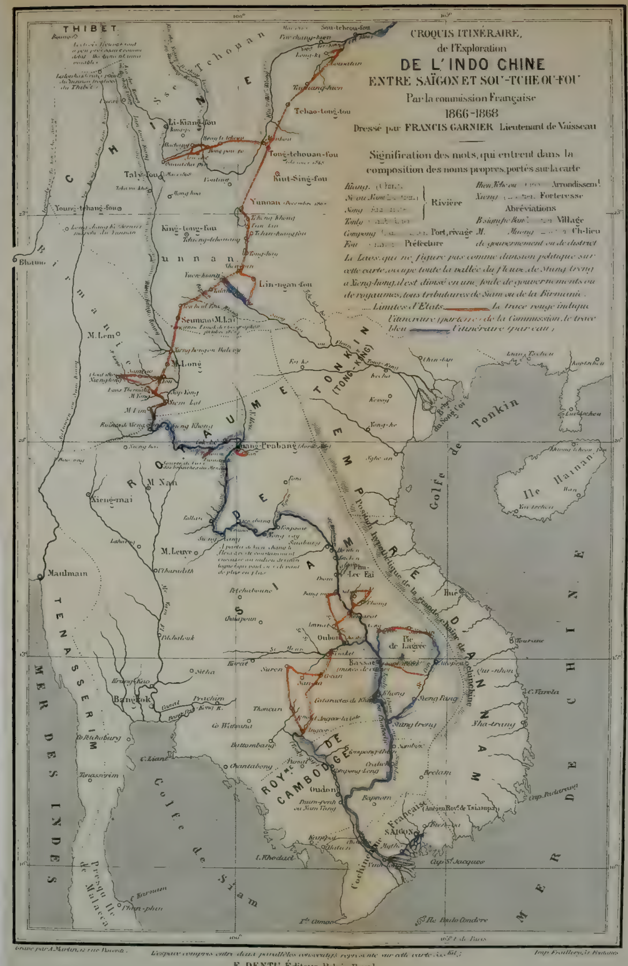
Avec leur climat énervant qui confine les Européens dans le domaine des opérations commerciales, et leur défend, sous peine de mort, de travailler et de produire, nos provinces annamites sont plutôt un comptoir qu'une colonie proprement dite; mais l'Inde aussi est un comptoir, et elle n'est pas inutile à la grandeur de l'Angleterre. D'ailleurs il s'ouvre de Saïgon, par delà les montagnes du Tongkin, sur des pays fertiles et salubres comme la Chine occidentale et le Thibet, des perspectives pleines de profondeur et d'attrait. La fortune, qui nous a fait si souvent payer dans nos colonies par des trahisons persistantes ses faveurs d'un jour, semble devenue moins cruelle. La Louisiane et le Canada nous ont, à deux époques néfastes pour notre puissance maritime, échappé malgré l'effort de nos armes; la Cochinchine au contraire a vécu, elle a prospéré en dépit de toutes les hésitations de la métropole. L'on peut dire que de toutes nos entreprises au dehors, celle-là a été la moins

1. *La France nouvelle,* par M. Prévost-Paradol.

calculée et la plus heureuse, la plus dédaignée et la plus féconde, la plus obscure et la plus utile; c'est l'œuvre de notre fortune plus que de notre volonté.

FIN.

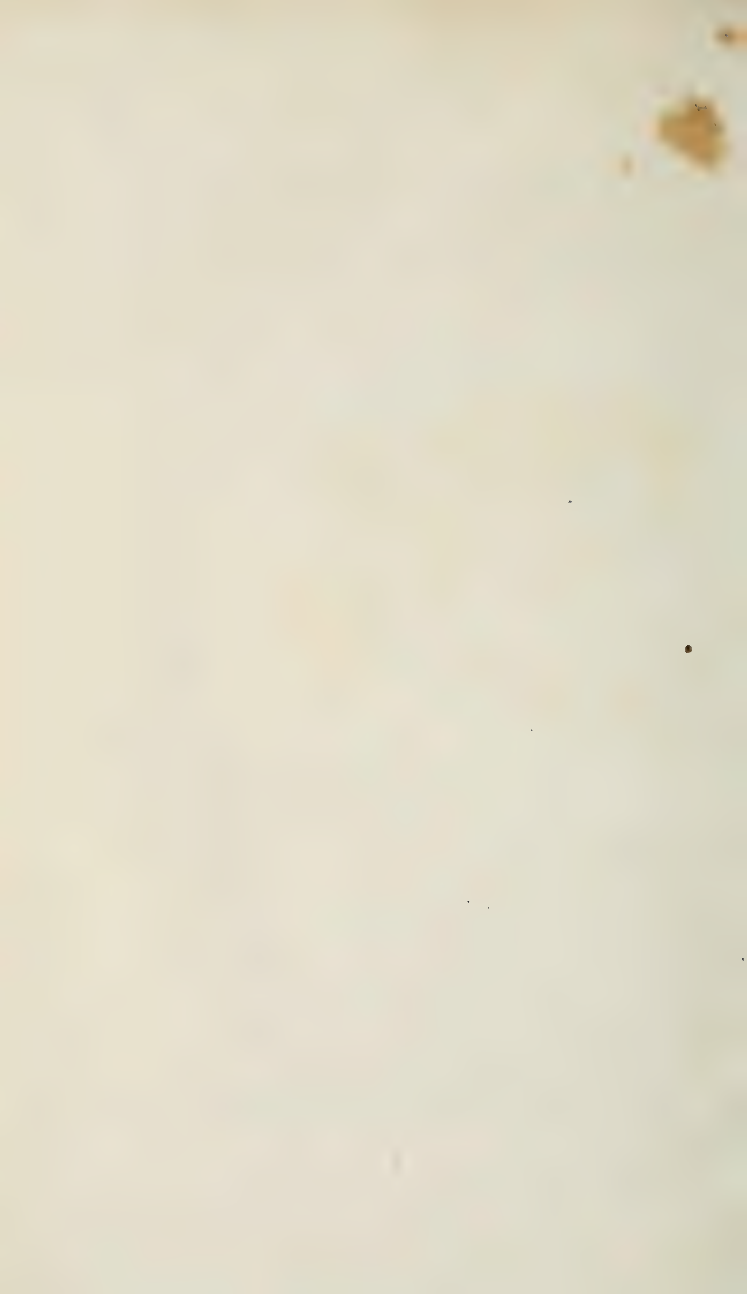



CROQUIS ITINÉRAIRE,
de l'Exploration
DE L'INDO CHINE
ENTRE SAÏGON ET SOU-TCHEOU-FOU
Par la commission Française
1866-1868
Dressé par FRANCIS GARNIER Lieutenant de Vaisseau
Signification des mots, qui entrent dans la composition des noms propres, portés sur la carte
Rivière
Arrondissem!
Forteresse
Abréviations
Village
Port, rivage
Préfecture
Limites d'Etats
THIBET
Sou-tcheou-fou
Tchao-tong-fou
Li-Kiang-fou
Tong-tchouan-fou
Kiut-Sing-fou
Taly-fou
Young-tchang-fou
Yunnan
King-tong-fou
Yunnan
Lin-ngan-fou
Seuman (M.La)
Bhamo
M. Lem
M. Long
TONKIN (TONG-KING)
Golfe de Tonkin
Ile Hainan
Luang-Prabang
M. Nan
Xieng-mai
M. Leuye
Maulmain
Pic de Lagrée
Bassac
Oubon
Hué
Tourane
Bangkok
Battambang
ROY^{ME} DE CAMBODGE
Oudon
SAIGON
Cap St Jacques
Golfe de Siam
MER DES INDES
Presqu Ile de Malacca
TENASSERIM
Cochinchine Française
MER DE CHINE
Gravé par A. Martin, 12 rue Dauvau.
F. DENTU Éditeur, Palais Royal

TABLE

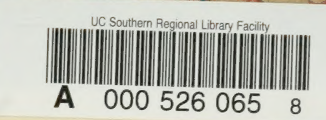
Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie., rue du Bac-d'Asnières (920, 1-2.)

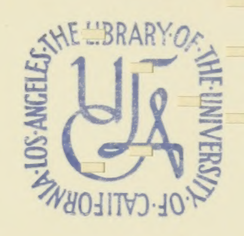









UC Southern Regional Library Facility
A 000 526 065 8


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

